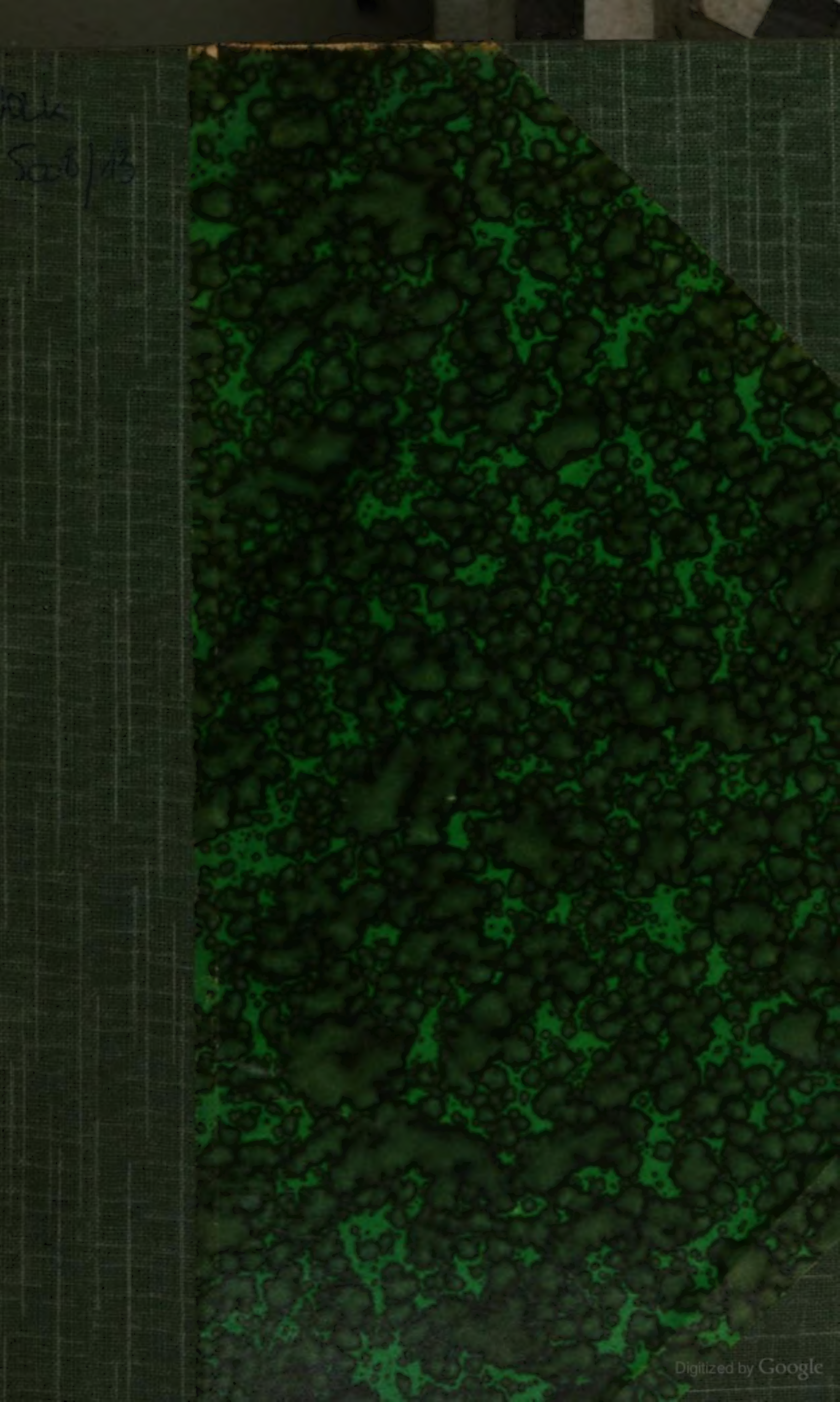




# VIES DES PERES,

## DES MARTYRS

ET DES AUTRES

## PRINCIPAUX SAINTS.

TOME TREIZIEME.

# VIES DES PÈRES,

## DES MARTYRS

ET DES AUTRES

## PRINCIPAUX SAINTS,

TIRÉES

DES ACTES ORIGINAUX ET DES MONUMENS LES PLUS AUTHENTIQUES,

AVEC DES NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES.

OUVRAGE TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS

D'ALBAN BUTLER,

PAR L'ABBÉ GODESCARD, CHANOINE DE ST. HONORÉ.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DU TRAITÉ DES FÊTES MOBILES, DE CELUI DE LA MORT DES PERSÉCUTEURS PAR LACTANCE, DU SUPPLÉMENT DE Mr CHARLES BUTLER, ET D'UN GRAND NOMBRE DE NOUVELLES NOTICES ET NOTES PAR MM. RÄSS, WEIS ET DE RAM.

TOME TREIZIÈME.



LOUVAIN,

CHEZ VANLINTHOUT ET VANDENZANDE.

1831.

# TABLE DES NOMS DES SAINTS

DU TREIZIÈME VOLUME.

VINGT-NEUVIÈME JOUR D'AOUT.



TRENTIÈME JOUR D'AOUT.



TRENTE-UNIÈME JOUR D'AOUT.



PREMIER JOUR DE SEPTEMBRE.

DEUXIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.



TROISIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.



QUATRIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

CINQUIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.



SIXIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.



SEPTIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

HUITIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.



NEUVIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.



DIXIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

ONZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.



DOUZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.



TREIZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.



QUATORZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

QUINZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.



SEIZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.



DIX-SEPTIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

DIX-HUITIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.



FIN DE LA TABLE DU TREIZIÈME VOLUME.

# VIES DES PÈRES,

## DES MARTYRS

ET DES AUTRES

## PRINCIPAUX SAINTS.

29 Août.

## LA DÉCOLLATION

### DE S. JEAN-BAPTISTE.

L'AN 31.

Dieu suscita Jean-Baptiste pour être le précurseur de son Fils, et pour préparer les hommes, par la pénitence, à recevoir le Rédempteur que les prophètes avaient prédit de siècle en siècle depuis le commencement du monde, exhortant sans cesse le peuple choisi, à croire et à espérer en celui qui seul devait sauver le genre humain. Les grâces dont le ciel le combla répondirent à sa haute destination, et furent proportionnées à la sublime fonction qu'il devait exercer, et qui était de beaucoup supérieure à celle des patriarches et des prophètes les plus célèbres. Quelques-uns de ces derniers furent sanctifiés dès leur naissance; mais ils ne le furent pas d'une manière aussi merveilleuse ni aussi abondante.

Fidèle à l'impression de l'esprit de Dieu, Jean-Baptiste se retira dans le désert, pour mieux conserver son innocence, et cultiver les dons extraordinaires dont il avait été favorisé. Il y resta depuis son enfance jusqu'à l'âge de trente

ans, uniquement occupé des exercices de la pénitence, de la prière et de la contemplation. Cette précaution, de la part d'un Saint que la grâce avait si extraordinairement privilégié, est bien capable de faire rentrer en eux-mêmes ceux qui exposent témérairement leurs enfans à l'air contagieux du monde, dans un âge où le feu des passions s'allume avec tant de facilité; ou qui au lieu de les élever dans la pratique des vertus chrétiennes, et de leur inspirer l'amour des occupations sérieuses autant que leur faiblesse peut le permettre, flattent leurs penchans déréglés, et les portent au vice par leurs mauvais exemples et par leurs maximes pernicieuses. Ce n'est pas que l'on veuille assujettir les jeunes gens à quitter entièrement le monde, à l'exemple de Jean-Baptiste : mais au moins faut-il qu'ils apprennent de lui à sanctifier leurs premières années, à éviter les piéges qui leur sont tendus de toutes parts, et à jeter les fondemens de cet édifice spirituel auquel ils sont obligés de travailler tant qu'ils seront sur la terre. Qu'ils regardent ce Saint comme un modèle de cette innocence et de cette ferveur qui les feront croître continuellement en sagesse et en piété. Son exemple doit être aussi proposé à ceux qui sont appelés de Dieu aux fonctions du saint ministère. Quelle témérité ne serait-ce pas que de vouloir pénétrer dans le sanctuaire avant de s'y être long-temps préparé dans la retraite, par la prière, la pénitence et l'humilité, et de s'être solidement établi dans la pratique de ces vertus?

Saint Jean-Baptiste reparut dans le monde à sa trentième année, qui était l'âge où les prêtres et les lévites de l'ancienne loi commençaient à entrer dans l'exercice de leurs fonctions (1). Les prophètes l'avaient annoncé long-temps auparavant, comme un messager qui précéderait le Seigneur pour lui préparer la voie, qui inspirerait aux hommes

(1) Num. IV, 3.

de vifs sentimens de componction de leurs péchés, et les disposerait à recevoir dignement celui qui venait les sauver (2). Isaïe et Malachie, dans les prédictions qui le regardent, font allusion à ces officiers que les princes envoient devant eux dans leurs voyages, et qu'ils chargent de préparer ce qui leur est nécessaire, d'aplanir les chemins raboteux, et d'ôter tout ce qui pourrait s'opposer à leur passage.

Ce fut par révélation que Jean apprit l'importante fonction à laquelle il était destiné. Il commença à l'exercer dans le désert de la Judée, c'est-à-dire, dans la partie située sur les bords du Jourdain, du côté de Jéricho, et qui était peu habitée. Revêtu d'un habit de pénitence, il prêchait aux hommes l'obligation où ils étaient d'expier leurs iniquités par les larmes de la componction, et leur annonçait le Messie qui allait bientôt paraître au milieu d'eux (3). Le peuple le reçut comme l'ambassadeur du Très-Haut, et sa voix fut comme une trompette céleste qui avertissait tous les hommes de prévenir la rigueur des jugemens du Seigneur, et de se disposer à profiter de la miséricorde qui leur était offerte. Plusieurs pharisiens vinrent aussi l'écouter; mais il reprit sévèrement l'orgueil et l'hypocrisie qui les rendaient indociles et les aveuglaient sur leurs vices. Il eut aussi parmi ses auditeurs des soldats et des publicains, qui en général étaient des hommes livrés au libertinage, à la violence et à l'injustice. Il les exhortait tous à faire des œuvres de charité et à réformer leurs vices; il baptisait dans le Jourdain ceux qu'il trouvait dans ces dispositions.

La loi prescrivait aux juifs plusieurs purifications corporelles; mais il n'y en avait point eu jusqu'alors qui renfermât des figures aussi intéressantes que le baptême de

---

(2) Isaï. XL, 3; Mal. III, 1.
(3) Luc III, 1.

Jean. Cette cérémonie représentait la manière dont nos âmes sont purifiées du péché et des habitudes vicieuses, pour avoir droit au royaume spirituel de Jésus-Christ; elle était l'emblême de l'effet intérieur d'une pénitence sincère. Elle n'avait cependant ni la vertu, ni l'efficace du sacrement de la régénération que le Sauveur institua depuis; elle n'en était même qu'une espèce de figure (4). Le baptême de Jean était un rit passager, en vertu duquel ceux qui étaient sous la loi recevaient quelques priviléges spirituels qu'ils n'avaient point auparavant, par le ministère de celui qui était le précurseur du Messie et le héraut de la nouvelle alliance. Aussi les Pères le regardaient-ils comme un passage de la loi à l'Evangile (5). En un mot, il ne rendait point les juifs chrétiens, mais il les préparait à le devenir. Il n'était pas même conféré au nom de Jésus-Christ ou en celui du Saint-Esprit, qui n'avait point encore été donné (6).

Il y avait environ six mois que Jean prêchait et baptisait, lorsque le Sauveur vint le trouver de Nazareth, et se présenta parmi ceux qui lui demandaient le baptême. Jean, l'ayant connu par révélation, fut pénétré de respect pour sa personne sacrée, et ne voulut point d'abord le baptiser; mais il fut à la fin obligé de lui obéir (7). Le Sauveur des

---

(4) Mat. III, 11; Act. XIX, 5; S. Ambr. l. 2, *in Luc.* t. III, p. 45; S. Aug. *Enchir.* c. 48, 49, t. VI, p. 214, etc. *Vid. Conc. Trid. ses.* 7, *can.* 2; Bellarm. *Nat. Alexandr.* Tournely, *Tr. de Bapt.*

(5) Luc. XVI, 16; S. Aug. l. 5, *de Bapt.* c. 9, t. IX, p. 147.

(6) Joan. VII, 39.

(7) L'Impératrice Hélène fit bâtir une église sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, à l'endroit où ce Saint avait baptisé le Sauveur. Elle en fit aussi bâtir une autre sous l'invocation du même Saint, à Emèse, dans la Syrie. Saint Guillebaut en a donné la description, *in Hædeporeticon*, t. II, *Antiq. Lect. Canisii ed. Basnag.* Antverp. p. 1725. On garda long-temps dans la dernière le chef de saint Jean-Baptiste. Il y a cependant des auteurs qui doutent si la première fut fondée par sainte

pécheurs se confondit avec eux, quoiqu'il fût sans tache. Son but, dit saint Ambroise (8), était de sanctifier les eaux, et de leur donner la vertu de purifier les hommes de leurs péchés. Saint Augustin et saint Thomas pensent qu'il institua alors le baptême, qu'il fit peu après administrer par ses disciples (9), les ayant lui-même baptisés le premier (10).

Les prédications de Jean-Baptiste, jointes à une sainteté éminente et à des marques visibles d'une mission extraordinaire, lui attirèrent un respect profond et une grande autorité parmi les juifs. Il y en eut même plusieurs d'entre eux qui commencèrent à le regarder comme le Messie, qui, selon les prédictions des anciens prophètes, et une tradition répandue chez tous les peuples de l'Orient, devait paraître en Judée vers ce temps-là (11). Le saint précurseur déclara qu'il ne faisait que baptiser les pécheurs dans l'eau, pour les disposer à une nouvelle vie par la pénitence; mais que bientôt ils en verraient paraître un au milieu d'eux, qui les baptiserait avec l'effusion du Saint-Esprit; qui l'emportait infiniment sur lui en pouvoir et en excellence, et qu'il n'était pas digne de lui rendre les derniers services. Cependant l'impression que ses discours et sa conduite avaient faite sur les juifs était si puissante, qu'ils lui envoyèrent de Jérusalem une ambassade solennelle, composée de prêtres et de lévites, pour savoir de lui s'il

---

Helène. Quoi qu'il en soit, sainte Marie d'Egypte y reçut la communion des mains de Zozime, comme nous l'avons rapporté dans sa vie. Voyez Paciaudi, *Antiq. Christ. Diss.* 1, c. 9, p. 42.

(8) L. 2, *in Luc.* t. III, p. 46.

(9) Joan. III, 26; IV, 2.

(10) S. Aug. *Ep.* 44, *ol.* 163, c. 5; *ep.* 265, *ol.* 108, et *Tr.* 5, 13, 15 et 16, *in Joan.*

(11) Suétone, *in Vespas.* c. 4; Tacite, l. 5, c. 4: Josephe, *de bello Judaic.* l. 7, c. 12.

n'était point le Christ (12). La véritable humilité tremble dès qu'on lui parle d'honneurs qu'elle ne mérite point, et plus les hommes applaudissent à celui qui la possède, plus il s'anéantit dans l'abîme de sa bassesse. Cette disposition lui fait désirer ardemment que Dieu seul soit loué et glorifié pour ses dons. Aussi Jean-Baptiste *confessa et ne nia point; il confessa qu'il n'était point le Christ*. Il ajouta aux députés qu'*il n'était ni Elie, ni un prophète*.

Il était pourtant Elie en esprit, puisqu'il était le précurseur du Fils de Dieu; il l'emportait même en dignité sur l'ancien Elie, qui n'avait fait que le figurer. Il était aussi un prophète, et même plus qu'un prophète, puisqu'il était chargé non de montrer le Christ dans le lointain, mais de le montrer présent parmi les hommes (13). Mais il oublie sa dignité, uniquement occupé d'en remplir les devoirs; il s'humilie sous la main de celui qui par sa grâce avait été l'auteur de son élévation. Ainsi, parce qu'il n'est point Elie en personne, ni un prophète, dans la signification qu'on donne à ce terme, il ne veut prendre aucun de ces deux titres.

Pressé de dire qui il était, il s'appelle *la voix de celui qui crie dans le désert*. Il désire d'être oublié; il se croit indigne qu'on le nomme ou qu'on pense à lui. Il recommande seulement à ses auditeurs d'écouter les avertissemens que Dieu leur donne par sa bouche. Une voix n'est qu'un vain son, c'est un pur néant. Que l'humilité rend les Saints éloquens dans la manière d'exprimer les sentimens qu'ils ont de leur bassesse! C'est une obligation pour un prédicateur de l'Évangile de prendre à cet égard saint Jean-Baptiste pour modèle. Il doit renoncer à tout retour sur lui-même, et n'employer le pouvoir qu'il a reçu, que pour

(12) Joan. I, 20.
(13) Matt. XI, 9, 14.

que Dieu soit connu, aimé, servi et glorifié dans toutes et par toutes les créatures ; il doit être simplement une voix, mais une voix de tonnerre, qui réveille dans les cœurs de tous les hommes le sentiment profond de leurs misères spirituelles, et l'amour des devoirs qu'ils ont à remplir envers Dieu. Saint Augustin inculquait cette maxime, et l'éclaircissait par une similitude tirée des mythologistes païens. « Il est rapporté, dit-il, dans les fables, qu'un loup ayant » entendu la voix d'un rossignol, s'imagina que c'était » quelque gros animal ; mais que s'étant approché, et » ayant vu un corps si petit, il dit : Tu n'es que voix, et » conséquemment tu n'es rien. Voilà, continue-t-il, l'idée » que nous devons avoir de nous-mêmes. Laissons le monde » nous mépriser et nous compter pour rien, contentons- » nous d'être la voix de Dieu ; et rien de plus (14). »

Lorsque Jean baptisa Jésus, il déclara qu'il était le Messie ; il fit la même déclaration quand les juifs vinrent de Jérusalem pour le consulter. Ayant vu une autre fois le Sauveur venir à lui, il l'appela l'*agneau de Dieu*. Sa foi parut aussi dans les questions que lui firent ses disciples sur le baptême de Jésus, et en plusieurs autres circonstances. Il baptisa d'abord dans le Jourdain, sur les bords du désert de la Judée, il passa ensuite de l'autre côté du fleuve, et s'arrêta à Béthani ou Béthabara, mot qui signifie *maison de passage* ; il vint enfin à Ennon, près de Salim, lieu où il y avait beaucoup d'eau, et qui était situé dans la Judée, près du Jourdain. Les ministres de la parole sainte ne sauraient trop considérer la manière dont saint Jean s'acquittait de sa commission. Semblable à un ange du Seigneur, il n'*était touché ni par les bénédictions, ni par les malédictions* (15) ; il n'avait en vue que la gloire

---

(14) Saint Aug. *Enar. in Ps.* 58.
(15) 2 Reg. XIV. 17.

de Dieu, et ne prêchait que Jésus-Christ. Sa charité lui gagnait les cœurs, et son zèle lui donnait une autorité à laquelle ses auditeurs ne pouvaient résister. Supérieur à toutes les considérations humaines, il n'épargnait aucun vice; il reprenait avec une généreuse liberté l'hypocrisie des pharisiens, les profanations des saducéens, les extorsions des publicains, les rapines et la corruption des soldats, l'inceste d'Hérode lui-même (16).

---

(16) Hérode, surnommé le Grand, se fit détester des juifs par sa tyrannie, sa cruauté et ses autres vices. Il éteignit la famille royale des Asmonéens, et fit périr ce qu'il y avait de plus illustre dans le sanhédrin et dans la nation juive. Il trempa ses mains dans le sang de la vertueuse Mariamne sa femme (fille d'Hircan, le dernier Roi des Asmonéens) et des deux enfans qu'il avait eus de cette princesse; dans celui d'Alexandre, d'Aristobule, et d'Antipater, l'aîné de ses fils. En mourant, il laissa au moins quatre enfans, Archélaüs, Hérode-Antipas, Philippe, Hérode-Philippe; il avait eu les deux premiers de Malthace, le troisième de Cléopâtre, et le quatrième de Mariamne, princesse différente de celle dont nous avons parlé plus haut. Par son testament, il fit trois parts de ses états; Archélaüs eut la Judée, l'Idumée et la Samarie, avec le titre de Roi; Philippe, la Traconide, l'Auronide, la Panée et la Batanée; Hérode-Antipas, la Galilée et la Pérée. Hérode-Philippe ne fut point compris dans le partage. Auguste confirma ce testament; mais ce fut à condition qu'Archelaüs n'aurait que le titre d'ethnarque jusqu'à ce qu'il eût mérité par sa conduite celui de Roi: il ne l'obtint jamais par sa faute. En effet, ayant hérité de la cruauté de son père, les juifs et les samaritains l'accusèrent à Rome de tyrannie et de malversion. Auguste le déposa dans la dixième année de son règne, et confisca ses biens. Il mourut exilé à Vienne dans les Gaules. On fit de ses états une province de la Syrie, et le proconsul Quirin en prit possession. Peu de temps après, Caponius, chevalier romain, fut nommé gouverneur de Judée, avec le titre de *procurateur*.

Philippe, tétrarque ou prince de la Trachonide, vécut tranquille dans son petit territoire pendant l'espace de trente-sept ans. Il mourut sans laisser de postérité, la vingt-deuxième année de Tibère.

Aristobule, qu'Hérode son père avait mis à mort, laissa un fils, nommé Agrippa, qui régna depuis sur la Judée, et une fille, nommée Hérodiade, qui épousa Hérode-Philippe. Quelques auteurs ont confondu ce prince avec le tétrarque; mais Calmet et d'autres savans prouvent qu'il

Le tétrarque Hérode-Antipas, allant à Rome, dans la seizième année de Tibère, qui était la trente-troisième de Jésus-Christ, logea sur sa route dans la maison de son frère Hérode-Philippe. Devenu amoureux d'Hérodiade sa belle-sœur, il lui découvrit sa passion criminelle. Celle-ci l'écouta, et consentit à l'épouser, mais à condition qu'il renverrait sa femme, qui était fille d'Arétas, Roi des Arabes. Hérode-Antipas promit tout; et l'automne suivant, à son retour de Rome, il s'occupa des moyens de se défaire de sa femme. Cette princesse, informée de ce qui se tramait contre elle, s'enfuit secrètement et se retira chez son père. Hérode se crut en liberté par cette retraite volontaire, et osa, au mépris de toutes les lois divines et humaines, épouser sa belle-sœur, qui avait eu des enfans de son frère Philippe, lequel vivait encore (17). Jean-Baptiste le reprit fortement, ainsi que sa complice, du scandale qu'ils causaient l'un et l'autre par leur adultère et leur inceste. Il ne balança point de dire au prince : *Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère.* Hérode le craignait et le respectait; il avait plusieurs fois rendu hommage à sa sainteté, en se conformant à ses avis. Mais d'un

---

était le quatrième fils d'Hérode-le-Grand, lequel n'eut aucune part aux tétrarcats, et qu'il vécut en simple particulier. Il n'avait que dix-huit ans, lorsque Joseph lui envoya son histoire et le pria de la réviser. Le récit de cet historien confirme la dernière opinion : car, parlant de l'enlèvement d'Hérodiade, il dit qu'Hérode le tétrarque alla à la maison de son frère Hérode, qui avait pour mère Mariamne, fille du grand-prêtre Simon.

Les principautés dont il s'agit furent appelées *tétrarcats*, d'un mot grec qui signifie *quatrième partie*, le royaume d'Hérode-le-Grand ayant été divisé en quatre parts; en effet, outre les trois ordonnées par le testament de ce prince, un nommé Lysanias fut tétrarque d'un petit territoire appelé Abilène, et qui était situé entre le Liban et l'Antiliban. (Luc. III. Voyez Calmet et la *Synopsis criticorum.*) Les juifs donnèrent le titre de Roi à quelques-uns des tétrarques.

(17) Matt. XIV, 3; Marc. VI, 17; Luc. III, 19; Josephe, l. 18, c. 7.

autre côté, il ne pouvait souffrir qu'il attaquât sa passion favorite, et il était vivement piqué de la liberté avec laquelle il reprenait sa conduite. En même temps qu'il le vénérait comme un Saint, il le haïssait comme un censeur importun, et ces deux sentimens se disputaient la victoire dans son cœur. Sa passion cependant croissait de jour en jour : elle était nourrie par les flatteries des courtisans, et par les clameurs et les artifices d'Hérodiade, qui mettait tout en œuvre pour perdre celui qui voulait traverser son ambition, et qui la troublait dans ses plaisirs criminels. Hérode, par complaisance pour elle, fit emprisonner le Saint. Il fut, selon Josephe, renfermé dans le château de Machérus, à deux lieues au-delà du lac Asphaltite, sur les frontières de l'Arabie Pétrée. Le saint précurseur ayant entendu parler dans sa prison des miracles et de la prédication de Jésus, lui envoya deux de ses disciples pour leur propre instruction; il ne doutait point que le Sauveur ne leur fît voir qu'il était le Messie (18), et que ses réponses ne les guérissent de leurs préjugés, et ne les portassent à s'attacher à lui.

Cependant Hérode respectait toujours le serviteur de Dieu, il l'envoyait souvent chercher, et se plaisait à l'entendre, quoiqu'il se sentît troublé lorsqu'il l'avertissait de ses fautes. D'un autre côté, Hérodiade ne cessait d'aigrir son amant contre lui, et soupirait après le moment où elle pourrait s'en défaire. Enfin l'occasion qu'elle avait tant désirée se présenta.

Il y avait environ un an que Jean-Baptiste était en prison, lorsqu'Hérode, pour célébrer le jour de sa naissance, donna un magnifique festin dans le château de Machérus, à la principale noblesse de la Galilée (19). La danse de

---

(18) Matt. XI, 1, 2, etc.; Luc. VII, 18.

(19) Fleury, dans ses *Mœurs des Israélites et des Chrétiens*, et Mel-

Salomé, et d'autres circonstances de cette fête, montrent jusqu'à quel point la corruption régnait à la cour d'Hérode. Les nations civilisées de l'antiquité proscrivaient la danse des festins; ils la regardaient, comme contraire à la décence, comme la marque d'une âme efféminée, comme la suite d'un excès de mollesse et d'amour pour la volupté (20). C'est sous cette idée que la représenta l'orateur romain en justifiant le Roi Déjotarus, dont les ennemis voulaient ternir la réputation à cet égard. Pourrait-on, dit-il, croire capable d'une telle extravagance un homme qui s'est distingué dès sa jeunesse par la gravité de ses mœurs? Il avait précédemment employé les mêmes moyens pour laver Muréna d'une pareille accusation. Malgré la dépravation que le luxe introduisit parmi les Romains, ces maximes de l'ancienne sévérité subsistaient encore du temps de Tibère et de Domitien. Ces deux princes, qu'on ne regardera certainement pas comme des réformateurs rigides, chassèrent quelques patriciens du Sénat pour avoir dansé : le premier bannit de Rome les comédiens et les danseurs de profession; tant leur art paraissait incompatible avec la pureté des mœurs (21).

Pour revenir à Salomé, qu'Hérodiade avait eue de Philippe son mari, elle plut tellement à Hérode en dansant, qu'il lui promit avec serment de lui donner ce qu'elle demanderait, fût-ce la moitié de ses états. Saint Ambroise et

---

moth, dans ses *Notes sur les lettres de Pline*, observent que les anciens mangeaient très-peu à déjeûner ou à dîner, qu'ils ne faisaient, à proprement parler, qu'un seul repas, auquel ils invitaient leurs amis; que ce repas était vers le soleil couché, ou à la neuvième heure (trois heures après midi) dans les grandes cérémonies. Voyez aussi la dissertation de Lemery, sur la salubrité du souper par rapport aux jeunes gens et à ceux qui digèrent facilement.

(20) Voyez Rollin, et le *Tr. de l'éducat. d'un prince.*

(21) Tillemont, *Vie de Tibère, art.* 14; *de Domitien, art.* 3.

les autres Pères prennent de là occasion de montrer le danger de la passion pour la danse, et de faire sentir qu'elle a coutume d'attirer après soi la corruption des mœurs (22). Salomé, flattée de la promesse du prince, alla

(22) Ce serait porter le rigorisme trop loin, que d'interdire absolument la danse aux personnes du monde; elle est dans la classe des exercices propres aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe. Les parens doivent d'abord s'appliquer à former le cœur de leurs enfans par l'amour de la vertu et de la religion, et à orner leur esprit par les connaissances que procure l'étude des lettres. Ils doivent ensuite travailler à leur former le corps par des exercices qui puissent les rendre sains et robustes, et leur donner la bonne grâce, ainsi que tous les autres avantages que l'on comprend d'ordinaire sous le nom de politesse extérieure. C'est là une partie de la science du monde; et ceux qui en sont privés, passent pour avoir été mal élevés : on les méprise, et on les croit déplacés dans la société. Aussi les moralistes les plus exacts permettent-ils que l'on apprenne aux enfans à se présenter avec grâce, et ils ne trouvent point mauvais qu'on leur enseigne des danses propres à corriger ce qu'il y a de grossier dans leurs mouvemens, à leur faire prendre une attitude convenable, et à leur donner un air aisé et naturel.

L'instinct conduit les brutes à leur fin; mais l'homme ne peut parvenir à la sienne que par la raison; et les facultés de son âme doivent être cultivées avec soin : sans quoi, il n'atteindra point à cette perfection naturelle à laquelle le Créateur l'a destiné. Il est donc nécessaire de former et de façonner, pour ainsi dire, son corps, non-seulement afin qu'il soit fort et vigoureux, mais encore afin qu'il ait bonne grâce. Ceci est prouvé par l'expérience, et pourrait l'être aisément par les lois générales de la mécanique et par les principes de la médecine. La danse étant propre à produire l'effet dont il s'agit, il est donc utile de l'enseigner aux enfans. Mais d'un autre côté il faut bien prendre garde aux abus et aux dangers de cet exercice; il sert souvent d'instrument au vice et d'aliment à la plus funeste de toutes les passions. On doit bannir de tout état policé, et à plus forte raison du christianisme, ces danses efféminées et voluptueuses que l'on tolère souvent sur le théâtre et dans les assemblées profanes : nous attendons par là celles où se trouvent des mouvemens qui blessent la modestie, qui tendent à exciter des passions honteuses, et d'où il ne peut résulter un maintien digne d'un être raisonnable. Malheur à ceux qui sont passionnés pour la danse! S'ils conservent encore leur innocence, ils la perdront bientôt. C'est une maxime reçue de tous les auteurs qui ont écrit sur la morale.

consulter sa mère sur la nature de la demande qu'elle devait faire. Hérodiade, aveuglée par l'ambition et dévorée

---

Pour infirmer l'autorité des Pères sur ce point, on affecte de représenter ces saints docteurs comme des hommes qui ne connaissaient point le monde, et on ose les taxer d'un rigorisme outré. Nous opposerons aux adversaires que nous avons en vue le témoignage des courtisans désabusés de la vanité du siècle, et celui de plusieurs grands hommes de l'antiquité païenne. Ils doivent être contens de cette manière de raisonner. Citons un ou deux exemples.

Roger de Rabutin, comte de Bussi, vécut plusieurs années à la cour de France avec dignité et avec applaudissement. Il est aussi connu par les productions licencieuses de sa jeunesse, que par son repentir édifiant, qui précéda sa mort de plusieurs années. Qu'on lise son traité *de l'usage de l'adversité,* qu'il adresse à ses enfans, et l'on y verra qu'il emploie les expressions les plus fortes pour les précautionner contre l'amour de la danse. Il leur assure que ce divertissement est très-funeste à plusieurs, et qu'il le sait par sa propre expérience. Il finit par dire qu'un bal est à craindre, même pour un anachorète : que peut-être ne serait-il pas si dangereux pour des personnes âgées, mais qu'il leur serait ridicule de s'y trouver; que quant aux jeunes gens, ils y courent les plus grands risques pour leur innocence; quoiqu'en puisse dire la coutume; qu'il faut en un mot convenir qu'un bal n'est point un lieu que doive fréquenter un chrétien.

Les anciens païens, quelque corrompus qu'ils fussent, regardaient la passion pour la danse comme l'école des passions les plus dangereuses. L'historien Salluste, ami de Jules-César, et dont les mœurs ne valaient pas mieux que celles de ses contemporains, détestait cependant les vices que la mollesse avait introduits parmi les Romains de son siècle. Il dit dans son histoire, en parlant de Sempronia, qu'elle dansait trop bien pour une honnête femme : *Psallere, et saltare elegantius, quàm necense et probæ*. ( de Bello Catilin. ) Un historien anglais a appliqué les mêmes paroles à la Reine Elisabeth.

Lorsque saint Ambroise assure que ce que l'on peut dire de plus fort contre une femme, est de l'appeler danseuse, il exprime les sentimens des Romains, ou plutôt ceux de toutes les nations. En effet, la maxime qu'il établit est fondée sur l'expérience et dans la nature des choses. Plutarque attribue le premier enlèvement d'Hélène en Thrace par Thésée, à ce que ce prince l'avait vue danser à Sparte avec des personnes de son sexe, autour de l'autel de Diane. Salomé danse au festin d'Hérode, et Jean-Baptiste est mis à mort, etc.

par une flamme impure, ne pensa qu'à la perte de celui qui la reprenait de suivre les désirs corrompus de son cœur; elle dit donc à sa fille de demander la mort de Jean-Baptiste. Sa haine, impatiente du moindre délai, lui faisant craindre que le prince ne rentrât en lui-même, elle lui persuada d'exiger que la tête du saint prisonnier lui fût apportée aussitôt. Une demande aussi extraordinaire fit frémir Hérode; il y acquiesça cependant, quoique avec répugnance. Ainsi les remords de la conscience se font souvent sentir, et trahissent même les coupables à l'extérieur, dans le temps qu'une habitude vicieuse ou une passion violente les entraîne dans le crime.

On ne conçoit pas d'abord comment Hérode se rendit à une pareille demande. La seule proposition qui lui en fut faite au milieu d'un festin et d'une fête solennelle, devait révolter même un barbare. Nous lisons dans l'Évangile qu'il regardait Jean-Baptiste comme un homme juste, et qu'il craignait de s'attirer l'indignation du peuple, qui avait une grande vénération pour l'homme de Dieu. C'était d'ailleurs un usage universellement établi de ne condamner et de n'exécuter aucun criminel le jour de la naissance du prince, ni dans les festins ou assemblées publiques qui se faisaient en signe de réjouissance; ces jours-là n'étaient signalés que par des grâces et des bienfaits. Flaminius, général romain, fut chassé du sénat par les censeurs, pour avoir ordonné dans un festin de couper la tête à un criminel (23). Hérode cependant, malgré toutes ces considérations, eut la lâcheté de suivre sa passion; il chercha même à excuser son crime par des prétextes qui en faisaient encore mieux sentir l'énormité. Il allégua la religion du serment, comme si un serment pouvait obliger lorsqu'il a pour objet ce qui est défendu par la loi de Dieu.

(23) Saint Hieron. *in Matt.*, t. I, p. 62.

C'est un crime de jurer en pareil cas, et l'on en commet un second lorsque l'on agit en conséquence du prétendu lien que l'on s'est imposé. Quel honneur Hérode ne se fût-il pas fait auprès des personnes désintéressées, s'il avait eu le courage de prendre en main la défense de l'innocent ? Mais sourd aux cris de la conscience, de l'humanité et de la religion, il condamne Jean-Baptiste contre toutes les formalités prescrites par les lois : un soldat est chargé d'aller lui couper la tête dans la prison, et de l'apporter à Salomé. Celle-ci osa la prendre dans ses mains pour la présenter à sa mère. Saint Jérôme rapporte (24), qu'Hérodiade se fit un jeu barbare de percer la langue de ce grand homme avec un poinçon, comme Fulvie avait fait autrefois celle de Cicéron (25).

Ainsi mourut le précurseur du Messie, un an avant celui qu'il avait annoncé comme le Sauveur du monde, et un peu plus de deux ans après le commencement de l'exercice public de sa mission. Josephe, quoique juif, a rendu de lui le témoignage le plus honorable. « C'était, dit-il, un » homme doué de toutes les vertus, qui exhortaient les » juifs à pratiquer la justice envers les hommes, et la piété » envers Dieu ; il les invitait aussi à recevoir son baptême,

---

(24) *L.* 3, *contra Rufin*, c. 11.

(25) Le martyre de saint Jean-Baptiste arriva dans la trente-deuxième année de son âge, vers la fête de Pâques. Mais sa fête est marquée au 29 d'Août dans le sacramentaire de saint Grégoire et dans les anciens martyrologes. (Voyez M. Georgi, *Annot. in Adonem*, et les dissertations de Aste, clerc régulier de Rome.) Il paraît que ce jour est celui de la découverte de son chef, qui se fit à Emèse, comme le montre Paciaudi, *Diss.* 6, c. 6, p. 91. On lit dans saint Gaudence et dans quelques martyrologes, que saint Jean fut martyrisé à Sébaste, parce que ce fut de là que l'on porta son chef à Emèse (Voyez Feuardent, Ducange, et Sandini, *Hist. apost.* Patavii, 1744.) Mais ce sentiment ne paraît pas soutenable : Sébaste obéissait au gouverneur des Romains, et Josephe assure, *Ant.* l. 18, c. 7, que le Saint fut décapité à Machérus, qui était dans les états d'Hérode-Antipas.

» les assurant qu'ils se rendraient agréables au Seigneur, » s'ils renonçaient à leurs péchés, et s'ils joignaient la pu» reté de l'âme à celle du corps (26). »

Cet historien ajoute que ceux de sa nation attribuèrent à la mort de Jean les malheurs qu'Hérode éprouva. En effet, l'armée de ce prince fut peu de temps après taillée en pièces par Arétas, Roi de l'Arabie Pétrée, qui, pour venger l'affront fait à sa fille, se rendit maître du château de Machérus, et d'une partie des états de son ennemi.

Caligula ayant accordé à Agrippa le titre de Roi de Judée, Hérodiade également dominée par la jalousie et l'ambition, engagea Hérode-Antipas à faire le voyage de Rome, afin d'obtenir la même faveur pour lui. Mais il essuya un traitement bien différent de celui qu'il attendait. L'Empereur était fort irrité contre lui, parce qu'il avait appris qu'il s'était ligué avec les Parthes contre les Romains, et qu'il avait fait des préparatifs pour armer soixante-dix mille hommes. Ainsi, au lieu de lui accorder une couronne, il le dépouilla de la puissance dont il jouissait, confisqua ses biens, et l'exila avec Hérodiade à Lyon dans les Gaules, dans la trente-huitième année de l'ère chrétienne, environ quatre ans après que le Sauveur eut paru devant lui à Jérusalem, pour y être couvert d'opprobre et d'ignominie. Nous apprenons de Josephe qu'Hérodiade et Hérode moururent dans une grande misère ; on croit qu'ils finirent leurs jours à Lyon, quoique quelques modernes les aient fait passer en Espagne. On ne doit ajouter aucune foi au récit de Nicéphore Callixte et des Grecs des derniers temps, qui prétendent que Salomé marchant sur la glace, elle se cassa sous ses pieds, et que s'étant réunie de chaque côté, elle sépara sa tête du reste de son corps, qui s'était enfoncé dans l'eau.

---

(26) Josephe, *Antiq.* l. 18, c. 7.

Les disciples de Jean-Baptiste emportèrent son corps et l'enterrèrent honorablement. On croit que ce fut auprès du château de Machérus. On le porta depuis à Sébaste ou Samarie, et on l'y renferma dans le tombeau où étaient les ossemens du prophète Elisée : du moins ces reliques se trouvaient-elles dans cette ville au quatrième siècle. On lit dans Théodoret, Rufin, Philostorge, etc. (27), que sous le règne de Julien-l'Apostat, vers l'an 362, les païens ouvrirent le tombeau de Jean-Baptiste, et qu'ils brûlèrent une partie de ses reliques et de celles du prophète Elisée, qu'ils avaient mêlées avec des ossemens d'animaux. Mais Rufin rapporte que certains moines, s'étant glissés dans la foule avec les païens, sauvèrent, au moins en partie, celles de saint Jean-Baptiste. Elles furent envoyées par ces moines à saint Athanase, qui les cacha dans une des murailles de son église. On les tira de là en 395, et on les mit dans la nouvelle église que Théodose fit bâtir sous l'invocation du Saint, à l'endroit où avait été le fameux temple de Sérapis. Théophane, d'après lequel nous rapportons cette translation, ajoute qu'ils se fit alors quelques distributions des sacrés ossemens de saint Jean-Baptiste, et Théodoret en obtint une portion pour l'église de Cyr. Ce grand évêque reconnaît (28) que lui et ses diocésains éprouvèrent plus d'une fois, d'une manière miraculeuse, la protection du saint précurseur. Saint Gaudence en obtint aussi une portion pour l'église de Bresce ; il en détacha quelques particules pour saint Paulin, qui les mit sous l'autel de saint Félix de Nole (29). Ce fut sans doute par le même moyen qu'une relique de saint Jean-Baptiste se trouva parmi cel-

---

(27) Théodoret, l. 3, c. 3 ; Rufin, l. 2, c. 27 ; Philostrog. l. 7, c. 4 ; Chron. Alexand. etc.

(28) *Vit. Patr.* c. 21.

(29) S. Gaudent. *Serm.* 17.

les que saint Victrice de Rouen reçut de saint Ambroise et de quelques autres évêques de Lombardie (30).

En 453, on découvrit à Emèse, en Syrie, la tête de notre Saint; et elle resta dans la grande église de cette ville jusqu'à l'an 954, qu'elle fut portée à Constantinople, afin qu'elle ne fût point profanée par les Sarrasins. Lorsque cette capitale eut été prise par les Français, en 1204, Wallon de Sarton, chanoine d'Amiens, apporta en France une partie de cette tête, c'est-à-dire, tout le visage, excepté la mâchoire inférieure, et la donna à son église, où elle est encore aujourd'hui. On dit que l'on garde à Rome, dans l'église de saint Sylvestre *in Campo Martio*, une autre partie de cette même tête. Mais le père Sirmond pense que l'on a confondu saint Jean-Baptiste avec un autre saint Jean qui fut martyrisé à Rome. Le Pape Clément VIII, pour dissiper tous les doutes, fit enrichir l'église de saint Sylvestre d'une portion du chef du saint précurseur qui se garde à Amiens (31).

Saint Jean-Baptiste fut tout à la fois martyr, vierge, docteur, prophète, et plus que prophète. Jésus-Christ déclara lui-même qu'il était plus grand que tous les saints de l'ancienne loi, plus grand que tous les enfans des hommes. Les grâces signalées dont il fut favorisé prirent leur source dans son humilité, et cette vertu fut en lui le fondement de toutes les autres. Si nous voulons nous former sur cet admirable modèle, travaillons de toutes nos forces à bâtir notre édifice spirituel sur le même fondement. Ap-

---

(30) S. Victric. Rothomag. l. *de laude Sanctor.* t. II. *Op. S. Ambros. ed. Ben. et apud le Bœuf.*

(31) Voyez Tillemont, t. I, p. 494, 504; Bollandus, Ducange, *Traité hist. du chef de S. Jean-Baptiste*, 1645, in-4°, et le savant Paciaudi, *Antiq. christianæ, de cultu sancti Joannis-Baptistæ*, Romæ, 1755, in-4°. Ce dernier auteur a fort bien discuté tous les points historiqus qui ont rapport au saint précurseur.

pliquons-nous à purifier nos âmes du levain de l'orgueil, en implorant le secours du Ciel, en tâchant de nous bien connaître nous-mêmes, et en produisant sans cesse des actes d'humilité. Le moyen d'acquérir cette connaissance salutaire est de faire des réflexions fréquentes et profondes sur notre néant, et la pratique des humiliations entretiendra et augmentera en nous le sentiment de nos misères et un mépris sincère de nous-mêmes.

---

## S^te SABINE, MARTYRE A ROME.

### Deuxième siècle.

SAINTE SABINE, veuve d'un homme de qualité, vivait dans la province d'Ombrie en Italie. Elle avait une servante nommée Séraphie, qui était d'Antioche en Syrie. Celle-ci professait la religion chrétienne, et servait Dieu avec ferveur dans l'état de virginité. Sa conduite fit tant d'impression sur sa maîtresse, qu'elle embrassa elle-même le christianisme. Les vérités de cette sainte religion opérèrent avec tant d'efficace dans l'âme de Sabine, que sa piété la rendit bientôt célèbre parmi les grandes lumières de l'Église du second siècle.

La persécution d'Adrien s'étant allumée, Bérylle, gouverneur de la province, fit arrêter Sabine et Séraphie. Il ordonna que la servante fût frappée avec des bâtons jusqu'à la mort. Sabine ne subit point un pareil supplice, à cause de sa naissance et de ses amis; mais son zèle lui procura la couronne du martyre l'année suivante. Les Bollandistes ont prouvé qu'elle souffrit à Rome. Sa fête est marquée au 29 d'Août; on l'honore encore avec sainte Séraphie, le 3 de Septembre, parce que ce fut en ce jour, suivant Adon, que l'on dédia à Rome, en 430, une église

sous l'invocation des deux saintes martyres. Cette église ne porte plus aujourd'hui que le nom de Sainte-Sabine. On y a célébré la première des stations du carême, jusqu'au dernier siècle, que l'on a substitué à cette devotion celle des quarante-heures, qui attire toujours dans cette église le même concours.

Voyez les actes de sainte Sabine et de sainte Séraphie, dans le tome II des *Miscellanea* de Baluze.

---

## S. SEBBI OU SEBBA, ROI EN ANGLETERRE.

### Vers l'an 697.

Ce prince, fils de Seward, commença dans l'année 664, que les ravages de la peste rendirent fameuse, à régner sur les Saxons orientaux, qui habitaient le pays que comprennent aujourd'hui les comtés d'Essex et de Middlesex, et une partie de celui de Herdford. Il était le quatrième Roi depuis Erkenwin, qui fonda cette monarchie en 527, et le sixième depuis Sébert, qui le premier embrassa le christianisme, et qui fit bâtir l'église de Saint-Paul de Londres, avec l'abbaye de Thorney, vers l'an 604. S'il fut par la sagesse et la douceur de son gouvernement le père de son peuple, il en fut aussi le modèle par ses vertus. On le vit sur le trône pratiquer ce que la pénitence a de plus austère, et trouver le moyen de rendre sa prière continuelle. Après un règne de trente ans, qui n'avait pas été moins brillant qu'heureux, il remit la couronne à ses deux fils Sigeard et Senfrid. Il méditait cette abdication depuis long-temps, afin de pouvoir servir Dieu plus librement, et se préparer à la mort d'une manière plus parfaite. Sa femme imita son exemple, et prit le voile de religieuse.

Ce saint Roi reçut l'habit monastique des mains de Waldère, successeur de saint Erkonwald sur le siége de Londres; il pria en même temps ce prélat de distribuer aux pauvres tous les biens dont il pouvait disposer. La pensée de la mort était toujours présente à son esprit; et cette pensée, qui lui avait d'abord causé de vives frayeurs, devint à la longue pour lui une source abondante de consolations. Il mourut à Londres vers l'an 697, deux ans après sa retraite. Dieu lui fit connaître sa mort trois jours avant qu'elle arrivât. On lit dans Bède que sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Paul; et son tombeau qui était auprès de la muraille du nord, y a subsisté jusqu'au grand incendie de l'année 1666. Voici la traduction de son épitaphe latine que Weever a donnée dans ses *Monumens funéraires*. « Ci-git » Sebba, Roi des Saxons orientaux, qui fut converti par » saint Erkonwald, évêque de Londres, en 677. C'était » un homme d'une grande piété envers Dieu, fervent dans » les actes de religion, assidu à la prière et rempli de » charité pour les pauvres. Il préféra la vie monastique » à un riche royaume, et reçut l'habit religieux des mains » de Waldhère, évêque de Londres, et successeur d'Er» konwald. » On lit le nom de ce saint Roi dans le martyrologe romain.

Voyez Bède, *Hist.* l. 3, c. 30, l. 4, c. 11, et les annales d'Alford, *ad an.* 693, t. II, p. 413. Le recueil donné par cet auteur est un trésor précieux pour l'histoire ecclésiastique d'Angleterre, comme l'observe le docte Fleetwood; mais il faut en quelques endroits que le lecteur se fasse précéder du flambeau de la critique.

## S. MERRI, ABBÉ.

### L'AN 700.

SAINT MÉDÉRIC ou MERRI naquit à Autun, dans le septième siècle. Il fit paraître, dès ses premières années, un grand amour pour la vertu. Etant encore enfant, il marquait de l'aversion pour les amusemens de son âge, rapportait toutes ses actions à celui qui est la fin de l'homme, et ne s'occupait que de la sanctification de son âme. Animé d'un désir ardent de servir Dieu sans distraction et sans partage, il voulut quitter le monde dans sa treizième année. Ses parens, qui étaient d'une famille noble, s'opposèrent d'abord au dessein qu'il avait d'embrasser l'état monastique. Mais à la fin ils le laissèrent suivre sa vocation, et allèrent eux-mêmes le présenter à l'abbaye de Saint-Martin-d'Autun.

Il y avait alors dans ce monastère cinquante-quatre religieux, qui, par leur vie régulière et pénitente répandaient une odeur de sainteté dans tout le pays. Merri, associé à cette respectable compagnie, se perfectionna dans la pratique de toutes les vertus, sur-tout de l'humilité, de la douceur, de la charité et de l'obéissance. Au bout de quelques années, on l'élut unanimement pour gouverner le monastère; et l'on n'eut aucun égard aux efforts qu'il fit pour ne point accepter cette place. S'il exigea de ses frères qu'ils marchassent dans la voie étroite de la perfection, il les y précéda en pratiquant le premier ce qu'il leur prescrivait. Enfin, il jouissait d'une telle réputation de sainteté, que tous les yeux se fixèrent sur lui. On venait de toutes parts le consulter comme l'ange du Seigneur, et l'on se soumettait avec respect à toutes ses décisions.

Cette affluence de personnes qui avaient recours à lui dans leurs doutes, jointe à la crainte de s'oublier lui-même et de tomber dans le piége de l'orgueil, le fit renoncer à sa dignité; il s'enfuit secrètement, et se retira dans une forêt éloignée d'Autun d'environ une lieue et demie. Il y resta quelque temps caché dans un lieu que l'on appelle encore aujourd'hui *la Celle de saint Merri*. Il n'y vivait que du travail de ses mains. Sa sollitude lui était d'autant plus agréable, qu'il avait une entière liberté de suivre son attrait pour la pénitence, la prière et la contemplation. Mais on découvrit à la fin le lieu de sa retraite, et il fut obligé de retourner dans son manastère.

Quelque temps après, il quitta ses frères de nouveau, afin de se préparer à la mort avec plus de liberté. Il prit la route de Paris avec un de ses amis. nommé Fradulphe (1), s'arrêta dans un des faubourgs de cette ville, situé au nord, et fixa sa demeure dans une cellule attenante à une chapelle dédiée sous l'invocation de saint Pierre. Il y vécut près de trois ans, toujours affligé de diverses maladies qu'il souffrit avec une patience héroïque, et qui terminèrent ses jours vers l'an 700. Il fut enterré dans la chapelle de Saint-Pierre, à la place de laquelle on bâtit depuis une grande église, qui est tout à la fois collégiale et paroissiale (2). Cette église porte son nom, et est enrichie de ses reliques, qui sont dans une châsse d'argent placée au-dessus du grand autel. Saint Merri est nommé dans le martyrologe romain.

Voyez sa vie anonyme, *ap. Mabil. Act. SS. Ord. S. Ben. et Stilting.* t. VI, *Aug.* p. 518.

---

(1) On l'honore d'un culte public le 22 d'Avril, sous le nom de *saint Frou*. Ses reliques sont à Paris dans l'église de Saint-Merri.

(2) Voyez Le Bœuf, *Hist. du diocèse de Paris*, t. I, p. 252.

## S. ADELPHE, ÉVÊQUE DE METZ.

Vers la fin du quatrième siècle.

Saint Adelphe, successeur de saint Ruf sur le siége de Metz, vivait à la fin du quatrième siècle ou au commencement du cinquième. Usuard, le calendrier alsacien du neuvième siècle, le martyrologe romain, celui de la cathédrale de Metz, et les anciens catalogues des évêques de cette ville, s'accordent à placer le jour de sa mort au 29 d'Août, qui est également celui de sa translation. Adelphe fut enterré avec plusieurs de ses prédécesseurs dans l'église de Saint-Pierre-aux-Catacombes de Metz, qu'on nomme aujourd'hui l'abbaye de Saint-Clément. Son corps y resta jusqu'en 826, que Drogon, évêque de Metz et fils naturel de Charlemagne, le fit transporter par Lantfroy, son suffragant, dans l'église abbatiale de Neuvillers en Alsace, que saint Sigebaud, un de ses prédécesseurs, avait fondée vers l'an 723. Les reliques de saint Adelphe sont encore à Neuvillers, au milieu du grand autel de l'église qui porte son nom. Robert de Bavière, évêque de Strasbourg, fit, en 1468, l'ouverture de la châsse qui les renfermait; il les reconnut authentiques, et permit de les exposer à la vénération des fidèles.

La vie de saint Adelphe fut écrite quelque temps après la translation de ses reliques. Cet ouvrage, rempli d'anachronisme et de fables, a été publié à Strasbourg, en 1506, par Winphelinge, et réimprimé par le P. Stilting, dans le recueil des Bollandistes. Du Saussay, dans son martyrologe gallican, dit que quelques-uns croient que saint Pierre Chrysologue fit un discours à la louange de saint Adelphe; mais c'est une erreur à laquelle la conformité seule de nom aura sans doute donné lieu. (Voyez l'*His-*

*toire gén. de Metz*, t. I, p. 224, et M. l'abbé Grandidier, *Hist. de l'Eglise de Strasbourg*, t. I, p. 415 et 416.)

Drogon, évêque de Metz, transféra aussi, le 7 Mai 830, dans l'église abbatiale de Maurmontier, en Alsace, le corps de saint Céleste et de saint Auteur, ses prédécesseurs, et on y honore encore aujourd'hui leurs reliques. Mais les Rustaux, luthériens d'Alsace, les ayant tirées de leurs châsses et jetées sur le pavé, en 1525, elles sont tellement confondues, qu'on ne sait plus ce qui appartient en particulier à chacun de ces deux saints évêques. Les martyrologes mettent la mort de saint Céleste au 14 d'Octobre, et celle de saint Auteur au 9 d'Août. Saint Céleste, qui fut le second évêque de Metz, vivait au commencement du quatrième siècle. Saint Auteur, qui fut le treizième, gouvernait l'église de Metz en 451, lors de la prise de cette ville par les Huns.

Voyez M. l'abbé Grandidier, *loc. cit.* p. 335.

---

## 30 Août.

## S^te ROSE DE LIMA, DANS LE PÉROU, VIERGE.

Tiré de sa vie, écrite par le P. Hansen, Dominicain, et du beau panégyrique que le P. Paul Oliva, Jésuite, prononça en son honneur devant le Pape.

L'AN 1617.

L'Asie, l'Europe et l'Afrique avaient été arrosées par le sang d'un grand nombre de martyrs, et avaient, depuis plusieurs siècles, produit une multitude innombrable de Saints, que les vastes régions de l'Amérique étaient encore plongées dans les plus épaisses ténèbres de la barbarie et de l'ignorance. La lumière de la foi y fut enfin portée par un effet de la miséricorde divine; sainte Rose devint un des plus beaux ornemens de cette église naissante, et

fut la première à laquelle on décerna publiquement un culte religieux.

Elle était d'extraction espagnole, et naquit à Lima dans le Pérou en 1586 (1). Elle reçut au baptême le nom

---

(1) Il n'est point hors de vraisemblance que l'Amérique ait été connue des anciens Carthaginois, et qu'elle soit la grande île Atlantide dont parle Platon dans son Critias et son Timée, qu'il suppose avoir eu plus d'étendue que l'Asie et l'Afrique, et sur laquelle il débite d'ailleurs plusieurs fables, comme quand il dit qu'elle fut engloutie par un tremblement de terre. Au moins est-il certain que des Norwégiens qui s'embarquèrent dans l'Islande, découvrirent l'Amérique septentrionale au dixième siècle, et que peu de temps après ils envoyèrent, sous Thorfin, une colonie dans la Vinlande (Terre de vin), que les uns prennent pour le Canada, où il vient des vignes, et d'autres pour l'île de Terre-Neuve, qui abonde en fraises et en groseilles, lesquelles ont, dans la langue des Danois et des Norwégiens, un nom qui signifie *fruits* ou *grains de vigne*. Il paraît que les descendans de cette colonie norwégienne sont les Esquimaux de Terre-Neuve. Voyez Charlevoix, *Hist. gén. de la Nouv. France et Hist. sur l'origine des Américains*, p. 30, *et Journ. hist. d'un voyage de l'Amérique septentr.*, p. 178, et le savant auteur allemand de l'*Histoire gén. des pays et des peuples de l'Amérique*, part. 1. c. 1.

Peu de temps après le départ de la colonie dont nous venons de parler, la religion chrétienne pénétra dans la Norwége et l'Islande. Un missionnaire saxon, nommé Jean, ayant prêché quatre ans dans l'Islande, s'embarqua pour la Vinlande, afin d'aller annoncer l'Evangile à la colonie norwégienne. Mais il paraît que toute sa mission se borna à lui mériter la couronne du martyre. Eric, évêque de Groenlande, s'embarqua aussi avec le même projet, en 1121. On ignore si son zèle eut plus de succès que celui de son prédécesseur. Des guerres intestines, les révolutions qui en furent la suite, et sur-tout le fléau redoutable connu sous le nom de *mort noire*, qui, en 1348, dépeupla presque tout le nord, interrompirent le commerce des Norwégiens avec les colonies qu'ils avaient envoyées dans la Vinlande et dans l'ancienne Groenlande, en sorte qu'insensiblement ils oublièrent jusqu'à leur existence. Le christianisme avait été solidement établi dans ces colonies; il y avait dans la ville d'Albe un monastère dit de Saint-Thomas; et Arugrinus a donné le catalogue des évêques de Garde dans la Groenlande, lesquels reconnaissent la juridiction des archevêques de Drontheim. Voyez Arngr. *Hist. Groenlandiæ*, et Torfæus *in Groenlandia antiqua*. Hafniæ 1708, et *Hist. Vinlandiæ antiquæ*, ibid. 1705.

d'Isabelle; mais les couleurs délicates de son visage lui firent donner celui de Rose. Elle montra, dès ses premières an-

---

Les Rois de Danemarck ayant fait de vains efforts pour découvrir l'ancienne Groenlande, on soupçonna qu'elle était située dans l'Amérique septentrionale. Voyez Mallet, *Introduction à l'Histoire de Danemarck*, l. 4, p. 174 et suiv.

On sait comment Christophe Colomb, Génois, protégé par Ferdinand, Roi d'Espagne, découvrit successivement, à la fin du quinzième siècle, les îles Lucayes dans l'Amérique; savoir, Guanahani, Cuba, Hispaniola, etc. On n'ignore pas non plus comment Améric Vespuce, Florentin, qui, en 1501, s'embarqua par l'ordre d'Emmanuël, Roi de Portugal, pénétra jusqu'au Brésil, et découvrit le vaste continent qui de son nom a été appelé Amérique. Les peuples qui l'habitaient, quoique réunis en société et assujettis à certaines lois, étaient véritablement sauvages, si on les compare avec les habitans du Mexique et du Pérou. Ces derniers étaient fort versés dans la connaissance des arts utiles et nécessaires; mais ils n'avaient aucune teinture des sciences; ils ne savaient point écrire et n'avaient point d'alphabet proprement dit. Ils se servaient, pour conserver la mémoire des événemens, de ce qu'ils appelaient *quippos*. C'était un assemblage de couleurs et de nœuds faits avec de petites cordes, et suffisamment variées pour exprimer tout ce qu'ils voulaient. La même manière d'écrire, si cependant c'en est une, était en usage chez les anciens Chinois, avant qu'ils eussent inventé leurs caractères hiéroglifiques. On lit dans Acosta, *Hist. naturelle et morale des Indes*, l. 6, c. 8, que ceux de ces Indiens qui embrassèrent le christianisme, écrivirent promptement, ou plutôt figurèrent par le moyen des quippos, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique et le Symbole, afin de les apprendre plus facilement par cœur. Les Péruviens avaient conservé de la même manière l'histoire des principales actions de leurs incas. On peut voir sur ce sujet Garcilasso de la Vega, qui était lui-même de la race des incas, *Hist. Incarum*, l. 6, c. 8. Les Mexicains et les anciens habitans du Canada exprimaient leurs pensées par des signes hiéroglifiques, ou petites figures tracées sur des écorces d'arbre. Ces figures ressemblaient à des crochets, à des axes, à des cordes, etc; et les Européens n'y ont jamais pu rien comprendre. Olaus-Wormius, *Musæum Wormiam*, p. 384, et Jean De Laet, *Descrip. Indiæ occid.* l. 5, c. 10, en ont fait graver quelques-unes. Lorsque les Espagnols conquirent le Mexique, ils détruisirent plusieurs de ces sortes de livres, qu'ils prenaient ridiculement pour des charmes magiques. On garde dans la bibliothèque du Vatican des annales du Mexique, écrites de la ma-

nées, une grande patience dans les souffrances, et un amour extraordinaire pour la mortification Etant. encore

---

nière que nous venons de le dire. Voyez Jos. Acosta, *Descript. Ind. occid.* l. 7, c. 19, et Adrien Réland, *Diss.* 12 *de linguis americanis*, t. III, p. 166. Les Péruviens et les Mexicains se servaient de grains de maïs pour faire leurs opérations arithmétiques.

Le gouvernement des peuples du Mexique et du Pérou avait quelque ressemblance avec celui des états civilisés; leurs villes, leurs palais et leurs temples étaient d'une grande beauté; on remarquait plus de richesses au Pérou; mais plus de magnificence au Mexique. Leurs armées étaient fort nombreuses; ils combattaient avec des arcs et des flèches, en lançant des pierres, etc. Les Mexicains avaient un grand nombre d'idoles fantastiques. Ils avaient pour Empereur Montézuma, lorsqu'en 1521 ils furent soumis par Ferdinand Cortez. Celui-ci, à la tête de huit cents Espagnols et de quelques Indiens qui lui étaient alliés, détruisit la grande ville de Mexico, qui était dans une île au milieu d'un lac. On bâtit depuis la nouvelle Mexico, à peu près à la même place. Dom Antonio de Solis a donné une histoire fort bien écrite de la conquête du Mexique par Ferdinand Cortez.

Les Incas ou Empereurs du Pérou faisaient leur résidence dans la magnifique ville de Cusco. La langue de Quito était entendue dans tout l'empire, où l'on observait une police bien supérieure à celle du Mexique. Le principal dieu des Péruviens était le soleil; ils lui avaient fait bâtir à Guesco un temple, dans lequel ils lui offraient des victimes sanglantes et des fruits de la terre. François Pizarro, aventurier espagnol, aussi cruel que perfide, conquit le Pérou, fit étrangler l'incas Atabalipa, et jeta, en 1535, les fondemens de Lima dans la vallée de ce nom. Bizaro, Almagro et tous les autres aventuriers espagnols qui commandaient au Pérou furent tués dans les guerres civiles qui les divisèrent les uns contre les autres Voyez l'*Hist. gén. des Voyages*, t. XIII, *Paris*, 1756; les *Relations* de la Condamine et de Bouguer, et l'*Hist. des Indes*, par Jos. Acosta.

On a inséré dans le tome vingtième de l'*Hist. universelle*, une bonne dissertation sur la manière dont l'Amérique a été peuplée. L'auteur y prouve contre Whiston, qu'il faut s'en tenir à l'opinion commune, suivant laquelle les premiers habitans de l'Amérique vinrent principalement du nord-est de la Tartarie et de la presqu'île du Kamtschatka ou Jesso, qui est au nord du Japon, sans pouvoir déterminer si le passage se fit par un continent qui pouvait être vers le pôle septentrional, ou par des îles contiguës, qui n'étaient séparées les unes des autres que

enfant, elle jeûnait trois jours la semaine au pain et à

---

par des bras de mer forts étroits. On avait trouvé des débris de vaisseaux chinois et japonais sur les côtes de l'Amérique; et les Canadiens croyaient, sur une tradition immémoriale, que des marchands étrangers, habillés de soie, et nommément les Chinois, les avaient anciennement visités dans de grands vaisseaux. Les noms de la plupart des Rois américains sont tartares, comme on le voit par leur terminaison qui est en *ax*. Manc ou Mancu, fondateur de l'empire des Péruviens, sortait, selon toutes les apparences, du sang des Tartares Mancheous. Montézuma, qui est le titre que prennent ordinairement les Empereurs du Mexique, a une origine japonaise. Les Monarques du Japon, au rapport de Hornius, s'appellent communément Montazaiuma.

La fameuse plante, appelée *Gin-Seng*, dont Jartoux publia une description exacte en 1709, ne se trouvait alors que chez les Tartares Mancheous; mais on l'a découverte depuis dans le Canada, où elle est appelée *Garentoguen*. Ce mot, qui est américain, revient pour le sens à celui de *Gin-Seng*, qui, dans la langue tartare et la chinoise, signifie *les cuisses d'un homme*. Voyez la dissertation sur le *Gin-Seng*, que Lafiteau fit imprimer à Paris en 1718.

Il y a beaucoup de ressemblance entre les usages, la religion, la nourriture, etc. des Américains et des Tartares Mancheous. Ces derniers n'ont point de chevaux; aussi les premiers n'en avaient-ils point lorsqu'on les découvrit pour la première fois. Les Espagnols y en menèrent de leurs pays, et ils s'y sont prodigieusement multipliés. Il faut conclure de ce que nous venons de dire, que les Tartares ont principalement fourni à l'Amérique ses premiers habitans; il s'y établit aussi quelques colonies chinoises et japonaises.

Powel, dans son histoire de Galles, raconte que le prince Madoc, ayant été dépouillé du droit qu'il avait à la couronne, en 1170, s'embarqua avec une colonie nombreuse; qu'il découvrit à l'occident un nouveau monde qui était d'une beauté et d'une fertilité merveilleuse, et qu'il s'y établit.

On objecte que ceux qui découvrirent les premiers l'Amérique, y trouvèrent des noirs; mais ceux-ci, qui habitaient vers Careta, étaient en petit nombre. Leurs ancêtres y avaient été apportés par hasard, ou des côtes de Congo, ou de la Nigritie, en Afrique.

Les anciens habitans d'Hispaniola, du Canada, du Mexique et du Pérou avaient plusieurs traditions qui faisaient allusion à Noé, au déluge universel, et à quelques autres points de l'histoire de Moïse. (Voyez Herrera, Huet, Gemalli, etc.).

De toutes les parties connues de notre globe, l'Amérique fut la der-

l'eau, et ne vivait les autres jours que d'herbes et de racines mal assaisonnées. Sainte Catherine de Sienne fut le modèle qu'elle se proposa dans ses exercices. Elle avait en horreur tout ce qui était capable de la porter à l'orgueil et à la sensualité, et se faisait un instrument de pénitence de toutes les choses qui auraient pu communiquer à son âme le poison de ces vices. Les éloges que l'on donnait continuellement à sa beauté, lui faisaient craindre de devenir pour les autres une occasion de chute : aussi lorsqu'elle devait paraître en public, elle se frottait le visage et les mains avec l'écorce et la poudre du poivre des Indes, qui, par sa qualité corrosive, altérait la fraîcheur de sa peau. Quel sujet de confusion pour les femmes qui ne sont occupées que de parures, et qui tendent des piéges si dangereux à l'innocence ! On admire la sainte cruauté qu'exerçaient contre eux-mêmes saint Benoît, saint Bernard, saint François d'Assise; leur but était de se fortifier contre les attaques du démon : mais Rose se punissait elle-même pour préserver les autres du danger.

Elle ne se borna pas à employer les moyens dont nous venons de parler, pour se prémunir contre les ennemis du dehors et contre la révolte de ses sens; elle savait que la victoire lui servirait peu, si elle ne mourait à elle-même, en crucifiant dans son cœur l'amour-propre, qui est la source de toutes les autres passions. De tous nos ennemis, c'est celui qu'il est le plus difficile et le plus important de vaincre. Tant qu'il règne en nous, il ternit par son souffle

---

nière peuplée. Les différentes migrations des Tartares qui s'y firent, paraissent avoir été postérieures à l'établissement du christianisme. On peut voir sur tous ces points la dissertation citée ci-dessus; l'auteur s'y propose d'y réfuter les déistes, et sur-tout Whiston, qui avaient des idées singulières touchant les malédictions prononcées contre Caïn et Lamech, qu'il faisait pères des Africains et des Indiens. Voyez aussi le savant Feyjoo, *Theatro critico*, t. III, *Discurso* 15, p. 320.

empoisonné l'éclat de nos vertus ; souple et délié, il prend toutes sortes de formes, se glisse jusque dans nos meilleures œuvres, et se recherche lui-même jusque dans nos prières et nos jeûnes. Rose en triompha par une humilité profonde et par un renoncement parfait à sa propre volonté. Elle obéissait à ses parens dans les plus petites choses, et tout le monde était étonné de la docilité et de la patience qu'elle montrait dans tout ce qui lui arrivait.

Ses parens étant tombés d'un état d'opulence dans une grande misère, elle entra dans la maison du trésorier Gonsalvo, et pourvut à leurs besoins en travaillant presque nuit et jour. Mais, malgré la continuité de son travail, elle n'interrompait jamais le commerce intime qu'elle entretenait avec Dieu, et peut-être n'eût-elle point pensé à changer d'état, si ses amis ne l'eussent pressée de se marier. Pour se délivrer de leurs sollicitations, et pour accomplir plus facilement le vœu qu'elle avait fait de rester vierge, elle entra chez les religieuses du tiers-ordre de saint Dominique. Son amour pour la solitude lui fit choisir une petite cellule écartée. Elle y pratiqua tout ce que la pénitence a de plus rigoureux. Elle portait sur sa tête un cercle garni en dedans de pointes aiguës, à l'imitation de la couronne d'épines que le Sauveur avait portée. Cet instrument de pénitence lui rappelait le mystère de la passion qu'elle ne voulait jamais perdre de vue. A l'entendre parler d'elle-même, elle n'était qu'une misérable pécheresse, qui ne méritait pas de respirer l'air, de voir la lumière du jour, et de marcher sur la terre ; de là ce zèle à louer la divine miséricorde dont elle éprouvait si particulièrement les effets. Lorsqu'elle parlait de Dieu, elle était comme hors d'elle-même ; et le feu qui la brûlait intérieurement, réjaillissait jusque sur son visage. C'est ce qu'on remarquait sur-tout quand elle était devant le Saint-Sacrement, et qu'elle avait le bonheur de communier. Une ferveur aussi grande et aussi soutenue lui merita plusieurs grâces extraordinaires.

Elle fut éprouvée pendant quinze ans par de violentes persécutions de la part des personnes du dehors, ainsi que par des sécheresses, des aridités et beaucoup d'autres peines intérieures. Mais Dieu, qui ne permettait ces épreuves que pour perfectionner sa vertu, la soutenait et la consolait par l'onction de sa grâce. Une maladie longue et douloureuse lui fournit une nouvelle occasion de pratiquer la patience. « Seigneur, disait-elle souvent alors, augmentez mes souf- » frances, pourvu qu'en même temps vous augmentiez » votre amour dans mon cœur. » Enfin elle entra dans la bienheureuse éternité, le 24 Août 1617, dans la trente-unième année de son âge. L'archevêque de Lima assista à ses funérailles; le chapitre, le sénat et les compagnies de la ville les plus distinguées se firent un honneur de porter tour-à-tour son corps au tombeau. Plusieurs miracles opérés par son intercession ayant été examinés juridiquement par les commissaires apostoliques, et attestés par plus de cent témoins, Clément X la canonisa en 1671, et fixa sa fête au 30 d'Août.

Les Saints, dans le monde, comme dans la solitude ou le cloître, se sont toujours appliqués à ne vivre que pour Dieu. Si nous nous proposons toujours sa volonté pour règle de notre conduite, nous lui consacrerons nos paroles, nos actions, nos travaux, notre repos même, et par-là toutes nos œuvres seront *pleines*. Mais nous ne pouvons atteindre à cette perfection, à moins que nous n'ayons soin de crucifier dans nos cœurs tout amour désordonné de nous-mêmes. Il faut encore que nous levions les obstacles qui s'opposent en nous au règne parfait de l'amour divin, que nous ayons recours à la prière et aux autres moyens propres à entretenir et à augmenter cet amour dans nos âmes. Si la vraie charité nous anime, nous agirons en tout comme des Saints. Nous dirons à Dieu au commencement et à la fin de chacune de nos actions : *Que votre nom*

*soit glorifié* par moi et par toutes les créatures ! *Que votre volonté se fasse sur la terre, comme elle se fait dans le ciel!* Puissent tous les hommes, ô mon Dieu et mon tout, l'accomplir aussi parfaitement que les esprits bienheureux qui sont toujours aux pieds du trône de votre infinie Majesté.

---

## S. FÉLIX ET S. ADAUCTE, MARTYRS A ROME.
### Vers l'an 303.

Saint Félix était prêtre de l'Église romaine. Ayant été arrêté au commencement de la persécution de Dioclétien, il fut appliqué à de cruelles tortures, qu'il souffrit avec une constance admirable. A la fin on le condamna à perdre la tête. Lorsqu'on le conduisait au supplice, un étranger qui le vit passer, et qui portait une sainte envie à son bonheur, s'écria tout-à-coup : « Je professe la religion de cet » homme; j'adore le même Jésus-Christ, et je désire aussi » de donner ma vie pour lui. » Le magistrat, irrité de sa hardiesse, ordonna de l'arrêter, et le fit décapiter avec Félix, vers l'an 303. Comme son nom n'était point connu, les chrétiens l'appelèrent *Adaucte*, parce qu'il avait été martyrisé conjointement avec Félix. Ces deux Saints sont nommés dans le sacramentaire de saint Grégoire-le-Grand et dans plusieurs anciens calendriers.

Irmengarde, femme de l'Empereur Lothaire, obtint du Pape Léon IV, vers l'an 850, les reliques des saints martyrs Félix et Adaucte, et elle les déposa dans l'abbaye des chanoinesses d'Eschau, qu'elle avait fondée en Alsace (1). Elles y restèrent jusqu'en 1358, que l'abbesse d'Erstein en fit présent à Rodolphe, archiduc d'Autriche. Ce prince les

---

(1) Winphelingius, *de Episc. Argent.* p. 24.

donna, en 1361, à l'église de Saint-Etienne de Vienne qui est aujourd'hui cathédrale (2).

Voyez leurs actes, dont le P. Stilting soutient l'authenticité, *Act. SS.* t. VI, *Aug.* p. 548.

## S. PAMMACHIUS.

### L'AN 410.

PAMMACHIUS était un sénateur romain, et saint Jérôme, qui dans sa jeunesse avait été son compagnon d'étude, l'appelle l'ornement de l'illustre famille des Camilles. Ceux qui furent chargés de son éducation, se conduisirent de manière qu'ils lui inspirèrent l'amour de l'étude; et après lui avoir fait parcourir les différentes branches de la littérature, ils l'initièrent aussi dans la connaissance de l'Écriture sainte. Il entra dans le monde en 370, lorsque saint Jérôme se retira dans le désert. Ayant été reçu dans le sénat, il devint par son mérite et sa vertu, l'ornement de cet illustre corps. Il fut décoré de la dignité proconsulaire, et épousa Pauline, la seconde des filles de sainte Paule. Il découvrit le premier les erreurs de Jovinien, et les dénonça au Pape Sirice qui condamna cet hérésiarque en 390.

Les amitiés formées dans la jeunesse et cimentées par l'uniformité des sentimens, ainsi que par le goût des mêmes études, sont ordinairement les plus solides et les plus agréables. Telle fut celle qui unissait saint Jérôme et saint Pammachius. Le saint docteur tira de grandes lumières de son ami pour la composition de ses ouvrages contre Jovinien. Il le consultait souvent, et s'en rapportait à lui sur la solution de plusieurs difficultés.

(2) Voyez Steyver, *Hist. Alberti Sapientis*, p. 318, et M. l'abbé Grandidier, *Hist. de l'église de Strasbourg*, t. III.

Pammachius perdit Pauline sa femme après trois années de mariage. Ayant fait offrir le saint sacrifice pour elle, il donna, selon ce qui se pratiquait alors, un festin à tous les pauvres de Rome. C'est ce que nous apprenons d'une lettre que saint Paulin lui écrivit, et qui finit de la manière suivante : « Votre épouse, qui est présentement dans » le ciel, intercède puissamment pour vous auprès de Jé» sus-Christ ; elle vous obtient des grâces proportionnées » aux trésors que vous avez envoyés de dessus la terre, » non en honorant sa mémoire par des larmes stériles, » mais en la rendant participante des dons vivans que vous » avez faits pour le repos de son âme ; elle est honorée » par le mérite de vos vertus ; elle est nourri par le pain » que vous avez distribué aux pauvres (1). » On lit dans saint Jérôme (2), que Pammachius arrosa les cendres de son épouse du baume de l'aumône et de la miséricorde, qui obtient le pardon des péchés ; que depuis, les aveugles, les boîteux et les pauvres furent ses cohéritiers et les héritiers de Pauline ; et qu'on ne le voyait jamais sortir en public, sans être suivi d'une troupe de malheureux.

Notre Saint fit bâtir un hôpital pour les étrangers qui venaient au Port-Romain. Il servait les malades et les pauvres de ses propres mains. Il écrivit aux fermiers et aux vassaux qu'il avait en Numidie, pour les exhorter à renoncer au schisme des donatistes, et il les fit rentrer dans le sein de l'Église catholique. Ce zèle pour l'unité de la foi lui mérita une lettre de félicitation de la part de saint Augustin, en 401 (3). Le sentiment de quelques modernes, qui prétendent qu'il reçut les saints ordres, n'est appuyé sur aucune preuve solide. Il se contenta de vivre dans la sé-

(1) S. Paulin, *ep.* 13.
(2) *Ep.* 54.
(3) *Ep.* 58, *ad Pammach.* t. II, p. 145.

paration du monde, et de se consacrer entièrement aux exercices de la prière, de la pénitence et de la charité. Il mourut en 410, un peu avant la prise de Rome, et il est nommé sous le 30 d'Août dans le martyrologe romain.

Voyez saint Jérôme, *Ep.* 54, etc.; Ceillier, t. X; Fontanini, *Hist. lit. Aquileiensis*, p. 225, etc.

## S. AILE, PREMIER ABBÉ DE REBAIS.

### L'AN 650.

SAINT AGILE, vulgairement appelé *saint Aile*, était fils d'Agnoald, un des principaux seigneurs de la cour de Childebert II, Roi d'Austrasie et de Bourgogne. Les exemples de vertu qu'il trouva dans sa famille lui inspirèrent de bonne heure la crainte de Dieu. Ses parens, par l'avis de saint Colomban, le consacrèrent au Seigneur dans le monastère de Luxeu. Il y apprit les lettres et les maximes de la perfection sous le saint abbé Eustace. Il ne fut pas plus tôt en âge d'observer la règle qu'il se distingua par sa ferveur, son humilité et l'austérité de sa pénitence.

Le père d'Agile étant mort, saint Colomban, qui n'avait plus de protecteur à la cour, se vit exposé à une violente persécution de la part de la Reine Brunehaut, qui était indignée de ce que le Saint refusait aux femmes l'entrée de son monastère. La persécution s'étendit aussi à ses disciples, qui eurent ordre de sortir de leur solitude, saint Aile alla trouver le Roi Thierri, qui le reçut avec bonté, et qui empêcha l'effet de l'animosité de Brunehaut. Le statut de la règle de saint Colomban, concernant l'exclusion des femmes, fut confirmé.

Quelques années après, les évêques chargèrent saint Aile et saint Eustace d'aller prêcher l'Évangile aux infidèles qui

habitaient au-delà des Vosges et du mont Jura. Ces deux hommes apostoliques pénétrèrent jusqu'en Bavière, et leur mission eut le plus heureux succès. A leur retour, saint Aile reprit ses exercices avec la même fidélité; mais on le tira de sa cellule pour le mettre à la tête du monastère de Rebais, que saint Ouen, référendaire ou chancelier de France, venait de fonder dans le diocèse de Meaux. Il en fut établi premier abbé dans une assemblée d'évêques tenue à Clichy en 636. Le Saint fit observer à Rebais la plus parfaite régularité, et y mourut le 30 d'Août, vers l'an 650, à l'âge d'environ soixant-six ans. Il est nommé dans le martyrologe bénédictin.

Voyez sa vie par un anonyme, qui a été publiée par Mabillon, *Act. SS. Ben.* t. II, et par le P. Chifflet, *Hist. de l'abbaye de Tournus*; Bulteau, *Hist. de l'ordre de saint Benoît*, l. 3, c. 14, et Baillet, sous le 30 d'Août.

---

## S. FIACRE, ANACHORÈTE.

### Vers l'an 670.

SAINT FIACRE, anciennement appelé *saint Fèfre*, sortait d'une illustre famille d'Irlande. Il fut élevé sous la conduite d'un évêque d'une grande sainteté que quelques auteurs prennent pour Conan, évêque de Soder ou des îles occidentales. Plein de mépris pour les avantages qu'il pouvait se promettre dans le monde, il quitta sa patrie à la fleur de l'âge, et accompagné de quelques jeunes gens, qui, comme lui, voulaient se consacrer au service de Dieu, il passa en France, pour y vivre dans la solitude. Etant arrivé dans le diocèse de Meaux, il alla trouver le saint évêque Faron, qui lui assigna pour sa demeure un lieu écarté dans une forêt qui lui appartenait. C'était Breuil dans la Brie, qui est environ à deux lieues de Meaux.

Le Saint, après avoir défriché une certaine étendue de terrain, s'y construisit une cellule, avec une oratoire en l'honneur de la Mère de Dieu. Il s'y forma aussi un petit jardin qu'il cultivait de ses propres mains. Sa vie était extrêmement austère ; il n'y avait que la nécessité ou la charité qui pussent lui faire interrompre l'exercice de la prière et de la contemplation. Il partageait avec les pauvres le fruit de son travail. Plusieurs personnes venant le consulter, il fit bâtir à quelque distance de sa cellule une espèce d'hôpital pour les étrangers. Il y servait les pauvres lui-même, et leur rendait souvent la santé par la vertu de ses prières. Mais il ne permettait point aux femmes d'entrer dans l'enceinte de son hermitage. Ce dernier article était une règle inviolable chez les moines irlandais. Saint Colomban refusa l'entrée de son monastère à la Reine Brunehaut, ce qui fut la première origine des persécutions que cette princesse lui suscita (1). Saint Fiacre ne se départit jamais de cette règle tant qu'il vécut; et l'on voit encore aujourd'hui que, par respect pour sa mémoire, les femmes n'entrent ni dans le lieu où il demeurait à Breuil, ni dans la chapelle où il fut enterré. Anne d'Autriche, Reine de France, y ayant fait un pélerinage, se contenta de faire sa prière à la porte de son oratoire.

Chillin ou Kilain, seigneur irlandais ou écossais, revenant de Rome, visita saint Fiacre qui était son parent, et vécut quelque temps avec lui. Ce fut par son conseil qu'il prêcha l'Évangile dans le diocèse de Meaux et dans ceux du voisinage, sous l'autorité des évêques. Ses prédications opérèrent de grands fruits, sur-tout dans le diocèse d'Arras, où sa mémoire est encore en vénération, et où il est honoré le 13 de Novembre (2).

---

(1) Mabillon, *Act. SS. Bened.* t. II, p. 19, 20, 318.

(2) Le Cointe, *Annal.* t. III, p. 625; Mabillon, *loc. cit.* t. II, p. 619. — Voyez sa vie sous le 13 Novembre.

Saint Fiacre avait une sœur, nommée Syra, qui mourut dans le diocèse de Meaux, où elle est honorée comme vierge. Quelques auteurs font mention d'une lettre que cette Sainte reçut de son frère, et qui renfermait des maximes de conduite (3). On ne doit pas confondre sainte Syra de Meaux avec celle de Troyes qui était mariée, et qui vivait dans le troisième siècle (4).

On lit dans d'autres auteurs que S. Fiacre était l'aîné des fils d'un Roi d'Ecosse, contemporain de notre Roi Clotaire II, et que les Ecossais lui ayant envoyé des ambassadeurs pour lui offrir la couronne, il répondit qu'il avait renoncé à tous les avantages de la terre, pour s'assurer un bonheur éternel dans le ciel (5). Mais cette circonstance ne se trouve point dans l'ancienne vie du Saint.

Saint Fiacre mourut le 30 d'Août, vers l'an 670, et fut enterré dans son oratoire. Il ne paraît pas qu'il ait jamais eu des disciples. Les moines de saint Faron entretinrent long-temps deux ou trois prêtres à Breuil, pour desservir la chapelle et assister les pélerins; enfin ils y fondèrent un prieuré, qui subsiste encore aujourd'hui, et qui dépend de l'abbaye de saint Faron.

La châsse de saint Fiacre devint bientôt célèbre par plusieurs miracles; on venait la visiter de toutes les provinces de la France. On transporta ses reliques à Meaux en 1568 (6). Il en resta cependant une partie à Breuil, autrement appelé Saint-Fiacre. Les grands-ducs de Florence en obtinrent aussi deux petites portions en 1527 et en 1695, et

(3) Voyez Dempster, Léland, Tanner, etc.

(4) Voyez Duplessis, *note* 30, t. I, p. 684.

(5) Voyez Hector Boëtins, *Hist. Scot.* l. 9, *fol.* 173; David Camerarius, l. 3 *de Scotor fortis.* p. 168; l'évêque Leslie, *de Rebus Scot.* l. 4, p. 156.

(6) Et non en 1562, comme Mabillon l'a avancé. Voyez Duplessis, note 29, p. 684.

ils les déposèrent dans une chapelle qu'ils avaient fait bâtir à Toppaïa, une de leurs maisons de campagne. Notre Saint est patron de la Brie. Il y a plus de mille ans que son nom est célèbre en France, et l'on compte dans ce royaume un grand nombre d'églises qui sont dédiées sous son invocation. Nous n'entrerons point dans le détail des miracles opérés par l'intercession de saint Fiacre ; nous nous bornerons à quelques-uns des principaux (7). En 1649, M. Séguier, évêque de Meaux, et Jean de Châtillon, comte de Blois, reconnurent qu'ils lui étaient redevables, après Dieu, de la guérison d'une maladie dangereuse. La Reine Anne d'Autriche attribua aussi à sa protection celle de la maladie qu'eut à Lyon le Roi Louis XIII, et qui alarma toute la France ; et en 1641, elle alla à pied à Saint-Fiacre, en exécution d'un vœu qu'elle en avait fait. Elle fut délivrée par le même moyen d'un flux de sang qui avait résisté à tous les remèdes de la médecine. Elle ne douta point que la naissance de Louis XIV son fils n'eût été le fruit des prières de ce Saint, et elle en témoigna publiquement sa reconnaissance. Louis XIV étant sur le point de se faire faire une opération dangereuse, M. Bossuet, évêque de Meaux, commença une neuvaine à Saint-Fiacre, laquelle fut achevée par les moines.

Voyez l'ancienne vie du Saint, *ap. Mabil. sec.* 2, *Ben.;* le P. Stilting, t. VI, *Augusti*, p. 598 ; D. Toussaint du Plessis, Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur ; *Hist. de l'église de Meaux*, l. 1, n. 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, t. I et t. II, p. 174, 375 ; Ussérius, *Antiq.* c. 17, p. 488. Ce dernier auteur prouve que saint Fiacre était venu en France d'Irlande, et non d'Ecosse, tant par une ancienne prose, que par ces paroles du saint anachorète à saint Faron, lesquelles se lisent dans Jean de Tinmouth : « L'Irlande, l'île des Scots, m'a donné naissance, ainsi qu'à mes pères. »

---

(7) Voyez Duplessis, l. 1, n. 70, t. I, p. 57, et t. II, p. 672.

## ✝ La B. RITZA, vierge.

La mémoire de cette servante de Dieu se célèbre le 30 Août dans l'église de Saint-Castor à Coblence. Autrefois son tombeau était très-fréquenté, et il s'y opéra plusieurs miracles très-constatés. On en trouve un rapport détaillé dans les Bollandistes (1). On ne sait rien touchant la vie de la pieuse vierge, on ignore même l'année de sa mort. Elle arriva probablement dans le dixième ou le onzième siècle.

Voyez Jean Pinius, *Acta Sanctorum*, t. VI, *Augusti*, p. 625.

## 31 Août.

## S. RAIMOND NONNAT, religieux de la Merci.

Tiré des chroniques de l'ordre de la Merci, et des autres monumens publiés par le P. Pinius, l'un des continuateurs de Bollandus, t. VI, *Aug.* p. 729, et de la vie du Saint, par le P. François Dathia, religieux du même ordre, Paris, 1631, in-12. On peut voir aussi Hélyot, qui ne fait guères cependant que copier Baillet.

L'an 1240.

C'est une maxime du Sauveur (1), que la fidélité du chrétien et son amour pour Dieu, se mesurent sur sa charité envers le prochain. Nous pouvons d'après cela nous former une juste idée du Saint que l'Eglise honore en ce jour.

Saint Raimond Nonnat (2) naquit en 1204, à Portel, au

(1) Tome VI, *Augusti*, p. 624.

(1) Jean. XIII, 34, 35; XV, 12, etc.

(2) On lui donna le surnom de *Nonnat*, parce que sa mère étant morte avant sa naissance, on le tira de son corps par l'opération cé-

diocèse d'Urgel, en Catalogne. Ses parens étaient d'une famille noble, mais peu favorisée des biens de la fortune. Dès son enfance, il ne témoignait de goût que pour les exercices de piété et pour l'accomplissement de ses devoirs. La pénétration de son esprit lui fit parcourir avec autant de rapidité que de succès la carrière des belles-lettres. Son père, qui remarquait en lui de l'inclination pour la vie monastique, ou du moins pour l'état ecclésiastique, l'envoya à la campagne pour y faire valoir une ferme. Le Saint obéit sans répliquer, et par amour de la solitude, il se chargea lui-même du soin de garder le troupeau. Il imitait sur les montagnes et dans les forêts la vie des anciens anachorètes. Quelque temps après, ses amis le pressèrent d'aller à la cour d'Aragon, où il ne pourrait manquer de faire fortune, vu les qualités dont il était doué, et les relations de parenté qu'il avait avec les illustres maisons de Foix et de Cardone. Mais il voulut se délivrer de leurs importunités, en exécutant la résolution qu'il avait formée depuis long-temps de renoncer au monde. Il prit l'habit chez les religieux de Notre-Dame *de la Merci*, institués pour la rédemption des captifs. Son choix fut encore dirigé par la charité.

Il s'était senti dès son enfance beaucoup de compassion pour les malheureux, et ce sentiment n'avait fait que se fortifier avec les années. Il était principalement touché des

---

sarienne. M. Méry a fait de fortes objections contre la possibilité de cette opération, qui, de l'aveu même de ses partisans, exige la plus grande attention de la part des praticiens. *Mém. de l'Acad. en* 1708. Elle est cependant justifiée par plusieurs exemples remarquables; elle sauva la vie à Scipion-l'Africain, surnommé *César*; à Manlius de Carthage, et selon quelques auteurs, à Jules-César. (Voyez la Chirurgie de Heister, etc.) Mais on ne doit la tenter que quand on a des preuves certaines que la mère ne vit plus; autrement on s'exposerait à lui donner la mort. Un habile chirurgien ayant eu ce malheur, en fut si affligé, qu'il renonça à sa profession.

souffrances des chrétiens qui gémissaient sous l'esclavage des Maures. Il portait, pour ainsi dire, tout le poids de leurs chaînes : mais le danger où ils étaient continuellement de perdre la foi, l'affligeait d'une manière encore bien plus sensible. Il priait Dieu de les soutenir par sa grâce, et il eût voulu, avec l'apôtre saint Paul, être immolé pour le salut de leurs âmes (3). Il trouva le moyen de vaincre la résistance de son père qui s'opposait à sa vocation, et il fit ses vœux à Barcelone, entre les mains de saint Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre de la Merci.

Le nouveau religieux devint le modèle de ses frères par sa ferveur, sa mortification et ses autres vertus. Ses progrès dans la perfection furent si surprenans, qu'après deux ou trois ans de profession, on le jugea digne d'exercer l'office de rédempteur, et de remplacer à cet égard saint Pierre Nolasque. Ayant été envoyé en Barbarie, il obtint des Algériens la liberté d'un grand nombre d'esclaves. Lorsque ses fonds furent épuisés, il se donna lui-même en ôtage pour la rançon de ceux des chrétiens dont la situation était la plus rude, et dont la foi courait le plus de risques. Le sacrifice généreux qu'il faisait de sa propre liberté, ne servit qu'à irriter les mahométans. Ils le traitèrent avec tant d'inhumanité, qu'il serait mort entre leurs mains, si la crainte de perdre la somme stipulée n'eût engagé le cadi, ou magistrat de la ville, à donner des ordres pour qu'on l'épargnât. On le laissa donc respirer, et on lui permit d'aller où il voudrait. Il profita de la permission qu'on lui accordait, pour visiter les chrétiens et les consoler. Il ouvrit aussi les yeux à plusieurs musulmans, qui reçurent le baptême. Le gouverneur en ayant été informé, le condamna à être empalé. Mais ceux qui étaient intéressés au payement de la rançon des captifs pour les-

(3) 2. Cor. XII, 15.

quels il était en ôtage, obtinrent une commutation de peine, et il souffrit une cruelle bastonnade. Ce supplice ne ralentit point son courage; il croyait n'avoir rien fait, tant qu'il voyait ses frères en danger de périr éternellement : aussi ne laissait-il échapper aucune occasion de venir à leur secours. « Quand un homme, disait-il avec saint Chrysostôme (4), donnerait aux pauvres des trésors immenses, » cette bonne œuvre n'approche point de celle d'un homme » qui contribue au salut d'une âme. Cette aumône est pré» férable à la distribution de dix mille talens; elle vaut » mieux que le monde entier, quelque grand qu'il pa» raisse à nos yeux; car un homme est plus précieux que » tout l'univers. »

Le Saint n'avait plus d'argent pour racheter les captifs; d'un autre côté, c'était un crime capital chez les musulmans de parler de religion à ceux de leur secte. S'il se laissait aller à l'espérance de quelque succès, il se voyait exposé à mourir victime de sa charité. Il reprit cependant sa première méthode d'exhorter les chrétiens et d'instruire les infidèles. Le gouverneur, informé de sa conduite, en fut extrêmement irrité; il le fit fouetter au coin de toutes les rues de la ville; apres quoi on lui perça les lèvres avec un fer rouge dans la place publique, et on lui ferma la bouche avec un cadenas que l'on n'ouvrait que quand il fallait le faire manger. Ensuite on le chargea de chaînes, et on le renferma dans un cachot. Il y resta huit mois, et il n'en sortit que lorsque les Pères de la Merci eurent apporté la rançon qu'envoyait saint Pierre Nolasque. Voyant qu'on ne voulait point le laisser en prison, il demanda qu'il lui fût au moins permis de vivre au milieu des esclaves qui avaient un pressant besoin de secours. Mais les ordres de son général qui le rappelaient, l'obligèrent de partir. En arri-

(4) *Or. 3 contra Jud.*

vant en Espagne, il fut nommé cardinal par le Pape Grégoire IX. Sa nomination à cette dignité ne changea rien dans ses sentimens; il conserva toujours son habit et sa première manière de vivre. Il préféra sa cellule à un palais qu'on lui offrait; il ne voulut point avoir de riches ameublemens, et se contenta de ce qui suffisait aux besoins de la nature. Le Pape le manda à Rome, dans l'espérance qu'il lui serait fort utile pour le gouvernement de l'Église. Il se mit en route, et voyagea avec la simplicité d'un pauvre religieux; mais à peine fut-il arrivé à Cardone, qui n'est qu'à six milles de Barcelone, qu'il fut attaqué d'une fièvre violente. On vit bientôt en lui des symptômes qui annoncèrent la proximité de sa fin. Il mourut le 31 Août 1240, à l'âge de 37 ans. On l'enterra dans une chapelle qui était dédiée sous l'invocation de saint Nicolas, et voisine de la ferme où il avait vécu dans sa jeunesse. Saint Pierre Nolasque y fit bâtir un couvent de son ordre en 1255, et l'on y conserve encore les reliques de saint Raimond. L'histoire de ses miracles a été insérée dans le recueil des Bollandistes. Le Pape Alexandre VII fit mettre son nom dans le martyrologe romain en 1657.

Saint Raimond donna non-seulement ses biens, mais encore sa liberté; il s'exposa aux plus cruels tourmens, et à la mort même, pour racheter les captifs et sauver les âmes. Que cette charité, qui fait le caractère essentiel des vrais chrétiens, est rare aujourd'hui! On ne cherche qu'à satisfaire son avarice, ou son luxe et sa vanité; on laisse périr les pauvres de misère, plutôt que de leur donner son superflu. On ne sait ce que c'est que de visiter les prisonniers ou les malades, et on ne pense point à aller à leur secours. Notre insensibilité nous empêche de compatir à leurs maux spirituels. Combien peu en est-il qui prient pour les pécheurs, qui profitent des occasions qui se présentent de les ramener à la vertu, ou par eux-mêmes, ou

par les autres ! N'avons-nous pas lieu de conclure de nos dispositions, que nous n'aimons ni Dieu, ni le prochain? Sondons nos cœurs, et nous verrons qu'ils ne sont remplis que de l'amour de nous-mêmes, et que la cupidité est le principe dominant de nos actions.

---

## S^te CUTHBURGE, REINE, VIERGE ET ABBESSE EN ANGLETERRE.

### Huitième siècle.

Cette Sainte, sœur d'Ina, fut mariée à Alfred, qui en 685 fut couronné Roi des Northumbres. Son mari lui permit d'exécuter la résolution qu'elle avait prise de rester vierge et de se retirer dans le monastère de Barking, au comté d'Essex. Elle fonda depuis celui de Winburn, dans le comté de Dorset, et en prit le gouvernement. Elle y joignit les austérités de la pénitence à la ferveur de la prière. Sa douceur et son affabilité pour le prochain la faisaient universellement aimer et respecter. Elle ne cessait d'exhorter ses sœurs à vivre comme de dignes épouses de Jésus-Christ, et à se préserver de toute affection au monde pour ne soupirer qu'après le bonheur céleste. Elle mourut le 31 Août, au commencement du huitième siècle, après avoir reçu le saint Viatique et après avoir été purifiée par une maladie longue et douloureuse. Ses reliques ont été vénérées à Winburn jusqu'à la prétendue réforme. Elle est nommée dans le bréviaire de Sarum.

Voyez Guillaume de Malmesbury, dans l'histoire du Roi Ina; Léland, *Itiner.* t. III, p. 72 et 118; Harpsfield, Alford et Cressy.

## S^te ISABELLE, VIERGE, FONDATRICE DU MONASTÈRE DE LONGCHAMP.

### L'AN 1270.

Isabelle, fille de Louis VIII, Roi de France, et de Blanche de Castille, et sœur unique de saint Louis, naquit en 1225. Elle n'avait encore que deux ans lorsqu'elle perdit son père. Sa mère la fit élever non-seulement dans la pratique des vertus chrétiennes, mais encore dans la connaissance des lettres. Elle apprit assez de latin pour corriger souvent ce que ses chapelains écrivaient en cette langue. Toute sa vie, depuis l'âge de treize ans, fut consacrée à la prière, à la lecture et au travail. Par une suite de la résolution qu'elle avait prise de rester vierge, elle fuyait tous les vains amusemens de la cour, et ne se prêtait à la parure des habillemens, que par obéissance pour la Reine sa mère. On lui proposa d'épouser Conrad, fils aîné de l'Empereur. Sa mère, saint Louis son frère, et le Pape se réunirent pour l'engager à consentir à cette alliance, qu'ils croyaient utile au bien de l'Église et de l'État. Mais elle voyait les choses sous un point de vue différent; elle allégua le vœu qu'elle avait fait à Dieu de sa virginité, et manda au Souverain-Pontife, que c'était quelque chose de plus grand d'occuper la dernière place parmi les vierges consacrées au Seigneur, que d'être Impératrice et la première femme du monde. On ne put s'empêcher d'admirer la générosité de son sacrifice; saint Louis lui donna de justes éloges, et le Pape lui écrivit pour la féliciter sur les dispositions où elle était. La suite de sa vie lui montra quels motifs lui avaient fait préférer le calme d'une vie retirée aux tempêtes de la mer orageuse du monde.

Isabelle jeûnait trois jours par semaine, indépendamment

de ceux où l'Église en faisait une loi. Elle ne mangeait que des choses fort communes, et se renfermait dans les bornes les plus étroites pour la quantité. Les mets les plus délicats de sa table étaient pour les pauvres. Saint Louis l'ayant un jour trouvée occupée à filer un bonnet, la pria de le lui donner, l'assurant qu'il le porterait pour l'amour d'elle. « C'est, dit-elle, le premier ouvrage que je fais en ce » genre, et il est juste que les prémices de mon travail » soient pour Jésus-Christ. » Le saint Roi, édifié de cette réponse, la pria de lui en filer un autre, ce qu'elle lui promit, en cas qu'elle reprît cette espèce de travail. Le bonnet fut donné à un pauvre. L'humilité était la vertu favorite d'Isabelle. Elle voulut que le monastère qu'elle fit bâtir auprès de Paris, et qui est aujourd'hui connu sous le nom de Longchamp, portât celui d'*Humilité de Notre-Dame*, parce que c'était cette vertu qui avait principalement mérité à la Sainte-Vierge l'auguste dignité de Mère de Dieu. Elle le fonda en 1252 pour les religieuses de sainte Claire. Elle leur obtint depuis du Pape Urbain IV une dispense pour posséder des biens en propre. Après la mort de la Reine sa mère, Isabelle se retira dans ce monastère. Guillaume de Nangis s'est trompé en avançant qu'elle avait fait profession de la règle de saint François; tous les autres écrivains qui ont parlé d'elle, s'accordent à dire que sa mauvaise santé l'empêcha de contracter un pareil engagement. Mais elle n'en vivait pas moins dans le monastère, où elle pratiquait toutes les vertus qu'exige la retraite. Les dix dernières années de sa vie, elle fut éprouvée par une maladie continuelle; et saint Louis, qui l'aimait tendrement, lui faisait de fréquentes visites. Elle parlait peu, et quand on lui en demandait la raison, elle répondait que c'était pour expier les péchés qu'elle avait commis par la langue. Elle aimait cependant à s'entretenir avec des personnes religieuses sur le bonheur du ciel et sur d'autres

matières de piété. Elle fit plusieurs miracles pendant sa vie et après sa mort, qui arriva le 22 Février 1270. Elle avait environ 45 ans. On garde ses reliques à Longchamp. Elle fut béatifiée par Léon X, et Urbain VIII permit de dire un office en son honneur le jour de sa fête, qui fut fixée au 31 d'Août.

Voyez la vie de la Sainte, par Agnès d'Harcourt, sa fille d'honneur; Joinville, Chalippe, *Vie de saint François*, t. II, p. 785; les notes de Chastelain sur le Mart. rom. sous le 22 de Février, p. 712, et *La Vie de sainte Isabelle de France, fondatrice de l'abbaye de Longchamp, par Rouillard*, en 1619, in-8°.

---

## ✝ MARTYRE DE GUILLAUME GALÈNE, CHANOINE.

### L'AN 1573.

Les calvinistes prirent la ville de Gertruydenberg, le dernier jour du mois d'Août 1573. Aussitôt la soldatesque furieuse se mit à la recherche des prêtres, pour les piller et leur ôter la vie. Le premier qu'ils rencontrèrent fut Guillaume Galène ou *Van Galen*, prêtre et chanoine de la ville, qu'ils massacrèrent sur le champ. Son corps, horriblement mutilé, resta près de deux jours, nu et sans sépulture, dans la rue. On finit par le placer, avec les corps des soldats, sur un traineau sur lequel il fut transporté à la citadelle, où on le jeta dans l'eau. La plupart des bourgeois, ayant déclaré qu'ils voulaient persévérer dans la religion catholique et rester soumis à Philippe II, furent dépouillés de leurs biens et cruellement opprimés. Tous les prêtres qui étaient restés dans la ville furent faits prisonniers, excepté Arnoul Zwaen Van Goorle, doyen du chapitre, qui du haut des murs de la ville sauta dans le fossé qui les entourait et y resta pendant quatorze

heures dans l'eau jusqu'à la tête, avant de pouvoir se retirer dans un lieu de sureté ; et Gaspard Jacobissen, que ses amis aidèrent à descendre le fort. Ce fut le premier de ces deux qui écrivit l'histoire des martyrs.

Voyez Estii *Hist. SS. Martyrum Gorcom.*, publiée par les Bollandistes tom. II, *Julii*, nº 385 et 386.

---

## 1er Septembre.

## S. GILLES, ABBÉ.

Voyez Mabillon, *Annal. Ben.* t. III, p. 433, *et sæc.* 3, *Ben. in Proleg.*; la dissertation et les remarques du docte P. Stilting ; *Acta SS. Septembr.* t. I, p. 284 ; *l'Histoire lit. de la Fr.* t. X, p. 60, et le *Gallia Christ. nova*, t. VI, *col.* 483. L'ancienne vie que nous avons de saint Gilles, est une compilation sans critique. Ce Saint y est confondu avec le Saint du même nom, qui était abbé d'Arles.

Vers la fin du septième siècle.

On dit que saint Ægidius, vulgairement appelé saint Gilles, dont le culte a été pendant plusieurs siècles fort célèbre en France et en Angleterre, était Athénien de naissance, et d'une extraction noble. Sa science et sa piété lui attirèrent une admiration universelle. Voyant qu'il lui était impossible de mener dans sa patrie une vie cachée et obscure, il résolut de la quitter pour fuir le danger qui accompagne les applaudissemens des hommes. Il passa en France, et choisit pour demeure un hermitage situé dans un désert, près de l'embouchure du Rhône. De là il se retira dans un lieu voisin du Gard, puis dans une forêt au diocèse de Nîmes. Il y resta plusieurs années, entièrement occupé de la prière et de la contemplation, et n'ayant pour nourriture que de l'eau et des herbes. On lit dans l'histoire de sa vie, qu'il fut nourri pendant quelque temps

par le lait d'une biche de la forêt, et que Flavius (peut-être Wemba), Roi des Goths, poursuivant cet animal à la chasse, il alla se réfugier auprès du Saint, qui par-là fut découvert. Plusieurs miracles opérés par les prières du saint hermite, le firent bientôt connaître par toute la France.

Quelques auteurs ont confondu notre Saint avec saint Gilles, que saint Césaire fit abbé d'un monastère situé près de la ville d'Arles, et qu'il envoya à Rome en 514, avec Messien son secrétaire, pour obtenir du Pape Symmaque la confirmation des priviléges de son église. Mais le P. Stilting, un des continuateurs de Bollandus, prouve dans une savante dissertation, que celui dont nous écrivons la vie florissait, non dans le sixième siècle, mais à la fin du septième et au commencement du huitième, et qu'alors le territoire de Nîmes était sous la domination des Français. Etienne et Messien nous apprennent dans le second livre de la vie de saint Césaire, que ces peuples prirent Arles en 541, un an avant la mort du saint évêque d'Arles, et que toute la province leur fut ensuite cédée par les Goths.

Saint Gilles, singulièrement estimé du Roi de France, ne voulut point quitter sa solitude, comme ce prince le sollicitait à le faire : il reçut cependant des disciples, et fonda un monastère où la règle de saint Benoît s'est observée long-temps avec édification; mais ce n'est plus aujourd'hui qu'une collégiale de chanoines séculiers. Il s'est formé peu à peu aux environs une ville qui porte le nom du Saint, et que les guerres des albigeois ont rendue fameuse.

Les reliques de saint Gilles sont dans l'église abbatiale de Saint-Sernin de Toulouse. Les Bollandistes avouent qu'ils ne savent en quel temps on les y transféra. Mais le dernier historien de Nîmes a prouvé depuis, que la translation se fit dans le temps que les calvinistes pillaient et profanaient les églises en Languedoc.

Saint Gilles est nommé dans les additions aux martyrologes de Bède, d'Adon, etc. Il y avait déjà long-temps qu'on l'honorait dans le lieu de sa mort. On allait en pélerinage au monastère où était sa châsse, au milieu du onzième siècle. Ce monastère, suivant les actes du Saint, fut bâti dans un emplacement donné par Flavius (Wemba), Roi des Goths. Saint Gilles est patron d'un grand nombre d'églises et de monastères de France, d'Allemagne, de Hongrie, de Pologne, etc. (1).

Une solitude entière et constante est un état où peu d'hommes sont capables de vaquer, avec une ferveur non interrompue, aux exercices de la pénitence et de la contemplation. Un solitaire qui se relâche, ou qui ne converse pas toujours avec Dieu et avec ses anges, est à lui-même son plus dangereux ennemi. Aristote, après avoir défini l'homme un *être social*, ajoute que celui qui vit seul doit être *un Dieu ou une bête*. Mais ce philosophe ignorait les prodiges qu'opère notre religion. Les anciens chrétiens disaient, et avec plus de raison, que celui qui vit toujours seul est un ange ou un démon. La solitude n'est donc point sans piéges et sans dangers, et l'on n'est pas saint pour être hermite. Mais quand on embrasse cet état par une vocation extraordinaire; quand on s'y propose de vivre avec ferveur dans les pratiques de la pénitence; quand on s'applique de jour en jour à purifier ses affections, on échange la société d'un monde corrompu, contre celle de Dieu et des esprits célestes; on substitue le glorieux emploi des anges aux folies du siècle; on goûte le plus parfait bonheur qu'il soit possible d'imaginer sur la terre; on jouit, par une espèce d'anticipation, des délices qui sont réservées dans le ciel aux bienheureux. Celui qui, à la contempla-

(1) La ville de Saint-Gilles, située environ à une demi-lieue du Rhône, est dans le diocèse de Nimes.

tion, joint un zèle ardent de conduire les autres au même terme que lui, sera véritablement *grand dans le royaume des cieux* (2).

## S. SIXTE ET S. SINICE, PREMIERS ÉVÊQUES DE REIMS ET DE SOISSONS.

L'AN 287.

L'OPINION la plus probable est que saint Sixte fut envoyé dans les Gaules sous le règne de l'Empereur Dioclétien, après la mort de saint Crépin et de saint Crépinien, qui furent martyrisés à Soissons en 287. Nous n'avons point de détails certains sur ses travaux apostoliques, ni sur les diverses actions de sa vie.

SINICE, son successeur et le campagnon de ses voyages, fut chargé comme lui de gouverner les églises de Reims et de Soissons, qui ne faisaient point encore deux siéges séparés, et qui ne le furent que quelque temps après. La vie de ce Saint n'est pas plus connue que celle de son prédécesseur. On ignore aussi de quelle manière l'un et l'autre finirent leurs jours. Il paraît qu'ils ne souffrirent point le martyre, et l'opinion contraire n'est point appuyée sur des raisons solides. Il s'est fait plusieurs translations de leurs reliques.

Voyez Flodoard, *Hist. eccl. Rem.* l. 1, c. 3; Marlot, *Métrop. Rem.* t. I, p. 45, 46, etc.; Baillet, sous le 1er de Septembre; le *Gallia Christ. nova*, t. IX, p. 2 et 3.

(2) Matt. V, 19.

## S. FIRMIN-LE-CONFESSEUR, TROISIÈME ÉVÊQUE D'AMIENS.

Quatrième siècle.

SAINT FIRMIN, dit le *Confès* ou *le Confesseur*, était fils de Faustinien, un des premiers magistrats des Gaules. Son père l'ayant fait baptiser par saint Firmin, martyr, premier évêque d'Amiens, voulut qu'il portât le nom de celui qui l'avait régénéré. Sa vie et ses actions nous sont entièrement inconnues. On sait seulement qu'il succéda sur le siége d'Amiens à Euloge, second évêque de cette ville, vers le milieu du quatrième siècle. On ajoute qu'il gouverna son église pendant quarante ans. On l'enterra dans l'église de la Sainte-Vierge, dite aujourd'hui de Saint-Acheul, qu'il avait fait bâtir. Saint Salve leva son corps de terre au septième siècle, le transporta dans sa cathédrale, et l'y déposa dans un caveau qui était à l'orient. Otger, évêque d'Amiens, donna, en 893, une portion de ses ossemens à la collégiale de Saint-Quentin. Le cardinal Simon, légat apostolique, mit ses reliques dans une nouvelle châsse en 1279, et Pierre Sabbatier, évêque de la même ville, les vérifia en 1715. Sur la fin du dernier siècle, quelques critiques voulurent disputer à la cathédrale d'Amiens l'avantage de posséder les reliques de saint Firmin-le-Confesseur : mais ils furent solidement réfutés (1).

Voyez le *Gallia Christ. nova*, t. X, p. 1151, le bréviaire d'Amiens et les ouvrages cités dans la note.

---

(1) Voici la liste des ouvrages publiés pour et contre la vérité des reliques de saint Firmin-*le-Confès* ou *le Confesseur*. 1° *Lettre à un curieux sur d'anciens tombeaux découverts en 1697, sous le grand autel de l'abbaye de Notre-Dame, dite de Saint-Acheul, qui était autrefois*

## S. LEU, ÉVÊQUE DE SENS.

### L'AN 623.

Saint Loup, vulgairement appelé *saint Leu*, né dans le diocèse d'Orléans, jeta dès son enfance les fondemens de cette sainteté éminente à laquelle il parvint dans la suite. Il fut, comme un autre Samuël, élevé dans le sanctuaire, et agrégé de bonne heure au clergé de son évêque diocésain. Il avait une dévotion singulière pour les saints martyrs, et il visitait souvent leurs tombeaux. Animé de leur esprit, il crucifiait sa chair par des jeûnes rigoureux, par

---

*l'église cathédrale d'Amiens*; 1697, in-4°. 2° *Ordonnance de M. Feydeau de Brou, évêque d'Amiens*, sur cette lettre, *Amiens* 1698, in-4°, et réimprimée in-12. 3° *Dissertation sur le lieu où repose le corps de saint Firmin-le-Confès, troisième évêque d'Amiens, par M. Thiers*, Liège, 1699, in-12. Les plus zélés partisans de M. Thiers furent obligés de convenir qu'il ne s'était point fait d'honneur par cet ouvrage, qui d'ailleurs fut imprimé par un arrêt du conseil du 27 Avril 1699. 4° *Dissertation sur la translation du corps de saint Firmin, troisième évêque d'Amiens, contre ce qu'en ont écrit deux auteurs nouveaux, par Nic. de Lestocq, chanoine théologal d'Amiens*, Amiens, 1711, in-8°. L'auteur fut depuis doyen de la cathédrale d'Amiens, vicaire-général de ce diocèse, et abbé de Saint-Acheul. Son ouvrage est une bonne réfutation de celui de M. Thiers. 5° *L'ombre de M. Thiers, ou réponse à la dissertation* (précédente) *de M. de Lestocq, avec une critique de la vie de saint Salve, évêque d'Amiens*, Liége, 1712, in-8°. 6° *Justification de la translation de saint Firmin-le-Confesseur, par Nic. de Lestocq*, Amiens, in-8°. 7° *Remarques critiques sur la translation de S. Firmin*, 1714, in-12. 8° *Lettre de M. Nic. de Lestocq, sur ces remarques*, Amiens, 1714, in-16. 9° *Procès-verbal de l'ouverture de la châsse de saint Firmin-le-Confesseur, faite dans l'église cathédrale d'Amiens le* 10 *Février* 1715, *avec le Mandement de M. Pierre Sabbatier, évêque d'Amiens, sur l'ouverture de cette châsse; la vérification des reliques de saint Firmin, portant condamnation des libelles publiés pour combattre la vérité de ces reliques, du* 12 *Février* 1715. Telle fut la fin d'une contestation qui durait depuis plusieurs années.

de longues veilles et par la pratique des humiliations. Sensible à la misère de ceux qui souffraient, il portait la charité au-delà de ce que l'on peut imaginer. Ayant été élu en 609 pour remplacer Artémius sur le siége épiscopal de Sens, il remplit les devoirs de pasteur avec une parfaite exactitude, et montra qu'on peut conserver l'humilité au milieu des plus grandes dignités, et allier les fonctions extérieures des premières places avec l'exercice de recueillement. Si la sûreté du pays demandait son secours, il s'appliquait avec une activité infatigable à maintenir la tranquillité publique. Après la mort du Roi Thierri il se déclara hautement pour le parti de Siegebert, fils de ce prince.

Clotaire, étant devenu maître de la Bourgogne, envoya Farulphe dans ce pays pour soutenir ses intérêts. Ce ministre fut très-irrité contre le Saint, parce qu'il ne lui avait point envoyé de présens. Il l'accusa donc faussement auprès du Roi, dans le dessein de le perdre. Ses calomnies trouvèrent un appui dans l'abbé Médigisile, qui par-là espérait devenir évêque de Sens. L'expérience n'avait point encore appris au Roi combien il est dangereux d'écouter les délateurs. Trompé donc par leurs artifices, il exila le Saint, et le fit conduire par Landégésile, officier païen, au village d'Ausène en Vimeu.

Quant le saint évêque fut arrivé au lieu de son exil, il y vit les peuples prostituer un encens sacrilége aux idoles. Il crut que Dieu l'avait envoyé pour travailler à leur conversion. Ses discours, soutenus de ses exemples et de ses miracles, opérèrent les plus grands fruits. Landégésile se convertit lui-même, et reçut le baptême avec plusieurs autres païens qui servaient dans les armées des Français.

Vers le même temps, saint Vinebaud, abbé de Saint-Loup de Troyes, se réunit aux habitans de Sens, pour solliciter le rappel du saint évêque. Clotaire, qui était alors

auprès de Rouen, connut enfin la vérité. Il se repentit d'avoir concouru aux mauvais traitemens qu'un si saint homme avait soufferts; il punit et disgrâcia ses calomniateurs. Ayant envoyé chercher saint Leu, il se jeta à ses pieds pour lui demander pardon, et le renvoya à son église comblé de bienfaits. Le Saint, loin de vouloir se venger de ses ennemis, chercha toutes les occasions de leur rendre service. Il mourut en paix le 1er Septembre, vers l'an 623. Son corps fut porté à Sens, et enterré dans l'église de Sainte-Colombe. On lit son nom dans le martyrologe romain, ainsi que dans ceux d'Adon et d'Usuard.

Voyez dans Surius, sa vie écrite peu de temps après sa mort; le P. Velde, un des continuateurs de Bollandus, t. I, *Septemb.*, p. 248; Le Cointe, *Annal. eccl. Fr. ad an.* 613, n. 4; Fleury, l. 37, n. 16, t. IV; De Rivet, *Hist. lit. de la Fr.* t. IV, p. 192.

---

## S. VICTUR, SIXIÈME ÉVÊQUE DU MANS.

### Cinquième siècle.

Saint Victur (1), qui, selon l'opinion la plus probable, florissait dans le cinquième siècle, gouverna l'église du Mans pendant environ quarante ans. La sainteté de sa vie fut attestée par plusieurs prodiges. Entre autres miracles qu'on lui attribue, on dit qu'il éteignit, par la vertu du signe de la croix, un incendie qui causait de grands ravages dans la ville du Mans. On ignore l'année de sa mort. Il fut enterré dans le lieu où l'on a depuis bâti l'église du Pré, auprès de saint Victeur ou Victor, son prédécesseur, que quelques auteurs font passer pour son père, et dont la vie n'est pas plus connue. On joignit à cette église

(1) En latin, *Victurus*, *Victurius*, *Victorius*.

un monastère de religieuses, qui ont été soumises à la règle de saint Benoît. Saint Victur est honoré le 1er de Septembre, et saint Victeur le 25 d'Août.

Voyez les actes des évêques du Mans, publiés par Mabillon, *Analect.* t. III; Le Cointe, *Annal.* t. I; Tillemont, t. IV, note 27 sur saint Denys de Paris; le Corvaisier, *Hist. des évêques du Mans*, Paris, 1648, in-4°.

---

## S. NIVARD, ÉVÊQUE DE REIMS.

### Vers l'an 673.

Saint Nivard, que l'on appelle aussi *saint Nivon*, était beau-frère de Childéric II, Roi d'Austrasie. Il passa les premières années de sa vie à la cour : mais il sut y allier les devoirs du christianisme avec les grandeurs humaines. Son mérite le fit placer sur le siége de Reims, vers l'an 649. On vit en lui un fidèle imitateur des saints évêques; les abus furent corrigés, la discipline fut rétablie, la piété devint florissante. Nivard avait une tendresse particulière pour les pauvres et pour les personnes qui avaient embrassé l'état monastique. Il fit rebâtir le monastère dont sainte Beuve était abbesse à Reims, et dota celui de Hautvilliers, dont le premier abbé fut saint Bercaire, qui avait été tiré de Luxeu. Ceux de Saint-Basle et de Montier-ender ou de Montirendé éprouvèrent aussi les effets de sa libéralité. Il mourut vers l'an 673. Sa fête est marquée au premier de Septembre dans le martyrologe de Wandalbert. Son culte était fort célèbre en France dès le milieu du neuvième siècle.

Voyez Flodoard, *Hist. eccl. Rem.* l. 2, c. 7; Marlot, *Métrop.* t. I; la vie de saint Bercaire, *ap. Mabil. Act. Sanct.*; Le Cointe, *Annal. ad an.* 656, *etc.*; Baillet, sous le 1er de Septembre, et le *Gallia Christ. nova.* t. IX, p. 21.

## ✝ S^te^ VÉRÈNE, VIERGE.

### L'AN 300.

Cette Sainte, qui est honorée dans la partie de la Suisse qui appartenait à l'ancien diocèse de Constance, c'est-à-dire à Zurzach, passa de la Thébaïde en Italie, s'il faut en croire ses actes, vers la fin du troisième siècle, avec la légion appelée thébéenne, et sous la protection du martyr Victor (1), qui était sans doute, ou son parent ou son tuteur. Lorsqu'elle eut appris que Victor avait été assassiné dans la Suisse à cause de sa religion, elle se rendit par les Alpes à Soleure, où elle doit avoir habité pendant quelque temps (2). Quelque improbable qu'il puisse paraître au premier aspect, qu'une femme soit ainsi venue de la Haute-Egypte en Suisse, la chose n'est pas assez incroyable, pour qu'on puisse, pour cette raison seule, rejeter le fait; car tous les historiens et les monumens de la Suisse s'accordent en ce qu'une femme nommée Vérène y a vécu, et qu'elle n'y est pas née, mais qu'elle y est venue avec la légion thébéenne.

La caverne, que l'on prétend avoir été habitée par la Sainte et qui porte son nom, était située à une demi-lieue environ de Soleure, du côté du mont Jura, et elle fut en

---

(1) S. Euchère, évêque de Lyon, distingue deux Victor de la légion thébéenne, dont l'un est honoré à Agaunum ou S. Maurice, dans le pays de Vaud, et l'autre à Soleure, conjointement avec S. Urse. Notker aussi dit entre autres sous le 30 Septembre : « In castro Galliæ » Solodoro passio sanctorum martyrum Victoris et Ursi ex legione » thebæorum. »

(2) Notker dit à cet égard : « Audiens (S. Verena) sanctam thebæo- » rum legionem, eumque ..... Victorem martyrio consummari, per Al- » bina juga ad Acaunum, rem expetitura, pertendit. Inde juxta Ararim » (Arolam) fluvium, non longe e castro Solodoro ..... habitabat. »

tout temps un objet de vénération pour le peuple. Dans la suite, on y bâtit une chapelle (3). Les événemens que ses actes rattachent au séjour qu'elle y fit sont en partie dignes de foi et en partie invraisemblables. Il est possible, par exemple, qu'elle y vécut d'abord ignorée, qu'ensuite elle convertit plusieurs personnes au christianisme, et que pour cela elle fut mise en prison. Mais nous ne croirons pas aussi facilement qu'elle ait lu un livre de S. Cyprien et que d'après ce livre elle instruisit de jeunes filles, car Notker même n'en fait pas mention. Ce que les actes rapportent d'un voyage qu'elle fit à Soleure, et des choses merveilleuses qui accompagnèrent son séjour dans une île située au confluent de l'Aar et du Rhin, sont des additions postérieures, dénuées de toute authenticité.

Le dernier séjour de notre Sainte fut Zurzach (4) où elle servit le Seigneur, d'abord chez un prêtre, puis dans une cabane que celui-ci construisit pour elle, jusqu'à ce qu'en 300 elle rendît son âme à Dieu et fut enterrée à Zurzach. Nous partageons entièrement, à l'égard de la biographie de S^te Vérène, l'opinion du profond Bollandiste Jean Stilting, qui dit (5) : « S'il faut dire en peu de mots et en » général ma pensée sur les diverses aventures que l'on » attribue à la Sainte, il est permis de regarder au moins » comme vraisemblable tout ce que Notker rapporte, sans » doute sur la foi d'anciens documens. Mais ce qui a été

---

(3) On lisait encore à la fin du siècle précédent ce distique sur le mur :

Pectore dum Christo, dum pectine servit egenis,
Hoc latuit quondum sancta Verena cavo.

(4) *Ad aquas duras.* C'est à tort que dans la *Vie de Jésus et des Saints* (tom. II, pag. 463) publiée en allemand à Vienne, 1822, on rend ce mot par *Coblence.*

(5) *Commentario prævio ad acta S. Verenæ*, tom. I, *Septembris*, p. 161, n° 22.

» ajouté aux actes mérite moins de croyance ; la plus » grande partie n'en mérite point du tout, principalement » pour ce qui concerne les circonstances accessoires. »

Le nom de S^te Vérène devint très-célèbre dans la Suisse, plusieurs églises prétendent posséder ses reliques et la choisirent pour patronne, entre autres Wurzach, dans l'Allgäu, et Steinbach, en Souabe. L'abbaye de Roth, en Souabe, était aussi sous sa protection (6). Jérôme Richter, de l'ordre de Prémontré, se trompe en donnant à notre Sainte le titre de martyre; le martyrologe romain, qui la nomme en ce jour, ne la qualifie que de vierge. Beaucoup de miracles se firent par son intercession; plusieurs ont été duement constatés. Les ossemens de la Sainte furent donnés en 1308 à Rodolphe IV d'Autriche et enterrés dans l'église de S. Etienne à Vienne.

Voyez le martyrologe de Notker sous le 1^er Septembre et les Bollandistes, t. I, *Septembris*, p. 157-175, qui éclaircissent les divers actes de la Sainte. En 1616, Maurice Adler, doyen à Zurzach, fit imprimer à Augsbourg une vie de la Sainte en langue allemande; plus tard, en 1736, Jérôme Richter en publia, également en allemand, une vie plus détaillée. Il serait à désirer que ces deux auteurs n'eussent pas accueilli ce qui n'était que des traditions populaires.

---

(6) Voyez Charles-Louis Hugo, *Annal. ordinis Præmonstrat.* part. 1, tom. II, col. 697.

## 2 Septembre.

## S. ÉTIENNE, ROI DE HONGRIE.

Tiré de sa vie, écrite au commencement du douzième siècle, par Chartuiz, évêque hongrois; de Bonfinius, *Hist. Hungar,* l. 1; de Ranzannus, d'Herman Contract, etc. Voyez aussi Gzuitinger, *Specimen Hungariæ litteratæ,* p. 1, t. I, le *Resp. et status Hungariæ,* p. 117, 154, *ed. Elzevir;* le P. Stilting, *Act. SS.* t. I, *Sept.* p. 456. Ce dernier relève plusieurs méprises où Godefroi Schwart était tombé par rapport à la conversion de la Hongrie, qu'il attribue faussement aux Grecs dans ses *Initia religionis christianæ inter Hungaros ecclesiæ orientali asserta*, Francof. 1740.

### L'AN 1038.

GEYSA, quatrième duc des Hongrois (1), conçut une grande estime pour notre sainte Religion, par les conver-

(1) Les Huns, les plus nombreux et les plus fameux de tous les anciens peuples barbares, ont subsisté pendant plus de deux mille ans, et ont, sans contredit, une origine commune avec les habitans actuels de la grande Tartarie, comme l'ont prouvé M. Joseph Assémani et M. Deguignes. Quelques-unes de leurs colonies possèdent aujourd'hui plusieurs royaumes de l'Orient, et nommément la Chine, la Corée et le Japon; d'autres, sous le nom de tribus turcs, règnent dans la Perse; ceux que l'on a appelés Turcs-Ottomans, ont enlevé la souveraine puissance aux califes des Sarrasins, ne leur ont laissé qu'une autorité fort bornée dans les matières de religion (le mahométisme), et ont fondé l'empire ottoman sur les ruines des monarchies de Syrie, d'Egypte et des Grecs. Il y a eu encore plusieurs migrations des Huns, qui, après les Goths, ont eu le plus de part à la destruction de l'empire romain dans l'Occident. (Voyez l'*Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols et des autres Tartares occidentaux, par M. Deguignes, interprète du Roi pour les langues orientales*, Paris, 1756, 1757, 5 vol. in-4°.) Cet ouvrage, rempli d'érudition, et où l'exactitude est jointe à la solidité du jugement, contient une nouvelle histoire des Chinois et des autres peuples de l'Asie, tirée des monumens originaux.

Les anciens Huns se divisèrent en Huns de l'Asie et en Huns de l'Eu-

sations qu'il eut avec quelques prisonniers chrétiens. Des missionnaires qui vinrent dans le pays firent fructifier ces

---

rope. Les seconds habitaient sur les bords du Volga, et vers le Palus-Méotides. La haine implacable qu'ils portaient aux Goths, la différence qu'il y avait entre les uns et les autres, ainsi qu'entre les Normands et les anciens Germains, pour la complexion et la forme extérieure du corps, pour l'habillement, les mœurs et la langue, prouvent que ces peuples n'avaient point la même origine. Les uns avaient pour vêtemens des peaux de bêtes, dont ils mettaient la fourrure en dehors, comme font encore les Hongrois et les Polonais à leurs bonnets. La bonté ou la beauté de ces fourrures servaient à différencier les conditions. Les peaux de martre étaient les plus estimées. (Voyez Helmoldus, *Chron. Slav.* l. 1, c. 1, et M. Jos. Assémani, *Comment. in Calend.*) La langue des Hongrois est un dialecte de celle des Huns; mais elle n'a rien de commun avec le sclavon et le teutonique.

Attila, ce fameux chef des Huns qui ravagèrent l'Europe, les laissa maîtres de la Pannonie, lorsqu'il mourut, en 453. Peu de temps après, ce pays devint la proie des Goths, appelés Gépides. Il passa ensuite sous la domination des Huns-Abares, qui, selon Paul diacre, furent ainsi appelés d'un Roi de ce nom. On lit dans Simocatta, Evagre et Théophane, que les Huns furent chassés d'auprès du Volga par une tribu de Turcs, et qu'ils tombèrent sur la Pannonie avec les Lombards, qui avaient Audonin pour Roi. Alboin, fils et successeur de ce prince, ayant été appelé par Narsès en Italie, y laissa les Lombards, en 568. La Pannonie resta aux Abares, alliés de ces peuples. (Voyez Paul diacre, l. 1, *de gestis Longobardorum.*) Charlemagne éteignit le royaume des Lombards en Italie, l'an 774; il avait subsisté deux cent six ans, sous vingt-quatre Rois. Le même prince détruisit aussi celui des Abares en Pannonie, l'an 799, après une guerre cruelle qui dura huit ans. Cette nation perdit tous ses princes, et vit raser ses plus fortes places. Voyez la vie de Charlemagne par Eginhard,

Depuis ce temps-là les Abares furent soumis aux Empereurs français ou allemands, jusqu'à l'invasion des Huns-Igures, Hunnogures ou Hungares. (Voyez M. Jos. Assémani, *loc. cit.* t. I, part. 2, c. 6.) Eccard, *Rer. Francic.* l. 31, n. 82, pense que les Huns étaient Sclavons, et que les Hongrois avaient une origine différente; mais nous apprenons de l'auteur des Annales de Metz, de Reginon, *Chron. ad an.* 889, etc., que les Hongrois vinrent des environs de Tanaïs et des Palus-Méotides, dans la Scythie, qui était le pays des anciens Huns. M. Jos. Assémani et Stilting prouvent aussi d'une manière solide, que les Hungares ou

premières impressions, et le convainquirent de la divinité de cette même religion, dont les maximes lui paraissaient si belles et si raisonnables. Il résolut donc de l'embrasser. L'éclat que devait faire cette démarche, la férocité d'un peuple attaché à ses anciennes superstitions, ne purent ralentir son zèle pour la vérité. Il reçut le baptême avec Sarloth sa femme et plusieurs des principaux seigneurs de sa cour.

La princesse Sarloth fut si frappée des mystères du christianisme, et si vivement touchée des grandes idées qu'il

---

Hongrois n'étaient point un peuple différent des Huns, et qu'ils furent ainsi appelés ou d'Ogor, leur chef, ou de l'Igurie, leur pays, connu aujourd'hui sous le nom de Juhra, comme le montre Herbersteinius, *Rer. Moscov. Comment.* p. 63, par la conformité de la langue, des mœurs et des coutumes des deux nations. Cette province est au-delà des monts Hyperboréens, à plusieurs milles de Moscow, près des côtes de la mer glaciale, vers la Sybérie. Voyez Paul Jove, *lib. de legatione ad Moscov.*, p. 123, et Guagnini, qui servit plusieurs années sur les lieux, *Descript. Moscoviæ*, p. 167.

Les Hungares ou Hongrois furent chassés de l'Igurie vers l'an 880, par un essaim de Patzinaces venus des confins de l'Asie. Après avoir erré quelques années dans les déserts voisins du Danube, où ils vivaient de chasse, de poisson et de pillage, ils entrèrent dans la Pannonie en 889, défirent l'armée de l'empire, soumirent les Huns-Abares, et s'établirent dans le pays. Voyez les Annales de Metz, celles de saint Bertin, et M. Jos. Assémani, *loc. cit.* t. III, part. 2, c. 2, p. 220.

Les Hungares sont quelquefois appelés Turcs dans la Bizantine. Dans le moyen âge, on appela Huns, puis Turcs, les anciens Scythes et les anciens Sarmates. A ces noms, on a substitué ceux de Moscovites et de Tartares. La dernière dénomination est dérivée du nom d'un fameux Roi des Tartares d'Asie. Voyez l'Histoire universelle par une société de gens de lettres, t. XX, et M. Jos. Assémani, *loc. cit.* On peut consulter sur l'origine des Hongrois, le P. Déséricius, clerc régulier, *de Initiis et majoribus Hungarorum*, Budæ, 1788, et M. Deguignes, *Hist. des Huns*, l. 6, p. 512. Le second rapporte comment les Hongrois ou Madgiens, qui s'étaient établis sur les bords du Volga, au nord de la Crimée, en furent chassés par les Patzinaces, sous un chef nommé Ugeck, et pénétrèrent dans la Hongrie en 889.

donne de l'éternité, qu'elle tendit à la perfection avec une ferveur digne des Saints. Quelque temps après, elle devint enceinte. Pendant sa grossesse, elle eut une vision dans laquelle saint Etienne lui assura que l'enfant qu'elle portait dans son sein achèverait l'œuvre qu'elle et son mari avaient commencée, et qu'il exterminerait le paganisme du milieu de son peuple.

Cet enfant naquit en 977, à Gran ou Strigonium, qui était alors la métropole du pays. Il reçut au baptême le nom d'Etienne, à cause de la vision qu'avait eue sa mère. Les historiens d'Allemagne et le P. Stilting prétendent que ce sacrement lui fut administré par saint Adalbert, évêque de Prague, qui prêcha quelque temps l'Évangile aux Hongrois. On lui donna pour gouverneur le pieux Théodat, comte d'Italie, qui, de concert avec saint Adalbert, lui inspira de bonne heure de vifs sentimens de religion.

Geysa étant mort en 997, Etienne, qui venait d'être fait waywode, c'est-à-dire duc ou général de l'armée, prit en main les rênes du gouvernement. Son premier soin fut de faire une paix solide avec tous les peuples voisins. Il prit ensuite des mesures pour déraciner l'idolâtrie dans ses états, et pour amener ses sujets à la connaissance de l'Évangile. Il faisait lui-même la fonction de missionnaire; souvent il accompagnait les prédicateurs, et exhortait les peuples d'une manière fort pathétique à ouvrir les yeux à la lumière de la vérité qui brillait à leurs yeux. Il s'en trouva qui restèrent opiniâtrément attachés à leurs superstitions, et qui en vinrent même jusqu'au point de prendre les armes pour les défendre. Ils avaient à leur tête le comte Zegzard, qui avait autant de valeur que de réputation. Leur nombre s'étant grossi, ils furent bientôt en état de former le siége de Vesprin. Etienne, plein de confiance en Dieu, se prépara à la guerre par le jeûne, l'aumône et la prière; il sollicita aussi le secours du ciel par l'interces-

sion de saint Martin et de saint George. Il livra bataille aux rebelles, et quoiqu'il leur fût inférieur en nombre, il remporta sur eux une victoire complète et tua leur chef. Pour signaler sa reconnaissance, il fit bâtir près du lieu où s'était donné le combat, un monastère sous l'invocation de saint Martin, lequel fut depuis connu sous le nom de *Montagne sainte*. Il dota richement ce monastère, auquel il donna d'ailleurs la troisième partie des dépouilles enlevées aux ennemis. Il relève immédiatement du Saint-Siége, et porte en Hongrie le titre d'*archiabbaye*. Etienne, se voyant en liberté, reprit son premier dessein de procurer la gloire de Dieu par toutes sortes de moyens. Il fit venir des prêtres et des religieux recommandables par leur piété : et ces saints missionnaires, en répandant de proche en proche la connaissance de Jésus-Christ, civilisèrent le peuple encore plongé dans la barbarie, fondèrent des monastères, et bâtirent des églises. Quelques-uns d'entre eux obtinrent la couronne du martyre.

Le prince zélé fonda dix évêchés et l'archevêché de Gran ou de Strigonium. Après quoi, il envoya à Rome Astricus ou Anastase, nouvellement élu pour remplir le siége de Coloctz, afin d'obtenir du Pape Sylvestre II la confirmation des différentes fondations qu'il avait faites pour la gloire de Dieu. Il chargea en même temps son député de prier le Souverain-Pontife de lui conférer le titre de Roi, que son peuple lui pressait de prendre, mais dont il n'était jaloux que dans la vue de contenter ses sujets, et de se concilier plus de majesté et d'autorité pour l'accomplissement de ses desseins relativement au bien de la religion et de celui de son peuple. Miceslas, duc de Pologne, qui, en épousant la fille de Boleslas, duc de Bohême, avait embrassé le christianisme en 965, fit aussi prier Sylvestre, environ trente-quatre ans après sa conversion, de lui confirmer le titre de Roi. Le Pape lui accorda ce qu'il lui de-

mandait, et lui envoya une riche couronne avec sa bénédiction (2). Mais il fit quelque chose de plus pour Etienne. Il joignit à la couronne une croix, qu'il lui permit, par un privilége spécial, de porter à la tête de ses armées. Il confirma aussi les élections des évêques de Hongrie, et toutes les fondations que le religieux prince avait faites.

Lorsque Etienne apprit le retour de son ambassadeur, il alla au-devant de lui; et s'étant fait lire les bulles du Pape, il les écouta debout par respect. Il donna toujours à ses sujets l'exemple du respect pour les ministres de la religion, persuadé que rien n'était plus capable de contribuer à son accroissement. Il se fit sacrer l'an 1000 par l'évêque qui lui avait apporté de Rome la couronne royale.

---

(2) Les Polonais, les Bohémiens, les Dalmatiens et les Istriens, qui s'emparèrent en divers temps des pays qu'ils habitent, sont Sclavons d'origine. Les anciens Slaves ou Sclavons étaient établis dans certaines provinces de cette partie de la Scythie et de la Sarmatie, qui est aujourd'hui connue sous le nom de grande Russie ou de Moscovie. (Voyez M. Jos. Assémani, t. I, part. 2, c. 5, p. 292.) Ce peuple était tout différent des autres Scythes, appelés Huns, ainsi que des Goths. (*Ib.* c. 8, et t. II, c. 9.) On les a cependant confondus quelquefois avec les Huns. Lechus en conduisit une colonie nombreuse dans la Pologne, devint le fondateur de la nation polonaise, et bâtit la ville de Gnesne, vers l'an 550. Zéchus, son frère, établit une autre colonie du même peuple dans la Bohême, après en avoir chassé les Marcomans, qui avaient soumis les Boïens quelque temps auparavant. Ces Boïens étaient maîtres du pays depuis cinq à six siècles, et les habitans du pays portent encore leur nom. (*Ibid.*)

Miceslas, duc de Pologne, mourut en 999, tandis que ses ambassadeurs étaient à Rome. Boleslas I, son fils et son successeur, qu'on a surnommé Chabri ou le Grand, prit l'année suivante le titre de Roi de Pologne, et il fut reconnu en cette qualité par le Pape et par l'Empereur Othon III. Ce prince vainquit les Bohémiens et les Moraves, soumit la Russie-Rouge, prit Kiow, et porta la Pologne à ce degré de puissance dans laquelle elle s'est maintenue depuis. Cette puissance reçut un grand accroissement en 1316, par le mariage de Jagellon, duc de Lithuanie, connu ensuite sous le nom de Uladislas V, avec Hedwige, héritière de Pologne.

Immédiatement après cette cérémonie, qui fut très-solennelle, il déclara, par un acte public, qu'il mettait tous ses états sous la protection de la Sainte-Vierge. Il eut toujours une tendre dévotion pour la Mère de Dieu, et il tâcha d'inspirer les mêmes sentimens à ses sujets. Sans cesse il les exhortait par ses discours et par ses exemples à la pratique de toutes les vertus. De là cette multitude de pieuses fondations dont il remplit la Hongrie. Il fit bâtir à Albe, sous l'invocation de la Sainte-Vierge, une magnifique église, que les Rois de Hongrie choisirent depuis pour le lieu de leur sacre et de leur sépulture. Il faisait sa résidence ordinaire dans cette ville, que l'on a nommée Albe-la-Royale, pour la distinguer d'Alba-Julia, autrement appelée Weissembourg, qui est dans la Transylvanie. L'ancienne Bude lui fut redevable du monastère de saint Pierre et de saint Paul. Il fit bâtir à Rome, sur le mont Cœlio, l'église de Saint-Etienne, où il mit douze prêtres pour la desservir; il établit dans la même ville une hôtellerie et un hôpital pour les pélerins. Enfin, il fit construire une église à Jérusalem. Il ordonna que l'on payât les dîmes dans toute l'étendue de ses états; mais quelques seigneurs s'en sont depuis dispensés, en payant à la place une certaine somme d'argent.

Peu de temps après son sacre, Etienne épousa Gisèle, sœur de saint Henri, Roi de Germanie. Il trouva dans son beau-frère, qui fut presque aussitôt couronné Empereur, un prince toujours prêt à le seconder dans ses pieux desseins. Il abolit plusieurs coutumes également barbares et superstitieuses, qui venaient des anciens Scythes, et publia des lois sévères contre le blasphème, le vol, le meurtre, l'adultère, et plusieurs autres crimes. Pour déraciner l'incontinence et l'idolâtrie, il donna une loi par laquelle tous ceux qui n'étaient ni religieux ni ecclésiastiques, étaient obligés de se marier; il défendit en même temps aux chrétiens de s'allier par le mariage avec les infidèles.

Les personnes de tout état avaient un accès facile auprès de lui ; il écoutait indistinctement les plaintes de tous ceux qui venaient le trouver. Mais il se sentait une certaine prédilection pour les pauvres, parce qu'il savait qu'il est plus facile de les opprimer, et que Jésus-Christ en quittant la terre nous les a recommandés, en nous assurant qu'il regarderait comme fait à lui-même ce que nous ferions en leur faveur. Il pourvut à leur subsistance par tout son royaume. Il prit sous sa protection, d'une manière encore plus spéciale, les veuves et les orphelins, et il déclara publiquement qu'il en serait le père. Non content de ces soins généreux pour les indigens, il sortait souvent sans suite, afin d'être plus à portée de découvrir par lui-même ceux qui étaient dans la misère. Un jour qu'étant déguisé, il distribuait ses aumônes, une troupe de mendians se jetèrent sur lui, le renversèrent par terre, et lui arrachèrent insolemment la barbe et les cheveux. Ces misérables lui prirent ensuite sa bourse, et gardèrent pour eux ce qui était destiné au soulagement d'un plus grand nombre. Le saint Roi, s'estimant heureux de souffrir pour Jésus-Christ, adressa ces paroles à la Mère de Dieu : « Vous voyez, Reine du ciel, de » quelle manière je suis récompensé par ceux qui appar- » tiennent à votre fils mon sauveur. Mais comme ils sont » ses amis, je reçois avec joie ce traitement de leur part. » Il apprit cependant à ne plus exposer sa personne, quoique résolu de ne refuser l'aumône à aucun de ceux qui la lui demanderaient. Les grands de son royaume le raillèrent à cette occasion ; mais il se réjouit d'avoir eu part aux opprobres de Jésus-Christ, et le Ciel récompensa son héroïque piété par le don des miracles et de plusieurs autres grâces extraordinaires.

Quoique la morale de l'Évangile soit ordinairement peu connue à la cour des Rois, et que tout tende à en faire redouter la sévérité, Etienne cependant trouva le moyen de

pratiquer les austérités de la pénitence. Il n'eût rien tant désiré que de servir les pauvres et de leur laver publiquement les pieds. Mais il se cachait pour vaquer à cet exercice, de peur d'offenser ses sujets, dont la plupart ne savaient point encore ce que c'est que l'humilité chrétienne. Les amusemens inutiles n'avaient aucune partie de son temps ; il le partageait tout entier entre les devoirs de la religion et ceux de son état ; il donnait des heures réglées aux uns, et sanctifiait les autres en les animant par l'esprit de la foi. Par-là toutes ses démarches, toutes ses actions, toute sa vie, devenaient un sacrifice continuel offert au Seigneur. Chaque jour il expiait par la pénitence les fautes de fragilité ou d'inadvertance qui lui échappaient. Sa vertu jetait un éclat qui faisait une vive impression sur tous ceux qui l'approchaient.

Ses enfans sur-tout s'empressaient de marcher sur ses traces. Eméric, son fils aîné l'imitait avec tant de ferveur, qu'il fut dès sa jeunesse un sujet d'admiration pour toute la chrétienté. Ce jeune prince se levait à minuit, récitait matines à genoux, et faisait une petite méditation à la fin de chaque psaume. On rapporte des choses étonnantes de ses vertus et de ses miracles. On ne pouvait en un mot rien voir de plus aimable, de plus pieux et de plus accompli. Son père ne se bornait pas à l'élever dans les maximes de la perfection, il le formait aussi au grand art de régner. On lui attribue l'excellent code de lois qui parut sous le nom de son père, et qui est encore aujourd'hui la base du gouvernement hongrois. On y trouve en cinquante-cinq chapitres tout ce qui est nécessaire pour rendre les peuples heureux et chrétiens. Etienne y exhorte son fils à la pratique de l'humilité, qu'il appelle la seule grandeur des Rois, à la douceur et à la patience, à la charité pour tous les pauvres et pour tous les malheureux. Il défend, sous des peines rigoureuses, les crimes contraires à la religion, tels

que la violation du Dimanche ou des fêtes, les irrévérences dans l'église, la négligence à faire venir les prêtres pour assister les moribonds. Il recommande un respect religieux pour toutes les choses saintes, et pour les ecclésiastiques qui en sont les dépositaires (3). Il fit publier ces lois par tout son royaume, et prit de sages mesures pour qu'elles y fussent observées fidèlement.

La protection qu'il devait à son peuple l'engagea quelquefois dans des guerres, d'où il sortit toujours victorieux. Le prince de Transylvanie, son parent, ayant attaqué ses états, il lui livra bataille et le fit prisonnier; mais il lui rendit la liberté; et la seule condition qu'il exigea de lui en le renvoyant, fut qu'il permettrait aux missionnaires de prêcher librement l'Evangile à ses sujets. En reconnaissance de sa victoire, il fonda une église magnifique sous l'invocation de la Sainte-Vierge, dans la ville d'Albe-la-Royale. On ne lui reprocha jamais dans aucune guerre d'avoir été l'agresseur. Celle qu'il eut à soutenir contre les Bulgares fut opiniâtre; mais ces peuples furent à la fin vaincus et obligés de se soumettre.

Il n'y a point de Saint qui ait passé par de plus rudes épreuves que le Roi de Hongrie. Des maladies cruelles le privèrent de tous ses enfans. Eméric fut le dernier que la mort enleva. Ce prince commençait à porter une partie du poids du gouvernement; il était tout à la fois le soutien et la consolation de son père. Etienne dut être d'autant plus sensible à sa mort, qu'il voyait en lui toutes les qualités propres à bien gouverner un royaume nouvellement converti. Il la supporta cependant avec une entière résignation à la volonté de Dieu. Eméric fut canonisé par Benoît IX, et il est honoré parmi les Saints le 4 de Novembre.

Etienne profita de ces épreuves pour se détacher de plus

(3) *Decreto* 1, c. 2, 3; *Decreto* 2, c. 1, 4.

en plus du monde; et il eût volontiers rompu tous les liens qui l'y attachaient, si le bien de l'Église et de l'État le lui avait permis. Il continua donc de porter le poids des affaires, et s'appliqua, comme auparavant, à remplir exactement tous ses devoirs. Il redoubla néanmoins de ferveur dans ses exercices, et se livra principalement à ceux qui avaient pour objet de lui mériter une sainte mort. Quoique brave et expérimenté dans la guerre, il avait toujours aimé la paix; mais il résolut alors de ne plus répandre de sang, et il pria le Seigneur d'en éloigner de lui les occasions. Il ne voulut plus employer d'autres armes que le jeûne et les prières, et avec ces armes il remportait la victoire. Les Besses, ennemis déclarés des Hongrois, fondirent sur ses états; mais sa sainteté leur inspira tant de vénération, qu'ils s'en retournèrent tranquillement chez eux, après lui avoir demandé son amitié. Quelques Hongrois les ayant pillés dans leur retraite, il les fit pendre sur ses frontières. Conrad II, successeur de l'Empereur saint Henri, étant venu l'attaquer avec de grandes forces en 1030, il se vit obligé de se mettre à la tête de son armée, espérant toujours que Dieu ne permettrait pas qu'il y eût de sang répandu. Lorsque tout paraissait disposé pour le combat, il demanda de nouveau la paix par l'intercession de la Sainte-Vierge; et peu de temps après, au grand étonnement de tout le monde, l'Empereur reprit la route d'Allemagne avec autant de précipitation que s'il eût été défait.

Saint Etienne fut affligé pendant trois ans d'une complication de maladies douloureuses. Quatre palatins résolurent de profiter de l'état de faiblesse où il était réduit, pour lui ôter la vie. Ils étaient irrités de l'exactitude avec laquelle il faisait observer la justice sans aucune acception de personnes. Un d'entre eux entra pendant la nuit dans sa chambre, avec un poignard caché sous son habit. Mais il n'eut pas plus tôt entendu le Roi demander qui était là,

que la frayeur se saisit de lui. Se voyant découvert, il se jeta aux pieds du prince dont il obtint sa grâce; mais ses complices furent exécutés, comme le bien de l'Etat l'exigeait.

Le pieux Roi, sentant qu'il approchait de sa dernière heure, fit assembler la noblesse pour lui recommander le choix de son successeur, l'obéissance au Saint-Siége, et la pratique des vertus chrétiennes. Il mit de nouveau son royaume sous la protection de la Mère de Dieu; puis, ayant reçu les sacremens de l'Eglise, il expira le 15 Août 1038, dans la soixantième année de son âge, la quarante-unième depuis la mort de son père et la trente-huitième depuis qu'il avait été sacré Roi. Sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles. Quarante-cinq ans après sa mort, son corps fut levé de terre, renfermé dans une châsse, et déposé dans une magnifique chapelle de l'église de Notre-Dame à Bude. Benoît IX le canonisa (4), et Innocent XI fixa sa fête au 2 de Septembre.

Saint Augustin observe (5) que la vertu est la plus excellente dignité et le seul bien des êtres raisonnables. Le génie, le savoir, la puissance, les richesses ne sont estimables que quand ils servent à la vertu. C'est pour cela que les anciens Stoïciens appelaient les biens extérieurs, *des commodités*, et non *des biens*, dans la persuasion où ils étaient que la vertu seule méritait ce nom (6). Elle fait notre gloire, notre richesse, notre bonheur dans cette vie-ci et dans l'autre. C'est un trésor que nous devons tâcher d'acquérir et de grossir tous les jours. Quelle négligence cependant à cet égard dans la plupart des hommes! On met tout en œuvre pour cultiver son esprit par les sciences,

---

(4) Bened. XIV, l. 1, *de Serv. Dei beatif. et canoniz.* c. 41.

(5) L. 19, *de Civ. Dei*, c. 3, p. 544.

(6) *Ibid.* l. 9, c. 4, p. 220.

pour exceller dans les agrémens du corps et dans toutes les qualités qui font aimer et estimer dans le monde, et l'on ne pense point à régler ou à réformer son cœur! On devrait bien au moins faire pour l'acquisition de la vertu, la moitié de ce que l'on fait pour le corps ou pour l'étude. Une heure donnée par jour à la prière, à la méditation, à de pieuses lectures, au recueillement, produirait les plus grands fruits : on prendrait insensiblement du goût pour ces exercices; on y puiserait l'amour de la vertu et cette sublimité de sentimens qui en est la suite. L'attention à veiller sur soi-même accoutumerait à pratiquer le bien, et en ferait bientôt contracter l'habitude. Enfin nous deviendrions des Saints en peu de temps, si nous voulions seulement acquérir une vertu chaque année. Les Rois qui se sont sanctifiés sur le trône, alliaient toujours les devoirs de leur état avec la science et la pratique du christianisme. Ils savaient par expérience que la vertu ne règne pas plus tôt dans le cœur de l'homme, qu'elle règle toutes ses actions et les rend méritoires, qu'elle divinise en quelque sorte toutes les fonctions extérieures, et qu'elle fait avancer chaque jour dans la ferveur et la perfection.

## S. JUST, ÉVÊQUE DE LYON.

### Vers l'an 390.

Les vertus de saint Just le rendirent si célèbre, quand il était attaché à l'église de Vienne en qualité de diacre, qu'il fut élevé sur le siége de Lyon, vers l'an 350. Sa conduite dans cette place fit voir qu'il ne craignait que Dieu, et qu'il n'attendait rien que de lui. Supérieur à toute considération humaine, il ne voyait que les besoins de ceux dont il était chargé. Sa patience était à toute épreuve, et

l'ardeur de son zèle lui inspirait une généreuse liberté contre tous les abus. Autant il était attaché à la manutention de la discipline et du bon ordre, autant il se montrait ardent pour la conservation de la paix et de la concorde. Il était d'une circonspection extraordinaire, et il en donnait des marques dans toutes les occasions. Il assista avec deux autres évêques des Gaules au concile qui se tint à Aquilée en 381, sous le règne de l'Empereur Gratien. Les affaires qui se traitèrent dans cette assemblée, dont saint Ambroise fut l'âme, regardaient les ariens. Le saint évêque de Milan avait une vénération singulière pour celui de Lyon, comme on le voit par les deux lettres qu'il lui écrivit sur certaines questions relatives à l'Ecriture sainte.

Quelques temps avant ce concile, un homme furieux, dans un accès de frénésie, massacra plusieurs personnes dans les rues de Lyon. Etant ensuite revenu à lui-même, il sentit le danger où il était, et se réfugia dans la grande église. Saint Just, pour appaiser la populace qui en serait venue aux dernières extrémités, remit ce malheureux entre les mains du magistrat, après lui avoir fait promettre qu'il ne sévirait point contre un homme qu'excusait le défaut de raison. Mais le magistrat ne fut bientôt plus le maître de celui qu'on lui avait confié; le peuple le lui arracha, et le mit en pièces. Le saint évêque, pénétré de douleur, se regarda comme complice de la mort de ce malheureux, et crut qu'il ne méritait plus d'exercer les fonctions du ministère. Il résolut de quitter son évêché, et de suivre le désir qu'il avait depuis long-temps de vivre dans la solitude. Ainsi, à son retour du concile d'Aquilée, il s'enfuit pendant la nuit, prit la route de Marseille, et s'y embarqua, avec un lecteur de son église nommé Viateur, sur un vaisseau qui partait pour Alexandrie. Arrivé en Egypte, il s'y retira dans un monastère, sans se faire connaître.

Quelques années après, il fut découvert par un de ses

diocésains, qui était venu par dévotion visiter les moines d'Egypte. Toute la communauté fut extrêmement surprise de cet événement. L'église de Lyon n'eut pas plus tôt appris ce qu'était devenu son évêque, qu'elle lui députa un prêtre, nommé d'Antiochus, pour le prier de venir rejoindre son troupeau. Mais il ne voulut jamais y consentir. Il mourut peu de temps après, c'est-à-dire, vers l'an 390, entre les bras d'Antiochus qui s'était déterminé à vivre avec lui dans la solitude et la pénitence. Son corps fut depuis rapporté à Lyon. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain, ainsi que dans ceux de Bède, d'Adon et d'Usuard. Il était autrefois honoré en Angleterre, et il y a encore un village de son nom dans la province de Cornouaille. ( Voyez son ancienne vie, qui est écrite avec autant d'exactitude que d'élégance, et que le P. Stilting a fait imprimer avec des notes, *Acta SS. t. I, Septemb. p.* 365; Tillemont, *t. VIII, p.* 546; Fleury, *l.* 18, *n.* 10; D. Rivet, *Hist. lit. de la Fr. t. I, part.* 2, *p.* 254; les Frères de Sainte-Marthe, *Gallia Christ. vet. edit., t. I, p.* 293; Duchesne, *Scrip. Franc. t. I, p.* 513, et D. Bouquet, *t. II, p.* 597.)

---

## S. ANTONIN, MARTYR, HONORÉ A PAMIERS.

### Quatrième ou septième siècle.

Ce Saint, honoré à Pamiers le 2 de Septembre, et dont le culte est si célèbre dans la Guienne, le Rouergue et le Languedoc, paraît n'être pas différent du saint martyr Antonin, qu'on dit avoir souffert à Apamée en Syrie. L'erreur a pu venir de ce que le nom de ces deux villes est le même en latin. Ceux qui ont mis le martyre de saint Antonin à Pamiers, suivaient ses actes qui, selon les plus

habiles critiques, ne méritent aucune créance. Il y avait, dès la fin du huitième siècle, un monastère dédié sous son invocation et enrichi de ses reliques. Pepin, qui a été la tige de la seconde race de nos Rois, y fit des donations considérables qui furent depuis confirmées par divers diplomes. On raconte plusieurs miracles opérés par l'intercession de ce Saint. Il se forma insensiblement une ville autour de l'abbaye, qui a été depuis érigée en un siége épiscopal.

Voyez Baillet, le nouveau Bréviaire de Paris, sous le 2 de Septembre, et le P. Longueval, *Hist. de l'Eglise Gallicane*, t. I, p. 150.

---

## S. GUILLAUME, ÉVÊQUE DE ROSCHILD, EN ZÉLANDE.

### L'AN 1067.

SAINT GUILLAUME, prêtre anglais, d'une éminenté sainteté, était chapelain du Roi Canut. Ayant accompagné ce prince dans un des voyages qu'il fit d'Angleterre en Danemarck, il fit extrêmement touché de compassion à la vue de l'ignorance dans laquelle les Danois encore idolâtres étaient plongés. Il voulut rester dans le pays pour y annoncer l'Evangile (7). Il gagna un grand nombre d'âmes à

(7) Les Danois furent convertis à la fois par les prédications de saint Anschaire, d'Ebbou, de Withmar, de Rembert, etc. Eric I, Roi de Danemarck, fut baptisé en 826, sous le règne de l'Empereur Louis-le-Débonnaire. Voyez Jean Morellus, *Cimbriæ litteratæ*, t. III, p. 8; Eric Pantoppidan, *Annales Ecclesiæ Diplomatici*, t. I, p. 18; D. Rivet, *Hist. lit. de la Fr.* t. V, p. 277; Fabricius, *Bibl. lat. medii ævi*, t. I, p. 292, *et Luce Evangelii orbi terrarum exoriente*, p. 425.

Le Roi Swein ou Suénon II apostasia; mais son successeur Kut ou Canut II, surnommé le Grand, porta ou envoya de l'Angleterre, dont il était Roi, plusieurs missionnaires zélés en Danemarck, lesquels y rétablirent le christianisme. (Voyez Alford, *Annal. Eccl. Angl. ad*

Jésus-Christ, et fut placé sur le siége épiscopal de Roschild, en Zélande.

Peu de temps après, Swin, Roi de Danemarck, contracta un mariage incestueux avec la fille du Roi de Suède. Les remontrances que lui fit le saint pasteur ne produisirent aucun effet; mais la terreur des censures de l'Église inspira au coupable de vifs sentimens de pénitence. Le même prince ayant une autre fois condamné plusieurs personnes à mort, sans observer les formalités ordinaires de la justice, Guillaume alla l'attendre le lendemain à la porte de l'église, et lui en ferma l'entrée. Quelques officiers mettant l'epée à la main, il leur présenta sa tête, en leur disant qu'il était prêt à mourir pour la défense de la cause de Dieu. Mais le Roi qui avait conçu une vénération profonde pour le saint évêque, rentra en lui-même, détesta son péché et en fit pénitence. Guillaume le conduisit ensuite lui-même dans l'église. Si l'on admira en cette occasion le zèle du pasteur, on fut également édifié de la docilité avec laquelle le prince se soumit à la correction

Depuis ce temps-là, ils employèrent conjointement leurs efforts pour procurer la gloire de Dieu. Après la mort du Roi, on porta son corps à Roschild, où les Rois de Danemarck faisaient ordinairement leur résidence, et où était leur sépulture. On dit que saint Guillaume pria Dieu de ne le point séparer du prince son ami, et qu'étant mort en même temps, on l'enterra dans le même lieu en 1067. Il était en Danemarck depuis quarante ans. Baronius et quelques autres auteurs l'ont confondu, par méprise, avec

---

*an.* 1027.) Ce prince étant mort à Shaftsbury en 1040, la couronne de Danemarck passa à Magnus. Celui-ci, qui mourut trois ans après, eut pour successeur Swein III, surnommé Estrithius, mort en 1067. Voyez Adam de Brême, *Hist.* l. 2; Lindenbrogi, *Scriptores rerum septentrion.*, etc.

Guillaume, chanoine régulier à Paris, qui, le siècle suivant, fut abbé d'Eskill, dans le diocèse de Roschild (1).

Voyez Saxon-le-Grammairien, savant historien danois, qui florissait dans le siècle suivant, *Hist Daniæ*, c. 11, 12; Krantzius, *Vandaliæ*, l. 4, c. 33; Cressy, *Hist. eccl. d'Anglet.* l. 34.

## S. MAWS, EN ANGLETERRE.

Saint Maws était un moine irlandais d'une ferveur extraordinaire. Ayant passé dans la province de Cornouaille, il y mena une vie extrêmement austère dans un lieu où l'on bâtit depuis une chapelle sous son invocation, et où il s'est formé un bourg parlementaire de son nom. On y voyait autrefois dans le cimetière sa chaire qui était de pierre, et un peu plus loin, le puits qui avait servi à son usage. On le représente ordinairement avec l'habillement et les attributs d'un maître d'école. La tradition du pays porte qu'il fut fait évêque dans la Bretagne, ce que semble indiquer cette chaire dont nous venons de parler.

Voyez Brown-Willis, dans son *Histoire des Bourgs*, dits *parlementaires*, parce qu'ils ont droit de députer au parlement.

## ╤ MARTYRE DE LA B. MARGUERITE DE LOUVAIN, VIERGE.

## L'AN 1225.

Cette vierge naquit à Louvain, au commencement du treizième siècle, de parens peu aisés mais très-vertueux. Dès ses premières années, on remarqua en elle tous les sentimens d'une âme vraiment pieuse, et une conduite à

(1) Voyez le 6 Avril, et l'*Hist lit. de la Fr.* t. IX, p. 117.

laquelle elle resta fidèle jusqu'à son dernier moment, et uniquement consacrée à la vertu. Lorsque la jeune fille fut propre à entrer en service, ses parens, qui ne vivaient que de leur travail journalier, se virent obligés de la mettre comme servante chez un parent, nommé Amand, lequel tenait une auberge, et qui, guidé par des motifs religieux se faisait un devoir de donner l'hospitalité à de pauvres pélerins. Ce ne fut pas une légère satisfaction pour Marguerite d'avoir sous les yeux ces exemples de vertu, et de se trouver elle-même dans le cas de pouvoir les imiter. Elle ne se contentait pas de remplir tous les devoirs de son service avec la plus scrupuleuse fidélité; persuadée qu'elle servait Jésus-Christ dans ceux qui sont ses membres, elle ne se croyait jamais plus heureuse que lorsqu'elle pouvait donner des preuves de sa charité envers les pauvres et malheureux. Elle avait fait vœu de chasteté perpétuelle et elle évitait avec soin tout ce qui était en état d'y porter la plus légère atteinte : elle s'élevait avec courage au-dessus de toutes les tentations et blâmait avec sévérité toute espèce d'indécence ; c'est pourquoi elle fut nommée la *fière Marguerite*, surnom qu'elle a conservé jusqu'aujourd'hui.

Amand et sa femme avaient formé le projet d'embrasser la vie monastique, et dans cette vue ils vendirent tout ce qu'ils possédaient. Aussitôt que Marguerite eut appris cela, elle résolut de prendre le voile dans l'ordre de saint Bernard. Quelques scélérats, sachant que l'argent provenant de la vente, se trouvait encore dans la maison de ces personnes, prirent le costume de pélerins et vinrent vers le soir les prier de leur donner le logement pour une seule nuit. Amand, quoi qu'il se fût déjà proposé de partir le lendemain pour l'abbaye de Villers, ne put s'empêcher de faire encore cette œuvre de charité : il leur accorda leur demande, et, pour mieux les traiter encore, il envoya Marguerite acheter du vin, dans une cruche, que l'on conserve encore au-

jourd'hui à Louvain. Mais à peine eut elle quitté la maison, que ces malheureux assassinèrent sans pitié ces deux personnes hospitalières. Marguerite, à son retour, se vit également assaillie et maltraitée, et fut enfin traînée hors de la ville par ces scélérats, qui, après s'être partagé le butin qu'ils avaient fait dans la maison, se consultèrent pour savoir ce qu'ils feraient d'elle. L'un d'eux, moins barbare que ses compagnons, voulut la garder comme sa femme, afin de sauver ses jours. Mais la pieuse Marguerite, inspirée par des sentimens plus généreux aima mieux mourir que de trahir en rien son vœu de chasteté. L'un des assassins lui fit une blessure au cou, lui plongea son poignard dans le cœur et jeta son corps dans la Dyle, le 2 Septembre 1225.

Dès ce moment, Dieu voulut faire connaître combien la vie de cette vierge lui avait été agréable : son corps n'alla pas à fond, mais flotta sur la surface de l'eau et remonta la rivière jusque dans la ville ; en même temps, une lumière céleste l'entourait, et on entendait des chants harmonieux. Plusieurs personnes furent témoins de cet événement, entre autres Henri I, duc de Lorraine et de Brabant, qui se trouvait alors à son château nommé *Burght* (1). Bientôt le bruit s'en répandit à Louvain ; le chapitre de S. Pierre, accompagné du duc et de sa femme, des nobles et du corps des magistrats, allèrent relever ce gage précieux et le portèrent avec beaucoup de solennité dans l'église collégiale de S. Pierre. Le corps fut placé d'abord dans une châsse de bois garnie de bandes de fer, que l'on plaça dans une chapelle extérieure, derrière le chœur. Mais comme, vers la fin du dix-septième siècle,

(1) Généralement connu sous le nom de *Castrum Cæsaris*. C'était un fort bâti par l'Empereur Arnoul, pour résister aux incursions des Normands.

la vénération des fidèles pour cette bienheureuse vierge s'accrut extraordinairement, on trouva bon de satisfaire au vœu du peuple : la châsse fut dorée, et l'entrée de la chapelle, qui était hors de l'église, fut maçonnée en 1732 et réunie à la chapelle intérieure située derrière le chœur. En 1764 on y plaça un autel en marbre blanc et noir. Le tableau, peint par Verhaegen d'Alost, représente le martyre de Marguerite. Les fidèles y implorent constamment le secours de son intercession auprès du Tout-Puissant. Il serait trop long de rapporter tous les miracles qui y furent opérés et qui nous font voir clairement combien l'intercession de cette bienheureuse vierge est agréable au Tout-Puissant.

Voyez Cæsarius, moine d'Heisterbach, qui était contemporain de Marguerite (*Dial.* 6, cap. 34); Molanus, *Nat. SS. Belgii*, ad diem 2 Sept. et *Acta Sanctorum* (t. I, *Septembris*, p. 582), où l'on trouve marqué avec exactitude tout ce qui a rapport à sa vie, à son martyre et à ses miracles. Elle est mentionnée aussi, sous le 2 Septembre, dans le martyrologe de l'ordre de Citeaux, auquel elle appartient, du moins par son désir. Nous possédons quelques actes dressés pour obtenir sa béatification solennelle.

---

## ✝ S. JUSTE OU JUSTIN, SECOND ÉVÊQUE DE STRASBOURG.

### Quatrième siècle.

Il est à regretter que les actes des premiers évêques de Strasbourg et d'un grand nombre d'autres Saints, qui ont illustré les Gaules par leurs vertus, aient été perdus. Cependant leurs noms nous ont été transmis, ainsi que le témoignage universel et irréfragable de leur sainteté. Il faut placer dans ce nombre S. Juste, que le biographe de S. Déicole appelle Justin, et que les auteurs de la *Gallia*

*Christiana* (1), et le Bollandiste Pinius (2), regardent comme le même Justinien, qui signa, en 347, avec trente-quatre autres prélats de la Gaule, le concile de Sardique. Mais en prenant S. Amand pour premier évêque de Strasbourg, cette dernière opinion serait fausse, attendu que ce serait alors ce dernier Saint qui aurait assisté au concile dont il s'agit; et si l'authenticité du synode de Cologne de 346 était reconnue, notre Saint ne serait autre que le Justinien qui signa ce synode, en se qualifiant d'*évêque de Rauraques* (3).

Les historiens qui nous ont laissé la vie des évêques de Strasbourg (4), assurent que S. Juste était extrêmement savant et très-versé dans la connaissance des saints Livres, et qu'il composa une explication du Cantique des cantiques, dont le manuscrit, dit Wimpheling, se trouvait de son temps au couvent des chanoines réguliers de Trutenhusen (5). Mais cette assertion est entièrement fausse; car ce manuscrit était l'ouvrage d'un autre Juste, évêque d'Urgel en Catalogne, qui florissait au commencement du sixième siècle, et qui assista au second concile de Tolède (6). Le défaut d'une critique rigoureuse a causé plus d'une erreur par suite de la

---

(1) Tom. V, p. 779.

(2) Tom. I, *Septembris*, p. 377.

(3) Voir ci-dessus, tom. VII, p. 23.

(4) Wimpheling, *De Episcop. Argentin.* (p. 9); Bruschius, *De Episcopatibus Germaniæ,* p. 57; Ghinius, *in Martyrologio canonic.;* Bucelin, *Germania sacra* (part. I, p. 296), et plusieurs autres.

(5) Ce couvent, bâti en 1182 par Herrade de Landsberg, abbesse de Hohenbourg, au pied du mont Odile, à trois milles d'Allemagne environ de Strasbourg, fut détruit dans le dix-septième siècle.

(6) Voyez Isidore de Séville, *De Scriptor. Eccles.* (c. 21); Sponde *ad annum* 551, n° 2; Cave, *Script. Eccles.* (p. 331, t. I, edit. Genev.). — Meinrad Molker (et non Multher, comme l'appelle Cave, *loc. cit.*) a publié ce commentaire mystique à Hagenau, dans la Basse-Alsace, en 1529. On en fit une nouvelle édition à Bâle, en 1551, et ensuite il fut compris dans la *Bibliotheca Patrum* (t. IX, p. 731).

ressemblance des noms, erreur que les écrivains subséquens ont alors légèrement copiée.

S. Juste a été honoré, de temps immémoriaux, dans l'église de Strasbourg comme un grand modèle de vertu. Les Bollandistes marquent sa fête au 2 Septembre, sans doute parce qu'en ce jour on célèbre la fête de S. Juste, évêque de Lyon, qui florissait au quatrième siècle.

Maximien, Valentin et Solaire, qui succédèrent à S. Juste sur le siége de Strasbourg, sont honorés comme Saints en Alsace; mais on ne connaît ni l'année de leur naissance ni celle de leur mort.

Voyez Grandidier, *Histoire de la cathédrale et des évêques de Strasbourg* (t. I, p. 143 et 144), et les Bollandistes, t. I, *Septembris*, p. 377 sqq.

---

## 3 Septembre.

## S. SIMÉON STYLITE, DIT LE JEUNE.

Tiré d'Evagre, *Hist.* l. 5, c. 21, p. 448, et l. 6, c. 23, p. 471, et des notes de Reading et de Lowt, *ibid. edit. Cantabrig. an* 1720. Voyez aussi le P. Jeanning, un des continuateurs de Bollandus, t. V, *Maii*, p. 298, et M. Jos. Assémani, *Comment. in Calend. univ.*

L'AN 592.

SAINT SIMÉON se retira dès son enfance dans le monastère appelé *Thaumastore* ou *Montagne admirable*, lequel était situé dans les déserts de Syrie, près d'Antioche, où il était né en 512. Il y servit plusieurs années un religieux de cette maison, qui menait la vie hérémitique sur une colonne peu éloignée de la communauté, et il s'appliqua de toutes ses forces à devenir le fidèle imitateur de ses vertus. Ayant un jour rencontré un léopard, il le mena à son

maître avec autant de facilité que ci c'eût été un animal domestique. L'hermite, à la vue de cette bête furieuse qui respectait un enfant et qui lui obéissait avec tant de docilité, conçut de son disciple les plus hautes espérances. Peu de temps après, le croyant assez solidement établi dans la ferveur, il lui ordonna de vivre aussi sur une colonne. Siméon reçut cet ordre en 526. Il s'y conforma, comme s'il lui fût venu du Ciel. Il demeura successivement sur deux colonnes dans l'enceinte du monastère, pendant l'espace de soixante-huit ans, et y joignit l'exercice d'une contemplation continuelle aux austérités de la plus rigoureuse pénitence. Dieu manifesta la sainteté de son serviteur par un grand nombre de miracles, qui eurent pour objet principal la guérison des malades. Evagre, qui fut témoin oculaire de plusieurs de ces prodiges, ajoute que sa propre expérience le convainquit que le Saint lisait dans le cœur des autres hommes, lorsqu'il le visita pour le consulter sur le salut de son âme (1). Les Romains et les Barbares s'empressaient de recourir à lui dans leurs besoins. Il était honoré dans tout l'univers, et principalement respecté de l'Empereur Maurice.

Les Samaritains ayant détruit les images qui étaient dans les églises, Siméon écrivit à l'Empereur Justin en faveur de la vénération qu'on devait leur rendre. Sa lettre est citée

---

(1) Evagre le Scolastique, d'une illustre famille de Syrie, vécut plusieurs années à Antioche, où il se distingua par son savoir et par ses emplois. Son histoire ecclésiastique, divisée en six livres, commence au concile d'Ephèse, tenu en 431, et finit à l'an 594. Photius dit, en parlant de lui, *cod.* 29, que son style est agréable, et qu'il n'y a point d'historien plus exact et plus véridique. Henri de Valois a publié les histoires ecclésiastiques d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène et d'Evagre, avec une excellente version latine, Paris, 1673, 3 vol. in-folio. L'édition des mêmes historiens donnée à Cambridge en 1720, est plus belle ; elle est de Guillaume Reading, qui y a ajouté de nouvelles notes historiques et critiques.

par saint Jean Damascène et par le second concile de Nicée. Il fut attaqué de la maladie dont il mourut vers l'an 592. Saint Grégoire, patriarche de Constantinople n'en eut pas plus tôt été instruit, qu'il partit sans délai pour l'assister dans ses derniers momens. Mais il ne vivait plus lorsque le patriarche arriva. Les Grecs l'honorent le 24 de Mai, et les Latins le 3 de Septembre.

Les Saints, occupés à gémir sur leurs péchés, à chanter les louanges du Seigneur et à soupirer après la glorieuse société des esprits célestes, semblaient oublier qu'ils étaient dans ce monde. Ils trouvaient dans ces divins exercices une joie inexprimable. Saint Antoine, ayant passé toute la nuit en prières, se plaignait le matin au soleil de ce qu'il venait l'interrompre par sa lumière importune. Sa ferveur cependant et son recueillement faisaient de son travail et de ses autres occupations une prière continuelle. De quelle excuse pourrions-nous colorer notre lâcheté et notre délicatesse? Comment excuser notre indolence à la vue de ce qu'ont fait tant de Saints? A la vérité la nature est faible et a besoin de quelque repos; mais si nous l'établissons juge de sa faiblesse, elle ne manquera pas de prononcer en faveur des passions.

## S. MANSUY ou MANSU, premier évêque de Toul, en Lorraine.

### Quatrième siècle.

Saint Mansu, vulgairement appelé *saint Mansuy*, florissait, selon toutes les apparences, sous le règne de Constant-le-Jeune, fils de Constantin-le-Grand, lequel faisait sa résidence à Trèves, et protégeait singulièrement les missionnaires qui prêchaient l'Évangile dans cette partie de l'empire. On lit dans le Bréviaire de Toul qu'il était Ecossais

de naissance. Il est nommé dans Adon et dans le martyrologe romain. Deux anciennes abbayes de Bénédictins, l'une dite *de Saint-Mansu* et l'autre *de Saint-Evre*, ont donné leurs noms à deux faubourgs de la ville dans laquelle elles sont situées. On garde dans la première le corps de notre saint évêque, qui est renfermé dans une belle châsse.

Ses actes, donnés par l'abbé Adson et dédiés à saint Gérard, évêque de Toul, qui mourut en 994, ne sont qu'une compilation faite d'après des traditions populaires, qui ne méritent aucune croyance. La meilleure édition que nous en ayons, est celle de D. Martène, *Anecdot.* t. III, p. 1013. On peut voir Bosquet, *Hist. eccl. Gall.* l. 1, c. 20, p. 36, l. 5, p. 23; Calmet, *Hist. de Lorraine*, t. IV; *Preuves*, p. 84, 87, 387, 389, et sur les miracles opérés au tombeau du Saint, le même auteur, p. 95, 96, 97, et t. I, p. 204. Voyez aussi l'*Hist. lit. de la Fr.* t. VI, p. 484.

---

## S. RÉMACLE, ÉVÊQUE DE MAESTRICHT.

### Vers l'an 664.

SAINT RÉMACLE, né dans l'Aquitaine, fut disciple de saint Eloi, qui l'etablit premier abbé du monastère qu'il fonda à Solignac, au diocèse et à deux lieues de Limoges. Il se vit depuis obligé de prendre le gouvernement de l'abbaye de Cougnon (1). Mais bientôt après il fut rappelé à la cour par le Roi Sigebert. Ce prince avait succédé, en 645, à son frère Dagobert I, dans le royaume d'Austrasie, et avait abandonné tout le reste de la France à son jeune frère Clovis II. Ils se montrèrent l'un et l'autre fort religieux, et la paix fut rarement troublée dans leurs états tandis qu'ils régnèrent.

---

(1) *Casæcongidum*, sur la rivière de Semois. A la fin du dernier siècle Cougnon n'était plus qu'un prieuré. (*Note de la prés. édit.*)

Ce fut par l'avis de saint Rémacle, que saint Sigebert fonda l'abbaye de Stavelot (2), dans la forêt des Ardennes, au diocèse de Maestricht et au duché de Limbourg, ainsi que l'abbaye de Malmédy (3), dans la même forêt. Rémacle gouverna ces deux maisons jusqu'en 650, qu'on le plaça sur le siége épiscopal de Maestricht, que saint Amand venait de quitter. L'humilité avec laquelle il remplit les devoirs de sa place, donna un nouveau lustre à ses vertus. Son amour pour les pauvres égalait son zèle pour l'instruction de son troupeau. Mais la crainte de s'oublier lui-même au milieu des fonctions extérieures du ministère, lui fit bientôt désirer sa retraite. Il résigna donc son siége à saint Théodard, du consentement de son clergé et du Roi Childéric II, et alla se renfermer à Stavelot en 662. Sur le bruit de sa sainteté, qui se répandit de toutes parts, plusieurs personnes, même de la première qualité, demandèrent à vivre sous sa conduite. Il les animait à le suivre dans les voies de la perfection, par tous les moyens que la charité pouvait lui suggérer. Son grand âge ne lui faisait rien diminuer de ses austérités. Il redoublait même de ferveur à mesure qu'il approchait de la mort. Dans ses derniers momens, il exhorta fortement ses frères à vivre

(2) *Stabuletum;* ( selon Notger ) *ob confluentiam ferarum undique illuc vel ad partum vel ad potum, veluti ad Stabulum, concurrentium inditum ei loco Stabulaus antiquitùs erat vocabulum* ( Vita S. Remacli, n. 46 ). ( *Note de la prés. édit.* )

(3) *Malmundarium.* Harigère en parle en ces termes : *Et qui locum a superstitionum emundavit* ( S. Remaclus ) *pollutione, Malmundarium, quasi a malo mundatum, placuit vocitare* ( ap. Chapeaville, tom. I, p. 93 ). Malmédy, à l'extrémité du diocèse de Cologne, était peu éloigné de Stavolet. C'étaient deux abbayes distinctes, n'ayant qu'un chef qui était prince d'Empire. Elles ont donné l'origine aux villes de leur nom. C'est à ces deux monastères que l'on doit les défrichemens dans la forêt d'Andenne de ce côté. Les moines de Malmédy avaient deux des plus florissantes tanneries de l'Europe. ( *Note de la prés. édit.* )

dans la paix et dans la pratique de toutes les vertus de leur état. Il mourut vers l'an 664, et fut enterré à Stavelot.

Voyez sa vie, écrite par un moine de Stavelot, en 850, *ap. Mabil. Act. SS. Bened.* p. 494; une seconde vie composée dans le siècle suivant, par Hériger, abbé de Lobes; *le Triomphe de saint Rémacle*, par Geoffroi, prieur de Stavelot, qui florissait au milieu du onzième siècle, avec une relation de plusieurs miracles opérés par l'intercession du Saint; une troisième vie manuscrite, composée par Thietmar, abbé de Gemblours, en 1100; *les Annales* du P. le Cointe, *ad an.* 662; Le Mire, Fleury, l. 38; n. 58, Foullon, *Hist. Leodiens.* p. 87; et le P. Velde, *Act. SS.* t. I, *Sept.* p. 669.

---

## † LES BB. JEAN DE PÉROUSE ET PIERRE DE SASSO-FERRATO, MARTYRS.

Tiré des Commentaires de saint Antonin, archevêque de Florence, sur les grands hommes de l'ordre des Frères-Mineurs.

### L'AN 1230.

Saint François d'Assise, ayant le désir de propager l'ordre religieux qu'il avait fondé, et de procurer aux peuples de nouveaux moyens de salut, envoya en 1219 et en 1220 plusieurs de ses compagnons dans les différentes contrées de l'Europe. Parmi ceux qu'il destina pour l'Espagne, étaient Jean de Pérouse, prêtre, et Pierre de Sasso-Ferrato, simple frère convers. Ils se rendirent à Turol, ville du royaume d'Aragon, et y ayant établi un couvent, ou plutôt élevé deux pauvres cellules près d'une église, ils parcouraient le pays, qu'ils édifiaient tellement par leurs prédications et par la ferveur de leurs prières, que bientôt ils acquirent une grande réputation de sainteté. Le zèle qu'ils avaient pour étendre la foi, et leur respect pour les ordres de leur saint fondateur, les conduisit à Valence, ville alors occupée par les Maures, et dans laquelle régnait

Azote, ennemi déclaré des chrétiens. Ils commencèrent à annoncer à ce peuple les vérités de l'Evangile et à montrer la fausseté de la doctrine mahométane; mais bientôt, par ordre du Roi, ils furent arrêtés et jetés dans une obscure prison. Ce prince n'oublia rien pour corrompre la foi de ces généreux prédicateurs. Il leur fit les plus belles promesses, à condition qu'ils abjureraient la religion chrétienne, pour embrasser celle qu'il professait; mais, les trouvant inébranlables, il ordonna qu'on leur coupât la tête, ce qui fut exécuté vers l'an 1230. Leurs corps enlevés de la place publique, où ils avaient été martyrisés, furent ensevelis, et bientôt des miracles prouvèrent le bonheur dont ils jouissaient.

Le pieux Jacques, Roi d'Aragon, était à cette époque en guerre contre le cruel Azote. Celui-ci s'aperçut bientôt que depuis la mort des saints confesseurs toutes les chances des armes lui étaient contraires. Se voyant attaqué journellement par des chrétiens, et attribuant à la protection particulière de Dieu sur eux les succès qu'ils obtenaient, il se décida à traiter avec le Roi d'Aragon de sa conversion à la religion chrétienne; il offrit même de lui livrer sa ville capitale et son royaume, pourvu qu'on lui accordât la vie et qu'on lui donnât les moyens de subsister d'une manière décente. Le Roi Jacques agréa ces propositions, et, plein de joie de la conversion d'Azote, il fit alliance avec lui, et prit possession de Valence le 28 Septembre 1238. Le prince maure remplit sa promesse; il reçut le baptême, et remit son royaume, ainsi qu'il s'y était engagé. Il fit plus encore; le Roi d'Aragon lui avait assigné pour sa demeure le palais royal de Valence, et lui avait destiné un certain nombre de personnes pour composer sa cour; après avoir banni de cette ville le mahométisme et y avoir rétabli le culte du vrai Dieu, Azote appela les Frères-Mineurs qui étaient dans le pays et leur

dit : « C'est moi qui, lorsque j'étais infidèle, ai fait périr » vos frères de Turol. J'en suis profondément affligé, et, » pour tâcher de réparer ce crime je voudrais vous don- » ner mon palais, afin que vous y pussiez bâtir un mo- » nastère. Vous devez accepter mon offre d'autant plus » volontiers que ce lieu est consacré par le sang d'un grand » nombre de martyrs, que moi et mes prédécessenrs y » avons répandu. C'est là aussi que le bienheureux Vin- » cent (1), si vénéré dans tout l'univers chrétien, reçut » la couronne du martyre. Ayez donc soin de demander » ce palais au Roi d'Aragon, qui, je l'espère, ne refusera » pas d'accomplir votre désir et le mien. » Dès que le Roi Jacques eut connu la volonté d'Azote, il accorda de grand cœur ce que ce prince souhaitait; c'est ainsi que fut fondé le couvent des Franciscains de Valence. Quant aux saints martyrs, le Pape Clément XI autorisa le culte qu'on leur rendait, et qui avec les années, loin de diminuer, n'avait fait que s'étendre. Benoît XIV approuva, pour leur ordre, ainsi que pour le diocèse de Valence, où ils ont souffert le trépas, et pour celui de Turol, où l'on garde leurs reliques, l'office composé en leur honneur. Enfin Pie VI publia le décret de leur béatification le 2 Avril 1783.

---

## ✝ LES B. HERMANN, OTHON ET DEGENHARD, MOINES DE NIEDER-ALTAICH ET HERMITES EN BAVIÈRE.

### Quatrième siècle.

Nous réunissons dans un même article ces trois serviteurs de Dieu, parce qu'ils ont fleuri par leur piété et leur vertu, dans le même pays et vers la même époque.

---

(1) Saint Vincent diacre de Valence et martyr. *Voyez* sa vie au 22 Janvier.

Hermann naquit à Heidelberg, et, après avoir passé ses premières années dans l'innocence, il fit, avec son frère Othon, un voyage à Cologne, et de là à Nieder-Altaich, où il arriva en 1320 : il y prit l'habit et se retira dans une solitude voisine, située dans le Nordwald. Il bâtit en 1322, près de Regen, une cellule, qu'il n'habita que peu de temps. Pour rendre plus complète sa séparation du monde, il se retira dans un endroit nommé plus tard Fraûenau, aux environs de Zwisel, et s'attacha à imiter, par la prière et les mortifications, les anciens solitaires de la Thébaïde, jusqu'à ce que le Seigneur l'appelât, vers l'an 1326 ou 1327, à participer à sa gloire. Hermann fut enterré devant la porte de l'église de Rinchnach, où l'on éleva une petite chapelle en son honneur. Sa mémoire était honorée, autrefois du moins, à Bischofsmeise, où se trouvait une chapelle sous son invocation, que les pélerins visitaient fréquemment. Il ne paraît pas que son nom soit connu hors du diocèse de Passau.

Othon, comme nous l'avons dit tout-à-l'heure, était le frère de Hermann, son compagnon de voyage et l'imitateur de sa sainteté et de son austérité. Il fut ordonné prêtre, tandis que Hermann était resté frère-lai. Lorsque celui-ci entra dans la solitude, en 1322, Othon prit une autre direction, et pénétra dans les bois, du côté de la Bohême, où il habita pendant près de dix ans des cavernes, en poursuivant les voies de la perfection évangélique. Après la mort de Hermann, un certain Hartwich de Deggenberg (1) vint à Frauenau, et y construisit quelques cellules. Cependant Othon revint de la Bohême, s'associa à

(1) Selon Bruschius, il était le frère de Ruger de Deggenberg, abbé de Nieder-Altaich. Il ne faut pas le confondre avec Hartwich *le jeune* de Deggenberg, qui vivait à la cour de Louis de Bavière, et se montra grand protecteur des habitans de Frauenau, auxquels il fit en 1341 des dons considérables. Voyez *Monument. Boic.* ( vol. XI, p. 288 ).

ce dernier et marcha dans les traces de son frère qui reposait dans le Seigneur. Les deux solitaires eurent beaucoup à souffrir des brigands que l'espoir d'un riche butin attirait souvent de ce côté. Othon passa neuf ans dans cette retraite, et y brilla, tant par l'esprit de prophétie et de miracle, que de l'éclat des plus belles vertus. Ce fut vers ce temps que Degenhard vint sous sa direction, et tous deux transférèrent leur demeure en 1341 sur le Frauenberg, où Hartwich, dont nous avons parlé ci-dessus, ne tarda pas à les rejoindre. En 1344, le B. Othon, riche en mérites et en années, entra dans la paix du Seigneur. Son corps fut transporté à l'abbaye de Nieder-Altaich, et enterré près de l'autel de S. Bénoît et S. Gotthard. Les malheurs du temps ont fait disparaître son tombeau, mais sa mémoire demeura impérissable dans ledit couvent.

Le B. Degenhard, frère-lai d'Altaich, était fils de Conrad de Pruck ou Purgh, et se distinguait par les avantages de la nature et ceux de la grâce. Il quitta le monde à la fleur de l'âge, et entreprit à Frauenau, sous la conduite du B. Othon, le rude combat contre le péché. A la mort de son père spirituel sur le Frauenberg, Degenhard pénétra plus loin dans la solitude, et s'établit à l'endroit nommé Praitenau, non loin de Bischofsmeise, où il bâtit une petite église en l'honneur de S. Barthélémi, sanctifiant ses jours par les exercices de la pénitence et de toutes les vertus chrétiennes. Il survécut Othon de trente ans, et mourut le 3 Septembre 1374. Sa sainteté fut confirmée par d'éclatans miracles opérés sur sa tombe, qu'il avait désignée lui-même dans la petite église érigée par lui.

Voyez Jean-Baptiste Lackner, *Memoriale, seu Altaichæ inferioris memoria superstes* (p. 22, 23 et 24).

## ✝ S^te PHÉBÉ, DIACONESSE DE CENCHRÉE.

### Premier siècle.

S. Paul étant à Corinthe, pour y prêcher l'Evangile, et voulant faire de cette ville le centre de toute sa mission de l'Achaïe, logeait tantôt chez Aquila, tantôt chez Juste, tantôt chez Caïus et chez Phébé, qu'il nomma diaconesse de l'église naissante de Cenchrée, bourg de l'Achaïe, qui servait de port à la ville de Corinthe pour l'Asie et le Levant. On croit que S. Paul se servit d'elle pour faire tenir aux Romains la lettre qu'il leur écrivit de Corinthe en l'année 58, à l'occasion d'un voyage qu'elle fit à Rome. Le saint apôtre commence en ces termes son dernier chapitre : « Je vous recommande notre sœur Phébé, diaconesse de » l'église qui est au port de Cenchrée ; afin que vous la » receviez au nom du Seigneur comme on doit recevoir » les Saints, et que vous l'assistiez dans toutes les choses » où elle pourrait avoir besoin de vous : car elle en a » assisté elle-même plusieurs, et moi en particulier (1). »

Ces éloges que lui donne l'Apôtre font voir combien elle s'était distinguée dans la naissante communauté, par sa piété et ses bonnes œuvres. C'est aussi tout ce que nous savons d'elle. Adon, Usuard et le martyrologe romain en font mention au troisième jour de Septembre.

(1) Rom. XVI, 1, 2.

## 4 Septembre.

## S. MARCEL ET S. VALÉRIEN, MARTYRS.

Tiré de saint Grégoire de Tours, *l. de glor. Martyr.*, c. 54, et des Actes du martyre des deux Saints, qui ont été insérés dans la chronique de Tournus, compilée par un moine de cette abbaye, qui vivait dans le onzième siècle, et réimprimés dans l'appendice à l'histoire de la même abbaye, par le P. Pierre-Fr. Chifflet, Dijon, 1664.

L'AN 179.

ANTONIN *le Pieux*, et Marc-Aurèle Antonin, surnommé *le Philosophe*, qu'il avait adopté et qui fut son successeur, se rendirent recommandables par leur sagesse, leur modération et leur zèle pour le bonheur de l'empire romain. Le second ne mérite pas moins d'être admiré pour les victoires qu'il avait remportées sur lui-même, s'il est vrai qu'il se soit peint au naturel dans ses *Réflexions morales* (1). Ses vertus cependant, et la sage administration

(1) Nous admirons plusieurs excellens préceptes de morale dans les écrits de Platon, de Sénèque, de Cicéron, de Plutarque et des autres philosophes païens. C'est qu'il n'avait pas été au pouvoir de la corruption de l'homme, ni de la malice du démon, d'effacer entièrement la connaissance de la vertu, et l'image de Dieu originairement empreinte dans l'âme raisonnable. La bonté divine laissa subsister les traces de cette image au milieu des suites funestes qu'eurent la révolte et la chute de l'homme, afin qu'il pût toujours discerner le mal : que la voix de sa conscience le rappelât toutes les fois qu'il voudrait le commettre, et qu'aidé de ces moyens, il s'appliquât sérieusement à connaître Dieu, à le chercher, et à découvrir la conformité de la loi qu'il devait révéler, avec les lumières de la raison. Il faudrait être aveugle pour soutenir que la raison nous fournit une mesure suffisante de lumière par rapport à la morale, et conséquemment que la révélation est inutile. 1° Il n'y a que la foi qui puisse nous montrer la vraie cause de notre corruption, et nous indiquer le remède de nos maux ; 2° il n'y a qu'elle qui puisse nous apprendre quelle est notre dernière fin, et nous y con-

de son règne, auxquelles on a donné tant d'éloges, ne sont

duire ; 3° il n'y a qu'elle qui puisse nous préserver de plusieurs erreurs capitales, contraires à la loi même de la nature, lesquelles se trouvent mêlées parmi les belles maximes que débitent les philosophes païens ; 4° il n'y a qu'elle qui puisse nous enseigner les vertus les plus essentielles à notre bonheur, l'humilité, le renoncement à soi-même, l'amour des ennemis, le pardon des injures, la résignation à la volonté divine, etc. Epictète et Antonin, l'un et l'autre de la secte des stoïciens, nous parlent bien de ces vertus ; ils en relèvent les avantages, et en recommandent fortement la pratique : mais ils n'offrent point de motifs assez puissans pour déterminer le cœur humain, du moins dans toutes les circonstances ; et d'ailleurs l'on ne peut guères douter qu'ils ne soient redevables de ce qu'ils ont de plus beau sur cet article, à la connaissance qu'ils devaient avoir de la morale chrétienne.

Epictète composa son *Enchiridion* à Rome, sous le règne de Domitien. Ce prince l'ayant chassé de la capitale du monde avec tous les philosophes, on croit qu'il se retira à Smyrne, où il mourut peu de temps après. Marc-Aurèle regardait l'avantage qu'il avait eu de lire l'*Enchiridion* d'Epictète, comme la plus grande faveur que ses dieux lui eussent accordée en toute sa vie. On trouve en effet dans cet ouvrage des règles de conduite admirables, qui sont présentées en grand, et d'une manière aussi solide que pathétique. Mais on y rencontre en même temps plusieurs défauts essentiels ; l'auteur entre autres choses, lâche trop la bride à la plus indomptable de toutes les passions de l'homme.

Les *Réflexions* d'Antonin expliquent avec plus d'étendue les mêmes préceptes de morale, puisés dans l'école des stoïciens. Quelques auteurs les ont attribués à Antonin-le-Pieux ; mais elles sont certainement de Marc-Aurèle Antonin, surnommé le Philosophe. Nous avons dans cet ouvrage le meilleur système de morale qui soit jamais sorti de la plume d'un païen. L'auteur eut sans doute de grandes obligations au christianisme, qu'il fut à portée de connaître, quoiqu'il le méprisât et qu'il s'efforçât de le détruire par la persécution. Peut-être aussi fut-il aidé dans la composition de son livre, par Arrien, qui fit un bon commentaire sur l'*Enchiridion* d'Epictète, et qui fut lié d'une étroite amitié, tant avec lui qu'avec Antonin-le-Pieux. Quoiqu'il en soit, il rapporte dans le premier livre, comment il apprit de ses parens, de ses maîtres et de ses amis, à vaincre la colère et les autres passions, et comment il s'accoutuma insensiblement à contracter l'habitude de chaque vertu. Il fait ensuite une description intéressante de la modération et des autres vertus sociales et impériales d'Antonin-le-Pieux, qui, après l'avoir

point sans tache. Dans le livre même de ses *Réflexions*

---

adopté, l'avait élevé à la souveraine puissance. Ce prince, selon lui, n'était ni capricieux, ni inconstant; il aimait à suivre les affaires; il ne connaissait point la vanité; il avait un soin modéré de son corps, de manière qu'il ne témoignait aucune inquiétude par rapport à la conservation de sa vie, sans cependant la mépriser. Simple et uni dans son extérieur, il ne recherchait point la bonne chère, et sa table était toujours servie avec frugalité. On remarquait à la tranquillité qui régnait dans toutes ses actions, qu'il se possédait toujours; il considérait les choses avec attention, prenait son parti de sang-froid; puis il exécutait avec une fermeté mêlée de douceur, ce qu'il avait résolu. Il savait s'abstenir ou se priver des choses dont le besoin est accompagné de faiblesse, et la jouissance d'excès ou d'intempérance. Supérieur à tous les événemens, il savait se commander à lui-même, et conserver une parfaite égalité d'âme. L. 1, c. 13, p. 53.

On trouve dans la suite de l'ouvrage un recueil des plus belles maximes de morale. L'auteur exhorte l'homme à pratiquer constamment la vertu, qui fait la gloire, la perfection et le bonheur de notre nature. « Rien, dit-il, n'est plus excellent que la divinité qui est en nous (l'âme), » quand elle a maîtrisé toutes ses passions, qu'elle a reconnu tout ce » qui peut les exciter, que, selon l'expression de Socrate, elle s'est » arrachée de ce qui l'attache aux sens, qu'elle s'est elle-même sou» mise aux dieux, et qu'elle a pour les hommes un soin rempli de ten» dresse, l. 3, c. 6. » Il assure que l'âme a été primitivement destinée à connaître et à aimer Dieu, et à n'avoir qu'une même volonté avec lui par la résignation et la pratique constante de la vertu; il reconnaît en même temps qu'elle a dégénéré de cet état primitif, et qu'elle agit souvent d'une manière contradictoire à sa destination originelle, l. 9, c. 3. Il fait consister la vertu parfaite dans le plus haut degré d'amour pour la bonté et l'excellence suprême, dans la résignation à la sagesse infinie, dans une prompte obéissance à la volonté du ciel, sur-tout dans les actes d'affection et de bienfaisance à l'égard des autres hommes, l. 11, c. 10. Sa maxime fondamentale est, que les dieux exigent principalement que les êtres raisonnables tâchent de leur ressembler par la vertu. « L'homme, dit-il, doit faire ce qui est de l'homme (pratiquer la vertu), » comme le figuier fait ce qui est du figuier, et l'abeille ce qui est de » l'abeille, l. 10, c. 9. Un homme vertueux ne s'embarrasse point de » ce que les autres peuvent dire et penser de lui, ou faire contre lui. » Il est content pourvu qu'il fasse avec justice ce qu'il doit faire pour » le moment, et avec amour ce que sa destination exige pour le pré-

*morales*, où il inculque la nécessité d'accepter la mort

---

» sent. Il renonce à toute inquiétude, et n'a d'autre volonté que celle » d'obéir à la loi et de suivre Dieu, l. 10, c. 1. » Il compte la vaine gloire parmi les vices, et la met au nombre des outrages que les hommes se font à eux-mêmes, l. 2, c. 6; l. 3, c. 6; l. 4, c. 3, 18, 32; l. 5, c. 6; l. 8, c. 7; l. 9, c. 29. Il recommande l'humilité, l. 10, c. 19, et la simplicité, qui sont également ennemies de la flatterie et de l'ostentation. « Quelle horreur et quelle fausseté de dire : *J'ai résolu d'agir* » *franchement avec vous!* Que prétends-tu par-là, mon ami? La chose » parlera assez d'elle-même. Il faut que cette protestation soit écrite » sur ton front, et qu'on lise dans tes yeux ce que tu as dans l'âme, » comme un amant lit dans les yeux de sa maîtresse ce qui se passe dans » son cœur. Une franchise affectée est un poignard caché. Il n'y a rien » de plus affreux que l'amitié du loup; évitez cela sur toutes choses, » l. 11, c. 15. » Il fait allusion à la fable du traité fait entre les moutons et les loups, et dans laquelle les moutons séduits par de belles protestations d'amitié, donnèrent en ôtage aux loups les chiens qui les gardaient.

La vertu favorite de Marc-Aurèle, et celle qu'il inculque le plus souvent, est la résignation à la volonté du ciel, l. 2, c. 3; l. 3, c. 11, 16; l. 5, c. 8; l. 7, c. 45. Arrien traite également bien la même matière dans ses notes sur Epictète, l. 2, c. 16; l. 7, c. 57. Marc-Aurèle ajoute que chacun doit être content dans l'état où la Providence l'a placé. Sur quoi Epictète ajoute, c. 21 : « Souvenez-vous que vous de» vez vous conduire dans la vie comme dans un festin. Si quelque chose » vient devant vous, avancez la main et en prenez avec modestie. Si » elle passe, ne cherchez point à la retenir. Si elle n'est point encore » venue, attendez patiemment qu'on vous la présente. »

Marc-Aurèle enseigne qu'il faut faire du bien aux hommes par le motif du plus pur désintéressement, et il établit les plus belles maximes sur l'obligation de rendre le bien pour le mal, l. 6, c. 27; l. 7, c. 22; l. 9, c. 3. Il assure que la prière est nécessaire pour obtenir les vertus, l. 9, c. 40. On retrouve la même doctrine dans Arrien, l. 2, c. 8, dans Epictète et dans les autres stoïciens. Marc-Aurèle ne veut point que l'on prenne des soins superflus, ni que l'on s'embarrasse de ce que les autres peuvent dire ou penser. « Cette attention, dit-il, que l'on » donne aux affaires d'autrui, fait que l'on néglige les siennes, et em» pêche que l'on ne garde son âme. Nos pensées ne doivent jamais se » porter sur ce qui est vain ou superflu, l. 3, c. 4. » Selon lui, nous devons converser beaucoup avec nous-mêmes, si nous voulons devenir

avec résignation, il condamne celle des chrétiens qui fai-

---

vertueux. La considération de notre intérieur est la source du bien; mais elle ne se répandra sur nous, qu'autant que nous nous appliquerons à la creuser, l. 7, c. 59. Ce prince philosophe était à portée de goûter toutes les satisfactions que procurent les objets sensibles; mais il éprouva que la poursuite en était dissipante; qu'elle engourdissait nos plus nobles facultés; que c'était dans le recueillement seul que nous trouvions la dignité de notre nature, que nous dégagions les puissances toutes divines de nos âmes, et que nous leur faisions produire toutes les affections des vertus sociales et célestes, dont la pratique est accompagnée de délices ineffables. De là vient qu'il exhorte les hommes à réfléchir et à s'examiner eux-mêmes. « Que les choses extérieures, dit-» il, ne vous causent aucune distraction; qu'elles ne vous enlèvent point » un temps précieux, l. 2, c. 7. On est nécessairement malheureux, » lorsqu'on n'observe ni les mouvemens, ni les affections de son âme, » *ibid.* On peut être un homme divin, et être cependant inconnu de » tous. Ne perdez jamais de vue cette maxime, et souvenez-vous aussi » que le bonheur de la vie consiste en très-peu de chose. Vous le trou-» verez ce bonheur en devenant libre, modeste, honnête, social et ré-» signé à la volonté divine, l. 7, c. 67. La plupart des hommes s'épui-» sent inutilement en exerçant leur activité, parce qu'ils n'ont point » de but fixe auquel ils dirigent leurs désirs et leurs projets, l. 2, c. 7. » Il veut que nous restions tranquilles au milieu des emplois, qu'il compare au trémoussement des mouches effrayées et aux agitations involontaires des marionnettes que l'on fait jouer avec des ressorts, l. 7, c. 3. Il recommande de penser souvent à la brièveté de la vie. « Mettez, » dit-il, à profit le peu de temps que vous avez, l. 8, c. 44. Encore » un peu, et le temps qui vous est donné pour faire du bien sera passé. » La vie de chaque homme s'écoule avec rapidité, et la vôtre est pres-» que finie avant que vous ayez pu vous payer un juste tribut d'honneur » à vous-mêmes, l. 2, c. 6. Faites toutes vos actions comme un homme » persuadé qu'il peut mourir l'instant d'après, l. 2, c. 11. Réglez votre vie » comme quelqu'un qui attend le signal pour la quitter sans répugnance, » l. 3, c. 5. La parque ne tranche jamais la trame d'une telle vie avant » qu'elle soit complète; et l'on ne pourra dire de l'homme en question, » qu'il ressemble à un comédien qui se retire avant d'avoir achevé de » jouer son rôle, l. 3, c. 8. Il ne convient point à un homme sage d'être » inconsidéré ou impétueux, ni de montrer un mépris plein d'ostenta-» tion par rapport à la mort, l. 9, c. 3. »

Ces maximes et plusieurs autres semblables qu'on lit dans *les réflexions*

saient le sacrifice de leur vie pour leur religion, et il l'at-

---

de Marc-Aurèle, sont présentées avec une force étonnante. Quoi de plus propre à confirmer la sainteté de la morale du christianisme! Ce témoignage est d'autant moins suspect, et a d'autant plus de poids, qu'il est rendu par un ennemi. Il faut qu'une cause soit bonne quand on la gagne au tribunal même de ceux qui sont intéressés à en condamner les défenseurs. Combien la foi n'ajoute-t-elle pas à des maximes que nous ne pouvons nous empêcher d'admirer! La morale de l'Évangile est infiniment plus pure, plus sainte et plus parfaite. Que d'imperfection, que d'aveuglement, que de fausseté dans quelques points de celle des plus célèbres philosophes. Est-elle d'ailleurs capable de procurer la réformation des mœurs? Marc-Aurèle, par exemple, était dans les ténèbres par rapport à la fin de l'homme. Il est vrai qu'il enseigne que l'âme ne périt point avec le corps, et qu'il reconnaît avec Platon un état futur de peines et de récompenses : mais en d'autres endroits il doute s'il ne faut point admettre le métempsycose. Les motifs qu'il apporte pour détourner du crime, c'est qu'alors l'homme agit d'une manière contraire à sa raison et à la dignité de sa nature. De pareils motifs sont-ils bien puissans sur des cœurs corrompus, qui, dans ce système, ne sont comptables de leurs actions qu'à eux-mêmes? La conscience n'est plus qu'un vain nom, si les coupables ne doivent point paraître devant un tribunal supérieur, ou si les devoirs moraux ne sont point appuyés sur les motifs de l'amour divin que la révélation a découverts. De là vient que les traités pratiques de la plupart des philosophes païens ne servent guère qu'à faire paraître leur orgueil, ou tout au plus leur éloquence, et qu'ils n'arrêtent que rarement le cours des vices les plus dangereux. Leurs exhortations et leurs reproches sont trop faibles pour nous rendre supérieurs à certaines épreuves, ou pour nous empêcher d'être entraînés par le torrent impétueux des passions les plus indomptables. Juste-Lipse, étant retenu au lit par la maladie dont il mourut, ses amis lui conseillaient de faire usage de cette philosophie stoïcienne dont il avait été le grand admirateur, pour adoucir le sentiment des peines qu'il souffrait. Mais il leur répondit que « la philosophie ne pouvait rien » dans ces circonstances, et qu'il n'y avait que la foi qui pût procurer » une véritable consolation. » Inutilement attendrait-on des secours efficaces contre certains vices, de ces exclamations pompeuses sur la beauté de la vertu, et sur l'excellence de la nature humaine, que l'on trouve dans les ouvrages des philosophes païens, et dans ceux des déistes modernes, qui ne font souvent que les copier. Ce privilége est réservé à la loi évangélique. Il n'y a point de passions qui puissent tenir contre

tribue purement à une opiniâtreté déraisonnable (2). Il

---

les motifs que fournit la foi, lorsqu'on les envisage de bonne foi, et qu'on les laisse agir sur son âme.

Le mélange d'extravagance, de faiblesse et d'aveuglement qui se remarque dans les préceptes de morale que Platon et les autres philosophes païens ont débités, montre qu'il fallait qu'une lumière surnaturelle vînt à l'appui de celle de la raison, pour rectifier les idées de l'homme sur les objets les plus importans, et pour guérir la corruption de son cœur. Les ennemis de la révélation ont donc bien mauvaise grâce de déprimer les saintes maximes de l'Évangile, et de publier qu'on peut s'en tenir à celles d'Epictète, de Marc-Aurèle, de Platon, de Socrate, etc. Pour peu que l'on connaisse l'homme, on conviendra qu'elles ne porteront point à la pratique de l'humilité, de la résignation, de la douceur, de la charité, etc. Auraient-elles produit une résignation pareille à celle de saint Paul? 2 *Cor.* VI, 10, 2; *Phil.* IV, 11, etc. Mais à quels reproches ne doivent point s'attendre ces lâches chrétiens, qui, environnés des lumières de la foi, sollicités par des motifs si puissans, et soutenus par des secours si efficaces, sont cependant si éloignés de la pratique de cette morale que recommandaient les païens? Quels châtimens ne leur réserve pas la justice divine pour déshonorer leur religion par la corruption de leurs mœurs, et pour agir d'une manière même contraire aux premiers principes de la raison? Que répondront-ils au dernier jour, à la condamnation qui sera prononcée contre eux par Tyr et Sidon, *Matth.* XI, 21, et par les îles de Céthim, *Jer.* XI, 10?

Gotaker, et les auteurs de la vie de Marc-Aurèle Antonin, qui est à la tête de ses *Réflexions morales*, édition de Glascow, 1752, excusent l'idolâtrie de ce prince, et tâchent de donner un tour favorable aux faux principes qui lui firent quelquefois persécuter les chrétiens, dans la vue de canoniser sa mémoire. Ne devrait-on pas plutôt déplorer la faiblesse d'une vertu qui est purement humaine, lorsqu'on voit Marc-Aurèle persécuter quelquefois les serviteurs du vrai Dieu, fermer opiniâtrement les yeux à la lumière divine, et ternir par des crimes inexcusables l'éclat des vertus morales qu'on admirait en lui? Sa superstition, condamnée par les principes mêmes qu'il avouait, le portait aux plus grandes extravagances. On le vit assembler les prêtres de tous les quartiers, multiplier les sacrifices, employer des exécrations de toute espèce, et introduire des religions étrangères, qui avant lui avaient été inconnues des Romains. Il n'y a personne qui ne sache les démarches humiliantes

(2) *Medit.* l. XI, c. 3, p. 234.

avait été à portée de connaître la constance de ceux-ci dans

---

qu'il fit auprès du sénat, pour obtenir que l'on accordât les honneurs divins à Adrien son prédécesseur, dont plusieurs vices avaient rendu la mémoire infâme. Il porta la vanité et l'impiété encore plus loin, en mettant au nombre des déesses sa femme Faustine, dont les débauches avaient scandalisé tout l'empire, en lui élevant un temple, en lui érigeant des statues d'argent, en instituant en son honneur une communauté de filles qui furent appelées Faustiniennes de son nom, en obligeant les nouvelles mariées de venir avec leurs maris offrir un sacrifice à la prétendue déesse. A la mort de Lucius-Verus son collègue, prince décrié pour ses vices, il força le sénat à l'honorer aussi comme un dieu. Dion cependant assure qu'il l'avait fait lui-même empoisonner, quoique d'autres auteurs attribuent sa mort à l'infâme Lucille sa femme, qui était fille de Marc-Aurèle.

La passion de cet Empereur pour la philosophie stoïcienne dégénérait en pédantisme. A force de vouloir mériter la réputation de prince bon, doux et pieux, il tomba dans une mollesse qui est incompatible avec la vraie vertu. C'était pour plaire au sénat et au peuple, qu'il persécuta long-temps les chrétiens; et il n'eut point le courage de les protéger, quoiqu'il fût convaincu de leur innocence, même après avoir suspendu la persécution. Négligent à punir les crimes, surtout dans les sénateurs, il en vint au point de s'imaginer qu'il ne devait pas s'en informer. Tandis qu'il s'amusait à disputer sur des matières de philosophie, ou à disserter sur l'art de gouverner les hommes, il laissait les gouverneurs piller impunément les provinces, dans la crainte de passer pour sévère, s'il punissait les rapines. Il confia l'éducation de son fils Commode à des maîtres, habiles à la vérité, mais corrompus, qui, par une molle complaisance, fomentèrent ses passions, au lieu de l'en corriger. Il ne les éloigna de son fils que quand ils l'eurent perdu sans ressource. Mais le jeune prince ayant trouvé que ses nouveaux maîtres étaient trop sévères, l'Empereur eut la faiblesse de lui redonner les anciens, qui mirent le comble à sa perte. Une tendresse aveugle lui fit élever Commode aux premières places de l'empire, lorsqu'il n'avait encore que quinze ans, et l'empêcha de voir combien il est dangereux d'abandonner sitôt les jeunes princes à eux-mêmes. L'Empereur Sévère disait en parlant de Commode, qu'il eût mieux valu mettre à mort un pareil monstre, que de le laisser maître de l'Empire. Voyez Guyon, *Hist. Rom.* t. V, p. 329, et Tillemont, *Hist. des Empereurs*, t. II.

Ces observations n'ont point pour but de déprimer les vertus morales de Marc-Aurèle; nous convenons qu'à certains égards ce prince fut vrai-

la cinquième persécution générale qu'il avait excitée con-

---

ment digne d'admiration. Mais nous prétendons en même temps que ses vertus ne furent point parfaites, et qu'on a tort de les canoniser, comme si elles eussent égalé celles que le christianisme inspire.

Inutilement voudrait-on, d'après les principes de Machiavel, justifier la superstition qui le porta à persécuter les chrétiens. Melmoth, dans ses notes sur les lettres de Pline, *in ep.* 98, t. III, p. 675, emploie le même moyen pour faire disparaître l'odieux de la persécution excitée par Trajan contre l'Église, et il tâche de réfuter l'argument que Tertullien tirait de la réponse inconséquente que ce prince fit à Pline. Qu'on lise l'histoire, et l'on verra combien peu de solidité il y a dans les observations de ce savant. Les Romains avaient, au rapport de Tite-Live, de Valère-Maxime et de Tertullien, une ancienne loi par laquelle il était défendu d'introduire de nouvelles religions, à moins qu'elles ne fussent autorisées par le sénat. Mais, dit-on, toute religion établie par les lois, fait partie de la constitution civile, et le prince ne peut permettre que l'on y touche, sans exposer l'état à être bouleversé. Cette maxime de Machiavel, adoptée par Melmoth, est insoutenable, à moins que l'on ne dise qu'on peut fouler aux pieds la vraie religion, la justice et la vertu, qu'elles ne sont ni la base du gouvernement, ni la fin que les princes sages doivent se proposer. Marc-Aurèle ne pouvait regarder l'idolâtrie grossière qu'il accréditait, que comme une farce propre à amuser le peuple; il connaissait assez les chrétiens pour être convaincu de la sainteté et de l'innocence de leurs mœurs. Si les apothéoses dont nous avons parlé annonçaient en lui autant d'orgueil que d'impiété et d'extravagance, sa négligence à punir les coupables, et ses persécutions contre les chrétiens prouvaient qu'il se laissait conduire par une condescendance servile et par le respect humain. On trouve en plusieurs actions de sa vie et en différens endroits du premier livre de ses *Réflexions,* des traces de cette vanité, contre laquelle il donne des préceptes. Enfin, quels qu'aient été ses sentimens à la mort, peut-on avouer les éloges ridicules que nos déistes modernes affectent de donner à sa vie?

On pourra consulter particulièrement, au sujet de cette note, Stolberg (*Hist. de la Rel. de J.-C.* p. 42 sq.), qui ne méconnait certainement pas ce qu'il y a de beau chez les païens vertueux et dans leurs systèmes, tout en faisant ressortir sincèrement leurs défauts et leurs vices.

M. de Joly a donné une belle édition grecque des *Réflexions* de Marc-Aurèle, et une traduction française des pensées de cet Empereur. M. et madame Dacier ont traduit dans la même langue les *Réflexions* de Marc-Aurèle, Paris, 1691, 2 vol. in-12.

(*Note augm. d'après l'allem.*)

tre l'Eglise, en publiant de nouveaux édits, en conséquence desquels les disciples du Sauveur furent mis à mort, comme l'assure saint Méliton, cité par Eusèbe (3). Après la victoire qu'il remporta sur les Marcomans, en 174, il laissa respirer les chrétiens; mais il n'arrêta point la fureur de la populace, ni celle des gouverneurs particuliers, qui, en diverses provinces, s'autorisaient des anciennes lois pour sévir contre eux. L'horrible massacre des martyrs de Lyon et de Vienne arriva en 177.

Marcel et Valérien, qui demeuraient dans la première de ces deux villes, échappèrent à l'orage par une fuite prudente. Ils allèrent prêcher l'Evangile dans les provinces voisines; mais les persécuteurs les y découvrirent, et les condamnèrent à mort en 179. Marcel fut arrêté près de Châlons-sur-Saône. On le conduisit dans la ville, où il souffrit diverses tortures, et fut brûlé vif le 4 de Septembre. Valérien tomba entre les mains des infidèles, près de la petite ville de Tournus, qui est aussi sur la Saône, et situé entre Mâcon et Châlons. Ayant souffert le supplice du chevalet et des ongles de fer, il fut décapité à Tournus le 15 de Septembre. Il y avait une église sur son tombeau, avant saint Grégoire de Tours (4). Les reliques de saint Marcel se gardent à Châlons, dans une église qui porte son nom, et qui est celle d'un monastère fondé par le Roi Gontran en l'honneur de ce Saint. Les deux martyrs sont honorés avec le titre d'apôtres du pays (5).

---

(3) Eusèbe, l. 4, c. 62; Tillemont, t. IV; Ant. Pagi, *in critica Baron.*; Ruinart, *Præf. in Act. Martyr.*, *et Francisci Balduini commentarius ad edicta veterum principum romanorum de Christianis.*

(4) Chifflet, *Hist. de Tournus*, etc.

(5) Il y avait à Tournus une abbaye sous l'invocation de S. Valérien, laquelle devint le point central d'une communauté religieuse du même nom. Ce n'était d'abord qu'un petit couvent, jusqu'à ce qu'en 875 les moines de Nermoutier ou Hermoutier s'y réfugièrent, du consentement

Saint Marcel et saint Valérien rapportèrent à Dieu toutes leurs actions, et leur vie fut une préparation continuelle au martyre. Il faut s'être exercé long-temps à toutes les vertus, pour ne pas se démentir dans le temps d'épreuve, et produire à la mort les actes que la religion exige. Lorsque l'on a eu soin de bien régler son âme, et qu'on a laissé la vertu s'enraciner solidement dans le cœur, la pratique en devient facile et comme naturelle, même dans les circonstances qui font le plus souffrir la nature. On profite alors de tout pour sa propre sanctification; on surmonte tous les obstacles, ou bien l'on s'en fait des moyens pour produire les actes des plus héroïques vertus.

## S. MARIN, DIACRE.

Quatrième siècle.

On dit qu'il travailla, en qualité de maçon, à la reconstruction des murailles de Rimini. Mais Dieu ayant manifesté son éminente sainteté, il fut ordonné diacre par saint Gaudence, évêque de Bresce. Il se retira dans une petite cabane qu'il construisit au milieu des bois sur le mont Titan, à dix milles de Rimini. Il y vécut plusieurs années

---

de Charles-le-Chauve, pour se soustraire à la fureur des Normands, qui les avaient chassés de leur île sur les côtes du Poitou. Ils y apportèrent les reliques de leur fondateur, S. Filibert ou Filbert. L'abbaye fut rebâtie en 1018 et porta depuis le nom de S. Filbert. Dans le seizième siècle les huguenots pillèrent l'église et brûlèrent les reliques de S. Valérien, à l'exception d'une partie, que l'on sut soustraire à leur fureur. En 1627, l'abbaye de Tournus fut convertie en un chapitre de chanoines séculiers, où l'on conserva néanmoins la dignité d'abbé, à laquelle étaient attachés un revenu considérable et une juridiction très-étendue. Le cardinal Fleury posséda cette abbaye en commande.

(*Note de l'édit. allem.*)

en reclus, et mourut sur la fin du quatrième siècle. On bâtit depuis sur le sommet du mont Titan, une ville qui, du nom du Saint, fut appelée *San-Marino*. C'est une petite république, dont Adisson décrit le gouvernement d'une manière fort agréable, dans son voyage d'Italie, et qui, depuis l'an 600, a toujours conservé sa liberté (1). On y vénère les reliques de saint Marin avec une grande dévotion, dans une église qui est desservie par un archiprêtre, un maître de chapelle et dix prêtres. Ce Saint est encore honoré à Pavie, à Rimini, et dans plusieurs autres diocèses d'Italie.

Voyez le P. Velde, *Act. SS.*, t. II, *Sept.* p. 208. Les deux vies que nous avons du Saint ne méritent aucune créance.

## LA TRANSLATION DE S. CUTHBERT (1).

Bède rapporte dans la vie de saint Cuthbert (2), que ce Saint, avant de mourir, recommanda à ses disciples de

---

(1) La république de San-Marino est située dans le district de la légation de la Romanie, dans les États de l'Église; elle a 1 172 mille carré de surface et 7000 habitans catholiques. Cette république est sous la protection du Pape, et le bref par lequel Pie VII reconnut son indépendance fut gravé en marbre en 1817 et placé sur les limites de ce petit état. Le gouvernement se compose d'un sénat de douze membres, présidé par un seigneur banneret, élu pour trois mois. Le pouvoir suprême réside dans un conseil de trois cents anciens. Les revenus de la république sont de 100,000 florins. Voyez *Stein's Handbuch der Geographie und Statistik*, tom. I, p. 204 et 205.

(*Note de l'édit. allem.*)

(1) Voir sa vie sous le 20 Mars, ci-dessus tom. IV, p. 190.

(2) *C.* 39.

fuir plutôt que de tomber sous la domination des schismatiques ou des infidèles ; et dans le cas où ils seraient menacés de ce malheur, de chercher une autre demeure, et d'emporter son corps avec eux. La province de Northumberland ayant été ravagée par les pirates danois en 875, Sardulf, évêque, et Endred, abbé de Lindisfarne, partirent avec tous les moines, chargés de la précieuse dépouille de leur père, et ils errèrent çà et là pendant sept ans (3). Ils s'arrêtèrent en 882 à Concester, petite ville voisine de la muraille des Romains. L'évêque y fixa son siége, qui, selon Camden, y resta 113 ans. Le Roi Alfred et le chef des Danois accordèrent la paix pour un mois à tous ceux qui se réfugieraient auprès de la châsse du Saint. Alfred donna depuis à la nouvelle église tout le terrain situé entre la Tyne et la Teyse, suivant l'auteur des *Fleurs* de l'Histoire d'Angleterre, que quelques-uns attribuent à Matthieu de Westminster. En 995, l'évêque Aldune, fuyant l'effet des nouvelles incursions des Danois, se retira avec le corps du Saint, à Rippon, puis à Durham. Cette dernière place, naturellement forte par sa situation, n'était point habitable. Les paysans, touchés de compassion, coupèrent du bois pour construire une église et des cellules aux moines. Le corps de saint Cuthbert était resté jusque-là sans aucune marque de corruption (4), et il s'opéra à sa châsse plusieurs miracles, dont on trouve la relation dans les historiens d'Angleterre, et sur-tout dans Siméon de Durham. Ce dernier auteur rapporte que quelque temps avant lui, l'évêque Guillaume avait mis dans sa cathédrale de Durham, les moines de Wérémouth et de Jarrow. On célébrait autrefois dans ce diocèse, le 4 de

---

(3) Westmonast. *ad hunc an.*; Malmesbur. l. 3. *de Pontif.*; Siméon Dunelm. *ad eum an. et seq.*; Harpsfield, *sec.* 7, p. 34.

(4) Voyez Hoveden, et les autres historiens d'Angleterre.

Septembre, la fête de la Translation des reliques de saint Cuthbert.

Voyez la vie de saint Cuthbert, et *l'Historia ecclesiæ Dunelmensis*, publiée à Londres, en 1732, par Thomas Bedford, in-4°. L'éditeur prouve que c'est l'ouvrage, non de Turgot, prieur de Durham, comme Selden se l'est imaginé, mais de Siméon, religieux du même monastère. Voyez aussi le *Ductor Historicus* de Hearne, t. II, p. 372, et *l'Histoire des actions et des miracles de saint Cuthbert*, par le moine anonyme de Durham, qui florissait en 1060, *ap. Mabil. sec.* 4, *Ben. part.* 2, p. 275.

## Ste IDE, VEUVE.

### Vers l'an 849.

Sainte Ide était fille d'un comte qui avait été à la cour de Charlemagne, et qui était en grande faveur auprès de ce prince. Elle apprit dès son enfance à mépriser les grandeurs du monde, à n'estimer que les biens de la grâce, et à chercher en tout la volonté de Dieu pour y conformer la sienne. En un mot, elle travaillait de toutes ses forces à se prémunir contre l'impression des vanités dont elle voyait un si grand nombre d'esclaves. Comme tout dépend des maximes que l'on s'est faites, et des idées que l'on s'est formées des choses, elle cultivait chaque jour par la prière, la méditation et la lecture, celles qu'elle avait puisées dans la religion. Elle s'animait et se fortifiait par l'exemple d'Odile et de Gertrude, qu'elle voyait souvent. Ces deux Saintes, qui vivaient dans la virginité, étaient filles de Pepin.

L'Empereur Charlemagne fit épouser la bienheureuse Ide à un seigneur de sa cour qu'il aimait beaucoup, et qui se nommait Egbert. Il lui donna une dot considérable, tant pour son mérite personnel, qu'à cause des services de son père. Elle vécut avec son mari dans l'union la plus par-

faite, et ils s'excitaient mutuellement à la pratique des bonnes œuvres. Etant devenue veuve peu de temps après, elle sanctifia cet état par un redoublement de ferveur dans ses exercices, et d'austérité dans sa pénitence. Elle tâchait d'acquérir cette pureté qui, au moment de la mort, rend digne de la compagnie des anges; elle s'efforçait de ressembler à Jésus-Christ par la pratique de la douceur, de la patience et des autres vertus. Toute sa vie n'était qu'une suite de bonnes œuvres qui se succédaient les unes aux autres sans interruption. Ses revenus étaient employés au soulagement des pauvres, et elle n'avait point de plus grand plaisir que de vêtir et de nourrir Jésus-Christ dans ses membres. Sa pénitence était plus austère que celle des cloîtres. Elle fit construire une petite chapelle dans l'église qu'elle avait fondée près du lieu où elle faisait sa demeure, au diocèse de Munster, afin de pouvoir s'y livrer à son attrait pour la prière, et répandre son âme en la présence de Dieu, sans être vue des hommes. Souvent elle y reçut des faveurs extraordinaires dont le ciel seul fut témoin, tant elle avait soin de cacher ce qui eût été capable de faire connaître sa vertu. Durant la maladie longue et douloureuse qui précéda sa mort, non-seulement elle ne laissa échapper aucune plainte, mais on ne l'entendit pas même parler de ses souffrances. Elle alla jouir du bonheur réservé aux Saints, un peu avant le milieu du neuvième siècle, après avoir été une des plus brillantes lumières de l'église d'Allemagne, qui était, pour ainsi dire, encore dans son enfance.

Voyez sa vie, écrite par le moine Ulfin, qui florissait dans le dixième siècle, et les remarques du P. Suysken, un des continuateurs de Bollandus, t. II, *Sept.* p. 255.

## S^te ROSALIE, VIERGE.

L'AN 1160.

Sainte Rosalie, née à Palerme en Sicile, était fille de Sinibaud, seigneur de Roses et de Quisquina, lequel descendait de la famille impériale de Charlemagne. Elle méprisa dès sa jeunesse toutes les vanités du monde. Elle se retira dans une grotte sur le mont Pélégrino, qui était à trois milles de Palerme. Elle y acheva le sacrifice de son cœur par les austérités de la pénitence, jointes au travail des mains, à une prière continuelle, et à une union non interrompue de son âme avec Dieu. Elle mourut en 1160. On découvrit ses reliques en 1625, sous le Pape Urbain VIII. La Sicile attribua à la protection de cette Sainte la cessation d'une horrible peste dont les ravages se firent sentir dans ce temps-là.

Voyez sur sa vie et sur ses miracles, le P. Stilting, t. II, *Sept.* pag. 278 et suiv.

## ✝ MARTYRE DE GUILLAUME TAPPERS, RÉCOLLET.

Tiré du récit d'Estius (*in append. ad Hist. SS. Mart. Gorcom.*), composé sur ce qu'il apprit de la bouche de plusieurs témoins oculaires dignes de foi. Voyez *Acta Sanctorum*, tom. II, *Julii*, n° 381-400.

L'AN 1573.

Guillaume, né à Gouda en Hollande, était un homme d'une grande instruction et d'une brillante éloquence; mais sa vertu l'ornait encore davantage. Il avait fait ses études à Louvain, au couvent des Récollets, où il célébra sa

première messe, en 1565. Envoyé en Hollande, il prêcha avec beaucoup de succès la parole de Dieu à Dortrecht; mais ayant perdu tout espoir, après la prise de cette ville en 1572, d'y recueillir de nouveaux fruits, et voyant s'élever la persécution contre les prêtres et les religieux catholiques, il se rendit, à travers de nombreux dangers, à Bréda, où il enseigna, pendant toute une année, avec son zèle accoutumé la foi catholique. De là il fut appelé à Bois-le-Duc. Quelques bourgeois notables de Geertruydenberg en ayant été informés, prièrent Guillaume de s'arrêter chez eux, pour affermir leurs cœurs dans la vérité. Il se rendit volontiers à leur demande : il fit deux sermons, dans lesquels il exhorta énergiquement les habitans de cette ville à rester fidèles à leur foi.

Cependant la ville de Geertruydenberg fut prise par les calvinistes en 1573, le dernier jour du mois d'Août, avant le lever du soleil. Guillaume fut un de leurs principaux prisonniers. Les soldats lui lièrent les mains derrière le dos et demandèrent à leur capitaine la permission de le pendre sur le champ. Guillaume lui-même répondit qu'il était prêt à mourir à l'instant pour la religion catholique. Ces paroles, dictées par la piété chrétienne, les irritèrent tellement, qu'après lui avoir fait souffrir divers tourmens, ils le menèrent dans une prison, où on lui mit aussitôt les fers. Il y avait dans le même lieu un autre prisonnier, nommé *Jean Vogelsangh*, Récollet et confesseur du couvent de religieuses. Dès qu'il aperçut Guillaume, il s'écria plein de joie, malgré ses souffrances : « Je vous rends » grâces, ô Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous m'avez » jugé digne d'endurer en prison l'ignominie de ces fers. » Je vous remercie de m'avoir envoyé en ces lieux, pour » me faire partager la couronne de vos Saints. Accordez » moi la force de persévérer dans ma confession et de ne » pas me laisser détourner de la foi. » Ces deux hommes

pieux, lorsqu'ils se virent seuls dans leur prison, se confessèrent l'un à l'autre, afin d'aller au combat avec une conscience pure. Ils demandèrent ardemment à Dieu la grâce de la fermeté; ils s'encouragèrent en outre par les exemples de Jésus-Christ et des martyrs et par l'espoir d'une compensation dans une autre vie; enfin, ils s'exhortèrent mutuellement à supporter avec courage tout ce qu'ils auraient à souffrir d'une soldatesque cruelle et livrée à la licence.

Après avoir passé trois jours en prison, ils virent arriver un apostat de l'ordre de S. Augustin, qui chercha par des sophismes et des menaces à les détacher de leur foi. Mais les réponses aussi douces qu'énergiques de Guillaume le couvrirent de confusion. Ils supportèrent ensuite avec la plus grande patience les injures et les grossiers sarcasmes dont on les accabla; la seule chose qui leur fut pénible, ce fut de devoir entendre blasphémer sans pudeur le saint Sacrement de l'autel et d'autres mystères de notre foi. L'apostat et celui qui l'accompagnait voyant tous leurs efforts inutiles, quittèrent aussitôt ces généreux prisonniers, en leur criant : « Moines indignes, demain vous » mourrez! » — « Eh bien mon frère, » dit Guillaume à son compagnon, « persévérons dans la confession de la » foi catholique, implorons la grâce et l'assistance du Sei» gneur. » Et s'adressant à Dieu, il s'écriait sans cesse : « Donnez-moi des forces, ô Seigneur, donnez-moi des » forces! » Il raconta aussi à son compagnon, qu'il avait dit souvent à sa mère, qui avait quitté la Hollande pour se réfugier à Bréda : « Puissiez-vous voir le jour, où votre » fils versera son sang pour la foi! j'espère, » ajoute-t-il, « que Dieu a exaucé ma prière et qu'elle va s'accomplir. » Le même jour il écrivit à sa mère pour la consoler. Ainsi le zélé martyr de Jésus-Christ, semblable à S. Paul, regardait la mort comme un bienfait et ne soupirait qu'après

le moment où il serait délivré de ses liens terrestres et réuni à Jésus-Christ.

Le lendemain il se leva de bonne heure et se confessa de nouveau à son compagnon. Vers huit heures, on vint lui annoncer qu'il allait de suite être pendu. Il reçut avec joie sa condamnation, se mit en prière et rendit grâces au Seigneur. Il prit congé de son compagnon Jean Vogelsangh, en se recommandant à ses prières, et fut conduit à la potence. Il pressa son guide de se hâter, en disant que Jésus-Christ l'attendait. Ces paroles étaient l'effet du désir ardent qu'il avait de jouir de la présence du Seigneur: c'est pourquoi le moindre retard était pour lui un sujet de peine, parce qu'il différait une mort qui lui ouvrait les portes de la béatitude éternelle.

On pendit avant Guillaume un soldat, qu'il fortifia par une courte mais énergique exhortation. Cela fait, on lui passa la corde au cou, et lorsqu'il se vit au haut de l'échelle, il s'écria à haute voix : « Bons et bien-aimés bour- » geois, écoutez mon dernier vœu, demeurez fidèles à » la foi catholique, que je vous ai constamment ensei- » gnée dans mes sermons, et que je suis prêt à présent » à confirmer de mon sang. » A l'exemple de son divin Maître, il pria pour ses ennemis, et voyant approcher la fin de son combat, il s'écria deux ou trois fois : « Sei- » gneur, je remets mon âme en vos mains ! » Lorsqu'il fut suspendu, les soldats crièrent au bourreau de ne pas trop lui serrer la corde, afin que pouvant respirer plus long-temps ses tourmens en fussent plus longs. Au milieu de ces cris, le martyr rendit son âme le 4 Septembre 1573 ; il était dans sa trente-deuxième année. Son corps fut jeté dans le fossé de la forteresse, près de ceux du chanoine Van Galen et des soldats. — Cette courageuse mort inspira du repentir à plusieurs hérétiques, qui rentrèrent dans le sein de l'Eglise catholique.

## + Ste ERENTRUDE ou EHRENTRAUDE, PREMIÈRE ABBESSE DU COUVENT DE NONNBERG, A SALTZBOURG.

### Huitième siècle.

Ste Ehrentraude n'était ni cousine ni sœur du saint évêque Rupert, mais sa nièce, ainsi que Hausitz l'a prouvé (1). Elle n'était pas originaire de Franconie, comme le pense l'auteur des *Legenden heiliger Gottes und verehrter Landespatrone von Osterreich* (2), mais de France, et se montra, dès sa jeunesse, comme le saint évêque de Worms et de Saltzbourg, un brillant modèle de la piété chrétienne. Le saint apôtre de l'Allemagne, après avoir annoncé la foi sur le Rhin et le Danube, bâti plusieurs églises, et érigé des chapelles et des habitations pour les nouveaux chrétiens, dans cette dernière contrée, et nommément à Seekirchen, à Saltzbourg et à Bischofshofen, à une lieue et demie de Werfen dans le Pongau (3), étant retourné dans sa patrie pour en amener de nouveaux ouvriers apostoliques, revint à Saltzbourg, avec douze bons compagnons et sa nièce Ehrentraude, qui ne tarda pas à y faire briller tout l'éclat de ses vertus.

S. Rupert fit bâtir, une église sur le rocher élevé, situé au-dessus de Saltzbourg et sous le Schlossberg, du côté de la Salza et de la porte de Cajetan ou de Ste Ehrentraude, où se trouvait alors le fort supérieur appelé Julianum; il y fonda un couvent en l'honneur de la très-sainte Vierge, pour

---

(1) *Germania sacra* (tom. II, p. 17, 21, 36 et 46).

(2) Saltzbourg 1822, p. 169.

(3) On attribue à S. Rupert la fondation de l'église paroissiale de Bischofshofen; elle est d'une structure gothique. On y conserve un crucifix qui doit avoir appartenu au Saint.

de jeunes religieuses, à qui il donna une règle, et sa nièce pour supérieure. On vante particulièrement l'humilité et la charité extraordinaire de notre Sainte, qui venait au secours des malheureux de toutes les conditions. Elle soignait de ses propres mains pour l'habillement des orphelins ; elle servait encore elle-même les pauvres et les malades, et se chargeait de préférence des travaux les plus bas de la maison. La jeune communauté ne pouvait que fleurir et prospérer sous la direction d'une supérieure aussi vertueuse.

Nous ne connaissons pas l'année où la Sainte mourut, mais le jour de sa mort peut avoir été le 29 ou le 30 Juin (4).

Après sa mort, il n'est plus guère question du couvent de Nonnberg ; plus tard il tomba en ruines, jusqu'à ce que l'Empereur Henri, en reconnaissance du rétablissement de sa santé, opéré par l'intercession de S[te] Ehrentraude, le fit rebâtir en 1009. L'évêque Hartwich, qui siégeait à cette époque, dédia le couvent à cette Sainte, et transféra, le 4 Septembre 1009, ses ossemens dans l'église, où ils restèrent déposés dans la cavité d'un rocher jusqu'en 1624 ; ils furent alors placés par l'archevêque de Paris dans un autel particulier de marbre. Les grands jours de fête, on les expose à la vénération publique dans une châsse d'argent. En 1724 fut célébré le premier jubilé séculaire de cette translation, du 3 au 11 Septembre ; l'avant dernier jour, l'archevêque François-Antoine de Harrach, qui siégea à Saltzbourg de 1709 à 1727, célébra la grande messe, et y reçut les vœux de cinq chanoinesses.

Voyez Hausiz, *Germania Sacra* ( tom. II, pag. 17, 21, 36, 46, 87, 165, 166, 167, 173, 393, 659 et 660 ; *Extrait de la dernière chronique de l'ancien couvent de Bénédictins de S. Pierre à Saltzbourg*, 1782 ( t. I, p. 127) ; *Legenden der Heiligen Gottes etc.*, p. 159 sqq.

---

(4) La fête est marquée à ce jour dans les martyrologes.

## + LA B. IRMGARDE, VIERGE.

### Douzième siècle.

IRMGARDE ou IRMENGARDE fleurit vers la fin du onzième ou au commencement du douzième siècle, et on croit qu'elle tirait son origine des comtes de Zutphen. Autant les historiens sont d'accord quant à cette dernière circonstance, autant ils varient entre eux au sujet de ses parens. Elle était la sœur du B. Hermann, abbé de S. Pantaléon à Cologne, au couvent duquel elle avait donné plusieurs de ses possessions (1), et elle s'était particulièrement fait remarquer par sa charité active et sa rare piété. Trois fois sa dévotion l'engagea à faire un voyage aux tombeaux des apôtres, où elle reçut chaque fois en présent de nombreuses reliques des saints martyrs. Elle aurait entre autres apporté à Cologne une partie de la tête de S. Sylvestre et en aurait fait présent à la cathédrale, où elle fut aussi enterrée. Il paraît que cette servante de Dieu fut honorée à Cologne dès les premiers temps. Son nom se trouve dans plusieurs calendriers sous le 4 Septembre.

La vie de la B. Irmgarde, écrite en latin, qui fut publiée en 1602 à Cologne en langue allemande, et dans laquelle toutes les autres légendes ont puisé, ne paraît pas avoir été composé avant le quatorzième ou tout au plus le treizième siècle. A cause de plusieurs anecdotes qu'elle renferme, elle ne mérite, presque d'un bout à l'autre, aucune

(1) « Conventui S. Pantaleonis, in quo frater Abbas erat, legavit fo» restum *Suichtelen*, cum suis pertinentiis. » — *Molani Nat. SS. Belgii*, p. 188. C'est *Suchtelen* au diocèse de Cologne. Aux environs de cet endroit se trouve encore une chapelle dédiée à S[te] Irmgarde. Elle est située sur une montagne, où elle semble avoir fait quelque séjour. Voyez Binterim, *Die alte und neue Erzdiæzese Kæln*, tom. I, p. 254.

croyance ; c'est pourquoi nous nous sommes bornés à rapporter quelques traits de sa vie.

Voyez Gelenius, *De Magnitudine Coloniæ* (in-4°, p. 235), mais principalement le savant Bollandiste Constantin Suysken, *Acta Sanctorum*, t. II, *Septembris*, p. 270-298.

---

## 5 Septembre.

### S. LAURENT JUSTINIEN, PREMIER PATRIARCHE DE VENISE.

Tiré de sa vie authentique par Bernard Justinien, son neveu, *ap. Boll.* 8 *Januar.*, et d'une autre vie élégamment écrite en italien, par le père Maffei. Voyez aussi Hélyot, *Hist. des Ord. relig.* t. II, p. 359, et les œuvres du Saint, que le P. Nicolas-Antoine Justinien, Bénédictin, fit imprimer à Venise, en 1571.

L'AN 1455.

SAINT LAURENT JUSTINIEN, né à Venise en 1380, était fils de Bernardo Justiniani, qui tenait un rang distingué parmi la première noblesse de la seigneurie. Sa mère se nommait Querini, et sortait d'une maison qui n'était pas moins illustre que celle de son père (1). Celle-ci resta veuve

(1) La noblesse de Venise se divise en quatre classes : la première est composée des familles électorales qui descendent des douze tribuns par lesquels le premier doge fut élu, en 709, et qui, par une espèce de prodige, subsistent encore toutes aujourd'hui. Ce sont les Contarini, les Morosini, les Gradenighi, les Baduari, les Tiépoli, les Micheli, les Sanudi, les Memmi, les Falieri, les Dandoli, les Polani et les Barozzi. Il y a quatre autres familles qui sont presque aussi anciennes que celles-ci, et qui signèrent, conjointement avec elles, la fondation de la grande église de Saint-George *Majeur*, l'an 800 de Jésus-Christ. Ce sont les Justiniani, les Cornari, les Bragadini et les Bembi. La seconde classe est composée de ceux dont on trouve les noms dans le livre d'or, ou dans le registre de la noblesse, fait par Granedigo II, qui établit l'aristocra-

de bonne heure, avec plusieurs enfans en bas âge. Malgré sa jeunesse, elle ne pensa qu'à se sanctifier dans son état, résolue de n'en jamais changer. Elle se regarda comme dévouée à la pénitence et à la retraite, et ne s'occupa plus que du jeûne, de la prière et des autres bonnes œuvres. L'éducation de ses enfans fut aussi un de ses principaux soins.

On remarqua dans Laurent, pour ainsi dire dès le berceau, une docilité peu commune et une grandeur d'âme extraordinaire. Il ne perdait point son temps, comme ceux de son âge; il aimait à s'entretenir avec des personnes raisonnables, ou à s'occuper à des choses sérieuses. Sa mère le grondait quelquefois, pour le prémunir contre l'orgueil, le tenir dans l'humilité, et le portait à ce qu'il y avait de plus parfait. Il répondait alors qu'il tâcherait de mieux faire, et qu'il ne désirait rien tant que de devenir un Saint. Persuadé qu'il n'était sur la terre que pour servir Dieu, afin de régner éternellement avec lui, il lui rapportait toutes ses pensées et toutes ses actions. A l'âge de dix-neuf ans, il se sentit intérieurement appelé à se consacrer au service

---

tie en 1289. On met dans la troisième classe ceux qui depuis ce temps-là ont acheté leurs titres de noblesse cent mille ducats, et ils composent quatre-vingts familles. On compte dans la quatrième classe, ceux qui ont été agrégés au sénat de Venise, tels que les Bentivogli, etc.

Quelques auteurs modernes prétendent que les Justiniani descendent des Empereurs Justin et Justinien. Quoi qu'il en soit de cette haute antiquité, il paraît certain que tous ceux de cette maison furent tués dans la guerre de Constantinople, au douzième siècle, à l'exception d'un seul qui était moine à Venise. On ajoute que, sur la demande qui en fut faite par la république, celui-ci obtint dispense du Pape pour se marier; qu'il eut plusieurs enfans, et qu'il retourna ensuite dans son monastère, où il mourut. Plusieurs branches de cette illustre famille se sont depuis établies à Gênes, à Rome et dans les îles de Chio et de Corse. Il y a cependant des auteurs qui disputent à ceux de Rome et de Gênes, l'avantage de descendre des Justiniani de Venise.

du Seigneur d'une manière particulière. Dans une vision qu'il eut, il lui sembla voir la Sagesse éternelle, sous la forme d'une femme respectable, et environnée d'une lumière plus éclatante que celle du soleil ; il crut en même temps entendre ces paroles : « Pourquoi, errant d'objet en » objet, cherchez-vous votre repos hors de moi ? Vous ne » trouverez qu'avec moi ce que vous désirez ; le voilà dans » vos mains. Cherchez-le en moi qui suis la sagesse de Dieu. » En me prenant pour votre épouse et pour votre par- » tage, vous posséderez un trésor inestimable. » Il fut si touché de l'honneur et de l'avantage que renfermait cette invitation de la grâce, qu'il se sentit enflammé d'une nouvelle ardeur de se livrer entièrement à la recherche de la connaissance et de l'amour de Dieu (2).

Il ne douta plus qu'il ne fût appelé à l'état religieux, où il devait trouver plus sûrement tous les moyens propres à le faire parvenir à la grande fin qu'il se proposait. Mais il

---

(2) On peut, à bien des égards, comparer sa vocation à celle de Henri Suson, issu de la famille des comtes de Mons, qui entra dans l'ordre de saint Dominique, qui posséda le don de contemplation dans un degré éminent, qui a composé plusieurs traités spirituels, et qui mourut à Ulm, en odeur de sainteté, l'an 1365, selon Fabricius, *Bibl. med. et infimæ ætatis*, vol. III, p. 683. Il se sentit comme entraîné à la poursuite de la perfection, en entendant lire à table les douces invitations que la Sagesse éternelle fait à l'âme de recevoir son trésor inestimable, *Sap.* c. 6, v. 13 ; c. 7, 8. Tout transporté hors de lui-même, il s'écria : « Oh ! je vais m'appliquer de toutes mes forces à me procurer cette » heureuse sagesse. Si je la possède, je serai le plus heureux de tous les » hommes. Je ne désirerai, je ne chercherai, je ne demanderai rien au- » tre chose ; adieu toutes les autres pensées et toutes les autres recher- » ches. Je ne cesserai jamais de prier et de conjurer cette divine Sa- » gesse, avec toute l'ardeur de mon âme, de m'honorer de sa visite. » Je soupirerai dans cette vue la nuit et le jour. » Il arriva par-là à ce degré de perfection qui rend l'âme digne de posséder la Sagesse divine, c'est-à-dire, Dieu lui-même et sa grâce. ( Voyez sa vie par Surius, laquelle est à la tête de l'édition latine de ses œuvres. )

ne voulut point se déterminer, qu'il n'eut auparavant consulté Dieu par une humble prière. Il demanda aussi conseil à Marin Querini, son oncle maternel. C'était un saint et savant prêtre, qui était chanoine régulier de la congrégation de Saint-George, dite d'*Alga*, parce que le monastère était dans une petite île de ce nom, éloignée d'un mille de Venise (3). Ce sage directeur, voyant que Justinien avait une forte inclination pour l'état religieux, lui conseilla d'essayer d'abord ses forces, en s'accoutumant peu à peu à la pratique des austérités. Il obéit, et il commença à coucher pendant la nuit, ou sur des morceaux de bois, où sur la terre nue. S'étant un jour représenté d'un côté les honneurs, les richesses et les plaisirs du monde, et de l'autre les rigueurs de la pauvreté, des jeûnes, des veilles et du renoncement, il se dit à lui-même : « Mon » âme, es-tu assez courageuse pour mépriser ses délices, » et pour marcher sans interruption dans les voies de la » pénitence et de la mortification? » Puis ayant fait une pause de quelques instans, il jeta les yeux sur un crucifix, et continua de la sorte : « Vous êtes mon espérance, ô » mon Dieu! en vous se trouvent la consolation et la force. » On le vit dès ce moment macérer sa chair par les austérités de la pénitence, et se livrer avec une ardeur infatigable à tous les exercices de la religion. Sa mère et ses amis, craignant qu'il ne ruinât sa santé, voulurent le détourner du dessein qu'il avait résolu d'exécuter, et lui proposèrent un établissement honorable dans le monde. Ne sachant comment éviter les piéges que lui tendait une fausse tendresse, il s'enfuit secrètement, et alla prendre l'habit chez

---

(3) Cette congrégation, qui était devenue fort riche, fut supprimée par le Pape Clément IX, durant la guerre des Venitiens contre les Turcs, dans l'île de Candie. Le couvent et l'église qui occupent l'île d'Alga, sont présentement entre les mains d'une communauté de Carmes réformés.

les chanoines réguliers de la congrégation de Saint-George d'Alga.

Il ne trouva point dans la communauté d'austérités qu'il n'eût déjà pratiquées, et ses supérieurs furent obligés de modérer l'activité de son zèle à cet égard. Malgré sa jeunesse, il l'emportait sur tous les frères par la rigueur de ses jeûnes et par la longueur de ses veilles. Jamais il ne se permettait de récréation qu'elle ne fût utile; il prenait de sévères disciplines; il ne se chauffait point, même dans les plus grands froids; il ne mangeait que pour soutenir son corps, et ne buvait jamais hors de ses repas. Lorsqu'on lui proposait de boire, sous prétexte que la chaleur était excessive, qu'il était accablé de fatigue, il avait coutume de faire cette réponse : « Si nous ne pouvons sup-
» porter la soif, comment pourrons-nous souffrir le feu du
» purgatoire? » Cette disposition à souffrir produisait en lui une patience invincible dans toutes les épreuves. Pendant son noviciat, il lui vint au cou un mal, pour la guérison duquel il fallut employer le fer et le feu. Le moment de l'opération étant arrivé, il rassurait de la sorte les spectateurs qui tremblaient : « Pourquoi craignez-vous? Pen-
» sez-vous que je ne puis recevoir la constance dont j'ai
» besoin, de Celui qui sut non-seulement consoler, mais
» délivrer même des flammes les trois enfans jetés dans la
» fournaise? » Il souffrit l'opération sans laisser échapper aucun soupir, et en ne prononçant que le Nom sacré de Jésus. Il montra dans la suite le même courage, lorsqu'on lui fit une incision douloureuse. « Coupez hardiment, di-
» sait-il au chirurgien qui tremblait, votre instrument n'ap-
» proche pas des ongles de fer avec lesquels on déchira
» les martyrs. »

Il arrivait toujours le premier aux exercices publics, et il en sortait le dernier. Matines finies, il ne suivait point les frères qui allaient se reposer, mais il restait dans l'église

jusqu'à prime, qui se disait au lever du soleil. Rien ne le flattait plus que de pouvoir pratiquer l'humilité; les bas emplois étaient ceux qu'il choisissait par préférence, et il portait toujours les plus mauvais habits de la communauté. Il obéissait aussitôt que le moindre signe lui manifestait la volonté du supérieur. Dans les entretiens particuliers, il sacrifiait son jugement à celui des autres, il cherchait en tout la dernière place, autant qu'il le pouvait faire sans affectation. Quand il allait quêter dans les rues, il cherchait toutes les occasions de s'attirer le mépris et les railleries des gens du monde. Ayant un jour été dans un endroit où l'on ne pouvait manquer de le tourner en ridicule, son compagnon le lui fit remarquer; mais il lui répondit avec tranquillité : « Allons hardiment quêter des mépris. Nous n'avons rien » fait, si nous n'avons renoncé au monde que de parole; » il faut en triompher aujourd'hui avec nos sacs et nos » croix. » Il savait que les humiliations acceptées et souffertes avec joie, sont le plus sûr moyen de remporter une victoire complète sur soi-même, et de détruire ce fond d'orgueil qui est en nous un des principaux obstacles à la vertu. Il comprenait encore combien il est avantageux de ne se pas contenter de celles que la Providence envoie, et d'y en ajouter de volontaires; pourvu toutefois qu'on le fasse avec prudence, et que l'on évite tout ce qui pourrait sentir l'affectation. Dans le cours de ses quêtes, il se présentait souvent à la maison où il était né; mais il n'y entrait point : il restait dans la rue, et demandait l'aumône à la porte. Sa mère n'entendait jamais sa voix sans être attendrie. Elle avait beau recommander à ses domestiques de lui donner avec prodigalité, il ne recevait que deux pains; après quoi, il souhaitait la paix à ceux qui l'avaient assisté, et se retirait comme s'il eût été étranger. Le magasin où était la provision annuelle de la communauté ayant été brûlé, il dit à un frère qui se lamentait : « Pourquoi

» avons-nous fait vœu de vivre dans la pauvreté ? Dieu » nous a fait cette grâce afin que nous puissions la ressentir ! » C'était ainsi qu'il découvrait son amour pour les humiliations et les souffrances et qu'il pratiquait toutes les vertus qui en sont les suites et qui en font le principal mérite.

Dès qu'il eut renoncé au monde, il s'accoutuma tellement à se rendre maître de sa langue, qu'il ne disait jamais rien pour se justifier ou s'excuser. Ayant été un jour accusé en chapitre d'avoir transgressé un point de la règle, il garda le silence, malgré la fausseté de l'accusation. On doit encore remarquer qu'il était alors supérieur; il quitta sa place, puis ayant fait quelques pas les yeux baissés, il se mit à genoux, demanda pardon aux frères, et pria qu'on lui imposât une pénitence. L'accusateur en eut tant de confusion, qu'il alla se jeter aux pieds du Saint, déclarant qu'il était innocent, et se condamna hautement lui-même. Laurent redoutait si fort la dissipation, que depuis le jour de son entrée dans le monastère jusqu'à celui de sa mort, il n'entra dans la maison paternelle que pour assister sa mère dans ses derniers momens.

Quelque temps après sa retraite, il fut exposé à une rude épreuve de la part d'un de ses anciens amis, qui occupait une des premières places de la république, et qui était arrivé depuis peu de l'Orient. Celui-ci s'imagina qu'il viendrait à bout de le faire changer de dessein, et il résolut d'employer tous les moyens possibles pour y réussir. Il prit donc la route du monastère de Saint-George, accompagné d'une troupe de musiciens, et on lui permit d'entrer à cause de sa dignité. Lorsqu'il aperçut Laurent, il fut extrêmement frappé de sa modestie et de sa gravité ; et l'étonnement où il était lui fit garder quelque temps le silence. S'étant à la fin fait violence, il lui dit tout ce que l'amitié peut inspirer de plus tendre pour l'engager à entrer dans

ses vues. Comme ces moyens ne lui réussissaient point, il eut recours aux reproches et aux invectives qui n'eurent pas plus de succès. Lorsqu'il eut fini de parler, le Saint fit un discours si touchant sur la mort et sur les vanités du monde, que son ami, touché d'une vive componction, était hors de lui-même. Il en vint au point qu'ayant rompu sans différer tous les liens qui le retenaient dans le siècle, il résolut d'embrasser l'état pour lequel il n'avait eu que du mépris. Il prit l'habit à Saint-George, fit son noviciat avec une ferveur qui ne se démentit point dans la suite, devint l'objet de l'admiration et de l'édification de toute la ville, et mourut enfin de la mort des justes.

Saint Laurent fut élevé au sacerdoce, dont il était si digne par ses vertus. L'esprit de prière et de componction dont il était doué dans un si haut degré, la connaissance qu'il avait des choses spirituelles et des voies intérieures de la piété, le mettaient en état de travailler avec beaucoup de fruit à la sanctification des âmes. Les larmes qui lui échappaient dans ses exercices, et sur-tout pendant la célébration de la messe, faisaient une vive impression sur les assistans, et réveillaient leur foi; il fut aussi favorisé de divers ravissemens.

Ayant été élu malgré lui général de son ordre, il le gouverna avec une sagesse admirable. Il en réforma la discipline, au point qu'il en fut depuis regardé comme le fondateur. Dans ses discours, tant publics que particuliers, il parlait de la vertu avec une telle onction, que tous les cœurs en étaient attendris. Il ranimait les tièdes, il remplissait les présomptueux d'une crainte salutaire, il inspirait de la confiance aux pusillanimes, et les portait tous à la ferveur. Sa maxime ordinaire était qu'un religieux doit trembler au nom de la moindre transgression. Il recevait peu de sujets dans son ordre, et il éprouvait longtemps ceux qu'il jugeait dignes d'être admis. Il se fondait

sur ce que la perfection et les devoirs de l'état religieux sont pour peu de personnes, et que ce n'est pas toujours dans le grand nombre que se trouvent la ferveur et l'esprit essentiel à la religion. Il est aisé de comprendre que s'étant fait de pareils principes, il examinait scrupuleusement tous les postulans. La première chose qu'il exigeait de ses disciples, était une humilité profonde; il leur enseignait que cette vertu purifiait non-seulement l'âme de tout orgueil, mais qu'elle lui inspirait aussi le vrai courage, en lui apprenant à ne mettre sa confiance qu'en Dieu. Il la comparait à une rivière qui est basse et tranquille en été, mais qui est haute et profonde en hiver. L'humilité, disait-il en suivant la même comparaison, garde le silence, et ne s'élève point dans la prospérité, tandis que dans l'adversité elle est haute, magnanime, remplie de joie et d'un courage invincible. Il n'y a rien, continuait-il, où les hommes soient plus exposés à se méprendre, peu connaissent ce que c'est que cette vertu; elle n'est possédée que de ceux auxquels Dieu l'a donnée par infusion, en récompense de leurs efforts redoublés et de l'esprit de prière qui était en eux. L'humilité qui s'acquiert par des actes répétés, n'est qu'une préparation à celle-ci, quoique nécessaire et indispensables; aussi est-elle toujours aveugle et imparfaite. L'humilité infuse éclaire l'âme dans toutes ses vues; elle lui fait voir clairement toutes ses misères, et lui en donne le sentiment; elle lui communique cette vraie science qui consiste à connaître que Dieu seul est tout, et que nous ne sommes rien. Durant les guerres et les autres calamités publiques, il exhortait les magistrats et les sénateurs à se bien pénétrer d'abord de leur bassesse, parce que cette disposition était la plus propre à attirer sur eux les regards de la miséricorde divine.

Depuis le temps où il reçut la prêtrise jusqu'à sa mort, il ne manqua jamais de célébrer la messe tous les jours,

à moins qu'il n'en fût empêché par la maladie. Il disait à ce sujet, qu'on avait bien peu d'amour pour Jésus-Christ, quand on ne tâchait pas de s'unir à lui aussi souvent qu'on le pouvait. Il inculquait fréquemment cette maxime, qu'il y aurait autant de folie à prétendre à la chasteté en menant une vie molle, oisive et sensuelle, qu'il y en aurait à vouloir éteindre le feu en jetant de l'huile dessus. Il ne cessait de rappeler aux riches l'obligation où ils étaient de faire l'aumône, s'ils voulaient se sauver. On ne trouvait point dans ses discours des pensées étudiées ; mais il y régnait une onction de laquelle on ne pouvait se défendre.

Le Pape Eugène IV, qui connaissait l'éminente vertu de Laurent, le nomma évêque de Venise en 1433. Le Saint employa tous les moyens possibles pour ne point accepter cette dignité; il engagea même ceux de son ordre à écrire au Pape, pour le prier de le laisser dans sa solitude : mais tout fut inutile; il fallut obéir. Il prit possession de son église avec tant de simplicité et si secrètement, que ses propres amis ne le surent que quand la cérémonie fut faite. Il passa toute la nuit suivante en prières devant un autel, pour attirer sur lui les grâces du Ciel; il fit la même chose la nuit qui précéda son sacre. Il fut, au rapport d'un célèbre protestant (4), admirable par sa piété sincère envers Dieu, par l'ardeur de son zèle pour la gloire du Seigneur, par son extraordinaire charité envers les pauvres. Il ne diminua rien des austérités qu'il avait pratiquées dans le cloître. Son assiduité à la prière lui mérita des lumières toutes célestes, cette fermeté invincible, cette activité infatigable dont toute sa conduite porta l'empreinte. Il sut pacifier les dissensions intestines qui agitaient l'État, et gouverner son diocèse dans les temps les plus orageux avec autant de facilité qu'il eût gouverné un monastère. Son ameublement

(4) Cave, *Hist. lit.* t. II, *Append.* p. 133.

ressentait son amour pour la simplicité et la pauvreté; et comme on lui représentait qu'il devait quelque chose à sa naissance, à la dignité de son siége et à la république, il répondit que la vertu était le seul ornement du caractère épiscopal, et qu'un évêque ne devait avoir d'autre famille que les pauvres de son diocèse. Sa maison n'était composée que de cinq personnes; il mangeait sur de la vaisselle de terre; il n'avait pour lit qu'une paillasse couverte de haillons, et n'avait qu'une mauvaise soutane pour vêtement. Sa sévérité envers lui-même, jointe à un grand fonds d'affabilité et de douceur envers les autres, le faisait universellement respecter. Il acquit un tel ascendant sur tous les esprits et tous les cœurs, qu'il vint facilement à bout de réformer divers abus qui s'étaient glissés dans le clergé et parmi les laïques. Son troupeau l'aimait et le respectait, et il n'y avait personne qui ne se soumît avec docilité à toutes ses ordonnances. Si l'exécution de ses pieux desseins éprouvait d'abord quelque difficulté, il savait en triompher par sa douceur et par sa patience.

Son zèle contre les théâtres lui suscita quelques ennemis. Un d'entre eux, qui était puissant, s'éleva avec beaucoup d'indécence contre un mandement qu'il avait donné à cet égard; il faisait passer le saint évêque pour un homme qui voulait porter dans le monde la rigidité du cloître, pour un moine minutieux que de vains scrupules agitaient, et il fit tous ses efforts pour soulever le peuple contre lui. Une autre fois, Justinien fut insulté publiquement dans les rues, et traité d'hypocrite. Il écouta les injures dont on le chargeait sans changer de visage et sans rien perdre de sa tranquillité. Il n'était pas moins insensible aux louanges et aux applaudissemens qu'on lui donnait; on ne remarquait en lui aucun mouvement de tristesse ni de quelque passion que ce fût; il jouissait d'une égalité d'âme que rien n'était capable d'altérer.

La première visite qu'il fit de son diocèse opéra des fruits incroyables. Il fonda quinze monastères et un grand nombre d'églises ; il réforma tous les abus qui s'étaient introduits par rapport à la célébration de l'office divin et à l'administration des sacremens. Il établit un si bel ordre dans sa cathédrale, qu'elle devint le modèle de toute la chrétienté; il y fonda de nouvelles prébendes, afin qu'elle fût desservie avec plus de décence et de dignité ; il érigea dix paroisses à Venise, et il y en eut alors trente dans cette ville, au lieu de vingt qui y étaient auparavant. On voyait tous les jours une multitude innombrable de peuple dans son palais ; les uns venaient y chercher de la consolation dans leurs peines, ou des secours dans leurs misères ; les autres venaient consulter le Saint dans leurs doutes. Sa porte n'était jamais fermée aux pauvres. Il aimait mieux distribuer du pain et des habits, pour faire éviter le mauvais emploi de l'argent, qui n'est que trop commun, même parmi les indigens, ou s'il en donnait, c'était toujours en petite quantité. Des dames pieuses portaient ses aumônes aux pauvres honteux ou à ceux qui avaient souffert des pertes considérables. Dans les charités qu'il faisait, il n'avait égard ni à la chair ni au sang. Quelqu'un étant venu le trouver de la part de Léonard son frère, il le renvoya en lui disant : « Retournez vers celui qui vous a envoyé, et » je vous charge de lui dire qu'il est en état de vous as- » sister lui-même. » Personne ne porta jamais plus loin que lui le mépris de l'argent. Il confia le soin de son temporel à un économe fidèle, et il avait coutume de dire à ce sujet : « Il est indigne d'un pasteur des âmes d'em- » ployer une partie considérable d'un temps qui est si » précieux, à entrer dans les petits détails qui ont l'argent » pour objet. »

Les Papes témoignaient à Laurent beaucoup de vénération. Eugène IV lui ayant mandé de venir le voir à Bologne,

il le reçut avec de grandes marques de distinction, et l'appela *l'ornement de l'épiscopat.* Nicolas V, qui avait pour lui les mêmes sentimens, cherchait toutes les occasions de lui donner des preuves efficaces de son estime. Enfin il en trouva une à la mort de Dominique Michelli, patriarche de Grado, laquelle arriva en 1451 (5). Il transféra la dignité

---

(5) On distingue dans l'ordre de la hiérarchie ecclésiastique, les patriarches, les primats, les archevêques et les évêques Les archevêques ou métropolitains, quoiqu'en puissent dire quelques auteurs, furent établis par les apôtres pour diriger les affaires publiques ou communes de plusieurs églises des grandes provinces. Aussi apprenons-nous d'Eusèbe, *Hist.* l. 3, c. 4, et de saint Chrysostôme, *Hom.* 1, *in Tit.* que saint Tite avait une inspection générale sur toutes les églises de la Crète. On lit encore dans saint Chrysostôme, *Hom.* 15, *in* 1, *Tim.* que saint Paul donna à saint Timothée une semblable inspection sur toutes les églises de l'Asie-Mineure. Anciennement les métropolitains, sur-tout en certains lieux, avaient une juridiction fort étendue sur leurs suffragans; les canons l'ont resserrée depuis dans des bornes fort étroites. Elle subsiste encore en quelques points; mais la discussion des causes majeures des évêques est renvoyée ou aux conciles provinciaux, ou au Saint-Siége. Les archevêques n'ont aucune juridiction sur les diocésains de leurs suffragans, quoique leurs cours en jugent les causes lorsqu'elles y sont portées par appel; ils ne peuvent non plus faire la visite des diocèses qui sont dans l'étendue de leurs provinces, à moins qu'ils n'y soient autorisés par un concile provincial, *Conc. Trid. Sess.* 24, c. 3, *de Reform.*

La juridiction des primats s'étend sur plusieurs métropolitains : mais elle a été aussi beaucoup limitée par les canons et par les usages particuliers. Il y a plusieurs primats qui n'en ont que le titre, tels étaient en France (avant le concordat de 1801) les archevêques d'Arles, de Bordeaux, de Bourges, de Sens, de Reims et de Rouen; ils ne le portaient que parce que quelques-uns de leurs prédécesseurs ont joui autrefois des prérogatives qui y sont attachées. L'archevêque de Lyon est le seul en France qui exerce la juridiction primatiale.

Celle des patriarches n'est point la même par-tout. Elle se réduit en certains lieux à quelques droits, tel qu'est celui de confirmer les nouveaux évêques.

Les grands patriarches d'Orient sont les évêques de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Il y a aussi un patriarche d'Ethiopie, c'est-à-dire, d'Abyssinie. L'évêque de Rome est, de droit

patriarcale au siége de Venise. Le sénat de cette ville, toujours jaloux de sa liberté, forma de grandes difficultés; il craignait que ses droits et ses priviléges ne fussent lésés en quelques circonstances. Pendant que l'on agitait cette affaire avec beaucoup de vivacité, Laurent se rendit dans le lieu où le sénat était assemblé, et y déclara qu'il aimait mieux quitter une place pour laquelle il n'était pas propre, et qu'il occupait depuis dix-huit ans contre sa volonté, que d'aggraver, par l'addition d'une nouvelle dignité, le fardeau qu'il avait tant de peine à porter. Le discours qu'il fit en cette occasion marquait de sa part un si grand fonds de charité et d'humilité, que le doge lui-même ne put retenir ses larmes; il en vint jusqu'à prier Laurent de ne point penser à sa démission, et de se conformer au décret

---

divin, non-seulement le chef de toute l'Eglise, mais encore en particulier patriarche de l'Occident. Voyez de Marca, *de Concord. Sacerd. et Imp.* l. 1, c. 3; Morin, l. 1, *exercit.* 1.; Thomassin, *de Benefic.* c. 3, 7, 8; Leo Allatius, *de Concord. utriusque Eccl.* l. 1, c. 25.

On établit depuis en Occident quelques patriarches bien inférieurs à ceux dont nous venons de parler; plusieurs même ne le sont que de nom. L'archevêque de Lisbonne prend le titre de patriarche des Indes portugaises. Le patriarcat d'Aquilée fut établi dans le sixième siècle, durant le schisme d'Istrie. Voyez Baronius, *ad an.* 570, n. 10, *et ad an.* 630, n. 18; de Marca, *de Primatu*, n. 20, 21; Ughelli, *Ital. Sacra.*

Les Huns ayant détruit Aquilée, où plusieurs Empereurs romains firent quelquefois leur résidence, les habitans et le patriarche de cette ville se retirèrent à Grado, qui est une île peu éloignée du continent. Ils y fondèrent une ville qui depuis devint considérable. Le patriarche retourna à Aquilée, lorsqu'on l'eut rebâtie, après les incursions des Lombards. Cette ville est aujourd'hui fort peu de chose; l'église de Grado a joui du droit de s'élire un patriarche jusqu'au temps où cette dignité a été transférée au siége de Venise. Quand la ville d'Aquilée eut passé sous la domination de la maison d'Autriche, le patriarche, qui était Vénitien, fit sa résidence à Udine, dans le territoire de la république. Le patriarcat d'Aquilée fut supprimé en 1751, par Benoît XIV, qui érigea à la place deux archevêchés, celui de Gorice pour les églises de la domination autrichienne, et celui d'Udine pour celles qui sont dans le pays soumis aux Vénitiens.

du Pape, dont l'exécution serait utile à l'Église et honorable à leur pays. Les sénateurs applaudirent au doge, et la cérémonie de l'installation du nouveau patriarche se fit au grand contentement de toute la ville.

Laurent se regarda comme un homme qui avait contracté une nouvelle obligation de travailler avec ardeur à l'accroissement du règne de Jésus-Christ et à la sanctification des âmes confiées à ses soins. On vit alors de la manière la plus sensible ce que peut un Saint dans les grandes places. Laurent trouvait du temps pour se sanctifier lui-même et pour rendre service au prochain. Jamais il ne se faisait attendre par sa faute; il quittait tout pour donner audience à ceux qui voulaient lui parler, sans distinction de pauvres ou de riches. Il recevait toutes les personnes qui se présentaient, avec tant de douceur et de charité, il les consolait d'une manière si touchante, il paraissait si parfaitement libre de toute passion, que l'on ne s'imaginait pas qu'il eût participé à la corruption originelle. Chacun le regardait comme un ange descendu sur la terrre. Ses conseils étaient toujours proportionnés à l'état des personnes qui s'adressaient à lui. On rendait si universellement justice à sa vertu, à sa sagesse et à ses lumières, que l'on ne voulait plus examiner de nouveau à Rome les causes qu'il avait décidées, et que dans le cas d'appel, on y confirmait toujours les sentences qu'il avait portées. Plein de mépris pour lui-même, il était insensible à l'idée que l'on pouvait se former de sa personne. Si quelqu'un le louait, il en prenait occasion de s'humilier davantage devant Dieu et devant les hommes. Il cachait ses bonnes œuvres autant qu'il lui était possible. Quand il lui échappait de ces larmes qui avaient leur source dans l'amour divin ou dans la vivacité de sa componction, il s'accusait de faiblesse et d'une excessive sensibilité d'âme. Il était entièrement mort à lui-même. Un domestique lui ayant un jour présenté à

table du vinaigre au lieu de vin et d'eau, il le but sans rien dire. Tout, jusqu'à sa bibliothèque, annonçait en lui l'amour de la pauvreté.

La république fut agitée de son temps par de violentes secousses, et menacée des plus grands dangers (6). Un saint hermite qui, depuis plus de trente ans, servait Dieu avec ferveur dans l'île de Corfou, assura qu'il avait su d'une manière surnaturelle, que l'état avait été sauvé par les prières du saint évêque. Le neveu de Laurent, qui a écrit sa vie d'un style pur et élégant, rapporte comme témoin oculaire, qu'il fut favorisé du don des miracles et de celui de prophétie.

Il avait soixante-quatorze ans lorsqu'il composa son dernier ouvrage, intitulé : *Les degrés de perfection* (7). Il l'eut à peine achevé, qu'il fut pris d'une fièvre violente. Voyant ses domestiques occupés à lui préparer un lit, il leur dit tout troublé : « Que voulez-vous donc faire ? Vous perdez

---

(6) Philippe Visconti, duc de Milan, enflé des heureux succès qu'il avait eus contre Gênes et contre d'autres états voisins, méditait la ruine des Vénitiens : mais ceux-ci le défirent en 1429, et le mirent hors d'état de leur nuire. Il mourut en 1447 ; en lui finit la maison de son nom, qui avait eu la souveraineté de Milan, depuis qu'Eliprand en avait reçu l'investiture de Charles-le-Gros, en 881, avec le titre de vicomte. Les états de Philippe passèrent au général François Sforza, par son mariage avec Blanche, fille naturelle de ce prince, qui avait été légitimée. Sforza fut toujours l'ennemi des Vénitiens. Le duché de Milan fut possédé par sa famille jusqu'en 1535, que Charles-Quint le réunit au domaine de la maison d'Autriche.

(7) Les œuvres de saint Laurent Justinien ont été imprimés plusieurs fois. La meilleure édition que nous en ayons est celle qui parut à Venise, en 1751, 2 vol. in-folio. Ce sont des sermons, des lettres et des traités de piété. Le langage du Saint est celui du cœur ; il n'y a point d'auteur qui soit plus propre à enflammer d'amour pour Dieu, à inspirer une tendre dévotion pour tous les mystères du salut, à perfectionner dans l'esprit de componction, d'humilité, de renoncement, de retraite, et à remplir de zèle pour l'acquisition de toutes les vertus.

» votre temps. Mon Seigneur est mort étendu sur une croix. » Est-ce que vous ne vous rappelez point que saint Martin » disait dans son agonie, qu'un chrétien doit mourir sur » la cendre et le cilice? » Il voulut absolument qu'on le couchât sur la paille. Tandis que ses amis pleuraient autour de lui, il s'écriait dans des ravissemens de joie : « Voilà » l'époux : allons au devant de lui ; » puis, levant les yeux au ciel, il ajoutait : « Seigneur Jésus, je m'en vais » à vous. » D'autres fois il se livrait aux sentimens de cette sainte frayeur qu'inspire la pensée des jugemens de Dieu. Quelqu'un lui disant un jour qu'il devait être pénétré de joie, puisqu'il allait recevoir la couronne, il se troubla et répondit : « La couronne est pour les soldats courageux, » et non pour des lâches tels que moi. » Sa pauvreté était si grande, qu'il n'avait rien dont il pût disposer. Il fit cependant son testament, et ce fut seulement pour exhorter tous les hommes à la vertu, et pour ordonner qu'on l'enterrât comme un simple religieux dans le couvent de Saint-George. Mais après sa mort, le sénat ne voulut point permettre que cette dernière clause fût exécutée. Durant les deux jours qui précédèrent sa mort les différens corps de la ville vinrent recevoir sa bénédiction. L'entrée de sa chambre fut ouverte aux pauvres comme aux riches, et il fit à tous des instructions fort touchantes. Marcel, un de ses disciples bien-aimés, pleurant amèrement, il le consola, en lui disant : « Je vais vous précéder : mais vous me » suivrez bientôt. Nous nous réunirons à Pâques prochain. » La prédiction fut vérifiée par l'événement. Ayant fermé les yeux, il expira tranquillement le 8 Janvier 1455, dans la soixante-quatorzième année de son âge. Il y avait vingt-deux ans qu'il était évêque, et quatre qu'il était patriarche. On ne l'enterra que le 17 de Mars, à cause de la contestation qui s'éleva touchant le lieu de sa sépulture. Il fut béatifié en 1524 par Clément VII, et canonisé par Alexan-

dre VIII en 1690. On marqua sa fête au 5 de Septembre, qui était le jour où il avait été sacré évêque.

Les ministres de Jésus-Christ doivent, comme saint Laurent Justinien, travailler sérieusement à leur propre sanctification, s'ils veulent prêcher l'Évangile avec fruit. Ils n'inspireront l'amour de la vertu aux autres, ils ne les porteront efficacement à la pratique des vérités de la religion, qu'autant qu'ils se seront bien pénétrés des maximes du christianisme, et qu'ils se seront accoutumés à en faire la règle de leur conduite. Les obligations pastorales ont beaucoup d'étendue ; elles ne se bornent point à ceux qui sont chargés par état d'annoncer la parole sainte ou d'administrer les sacremens. Il n'y a personne qui ne soit pasteur sous quelques rapports ; les parens et les maîtres le sont pour ceux qui leur sont soumis. Ceux qui n'en exerceront point les fonctions à l'égard des personnes confiées à leurs soins, rendront à Dieu un compte bien rigoureux.

## S. BERTIN, ABBÉ.

Tiré des six vies de saint Bertin ; la première, qui est authentique, paraît avoir été écrite environ cent ans après la mort du Saint, par l'auteur des anciennes vies de saint Omer et de saint Winoc. Il serait à souhaiter que cet auteur, qui nous donne les circonstances de plusieurs miracles, eût rapporté les actions du Saint dans un plus grand détail. On s'est servi d'un bon manuscrit de cette vie, qui est du onzième ou du douzième siècle, qui se garde dans la bibliothèque de Saint-Bertin, et qui est coté 638. La seconde vie, dont la copie est aussi ancienne, fut écrite, selon toutes les apparences, cent ans après la première. On y a ajouté un appendice des miracles postérieurs, qui est du dixième siècle. La troisième vie, écrite en vers, est du dixième ou du onzième siècle. Elle se garde en manuscrit dans la bibliothèque de Saint-Bertin, et est cotée 638. La quatrième vie, écrite d'un style élégant, mais un peu diffus, a pour auteur Folcard, moine de Saint-Bertin, qui la dédia à Bovon, son abbé, en 1051 ou 1052. Ce n'est guères que la première vie, avec quelques additions. C'est aussi un manuscrit de la bibliothèque

de Saint-Bertin, coté 732 (1). La cinquième vie, écrite en vers, est de Simon, abbé de Sithiu. L'auteur était jeune quand il la composa et il demeurait alors à Gand, où il resta depuis l'an 1136 jusqu'à l'an 1148. La sixième vie fut composée dans le quatorzième siècle, d'après toutes celles dont nous venons de parler. Il y a encore trois

---

(1) Un moine, nommé Fulcart ou Folcard, vécut quelque temps dans le monastère du Sauveur, à Douvres, lequel appartenait à la congrégation de Cluny. S'étant arrêté à Cantorbéry, vers l'an 1068, il fut élu abbé de Thorney, dans le comté de Cambridge. ( Vid. *Monast. Anglic.* vol. 1, p. 242, et Brown-Willis, *Hist. des Abbayes parlem.* t. I, p. 188. ) Ayant eu de grandes contestations avec l'évêque de Lincoln, il quitta son abbaye, et retourna à Sithiu ( *Monast. Angl.* Brown-Willis, Tanner, etc. ). Il était singulièrement estimé d'Aldred, archevêque d'Yorck, à la prière duquel il écrivit la vie de saint Jean de Béverley, laquelle est en manuscrit dans le Musæum britannique, et qui a été publiée par Mabillon, *Sec.* 3. *Ben.* p. 433, ainsi que par les Bollandistes, t. III, *Maii*, p. 168. Il écrivit aussi la vie de saint Oswald, évêque de Worcester, et celles de quelques autres Saints anglais.

Léland, Fabricius, etc. pensent que ce Folcard est différent du moine de Saint-Bertin, qui porte ce nom; mais il paraît que le moine anglais était venu de Saint-Bertin, qu'il retourna à ce monastère, et qu'il y mourut. Ce sentiment s'accorde parfaitement avec la chronologie. Est-il probable que deux moines du même nom aient également possédé dans la même maison, la musique et le talent de bien écrire en prose et en vers, sur-tout dans un temps où il y avait si peu de personnes qui sussent écrire le latin? Au moins auraient-ils été distingués par quelque épithète. Frappé de ces raisons, Cave pense qu'il n'y a eu qu'un Folcard; Fabricius, Mansi, etc., qui embrassent l'opinion contraire, ne la prouvent point. Les écrits que Folcard composa en Angleterre, pouvaient être peu connus à Sithiu, et ceux qu'il composa à Sithui pouvaient être presque ignorés en Angleterre; et voilà pourquoi les auteurs anglais ne les auraient point nommés avec ses autres ouvrages. Les possessions que l'abbaye de Saint-Bertin avait à Douvres, et celles qu'elle eut ensuite dans les lieux voisins, comme à Chilleham, à Trullega et à Leveland, montrent que l'on passait souvent de ce monastère en Angleterre. Le voisinage seul invitait à faire ce passage, sur-tout dans un temps où les étrangers étaient si bien reçus par les Anglais. On connaît la révolution qui se fit à cet égard, principalement sous Guillaume-le-Conquérant. On trouve dans les archives de l'abbaye de Saint-Bertin trente-neuf titres qui constatent la réalité des anciennes possessions qu'elle avait auprès de Douvres.

relations anonymes des miracles opérés au tombeau, ou par l'intercession de saint Bertin. Le P. Stilting, un des plus habiles continuateurs de Bollandus, en a publié une partie avec des notes et un commentaire préliminaire sur l'histoire de saint Bertin, lequel est bien travaillé. On doit aussi consulter la chronique de Saint-Bertin, compilée par Jean d'Ipres, communément appelé Ipérius, qui était abbé de ce monastère, et qui mourut en 1383. Ce sont deux manuscrits de la bibliothèque de Saint-Bertin. D. Martène en a donné une bonne édition, *Anecdot.* t. III, p. 446, 776. Le même auteur a donné aussi le supplément de cette chronique, qui va jusqu'à l'an 1497. *Vet. Monum.* t. 6, p. 614. Cet ouvrage renferme bien des anecdotes intéressantes; mais il faut le lire avec précaution, parce qu'il y a beaucoup d'erreurs par rapport aux dates, aux personnes et aux faits (2).

## L'AN 709.

SAINT BERTIN, issu d'une famille noble, établie dans le territoire de Constance en Suisse, naquit vers le commencement du septième siècle. Il apprit dès son enfance à n'aimer et à n'estimer que la vertu, et à mépriser le monde, ainsi que tout ce qui ne tendait pas directement à l'unir à Dieu d'une manière parfaite. Touché de l'exemple de saint Omer son parent, qui fit profession de la règle de saint Colomban à Luxeul, en Bourgogne, il alla se consacrer au Seigneur dans la même maison avec deux de ses amis, Mommolin et Ebertran ou Bertran. Il était alors fort jeune; mais il ne s'en distingua pas moins par sa ferveur dans tous ses exercices.

Il y avait alors à Luxeul cinq cents religieux. Ils étaient

---

(2) Il ne faut point confondre la chronique de saint Bertin ou d'Ipérius, avec les *Annales Bertiniani Regum Francorum, ab an.* 741, *ad an.* 882. Ce dernier ouvrage, qui est une histoire générale de l'Occident, a été publié d'après un ancien manuscrit, par Duchesne, t. III, p. 150, et par Muratori, *Script. Ital.* t. II, p. 490. Fréher en a donné l'appendice qui va jusqu'à l'an 900, dans ses *Scriptores German.* t. I, p. 46. On trouve aussi un supplément au même ouvrage, dans Leibnitz. *Script. Brunsv.* t. I, p. 192.

gouvernés par saint Eustase, qui succéda à saint Colomban lorsque celui-ci fut obligé, en 610, de se retirer à Bobio, en Lombardie. Cette abbaye, fondée peu de temps auparavant, était une excellente école, où l'on enseignait tout ce qui a rapport à l'étude de la religion. On en vit bientôt sortir un grand nombre d'évêques célèbres par leur vertu et leur savoir. Saint Omer, saint Mommolin et saint Bertin en furent les principaux ornemens. Ils firent de rapides progrès dans l'étude, et se rendirent tous trois fort habiles dans la connaissance de la discipline ecclésiastique et de l'Ecriture sainte (3). Ils sanctifièrent leur travail par l'esprit de pénitence et de prière, et le rapportèrent toujours à la même fin que celle vers laquelle ils dirigeaient toutes leurs actions.

Vers l'an 637, saint Omer fut fait évêque de Térouenne ou Tarvanne, en Artois. C'était l'ancienne métropole des Morins. Saint Walbert, alors abbé de Luxeul (4), sentant

(3) Voyez Mabillon, *Act. SS. Ben.* t. II, p. 562, n. 7, 8, *et l'Histoire lit. de la France.*

(4) On lit dans l'ancienne vie de saint Omer, qu'il fut envoyé à Térouenne, par saint Eustase, second abbé de Luxeul, qui fut élu en 610, et qui gouverna quinze ans son monastère. Il en chassa un religieux turbulent, nommé Agreste, qui s'était déclaré en faveur des trois chapitres, auxquels saint Colomban, par ignorance du fait, avait été trop favorable. Le martyrologe romain, dans lequel il est nommé sous le 29 de Mars, le représente comme un homme célèbre par sa science et ses miracles. Si l'on suit l'opinion commune, qui met sa mort en 625, il faudra dire qu'il désigna saint Omer pour la mission de Térouenne, douze ans avant le sacre de ce Saint. Saint Walbert, troisième abbé de Luxeul, est nommé dans quelques martyrologes monastiques, sous le 2 de Mai; mais on ne trouve ni son nom, ni même celui de saint Colomban, dans le martyrologe romain. Saint Walbert gouverna son monastère depuis l'an 625 jusqu'à l'an 665. Voyez Mabillon, Baillet, les auteurs de l'*Histoire lit. de la France*, t. III, et D. Grapin, *Hist. de la ville et de l'abbaye de Luxeul, an.* 1770. Cette histoire, qui remporta, en 1770, le prix de l'académie de Besançon, est encore manuscrite.

de quelle importance il était d'associer au nouvel évêque quelques ouvriers apostoliques, lui envoya, vers l'an 639, saint Bertin, saint Mommolin et Ebertran. Le pays des Morins avait été anciennement éclairé de la lumière de la foi; mais son influence avait été bien faible; et depuis près d'un siècle, Jésus-Christ était presque universellement méconnu. Il ne serait pas facile de comprendre ce que nos saints missionnaires eurent à souffrir pour déraciner l'idolâtrie, avec les vices qui en sont la suite, et pour civiliser un peuple qui était alors presque entièrement barbare. Ils se montrèrent puissans en paroles et en œuvres; et Dieu bénissant leurs travaux, ils firent une moisson abondante dans une terre ingrate et stérile.

Mommolin, Bertin et Ebertran se bâtirent un monastère sur une petite montagne, à une lieue de Sithiu, aujourd'hui Saint-Omer. C'était une solitude d'un accès difficile, et qui était environnée de marais, et par la rivière d'Aa. Saint Omer désirait établir saint Bertin premier abbé de ce monastère; mais celui-ci ne voulut jamais y consentir, et l'on pense que sa jeunesse fut une des principales raisons qu'il allégua pour justifier sa résistance. La conduite de la nouvelle communauté fut donc confiée à saint Mommolin, qui était plus âgé. Les choses restèrent en cet état pendant environ huit ans. Le nombre des religieux devenant de jour en jour plus considérable, on manqua bientôt de terrain pour construire des cellules. Ainsi on fut obligé de s'occuper des moyens de former un nouvel établissement (5).

Les îles et les solitudes situées au milieu des rochers et d'un accès difficile, étaient les lieux auxquels les anciens

(5) Le lieu où était le premier monastère est fort célèbre par la dévotion des fidèles; on l'appelle *Saint-Mommolin* ou *l'ancien Monastère*. C'est présentement une église paroissiale que dessert un moine de Saint-Bertin. Ce religieux fait sa résidence au prieuré de Ham, qui est peu éloigné, et qui dépend de l'abbaye de Saint-Bertin.

fondateurs de monastères donnaient la préférence. Ils s'y trouvaient moins exposés aux distractions, et plus libres de converser avec Dieu. Nos Saints ne quittèrent leur solitude que pour en chercher une autre. S'étant mis dans un bateau, ils remontèrent la rivière en chantant des psaumes, et entrèrent dans des marais qui étaient à côté. A une lieue de distance, ils trouvèrent l'île de Sithiu, qu'ils choisirent pour leur demeure. Adroald, seigneur du pays, et un des principaux de ceux que saint Omer avait convertis, avait donné à ce saint évêque une de ses terres, nommée Sithiu ou Sitdiu (6). Il y avait une colline, et au bas de la vallée, une île formée par les eaux du marais. La rivière passait alors à quelque distance de là (7). Omer fit bâtir une église sur l'éminence. La solitude qui régnait en ce lieu le lui rendait très-agréable, et l'on pense qu'il s'y retirait souvent, lorsque, les fonctions de son ministère l'appelaient dans cette partie de son diocèse. Il se félicitait du nouvel établissement formé par nos saints religieux, puisque toutes les fois qu'il irait à son église de Sithiu, il se trouverait à portée de jouir de leur conversation, et de profiter de leurs conseils.

L'île de Sithiu était alors remplie de fondrières et environnée de marais. Le sol actuel a été haussé de dix-sept pieds, par les terres qu'on y a rapportées à chaque fois que l'on a rebâti l'abbaye. C'est ce que les architectes ont

---

(6) *Adrowaldus magnam suæ hæreditatis partem cum omni suâ multiplici substantia Deo et beato obtulit Audomaro, villam videlicet Sithius. B. vero Audomarus in prædictâ villâ ante adventum prædictorum virorum ecclesiam ædificavit, in eo etiam loco in quo sacrum pausat in pace corpusculum.*

(7) Un abbé de Saint-Bertin a changé le cours de la rivière, en faisant creuser un nouveau lit depuis Blendecque jusqu'à Saint-Mommolin, par Arques et Saint-Omer, près de l'abbaye. On voit encore des vestiges de l'ancien lit à Blendecque, etc.

remarqué aux différentes couches de terre que l'on a trouvées lorsqu'ils ont fait creuser les fondations pour placer dans l'église ces deux magnifiques piliers de marbre, qui chacun sont d'un seul bloc. On ne conçoit pas comment un pareil lieu est devenu habitable, ni comment l'industrie humaine a pu le rendre aussi uni, aussi beau et aussi commode qu'il l'est aujourd'hui.

Saint Mommolin fut le premier supérieur, non-seulement de l'ancien monastère, mais encore de celui qui fut bâti dans l'île de Sithiu, sous l'invocation de saint Pierre, et que l'on appelle présentement saint Bertin. Il est nommé conjointement avec ses deux compagnons inséparables qui se retirèrent en même temps à Sithiu. Le nom de saint Bertin est communément placé le premier; ce qui vient peut-être de ce que saint Mommolin résidait souvent dans l'ancien monastère avec les religieux qui y étaient restés. Il peut se faire aussi que ce rang lui ait été donné à cause de la grande célébrité qu'acquit le monastère de Sithiu sous son gouvernement.

Achaire, évêque de Noyon et de Tournai, étant mort vers l'an 659, saint Mommolin fut élu pour lui succéder (8). Il gouverna ce diocèse avec une grande sainteté, jusqu'au 16 Octobre 685, qu'il alla dans le ciel recevoir la récompense de ses vertus. Il mena Ebertran avec lui, et l'établit premier abbé du monastère de Saint-Quentin, qui depuis a été changé en un chapitre de chanoines séculiers.

---

(8) Saint Achaire mourut en 639, et eut S. Eloi pour successeur, comme Butler le dit lui-même dans les notices de ces deux Saints, sous le 27 Novembre et sous le 1 Décembre. Saint Mommolin ne fut donc pas élu pour succéder à S. Achaire, mais bien pour succéder à saint Eloi qui en effet mourut le 1 Décembre 659. — Voyez la note qui se trouve dans la vie de S. Mommolin, sous le 16 Octobre.

(*Note de la prés. édit.*)

Saint Bertin fut fait abbé de Sithiu en l'île. Ce monastère, sous son gouvernement, n'eut pas moins de célébrité que celui de Luxeul. On y pratiquait de longs jeûnes et une abstinence rigoureuse. On n'y vivait que de racines, d'herbes et de pain, et l'on n'y buvait que de l'eau. La prière qui était presque continuelle, y sanctifiait le travail et les autres actions extérieures. Les moines, qui se relevaient les uns les autres, chantaient nuit et jour à l'église les louanges du Seigneur. Les travaux les plus pénibles ne dispensaient personne des veilles et de la prière publique.

Plusieurs personnes de qualité, touchées de la vie édifiante de ces pieux solitaires, leur firent des donations considérables, déposant leurs biens entre leurs mains, pour qu'ils fussent le patrimoine des pauvres. Bertin entra parfaitement dans les vues des donateurs. La vie austère que menaient les moines, renfermait leurs besoins dans des bornes étroites.

Les religieux de cette abbaye et plusieurs savans critiques soutiennent que le lieu où Bertin et ses compagnons s'étaient retirés, étant trop humide pour qu'on pût y construire un cimetière suffisant pour leur monastère, saint Omer leur fit transférer par Adroald la donation de Sithiu et de ses dépendances, qui lui était destinée; qu'il leur céda lui-même l'église de Notre-Dame qu'il faisait achever conjointement avec les moines, et que ceux-ci ajoutèrent à l'église un cimetière et des cellules. Le chapitre de la cathédrale de Saint-Omer prétend au contraire que son église, qui est la même que celle dont on vient de parler, n'a jamais appartenu ni à saint Bertin, ni à ses disciples (9). Quoi qu'il en soit, un seigneur riche, nommé

(9) Cette question a été discutée avec beaucoup de chaleur dans un procès considérable entre M. Joseph Alphonse de Valbelle, évêque de

Hérémar, ayant donné au saint abbé sa terre de Wormoult, sur la petite rivière de Peen, en Flandre, il y

---

Saint-Omer, et son chapitre, et l'abbé et les religieux de Saint-Bertin, au sujet des droits honorifiques prétendus par ceux-ci dans les processions générales.

Ceux qui suivent le sentiment soutenu par les religieux de Saint-Bertin, et par les savans qui pensent comme eux, citent en leur faveur d'anciens monumens, d'après lesquels ils concluent que l'église de Notre-Dame, aujourd'hui cathédrale, a été long-temps en la possession des moines. (*Stilting, Act. SS. Comment. prævio in S. Bertin.* §. 9.) Ils prouvent la même chose par la lettre de saint Folquin, évêque de Térouenne, touchant la sécularisation de cette église par Frindugis; par le *Chartularium* de Folquin, diacre de Saint-Bertin, compilé dans le dixième siècle, fini et présenté à l'abbé Adalophe, en 961, qui existe encore aujourd'hui, et qui, selon Mabillon, est le premier modèle de ces sortes de collections; par la vie de saint Erkembodon, écrite dans le huitième siècle, *ap. Boll.* t. II, *April.* p. 93; par Folcard, n. 20; par plusieurs diplômes de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire, *ap. Mabil. de re Diplom.* l. 6, p. 605; par la plus ancienne vie de saint Omer, où il est dit que saint Bertin, accompagné de ses moines, alla de l'église de Saint-Pierre à celle de Notre-Dame, pour y célébrer les funérailles de saint Omer. Le P. Stilting infère de ce passage, que l'église de Notre-Dame appartenait à saint Bertin, quoiqu'on lise dans quelques vies postérieures du saint évêque (ce qu'on ne peut d'ailleurs contester) que le clergé vint aussi à ses funérailles, sans doute des églises voisines. (Voyez D. Clety, moine et bibliothécaire de Saint-Bertin, mort en 1755, *Réponses aux Observations*, etc. an. 1738.) Cet auteur, au jugement de ceux dont il défend la cause, s'est trop abandonné aux conjectures. Il a nié, contre l'autorité de l'ancienne vie de saint Omer, que ce saint évêque eût bâti une église sur la montagne de Sithiu avant l'arrivée de saint Bertin, de saint Mommolin et d'Ebertran. Il paraît pourtant que cette église ne venait que d'être fondée. L'évêque ou quelques ecclésiastiques pouvaient la desservir avant qu'elle fût érigée en titre.

Selon ceux qui suivent le même sentiment, Frigugis, ou plutôt Fridugis, prêtre anglais, fut nommé abbé de Sithiu et de Saint-Martin de Tours, par l'Empereur Louis-le-Débonnaire, la huitième année du règne de ce prince. Le P. Stilting montre que c'était un homme d'un mérite distingué, et le justifie des imputations dont quelques auteurs avaient flétri sa mémoire. Il était chancelier de l'Empereur, et selon toutes les

fit bâtir, en 695, un monastère dont l'église fut dédiée sous l'invocation de saint Martin. Saint Winnoc en

---

apparences, disciple d'Alcuin, qui avait été avant lui abbé de Saint-Martin. Il trouva cent trente religieux dans les monastères de Saint-Pierre et de Notre-Dame; excité sans doute par le désir de faire fleurir la régularité, il mit à Saint-Pierre quatre-vingts de ses religieux, et envoya le reste dans d'autres maisons. Ayant ensuite sécularisé l'église de Notre-Dame, il y établit un chapitre de chanoines séculiers. On prouve tout ceci par la charte de saint Folquin, en 850; par le *Chartularium* de Folquin, moine et diacre de Saint-Bertin, etc. Quant à la charte de saint Folquin, que quelques auteurs prétendaient supposée, Mabillon et Stilting en ont défendu l'authenticité. Hugues, successeur de Fridugis dans l'abbaye de Saint-Pierre de Sithui, appuyé de l'autorité de Charles-le-Chauve, et de celle de saint Folquin, évêque de Térouenne, fit dans le nouvel établissement quelques changemens relatifs au temporel; il institua un custode ou garde des reliques et du trésor, qui fut un moine. Mais depuis ce temps-là, l'église de Notre-Dame a été toujours desservie par des chanoines séculiers. Ce chapitre obtint plusieurs priviléges honorables de différens Papes, comme de Grégoire VII, en 1075, de Calixte II, en 1123, de Grégoire IX, etc. Lorsqu'on érigea un évêché à Saint-Omer, en 1559, l'église dont il s'agit devint cathédrale.

Il faut présentement rapporter les raisons sur lesquelles se fondent les chanoines de la cathédrale de Saint-Omer. 1° Selon eux, on doit regarder comme supposées les anciennes chartes citées par leurs adversaires, et notamment celles d'Adroald et de saint Omer. 2° Leur sécularisation par Fridugis est une fable, puisqu'on ne peut prouver solidement par des monumens anciens et incontestables, que leur église ait d'abord été desservie par des moines de Saint-Bertin. 3° Les anciennes chartes contredisent les vies de saint Omer, et ne s'accordent point entre elles, saint Bertin étant nommé dans celle d'Adroald, avant saint Mommolin, qui était abbé ou supérieur. 4° Il n'est pas croyable que les solitaires dont il s'agit aient fondé presque en même temps deux monastères dans un petit hameau; si celui de Saint-Pierre eût été trop humide pour enterrer les morts, ils pouvaient aller tous ensemble se loger à cinquante pas de là, autour de l'église de Notre-Dame. Le vieux monastère ayant toujours été habité, selon leurs adversaires, il s'ensuivrait qu'on aurait établi trois communautés en moins de dix-huit mois, dans l'espace d'une lieue. 5° En supposant que l'église de Notre-Dame eût été desservie par des moines dans le huitième siècle, il resterait encore à prouver que ces religieux étaient dépendans du monas-

fut le troisième et le plus célèbre abbé. C'est la célèbre abbaye, connue présentement sous le nom de Berg-Saint-Winnoc.

Le comte Walbert, seigneur d'Arques, près de Saint-Omer, et de Poperingue près d'Ipres, ayant embrassé la foi, fit aussi des donations considérables à notre Saint. On dit que le manoir d'Arques fut compris dans ces donations. Au moins est-il certain que cette terre appartient depuis bien des siècles à l'abbaye de Saint-Bertin. Quant à la terre de Poperingue, elle fut certainement donnée à la même abbaye, qui y possède un prieuré. L'auteur de la plus ancienne vie de saint Bertin dit que ce Saint était le directeur du comte Walbert et de Regentrude sa femme, et que le comte venait souvent le visiter. Le fils unique de Walbert reçut au baptême le nom de Bertin. Il embrassa fort jeune l'état monastique, et mena une vie sainte sous la conduite de celui dont il portait le nom. On garde ses reliques dans l'église de Saint-Omer. Elles ont été déposées sous le grand autel, avec celles de saint Erkembo-

---

tère de Saint-Pierre. 6° Il est contre toute vraisemblance que Fridugis ait consenti à la sécularisation dont il s'agit; si cet abbé était vertueux, il devait réformer et non pas séculariser un de ses monastères; si au contraire il était ambitieux, il ne pouvait se dépouiller lui-même de son autorité et d'une partie considérable de ses possessions. 7° L'histoire de l'institution de la *custodie*, donnée à un moine par Hugues, successeur de Fridugis, n'est appuyée sur aucune preuve solide; on ne trouve d'ailleurs qu'un seul de ces *custodes* de l'état religieux, nommé Morus, lequel est décrié pour avoir fait enlever le corps de saint Omer. 8° Il est prouvé par divers monumens, que la custodie n'a jamais été la première dignité du chapitre, et qu'elle fut réunie à la prévôté entre les années 1220 et 1227.

*Nota.* L'ouvrage intitulé : *La vérité de l'histoire de l'église de Saint-Omer et de son antériorité sur l'abbaye de Saint-Bertin*, imprimé à Paris, en 1754, in-4°, est rempli de fautes et d'omissions essentielles : le chapitre même en convient.

don et de plusieurs autres Saints (10). Un grand nombre de seigneurs, nouvellement convertis du paganisme, renoncèrent au monde pour vivre dans les exercices de la contemplation et de la pénitence, sous les lois et la discipline de saint Bertin. Ce saint abbé eut la consolation de voir son monastère rempli de religieux qui retraçaient dans leur conduite les merveilles que l'histoire rapporte des solitaires qui peuplèrent les déserts de l'Egypte.

Se sentant accablé par le poids des années, il se fit remplacer en 700 par Rigobert un de ses disciples, afin de passer le reste de sa vie dans l'état de simple religieux, il alla se renfermer dans un petit hermitage, dédié sous l'invocation de la Sainte-Vierge, et situé près du cimetière de ses moines. Il y passait les jours et les nuits dans une prière presque continuelle, et y vaquait aux exercices de la discipline régulière avec l'humilité et la fidélité du novice le plus fervent.

Saint Bertin, à l'exemple de saint Colomban, de saint Fursy, de saint Fiacre, etc., ne permettait point aux femmes d'entrer dans la clôture de son monastère, ni dans son église. Cette loi fut religieusement observée jusqu'en 938, que l'on fit une exception en faveur d'Adèle ou Alice, femme d'Arnulphe, comte souverain de Flandre. Cette pieuse princesse, attaquée d'une maladie longue et incurable, désirait ardemment d'aller prier dans l'église de Saint-Bertin, non-seulement pour implorer l'intercession de ce Saint, mais encore pour goûter les douceurs de la so-

---

(10) Jean d'Ipres, Mabillon et plusieurs autres écrivains confondent le comte de Walbert avec le troisième abbé de Luxeul, qui portait le même nom. Mais ce dernier était certainement abbé plusieurs années avant la conversion de Walbert, seigneur d'Arques et de Poperingue. Bertin, fils du comte, se fit moine, comme nous venons de le dire; mais le père n'embrassa jamais le même état; du moins n'y a-t-il point de monumens qui le prouvent.

litude dans un lieu qui n'était pas éloigné de son palais. Wicfrid, évêque de Térouenne, et Folbert, évêque de Cambrai, après avoir pris l'avis de l'abbé du monastère, lui accordèrent la dispense dont elle avait besoin, et la conduisirent eux-mêmes dans l'église chacun par un bras. C'était le Lundi de Pâques de l'année 988. Lorsqu'elle fut devant la châsse de saint Bertin, elle se prosterna, et pria avec une crainte mêlée de respect et de confiance. Une guérison parfaite fut le fruit de sa foi et de sa piété (11). En reconnaissance de cette grâce, elle enrichit la châsse du Saint, et fit à l'église des présens considérables. On voit au fond du chœur ce miracle représenté dans un groupe de figures de marbre, qui sont d'un travail achevé.

Saint Bertin, qui avait toujours eu une dévotion singulière pour saint Martin, voulut que Rigobert, son successeur, érigeât une chapelle sous l'invocation de ce Saint. Elle fut bâtie dans le lieu de l'église le plus honorable; en sorte qu'on la regardait comme une des parties les plus respectables de l'abbaye. Aussi a-t-elle été rétablie toutes les fois qu'on a fait des réparations à l'église; elle est maintenant au chevet du grand autel.

Rigobert se démit aussi du gouvernement de son abbaye, et saint Bertin le confia à Erlefride, qu'il avait élevé dès l'enfance. C'était un religieux d'une grande vertu, qui consacrait les jours et les nuits à la prière, et qui était favorisé du don des miracles.

Saint Bertin doit avoir vécu plus de cent ans; il en avait trente lorsqu'il vint pour la première fois à Saint-Omer.

---

(11) Voyez les dernières vies de saint Bertin. On garde la relation manuscrite du miracle dont il s'agit, dans les archives de l'abbaye de Saint-Bertin. Elle a été publiée par Jean d'Ipres, *Chron. S. Bertin. part.* 2, c. 23; par Erembold, *de ingressu Athalæ Comitissæ in templum S. Bertini.*

Les auteurs modernes de sa vie disent qu'il mourut à la cent douzième année de son âge. Sa mort, selon le calcul du P. Stilting, arriva le 9 Septembre 709; il fut enterré dans la chapelle de saint Martin, que saint Rigobert avait fait bâtir par son ordre, mais qui ne fut achevée et ornée qu'après sa mort. Il y a eu plusieurs translations de ses reliques.

La première se fit du temps de saint Folquin, qui cacha sous terre, dans l'église de Saint-Pierre, le corps du saint abbé, la même année qu'il avait caché celui de saint Omer dans l'église de Notre-Dame. Cette précaution le mit à l'abri de la fureur des Normands, et le préserva de plusieurs autres accidens (12). On ne fait aucune mémoire de cette translation. On découvrit les reliques du Saint lorsqu'on répara l'église en 1050. Wido, archevêque de Reims, les renferma le 2 de Mai dans une châsse avec beaucoup de solennité, à la prière de l'abbé Bovon. On fait l'office de cette translation, sous le titre d'élévation, le 4 du même mois. La troisième translation fut faite en 1237 par Pierre, qui était tout à la fois évêque de Térouenne et de Cambrai. On mit les reliques de saint Bertin dans une nouvelle châsse qui était d'une grande richesse; on célèbre la fête de cette translation le 16 de Juillet. Le diacre Folquin dit dans son *Chartularium*, qu'en 948, son père le porta et l'offrit à l'abbaye de Saint-Bertin le 2 de Novembre. qui était le jour de la fête de l'élévation ou de la translation du corps du saint abbé. On ignore ce que c'est que cette translation qui se célébrait alors le 2 de Novembre. On a ouvert la châsse de saint Bertin, et l'on a vé-

---

(12) L'abbaye de Saint-Bertin fut pillée par les Normands et les Danois en 847 et 861; ces barbares la brûlèrent en 880; divers accidens la réduisirent en cendres dans les années 1000, 1031, 1081 et 1152. Elle était alors de bois en grande partie.

rifié ses reliques plusieurs fois, notamment dans les années 1395, 1464 et 1688. Dans cette dernière année, on détacha de la tête la mâchoire inférieure, avec deux dents et quelques autres petits ossemens, que l'on porta à Poperingue avec beaucoup de dévotion, et que l'on déposa solennellement dans l'église paroissiale de cette ville, qui est dédiée sous l'invocation du Saint.

L'abbaye et l'église de l'île de Sithiu, qui étaient un des plus beaux ornemens de la ville de Saint-Omer, ont porté pendant plus de quatre cents ans le nom du prince des apôtres; mais il y en a plus de cinq cents qu'elles portent celui de saint Bertin, à cause des reliques de ce Saint, que l'on vient visiter de toutes parts, et par la vertu desquelles il s'est opéré un grand nombre de miracles. L'église que l'on voit aujourd'hui est un des plus beaux édifices dans le goût gothique qu'il y ait en France. Le trésor, qui était fort riche, était dû à la libéralité de Charlemagne, des autres Empereurs, et d'un grand nombre de princes et de prélats célèbres. Cette église fut achevée et consacrée en 1520, le 9 d'Octobre, jour auquel cette dédicace se célèbre avec autant de pompe que de piété.

La châsse où sont renfermées les reliques de saint Bertin, à l'exception de la tête et de quelques autres ossemens qui en ont été tirés, est élevée au-dessus du grand autel. Elle est d'argent et de cuivre doré, et couverte de pierres précieuses; elle a sept pieds de longueur sur deux de largeur et trois de hauteur. La plus grande partie des os de la tête du Saint sont dans un magnifique buste de vermeil, enrichi aussi de pierreries qui sont très-précieuses par leur grosseur et leur rareté.

## S. ALTON, ABBÉ EN ALLEMAGNE.

### Huitième siècle.

SAINT ALTON était un moine écossais d'une grande vertu. Ayant passé en Allemagne vers le milieu du huitième siècle, il y devint célèbre par ses miracles, et fonda dans la Bavière, par les libéralités du Roi Pepin, l'abbaye d'Altmunster, que les Allemands appellent Altenmunster (1).

(1) Les moines écossais ou irlandais fondèrent plusieurs monastères en Allemagne. Les abbayes de Honau et de Mourbarch, en Alsace, leur furent redevables de leur fondation dans les années 721 et 727. (Voyez M. l'abbé Grandidier, *Hist. de l'église de Strasbourg*, t. I, p. 253 et 398.) Ils établirent encore des monastères à Erford, à Ratisbonne, à Wurtzbourg, à Nuremberg, à Vienne, à Eichstadt et dans d'autres lieux. Frédéric II et d'autres Empereurs décidèrent que quelques-uns de ces monastères n'appartenaient qu'aux religieux qui étaient écossais de naissance. On en trouve la liste dans les remarques de Bollandus sur la vie de saint Alton, *ad diem* 9 *Februarii*.

On lit dans Paul Emile, qu'Achaïus, Roi d'Ecosse, fit une ligue solennelle avec Charlemagne, et qu'un corps de braves Ecossais suivit ce prince dans les guerres qu'il entreprit contre les Saxons. Des prêtres et des moines d'une grande sainteté passèrent en même temps d'Ecosse en Allemagne, et y travaillèrent avec fruit à la conversion des infidèles. Leur science, leur zèle et leur piété les firent estimer de Charlemagne, et plusieurs d'entre eux furent élevés à la dignité épiscopale. Tels furent, 1° saint Sidoine, évêque de Passaw, qui était le compagnon de saint Virgile de Saltzbourg, et dont il est parlé dans la vie de ce Saint, publiée par Canisius. 2° Saint Tanton, abbé d'Amarbaric, en Ecosse, puis missionnaire, et enfin troisième évêque de Werden. Il était en grande faveur auprès de Charlemagne. Il fut martyrisé par les infidèles en 815. (Voyez Krantzius, *Métrop.* l. 1, c. 22; Lesley, *Hist. Scot.* l. 5.) On l'honore le 16 de Février. 3° Saint Patton, qui succéda à saint Tanton dans le gouvernement de l'abbaye d'Amarbaric, et qui fut depuis évêque de Werden, après la mort de Swidbert. Il eut la confiance de Charlemagne tant qu'il vécut. Il est nommé sous le 13 et le 30 de Mars dans les calendriers d'Ecosse et d'Allemagne. On lit dans

Les peuples parmi lesquels il vivait étaient alors barbares, et plongés dans tous les vices qui sont la suite de l'ignorance et de la superstition. Mais sa piété et son humilité firent sur eux une impression si puissante, qu'un très-grand nombre se convertirent et entrèrent dans les voies de la perfection. Sa vie seule était une preuve sensible de ce que peut la grâce dans des vases fragiles et corrompus par nature. On l'honore en Allemagne le 9 de Février, qui paraît avoir été le jour de sa mort. Mais il est nommé sous le 5 de Septembre dans les calendriers d'Angleterre. L'abbaye d'Almunster fut rebâtie dans le quinzième siècle, et donnée aux religieuses Brigitines.

Voyez Aventinus, *Annal. Boïorum*, l. 1; Raderus, *Bavaria sancta*, t. I, p. 68; Bollandus, *ad diem* 9 *Februarii;* Chastelain, *not. sur le martyr.* p. 597.

---

Molan, *addit. ad Usuard.* que Patton et Tanton, écossais de naissance, l'un le second, et l'autre le troisième évêque de Werden, furent mis par le Pape au nombre des Saints, du temps de Havunch, huitième évêque de cette ville.

Dans le dixième siècle, Marianus Scotus passa du monastère de Dunkel en Ecosse, en Allemagne. Il s'établit à Ratisbonne, où il enseigna, avec plusieurs de ses compatriotes, les lettres sacrées et profanes. Il fonda dans la même ville un monastère pour les Ecossais, en 1074. On peut voir sur les fruits de leur zèle, et sur la réputation qu'ils acquirent par leur piété et leur savoir, Aventinus, l. 6, *Annal. Boïorum.* Lazius, l. 7, *de Gentium migrationibus.*

Henri, surnommé *le Lion,* premier duc d'Autriche, le second des fils de saint Léopold, marquis d'Autriche, charmé de la piété de ces moines écossais, en invita quelques-uns à venir à Vienne. Il fonda pour eux, en 1144, sous la règle de saint Benoît, une magnifique abbaye, qu'il désigna pour le lieu de sa sépulture et de celle de toute sa famille. On y voit encore dans l'église son tombeau, ainsi que ceux de Théodore sa femme (fille de l'Empereur Manuel Comnène), de ses deux fils Léopold et Henri, et de sa fille Agnès. Voyez Le Mire, *Origin. Benedictin.*

## S. CORENTIN, 1er ÉVÊQUE DE CORNOUAILLE OU DE QUIMPER, DANS LA BASSE-BRETAGNE.

Quatrième siècle.

Saint Corentin passe pour avoir été disciple de saint Martin de Tours, et est reconnu pour le premier évêque de Cornouaille ou de Quimper, dans la Basse-Bretagne. Sa vie mérite si peu de créance, que nous n'osons entrer dans aucun détail des actions qu'on lui attribue. On ignore jusqu'au temps où il a vécu. Il est avec la Sainte-Vierge, patron titulaire de l'église dont il fut le fondateur. La ville de Kemper ou Quimper a été appelée de son nom Quimper-Corentin. On l'y honore le 1er de Mai, le 5 de Septembre et le 12 de Décembre. Plusieurs églises de France se glorifient de posséder une partie de ses reliques. On en garde quelques ossemens dans l'abbaye de Saint-Victor à Paris.

Voyez Henschénius, t. I, *mart.* p. 246, n. 7, *ad fin.*; le P. Longueval, *Hist. de l'égl. Gallic.* t. I, p 390; Baillet, sous le 5 de Sept.

## S. GÉNÉBAUD, 1er ÉVÊQUE DE LAON.

Sixième siècle.

Saint Génébaud, aussi distingué par sa naissance que par son savoir, fut ordonné premier évêque de Laon par saint Remi de Reims. Il était marié; mais après son ordination, il se sépara de sa femme pour vivre dans la continence, selon les règles de l'Église. Il éprouva combien il est dangereux de compter sur ses propres forces. Les visites trop fréquentes qu'il permit à sa femme de lui rendre, le

firent tomber, et il en eut deux enfans, étant évêque. Ayant depuis reconnu sa faute, il se jeta aux pieds de saint Remi, son métropolitain. Celui-ci le reçut avec bonté, sans intéresser cependant les droits de la justice divine. En réparation du scandale qu'il avait donné, il le renferma dans une cellule, près de l'église de Saint-Julien à Laon. L'évêque y passa sept ans entiers dans les pratiques de la pénitence, après quoi Dieu lui fit connaître que son péché lui était pardonné. La vie qu'il mena depuis fut toujours très-édifiante. Quelques auteurs pensent qu'il n'était point encore mort au milieu du sixième siècle.

Voyez la vie de saint Remi, par Hincmar, *ap. Sur. ad* 13 *Januar.*; le P. Longueval, *Hist. de l'Egl. Gal.*, t. II, p. 846, et Baillet, sous le 5 de Septembre.

---

## † LE B. GENTIL, MARTYR.

Tiré de la légende de son office et de l'Abrégé de la Vie des Saints des trois ordres de Saint-François, par le P. Ferot, tom. II.

L'AN 1340.

MATELICA, ville de la Marche d'Ancône, fut la patrie du B. Gentil; il appartenait à une famille illustre, nommée Finaguerria. Jeune encore, il se consacra à Dieu dans l'ordre de Saint-François. Après avoir achevé ses études et reçu le sacerdoce, il se retira sur le mont Alverne, lieu célèbre par le séjour de son saint patriarche, et bientôt il se montra un modèle accompli de toutes les vertus. Il trouvait tant de goût à se livrer à l'oraison, à garder le silence et à vivre dans la solitude, que souvent il passait à l'église des nuits entières, absorbé dans la contemplation des choses divines et le cœur rempli d'une douceur céleste. Les religieux du couvent qu'il habitait, ad-

mirant ses vertus et son mérite, le choisirent deux fois pour leur supérieur. Gentil gagna tous les cœurs par ses qualités aimables, et parvint à inspirer à ses frères une sainte ardeur pour leur perfection ainsi que pour l'exacte pratique de leur règle. Bientôt sa réputation s'étendit au loin. Prédicateur éloquent de la parole de Dieu, par la sainteté de sa vie et par l'ardeur de son zèle, il ramèna dans les sentiers de la vertu des hommes malheureusement enfoncés dans le bourbier du vice; par ses miracles, il fit connaître la vérité à des âmes qui étaient enveloppées de ténèbres épaisses.

Ayant obtenu de ses supérieurs la permission nécessaire, Gentil passa dans le Levant pour y prêcher la foi, et parcourut les frontières de l'Egypte, ainsi que celles de la Perse; mais, ignorant la langue des peuples qui habitaient ces contrées, il était prêt à revenir sur ses pas, lorsque Dieu, qui lui-même avait inspiré cette vocation à son serviteur, lui fit connaître qu'il l'avait destiné pour annoncer son Evangile à ses peuples. Gentil, docile à la volonté du ciel, s'avança donc dans la Perse et y acquit à Jésus-Christ, par ses prédications, un grand nombre d'âmes. Le Seigneur autorisa sa doctrine par le don des miracles. Les Persans, frappés de ces prodiges, reçurent le baptême au nombre de dix mille. Le nouvel apôtre prenait toutes les précautions que lui inspirait sa charité pour affermir ces nouveaux fidèles; il se nourrissait à peine, était couvert de vêtemens grossiers, et son amour pour Jésus-Christ lui faisait mépriser comme la boue toutes les choses de la terre; s'il recevait quelque argent, il le donnait de suite pour le soulagement des pauvres. Il excella dans le don de prophétie, et l'événement montra la vérité de ce qu'il avait annoncé.

Marc Cornaro, célèbre doge de Venise, se rendant en Perse comme ambassadeur, le B. Gentil alla le join-

dre pour visiter avec lui, sur le mont Sina en Arabie, le tombeau de sainte Catherine. Il continua ensuite ses travaux dans ce pays ; mais les Sarrasins, qui voyaient avec peine les succès qu'il obtenait sur la secte impie de Mahomet, lui firent souffrir le martyre à Toringie, en 1340. Ses précieuses reliques furent obtenues, à prix d'argent, par un noble Vénitien nommé Nicolas Quirini, et transportées à Venise, où elles reposent dans l'église des Frères-Mineurs. Le culte de ce serviteur de Dieu a été approuvé par le Pape Pie VI, qui permit à l'ordre de Saint-François et au clergé de Matelica d'en célébrer chaque année la fête, le 5 Septembre, jour de sa précieuse mort.

---

## + LES QUATRE-VINGTS MARTYRS DE CONSTANTINOPLE, SOUS L'EMPEREUR VALENS.

### L'AN 370.

L'Empereur Valens ayant fait la paix avec les Goths, qui devenaient de plus en plus redoutables en Europe et en Asie, partit de Constantinople, au commencement de l'an 370, pour aller à Antioche soutenir la guerre entreprise contre les Perses depuis trois ans. Il était à peine arrivé à Nicomédie, en Bithynie, lorsqu'il apprit la mort d'Eudoxe, fameux évêque arien de Constantinople, qu'il avait toujours soutenu. Il approuva l'élection que les ariens firent de Démophile pour lui succéder, mais il fut très-irrité contre les catholiques, qui avaient choisi un évêque de leur communion, nommé Evagre. Ce fut aux ariens un nouveau prétexte d'allumer contre eux le feu de la persécution, et ils excitèrent en effet dans la ville un tumulte, qui donna de grandes inquiétudes à l'Empereur. Il envoya aus-

sitôt des troupes de Nicomédie, avec ordre d'arrêter le nouvel évêque des catholiques et celui qui l'avait sacré, et de les envoyer séparément en exil.

Les ariens, devenus plus insolens par cette nouvelle marque de protection du prince, maltraitèrent les catholiques avec plus de hardiesse qu'auparavant. Ils ne se contentèrent pas des injures, mais les frappèrent outrageusement, les mirent en prison, les trainèrent devant les magistrats de leur secte et leur firent payer de grosses amendes. Pour se plaindre de ces violences, les catholiques députèrent vers l'Empereur quatre-vingts ecclésiastiques distingués, ayant à leur tête Urbain, Théodore et Ménédeme.

Ces députés présentèrent à Nicomédie leur requête à l'Empereur, et lui exposèrent avec fidélité l'état des choses. Valens fut extrêmement irrité de leurs remontrances; mais parce qu'il craignait toujours quelque sédition qui l'obligeât de retourner à Constantinople, il dissimula sa colère, et donna des ordres secrets à Modeste, préfet du prétoire, pour les faire tous périr sans bruit. Modeste, feignant de les envoyer en exil, ce qu'ils acceptèrent généreusement, les fit mettre dans un vaisseau, et donna ordre aux matelots d'y mettre le feu, quand ils seraient en pleine mer. Les confesseurs furent embarqués comme pour aller vers l'Hellespont ou en Phrygie; mais lorsqu'on les eut fait avancer au milieu du golfe d'Astaque, les mariniers mirent le feu au bâtiment, sautèrent aussitôt dans une chaloupe qu'ils faisaient suivre, et abandonnèrent les serviteurs de Dieu à leur sort. Un grand vent, qui soufflait du côté du levant, poussa le vaisseau déjà tout enflammé jusques sur les côtes de la Bithynie, où il fut englouti par les flots.

L'église grecque célèbre la mémoire de ces martyrs le 18 Mai, mais le martyrologe romain le 5 Septembre. Ceci arriva en 370. La famine qui affligea cette année la Phry-

gie et les pays voisins fut regardée généralement comme une punition divine de cette cruauté.

Voyez Socrate, *Hist.* (l. IV, c. 6; l. VI, c. 14, 15); George de Nazianze, *Orat. ad Patr. concil. Constant.; Orat. in laud. Basil. Orat. de Heron.; Orat. ad Arian.*, Sozomène, *Hist.* (l. VI, c. 14), Papebroch, *Acta Sanct.* t. IV, *Maii*, p. 170 sqq., Fleury; l. XVI, c. 13; Baillet, sous le 5 Septembre.

## 6 Septembre.

## S. PAMBON DE NITRIE, ABBÉ.

Tiré de Pallade, *in Lansiac;* de Rufin, *Hist. Patr.;* de Sozomène; de Cotelier, *Apoth. Patr.* p. 628, 637 et 841. Voyez Tillemont, t. VIII, p. 445.

### L'AN 385.

SAINT PAMBON s'attacha dans sa jeunesse au grand saint Antoine dans le désert; et pressé d'un désir ardent d'être admis au nombre de ses disciples, il le pria de lui tracer des règles de conduite. Le patriarche des anciens solitaires lui dit qu'il devait toujours vivre dans la pratique de la pénitence et de la componction, se détacher de toute affection désordonnée, ne jamais se confier en lui-même ou dans ses propres forces, veiller assidûment sur son cœur et sur tous ses sens, faire chacune de ses actions de manière qu'il n'eût jamais lieu de s'en repentir dans la suite, réprimer enfin sa langue et sa sensualité. Pambon se mit aussitôt en devoir de pratiquer ces différentes leçons.

La mortification de la sensualité, si recommandée par les Pères, est un des principaux moyens pour soumettre les sens et les passions. Comme elle a quelque chose d'extérieur pour objet, les occasions de la pratiquer sont plus fréquentes. Sa principale vertu est de contenir dans le devoir la partie sensuelle de l'âme, dont la révolte commença à la désobéissance de nos premiers parens. L'obligation du

jeûne n'est pas moins expresse, étant une partie essentielle de la pénitence extérieure. La vie austère de tant de Saints est bien propre à confondre ces lâches chrétiens qui font leur dieu de leur ventre, qui sont les ennemis de la croix de J. C. (1) ou qui n'ont point le courage de se faire la moindre violence pour résister à la sensualité. Comment pouvoir se gouverner soi-même, lorsqu'on est esclave d'une passion si méprisable? Saint Pambon excella parmi les anciens solitaires, tant par la continuité, que par l'austérité de ses jeûnes. Il ne se distingua pas moins par la sagesse avec laquelle il sut gouverner sa langue.

Ayant un jour consulté un solitaire, celui-ci lui rapporta ce premier verset du psaume trente-huitième : *J'ai dit en moi-même, je veillerai sur moi en toutes choses, pour ne point pécher par ma langue.* Pambon n'eût pas plus tôt entendu ces paroles, qu'il retourna dans sa cellule sans attendre le second verset, en disant que c'en était assez pour une fois, et qu'il allait tâcher de mettre cette leçon en pratique. Pour y réussir, il gardait un silence perpétuel ; ou s'il était obligé de répondre aux questions qu'on lui faisait, ce n'était qu'après avoir bien pesé toutes les paroles qu'il devait proférer. Souvent il méditait plusieurs jours devant Dieu sur les réponses qu'il ferait à ceux qui le consultaient. Il acquit à cet égard un tel degré de perfection, qu'il égalait ou surpassait même saint Antoine. Ses discours d'ailleurs étaient tellement assaisonnés de sagesse et de prudence, qu'on l'écoutait comme un envoyé du ciel. L'abbé Pémen disait de lui : « On remarque dans l'abbé Pambon trois pratiques » extérieures bien dignes d'imitation : son jeûne, qui va » tous les jours jusqu'au soir, son silence, et une grande » application au travail des mains (2). »

---

(1) Philip. III, 18.
(2) Cotel. *Apoth.* p. 628, n. 150.

Saint Antoine inculquait souvent à ses disciples l'obligation où étaient les solitaires de travailler, tant pour faire pénitence que pour éviter l'oisiveté, et pour entretenir la vigueur de l'âme dans les exercices de piété. La nécessité de cette pratique, qu'il connaissait par sa propre expérience, lui fut encore confirmée par une vision qui est rapportée dans les vies des Pères de la manière suivante : « L'abbé » Antoine étant assis dans le désert, se sentit violemment » troublé par la tristesse, par des pensées mauvaises et par » des ténèbres intérieures. Il dit alors à Dieu : Seigneur, » je désire être sauvé ; mais les pensées qui m'agitent sont » un obstacle à mon salut. Que ferai-je dans l'affliction » qui me désole ? comment serai-je sauvé ! Il se lève aus- » sitôt, et va dans sa cellule. Il y voit un homme qui tra- » vaillait assis, et qui se mettait ensuite à prier, ce qu'il » fit à différentes reprises, entremêlant ainsi successivement » la prière et le travail des mains. Il ne douta point que » cet homme ne fût un ange que Dieu lui envoyait pour » lui enseigner ce qu'il avait à faire ; et l'ange lui dit dans le » même moment : Faites de même, et vous serez sauvé. » Antoine, rempli de joie et de confiance, fit usage de ce moyen de salut et fut tranquille le reste de sa vie (3). Saint Pambon suivait la même maxime avec la plus grande exactitude, et ne craignait rien tant que de perdre quelques instans d'un temps qui est si précieux.

Il aimait tellement l'humiliation, qu'il pria Dieu pendant trois ans de ne le point glorifier devant les hommes, mais de le rendre au contraire un objet de mépris à leurs yeux. Le ciel cependant le glorifia pendant sa vie, mais lui accorda la grâce de se servir des applaudissemens qu'il recevait, pour s'établir de plus en plus dans l'humilité. L'éclat

---

(3) Cotel. *Apoth.* n. 1, p. 340. Rosweide, *Vit. Patr.* l. 3, n. 500 ; l. 5, *libello* 7, n. 1.

des dons qui enrichissaient son âme, rejaillissait jusque sur son visage : on remarquait dans son extérieur un certain air de majesté et une espèce de lumière divine, qui le rendaient en quelque sorte semblable à Moïse, et qui faisaient que personne n'osait le regarder en face. Saint Antoine, admirant la pureté de son cœur et l'empire qu'il avait acquis sur ses passions, avait coutume de dire de lui, que la crainte de Dieu l'avait rendu le sanctuaire du Saint-Esprit.

Saint Pambon, ayant quitté saint Antoine, se retira dans le désert de Nitrie. Mais il passa quelque temps dans le monastère des Cellules, où Rufin dit qu'il alla recevoir sa bénédiction en 374. Sainte Mélanie l'ancienne, visitant les solitaires de l'Egypte, alla voir saint Pambon au monastère de Nitrie. Elle le trouva travaillant assis, et occupé à faire des nattes. Elle lui offrit trois cents livres pesant d'argent, et le pria d'accepter cette partie de son bien pour assister les frères qui étaient dans le besoin. Le saint abbé, sans interrompre son travail, et sans regarder Mélanie ni son présent, lui dit que Dieu récompenserait sa charité. Puis se retournant vers Origène, son disciple, il lui ordonna de distribuer tout l'argent aux frères de la Lybie et des îles, dont les monastères étaient fort pauvres, et de ne rien réserver pour ceux d'Egypte, parce que le pays était riche et abondant. Mélanie, qui se tenait toujours debout en sa présence, lui dit : « Savez-vous, mon père, qu'il y a là » trois cents livres d'argent ? Ma fille, lui répondit l'abbé, » sans jeter seulement les yeux sur le coffre où était l'ar- » gent, celui à qui vous avez fait ce présent n'a pas be- » soin que vous lui disiez combien il pèse. Si vous l'avez » offert à Dieu, qui n'a pas dédaigné de recevoir deux » oboles des mains de la veuve, et les a même plus esti- » mées que les grands présens des riches, n'en parlez pas

» davantage. » Mélanie raconta elle-même à Pallade ce que nous venons de rapporter (4).

Saint Athanase pria saint Pambon de quitter son désert pour venir à Alexandrie confondre les ariens, en rendant témoignage à la divinité de Jésus-Christ. Le saint abbé, étant dans cette ville, se mit à pleurer amèrement à la vue d'une comédienne qui était parée pour monter sur le théâtre; et comme on lui demandait quelle était la cause de ses larmes, il dit qu'il pleurait, et sur le triste état de l'âme de cette femme, et sur sa propre lâcheté dans le service divin. « Eh quoi! ajouta-t-il, se peut-il que j'aie moins de » soin de plaire à Dieu, que cette malheureuse n'en a de » tendre des piéges à l'innocence (5)? »

L'abbé Théodore ayant prié Pambon de lui donner quelques instructions, il lui dit : « Allez, et pratiquez la miséricorde et la charité envers tous les hommes. La miséricorde fait trouver confiance devant Dieu. » Le prêtre de Nitrie lui demandant comment les frères devaient vivre : « Ils doivent vivre, répondit-il, dans le travail, dans la » pratique de toutes les vertus, préserver leur conscience » de toute tache, et sur-tout éviter de donner du scandale au » prochain. » Pambon disait quelque temps avant que de mourir : « Depuis que je suis venu dans le désert, et que » je m'y suis construit une cellule, je ne me souviens point » d'avoir mangé d'autre pain que celui que j'ai gagné par » mon travail, ni d'avoir jamais proféré aucune parole » dont j'aie eu lieu de me repentir dans la suite. Je vais » cependant à Dieu, comme un homme qui n'a point en» core commencé à le servir (6). »

Il mourut à l'âge de soixante-dix ans, sans maladie et

---

(4) Pallad. *in Lausiac.* c. 117.
(5) Socrate, l. 4, c. 32; Cotelier, *Apoth.* p. 639, n. 4.
(6) Cotel. *loc. cit.* p. 640, n. 8.

sans douleur. Il était alors occupé à faire une corbeille, qu'il légua à Pallade, alors son disciple, n'ayant rien autre chose dont il pût disposer (7). Mélanie se chargea du soin de ses funérailles; et ayant obtenu la corbeille léguée à Pallade, elle la conserva précieusement jusqu'à sa mort. Saint Pambon est honoré par les Grecs le 18 de Juillet. Quelques calendriers marquent sa fête à d'autres jours. Plusieurs hagiographes donnent sa vie sous le 6 Septembre.

C'était une des maximes de ce Saint, que *quiconque avait un cœur pouvait être sauvé* (8). Les austérités pratiquées dans les déserts ne conviennent point aux gens du monde, elles seraient même incompatibles avec les devoirs de leur état. Mais tous sont capables d'aimer Dieu souverainement, et de faire de leur amour le principe de leurs pensées, de leurs désirs, de leurs actions. Voilà ce que peuvent faire, avec le secours de la grâce, tous ceux qui ont un cœur. Dans quelques circonstances que nous nous trouvions, nous avons mille occasions de soumettre nos penchans par la mortification, de régler les mouvemens de nos cœurs et de purifier nos affections par le recueillement et la prière, d'unir nos âmes à Dieu par des actes réitérés de l'amour divin. Les hommes de toutes les conditions peuvent devenir de grands Saints, et trouver dans les fonctions mêmes attachées à leur état, des moyens de pratiquer ces vertus héroïques qui conduisent à la perfection.

---

(7) Pallad. *in Lausiac. ibid.*
(8) Cotel. *loc. cit.* n. 90, p. 640.

## S. ÉLEUTHÈRE, ABBÉ DE SAINT-MARC, PRÈS DE SPOLETTE, EN ITALIE.

### Vers l'an 585.

La simplicité du cœur et l'esprit de componction furent les vertus qui caractérisèrent principalement saint Eleuthère. Il fut élu abbé du monastère de Saint-Marc, près de Spolette, et favorisé du don des miracles. Ayant pris dans son monastère un enfant qu'il avait délivré du démon, il dit un jour à ce sujet : « Depuis que cet enfant est parmi les » serviteurs de Dieu, le démon n'ose plus approcher de » lui. » Ces paroles semblaient annoncer de la vanité de sa part, aussi le démon entra-t-il de nouveau dans l'enfant pour le tourmenter comme auparavant. Eleuthère avoua humblement sa faute; il indiqua un jeûne dans sa communauté, qui se mit en prières avec lui pour ce malheureux enfant. Dieu les exauça, et le démon sortit une seconde fois de celui qu'il possédait.

Saint Grégoire-le-Grand ressentait une vive douleur de ne pouvoir jeûner le Samedi-saint, à cause d'une extrême faiblesse de poitrine. Il engagea Eleuthère, qui était alors à Rome, dans le monastère de Saint-André, de venir à l'église avec lui. Son dessein était d'obtenir de Dieu la guérison de son infirmité, afin qu'il pût se réunir aux fidèles dans la pratique d'un jeûne aussi solennel. Eleuthère pria avec beaucoup de larmes, et Grégoire fut en état de satisfaire sa dévotion, comme il le désirait avec tant d'ardeur. On lui attribue encore la résurrection d'un mort. Ayant quitté le gouvernement du monastère de Saint-Marc, il se retira dans celui de Saint-André à Rome, où il mourut vers l'an 585. On porta depuis son corps à Spolette.

Voyez saint Grégoire-le-Grand, *Dialog.* l. 3, c. 14, 21, 33; l. 4, c. 35.

## S. CHAGNOALD, ÉVÊQUE DE LAON.

### L'AN 633.

Saint Chagnoald, vulgairement appelé saint Chagnon (1), fils de Chagnéric ou Agnéric, un des principaux seigneurs de la Brie, était frère de saint Faron, évêque de Meaux, et de sainte Fare, abbesse d'Eboriac. Il suivit dans son exil saint Colomban dont il était disciple. Il revint ensuite à Luxeul. Sainte Fare ayant demandé à saint Eustase, successeur de saint Colomban, quelques-uns de ses religieux, pour établir une communauté d'hommes à Eboriac, saint Chagnoald lui fut envoyé avec saint Walbert. Les deux serviteurs de Dieu travaillèrent avec beaucoup de zèle à faire fleurir la discipline régulière dans le nouveau monastère. Walbert retourna depuis à Luxeul : mais Chagnoald resta à Eboriac, aujourd'hui Faremoutier, jusqu'au temps où il fut élevé sur le siége de Laon. On ignore les actions saintes par lesquelles son épiscopat fut honoré. On sait seulement qu'il assista au concile tenu à Reims, en 625, et qu'il souscrivit aux titres de la fondation de l'abbaye de Solignac en Limousin, faite en 631 par saint Eloi, qui était encore laïque. Il mourut d'apoplexie, vers l'an 633, comme nous l'apprenons d'une lettre de saint Paul de Verdun à saint Didier de Cahors, à qui il en demanda la nouvelle. Les auteurs du *Gallia Christiana* mettent sa mort en 640. Il est honoré le 6 de Septembre.

Voyez le *Gallia Christ. nova*, t. IX, p. 511; du Plessis, *Hist. de l'égl. de Meaux*, t. I, p. 14, 15, 27; le P. Longueval, *Hist. de l'égl. Gal.* t. III, p. 470, et Baillet, sous le 6 de Septembre.

(1) En latin, *Chagnoaldus*, *Hagnoaldus*, *Chainoaldus*, *Agnoaldus*, *Chagnulfus*.

## S$^{te}$ BÈGES OU S$^{te}$ BEES, VIERGE EN ÉCOSSE.

### Vers l'an 650.

Cette Sainte était Irlandaise de naissance. Après avoir mené quelque temps la vie anachorétique, elle fonda un monastère à Copeland, près de Carlisle (1). Sa châsse était autrefois célèbre par les pélerinages qui s'y faisaient de toutes parts. Il y a en Ecosse un lieu appelé de son nom, *Kibées*, suivant une note du savant Thomas Innes, qui est sur un calendrier manuscrit qu'on garde au collége des Ecossais à Paris.

Voyez Alford, *Annal.* t. II, p. 294; le *Monasticon. Anglic.*; le P. Suysken, un des continuateurs de Bollandus, t. II, *Septembr.* p. 694.

---

(1) Suivant Alford et Suysken, sainte Bees était la même que sainte Heyne ou sainte Hieu, qui fut la première religieuse de Northumberland, et qui reçut le voile des mains de saint Aidan. Ayant fondé un monastère à Heorthu, elle en fit sainte Hilde abbesse, et se retira à Tadcaster, où elle mourut vers l'an 650. Elle est honorée le 22 de Novembre, sous le nom de *Bees*. Bède l'appelle *Hieu*. Elle peut avoir été Irlandaise. Les habitans des îles voisines de Cumberland avaient commerce avec l'Irlande, y prenaient des femmes, et plusieurs d'entre eux étaient Irlandais d'origine.

Parmi les monastères que notre Sainte fonda, on compte ceux de Copeland, de Heorthu et de Hartlepole. Le troisième était à 7 milles de l'embouchure de la Tees, et peut-être à Heortnesse, qui est un promontoire situé dans l'évêché de Durham. La Sainte quitta cette île, et se fit construire une cellule à Calcaria, qui, selon Bède, était appelé *Helcacester* par les Saxons. Camden pense que c'est ce qu'on nomme aujourd'hui *Tadcaster*. Si l'on en croit l'auteur du *Monasticon Angl.* et Mabillon, t. I, *Ann.* p. 436, sainte Bees quitta Calcaria, et se retira dans le monastère de Hacanos, situé à trois milles de Scarborough, où elle mourut. Bède ne parle point de cette dernière migration; il dit seulement qu'après s'être fait remplacer par sainte Hilde à Heorthu, elle fonda un monastère parmi les *Hacani*, à treize milles de celui de

## † LE B. PIERRE ACOTANTO, LAÏQUE.

Tiré des leçons de son office et des Bollandistes, tome sixième de Septembre, page 650.

### Vers l'an 1180.

Personne n'a jamais mieux observé que ce bienheureux le grand précepte de l'aumône. Nous ne connaissons point l'époque de sa naissance, les écrivains qui nous parlent de lui ne l'indiquant pas. On sait seulement qu'il a vécu dans le douzième siècle. Il naquit à Venise, et appartenait à la famille noble dont il porte le nom. Les vertus qu'il pratiqua avec une perfection admirable, au milieu du monde et dans une condition ordinaire de la société, sont une nouvelle preuve que l'on peut se sauver dans tous les états. Entre ses vertus, celle qui brilla davantage fut sa charité envers les pauvres; elle semblait née avec lui, et il en soutenait la pratique par d'abondantes et de continuelles aumônes. Dieu lui avait accordé de grandes richesses; il les employa si généreusement à soulager les malheureux, qu'il se dépouilla pour eux de tout son patrimoine, qu'il ne réserva pas même son mobilier, et que dans sa vieillesse il fut réduit à recevoir la faible aumône qui lui était rigoureusement nécessaire pour soutenir son existence. Tel fut le degré héroïque de son amour pour le prochain; se rendant ainsi l'exact imitateur de son divin

---

Streneschalt ou Whitby. Bège, que Bède met à Hacanos, au temps de la mort de sainte Hilde, et qui alors servait Dieu dans l'état monastique depuis plus de trente ans, paraît être différente de sainte Bees, puisque saint Aïdan mourut cent ans avant elle. On doit donc conclure que notre Sainte mourut à Calcaria. Son corps fut depuis porté à Withby, selon le bréviaire d'Aberdeen. On met sa mort peu de temps après le milieu du septième siècle.

Maître, qui, suivant l'expression de saint Paul, est devenu de riche qu'il était pauvre par charité pour nous.

C'était surtout pendant l'hiver que le B. Pierre faisait éclater davantage sa tendre compassion pour les misérables. La ville de Venise est coupée par une infinité de canaux, et dans le mauvais temps les quartiers situés dans la partie basse, sont souvent inondés de manière à ce qu'on ne puisse y parvenir qu'en bateaux. C'est dans ces quartiers que la classe la moins aisée de la population demeure. Il arrivait quelquefois, à l'époque où vivait le B. Pierre, que l'hiver se prolongeant, ces malheureux ne pouvaient sortir de leurs maisons, et qu'ils éprouvaient toute la rigueur du besoin; surtout les femmes et les enfans, qui ayant moins de force que les hommes, ont aussi moins de courage; ils étaient ainsi exposés à mourir de faim. Le serviteur de Dieu, pour les préserver de cette calamité, ne se contentait pas de leur envoyer en abondance ce qui leur était nécessaire pour se nourrir; lui-même, au milieu de la nuit, afin de n'avoir que le ciel pour témoin, il conduisait de ses propres mains une barque qui lui appartenait, et il allait dans les maisons des infirmes leur distribuer en secret du pain, du bois, des vêtemens, et autres choses nécessaires à la vie, qu'il leur portait sur ses épaules.

C'est ainsi qu'employant tous ses jours à l'exercice des œuvres de miséricorde, ce parfait chrétien parvint à une heureuse vieillesse. Riche en mérites, il termina sa carrière par une mort précieuse aux yeux du Seigneur. Il n'avait jamais suivi les vanités du monde, et jusqu'à son dernier moment il conserva intacte sa chasteté, qu'il avait gardée toute sa vie dans le célibat avec un soin extrême. Il mourut au mois d'août 1180 ou 1187; car les auteurs varient sur l'époque. Son convoi fut remarquable par le grand nombre de pauvres qui y assista; tous le pleuraient comme

leur père, et leurs regrets étaient un éloge accompli de cet homme de miséricorde ; mais leur tristesse fut changée en joie, par les miracles qui s'opérèrent au tombeau du serviteur de Dieu, et qui devinrent pour eux une preuve certaine du bonheur dont il jouissait. Son corps avait été déposé dans un coin inconnu du cimetière ; la Providence permit qu'il fût retrouvé en 1250 ; il était aussi entier que le jour de son trépas, et revêtu de son cilice avec lequel il avait été enterré. En 1340, on le tranporta solennellement, et à la satisfaction générale des habitans de Venise, dans l'église de Saint-Basile, où il fut honorablement placé sur l'autel. Il y est depuis ce moment l'objet de la vénération publique des fidèles. Le pape Clément XIII, désirant exciter les Vénitiens à la dévotion envers le B. Pierre et à l'imitation des vertus de leur saint concitoyen, accorda au clergé de cette ville la faculté d'en célébrer la fête, et depuis, cette permission a été étendue à tous les pays qui formaient le domaine de cette ancienne république.

---

## LE VÉNÉRABLE ALVISE, ÉVÊQUE D'ARRAS.

### L'AN 1148.

ALVISE, né en Flandre (1), était vers l'an 1112 moine au couvent de Saint-Bertin, et prieur de Saint-Vaast, et peu de temps après, quoiqu'il fût encore jeune, ses rares vertus le firent appeler à la direction du couvent d'Anchin, dont il fut le sixième abbé. Cette abbaye était alors très-florissante, et la manière sévère dont on y observait la

(1) Quelques-uns croient qu'il naquit à S. Omer, et qu'il était frère du célèbre abbé Suger, ministre d'état sous S Louis. Voyez *Biblioth. Belg.* (tom. II, pag. 1112).

discipline monastique faisant que chacun voulait y entrer pour y travailler à son salut, Alvise y apporta ses lumières, et ajouta tellement à la perfection des religieux, sous le rapport des mœurs et de la doctrine, que l'influence s'en fit sentir dans les autres couvens, qui s'empressèrent de suivre cette vie édifiante. Il se vit obligé d'infliger des châtimens à quelques moines endurcis, que son exemple et ses paroles ne purent convertir; de manière que le couvent d'Anchin, semblable à une source de vertu, arrosait de ses eaux tous les autres monastères du pays. La conduite vertueuse d'Alvise n'était pas ignorée de S. Bernard, avec lequel il était lié d'amitié et qui lui écrivit plusieurs lettres (2).

La réputation de ses vertus et de sa prudence s'étant répandue de plus en plus, il fut unanimement élu en 1131 évêque d'Arras. Le Pape Innocent II, charmé de ce choix, écrivit à Alvise, qui hésitait beaucoup de se charger d'un si pesant fardeau, qu'il devait l'accepter en vertu de l'obéissance due au Saint-Siége (3). Ce choix fut aussi très-agréable à Louis VI, Roi de France, qui avait une grande vénération pour Alvise, et lui envoya une lettre de félicitation, ainsi qu'au clergé et au peuple d'Arras (4). Ce prince écrivit aussi à Thierri d'Alsace, comte de Flandre, pour recommander le nouvel évêque à sa protection.

Après avoir été sacré par l'archevêque de Reims, il se mit à gouverner son église. Semblable à un ange de paix, il fit cesser à Arras toutes les inimitiés et toutes les vieilles discordes, qui depuis long-temps affligeaient cette ville, et

(2) Voyez *Op. S. Bern.* (edit. *Mabillonii*, tom. I, epist. 65 et 395), *item pro eo ad Innocentium II, Pont.* (epist. 339).

(3) Cette lettre est très-remarquable; elle se trouve dans *Baluzii Miscellan.* (tom. V, p. 401). Le même ouvrage contient encore, jusqu'à la page 427, plusieurs autres lettres adressées à Alvise.

(4) Voyez *Chronicon Locrii* (p. 291), et *Baluzii op. cit.* (p. 401-403).

que l'intervention de plusieurs princes n'avait pu parvenir à calmer. Il serait trop long de rapporter ici en détail tous les faits par lesquels l'histoire nous prouve toute l'étendue du zèle de ce saint prélat.

Il suivit, avec Léon, abbé du couvent de Saint-Bertin et avec plusieurs seigneurs flamands, le comte Thierri dans la Palestine, et, en 1147, le Pape Eugène III le nomma *père et pasteur* de toute l'armée française, qui allait à Jérusalem. Sur ces entrefaites, ayant été chargé par Louis VII, Roi de France, d'une ambassade auprès de l'Empereur Conrad III, il fut atteint d'une maladie dangereuse à Philippopolis en Macédoine, où il mourut saintement le 6 Septembre 1148. Il y fut enterré dans l'église de S. George, située hors de l'enceinte de la ville (5).

Voyez Raissii *Auctar. ad Nat. SS. Belgii*, pag. 182, et *Gallia Christiana nova* (tom. III, pag. 410). Le même tome contient, parmi les supplémens (pag. 97), un récit de sa mort et de ses funérailles.

---

## + S. MAGNUS ou MANG, PREMIER ABBÉ DE FUSSEN EN SOUABE.

### Vers l'an 666.

La biographie de ce Saint, attribuée à un de ses disciples, nommé Théodore, et dont l'original peut aussi avoir

---

(5) On lit, dans l'ouvrage intitulé : *Voyage littéraire de deux Bénédictins de S. Maur* (tom. II, pag. 94), l'épitaphe suivante d'Alvise, tirée d'un ancien manuscrit de l'abbaye de Marchiennes.

« Epitaphium domini Alvisii, Atrebatensis Episcopi :

Sub cruce, sub sporta, subivirga pontificali
Me crucio, macero, sed in hoc certamine vinco.
Dum loca sancta peto, petit et mea Martha Mariam :
Martha jacet fessa, non fessa Maria ministrat :
In finem populis finit mea Martha ministrans.
Incipit illa soror, nescia fine premi. »

été écrit par lui-même, présente un si grand nombre de contradictions et d'erreurs historiques, qu'il est extrêmement difficile de composer à cet égard un tableau clair et vrai (6). S. Mang avait été regardé par la plupart des histo-

---

(6) Nous avons déjà signalé cet état de choses, sous le 18 Avril, dans la vie de S. Wicterp (tom. V, pag. 274, *not.*), et nous nous engageâmes alors à nous livrer à un examen critique de cet objet. Nous allons tâcher de sortir de ce labyrinthe, aussi-bien que possible. Nous résumerons le tout dans ces deux questions principales :

S. Mang était-il contemporain de S. Wicterp, qui peut être mort vers l'an 768?

Le Théodore dont il est question plus haut est-il le premier auteur de la vie de S. Mang, et celle qui se trouve dans Canisius, Surius, Goldast et Bollandus est-elle authentique, ou bien a-t-elle été falsifiée par des écrivains postérieurs?

§. I. Comme on voit figurer dans les actes du Saint l'évêque Wicterp d'Augsbourg et son successeur Thasso comme contemporains de S. Mang, l'abbé Bernard Hertfelder (*Basilic. SS. Udalrici et Afræ*, part. 3, pag. 154), à l'exemple de Krüger, dans son catalogue des évêques d'Augsbourg de 1614, *pour sauver toute l'histoire* (selon l'observation fort juste de Placide Braun, dans son *Histoire des évêques d'Augsbourg*, tom. I, pag. 90), transporta les évêques Wicterp et Thasso au septième siècle, laissant ainsi le siége d'Augsbourg vacant pendant tout un siècle. D'autres au contraire, parmi lesquels il faut aussi placer le savant Placide Braun, *loc. cit.*, placèrent, dans le même but, S. Mang dans le huitième siècle, afin de trancher tout d'un coup les difficultés. Cette divergence d'opinions nous fait embrasser une autre voie, et nous disons : S. Mang vécut au septième siècle et Wicterp au huitième; ainsi tout ce qui a rapport à ces deux Saints réunis doit être reputé faux. Voici nos preuves :

Ce que les actes rapportent du temps où notre Saint vécut se détruit soi-même. D'après ces actes, il serait né au sixième siècle, puisqu'il prononça ses vœux entre les mains de Columban, qui arriva de l'Hibernie déjà vers l'an 590. En suite, il serait mort au milieu du septième siècle, à l'âge de soixante-quatorze ans, et enfin, il aurait néanmoins fondé au huitième siècle le couvent de Füssen. Gaspard Bruschius, dans son *Epitome episcopat. Germaniæ*, Nuremberg 1549, commet à cet égard une erreur non moins frappante. D'après son calcul, Pépin et Mang auraient fondé le couvent de Füssen entre 736 et 752, année où, selon lui, S. Wicterp mourut. Dans sa *Centuria monasterior. Ger-*

riens comme un disciple de S. Columban ; mais les Bollandistes ont prouvé d'une manière irréfragable, qu'il n'é-

---

*maniæ*, pag. 120, il recule un peu cette fondation, tout en la plaçant dans le huitième siècle, c'est-à-dire en 720. Mais comme dans le même ouvrage, pag. 113, Bruschius parle de S. Mang comme d'un disciple de S. Gall, qui mourut en 640, ou plutôt en 646, il s'en suivrait que Mang survécut à son maître d'environ 100 ans, ce qui n'est pas probable.

Après avoir fait remarquer les contradictions où tombent ceux qui placent notre Saint dans le huitième siècle, nous ferons valoir les argumens qui prouvent pour le septième siècle. Il résulte de Walafride Strabon, qui florissait au neuvième siècle et mourut comme moine à Reichenau, que S. Mang était réellement disciple de S. Gall. La même chose se trouve confirmée par Notker *Balbulus* ou *le Bègue*, qui vivait vers la fin du neuvième siècle ou au commencement du dixième. On lit dans son martyrologe, sous le 6 Septembre : *Nativitas S. Magni confessoris, disciputi et comitis S. Galli, mirabilis et sanctissimi viri.* Dans les poésies publiées par Canisius (*Sect. Antiquæ*, tom. V, *edit Ingolst.*), dont quelques couplets furent composés lorsqu'on transféra à Saint-Gall un os du bras du Saint, et que l'on attribue au moine Ratpert, il est dit au sujet de Mang : *Auctus a Gallo etc.*, et plus bas : *Ille post clarum remanens magistrum.* Selon le même Walafride Strabon, S. Mang était déjà clerc en 612, lorsqu'il fut envoyé par le prêtre Willimar auprès de Gall, qui était malade. En admettant cela, il faudrait qu'il eût déjà dépassé de beaucoup sa centième année à sa mort, si on voulait la placer au commencement seulement du huitième siècle. Or comme les savans sont à peu près d'accord que Wicterp vécut au huitième siècle, il s'ensuit que S. Mang ne fut pas son contemporain, ni celui de Carloman et de Pépin, ni du duc Odilon et de l'abbé Othmar.

Ce qu'on vient d'établir doit faire regarder comme supposé tout ce qui, dans les actes de S. Mang, se rapporte à la contemporanéité des deux hommes dont il s'agit avec notre Saint, et il ne nous resterait ainsi que fort peu de choses d'authentiques. Cependant, envisageons-les de plus près et portons y le flambeau de l'histoire.

§. II. Ces actes portaient, dans tous les manuscrits, le nom de Théodore, hermite et moine de Kempten. Il s'appelle le compagnon de notre Saint, et de ses travaux apostoliques, le témoin de ses miracles et de sa bienheureuse mort. Cette brillante déclaration a trompé la plupart des auteurs, et ils ont confondu des personnes et des événemens, séparés quelquefois par tout un siècle. Mais si même la vie de notre Magnus fut composée dans le principe par Théodore, elle n'est pas par-

tait pas Ecossais, mais Allemand, selon toute apparence, et diacre du prêtre Willimar, à Arbon, en Suisse.

venue pure jusqu'à nous. En effet, on trouva dans le neuvième siècle, lorsque le Saint fut levé de terre, un manuscrit presque entièrement pourri dans le tombeau; l'évêque le remit à un moine d'Ellwang, nommé Ermenrich, pour en faire une nouvelle rédaction, parce que les faits rapportés par Théodore étaient mal coordonnés (scripta innovans et corrigens omnia, atque scriem confusam capitulorum luminibus mendavit). Mais Ermenrich aurait mieux fait de nous donner une copie fidèle, quoique privée d'ordre dans la matière, que d'inonder de fables, faute de connaissances historiques, le peu de faits qu'elle renfermait, au point qu'il est impossible maintenant de distinguer le vrai du faux. Il ne faut pas cependant attribuer toutes les falsifications au moine d'Ellwang, comme le dit fort bien Mabillon (*Acta SS. Bened. sæc II, Ben. in vita S. Magni*); car il se trouve dans ces actes des passages entiers appliqués à S. Magnus, que Walafride Strabon rapporte à S. Gall. Ainsi un auteur postérieur encore a ajouté de nouvelles erreurs à cette vie refaite par Ermenrich.

On trouvera de nouvelles preuves de falsification dans les faits qui figurent dans la vie de S. Magnus et que Jonas, dans l'histoire de saint Columban, attribue au moine Authierme; le Pseudo-Théodore, par un changement de nom, les rapporte à Magnus. Voyez les passages parallèles dans Mabillon, *loc. cit.* C'est ainsi que le Pseudo-Théodore, trompé par la ressemblance des noms, transporte encore mot à mot à Magnus ou Magnoald ce qui est dit de Chagnoald. On remarque les mêmes traces de falsification dans ce qui est rapporté, au chap. 11, de S. Othmar. Nous avons déjà observé au §. Ier, combien l'étrange chronologie suivie dans cet ouvrage le rend apocryphe.

Mais il se présente une question et une recherche nouvelle, à laquelle nous conduit le savant Bénédictin Placide Braun, qui dit, dans son *Histoire des évêques d'Augsbourg* (tom. I, pag. 90 sq.) : « pour faire » cesser tout d'un coup ce désaccord si fâcheux des savans, le biblio- » thécaire de Saint-Gall (Ildefonse d'Arx?) examina et scruta, à la » demande du savant conseiller ecclésiastique Meichelbek, le manus- » crit sur lequel Goldast écrivit la vie de S. Mang, et il remarqua que » ce livre de parchemin se composait de deux parties. La première va » jusqu'à ces mots de l'édition de Goldast (Lib. I-II, c. 1, pag. 194) : » *Sicque præfatus presbyter pernoctans eum eis orto mane orantes co-* » *ram sepulchro Sancti-Galli, et benedicentes dominum, atque valedi-* » *centes fratribus, qui ibi erant, simul profecti sunt, arripientes iter* » *juxta lacum Brigantinum, relinquentes eum in sinistra parte etc.* Après

S. Mang, qui probablement s'était attaché, en 612, au prêtre Willimar, qui habitait le château d'Arbon sur le lac

---

» ces mots on voit une représentation de S. Mang, tracée à la plume, » au moment où il rend la vue à un aveugle. Cette partie du manus» crit diffère considérablement de la suivante, car elle est beaucoup » plus récente et porte l'empreinte du douzième siècle; tandis que la » seconde partie, ou plutôt le second manuscrit, qui contient la se» conde partie de la vie du Saint, fut évidemment écrite, comme le » prouvent les règles de la critique, dans le dixième siècle. D'après » cette manière de voir basée sur la critique, le savant bibliothécaire » conclut que la seconde partie, entièrement différente de la première, » contient la véritable vie de S. Mang. Ces recherches nous donnent » pour résultat certain, qu'un ignorant, en trouvant la seconde partie, » ne put se procurer la première et chercha à la remplacer. Il tira à » cet effet de l'histoire de S. Columban les récits d'Authierme et de » Chagnoald, et, trompé par une ressemblance de nom, de celle de » S. Gall, le récit d'un Magnoald; il compila tout cela, le défigura par » des récits paradoxes et embrouilla tellement toute l'histoire, que la » seconde partie même fut regardée comme suspecte et comme le fruit » monstrueux des ténèbres de cette époque. Il convient donc de reje» ter la première partie, comme supposée, mais de ne pas répudier la » seconde; d'autant plus que, telle qu'elle se trouve dans Goldast, » loin d'y trouver autant d'inexactitudes et d'anachronismes, on y re» marque au contraire généralement une parfaite harmonie entre les » choses et les personnes, et des détails précieux pour la chronologie » des évêques d'Augsbourg. »

Ces argumens méritent sans doute d'être appréciés avec reconnaissance, quoiqu'il demeure certain que la seconde partie aussi contient des falsifications, *moins nombreuses* seulement que celles de la première. Ainsi qu'il a déjà été observé, le moine Ermenrich a refondu l'ouvrage de Théodore, mais il y a mêlé une foule de choses controuvées, comme on peut le prouver historiquement par la seconde partie. Ce second manuscrit de S. Gall, qui paraît remonter au dixième siècle, peut donc être l'ouvrage d'Ermenrich, mais ce qui y est rapporté ne peut être regardé comme authentique que pour autant que l'histoire le confirme d'ailleurs; ainsi, quoiqu'il y soit parlé de la contemporanéité de S. Mang et de S. Wicterp, comme il a été prouvé plus haut, entre autres que Mang était disciple de S. Gall, cette allégation se trouve entièrement détruite, à moins qu'on ne veuille admettre deux Saints de ce nom (de Mang), contemporains, l'un de Gall, l'autre de Wicterp, supposition que personne, croyons-nous, ne fera.

de Constance, vint bientôt après, avec Théodore, sous la direction de S. Gall, et fut envoyé au couvent de Bobio, pour y prendre des renseignemens sur la mort de saint Columban.

Après la mort de saint Gall, ses disciples suivirent ses saintes traces, sans en dévier jamais, et passèrent, conformément à la règle de saint Columban, la journée à prier, à enseigner, à lire et à travailler. Leur supérieur avait le titre de *pasteur* ou marguillier et ils s'établirent à Saint-Gall, appelé ci-devant *St.-Gallenzelle* (cellule de S. Gall.)

Notre Saint, après la mort de son maître, dirigea le premier cette communauté; mais après avoir restauré avec ses compagnons le tombeau de saint Gall, qui avait été profané, il se rendit par Kempten, où il laissa son fidèle ami Théodore, auprès d'une chapelle qu'ils y bâtirent, aux Alpes Juliennes, où il fonda le couvent de Füssen, et rendit son âme à Dieu, probablement entre 655 et 666. Cette chronologie nous paraît le plus vraisemblable, et on peut regarder les faits mentionnés ci-dessus comme avérés. Quoi qu'il en soit, S. Mang fut toujours honoré comme Saint, et son nom se trouve dans les plus anciens martyrologes d'Allemagne.

Voyez le Bollandiste Constantin Suysken, qui a écrit un commentaire érudit pour les *Acta SS.* (tom. II, *Septembris*, pag. 700-781); Mabillon, *Acta SS. Bened. sæcul.* 2 *Bened.*; Ildefonse d'Arx, *Histoire du canton de S. Gall* (tom. I, p. 15-25), et plusieurs autres.

## + S. ONÉSIPHORE, DISCIPLE DE S. PAUL.

### Premier siècle.

Onésiphore avait un établissement dans la province proconsulaire de l'Asie-Mineure, et peut-être dans la ville d'Ephèse même, lorsque S. Paul y vint apporter la lumière de l'Evangile. La charité dont la religion de Jésus-Christ l'avait enflammé le porta à rendre toutes sortes de services à toute l'Eglise des fidèles du pays. S. Paul, au second voyage qu'il fit à Rome (1), ayant été mis en prison, se vit pour ainsi dire abandonné de tout le monde. Les Asiatiques mêmes, qui se trouvaient à Rome, probablement pour affaires, s'éloignaient de lui, guidés sans doute par des craintes humaines. Il n'en fut pas de même d'Onésiphore, selon le récit de S. Paul lui-même, qui lui rend ce témoignage d'amour et de gratitude : « Que le Seigneur répande sa miséricorde sur la famille d'Onésiphore, » parce qu'il m'a souvent soulagé, et qu'il n'a point rougi » de mes chaînes : mais qu'étant venu à Rome, il m'a » cherché avec grand soin, et m'a trouvé. Que le Seigneur » lui fasse la grâce de trouver miséricorde devant lui en » ce dernier jour ; car vous savez mieux que personne » combien d'assistances il m'a rendues à Ephèse (2). » Voilà tout ce que l'Ecriture-sainte nous apprend d'Onésiphore.

« Puisque l'Apôtre, » dit Kistemaker (3), « parle de la » maison d'Onésiphore ; puisqu'il parle des services qu'il » en a reçus antérieurement et qu'il dit à son égard : *que* » *le Seigneur lui fasse la grâce de trouver miséricorde de-*

(1) II Timoth. IV, 16.

(2) Ibid. I, 16 sqq.

(3) *Sendschreiben der Apostel.*, tom. II, pag. 77, édit. d'Augsb. de 1823.

» *vant lui en ce dernier jour*, il est plus que probable que
» ce saint homme était alors déjà mort, que l'Apôtre nous
» apprend ici par son exemple, d'adresser à Dieu des vœux
» et des prières pour les âmes trépassées, afin que celles
» qui peuvent avoir encore besoin d'être purifiées arrivent
» d'autant plus vîte au terme de leurs désirs, à l'intuition
» de Dieu. *C'est donc une sainte et salutaire pensée*, dit
» l'Ecriture (4), de prier pour les morts, afin qu'ils soient
» délivrés de leurs péchés. »

L'Eglise catholique fait la fête de S. Onésiphore le 6 Septembre. Ce que les Grecs, qui célèbrent sa mémoire le 29 Avril et le 8 Décembre, disent encore de lui dans leurs ménées, n'est pas authentique.

---

## 7 Septembre.

## S. CLOUD, PRÊTRE.

Tiré de saint Grégoire de Tours, *Hist. Fr.* l. 3, c. 11 et 18 de la vie du Saint, écrite dans le dixième siècle, et d'un beau panégyrique prononcé le jour de sa fête dans le même siècle. Ces deux pièces ont été données par Mabillon, *Sæc.* 3. *Ben.* p. 136, et *Act. Ben.* t. I, p. 134. Voyez aussi le P. Stilting, t. III, *Sept.* p. 93; la vie française du Saint, Paris, 1696, in-12°, et Le Bœuf, *Histoire du diocèse de Paris*, t. VII.

L'AN 560.

SAINT CLODOALD, vulgairement appelé *saint Cloud*, est le premier prince du sang des Rois de France que l'Église ait honoré d'un culte public. Il naquit en 522, et eut pour père Clodomir, Roi d'Orléans, l'aîné des fils de sainte Clotilde. Il n'avait encore que trois ans, lorsque Clodomir fut tué en Bourgogne. Clotilde, son aïeule, le conduisit à

---

(4) Machab. XII, 46.

Paris avec ses deux frères, Théobald ou Thibaut, et Gonthaire. Elle les aimait tous trois avec une extrême tendresse, et se préparait à leur donner une éducation conforme à leur auguste naissance.

Mais Childebert, Roi de Paris, et Clotaire, Roi de Soissons, oncles des trois princes, résolurent bientôt d'exécuter le projet qui leur avait été suggéré par leur ambition. Ils partagèrent entre eux le royaume d'Orléans, et trempèrent leurs mains dans le sang des deux aînés de leurs neveux. Cloud, par une protection spéciale de la Providence, échappa au massacre. Bientôt après il se coupa lui-même les cheveux, cérémonie par laquelle il déclarait qu'il renonçait au monde, et qu'il se consacrait au service de Dieu.

Depuis, il trouva diverses occasions de recouvrer le royaume de son père; mais il ne voulut point en profiter. La grâce lui avait découvert le néant des grandeurs humaines; elle lui avait appris qu'un chrétien gagne plus à en être privé qu'à les posséder; que le véritable Roi est celui qui sait se commander à lui-même, et maîtriser les passions dont les princes de la terre ne sont que trop souvent les esclaves. Il remporta cette victoire sur ses penchans, et s'appliqua constamment à la conserver par la pratique de toutes les vertus du christianisme. La paix dont il jouissait dans sa petite cellule était inaltérable; il goûtait une joie solide, qu'il n'eût pas voulu échanger contre les délices des cours, dont les charmes sont empoisonnés par le trouble, la confusion et l'inquiétude. Un habit pauvre lui paraissait préférable à la pourpre; ses désirs étaient satisfaits, et tous les jours il remerciait Dieu de l'avoir tiré de Babylone, et de l'avoir préservé de sa corruption. Son mépris pour les choses de la terre augmentait à proportion du progrès qu'il faisait dans la vertu.

Ayant quitté sa première demeure, il alla se mettre sous la conduite de saint Séverin, qui vivait en reclus près de

Paris. Dirigé par un maître aussi habile, il parvint à une perfection encore plus éminente. Mais le voisinage de Paris ne lui parut point compatible avec le désir qu'il avait d'être inconnu au monde. Il se retira dans la Provence, où il passa plusieurs années, et où l'on assure qu'il opéra divers miracles. Sa sainteté le trahit de nouveau, et lui attira bientôt un grand nombre de visites. Il revint à Paris, où il fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie.

En 551, Eusèbe, évêque de Paris, l'ordonna prêtre, sur la demanda que lui en fit le peuple, et Cloud exerça quelque temps les fonctions sacrées du ministère. Il se retira depuis à Nogent, aujourd'hui Saint-Cloud, à deux lieues au-dessous de Paris, et il y bâtit une église qui dépendait de celle de cette ville. Il eut bientôt pour disciples tous ceux qui faisaient une profession spéciale de vertu, ou qui fuyaient le monde par la crainte de s'y perdre. Tous le regardaient comme leur supérieur, et il les animait à la vertu par ses instructions et ses exemples (5). Il distribua tous ses biens aux églises ou aux pauvres. Non content de travailler à sa sanctification et à celle de ses disciples, il instruisait encore les peuples du voisinage. Il donna le village de Nogent au siége de Paris, comme le rapporte Hincmar dans la vie de saint Remi, et il en est parlé dans les lettres patentes que donna Louis XIV, lorsqu'il érigea ce lieu en duché-pairie, en faveur des archevêques de Paris (6).

Saint Cloud mourut à Nogent vers l'an 560; et il est nommé dans le martyrologe romain, sous le 7 de Septembre, qui paraît avoir été le jour de sa mort. L'église de son

(5) Selon quelques auteurs, saint Cloud fonda un monastère où il fit profession avec ses disciples. Le P. Stilting tâche de prouver qu'il ne fut jamais moine, et qu'il ne fit que mener la vie commune avec un certain nombre d'ecclésiastiques, § 3, p. 95.

(6) Voyez Le Bœuf, *Hist. du diocèse de Paris*, t. VII, et Anselme, *Hist. généalogique des Pairs de Fr.*, t. V, p. 35.

nom est desservie depuis long-temps par des chanoines séculiers, et l'on y garde les reliques du Saint (7).

Jean Pic, prince de la Mirandole, ce prodige d'esprit et de science, qui mourut en 1494, à la trente-deuxième année de son âge, et qui, après s'être convaincu du néant des choses humaines, vécut en philosophe chrétien, s'exprimait de la sorte (8) sur les avantages de la solitude et sur le mépris du monde : « Plusieurs s'imaginent que le plus grand » bonheur de cette vie consiste à être constitué en dignité » ou en puissance, à jouir de l'abondance, à être environné de l'éclat d'une cour. Vous ne pouvez ignorer que » rien de tout cela ne m'a manqué : eh bien, je vous assure que je n'ai jamais goûté de vraie satisfaction que » dans la retraite et dans la contemplation. Si les Césars » pouvaient parler du fond de leurs tombeaux, je suis » persuadé qu'ils déclareraient que Pic est plus heureux dans » la solitude qu'ils ne l'étaient dans le gouvernement de » l'univers ; et s'il était possible que les morts revinssent » sur la terre, ils aimeraient mieux subir sur-le-champ » une seconde mort, que de courir une seconde fois le » risque de perdre leur âme dans l'exercice des fonctions » publiques. »

---

## S^te REINE, VIERGE, MARTYRE EN BOURGOGNE.

### L'AN 251.

CETTE Sainte, après avoir souffert des tortures cruelles, fut décapitée pour la foi à Alise, qui était anciennement une ville considérable, et qui est connue dans l'histoire par le

---

(7) Dubreul, *Antiq. de l'égl. de Paris*, l. 4, p. 1169, et Stilting, p. 96.

(8) *Ep. ad amicum Andræam Corneum.*

siége qui en fut formé par César. On la nommait alors Alexia. Ce n'est plus présentement qu'un petit village du diocèse d'Autun, en Bourgogne. On croit que le martyre de sainte Reine arriva en 251, durant la persécution de Dèce. Ses reliques furent transférées en 864 dans l'abbaye de Flavigny, qui est peu éloignée d'Alise, et elles s'y gardent avec beaucoup de vénération. Il s'est formé, à quelque distance du même lieu, une petite ville qui porte le nom de la Sainte. Il y a des confréries érigées en son honneur dans les paroisses de Saint-Eustache et de Saint-Paul à Paris. Sa fête est marquée en différens jours, sans doute à cause des translations qui ont été faites de ses reliques. Elle est nommée dans le martyrologe d'Usuard et dans le romain, sous le 7 de Septembre.

Voyez Lubin, *Not. in Mart. rom.* p. 41; Dusaussai, *Mart. gallic.*, et le P. Suysken, *Act. SS.* t. III, *Sept.* p. 24.

## S. EUVERTE, ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

### Vers l'an 340.

Saint Euverte (1) florissait sous le règne de l'Empereur Constantin-le-Grand, et mourut vers l'an 340. Quoique son nom soit fort célèbre dans les anciens martyrologes d'Occident, nous n'avons point d'histoire authentique de ses actions. Il y a eu différentes translations de ses reliques à l'abbaye qui porte son nom à Orléans. Le culte de ce Saint était autrefois aussi célèbre en Angleterre qu'en France, et les protestans n'ont point effacé son nom du calendrier de leur nouvelle liturgie.

Voyez le *Gallia. Christ. nova*, t. VIII, p. 1573; et le P. Stilting, *ad diem 7 Sept.*

(1) En latin, *Evortius*, *Evurtius*, *Eortius*.

## S. ALPIN, ÉVÊQUE DE CHALONS-SUR-MARNE.

### Vers l'an 450.

Saint Alpin, issu de parens nobles et chrétiens, naquit à Baye, dans le territoire de Châlons-sur-Marne. Il fut élevé dans la piété et dans la connaissance des lettres. On le mit ensuite sous la conduite de saint Loup de Troyes, que Sidoine Apollinaire appelle la règle des mœurs, la colonne des vertus, le Père des Pères, le plus vénérable des évêques de l'église de France. On peut juger des progrès qu'il fit dans cette école, par l'amour singulier qu'il conserva toujours pour son maître. Nous ignorons s'il accompagna saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes dans le voyage qu'ils firent dans la Grande-Bretagne, pour achever de détruire les erreurs des pélagiens. Du moins est-il certain qu'on avait alors la plus haute idée de sa sainteté. Le peuple et le clergé de Châlons l'élurent, quoique absent, pour remplacer l'évêque *Provinctus*, qui venait de mourir. Lorsqu'il eut appris cette nouvelle, il voulut prendre la fuite; mais l'autorité de saint Loup l'obligea d'acquiescer à son élection. Devenu évêque, il remplit tous ses devoirs avec une parfaite fidélité, dans des temps très-difficiles. Ayant vu les barbares, commandés par Attila, menacer les plaines de Châlons, il s'adressa au Ciel avec ferveur, et il obtint par ses prières la délivrance de son troupeau. Il mourut le 7 de Septembre, après le milieu du cinquième siècle, dans le lieu de sa naissance, et y fut enterré. En 860, on transféra son corps dans l'église de Saint-André, qui était hors des murs de Châlons, et qui est aujourd'hui renfermée dans son enceinte. Cette église prit dans la suite le nom du saint évêque, et elle est encore enrichie de ses cendres. Quant aux ossemens de saint Alpin, ils ont été

transférés dans la cathédrale. On les a renfermés dans une châsse d'argent, à l'exception d'un os de la tête du Saint, qui est dans un reliquaire particulier. Les fidèles du diocèse de Châlons y vont vénérer avec beaucoup de dévotion ces précieuses reliques, qui se gardent dans une chapelle derrière le grand autel. Chaque année, le Lundi de la Pentecôte, on porte solennellement en procession la châsse de saint Alpin, avec les autres châsses de la ville.

Voyez le nouveau bréviaire de Châlons, au 7 de Septembre. Les leçons qu'on y lit sont tirées des anciens historiens et des anciens monumens de l'église de Châlons.

---

## S. ALCMOND ET S. THILBERTH, ÉVÊQUES D'HEXAM, EN ANGLETERRE.

### Vers l'an 780.

SAINT ALCMOND était un moine de grande sainteté. On le tira de sa solitude pour le faire évêque d'Hezam. Il joignit un monastère à l'église qui avait été bâtie par saint Wilfrid son prédécesseur. Il mourut vers l'an 780 et on l'honore le 7 de Septembre, qui paraît avoir été le jour de sa mort. On lui donna pour successeur saint THILBERTH, qui marcha sur ses traces, et dont l'épiscopat dura plus de trente ans. L'histoire n'apprend rien de plus touchant ces deux saints évêques. Leurs reliques furent portées à Durham dans le onzième siècle, et elles y ont été honorées jusqu'à la prétendue réforme. Leur fête est marquée au 7 de Septembre dans plusieurs calendriers d'Angleterre.

Voyez Siméon de Durham; les annales de Péterborough; Maihew, *Trophæa Bened. Cong. Anglic.* t. II; les historiens des deux translations de nos Saints, publiées par Mabillon; le P. Suysken, t. III, *Sept.* p. 125.

## S. ÉTIENNE, CHARTREUX, ÉVÊQUE DE DIE, EN DAUPHINÉ.

### L'AN 1208.

SAINT ETIENNE, de l'illustre famille de Châtillon, naquit à Lyon en 1155; il montra, dès ses premières années, un zèle ardent pour la perfection. Mais le désir de remplir avec plus de facilité les obligations qu'il avait contractées au baptême, lui fit quitter le monde dans la vingt-sixième année de son âge. Il alla prendre l'habit dans la Chartreuse des Portes. Son mérite et sa sainteté l'élevèrent depuis à la dignité de prieur. Mort au monde et à lui-même, il vaquait continuellement aux exercices de la pénitence et de la contemplation; il goûtait dans la solitude ces délices ineffables que Dieu communique à ceux qui se sont donnés à lui sans réserve. Il vécut de la sorte jusqu'à l'an 1203, que, par une vocation spéciale du Ciel, il fut placé sur le siége épiscopal de Die, en Dauphiné. On le vit allier de la manière la plus parfaite l'esprit de retraite et de recueillement aux fonctions pastorales. Il avait pour son troupeau une tendresse vraiment paternelle; il compatissait à tous leurs besoins spirituels et corporels, et se montrait le fidèle imitateur de celui qui ne dédaignait pas de converser avec les publicains et les pécheurs. Il mourut vers l'an 1208, le 7 de Septembre, jour auquel il est honoré. Les calvinistes brûlèrent ses reliques en 1561.

Voyez sa vie, donnée par le P Pinius, *Act. Sanct.* t. III, *Sept.* p. 186.

## ╤ S^te^ MADELBERTE, VIERGE, TROISIÈME ABBESSE DE MAUBEUGE.

### Vers l'an 706.

MADELBERTE était fille du comte Mauger et de S^te^ Vaudru, qui se sanctifièrent dans le mariage (1). Elle devint abbesse du couvent de Maubeuge après sa sœur S^te^ Aldegonde, fondatrice de ce couvent et tante de ces deux Saintes; son corps fut transféré de Maubeuge à Liége, et sa fête se célèbre dans ces deux villes avec un office propre.

Voyez Ghesquière, *Acta Sanctorum Belgii selecta* (t. V, p. 490-503).

## + S. JEAN, MARTYR DE NICOMÉDIE.

### L'AN 303.

L'EGLISE honore en ce jour la mémoire d'un saint martyr du nombre de ceux en qui elle se contente de juger des actions par leur principe et par leur fin, sans proposer comme des sujets d'imitation les moyens qu'ils ont employés. Nous ferons parler Lactance, qui raconte le fait dont il s'agit.

« Le lendemain (c'est-à-dire le 24 février) on publia » dans la ville de Nicomédie un édit qui portait ce qui » suit : *Tous ceux qui professent la religion chrétienne sont* » *déchus de tous honneurs et priviléges; quels que soient leur* » *condition et leur rang, ils sont passibles sans exception de* » *la torture ; toute espèce d'enquête est admise contre eux ;*

(1) Voyez ci-dessus, tom. V, pag. 13, et tom. X, pag. 170.

» *pour eux-mêmes, il ne leur est permis de se plaindre en* » *justice ni d'injure, ni d'adultère, ni de vol ou aliénation* » *forcée; en outre, ils n'auront ni liberté ni vote.* Un » particulier arracha cet édit, et en cela il ne fit pas bien (1), » quoique ce fût une preuve de grand courage, et il le » déchira en disant : *Voilà la publication des victoires* » *remportées sur les Goths et les Sarmates.* Il fut aussi- » tôt traduit, appliqué à la torture et rôti selon les lois (2), » et enfin brûlé, ce qu'il supporta avec une patience ad- » mirable (3). »

Ce ne fut qu'au huitième et au neuvième siècle que l'on commença à donner à ce martyr le nom de Jean (4), on ignore d'après quels actes. Le savant Bollandiste Papebroch pensait (5) qu'il n'était autre que le célèbre martyr S. George; mais plus tard un de ses successeurs, Jean Stilting, rejeta cette opinion (6). Le martyrologe romain le nomme sous le 7 Septembre, quoiqu'il ait souffert le 24 ou tout au plus le 25 février 303.

Voyez Eusèbe, Hist. (l. VIII, c. 3); Lactance, *loc. cit.*; Rufin, Tillemont (l. VIII, c. 5, t. V, p. 22); Fleury (livre VIII, c. 28), Ruinart et plusieurs autres.

---

(1) *Non rectè.* Sans doute il ne faut jamais volontairement et sans nécessité courir au martyre, ainsi que nous avons déjà eu occasion d'en faire la remarque; mais quand Dieu fait naître autour de nous des circonstances particulières qui nous révèlent sa volonté, c'est à nous à lutter avec courage pour obtenir cette couronne immortelle, en confessant avec fermeté son très-saint Nom.

(2) *Legitimè coctus*, rôti selon les lois, c'est-à-dire martyrisé sur un gril ou d'une autre manière, à petit feu, membre par membre et lentement, pour prolonger les douleurs.

(3) *Lact. de mortibus persec.*, cap. XIII.

(4) *Auctor Romani parvi*, Adon, Usuard.

(5) *Acta Sanctorum* (tom. III, *Aprilis* in S. Georgio, § 4). Sollier partage la même opinion dans ses *Observat. ad Usuardum.*

(6) Tome III de Septembre, pag. 13, § 10.

8 Septembre.

## LA NATIVITÉ DE LA SAINTE-VIERGE.

La naissance de la Sainte-Vierge annonça la joie et la délivrance prochaine du monde ; de là cette fête que l'Église célèbre par des louanges et par des actions de grâces. Il s'agit non-seulement d'un mystère de sainteté, mais d'un mystère que distinguent des priviléges singuliers.

Lorsque Marie vint dans le monde, elle ne fut point, comme les enfans d'Adam, souillée de la tache originelle, elle sortit du sein de sa mère, pure, sainte, glorieuse et ornée de tous les dons célestes qui convenaient à celle qui avait été choisie pour être la Mère de Dieu. Elle parut à la vérité avec toutes les faiblesses de notre nature; mais aux yeux du ciel, elle l'emportait en pureté et en éclat sur les premiers des séraphins. Aussi pouvait-elle dire : *Je suis noire, mais belle, filles de Jérusalem* (1). C'est à elle, bien plus spécialement qu'aux autres âmes sanctifiées par des grâces de choix, que s'adressent ces paroles de l'époux ! *Ma bien-aimée est parmi les filles des hommes, ce que sont les lis parmi les épines* (2)..... *Vous êtes toute belle, il n'y a point de tache en vous* (3).

La femme, séduise par l'esprit infernal, n'eut pas plus tôt porté l'homme à pécher dans le paradis terrestre, que Dieu fit la promesse d'une autre femme dont la race écraserait la tête du serpent. *Je mettrai la division,* dit-il en parlant au serpent, *entre la femme et toi, entre sa race et la tienne; elle t'écrasera la tête, et tu chercheras à lui mordre le talon* (4). La malédiction doit évidemment s'entendre du dé-

(1) Cant. I, 4.
(2) *Ibid.* II, 2.
(3) *Ibid.* IV, 7.
(4) Gen. III, 15.

mon qui séduisit Eve, et qui entraîna toute sa postérité dans son malheur. Loin de nous ce sens grossier qui rapporterait ces paroles au serpent. Comment cet animal qui n'était point coupable serait-il traité avec tant de rigueur, tandis que l'auteur du péché, qui en avait pris la forme ou qui s'était caché dans ce reptile, échapperait au châtiment? Selon le texte hébreu, la dernière partie de la prophétie porte que c'est la race de la femme qui écrasera la tête du serpent (5). Une prédiction aussi solennelle commença à s'accomplir dans la naissance de Marie.

Pour mieux comprendre la grandeur du présent qui fut fait alors à la terre, considérons l'éminente dignité de la Sainte-Vierge, et les priviléges qui la distinguent au-dessus de toutes les créatures. L'évangéliste exprime sa dignité, en disant que *d'elle est né* Jésus, *qui est appelé le Christ* (6). Ce texte, qui renferme un article de foi, suffirait tout seul pour montrer qu'elle est véritablement mère de Dieu. On n'en doit cependant pas conclure qu'elle est Mère de la Divinité; on ne pourrait le penser sans contradiction et sans blasphême. Marie n'est Mère de Dieu, qu'en ce sens qu'elle a conçu et mis au monde un homme bienheureux qui, *subsistant* par la seconde personne de l'adorable Trinité, est conséquemment le Fils naturel de Dieu, et non pas seulement son fils adoptif, comme l'enseignaient les semi-nestoriens. Par l'incarnation, la nature humaine du Christ fut unie *hypostatiquement*, c'est-à-dire, *intimement* et *substantiellement* à la personne du Fils de Dieu; en sorte que les actions de la nature humaine étaient les actions de cette personne divine qui s'y était unie. Nous pouvons donc dire avec saint Paul, que nous sommes rachetés par le sang d'un

---

(5) Voyez le P. Houbigant, t. I, p. 159; Corneille de la Pierre, *ibid.*, et Sherlock, *sur les Prophéties.*

(6) Matt. I, 16.

Dieu, et avec l'Église, que Dieu est né de la Vierge Marie, qu'il a souffert, qu'il est mort sur la croix : toutes choses que le Sauveur faisait dans la nature humaine qu'il avait prise d'une manière si merveilleuse.

Nestorius, homme peu théologien, mais rempli d'estime pour lui-même et présomptueux jusqu'à l'extravagance, enseigna qu'il y avait en Jésus-Christ deux personnes comme deux natures, la personne divine et la personne humaine, qui étaient unies ensemble par une union purement morale; de sorte que la divinité demeurait dans l'humanité de Jésus-Christ comme dans son temple. De là s'ensuivait qu'il y avait deux Christs, l'un Dieu, et l'autre homme; que la Sainte-Vierge n'était point mère de Dieu, mais du Christ qui était homme, et que Nestorius distinguait du Christ qui est Dieu. Cette doctrine était entièrement opposée à celle de l'Église catholique, où l'on tient que la nature divine et la nature humaine subsistantes en Jésus-Christ, sont une même personne divine; que le Christ est tout à la fois vrai Dieu et vrai homme; que la Vierge Marie est Mère de Dieu, puisqu'elle a enfanté celui qui est Dieu, quoique cependant il n'ait reçu d'elle que la nature humaine. Les erreurs de Nestorius furent condamnées dans le concile général tenu à Ephèse en 431; et l'on y déclara, d'après l'ancienne tradition, que Marie était Mère de Dieu. Socrate et saint Cyrille d'Alexandrie prouvent que le titre de *theotocos* ou de *Mère de Dieu*, lui fut donné dès les premiers temps du christianisme. Ce mot se trouve dans les écrits des Pères qui florissaient avant ce temps-là, dans la lettre de saint Denys d'Alexandrie à Paul de Samosate (7), dans le manuscrit alexandrin de la bible, qui, selon Grabe (8), est antérieur à l'année 390, etc. Cela était tellement notoire,

(7) *Conc.* t. I, p. 853.
(8) *Proleg. in LXX.*

qu'au rapport de saint Cyrille d'Alexandrie, Julien-l'Apostat reprochait aux chrétiens de ne point cesser d'appeler Marie, Mère de Dieu (9); et Nestorius fut tellement convaincu sur cet article, qu'il ne put s'empêcher de rendre hommage à la vérité, sans vouloir cependant abjurer ses erreurs.

La dignité de mère de Dieu est la plus sublime à laquelle une pure créature puisse être élevée (10). Est-il en effet une union plus intime avec le Créateur de l'univers? Est-il un titre plus noble, une prérogative plus admirable? Celui qui est engendré du Père de toute éternité, qui est le consubstantiel, qui est le Créateur et le Maître de toutes choses, naît dans le temps, et reçoit dans le sein de Marie la nature humaine dont il daigne se revêtir. « O homme, s'écrie » saint Anselme (11), écoutez, et que la contemplation de » ce prodige produise en vous une extase d'étonnement! » Le Dieu infini a un fils unique, éternel comme lui : il » semble n'être pas content qu'il ne soit que son fils; il » veut encore qu'il soit le fils unique de Marie.... Voyez, » dit saint Bernard (12), lequel vous devez admirer le plus, » ou l'aimable condescendance du fils, ou la sublime » dignité de la mère. Il y a de chaque côté le plus grand » sujet d'étonnement. Qu'un Dieu obéisse à une femme, » c'est une humilité sans exemple; qu'une femme com- » mande à un Dieu, c'est une prééminence à laquelle rien » ne ressemble. » Quoique la comparaison dont il s'agit ne soit pas exacte, il n'en est pas moins vrai que la maternité divine élève Marie au-dessus de tout ce qu'il y a de

---

(9) Saint Cyril. Alex. l. 8, *contra Julianum*.

(10) On se sert du mot de *pure* créature, pour excepter l'humanité adorable de Jésus-Christ, qui, par son union hypostatique avec le Verbe divin, est infiniment au-dessus de toutes les choses créées.

(11) *Monol.*

(12) *Homil.* I, *super* Missus est. Voyez aussi saint Bonaventure, *Spec B. Virginis*, c. 8.

plus grand. La créature est nécessairement bornée ; mais l'objet ou le terme de la dignité de Marie est infini, et l'intimité de cette relation est telle, que jamais nous n'aurions pu nous en former l'idée, sans l'opération de la toute-puissance divine (13) ; aussi n'y a-t-il point de grâces et de priviléges qui, sous certain rapport, ne semblent dus à cette éminente dignité. Pensons que Marie est Mère de Dieu, et nous ne serons plus étonnés de la voir placée au-dessus même des chérubins. En elle se trouvent réunies toutes les grandeurs et toutes les perfections dont la nature humaine est capable.

Ce qu'il y a de plus admirable en Marie, c'est qu'en devenant mère, elle n'a point cessé d'être vierge. Ce privilége, dit saint Bernard, n'a été que pour elle, et ne sera point accordé à d'autres. C'est la marque distinctive à laquelle les anciens prophètes reconnaissaient la mère du Christ, du Messie. du Sauveur du monde, qu'ils appellent souvent *Jehova* ou le vrai Dieu. Ce fut ce signe miraculeux du salut du genre humain, que le Seigneur voulut bien donner au Roi Achaz, qui balançait d'ajouter foi à la promesse qui lui était faite d'être délivré de ses ennemis. *Le Seigneur*, dit Isaïe, *vous donnera lui-même un signe : voilà qu'une vierge concevra et enfantera un fils qui sera nommé Emmanuel* (14). Ce fils ne peut être autre que le Messie, puisqu'il est le seul auquel puissent convenir les qualités qui lui sont attribuées dans ce chapitre d'Isaïe et dans le suivant. Quant au fils du prophète dont il est parlé ensuite, il était aussi la figure de la délivrance temporelle d'Achaz. Le titre de VIERGE ne peut signifier ici qu'une femme qui devait allier la virginité avec la maternité, puisque cette circonstance est donnée comme un miracle (15). Jéré-

(13) Voyez saint Thomas, p. 1, q. 25, *art.* 8, *ad* 4.
(14) Is. VII, 14.
(15) Voyez Abbadie, t. II ; la dissertation sur cette prophétie qui est

mie, contemplant en esprit le même mystère (16), marquait son étonnement à l'occasion du prodige en vertu duquel une femme renfermait dans son sein un homme qui serait le rédempteur du monde.

Plusieurs hérétiques ont nié que Marie ait toujours été vierge. Ebion et Cérinte osèrent avancer qu'elle avait eu des enfans avant de donner Jésus au monde; mais cette impiété a toujours été rejetée avec horreur par ceux qui révèrent l'Évangile, puisqu'il est dit que Jésus est le premier né de Marie. Helvidius et Jovinien prétendaient qu'elle avait eu d'autres enfans après Jésus-Christ : Bèze, Aubertin et Basnage (17), marchant sur les traces de Jovinien, lui ont contesté le privilége d'être restée vierge en devenant mère. L'Église catholique a condamné ces différentes erreurs, et a constamment enseigné que Marie n'a point cessé d'être vierge, ni avant, ni après, ni dans l'enfantement; et c'est pour cela qu'elle est appelée *toujours vierge*. Cet article de notre foi est solidement défendu par saint Jérôme (18), par saint Epiphane (19), et par d'autres Pères. Saint Jérôme montre que quoiqu'il soit dit dans l'Évangile, que Joseph *ne connut point Marie jusqu'à ce qu'elle eût mis au monde son premier né* (20), on n'en peut conclure qu'il l'ait connue depuis. Il montre encore que, suivant le style des écrivains sacrés, *premier né* signifie *premier fils*, soit qu'il

---

à la tête du commentaire sur Isaïe, t. VIII de la Bible de Vence, et sur-tout le P. Houbigant, t. IV, p. 5. Le docte Oratorien éclaircit avec beaucoup de sagacité le sens littéral du texte d'Isaïe, et donne un nouveau jour à la preuve que l'on en tire en faveur de la virginité perpétuelle de la Mère de Dieu.

(16) XXXI, 22.

(17) Basnage, *Annal* t. I, p. 113.

(18) *Lib. contra Helvid.* etc.

(19) *Hær.* 78. Voyez le P. Alexandre, Witasse, Tournely, *Tr. de Incarnatione*, etc.

(20) Matt. I, 25.

y ait eu, ou qu'il n'y ait point eu ensuite d'autres enfans; et que ceux qui dans la langue hébraïque sont appelés frères du Seigneur, n'étaient que ses cousins-germains, qui avaient pour mère une autre Marie, dite d'Alphée ou de Cléophas, sœur de la Sainte-Vierge. Il confirme la doctrine de l'Église par les témoignages de saint Ignace, de saint Polycarpe, de saint Irénée, de saint Justin, etc. Saint Epiphane observe encore sur ce sujet, que personne ne nomme jamais Marie, sans lui donner le titre de *vierge*, et que si elle avait eu d'autres enfans, Jésus étant sur la croix ne l'aurait pas recommandée à saint Jean, etc. Enfin, les Pères lui appliquent plusieurs figures de l'ancienne loi, qui font évidemment allusion à la prérogative dont il s'agit; elle est, disent-ils, cette porte orientale du sanctuaire montrée à Ezéchiël, par laquelle le Seigneur seul est passé (21) : ce buisson qui brûlait aux yeux de Moïse sans se consumer; cette toison de Gédéon qui était sèche, tandis que la terre était mouillée tout autour, etc. La virginité de Marie ne fut pas seulement un privilége miraculeux, elle fut aussi en elle une vertu de choix, puisqu'elle s'était engagée par vœu à vivre dans une chasteté perpétuelle, comme les Pères de l'Église l'infèrent de la réponse qu'elle fit à l'ange (22).

Une telle mère convenait au fils de Dieu. La terre souillée par les impuretés les plus abominables, avait encouru la malédiction du Seigneur. *Mon esprit*, avait-il dit, *ne restera plus dans l'homme, parce qu'il est chair* (23). Mais ayant choisi Marie pour se faire chair lui-même, il la prépara à cette dignité par une virginité sans tache; et ce fut à cause de cette vertu qu'il lui fut dit : *Le Saint-Esprit*

---

(21) Ezech. XLIV, 2.

(22) Saint Jérôme, l. *adv. Helvid.;* saint Ambroise, l. 2, *in Luc.* p. 14, 15; saint Augustin, etc.

(23) Gen. VI.

*descendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre* (24). Si nous imitons la pureté de Marie, chacun selon notre état, nous mériterons les faveurs de l'époux céleste qui aime les âmes chastes, et que saint Grégoire appelle *vierge par excellence*, le premier des vierges. Nous avons dans la protection de Marie un secours puissant contre le vice opposé à cette vertu. Mais inutilement la réclamerions-nous, si nous ne tâchons d'exprimer en nous l'humilité de cette Vierge sainte, son recueillement, sa mortification, son amour pour la prière et ses autres vertus.

Saint Ambroise, au commencement de son second livre *de la Virginité*, exhorte les vierges en particulier à régler leur conduite sur celle de Marie. « Ayez, dit-il, de-
» vant les yeux la vie et la virginité de la mère de Dieu;
» ce sera comme un miroir dans lequel vous verrez le
» modèle de la chasteté et de la vertu. Le premier motif
» d'imitation, c'est la noblesse du maître. Or, quoi de
» plus noble que la mère de Dieu!.... Elle était vierge de
» corps et d'esprit, et d'une pureté incapable de tout dé-
» guisement; elle était humble de cœur, grave dans ses
» discours, sage dans ses résolutions. Elle parlait rare-
» ment, et ne disait que ce qui était nécessaire. Elle li-
» sait avec assiduité les livres de la loi, et mettait sa con-
» fiance, non dans des richesses périssables, mais dans
» les prières des pauvres. Toujours fervente, elle ne vou-
» lait que Dieu pour témoin de ce qui se passait dans
» son cœur; c'était à lui qu'elle rapportait tout ce qu'elle
» faisait ou possédait. Loin de faire le moindre tort à qui
» que ce fût, tous se ressentaient de son caractère bien-
» faisant; elle honorait ses supérieurs, et ne portait point
» envie à ses égaux; elle évitait la vaine gloire, suivait la

(24) Luc. I, 35.

» raison, et aimait la vertu avec ardeur. Ses regards » étaient pleins de douceur, ses paroles remplies d'affabi- » lité; toute sa conduite portait l'empreinte de la modestie. » On ne remarquait rien dans ses actions qui ne fût con- » venable; sa gaieté n'avait rien de léger, sa voix n'annon- » çait rien qui vînt d'un fonds d'amour-propre. Son exté- » rieur était si bien réglé, que le maintien de son corps » était la peinture de son âme et un modèle accompli de » toutes les vertus. Sa charité pour le prochain ne con- » naissait point de bornes. Elle pratiquait de longs jeûnes, » et choisissait pour nourriture, non ce qui pouvait flat- » ter la sensualité, mais ce qui suffisait pour soutenir la » nature. Elle consacrait aux exercices de la piété les mo- » mens destinés au sommeil. Si elle sortait, ce n'était que » pour aller au temple, et toujours en la compagnie de » ses parens, etc. »

La conduite de Marie inspira à saint Joseph la plus haute idée de sa vertu. C'est ce qui parut sur-tout, quand il s'aperçut de sa grossesse : « Joseph, dit saint Jé- » rôme (25), pouvait-il rendre un témoignage plus écla- » tant à la sainteté de Marie ? Connaissant sa chasteté, » et admirant ce qui s'est passé en elle, il garde le si- » lence sur un mystère qu'il ne peut comprendre. O » gloire de Marie, dit encore un ancien auteur (26) ! Jo- » seph s'en rapporte plutôt à sa vertu qu'à sa grossesse ; » il en croit plutôt la grâce que la nature. Il aime mieux » penser que Marie a conçu par miracle, que de la soup- » çonner d'un crime. »

Cependant cette sainteté de Marie, qui excitait l'admiration des intelligences célestes, consistait principalement dans la pureté du cœur et dans la ferveur avec laquelle

(25) *In c. 1 Matt.*

(26) *Op. imp. in Matt. c. 1, ap. S. Chrysost.*

elle faisait les actions ordinaires de la vie. *Toute sa gloire venait de son intérieur* (27). Nous apprenons de là que nous pouvons être des Saints, chacun dans notre état; et que ce que nous avons à faire, est d'en remplir les devoirs, dans la vue de plaire à Dieu. La vraie vertu aime le silence, et se montre au dehors le moins qu'il lui est possible; elle tâche d'éviter tout ce qui pourrait la rendre recommandable aux yeux des hommes, et ne veut avoir pour témoin que celui qu'elle aime, et qui est son rémunérateur. Une vertu qui recherche le grand jour, qui se plait à faire des actions qui sortent de l'ordre commun, doit être suspectée d'orgueil et d'amour-propre. Etudions ces importantes leçons dans la vie de la Sainte-Vierge; remercions Dieu des grâces dont il l'a comblée, et de celles qu'il a procurées au monde par son canal; invoquons sa puissante protection dans tous nos besoins : c'est la véritable manière de célébrer les fêtes établies en son honneur.

Il y a plus de mille ans que celle de la Nativité se célèbre dans l'Eglise avec beaucoup de solennité. Il est parlé dans l'*Ordre romain* des homélies et de la litanie qu'on y devait lire, suivant ce qui avait été décidé par le Pape Serge en 688, ainsi que d'une procession qui s'y faisait, de l'église de Saint-Adrien à la basilique Libérienne, connue aujourd'hui sous le nom de Sainte-Marie Majeure (28). On trouve dans le sacramentaire de saint Grégoire-le-Grand, publié par D. Ménard, des collectes, une procession et des matines pour la Nativité de la Sainte-Vierge, avec une préface propre pour la messe de ce jour (29). Il y a aussi une messe et des collectes propres pour cette fête, dans

(27) Ps. XLIV.

(28) *Liber Pontificalis in Vitâ Sergii I, ap. Thomassin;* Tr. des Fêtes, l. 2, c. 20, et le card. Lambertini, part. 2, *de Festis B. M. Virg.* c. 155.

(29) P. 128.

l'ancien sacramentaire romain publié par le cardinal Tomasi, et qui, au jugement des savans, est le même que celui dont le Pape saint Léon-le-Grand, et quelques-uns de ses prédécesseurs se servaient (30). Saint Ildefonse, qui florissait dans le septième siècle, parle de la même fête (31). Les Grecs (comme on le voit par l'édit de l'Empereur Emmanuël Comnène), les Copthes d'Egypte et tous les chrétiens de l'Orient la célébraient autrefois, et la célèbrent encore avec une grande solennité (32).

Le B. Pierre Damien exhorte tous les fidèles, de la manière la plus pathétique, à célébrer dévotement cette fête (33). Si l'anniversaire de la naissance des princes de la terre, qui ne peuvent dispenser que des faveurs périssables, ex-

---

(30) *L.* 2, p. 172.

(31) *L. de perp. virg. B. M. Virg.* t. XII; *Bibl. Patr.* p. 366.

(32) Voyez sur l'histoire de cette fête, Florentinius et Fronteau dans leurs notes sur les anciens calendriers qu'ils ont publiés; Martène, l. *de antiq. Eccles. discipl. in div. Officiis*, c. 34, n. 1; Tillemont, *note 4 sur la Vie de la Sainte-Vierge;* Baillet, *Hist. de cette Fête;* Pagi, *Brev. Gest. Rom. Pont. in Vitâ Innoc.* IV, n. 18; Thomassin, *Tr. des Fêtes,* l. 2, c. 20, et sur-tout le cardinal Prosp. Lambertini, part. 2. *de Festis B. M. Virg.* c. 131, ...... 136.

Schmidius, *Prolus Marian.* objecte inutilement qu'il n'est point parlé de cette fête dans les Capitulaires de Charlemagne, puisqu'on la célébrait en Italie long-temps avant ce prince. Qu'on ne dise pas non plus que, suivant Thomassin, Fulbert de Chartres est le premier qui en ait fait mention en l'an 1000. Elle est expressément marquée au 8 de Septembre dans le célèbre calendrier manuscrit qui se garde au trésor de la cathédrale de Florence, et qui est de l'an 813. (Voyez Léonard Ximénès, *del Gnomène Florentino,* imprimé à Florence en 1757.) Walther ou Gauthier, évêque d'Orléans, parle de la fête de la Nativité de la Sainte-Vierge, comme se célébrant en France en 871, *Conc. Labb.* t. VIII, pag. 648.

Il résulte du *Kalendarium ecclesiæ germanicæ Coloniensis sæculi noni; Coloniæ ad Rhenum*, 1824, publié par le savant Binterim, que cette fête se célébrait aussi déjà au neuvième siècle en Allemagne; car on y lit sous le 8 Septembre : *Natalis S. Mariæ.*

(*Note augmentée d'après l'édit. all.*)

(33) *Serm.* 2 et 3, *de Nativ. B. M. Virg.*

citent en nous de vifs sentimens de joie, à quels transports ne devons-nous pas nous livrer, à l'occasion de la naissance de la Vierge Marie? Avec quelle ferveur ne devons-nous pas bénir et remercier le Seigneur, des grandes miséricordes qu'il a exercées à son égard, et implorer la médiation de la mère auprès du fils? N'avons-nous pas lieu d'espérer que nous éprouverons les effets de sa compassion et de sa bonté pour nous, dans un jour où toute l'Église s'empresse de lui donner des marques de sa vénération? Jésus-Christ ne pourra rejeter les prières de celle à laquelle il a voulu obéir sur la terre. Il ne peut oublier l'amour qu'elle lui portait pendant sa vie mortelle; les soins qu'elle prit de lui dans son enfance; les douleurs qu'elle souffrit à son occasion : il se rappelle toujours qu'elle le servit de ses mains, et qu'elle le nourrit de son lait. A ces titres se joignent la charité dont son âme est présentement consumée, les grâces précieuses dont elle est ornée, et la couronne de gloire dont elle est honorée.

---

## S. ADRIEN, MARTYR A NICOMÉDIE.

### Vers l'an 306.

SAINT ADRIEN était officier dans les armées de l'empire, et il persécuta les chrétiens sous le règne de Maximien-Galère; mais il fut si touché de leur courage et de leur patience, qu'il embrassa leur religion. Ayant été arrêté à son tour, il souffrit d'horribles supplices, et reçut à Nicomédie la couronne du martyre, vers l'an 306, dans la dernière persécution générale. Les villes de Constantinople et de Rome furent successivement enrichies de ses reliques. On les porta depuis en Flandre, et on les y déposa dans l'abbaye de Saint-Pierre de Décline, du temps de

Sévérald, qui en fut le premier abbé. Baudouin VI, comte de Flandre, dit de Mons, à cause de l'héritière de ce pays qu'il avait épousée, acheta le village de Hundelghem, où était une chapelle célèbre, dédiée sous l'invocation de la Sainte-Vierge. Elle avait été fondée en 1081, par Gérard II, évêque de Cambrai. Ce prélat était alors seigneur du territoire où était le village, lequel dépendait du comté d'Alost; il y était même né (1). Le comte de Flandre y fit bâtir en 1088 la ville de Gérardsberg, à laquelle il accorda de grands priviléges. Non content des pieuses fondations qu'il y avait faites, il y fit transférer encore l'abbaye de Saint-Pierre, qui depuis ce temps-là porte le nom de Saint-Adrien, à cause des reliques de ce saint martyr qu'elle possède, et qu'un grand nombre de miracles ont rendues célèbres. Gérardsberg ou Gérard-Mont, que l'on appelle en français *Grammont*, est sur la Dendre, près des frontières du Brabant et du Hainaut.

Saint Adrien est nommé, sous le 4 de Mars, dans le martyrologe dit de saint Jérôme, ainsi que dans le romain. Sa fête est encore marquée au 8 de Septembre, qui est le jour de la translation de ses reliques à Rome, où il y a une église fort ancienne de son nom.

Voyez sur la translation des reliques de saint Adrien à l'abbaye de Gerardsberg, Gramaye, *Antiq. Gerardi-Montii*, p. 40; Sanderus, *Fland. illustr.*, et Stilting, t. III, *Sept.* p. 209.

---

## S. SIDRONIUS, MARTYR A ROME.

### Troisième siècle.

On ne sait autre chose de ce Saint, sinon qu'il versa son sang pour la foi à Rome, durant la persécution d'Aurélien.

(1) Voyez Lemire, *Diplom. Belg.* p. 514.

Sa principale fête est marquée au 11 de Juillet. Baudouin-de-Lille, quatrième du nom, surnommé le Pieux, qui avait fondé les collégiales d'Harlebeck près de Courtray, d'Aire et de Lille, et qui fut enterré dans la dernière de ces églises, étant mort en 1067, Adèle, sa femme, fit un voyage à Rome, où elle reçut le voile des mains du Pape Alexandre II. En retournant dans sa patrie, elle apporta avec elle les reliques de saint Sidronius, dont elle enrichit le monastère des religieuses Bénédictines qu'elle avait fondé à Méessène, situé à deux lieues d'Ipres, et dans lequel elle finit ses jours. (Voyez Lemire, *Annal. Belgici*, p. 609.)

Adèle était honorée le 8 de Janvier dans le monastère de Méessène, dont elle est la fondatrice. (Voyez Gramaye, p. 182; et Lubin *in Mart. Rom.*)

---

## S. EUSÈBE, S. NESTABLE, S. ZÉNON ET S. NESTOR, MARTYRS A GAZE.

### Quatrième siècle.

Eusèbe, Nestable et Zénon, tous trois frères et chrétiens, demeuraient à Gaze, en Palestine, sous le règne de Julien-l'Apostat. Les païens les ayant arrêtés dans leurs maisons, où ils étaient cachés, les traînèrent en prison, et les fouettèrent avec cruauté. Etant depuis assemblés dans l'amphithéâtre pour voir les jeux publics, ils se mirent à crier qu'il fallait punir ces misérables sacriléges; c'était ainsi qu'ils appelaient les confesseurs. Ces cris confus eurent bientôt excité une émeute parmi la populace. De toutes parts on court à la prison dont on force les portes; on en arrache les trois frères, qu'on traîne tantôt sur le ventre et tantôt sur le dos. Non contens de les meurtrir

sur le pavé, les idolâtres les frappent avec des bâtons; ils leur jettent des pierres et tout ce qui se présente sous leur main. Les femmes mêmes quittent leur ouvrage, et s'empressent de les piquer avec leurs fuseaux; les cuisiniers retirent leurs chaudières de dessus le feu, versent sur eux de l'eau bouillante, et les percent avec leurs broches. Lorsque les martyrs, dont tout le corps était couvert de blessures, et la tête fracassée au point que la cervelle en sortait de tous côtés, eurent cessé de vivre, on les porta hors de la ville, et on les jeta à l'endroit où étaient les bêtes mortes. Le peuple alluma ensuite un grand feu, et brûla leurs corps avec des ossemens d'animaux, pour empêcher les chrétiens de ramasser leurs reliques. La barbarie avec laquelle on les traita, ne servit qu'à augmenter leur triomphe aux yeux de Dieu, qui veille sur ses élus pour les ressusciter dans la gloire.

On arrêta avec les trois frères un jeune homme nommé Nestor, qui souffrit comme eux la prison et les fouets. Tandis qu'on le traînait dans les rues, quelques païens furent touchés de compassion pour lui, à cause de sa beauté et de sa douceur, et l'arrachèrent des mains de ceux qui allaient lui ôter la vie; mais il mourut de ses blessures trois jours après dans la maison de Zénon, parent des trois frères, qui avait pris la fuite, et qui ayant été découvert, fut fouetté publiquement.

Voyez Théodoret, *Hist. lib.* 3, c. 7, et Sozomène, *Hist.* l. 5, c. 9.

---

## S. DISEN ou DISIBODE, évêque régionnaire.

### Vers l'an 700.

Ce Saint, né en Irlande, y embrassa la vie monastique. Sa science et ses vertus rendirent son nom célèbre dans l'E-

glise. Ses instructions engagèrent un grand nombre de chrétiens à marcher dans les voies de la perfection. Il quitta sa patrie vers l'an 652, et passa en France. Ses exhortations y produisirent des fruits admirables dans tous les lieux qui furent honorés de sa présence. Ses discours n'avaient rien qui ressentît cette affectation si contraire à l'esprit de l'Evangile. Son humilité et son amour pour la prière donnaient à toutes ses paroles une énergie secrète qui pénétrait tous les cœurs, et leur faisait goûter les plus sévères maximes du christianisme. Sa douceur, sa patience et sa charité touchaient les pécheurs les plus endurcis. Il fonda, dans le diocèse de Mayence, un monastère qui fut appelé de son nom, Disenburg, et qui a été changé depuis en une collégiale de chanoines séculiers (1). Le succès extraordinaire de ses travaux apostoliques lui mérita l'honneur d'être sacré évêque régionnaire. Il mourut vers l'an 700.

Voyez dans Surius l'histoire de la vie et des miracles de saint Disen, écrite vers l'an 1170 par sainte Hildegarde, abbesse du mont Saint-Robert, à Bingen, dans le Bas-Palatinat du Rhin; le P. Sollier, *Act. Sanct.* t. II, *Julii, ad diem* 8, p. 581.

## LA FÊTE DU S. NOM DE MARIE.

Cette fête, qui se célèbre le Dimanche dans l'octave de la Nativité, fut instituée par le Pape Innocent XI, à l'occasion de la délivrance de Vienne, que les Turcs assiégèrent en 1683 (1). L'intention du Souverain-Pontife a été

(1) Le couvent de Disenberg ou Disibodenberg était situé dans le comté de Sponheim, à une lieue de Sobernheim, à une mille d'Allemagne de Meisenheim, à deux milles de Creuznach, et non à *trois*, comme dit l'auteur de la vie allemande de Ste Hildegarde. Disibodenberg appartient aujourd'hui, d'après les dernières conventions ecclésiastiques, au diocèse de Trèves. Voyez, sur l'histoire de ce couvent, Joannis, *De Rebus Moguntiacis*, en différens endroits.

(*Note augm. d'après l'édit allem.*)

(1) Les Turcs avaient assiégé Vienne dès l'an 1529, sous le règne de

que les fidèles priassent spécialement en ce jour pour les besoins de l'Église, et qu'ils remerciassent Dieu de ses mi-

---

Soliman-le-Magnifique. Mais ils furent obligés de lever le siége, qui durait depuis un mois, après avoir perdu soixante mille hommes. (Surius, *in Commentariis sui temporis, an.* 1529.) Le danger fut beaucoup plus grand, lorsque, sous le règne de l'Empereur Léopold, ces infidèles vinrent attaquer une seconde fois cette ville, qui est le boulevard de l'Allemagne.

Une grande partie de la Hongrie avait pris les armes contre Léopold. Mais ce prince fit rentrer dans le devoir les villes qui s'en étaient écartées; les comtes Nadasti et Serini, et Christophe Frangipani, chefs des rebelles, furent décapités par son ordre, en 1671. Le comte Serini aspirait à la souveraineté de la Hongrie, et voulait faire passer celle de la Transylvanie au prince Ragotzi, son gendre.

Les exécutions dont nous venons de parler n'éteignirent point le feu de la discorde; il se ralluma bientôt. Le comte Tékéli, qui avait épousé la fille de Ragotzi, se mit en marche avec une armée de trente mille hommes, toute composée de bonnes troupes. Il implora en même temps le secours des Turcs, et les invita à passer dans la Hongrie. Les infidèles, qui avaient alors Mahomet IV pour sultan, et Cara Mustapha pour grand-visir, profitèrent avec empressement d'une occasion aussi favorable à leurs desseins. Le 2 Janvier 1683, on vit aux portes du sérail d'Andrinople les queues de cheval par lesquelles on a coutume d'annoncer la guerre, et tout l'empire ottoman s'ébranla pour porter le fer et le feu dans le sein de l'Allemagne. Le grand-visir passa la Hongrie, à la tête d'une armée puissante, la traversa sans trouver aucun obstacle, et arriva enfin à Raab ou Javarin. C'était une ville petite, mais forte, de la Basse-Hongrie, qui était sur le chemin de Vienne. Cara Mustapha jugeant cette place peu importante, la laissa derrière lui, continua sa marche, et parut au mois de Juillet devant la capitale de l'Autriche. A la vue du feu allumé dans le camp des Tartares, sur les deux rives du Danube, la consternation se répandit dans toute la ville. L'Empereur, sur les représentations de ses généraux, s'enfuit avec l'Impératrice, sa femme, qui était grosse de six mois. Son départ de Vienne fut si précipité, qu'il n'emporta ni argent, ni meubles, ni provisions. La cour eut beaucoup de peine à s'échapper des mains des Tartares. L'Empereur se retira d'abord à Lintz; mais ne s'y trouvant point en sûreté, il s'enfuit à Passau. Durant cette fuite, l'Impératrice, avec les femmes qui l'accompagnaient, fut obligée de passer une nuit entière dans une forêt, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on vint à bout de lui procurer un peu de paille pour prendre quelques momens de repos.

séricordes par l'intercession de la Sainte-Vierge. Si nous voulons appaiser la colère céleste excitée par nos crimes,

---

Tékéli joignit l'armée des Turcs avec quarante mille hommes ; il était maître de Bude et de presque toute la Hongrie. Le grand-visir, dont l'armée était de cent cinquante mille hommes, indépendamment des Hongrois, des Transylvains et des Tartares, forma le siége de Vienne, et la tranchée s'ouvrit le 14 Juillet. Le terrain qu'embrassoit son armée était immense ; il prit son quartier sur les hauteurs qui environnent la place. La richesse qu'on y voyait éclater, offrait un magnifique spectacle au milieu des horreurs de la guerre. Les infidèles mirent le feu aux faubourgs et au palais de la Favorite. Les maisons des principaux de la ville, situées dans le faubourg de Léopolstad, furent aussi la proie des flammes. Vienne n'était point alors fortifiée en plusieurs endroits ; la contrescarpe se trouvait en fort mauvais etat. La partie vers laquelle les ennemis dirigèrent l'attaque, était médiocrement défendue ; et les ouvrages avancés qui la mettaient à couvert étant une fois emportés, il était impossible qu'elle pût tenir long-temps, quoiqu'elle fût bien approvisionnée, que l'artillerie fût bien servie, et que la garnison eût été renforcée par un grand nombre d'habitans, déterminés à sauver leur patrie ou à périr sous ses ruines. Le comte de Staremberg, gouverneur de la place, ranimait ceux qui paraissaient craindre le danger, et donnait des preuves admirables de sagesse et de courage, pour laisser aux secours que l'on attendait le temps d'arriver Il n'aurait cependant point réussi, sans la lenteur du visir, qui négligeait de pousser l'attaque, dans la crainte sans doute que la ville ne fût prise d'assaut, et livrée au pillage du soldat. On éventa ses mines, et elles lui devinrent toutes inutiles ; il ne retira pas plus d'avantage d'une batterie de soixante-dix pièces de canon.

Cependant le duc de Lorraine, général de l'Empereur, vint de Hongrie avec trente mille hommes ; mais il ne lui fut pas possible de secourir les assiégés. L'électeur de Saxe le joignit avec un corps de dix mille hommes. Pendant ce temps-là, l'Empereur implorait le secours de tous les princes chrétiens.

L'année précédente, le Pape Innocent XI, et Jean Sobieski, Roi de Pologne, avaient fait une ligue pour se défendre contre l'ennemi commun. On doit en effet regarder Vienne comme la clef, non-seulement de l'Allemagne, mais encore de la Pologne et de l'Italie ; c'est en un mot le boulevard de toute la chrétienté. A la première nouvelle du siége de cette ville, Sobieski se hâta de se mettre en marche pour voler à son secours. Le nom des Polonais était alors redoutable aux Turcs. Ils

joignons à la prière les gémissemens d'un cœur contrit et humilié. C'est la première grâce que nous devons de-

se souvenaient encore du brave et pieux Sigismond III, Roi de Pologne. Ce prince, qui perdit la couronne de Suède, à cause de son attachement à la religion, défit en 1611, sur les bords du Neister, une armée de ces infidèles, composée de deux cent quatre-vingt-douze mille hommes, en tua vingt-cinq-mille en un jour de bataille, sans parler de soixante mille qui perdirent la vie en différentes actions. Jean Sobieski, étant grand maréchal de Pologne sous le Roi Michel, vainquit aussi les Turcs plusieurs fois, et notamment près de Kaminieck. Sa gloire fut d'autant plus éclatante, que les infidèles étaient commandés par des généraux célèbres, parmi lesquels on comptait, Coproli si renommé pour son courage, et si redouté par les maux qu'il avait faits aux chrétiens en diverses rencontres.

Sobieski ayant été élu Roi de Pologne, en 1673, eut l'année suivante plusieurs avantages sur les Turcs; et son nom leur devint si redoutable, sur-tout après les journées de Léopold et de Choczim, que le visir Coproli représenta au sultan qu'on ne pouvait se dispenser de se soumettre aux conditions qu'il proposait, vu que la Pologne serait invincible tandis qu'elle aurait pour elle les armes et la fortune de Sobieski. L'Empereur refusa d'envoyer des secours à Sobieski, quoique la Pologne n'eût été engagée dans ces guerres, que parce qu'elle s'était déclarée contre les Turcs, en faveur de la maison d'Autriche et des Transylvains, qui lui étaient alliés. Sobieski avait même lieu de se plaindre de lui pour divers affronts qu'il avait reçus de sa part; mais il oublia ses mécontentemens particuliers dans l'occasion dont il s'agit, pour se souvenir uniquement de ce qu'il devait à un allié, et sur-tout à la chrétienté.

Il marcha donc avec toute la diligence possible vers l'Autriche, à la tête d'une armée de vingt-quatre mille hommes d'élite. Il joignit le duc de Lorraine près d'Ollerbrun, passa le Danube à Tala, conduisit ses troupes par des passages fort étroits, dont la défense était très-facile à l'ennemi, s'empara des montagnes voisines de Vienne, et du château de Claremberg, qui domine tout le pays. L'armée chrétienne campa le 11 de Septembre sur le haut des montagnes dont nous venons de parler, et employa tout le jour à préparer ses manœuvres. Les exercices de religion eurent aussi beaucoup de part à cette journée. Le lendemain de grand matin, le Roi de Pologne et le duc de Lorraine entendirent la messe dans la chapelle de Saint-Léopold. Sobieski y communia, et eut les bras étendus en croix pendant la plus grande partie du sacrifice. La messe achevée, il se leva, et dit tout haut : « Marchons à l'ennemi

mander pour entrer dans les sentimens d'une digne pénitence. Par-là nous ferons agréer au ciel, et nos prières,

---

» avec une entière confiance, sous la protection du Ciel, et sous l'as-
» sistance de la Sainte-Vierge. »

Le corps de l'armée était commandée par les électeurs de Bavière et de Saxe, et par le prince de Waldeck; l'aile droite, par le Roi de Pologne, et l'aile gauche, par Charles, duc de Lorraine. Les chrétiens dans cet ordre, tombèrent sur les Turcs, qu'ils attaquèrent en même temps par trois endroits. Le comte Tékéli était alors absent; le grand-visir l'avait envoyé en Hongrie. Malgré l'avantage que des inondations donnaient aux infidèles, ils furent chassés de leurs postes. Sobieski se voyant maître des hauteurs, ne pensa plus qu'à attaquer le quartier du grand-visir. Mustapha, qui faisait semblant d'en venir à un assaut, s'amusait pendant ce temps-là à prendre le café dans sa tente, avec ses deux fils et le kan des Tartares. Il se contenta d'envoyer un corps de troupes vers le château de Claremberg, et négligea de soutenir sa cavalerie, sur laquelle était tombée toute l'armée impériale. Tandis que les chrétiens gagnaient insensiblement du terrain, il tenait autour de lui cent cinquante mille hommes, destinés, pour ainsi dire, à être spectateurs du combat; et il montrait une insensibilité capable de faire croire qu'il balançait s'il ne livrerait pas entre les mains de Sobieski les richesses immenses qu'il avait apportées de Turquie, et le butin qu'il avait fait dans sa marche. Une aveugle confiance lui dérobait la vue du danger; mais lorsqu'il vit les étendards du Roi de Pologne si près de lui, la présomption fit place à la terreur; son courage l'abandonna, et il n'eut plus de force que pour prendre la fuite. Son armée le suivit en désordre; les Allemands s'emparèrent de son camp, et y trouvèrent un riche butin. Sobieski écrivit à la Reine de Pologne que le visir l'avait fait *son héritier*. Il y avait parmi les dépouilles le grand étendard, fait de crin de cheval marin, travaillé à l'aiguille, orné de fleurs en broderie, et couvert de caractères arabes. L'Empereur le fit suspendre depuis dans la principale église de Vienne. Il envoya au Pape Innocent XI l'étendard de Mahomet, qui était au milieu du camp, près de la tente du grand-visir. C'était un brocard d'or sur un fond rouge, avec un bord vert et argent, orné aussi de caractères arabes. Les Turcs laissèrent toute leur artillerie, qui était très-considérable. On dit que cette victoire ne coûta que six cents hommes aux chrétiens. Le grand-visir fut l'auteur de sa propre ruine; elle fut la suite de sa confiance insensée, de sa négligence à garder les passages de Claremberg, et de son peu d'ardeur à poursuivre le siége. Il fit encore une faute de ne se pas ren-

qui auront pour objet de nous obtenir de nouvelles faveurs, et nos actions de grâces pour les bienfaits reçus.

---

dre maître de Javarin avant d'attaquer Vienne, et la conduite qu'il tint en cette occasion était contraire à toutes les règles de la guerre,

Mais la victoire remportée sur les Turcs fut principalement l'effet de la divine Providence, qui inspira aux chrétiens ce courage et cette prudence qui les firent triompher, et qui, entre autres dangers, sauva Vienne de celui dont nous allons parler. La magnifique église des Écossais avait été brûlée, et le feu allait prendre à l'arsenal, où était la poudre et les autres munitions. Si l'arsenal eût sauté, il se faisait une brèche aux remparts, c'en était fait de la ville; mais la flamme s'arrêta tout-à-coup, et l'on eut le temps d'enlever la poudre avec les autres munitions. : cet événement arriva à la fête de l'Assomption, jour auquel les fidèles imploraient la protection de la Sainte-Vierge contre les ennemis du nom chrétien, comme le Pape Pie V l'avait fait avant la bataille de Lépante.

Sobieski étant entré dans Vienne, alla remercier Dieu de la victoire aux pieds des autels; et pendant que l'on chantait le *Te Deum*, il marqua autant d'humilité que de reconnaissance et de dévotion. Au milieu des applaudissemens qu'il recevait de toutes parts, il n'attribuait qu'à Dieu le succès de ses armes. L'Empereur revint dans sa capitale le 14 du même mois, et assista à un second *Te Deum*, qui fut chanté en action de grâces; mais on fut indigné de lui voir porter la fierté au point de se croire dispensé de la reconnaissance envers son libérateur. Il s'en excusa cependant depuis dans une lettre à Jacques Sobieski, fils du Roi de Pologne, et dans laquelle il lui mandait que le souvenir des dangers qu'il avait courus, et la vue du prince auquel il était redevable de sa délivrance, avaient fait sur lui une impression si vive, qu'il en était devenu en quelque sorte insensible. Jean Sobieski avait l'âme trop grande pour s'occuper du vain cérémonial et de l'étiquette des cours; il continua de poursuivre l'armée ottomane, à la tête de ses braves Polonais. Il arriva bientôt au fort de Barkham, près de Gran; mais comme il était de beaucoup inférieur en nombre, il fut repoussé par les ennemis avec une perte assez considérable. Les Turcs, croyant qu'il avait été tué dans ce choc, reprirent courage, dans l'espérance qu'ils allaient exterminer toute son armée; mais deux jours après ( le 11 d'Octobre), Sobieski tomba sur eux avec tant de vigueur et en si bon ordre, qu'il les tailla en pièces, et leur tua douze mille hommes. Il leur enleva plusieurs places de la Hongrie, les battit de nouveau avec les Tartares, près de Filgrotin, et retourna à Varsovie chargé de lau-

En vain prétendrions-nous attirer autrement sur nos âmes les bénédictions du Seigneur, ou ressentir les effets de la protection de la Sainte-Vierge. C'est une pratique louable et utile d'invoquer en même temps la mère et le fils, afin que par l'une nous puissions avoir plus facilement accès auprès de l'autre. Aussi les âmes pieuses ont-elles coutume de prononcer conjointement avec dévotion et avec confiance les noms sacrés de Jésus et de Marie.

---

riers. En 1686, il parcourut la Moldavie en plusieurs autres contrées soumises aux Turcs; il traversa les déserts et franchit les montagnes, toujours suivi de la victoire. Qui croirait cependant que l'Empereur et ses propres sujets ne le payèrent que d'ingratitude? Il mourut d'hydropisie, en 1696, à l'âge de 72 ans.

Les victoires que Sobieski remporta sur les Turcs, sauvèrent la chrétienté; depuis ce temps-là, la maison d'Autriche les vainquit plusieurs fois par le courage et la sagesse d'un grand nombre de généraux célèbres, parmi lesquels on compte Charles, duc de Lorraine, Maximilien, duc de Bavière, le prince Louis de Bade et le prince Eugène de Savoie. Les Turcs cédèrent à l'Empereur Léopold la plus grande partie de la Hongrie, par le traité de Carlowitz, en 1698. Voyez l'abbé Desfontaines; le P. Barre, *Hist. d'Allemagne*, t. X : *la Vienna obsessa*, *etc.*

## ✝ S. CORBINIEN, PREMIER ÉVÊQUE DE FREISINGEN.

Voyez sa vie et la relation de plusieurs miracles opérés par son intercession, l'une et l'autre écrites trente ans après sa mort, *apud Surium et Mabillonium, Acta Bened.* (t. III, p. 500), *et Bollandum* (t. III, *Septembris,* p. 281). C'est l'ouvrage d'Aribon, troisième évêque de Freisingen. Voyez aussi l'*Histoire de Freisingen,* par le P. Meichelbeck, Bénédictin, publiée en allemand à Augsbourg, 1724, 2 vol. in-fol.; Bulteau, t. II, et le P. Suysken, *Acta Sanctorum* (t. III de Septembre, p. 261); Hansiz, *Germania sacra* (t. II, p. 59); P. Romanus Zirngibl, *Neue historische Abhandlungen der Baier. Akademie* (t. I, p. 14 sq.) et la courte, mais excellente *Dissertatio historica de antiquitate et aliis quibusdam memorabilibus cathedralis ecclesiæ Frisingensis unacum serie episcoporum, præpositorum et decanorum Frisingensium*, par le Dr. Joseph von Heckenstaller, doyen du chapitre, Munich 1824 (p. 24, 25 et 26).

### L'AN 730.

S. CORBINIEN naquit, sous le règne de Clotaire III, qui gouverna de 660 à 668, à Châtres (1) sur la route d'Orléans et dans le diocèse de Paris. Il y mena pendant quatorze ans, à une demi-lieue de sa ville natale, la vie d'un reclus, dans une cellule qu'il avait fait construire près d'une chapelle appelée *Saint-Germain de Paris* (2). Dans cette paisible retraite, il se consacra au Seigneur, et quelques serviteurs de sa maison, attirés par la douceur de sa piété s'associèrent à lui, et parcoururent sous sa conduite les voies de la perfection. Ces hommes saints et zélés se li-

(1) Dans les environs de Melun. Son biographe dit : *Ortus fuerat ex regione Militinensi (Melodunensi), vico qui dicitur Castrus.* Quelques auteurs ont soutenu à tort, qu'il était Tyrolien, natif de Mais ou Mayse. Notre Saint s'appelait dans le principe Waldekis; mais sa mère Corbinienne, qui aimait particulièrement cet enfant, lui donna le nom de Corbinien.

(2) Aujourd'hui la paroisse de *Saint-Germain-lez-Châtres.*

vraient à la prière et à la contemplation et pratiquaient avec une sainte austérité la pénitence et la charité. Les aumônes qui affluaient vers eux de tous côtés, ils les distribuaient aux nécessiteux, et ils exerçaient envers les étrangers et les voyageurs la plus douce charité. La sainteté de Corbinien, dont l'éclat fut encore rehaussé par le don des miracles, et la sagesse des conseils qu'il donnait à ceux qui venaient le consulter, rendirent son nom célèbre dans tout le pays. Les personnes pieuses qui demandèrent à vivre sous sa conduite et qu'il fut obligé de recevoir, le mirent bientôt en état de former une communauté religieuse.

La réputation de sa conduite arriva jusqu'à la cour; de grands personnages se recommandèrent à ses prières, demandèrent à le voir et à l'entendre, et mirent de l'honneur à le combler de présens, qui étaient versés aussitôt dans le sein des pauvres. Ces marques de faveur et d'honneur déplaisaient extrêmement à notre hermite, parce que la seule idée, que son cœur se laissât séduire à la vanité du monde, le faisait trembler. Plus d'une fois son cœur serré se déchargea en plaintes à ce sujet, jusqu'à ce qu'enfin les distractions causées par la société de personnes si diverses le portèrent à chercher une autre solitude, où il pût vivre ignoré du monde.

Plein d'une tendre dévotion pour S. Pierre, il se rendit à Rome, vers l'an 709 ou 710, et fixa sa demeure dans une cellule près de l'église du Prince des apôtres. Le Pape, auquel il avait demandé sa bénédiction, ne tarda pas à connaître que sa capacité et ses lumières égalaient sa vertu. Il lui représenta qu'il ne devait pas vivre pour lui seul, tandis que plusieurs nations manquaient d'ouvriers apostoliques; il le sacra évêque et le chargea du soin d'aller prêcher l'Évangile.

Corbinien, forcé d'obéir, pour ne pas résister à la volonté du Ciel, qui lui était si visiblement manifestée, re-

vint dans sa patrie, où ses prédications produisirent de grands fruits. Le clergé, le peuple, les moines et les religieuses, tous furent édifiés des paroles pleines d'onction de cet envoyé du Ciel. En se rendant à la cour de Pépin, où il avait été appelé, il rencontra en route un malheureux, nommé Adalbert, qui allait être pendu pour crime de vol. Touché de compassion, il conjura ceux qui le conduisaient au lieu du supplice, de lui abandonner le coupable, ou du moins de surseoir à son exécution, jusqu'à ce qu'il en eût parlé au Majordome (Pépin). Mais ses instances étant vaines, il se borna à s'occuper du salut de cet infortuné. C'est pourquoi il l'exhorta, selon le rapport d'Aribon, le biographe du Saint, à avouer non-seulement le crime qui lui avait attiré cette punition, mais encore tous les autres péchés qu'il avait commis antérieurement par ses pensées, ses paroles et ses œuvres. Adalbert, prosterné aux pieds du Saint, obéit d'un cœur contrit, après que tous les assistans qui auraient pu entendre sa confession eurent été invités à se retirer (3). Lorsque Corbinien trouva que sa contrition était suffisante, il fit le signe de la croix sur sa tête et sur sa poitrine, et continua son voyage, le cœur ému et en versant des larmes. Arrivé à la cour, il obtint la grâce du malheureux; il se hâta donc de retourner sur ses pas et le trouva déjà suspendu. Cependant il le fit détacher, et au grand étonnement de tous ceux qui étaient présens, le supplicié revint à la vie. Ce fait fut proclamé partout comme un miracle et aug-

(3) Tunc vir Dei reum admonere studuit, assistentesque longius amovit, ut omnem ei putredinem et vuluus animæ suæ confessione purissima detegeret, tam in factis, quam in locutionibus atque cogitationibus pravis; eumque arripiens, ut omnis malitiæ suæ pœnitentiam ageret admonere curavit. Ipseque reus emendationem promittere studuit, et (dixit se) debere vitam mutare, sæculum relinquere, commissa deflere, ventura cavere.

menta extraordinairement dans tout le pays la réputation du Saint. Adalbert abandonna sa carrière de crime, suivit le saint évêque et le servit pendant toute sa vie avec piété et avec une fidélité à toute épreuve.

Corbinien se fatigua bientôt de tous les honneurs qu'on lui rendait à la cour, et il forma le projet de se renfermer de nouveau dans son ancien couvent près de Châtres; mais il y trouva moins encore qu'auparavant le repos qu'il désirait tant; il résolut donc de faire un second voyage à Rome, pour déposer sa dignité entre les mains du Pape et se retirer dans quelque autre couvent. Dans ce second voyage, il passa par la Souabe et la Bavière (4), et y convertit un grand nombre d'idolâtres. Il alla voir, à Ratisbonne, Théodon II, duc de Bavière, qui voulut le persuader à donner la connaissance du vrai Dieu à ses sujets non encore convertis, et de fortifier dans la foi ceux que le zèle de S. Rupert de Saltzbourg avait déjà acquis au christianisme (5). Mais Corbinien n'accueillit pas cette pro-

---

(4) Aribon dit qu'il parcourut l'Allemanie, la Germanie et la Norique. Par l'Allemanie il entend la Souabe, et par la Germanie le pays au-delà du Danube; c'est ainsi que Walafrid Strabon, auteur presque contemporain, désigna les deux pays, *in Prologo ad vitam S. Galli, ap. Mabillon. Sæc. 2 Bened.* Il résulte de l'ensemble, que par la Norique il a voulu dire la Bavière

(5) Le bibliothécaire Anastase, dans la *Vie du Pape Grégoire II*, dit, sous l'année 716, en parlant de ce Théodon : « Eo itaque tem» pore Theodo, dux gentis Bajoariorum, ad apostoli sancti Petri limina » primus de gente eadem occurrit, orationis gratia. » Voici la série la plus exacte des ducs de Bavière : Garibald I, Thassilon I, Garibald II, Théodon I, Théodon II. Ce dernier succéda en 680 à Théodon I, et eut trois fils, Théodebert, Grimoald et Théodebald. Il divisa la Bavière en quatre parties, *provinciam ipsam sibi et soboli in quatuor partes divisit*, dit Aribon, et le Pape Grégoire II, dans un capitulaire de 716, ordonne aux ambassadeurs qu'il envoya en Bavière, d'ériger trois ou quatre diocèses, selon les cercles du duché, *ut secundum gehennationem uniuscujusque ducis tres aut quatuor sedes episcopales con-*

position, reçut des présens du vaillant Bavarois, et alla trouver son fils, le duc Grimoald, qui demeurait à Freisingen. Celui-ci aussi voulut le garder auprès de lui, lui donna à son tour de riches présens et le renvoya avec une escorte, qui l'accompagna jusques dans la Lombardie. Il fit à Pavie une visite à Luitprand, Roi des Lombards, qui le reçut comme un envoyé du Ciel, puis il poursuivit son chemin vers la capitale de la chrétienté.

Le Pape Grégoire II lui ordonna, sans doute à la prière de Théodon II, qui était allé voir le Saint-Père, au commencement de 716, par dévotion et peut-être aussi pour le bien-être spirituel de ses sujets, de retourner en Bavière, qui était très-abandonnée, et d'en faire le principal théâtre de ses travaux. Il obéit, et partit en 717 pour la Souabe et la Bavière, en passant par Trente. Il fut reçu avec beaucoup d'honneur à Mais, près de Meran, et y reçut des envoyés du duc Grimoald, qui avait succédé la même année à son frère Théodon II, l'avis d'y demeurer, jusqu'à ce que la cour de Freising fût informée de son arrivée. Il profita de son séjour dans le Tyrol pour visiter la chapelle

---

*stituerent.* Le fils aîné, Théodebert, reçut la partie qui touchait à l'Italie et qui comprenait la Rhétie, et fixa sa résidence à Botzen; le Südgau avec Freising échut à Grimoald; le Nordgau (plus tard le Palatinat supérieur) fut donné à Théodebald, et le père Théodon garda pour lui le cercle de Ratisbonne. Ainsi la Bavière devint une tétrarchie. Théodebald mourut le premier, et la tetrarchie se transforma en triarchie, et, après la mort de Théodon, en diarchie. Théodebert reçut la partie située au nord avec la Norique, et Grimoald la partie méridionale avec la Rhétie. Voyez Hansiz, *Germania Sacra* (t. II, p. 52, 53 et 54), qui jette beaucoup de lumières sur la succession des ducs de Bavière et corrige ainsi les anachronismes commis par plusieurs savans dans cette époque de l'histoire de Bavière. Voyez aussi les dissertations de Roman Zirngibl sur les ducs de Bavière avant Charlemagne, dans les *Nouvelles dissertations historiques de l'Académie des sciences de Bavière* (t. I, p. 165 sq.).

élevée dans les environs de Mais, en l'honneur de S. Valentin, évêque de Passau, et il y dit ses prières avec une dévotion particulière. On lui montra aussi, dans le château de Neuberg (autrement Trautmannsdorf), situé dans le voisinage, la *chambre de S. Valentin*, qui existait encore dans ces derniers temps (6). Cependant arriva l'ordre du duc Grimoald, d'amener notre Saint à la cour. Corbinien apprit en chemin, que le duc avait épousé Piltrude, la veuve de son frère Théodebald; le saint évêque lui représenta avec une noble franchise ce que cette union avait de criminel et lui annonça qu'il ne se présenterait pas à lui, qu'il n'eût renvoyé cette femme illégitime. Cette déclaration contraria beaucoup le duc, qui ne voulait déplaire ni au Saint ni à Piltrude. Mais cette dernière conçut dès ce moment une haine implacable contre Corbinien, qui eut recours à toutes les armes de la religion, pour leur faire changer de sentiment à l'un et à l'autre. Au bout de quinze jours ils témoignèrent du repentir, promirent de se séparer et le Saint satisfait se rendit à la cour. Il commença dès-lors à répandre, avec un zèle apostolique, les lumières de la foi; le duc lui fit des dons considérables (7), et les chrétiens se multipliant de jour en jour, il fixa son siége épiscopal à Freisingen, dans la Haute-Bavière. Malgré l'activité de son zèle et la continuité de ses fonctions, il s'occupait assidûment de tout ce qui pouvait contribuer à sa propre sanctification. Il vaquait à ses exercices avec fer-

---

(6) Voyez *Legende der Heiligen in Baiern*, p. 99.

(7) Grimoald donna au Saint le mont de Freising, avec la vieille église de Notre-Dame, qui existait déjà depuis long-temps, ce que l'on peut voir dans Aribon, et dans la vie de S. Maximilien, dans Meichelbeck (t. I, part. I, p. 15, § 8). Il acheta en outre à Mais des vignobles, des champs et des prairies, ainsi qu'une terre à Cortsch, dans le Vinschgau.

veur et avait tous les jours des heures réglées pour méditer la loi de Dieu.

Tandis que Corbinien remplissait avec succès sa mission évangélique, Piltrude, qui nourrissait dans son cœur un ressentiment toujours croissant, à cause de sa séparation de Grimoald, songea aux moyens de se débarrasser de ce juge importun. Son secrétaire Ninus fut chargé de l'assassiner quand il serait de retour de la campagne; mais le Saint en fut informé à temps par son frère Erimbert, qui demeurait avec lui depuis quelque temps, et se refugia dans la terre de Mais, où il passa quelques années en sûreté, sous la protection du Roi Luitprand, à qui il fut redevable de plusieurs autres bienfaits encore.

Après la mort de Grimoald, qui fut assassiné en 725, en fuyant devant Charles Martel, qui avait envahi la Bavière, Piltrude fut emmenée en France avec ses trésors, et Hugbert, le fils de Théodebert et le petit-fils de Théodon II, fut proclamé duc. Celui-ci se rendit maître de la tétrarchie (plus tard la diarchie) bavaroise, instituée par son grand-père Théodon II, rappela en 726 S. Corbinien, et lui fit une réception très-brillante.

Corbinien continua encore ses travaux pendant quelques années avec une activité extraordinaire, et lorsqu'il sentit approcher sa fin, il envoya son frère Erimbert auprès de Luitprand, Roi des Lombards, pour faire ratifier par lui, comme propriété de l'église de Freisingen, les biens qu'il possédait dans le Tyrol; il demanda aussi que son corps fut inhumé à Mais. L'un et l'autre lui fut accordé. Dès-lors il n'eut plus d'autre pensée que celle de sa mort prochaine. Le 8 Septembre encore il offrit avec une vive émotion le saint Sacrifice de la messe, et reçut ainsi de sa propre main le dernier viatique; il retourna chez lui, se coucha, but encore quelques gouttes de vin, se signa et mourut bienheureusement dans le Seigneur, le même jour, l'an 730.

Contrairement à sa volonté, le Saint fut enterré dans la cathédrale de Freisingen, mais peu de temps après, son corps fut transféré, par ordre d'Hugbert, à Mais et inhumé dans la petite église de Saint-Valentin. Dans la suite, ses reliques vinrent à Trente, avec celles de S. Valentin, et de là, par ordre du duc Thassilon II, qui avait succédé à Ottilon en 748, à Passau, où S. Valentin avait été évêque. Aribon, quatrième évêque de Freisingen (de 764 à 784), considérant que S. Corbinien avait choisi sa sépulture à Mais, parce que Valentin y reposait, crut que, les circonstances n'étant plus les mêmes, il pouvait réclamer les ossemens du Saint pour son église, et il réussit. La fête de notre Saint est célébrée dans le martyrologe romain, ainsi que dans le diocèse de Freisingen (aujourd'hui *Munchen-Freising*) le 8 Septembre (8).

9 Septembre.

## S. GORGONIUS, S. DOROTHÉE, ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS.

Tiré de Lactance l. *de mort. persecutor. et* l. 6 *Instit.*; d'Eusèbe, l. 8.

L'AN 304.

DOROTHÉE était premier chambellan de l'Empereur Dioclétien; Gorgone et Pierre étaient sous-chambellans du

(8) Depuis S. Corbinien jusqu'en 1803, l'église de Freisingen a eu soixante-un évêques, et dans ce nombre elle compte plusieurs hommes pieux et savans. Le dernier évêque, Joseph-Conrad de Schroffenberg, prince-prévôt de Berchtesgaden, mourut le 4 Avril 1803, et alors le siége de Freisingen demeura vacant. Par le concordat de Bavière de 1817, il fut transféré à Munich et nommé Münich-Freising; mais ce concordat ne fut exécuté qu'en 1821. *Munich-Freising* est un archevêché, dont les suffragans sont Augsbourg, Passau et Ratisbonne. Le premier archevêque de *Munich-Freising* fut Lothaire-Anselme, baron de Gebsattel.

même prince. Ils occupaient tous trois les premières places parmi les eunuques du palais ; ils portaient quelquefois le fardeau des affaires les plus difficiles de l'état et ils montraient un zèle ardent pour les intérêts de l'empire. Lorsque Galère eut fait mettre le feu au palais de Nicomédie, pour rendre les chrétiens odieux, en les rendant responsables de l'incendie, Dorothée et Gorgonius furent arrêtés avec d'autres officiers qui professaient le christianisme et qui dépendaient d'eux par l'emploi qu'ils exerçaient à la cour. On leur fit subir à tous de cruelles tortures ; après quoi, on les condamna à être étranglés.

Pierre éprouva un traitement encore plus barbare. Ayant refusé de sacrifier aux idoles, on le suspendit en l'air tout nu, et l'on déchira toutes les parties de son corps à coups de fouet, en sorte qu'on lui voyait les os. Rien ne pouvant ébranler sa constance, les bourreaux versèrent du sel et du vinaigre sur ses plaies, pour ajouter un nouveau dégré de vivacité aux douleurs qu'il ressentait. Ils l'étendirent ensuite sur un gril, et le firent rôtir à petit feu, en lui disant qu'ils ne cesseraient de le tourmenter que quand il aurait abjuré sa religion. Son courage ne se démentit point, et il mourut au milieu de ce supplice.

Dioclétien fit jeter dans la mer le corps de Dorothée et ceux de ses compagnons. Il craignait, au rapport d'Eusèbe, que les chrétiens ne les adorassent comme des dieux. C'était une erreur commune aux païens de s'imaginer que le culte par lequel nous honorons les reliques des martyrs, ne diffère point de celui que nous rendons à Dieu.

Il paraît que saint Gorgonius, martyr, autrefois si célèbre à Rome, n'est pas le même que celui dont nous venons de parler. On lit dans le calendrier de Libère, publié par Buchérius, que son tombeau était sur la voie Lavicane. Il y avait un office pour sa fête dans le sacramen-

taire de Gélase. Saint Chrodegang, évêque de Metz, obtint, en 765, du Pape Paul I, une partie du corps du saint martyr, qu'il transféra de Rome en France, et qu'il déposa l'année suivante dans l'abbaye de Gorze (1). On trouve parmi les poèmes de saint Damase une épitaphe en l'honneur de saint Gorgonius (2).

Nous apprenons de l'exemple des martyrs ce que c'est qu'un vrai chrétien. Il regarde, dit saint Grégoire de Nazianze, les tribulations et les croix comme la semence des plus héroïques vertus, et c'est pour cela qu'il est comblé de joie dans l'adversité. Les tourmens ne pouvant altérer la tranquillité de son visage, beaucoup moins peuvent-ils changer les dispositions de son cœur ; rien n'est capable de l'abattre ; tout cède à la magnanimité et à la sagesse d'un pareil philosophe. Dépouillé des biens et des commodités de la vie, il a des ailes pour s'élever jusqu'au ciel ; il s'envole dans le sein même de Dieu, où il trouve un ample dédommagement de ce qu'il a perdu. Revêtu d'un corps, il est dans le monde comme un pur esprit. Le courage qu'il montre au milieu des souffrances et du combat des passions, ferait presque croire qu'il est impassible. Il se laisse vaincre en tout, excepté en courage ; et quand il se soumet, il sait triompher par son humilité et sa patience, à la vue même de la mort la plus cruelle. Quelle leçon pour ceux qui se laissent déconcerter par les moindres épreuves !

---

(1) L'histoire de cette translation, écrite dans le dixième siècle, par un moine de Gorze, a été publiée par Suysken, *Act. SS.* t. III, *Sept.* p. 343 et seq.

(2) *Carm.* 14, p. 156.

## S. OMER, ÉVÊQUE DE TÉROUENNE.

La plus ancienne vie de saint Omer est authentique ; mais elle contient peu de faits. Mabillon, Rivet et d'autres savans pensent qu'elle fut écrite cinquante ans après la mort du Saint. Le P. Stilting la met cinquante, ou même cent ans plus tard, peu avant l'enlèvement du corps de saint Omer, et les incursions des Normands. Il se fonde sur ce que l'auteur ne cite point de témoins oculaires, et qu'il ne rapporte qu'un miracle opéré par l'intercession du serviteur de Dieu, quelque temps après sa mort. Il croit que cette vie fut d'abord écrite en vers, et qu'on la mit depuis en prose ; mais il nous semble qu'il est plus probable de dire que l'auteur étant poète, et manquant de goût, a souvent mis dans sa prose des moitiés de vers, et même des vers entiers. Son ouvrage a été publié par Mabillon, *Act. Ben. sec.* 2, p. 559, d'après un bon manuscrit de Corbie, qui est présentement dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris. (C'est dans cette bibliothèque que les Bénédictins ont déposé les meilleurs manuscrits de leurs différens monastères de France.) Le P. Stilting l'a confronté avec un autre manuscrit, et en a donné une nouvelle édition, *Act. Sanct.* p. 396. Il y a dans les archives de l'église cathédrale de Saint-Omer, une vie manuscrite du saint évêque, laquelle est fort ancienne, et pour le fond est la même que celle dont nous venons de parler. En effet, elle n'en diffère que par quelques transpositions, quelques légers changemens, et par l'addition de quelques miracles opérés quelque temps après la mort du Saint. Il est probable qu'elle fut écrite dans le neuvième siècle, peu avant le ravage des Normands. Elle a plus de ressemblance avec le manuscrit de Cambrai, qu'avec celui de Corbie ; le commencement en est perdu. Elle est couverte d'une plaque d'argent, et saint Omer est représenté sur un des côtés de la couverture. L'auteur *de la vérité de l'Histoire de l'Eglise de Saint-Omer* l'a confrontée avec la copie donnée par Mabillon, a marqué les variantes de l'une et de l'autre, et a fait imprimer les deux textes en deux colonnes, dans les pièces justificatives de son ouvrage, p. 393-404. Il y a dans le même livre manuscrit, et sous la même couverture, deux autres vies de saint Omer, de différentes mains et de différens siècles ; la première est en vers, et commence par ces mots : *Angelus est summi* ; viennent ensuite deux relations de miracles qui sont aussi en vers. La seconde est également en vers, mais plus élégante. Elle commence par ces mots : *Unice Christe Patris*, et finit par ceux-ci : *Per secula cuncta*. Ces deux ou-

vrages paraissent être, l'un du neuvième, et l'autre du dixième siècle. On trouve une quatrième vie manuscrite du saint évêque, dans la bibliothèque du chapitre de Saint-Omer. Elle ne diffère point de la première de celles dont nous avons parlé, si l'on en excepte quelques changemens dans le style, et l'addition de quelques miracles à la fin. Elle fut écrite sur la fin du dixième siècle. Nous avons une cinquième vie de saint Omer, qui est tout-à-fait différente des précédentes, et qui, selon toute apparence, fut écrite au commencement du dixième siècle. On l'attribue communément à l'auteur de la seconde vie de saint Bertin; et voilà peut-être la raison pour laquelle il n'y est presque rien dit du saint abbé. Elle a été publiée par Surius avec quelques interpolations. Mabillon la donne à Folcard; mais Stilting pense que le style n'en est point aussi coulant que celui qu'on remarque dans les écrits de ce moine. La sixième vie de saint Omer est du douzième ou du treizième siècle; on y trouve plus de faits, mais moins de critique. Elle commence par ces mots : *Dùm sanctorum Patrum, etc.* Enfin la septième vie du même Saint est du treizième siècle. Elle est précédée d'un prologue comme la première, et commence ensuite par ces mots : *Agius igitur Pontifex Audomarus.* Voyez le P. Stilting, *Comment. præv. et not.* Le docte Bollandiste n'avait point vu les manuscrits du chapitre de Saint-Omer, et il ne connaissait des archives de Saint-Bertin, que les pièces qui lui avaient été communiquées par D. Cléty, bibliothécaire de cette abbaye.

## L'AN 670.

SAINT OMER (1) naquit vers la fin du sixième siècle. Il était fils unique de Friulphe et de Domitille, qui étaient tous deux d'une famille noble, et qui possédaient une fortune considérable dans le territoire de Constance, aujourd'hui ville impériale de la Souabe, près du pays des Suisses. Le lieu de sa naissance était dans le voisinage du lac qui porte le nom de cette ville, et s'appelait *Guldenlage* ou *Vallée d'or* (2).

---

(1) En latin, *Audomarus.*

(2) Jean d'Ipres, dans sa chronique, et Malbrancq, *de Morin.* l. 3, c. 1, disent que saint Omer et saint Bertin étaient proches parens, et de la famille d'Arnulphe ou Arnoul, laquelle devint bientôt après la

Ses parens prirent un grand soin de son éducation, et s'appliquèrent sur-tout à lui inspirer l'amour de la vertu. Ils lui faisaient allier l'étude des lettres avec la pratique des maximes du christianisme. Ils eurent la joie de le voir répondre à leurs vues. Omer ayant perdu sa mère, résolut de se détacher entièrement du monde. Il se retira à l'abbaye de Luxeul, située dans cette partie de la Bourgogne, que l'on appelle aujourd'hui Franche-Comté, et qui est à douze lieues de Besançon. Il engagea son père à l'y suivre, après l'avoir déterminé à vendre ses biens pour les distribuer aux pauvres.

Saint Eustase avait succédé à saint Colomban dans le gouvernement de Luxeul. Il reçut avec bonté le père et le fils qui firent profession ensemble. Une admirable pureté de mœurs, jointe à l'assemblage de toutes les vertus firent remarquer saint Omer parmi tous les frères. Il acquit une connaissance parfaite de l'Ecriture et de toutes les sciences qui avaient rapport à la religion. Son nom devint bientôt célèbre dans tout le royaume.

La ville de Tarvane ou de Térouenne avait alors besoin d'un pasteur zélé. C'était la capitale des anciens Morins (3),

---

maison royale et impériale de France, dans les Pepin, Charlemagne, etc. Mais les anciens historiens de la vie des deux Saints omettent cette particularité, ce qui doit la faire regarder au moins comme fort douteuse.

(3) Les *Morini*, ainsi appelés du mot celtique *mor*, qui signifie la *mer*, habitaient le long des côtes. Leur pays s'étendait depuis la Canche, sur laquelle sont Montreuil et Hesdin, jusqu'aux frontières des *Menapii*, du côté de Nieuport. Le pays de ces derniers s'étendait audelà du Rhin, et jusqu'aux frontières de Warneton et de Tournai, capitale des *Nervii*. Les principales villes des *Morini* étaient Térouenne, *Gesoriacum* ou Boulogne, *Portus Iccius* ou Witsand, *Portus ulterior* ou Calais, *Castellum* ou Mont-Cassel; et depuis le temps de César, Saint-Omer, Aire, Dunkerque, Bergues, etc. Voyez Wastelain, *Gaule Celtique, sect.* 7, page 376. M. d'Anville, Géogr. ancienne; Cluverius, *German. Antiq.* l. 2, c. 28, *de Morinis,* et la dernière édition des tables de Peutinger.

située dans la Gaule Belgique, qui comprenait ce que nous appelons aujourd'hui la Basse-Picardie, l'Artois et la Flandre. Le vice et la superstition régnaient dans ce vaste pays. Le Roi Dagobert, sur l'avis de plusiurs personnes pieuses, cherchait un homme apostolique qui fût en état de planter la foi et d'établir la pratique de l'Evangile dans cette importante partie de l'empire français. Saint Achaire, qui, de moine de Luxeul, était devenu évêque de Noyon et de Tournai, lui proposa Omer, religieux de la même abbaye, laquelle était alors une école célèbre de savoir et de piété, et d'où étaient sortis un grand nombre de prélats qui faisaient l'ornement de l'église. Le prince applaudit à ce choix, qui eut aussi l'approbation des évêques et de la noblesse de tout le royaume. Il y avait plus de vingt ans que le Saint vivait dans la retraite, lorsqu'on vint l'en tirer pour lui confier le gouvernement de l'église de Térouenne. Comme on lui ordonnait d'obéir sans délai, il s'écria : « Quelle différence, grand Dieu, entre le port où je jouis » de la douceur du calme, et cette mer orageuse sur la- » quelle je suis jeté malgré moi et sans expérience ! » On

---

Du temps de César, les *Morini* et les *Menapii* n'avaient point de grandes villes, il faut cependant excepter Térouenne. Ortélius a placé le *Portus Iccius* à Saint-Omer, puis à Boulogne; Cluvérius et d'autres célèbres géographes l'ont mis à Boulogne. Quelques-uns l'ont mis à Calais ou à Ambleteuse, qui était à moitié du chemin qui menait de Calais à Boulogne. Ambleteuse était un port dont les sables bouchèrent l'entrée vers le douzième siècle.

Les géographes cités ci-dessus se sont trompés par rapport à la situation du *Portus Iccius*. Il était à Witsand, entre Ambleteuse et Calais. Il est nommé dans les écrivains du septième siècle, *Portus Iccius*, autrement Witsand. Ce dernier nom est teutonique, et composé de deux mots qui signifient sable blanc.

Le *Portus citerior* et le *Portus inferior* était l'un, Gesoriacum ou Boulogne, et l'autre Calais. La distance de Witsand ou promontoire opposé est à peu près la même que d'Ambleteuse.

n'eut aucun égard aux représentations que lui suggéra son humilité, et on le conduisit aux évêques, qui le sacrèrent sur la fin de l'année 637, Dagobert étant mort le 19 Janvier de l'année suivante.

Les dispositions avec lesquelles Omer reçut l'épiscopat, attirèrent sur ses travaux les plus abondantes bénédictions du ciel. Il trouvait sa force et sa consolation dans la prière, dont il n'interrompait presque jamais l'exercice. Il rapportait toutes ses pensées à l'accomplissement de ses devoirs, et ses efforts eurent bientôt substitué le règne de la piété à celui du démon. La plupart de ses diocésains étaient encore livrés à la superstition et à l'idolâtrie, malgré les soins qu'on s'était donnés précédemment pour leur conversion : mais il est à propos de reprendre les choses de plus haut, pour mieux faire connaître l'état où était la religion chez les Morins, lorsqu'on leur donna saint Omer pour évêque.

Saint Fuscien et saint Victoric, compagnons de saint Denis, qui vint prêcher la foi dans les Gaules, avaient pénétré plus loin que les autres missionnaires apostoliques, et étaient parvenus jusque chez les Morins, qui, selon les anciens, étaient les peuples les plus éloignés, ou les derniers habitans du continent (4). Ils firent quelque séjour à Térouenne, et y formèrent une petite église. Etant ensuite retournés vers le troupeau nombreux qu'ils avaient à Amiens, ils y reçurent, ainsi que Gentien, chez lequel ils logeaient, la couronne du martyre, le 11 Décembre, au commencement du règne de Dioclétien et de Maximien-Hercule; Rictius-Varus, le plus cruel des persécuteurs du christianisme, étant préfet de la Gaule Belgique. Saint Quentin avait aussi annoncé l'Evangile aux Morins. Mais

---

(4) *Extremique hominum Morini*, Virg. Æneid. l. 8, v. 727. Voyez aussi Pomponius Mela, l. 3, c. 2.

après son retour à *Veromandua*, il y fut mis à mort pour Jésus-Christ, quelque temps avant saint Fuscien et saint Victoric, sur la fin du troisième siècle (5). A la fin du siècle suivant, saint Victrice, évêque de Rouen, touché de compassion pour ce même peuple, travailla de nouveau à lui ouvrir les yeux sur ses erreurs, et l'instruisit pendant quelque temps (6). Mais on voit par saint Paulin, que l'Evangile avait fait encore bien peu de progrès chez les Morins. Cette église même fut presque entièrement dispersée par les guerres, lorsque les barbares fondirent sur l'empire d'Occident. Depuis l'an 406 jusqu'à l'an 416, les Vandales, les Suèves et les Alains tombèrent comme un torrent sur les provinces des Gaules, et principalement sur celles qui étaient au Nord. Leurs incursions furent suivies de celles des Francs.

Après la conversion de Clovis, qui fut baptisé en 496, la foi fut prêchée presque par tout aux Français qui étaient mêlés avec les anciens Gaulois, déjà chrétiens pour la plupart, et parmi lesquels il y avait plusieurs églises florissantes. Les missionnaires, dont les travaux avaient produit les plus grands fruits, tournèrent enfin les yeux vers le vaste pays des Morins. Les anciens Gaulois qui l'habitaient, ainsi que les Francs qui en avaient fait la conquête, restèrent encore plus d'un siècle fortement attachés à leurs superstitions. Saint Remi leur avait envoyé deux prêtres zélés, Antimond et Athalbert (7), qui travail-

---

(5) Voyez sa vie au 31 d'Octobre.

(6) Saint Paulin, *ep.* 18.

(7) Antimond est un nom chrétien, qui avait été pris au baptême, et signifie *ennemi du monde*. Athalbert est un nom teutonique, composé d'*Adel* ou *Ethel*, noble, et de *Bert*, brillant ou illustre. Voyez Mallebranche, l. 2, c. 29, *de Morinis*.

Châtillon et les auteurs du *Gallia Christiana*, disent qu'Antimond fut le premier évêque des Morins ou de Térouenne, et qu'Athalbert lui

lèrent à leur instruction entre les années 500 et 552. Mais ils eurent peu de succès, et ne laissèrent point d'église formée; du moins ne voit-on point de successeurs de leur ministère. L'entière conversion des provinces dont nous parlons, était réservée à saint Omer.

Ce saint évêque, aidé du secours de la grâce, instruisit les Morins de la doctrine du salut, et les engagea à élever de leurs propres mains l'étendard de la croix sur les ruines de leurs temples et de leurs idoles. Il commença par établir la pureté de la foi parmi le petit nombre de ceux qui professaient encore le christianisme à Térouenne, mais qui, par défaut de pasteur, ou par la négligence de leurs guides spirituels, vivaient dans une ignorance profonde des maximes de la foi, et dans une étrange corruption de mœurs. Cette réforme ne fut pas moins difficile que la con-

---

succéda. Mais on ne trouve leurs noms ni dans saint Grégoire de Tours, ni dans les vies de saint Remi et de saint Vaast, qui étaient contemporains, et qui par le voisinage devaient avoir des rapports avec eux, ni dans les conciles des Gaules qui se tinrent pendant ce siècle. Le P. Stilting infère de là, qu'Antimond et Athalbert ne furent point honorés du caractère épiscopal, et qu'ils n'eurent point de successeurs, ce qui n'aurait pas manqué d'arriver s'ils eussent été tels qu'on le suppose, vu le zèle avec lequel le gouvernement français saisissait alors toutes les occasions qui se présentaient d'étendre et d'entretenir la connaissance du christianisme. D'ailleurs il est dit expressément dans l'ancienne vie de saint Omer, qu'il fut le premier évêque de Térouenne.

Les mêmes raisons prouvent qu'il n'y a point eu d'évêque à Boulogne avant saint Omer. Selon le docte Buchérius, *in Belgio Romano*, l. 8, c. 15, il y avait un siége épiscopal dans cette ville au quatrième siècle. Cette opinion a quelque chose de plausible. En effet, Hincmar de Reims, *Opusc. ad. Hinem. Laudum.* c. 1, dit que les siéges d'Arras, de Veromandua et de Boulogne étaient plus anciens que celui de Laon, qui avait été institué par saint Remi dans le cinquième siècle. Mais l'autorité de cet auteur, qui n'est pas toujours exact, et que la chaleur de la dispute portait à déprimer la dignité du siége de Laon, a bien peu de force relativement à un point de chronologie qui remonte plusieurs siècles au-delà du temps où il écrivait.

version des idolâtres. Tel fut cependant le succès des travaux de saint Omer, que bientôt son diocèse ne le céda à aucun des plus florissans de la France. La sainteté de sa vie faisait encore plus d'impression que ses discours, quoiqu'ils fussent remplis d'un feu tout divin. Comment aurait-on refusé d'embrasser une religion qui faisait vaincre toutes les passions, qui élevait l'homme au-dessus de lui-même, qui lui inspirait une dévotion si tendre pour Dieu, qui le rendait si doux, si humble, si libéral envers tous ses semblables, sans aucune distinction d'amis on d'ennemis? Elle en portait plusieurs à sacrifier leur liberté pour la procurer aux autres, à nourrir les pauvres, à consoler les malades et les affligés, à réunir les esprits divisés, à servir le prochain sans autre vue que celle de procurer son salut et la gloire de Dieu. Toutes ces vertus formaient le caractère du saint évêque et de ceux qui travaillaient sous sa conduite. Omer se fit une loi de visiter souvent son diocèse, et de rester quelque temps dans tous les lieux où sa présence était nécessaire, soit pour enseigner la doctrine chrétienne à ceux qui l'ignoraient, soit pour corriger les abus, et établir solidement le règne de la piété dans les cœurs.

Un gentilhomme, nommé Adroald, était un des principaux d'entre les nouveaux convertis. Il faisait sa résidence à Ascio. C'est le village d'Aix, situé entre Saint-Pol et Pernes, sur le chemin de Lille, à six lieues de Saint-Omer (8). Comme Adroald n'avait point d'enfans, et qu'il voulait que, même après sa mort, une partie de ses biens fût employée à la gloire de Dieu et au soulagement des pauvres, il donna sa terre de Sithiu à

---

(8) Ascio, dans l'ancienne charte d'Adroald, est appelé le château ou le manoir seigneurial, *Villa dominica*. Dans la même charte, Sithiu est appelée Sitdiu, mot qui vient peut-être de *Situs Dei*.

saint Omer. Ce lieu plaisait beaucoup au saint évêque, parce qu'il était solitaire. Il y fit bâtir sur la montagne une église ou oratoire, qu'il dédia sous l'invocation de saint Martin, auquel il avait une dévotion singulière (9).

Nous avons rapporté dans la vie de saint Bertin, qu'en 639 l'abbé de Luxeul, qui était Walbert, successeur de saint Eustase, avait envoyé trois excellens coopérateurs à saint Omer, qui, sans doute, les lui avait demandés. Le saint évêque les établit d'abord dans un monastère qui était sur le haut de la montagne où est aujourd'hui l'église paroissiale de Saint-Mommolin, célèbre par la dévotion des fidèles (10). Le nombre des moines s'étant con-

---

(9) Cet oratoire était probablement une chapelle attenante à l'église de Notre-Dame, qui paraît être la première fondation que le Saint ait faite à Sithiu. Cette chapelle est l'ancienne église, dite de Saint-Martin-*aux-Lards*, et fort proche de l'église de Notre-Dame. Les *lards* ou fossés couverts qui sont auprès de l'église, formaient un cimetière dans lequel on enterrait les morts; et c'est pour cela que l'église était hors l'enceinte de la ville, derrière l'endroit où était le vieux château bâti sur le haut de la montagne. Lorsqu'on eut pris ce terrain dans les fossés et les fortifications de la ville, on rebâtit un peu plus bas, sur la descente de la montagne, l'église dont nous parlons, et qui est aujourd'hui paroisse d'un petit territoire de la campagne.

Dans les glossaires teutonico-latins des mots du moyen âge, *lard* signifie une catacombe, une longue voûte souterraine, un caveau couvert de terre par-dessus, où l'on déposait les corps morts, rangés sur deux lignes. (Voyez le Dictionn. étymolog. de Jault, imp. en 1750; V. *Lards.*) Il paraît que les lards n'étaient destinés qu'à la sépulture des laïques, les corps y étaient mis ordinairement ensemble, sans aucune séparation des tombeaux formés de terre, ou par des murailles, et sans portes de brique ou de mortier; en quoi les lards diffèrent des catacombes qui sont auprès de Rome et de Naples, etc.

L'église de Saint-Martin-*aux-Lards* servait, selon toutes les apparences, à la sépulture commune des habitans de Sithiu.

(10) Cet ancien monastère fut détruit dans les guerres qu'eut la France contre l'Angleterre, en 1696. L'abbaye fit rebâtir à la place la petite

sidérablement augmenté, saint Bertin, saint Mommolin et Ebertran, qui vivaient là depuis environ huit ans, résolurent de chercher un emplacement plus vaste. Dans cette vue, Bertin partit avec ses compagnons. Etant entrés dans une petite barque, ils remontèrent la rivière d'Aa, et passèrent certains marais en chantant des psaumes. Lorsqu'ils furent à ce verset : *C'est ici le lieu de mon repos, je l'ai choisi pour y faire ma demeure*, ils arrivèrent dans l'île de Sithiu, et, de l'agrément de saint Omer, ils y bâtirent un monastère et une église qu'ils dédièrent à saint Pierre.

Nous avons examiné dans la vie de saint Bertin, le différend célèbre qui s'est élevé au commencement de ce siècle, sur la question, si saint Omer engagea le comte Adroald à donner la terre de Sithiu à nos trois pieux solitaires, et si l'église de la Sainte-Vierge a été possédée par les religieux de saint Bertin. Nous avons indiqué les ouvrages où l'on trouve les preuves pour et contre l'authenticité des chartes qui établissent cette donation.

Quoiqu'il en soit, le saint évêque nomma d'abord saint Mommolin, abbé du monastère naissant. Mais celui-ci ayant été élu évêque de Noyon et de Tournai, et Ebertran, abbé de Saint-Quentin, en Vermandois, vers l'an 660, saint Omer chargea du gouvernement de l'abbaye de Sithiu, saint Bertin, dont les conseils, les exemples et les travaux apostoliques lui furent d'un grand secours pour l'établissement du règne de Jésus-Christ.

---

église de Saint-Mommolin, qui jouissait des priviléges de l'ancien monastère, mais qui, comme paroisse, était soumise à l'évêque de Saint-Omer. Le prieuré fut en même temps transféré à Ham, qui n'en est pas éloigné. Un des moines de Ham desservait l'église de Saint-Mommolin, en qualité de curé.

Le saint pontife venait souvent dans la solitude de Sithiu se délasser des fatigues de l'apostolat. Mais les douceurs qu'il y goûtait ne lui faisaient point oublier ce qu'il devait à son troupeau. Il remplissait fidèlement à Térouenne les devoirs d'un pasteur zélé. Ce fut auprès de lui que sainte Austreberte se retira en 669 ou 670, pour se soustraire aux sollicitations de sa famille, qui voulait l'engager dans l'état du mariage. Il se déclara en sa faveur, et parla si fortement à ses parens, qu'ils lui permirent de vivre dans la virginité (11). La réputation de sa sainteté était répandue dans toute la France. Saint Ouen, évêque de Rouen, lui envoya saint Vandrille, abbé de Fontenelle, en Normandie, pour qu'il reçût la prêtrise de ses mains (12).

Saint Omer parcourait les différentes villes de son vaste diocèse, et restait quelque temps dans chaque canton, ou pour initier les infidèles dans les mystères du christianisme, ou pour exciter à la perfection ceux qui le professaient déjà. Ses prédications tiraient une nouvelle force de ses miracles, et sur-tout des guérisons qu'il opérait par l'imposition des mains, jointe à la prière.

Etant devenu aveugle dans sa vieillesse, il profita de cet accident pour vaquer à la contemplation avec plus de ferveur et plus de liberté. Il avait perdu la vue lorsqu'il assista à la cérémonie de la translation de saint Vaast, évêque d'Arras; et comme cet accident ne lui permettait plus de remplir ses fonctions avec la même exactitude, il prit un coadjuteur, nommé Drausion. Il ne demeura pas néanmoins oisif : les restes de sa vie furent remplis par les bonnes œuvres que lui inspirait sans cesse le zèle dont il était

(11) Voyez la vie de sainte Austreberte, sous le 10 de Février.

(12) Voyez la vie de saint Vandrille, sous le 12 de Juillet.

animé pour son troupeau. Il continuait à l'exhorter à la pratique des vertus chrétiennes, et malgré ses infirmités, il le visitait encore.

Ce fut dans le cours d'une de ces visites qu'il fut pris de la fièvre. Il sentit bientôt qu'il approchait de sa dernière heure. Il se leva de son lit, et se fit conduire à l'église. Là, prosterné devant l'autel, il pria long-temps avec ferveur et avec larmes pour lui-même et pour les âmes confiées à ses soins. Ayant reçu dans cette posture le corps et le sang de Jésus-Christ, il donna des instructions salutaires à ceux qui étaient auprès de lui; puis levant au ciel ses yeux et ses mains tremblantes de faiblesse, il dit : « Je prie, mes chers » enfans, l'immense miséricorde du Tout-Puissant de me » faire la grâce de vous voir tous heureux dans son royau- » me. » On le reporta ensuite dans son lit, où il ne cessa de prier jusqu'à son dernier moment. Il mourut à Wavrans, village peu éloigné de Saint-Omer, huit ans environ après qu'il eut perdu la vue.

Lorsque saint Bertin eut appris sa mort, il vint chercher son corps avec les moines et le clergé; il le porta à Sithiu, en chantant des hymnes et des psaumes, et l'enterra dans l'église de Notre-Dame, comme le saint évêque le lui avait recommandé. Il s'opéra un grand nombre de miracles à son tombeau. Les fidèles ont aussi obtenu par son intercession plusieurs grâces extraordinaires à Jernac, présentement Journi. Ce lieu était devenu célèbre parce que le Saint y avait prié pendant ses courses apostoliques.

L'opinion la plus probable est que saint Omer mourut en 670, le 9 de Septembre, jour auquel on célèbre sa fête. Son épiscopat fut de 30 à 40 ans. Il eut pour successeur, Drausion, son coadjuteur. Saint Bain, ou saint Baigne (13), moine de Fontenelle ou de Saint-Vandrille,

---

(13) Il transféra le corps de saint Amé, évêque de Sion, de l'église de

succéda à Drausion. Ravanger fut élu après lui évêque de Térouenne, en 708, et ce dernier fut remplacé par saint Erkembod, abbé de Sithiu, qui mourut en 737. La fête de saint Omer et celle de saint Bertin se faisaient avec beaucoup de solennité à Térouenne et à Sithiu, quand on écrivit les plus anciennes vies de ces deux Saints. On les inséra dans l'ancien calendrier de Corbie (14), et dans les additions faites au martyrologe d'Usuard, au neuvième siècle (15). Dans les calendriers, missels et bréviaires de Saint-Omer, du dixième, du onzième et du douzième siècle, ainsi que dans les calendriers de Corbie du même temps, on trouve deux autres fêtes en l'honneur de saint Omer et de saint Bertin, l'une le 1[er], et l'autre le 2 de Novembre. Lorsque celle de tous les Saints eut été adoptée à Saint-Omer, on n'en fit d'abord que mémoire, tout l'office étant du saint évêque; mais cette fête ayant été depuis élevée à un rit solennel, on en récita l'office avec mémoire de saint Omer. La fête du saint évêque marquée au 1[er], et celle de saint Bertin marquée au 2 de Novembre, furent sans doute instituées à cause de quelques translations de leurs reliques, sur lesquelles l'histoire ne nous apprend rien. On y substitua depuis celles auxquelles donnèrent lieu les translations postérieures. La première de celles-ci est appelée *relation* ou *restauration* du corps de saint Omer.

---

Saint-Pierre dans celle de Notre-Dame, à Breuil, et enterra honorablement saint Luglius et saint Luglien, frères, Irlandais de naissance, massacrés dans le diocèse de Térouenne, et que la ville de Lille honore comme ses patrons. Saint Bain retourna à Fontenelle après douze ans d'épiscopat, et mourut abbé de ce monastère. La crainte des Danois fit transporter ses reliques à Saint-Omer, en 846; on l'honore le 20 de Juin. Voyez Lemire, *Natal. SS. Belgii*, et Chastelain.

(14) *Ap. d'Achery*, t. II, *Spicil* p. 67, *et ap. Martène, Anecd.* t. III, *col.* 160.

(15) *Ap. Sollerium*, *Not. in Usuardi Martyr.*

Charlemagne avait laissé entre autres enfans, deux fils naturels, Hugues et Drogon. Le premier, qui avait été élevé dans un monastère, fut abbé de Saint-Quentin (16), puis de Sithiu conjointement. En 843, Hugues forma le projet d'enlever le corps de saint Omer, pour le porter à son monastère de Saint-Quentin. Peut-être fondait-il ses prétentions, sur ce que Ebertran, qui en fut le fondateur, avait été un des coopérateurs du saint évêque. Quoiqu'il en soit, rien ne peut excuser cet enlèvement sacrilége.

Hugues fit assembler ses vassaux et ce qu'il y avait d'hommes déterminés dans le pays, et marcha vers Sithiu, à la tête de cette troupe qui était bien armée. Il y avait alors un moine, nommé Morus, qui était custode de l'église de Notre-Dame. Ce religieux se prêta aux desseins de Hugues, et lui livra le précieux dépôt confié à ses soins. Cet abbé le porta en triomphe jusqu'à Liegesborch, présentement Lisbourg, qui est à trois lieues de Saint-Pol, en Artois, et y séjourna trois jours avec sa suite. Sur ces entrefaites, saint Folquin, évêque de Térouenne, qui faisait la visite de son diocèse, ayant appris ce qui venait de se passer,

---

(16) L'abbaye de Saint-Quentin fut détruite par les Normands dans le neuvième siècle. Quand on l'eut rebâtie, on substitua des chanoines séculiers aux religieux, et cette collégiale a toujours subsisté depuis dans le même état. Voyez Piganiol de la Force, *Descript. de la Fr. Picardie;* de la Martinière, *Dictionnaire géographique*, au mot *Saint-Quentin*.

Hémeræus, dans son *Augusta Viromanduorum*, p. 67, 75, prétend que l'église de Saint-Quentin était desservie par des clercs séculiers, avant qu'Ebertran y mit des moines. Il a été réfuté par Mabillon, *Annal.* t. II, p. 411, et par les auteurs du *Gallia Christ. nova*, t. IX, p. 1040.

Une chapelle bâtie en l'honneur de saint Quentin, martyr, donna naissance à l'église dont nous parlons. On l'agrandit après la conversion de Clovis I. On la bâtit avec magnificence lorsque saint Eloi eut découvert les reliques de saint Quentin. Enfin Ebertran, et saint Mommolin la firent rebâtir, et y joignirent un monastère.

se rendit à Lisbourg, avec ce qu'il avait pu rassembler de ses vassaux et de personnes zélées pour la conservation du plus précieux trésor qu'il y eût dans le diocèse de Térouenne. Hugues et sa troupe, saisis de frayeur, prirent la fuite, et laissèrent les reliques du saint évêque (17). Saint Folquin les reporta solennellement dans l'église de Notre-Dame d'où on les avait enlevées ; et pour prévenir un semblable attentat, il les cacha secrètement dans la terre. Il cacha de même, un peu après, les reliques de saint Bertin dans l'église de Saint-Pierre. Mais ce que nous allons rapporter prouve que les lieux où reposaient ces deux corps étaient connus de quelques personnes des deux églises.

En effet, celui de saint Omer avait déjà été découvert avant l'année 955, temps auquel les chanoines de son église, espérant que l'Empereur Othon I, célèbre par sa piété, se laisserait attendrir par la vue d'un si précieux trésor, résolurent de le porter à Nimègue, où le prince tenait une assemblée sur les affaires de l'état. Des hommes puissans avaient usurpé divers biens appartenant à leur église, situés sur les bords du Rhin, et sous la domination de l'Em-

---

(17) L'époque où l'on enlevait les reliques par force, où l'on se battait les armes à la main pour les ossemens d'un Saint, sera regardée par plus d'une personne comme celle d'un travers ridicule et inconcevable, où l'on cherchait le fond dans la forme, et où l'on sacrifiait à des idées exagérées de dévotion des biens d'une toute autre importance. Mais si nous voulons nous identifier avec l'esprit et les mœurs de ce siècle, cette énigme n'en sera plus une. Chaque âge et chaque siècle a ses extrêmes. Plût à Dieu que le nôtre ne fût pas obligé de dire, en mettant la main sur la conscience, à ceux qui l'ont précédé : « Je ne vaux pas autant que vous ! » Nous avons remplacé par une froide impiété les pieuses exagérations de ces temps, et si nous ne péchons plus par un zèle religieux mal entendu, nous sommes aussi dégénérés des mœurs de nos ancêtres. Cependant, ce que l'enfant dénaturé croit pouvoir faire de mieux, c'est d'insulter son aïeule pour son grand âge.

(*Note de l'édit. allem.*)

pereur. Le chapitre en sollicitait inutilement la restitution depuis un grand nombre d'années. Plusieurs chanoines se rendirent donc à Nimègue avec le corps du saint évêque, vers l'an 955. Othon les reçut avec des marques distinguées de bonté, et leur fit rendre, de l'avis de saint Brunon, archevêque de Cologne, son frère, toutes les terres dont ils avaient été dépouillés. La découverte des reliques du saint évêque, et leur translation en Allemagne, sont l'objet d'une fête particulière qu'on célèbre à Saint-Omer le 21 d'Octobre, sous le nom d'*invention*. Le chapitre de Saint-Omer a toujours montré la plus grande vénération pour ce précieux dépôt.

Au milieu du onzième siècle, on trouva dans l'église de Saint-Pierre le corps de saint Bertin. Les religieux de cette abbaye voulant le mettre dans une châsse, invitèrent à cette cérémonie Gui de Châtillon, archevêque de Reims, l'évêque de Térouenne, Adèle, comtesse de Flandre, et plusieurs autres personnes distinguées. Lorsqu'ils faisaient l'élévation des reliques, le bruit se répandit que ce n'était point le corps du saint abbé, mais celui de saint Omer. Les chanoines de Notre-Dame, touchés de cette rumeur naissante, prièrent l'archevêque de Reims de la faire cesser. Le prélat se rendit à leur église, et montra au peuple le corps du saint évêque, ainsi que tous les monumens qui constataient la vérité de ses reliques (18).

---

(18) L'acte de cette vérification fut trouvé, en 1269, dans la châsse de saint Omer. Adolphe, prévôt de Notre-Dame, assisté du chapitre, ainsi que des mayeurs et échevins de la ville, en fit l'ouverture à la prière du clergé et du peuple. Il en retira le chef du saint évêque, qui fut renfermé dans le buste dont nous allons parler. On laissa le reste du corps dans l'ancienne châsse, et on y mit le procès-verbal de l'ouverture qui en avait été faite. L'abbé de Saint-Bertin, qui était présent, y fit aussi mettre son sceau.

Les religieux de Saint-Bertin, ayant trouvé dans leur église, en 1324,

Le chef du saint évêque est renfermé dans un buste très-riche, donné par Mahaud ou Mathilde, comtesse de Flandre. Il est derrière une grille, dont le chapitre et les échevins ont chacun une clef. On le descend à certaines fêtes avec beaucoup de solennité, et alors il est gardé par deux chanoines en chape, et par deux échevins. Le corps du Saint est placé sur le grand autel, dans une châsse aussi précieuse par la richesse de la matière que par la beauté du travail.

## S. VÉRAN, ÉVÊQUE DE VENCE, EN PROVENCE.

### Vers l'an 480.

SAINT VÉRAN était fils de saint Eucher, évêque de Lyon. Son éducation, ainsi que celle de son frère Salonius, fut

un cercueil qu'ils prétendaient contenir les reliques de saint Omer, le chapitre assisté des échevins, ouvrit en présence d'une multitude innombrable de peuple, la châsse du saint évêque, et l'on y trouva les authentiques dont on vient de parler, avec le corps du saint pontife. Mais comme l'abbaye de Saint-Bertin persistait toujours dans ses prétentions, ce différent fut porté devant le Roi Charles VIII, qui renvoya l'affaire au parlement de Paris, en 1469. Cette cour fit transporter sur les lieux un commissaire, qui, après les informations les plus exactes, reconnut que le corps du saint évêque de Térouenne ne reposait, ni en totalité, ni en partie, dans l'église de Saint-Bertin; le chapitre fit en conséquence, avec l'abbé de ce monastère, un accord qui assurait à l'église de Notre-Dame la possession constante des reliques de saint Omer. Cet acte fut confirmé par un arrêt du parlement de Paris, en 1495. Voyez l'extrait de toutes ces pièces dans *la vérité de l'Hist. de Saint-Omer*, p. 407, 408 et 415.

On ne voit pas sur quel fondement Mabillon, Baillet, etc. ont pu avancer que saint Folquin avait rapporté le corps de saint Omer, non dans l'église de Notre-Dame, mais dans celle de Saint-Pierre, aujourd'hui Saint-Bertin. Il y a plus de quatre cents ans que la vénération des fidèles du pays pour leur saint apôtre, a fait donner le nom de Saint-Omer à l'église de Notre-Dame.

confiée à des maîtres également pieux et habiles dans les sciences ecclésiastiques. Après avoir passé quelque temps dans le monastère de Lérins, ils se mirent sous la conduite du célèbre Salvien, prêtre de Marseille. Mais, dit Salvien lui-même, personne ne leur donna des leçons plus salutaires que saint Eucher, leur père. Il les leur continua même après qu'ils eurent été élevés à l'épiscopat. On ne sait de quel siége Salonius fut évêque : les uns le mettent à Genève, et les autres à Glandèye. Quoiqu'il en soit, son nom est très-célèbre par les éloges que lui ont donnés les plus grands hommes de son siècle.

Quant à saint Véran, il fut placé sur le siége de la ville de Vence, en Provence. On ne sait rien des travaux de son épiscopat. Il fut du nombre de ceux que le Pape Hilaire employa dans diverses affaires qui avaient pour objet la défense des droits de la métropole d'Arles. On l'enterra dans sa cathédrale, et son corps ne fut levé de terre qu'en 1495. On fait sa fête en ce jour. Il paraît que ce saint évêque mourut vers le milieu du cinquième siècle. On lui attribue la lettre que les évêques Cérétius, Salonius et Véranus écrivirent au pape saint Léon, pour le féliciter de son zèle contre l'eutychianisme, et contre les hérésies qui tendaient à corrompre la pureté de la foi dans les Gaules.

Voyez Gennade, *Catal. in Salviano ;* Barrali, *Chron. Lirinens ;* Godeau, *Hist. ecclésiast.* siècle 5, c. 35 ; Baillet, sous le 9 de Septembre, etc.

---

## S. KIARAN, ABBÉ EN IRLANDE.

### L'AN 549.

Saint Kiaran, qu'on surnomme *le jeune*, pour le distinguer d'un autre Saint du même nom, qui était con-

temporain de saint Patrice, était d'une extraction vile aux yeux du monde. Il se convertit en entendant lire à l'église un passage de l'Evangile. Saint Finien, son maître, ne put voir sans admiration les progrès qu'il faisait dans les voies de la perfection, et il prédit que la règle qu'il donnerait serait adoptée par la plupart des monastères d'Irlande (1). Kiaran fonda depuis un monastère nombreux dans l'île d'Inis-Aingean, dont la propriété lui fut cédée par le Roi Dermitius. La libéralité du même prince le mit en état d'en fonder encore un autre sur la rivière de Shannon, dans le West-Méath, lequel fut appelé Cluain-Macnois. On en fit ensuite un siége épiscopal, et l'on croit que ce fut du temps même du Saint. Cet évêché, connu sous le nom de Clunes, est uni présentement à celui de Méath.

Saint Kiaran mourut le 9 Septembre 549. On l'honore dans la Connacie avec le titre de premier patron, comme l'on fête sainte Brigitte dans la province de Leinster. Sa règle, appelée par les anciens *la loi de Kiaran*, était fort austère (2).

Voyez les actes du Saint, cités par Ussérius, *Ant.* p. 471; les Bollandistes, t. III, p. 370; Ware, etc.

---

(1) Environ à un mille de l'église paroissiale de Kilcroghan, et à peu de distance de la rivière appelée Blackwater, dans le comté de Kerry, est une grotte fort célèbre, située sur le haut d'une montagne, et taillée dans le roc. Elle porte le nom de Saint-Croghan, qui est le patron de la paroisse. Ce fut là, selon d'habiles antiquaires du pays, que saint Kiaran, qui fut le premier évêque de Saigir, présentement dans le comté d'Ossory, et qui, au rapport d'Ussérius, était né dans l'île de *Cape Cléar*, composa sa règle monastique. D'autres disent que ce fut dans une grotte adjacente. Il se forme de la sueur de ces deux grottes, des espèces de glaçons dont le peuple de la campagne fait beaucoup de cas, qu'il garde avec soin, et auxquels il attribue de grandes vertus, à cause de la persuasion où il est de la sainteté des lieux dans lesquels ils se trouvent. Voyez l'*Histoire naturelle et civile du comté de Kerry, par M. Smith, an.* 1750, p. 93.

(2) Les Ecossais mettent au même jour un autre saint Kiaran ou

## S^te OSMANNE, VIERGE.

### Septième siècle.

SAINTE OSMANNE sortait d'une illustre famille d'Irlande ou d'Angleterre. Ayant quitté sa patrie, elle se sauva dans la France pour pouvoir vivre dans l'état de virginité. Elle fixa sa demeure dans la Basse-Bretagne, y servit Dieu avec une grande ferveur, et y mourut près de la ville de Saint-Brieuc, vers le septième siècle. Dans le onzième, on porta son corps à Saint-Denys en France. La plus grande partie de ses reliques furent dispersées par les calvinistes, en 1567. Cette Sainte est nommée dans plusieurs martyrologes, sous le 9 de Septembre.

On a deux vies de sainte Osmanne, l'une plus longue, donnée par Capgrave, l'autre plus courte et plus exacte, publiée par le P. Suysken, *Act. SS.* t. III, *Sept.* p. 419.

---

Quéran, qu'ils font abbé du monastère de Faile, voisin de celui de Kilwenin, qui était à Cuningham, et peu éloigné de Irvin, dans le pays de Clydosdale. Dans la même province était la célèbre abbaye de Pasley, dont l'évêque Lesley a donné la description, *Descrip. Scot.* p. 11. Elle avait été fondée par Walter Stuart, arrière-petit-fils de celui que le Roi Malcolm III créa grand-maître d'Ecosse. (Voyez Lesley, *Hist.* l. 6, etc.) Quelques Écossais mettent saint Quéran dans le neuvième siècle; mais il paraît qu'ils l'ont confondu avec le Saint Irlandais du même nom, qui était honoré avec beaucoup de dévotion à Pasley, dans le même siècle.

## 10 Septembre.

## S. NICOLAS DE TOLENTIN, HERMITE DE S. AUGUSTIN.

Tiré de sa vie, écrite d'abord par Pierre de Monte Rubeano, qui vivait dans le même temps; puis par Thomas de Herrera, qui florissait en 1330, et enfin par le B. Jourdain de Saxe. Voyez le *Cornelii Curtii, Ord. Erem. S. Augustini, S. Nicolaus Tolentinus*, Antverpiæ, 1637, in-12, et le P. Suysken, *Act. SS.* t. III, *Sept.* p. 636.

L'AN 1308.

Saint Nicolas, dit *de Tolentin*, de la ville de Tolentino, où il passa la plus grande partie de sa vie, et dans laquelle il mourut, naquit vers l'an 1245, à Saint-Angelo, près de Fermo, dans la Marche d'Ancône. Ses parens étaient peu favorisés des biens de la fortune, mais ils étaient riches en vertus. Ils regardèrent leur fils comme le fruit d'un pélerinage qu'ils avaient fait à la châsse de saint Nicolas de Barri. Ils voulurent qu'il prît au baptême le nom du Saint à l'intercession duquel ils attribuaient sa naissance.

Nicolas, dès son enfance, parut être un enfant de bénédiction. Il passait plusieurs heures de suite à prier, et le faisait avec une attention singulière. Il écoutait la parole de Dieu avec une sainte avidité, et montrait une modestie qui charmait tous ceux qui le voyaient. Rempli d'une tendre charité pour les pauvres, il les conduisait à la maison paternelle, afin de partager avec eux ce qu'on lui donnait pour sa subsistance. Il se fit un devoir de pratiquer la mortification; il contracta, dans un âge encore tendre, l'habitude de jeûner trois jours par semaine, et il y en ajouta un quatrième dans la suite. Ces jours-là il ne vivait que de pain et d'eau; encore le seul repas qu'il faisait était-il

fort léger. On ne remarqua jamais en lui les faiblesses et les passions de l'enfance. Son plus grand plaisir était de lire des livres de piété, de s'entretenir de choses spirituelles, et de vaquer aux exercices de religion. Ses parens, charmés de ces heureuses dispositions, mirent tout en œuvre pour les cultiver et les perfectionner.

Comme il joignait à la vivacité de l'esprit une excellente mémoire et un jugement solide, il fit de rapides progrès dans l'étude. Son mérite l'ayant fait connaître, il fut pourvu d'un canonicat dans l'église du Sauveur à Tolentino, avant même qu'il fût sorti des écoles publiques. Il ne vit dans le genre de vie qu'il allait embrasser, que la facilité qu'il y trouverait de se livrer à son attrait pour la prière. Son cœur n'était cependant point encore satisfait; il soupirait après le moment où il pourrait se consacrer au service de Dieu sans réserve et sans aucune interruption.

Ayant attendu un hermite de saint Augustin prêcher sur les vanités du monde, il se sentit plus fortement confirmé dans la résolution qu'il avait déjà prise de vivre dans une entière retraite. Il crut donc devoir embrasser l'ordre de ce prédicateur, dont le discours avait fait sur lui des impressions si profondes. Il alla sans délai se présenter au couvent de Tolentino, où il prit l'habit. Après son noviciat, qu'il fit avec une ferveur extraordinaire, il prononça ses vœux, n'ayant point encore dix-huit ans accomplis. Il se regardait comme le dernier de la communauté, et tâchait de faire en tout la volonté de chacun des frères, pour apprendre plus parfaitement à mourir à la sienne. Son amour pour les humiliations lui faisait rechercher les plus bas emplois de la maison. Il était d'un caractère si doux et d'une égalité d'âme si uniforme, qu'on ne remarquait jamais en lui la moindre impatience ni le moindre murmure. Ses jeûnes et ses autres mortifications montraient la haine qu'il portait à une chair corrompue. On voit encore

aujourd'hui à Tolentino les disciplines et les autres instrumens de pénitence dont il se servait. De mauvais pain et quelques racines faisaient toute sa nourriture : il couchait sur la terre nue, et avait une pierre pour oreiller. Etant malade, son supérieur lui ordonna de manger un peu de viande : il obéit ; mais il demanda avec larmes la permission de continuer d'observer l'abstinence, et elle lui fut accordée. On l'envoya successivement dans plusieurs couvens de son ordre ; il fut ordonné prêtre dans celui de Cingole.

Depuis ce temps-là, sa ferveur parut encore plus admirable qu'auparavant. Lorsqu'il était à l'autel, son visage s'enflammait d'amour, et des larmes abondantes coulaient de ses yeux. On s'empressait d'assister à sa messe, dans la persuasion où l'on était de son éminente sainteté. Les communications secrètes de son âme avec Dieu, sur-tout quand il sortait de l'autel ou du confessionnal, lui faisaient goûter par anticipation les délices de la béatitude céleste. Il passa les trente dernières années de sa vie à Tolentino, où ses prédications produisirent des fruits surprenans. Il prêchait presque tous les jours, et les pécheurs les plus endurcis se convertissaient. On ne pouvait résister à la force et à la douceur insinuante de ses discours, tant en particulier qu'en public. Il donnait à la prière et à la contemplation tout le temps que lui laissaient les fonctions du ministère. Il fut favorisé de plusieurs visions, et opéra divers miracles. Il mourut le 10 Septembre 1308, après avoir été éprouvé par une maladie longue et rigoureuse. Eugène IV le canonisa en 1446. On l'enterra dans la chapelle où il avait coutume de dire la messe, et les fidèles y vont visiter son tombeau avec beaucoup de dévotion.

Quoique les Saints eussent maîtrisé leurs passions, et qu'ils se fussent solidement établis dans la pratique de toutes les vertus, ils n'en étaient pas moins attentifs à veiller sur

leurs paroles, sur leurs actions, et sur tous les mouvemens de leur cœur. Ils savaient que cette vie est un combat continuel, où l'on court les plus grands dangers; ils se rappelaient sans cesse qu'un chrétien qui veut prévenir les attaques de l'ennemi du salut, doit toujours être sur ses gardes, lors même qu'il ne voit rien à craindre. Cette disposition en effet contribuera beaucoup à tenir le démon éloigné; mais s'il découvre une fausse sécurité, il en profitera pour revenir à la charge, et il réunira l'artifice à la force pour remporter la victoire. Les armes les plus efficaces que l'on puisse employer contre lui, sont l'examen fréquent de l'état de son âme, la pratique du renoncement, la crainte de Dieu, l'esprit de componction. Pour peu que la porte de notre cœur lui soit ouverte, il trouvera le moyen de s'y introduire; et à peine y serait-il entré, qu'il y porterait le ravage et la mort.

---

## S^te PULCHERIE, IMPÉRATRICE.

Tiré de Sozomène, l. 9, de Théodore lecteur, de la chronique d'Alexandrie, etc. Voyez parmi les modernes, Tillemont, t. XV; le cardinal Orsi, et Stilting, t. III, *Septemb.* p. 504.

L'AN 453.

SAINTE PULCHÉRIE offre à notre admiration un illustre modèle de toutes les vertus, au milieu de l'éclat des grandeurs, et dans les plus cruelles épreuves de l'adversité. Elle eut pour aïeul, Théodose-le-Grand; pour père, l'Empereur Arcade, et pour mère, Eudoxie. Elle vint au monde en 399. Flaccile, sa sœur aînée, mourut en bas âge. Ses deux autres sœurs, Arcadie et Marine, étaient plus jeunes qu'elle.

Arcade, prince faible, qui fut toujours gouverné par sa femme et par ses eunuques, mourut le 1^er Mai 408,

après un règne de trente ans et de quelques mois. Il laissait un fils, âgé de huit ans, auquel il désigna pour tuteur, Anthime, l'un des hommes les plus sages de l'empire, et qui avait été constamment attaché à saint Aphraate et à saint Chrysostôme. Pulchérie, qui était presque aussi jeune que son frère, montrait déjà un grand fonds de sagesse et de piété. Enfin, le 14 Juillet 414, elle fut déclarée Auguste, pour partager la dignité impériale avec son frère; et elle se chargea elle-même du soin de son éducation, quoiqu'elle n'eût que deux ans de plus que lui. Les heureuses dispositions qu'elle avait reçues de la nature, suppléèrent en elle au défaut d'expérience. Elle mit auprès de son frère les maîtres les plus habiles et les plus vertueux, et s'appliqua sur-tout à lui inspirer de grands sentimens de piété, dans la persuasion où elle était que les plus belles qualités sont inutiles, et souvent dangereuses, sans la religion. Elle lui apprenait à prier avec ferveur, à aimer tout ce qui avait rapport au culte divin, et à défendre avez zèle la doctrine de l'Eglise catholique. En un mot, on peut dire que le jeune prince fut redevable à sa sœur de tout ce qu'il y avait de bien en lui : et que ce fut sa faute, ou celle de son caractère, s'il ne parut point orné d'un plus grand nombre de belles qualités.

Pulchérie prit également soin de l'éducation des deux sœurs qui lui restaient, et elle eut la consolation de les voir constamment suivre le parti de la vertu. Ce ne fut que le désir de la perfection qui la détermina à faire vœu de virginité. Ses sœurs l'imitèrent, et eurent part à toutes ses bonnes œuvres. Elles mangeaient toutes trois ensemble et faisaient conjointement leurs exercices de piété. Elles employaient ce qui leur restait de temps à des études sérieuses et utiles, ou à des ouvrages propres à leur sexe. Pulchérie ne les quittait que quand les affaires de l'état l'y obligeaient, et elle trouvait le moyen de se faire par-tout une solitude

dans son cœur. Elle pratiquait des mortifications et des austérités inconnues dans les cours des princes. L'entrée de son appartement et de celui de ses sœurs était interdite aux personnes d'un sexe différent, tant la pieuse princesse craignait jusqu'à l'ombre même du danger. Elle ne voyait les hommes, et ne leur parlait qu'en public. Le palais impérial, sous sa conduite, offrait la régularité d'un cloître. Semblable à Moïse, elle consultait Dieu dans toutes les affaires qui survenaient, et ne se décidait d'ailleurs qu'après avoir pris l'avis des personnes sages et vertueuses qui composaient son conseil. Ses résolutions étaient toujours le résultat des délibérations les plus mûres; elle donnait des ordres en conséquence, et les faisait exécuter avec promptitude, observant de n'agir qu'au nom de son frère, afin qu'il eût l'honneur de toutes les entreprises qui ne manquaient point de tourner à la gloire de l'empire.

On admirait en elle une connaissance peu commune de la langue grecque et de la latine; elle savait parfaitement l'histoire, et était versée dans les différentes parties de la littérature. Elle se déclara la protectrice des sciences et des arts, comme l'ont toujours fait les princes qui avaient l'âme grande, et qui avaient une juste idée de l'excellence de l'esprit humain.

Loin de faire servir la religion à la politique, elle rapportait à la prière toutes ses vues et tous ses projets; aussi ne manquait-il rien au bonheur de l'État. Elle savait prévenir toutes les révoltes que les diverses passions auraient pu exciter; elle entretenait la paix avec les puissances voisines, et travaillait à étendre la connaissance du vrai Dieu, dans les endroits de l'État où il n'était point encore adoré. Enfin la vertu ne brilla jamais en Orient d'un plus vif éclat, les peuples ne furent jamais plus heureux, et le nom romain ne fut jamais plus respecté, même des barbares, que quand Pulchérie tint les rênes du gouvernement.

Théodose son frère ayant atteint sa vingtième année, elle pensa à lui trouver une épouse digne de lui, et jeta les yeux sur Athénaïs. C'était la fille d'un philosophe athénien, et elle avait reçu une excellente éducation. Etant venu à la cour pour y faire casser le testament de son père qui l'avait déshéritée, elle y fut universellement admirée pour sa beauté, son esprit et ses autres belles qualités. Enfin cette admiration alla si loin, qu'on la jugea digne de devenir l'épouse de l'Empereur. Comme elle avait été élevée dans le paganisme, elle reçut d'abord le baptême, et quitta son nom pour prendre celui d'Eudocie. La cérémonie de son mariage se fit le 7 Juin 421. Deux ans après, Théodose la déclara Auguste. Il n'y avait eu jusque-là aucun changement dans l'administration des affaires; Pulchérie en était toujours le principal mobile. Mais le pouvoir de cette princesse donna bientôt de l'ombrage à Eudocie; celle-ci conçut de violens mouvemens de jalousie contre sa belle-sœur, et elle y fut entretenue par les intrigues de l'eunuque Chrysaphius, qui était le favori de l'Empereur.

Après la condamnation de Nestorius dans le concile qui se tint à Ephèse en 431, Eudocie et Chrysaphius firent jouer mille ressorts pour perdre Pulchérie. L'Empereur, naturellement faible et indolent, n'entra pas d'abord dans leurs vues, mais il se laissa gagner à la fin et ordonna à saint Flavien, évêque de Constantinople, de faire Pulchérie diaconesse de son église. Le saint évêque apporta les plus solides raisons pour se dispenser d'obéir; on refusa de les écouter. Voyant donc le prince fortement attaché à sa première résolution, il se retira, et promit de revenir à la cour dans un temps marqué. Mais il fit avertir secrètement Pulchérie de ce que ses ennemis tramaient contre elle; cette princesse se retira à la campagne, dans le dessein d'y passer le reste de ses jours dans le silence et l'obscurité. Sa retraite, qui arriva en 447, fut une source de malheurs

pour l'Etat et pour l'Eglise. Eudocie et Chrysaphius, pour satisfaire leur ressentiment, devinrent les persécuteurs de saint Flavien; ils se déclarèrent en faveur d'Eutychès, dont les erreurs avaient été condamnées; ils prirent le parti de Dioscore et des autres eutychiens, et les protégèrent dans tous les actes de violence et de fureur qu'ils commirent en 449, au brigandage d'Ephèse. A leur instigation, Théodose publia un édit, par lequel il approuvait tout ce qui avait été fait par les hérétiques.

Pulchérie remerciait Dieu de la tranquillité dont elle jouissait dans sa retraite, et ne s'y occupait que des exercices de la religion. On ne l'entendait se plaindre, ni de l'ingratitude de son frère, ni des violences de l'Impératrice, qui lui était redevable de son élévation, ni de l'injustice des ministres. Elle voulait oublier le monde et en être oubliée, s'estimant heureuse de pouvoir librement converser avec Dieu et méditer sa loi. Si quelque chose la troublait, c'était la pensée des dangers qui menaçaient l'Eglise et l'Etat; elle se sentait encore touchée de compassion pour son frère qui, par un excès de crédulité, se prêtait aux vues des méchans.

Cependant le mal allait toujours en croissant, et il fut bientôt à son comble. Pulchérie en était pénétrée de douleur; et le Pape saint Léon la pressait par ses lettres de travailler à y apporter un prompt remède. Enfin elle résolut de sortir de sa retraite, et de faire un dernier effort pour sauver l'Etat et l'Eglise. Elle se rendit à la cour, et demanda une audience à l'Empereur. L'ayant obtenue, elle lui parla avec tant de force, qu'il ouvrit les yeux sur-le-champ. Aussi indigné qu'effrayé à la vue du précipice dans lequel on l'avait jeté, il disgrâcia Chrysaphius, et le relégua dans une île, où il fut mis à mort en punition de ses

crimes (1). Théodose étant mort le 29 Juillet 450, Eudocie se retira dans la Palestine où elle finit ses jours.

Pulchérie devint, par la mort de son frère, maîtresse de l'empire d'Orient. Pour affermir son autorité, elle crut devoir la partager avec Marcien, né en Illyrie. C'était un homme très-versé dans le métier de la guerre, et qui joignait à une connaissance profonde des affaires, un zèle ardent pour la foi catholique, une rare vertu, et un amour extraordinaire pour les pauvres. Il était veuf, et avait eu de son premier mariage une fille nommée Euphémie, laquelle épousa Anthème, qui fut depuis Empereur d'Occident. Pulchérie, en lui offrant sa main, lui déclara le vœu qu'elle avait fait de vivre dans la virginité, et il fut convenu entre eux que le mariage n'y donnerait aucune atteinte. Ces deux grandes âmes concourant au même but, ne s'occupaient que des moyens de rendre leurs sujets heureux, et de faire fleurir la religion et la piété.

Saint Léon ayant envoyé quatre légats à Constantinople,

---

(1) Fr. Von Kerz, dans sa continuation de l'*Histoire de la Religion de Jésus-Christ* de Stolberg (t. XVI, p. 441) dépeint avec beaucoup de talent ce courtisan vil et débauché. « Chrysaphas était né de parens barbares; son véritable nom était Zumas. Tout son mérite consistait à être bien fait. Il réunissait en sa personne les dignités de premier chambellan et de commandant de la garde impériale; c'est pourquoi, dans des occasions solennelles, il portait devant l'Empereur l'épée, qui était chez les Romains l'emblême de la domination. Mais on voyait aussi réunis en lui tous ces vices, dont chacun en particulier eût suffi pour en faire le fléau des peuples. Actif dans le mal, parce qu'il n'aimait le mal que pour lui-même, il était à la fois avare, rapace, immoral, contempteur de la religion et de tout ce qui était sacré, cruel, sanguinaire, lâche, sans foi et sans honneur. Jamais il ne prononça une parole de justice, jamais une étincelle de générosité n'anima son cœur souillé de tous les vices, et ce fut lui qui rendit la fin du règne de Théodose aussi triste, aussi malheureuse, que le commencement en avait été serein, brillant et heureux, par une Pulchérie, un Anthème et d'autres saints hommes. (*Note de l'édit. allem.*)

l'Empereur et l'Impératrice les reçurent avec autant de joie que d'affection. Leur zèle pour l'orthodoxie leur mérita de grands éloges de la part du saint Pape, et de celle du concile général de Calcédoine, qui condamna l'eutychianisme en 451. Ils employèrent toute leur autorité pour faire exécuter les décrets de ce concile dans tout l'Orient; mais ils éprouvèrent de grandes difficultés en Egypte et en Palestine, à cause de l'opiniâtreté des eutychiens qui étaient dans ces contrées. Pulchérie écrivit deux lettres, adressées l'une à des moines, et l'autre à une abbesse de Palestine, pour dissiper les fausses idées qu'on leur avait données des Pères de Calcédoine; elle y prouvait que le concile, loin de faire revivre le nestorianisme, le condamnait avec l'eutychianisme qui y était opposé (2).

Cette pieuse princesse fit un grand nombre d'établissemens utiles, et fonda plusieurs hôpitaux auxquels elle assigna des fonds considérables. Entre autres églises qu'elle bâtit, on en distingue trois qui furent dédiées sous l'invocation de la Mère de Dieu : celle de *Blaquerna*, celle de *Chalcopratum* et celle de *Hodegus* (3). Elle plaça dans la dernière la célèbre image de la Sainte-Vierge, que l'Impératrice Eudocie lui avait envoyée de Jérusalem, et qu'on regardait comme l'ouvrage de saint Luc (4). Les affaires de l'Etat ne l'empêchaient point de conserver la ferveur, tous les momens qu'elle pouvait dérober aux fonctions du gouvernement, elle les employait à prier, à lire, à visiter et à servir les pauvres de ses propres mains. Elle fut, au rapport de Sozomène, favorisée de plusieurs grâces extraordinaires; et ce fut en conséquence d'une vision, qu'elle fit faire une translation solennelle des reliques des quarante martyrs, que

---

(2) *Conc. Calced. part.* 3, *et Vit. S. Euthym.* p. 67.

(3) Ducange, *Constant.* l. 4, c. 5, n. 57.

(4) Théodore lecteur, l. 1 *initio*, et p. 552.

l'on renferma dans une châsse magnifique. Le même historien, qui fut témoin oculaire de la cérémonie, ajoute que le peuple y assista avec la plus grande dévotion, et qu'il s'empressait de faire toucher aux saintes reliques, des linges et d'autres choses semblables (5).

Pulchérie ayant été pendant sa vie la protectrice de l'Église et la mère des pauvres, donna par son testament à l'une et aux autres, tous les biens dont elle pouvait librement disposer. Enfin, si l'on considère ses actions et ses vertus, on conviendra qu'il n'y a nulle exagération dans les louanges qu'elle reçut de saint Procle, de saint Léon et des Pères du concile de Calcédoine. Elle mourut le 10 Septembre 453, dans la soixante-neuvième année de son âge.

Marcien exécuta ponctuellement le testament de son auguste épouse. Il continua les bonnes œuvres qu'elle avait commencées, et se montra le fidèle imitateur de toutes ses vertus. Il lui fut réuni dans le ciel, le 26 Janvier 457, dans la soixante-cinquième année de son âge, et la septième de son règne. Les services qu'il rendit à la religion feront bénir sa mémoire dans tous les siècles.

Les Grecs et les Latins honorent sainte Pulchérie avec le titre de vierge. Le Pape Benoît XIV avait une vénération singulière pour cette Sainte.

## S. NEMESIEN ET SES COMPAGNONS, LES UNS MARTYRS ET LES AUTRES CONFESSEURS EN NUMIDIE.

Vers l'an 260.

Dans la première année de la huitième persécution excitée par Valérien, saint Cyprien fut exilé à Curube, par

(5) Sozomène, l. 9, c. 2.

le proconsul de Carthage. Les autres chrétiens ne furent pas plus épargnés ; le président de Numidie (1) les traita avec beaucoup de cruauté. Les uns souffrirent des tortures horribles, les autres subirent une mort barbare ; ceux-ci furent envoyés aux mines ; on en choisissait quelques-uns d'entre ces derniers pour les tourmenter de nouveau, ou pour leur ôter la vie de la manière la plus inhumaine. Les autres souffraient un martyre prolongé dans la faim, la nudité, l'infection, dans des travaux pénibles, des fustigations journalières, dans des ignominies continuelles. Saint Cyprien leur écrivit du lieu de son exil pour les exhorter à persévérer généreusement dans la confession de leur foi (2). Il leur dit que, sur la nouvelle des glorieux combats qu'ils soutenaient, il avait ardemment désiré aller leur rendre service en personne; mais qu'étant exilé lui-même, il ne pouvait se réunir à eux. « Cependant, continue-t-il, je » suis avec vous de cœur et d'esprit. Ma lettre suppléant à » ma langue vous exprimera la joie que je ressens de la » gloire de vos vertus, et la part que j'espère y avoir, non » par la participation à vos souffrances, mais par la com- » munion de la charité. Pourrais-je garder le silence, lors- » que j'apprends des choses si glorieuses, touchant ceux » qui me sont unis d'une manière si tendre et si intime, » et que Dieu a daigné honorer de grâces si précieuses et » si extraordinaires? Quelques-uns d'entre vous ont déjà » reçu la couronne du martyre. Les autres sont chargés de » fers, ou occupés au travail des mines ; mais par le délai

---

(1) Le président chez les Romains était inférieur au proconsul, mais il avait droit de vie et de mort. Tel était le gouverneur de Palestine, etc. Il n'y avait qu'un proconsul en Afrique, et il faisait sa résidence à Carthage. Il commandait dans tout ce qu'on appelait la province ou l'Afrique proconsulaire ; les autres districts avaient des présidens.

(2) *Ep.* 76, *Fel. edit.*

» de leur sacrifice, ils encouragent nos frères à suivre leurs
» exemples et à prétendre au même honneur qu'eux. La
» prolongation de leurs tourmens embellit leur couronne,
» et chaque jour de souffrances devient pour eux un nou-
» veau principe de récompense. Je ne suis point surpris
» que Notre-Seigneur vous destine à un si haut degré de
» gloire, puisque vous avez été toujours si constans dans
» l'exercice de la foi et la pratique de l'obéissance; que
» l'Eglise a toujours trouvé en vous des membres paisibles
» et amis de l'ordre; que vous n'avez jamais manqué de
» fidélité dans l'accomplissement de vos devoirs; que vous
» avez été toujours charitables envers les pauvres, coura-
» geux et inébranlables dans la défense de la vérité, fermes
» et inflexibles dans l'observance de la discipline. Et pour
» mettre le comble à vos vertus, vous conduisez par vos
» exemples le reste de nos frères au martyre.... Vous avez
» commencé votre confession par de cruelles fustigations:
» mais un chrétien ne redoute point de pareils supplices,
» lui qui met toute son espérance dans le bois de la croix,
» par lequel le droit à la vie éternelle lui a été rendu. Un
» serviteur de Jésus-Christ découvre dans ce bois le gage
» de son salut, et il l'embrasse comme l'instrument qui le
» rend digne de la gloire du martyre..... On a chargé vos
» pieds de fers, et on a cru par là vous déshonorer: mais
» vos ennemis n'ont pu pénétrer jusqu'à vos âmes, ces
» fers sont d'ailleurs un véritable ornement pour les per-
» sonnes qui aiment Dieu..... Heureux sont les pieds que
» l'on a liés de la sorte! Chaque pas qu'ils font conduit à
» la bienheureuse éternité.... Epuisés par le travail du
» jour, vous n'avez que la terre nue pour vous reposer:
» mais vous ne regardez point comme un supplice d'être
» traités comme Jésus-Christ votre maître. Vous êtes privés
» du secours du bain; mais ce que votre extérieur a de
» rebutant, est amplement compensé par la beauté inté-

» rieure de vos âmes (3). Vous ne vous plaignez point
» d'avoir de mauvais pain, et en petite quantité : vous
» savez que l'homme ne vit point seulement de pain, mais
» de la parole de Dieu. Vous n'avez point d'habits; mais
» on est suffisamment couvert et orné lorsqu'on est revêtu
» de Jésus-Christ. Votre tête à moitié rasée, offre aux yeux
» des hommes quelque chose d'ignominieux (4); mais rien
» ne peut déshonorer une tête renouvelée par son union à
» Jésus-Christ. De quelle gloire ne sera pas récompensée
» toute cette difformité extérieure, qui est un objet d'hor-
» reur pour les infidèles !.... Votre religion ne souffre même
» pas de ce que les prêtres qui sont parmi vous, n'ont ni
» la liberté, ni la facilité d'offrir et de célébrer les divins
» mystères (5); vous vous offrez vous-mêmes à Dieu avec le
» sacrifice d'un cœur contrit et humilié qui ne sera point
» rejeté, et ce sacrifice, vous le répétez nuit et jour. »

Le saint évêque exhorte ensuite les fidèles d'une manière fort pathétique, à se saisir de la coupe du salut avec promptitude et avec joie; à recevoir avec courage une mort précieuse devant Dieu, qui est le spectateur de leurs combats,

---

(3) Dans les pays chauds, on était obligé d'avoir souvent recours au bain, avant que l'usage du linge fût introduit.

(4) On rasait de la sorte ceux qui travaillaient aux mines, afin que s'ils s'échappaient, on pût les reconnaître et les reprendre. Voyez Fell et Marshall, *ibid.*

(5) Dans la première persécution de Dèce, les confesseurs avaient la liberté de célébrer l'Eucharistie en prison, ou du moins ils trouvaient le moyen de la célébrer secrètement. Saint Cyprien envoyait un prêtre et un diacre qui offraient chaque jour le sacrifice dans toutes les prisons; mais il voulait que les mêmes n'y allassent point deux jours de suite, afin que ce changement ne portât point ombrage. Les confesseurs recevaient l'Eucharistie tous les jours. (S. Cypr. *ep.* 5, *n.* 2, *ed. Oxon.*) Dans la circonstance dont il s'agit, il fut impossible à saint Cyprien de procurer aux évêques et aux prêtres le moyen de célébrer, ou d'avoir quelqu'un qui célébrât pour eux.

qui approuve et soutient leur ardeur, qui les couronne quand ils sont victorieux, en récompensant les vertus dont il est lui-même le principe. Puis il continue en s'adressant aux évêques et aux prêtres : « Un grand nombre de laï-
» ques ont suivi votre exemple, ont confessé Notre-Sei-
» gneur, et sont par-là devenus dignes de votre bonheur,
» vous étant mis dans les liens d'une charité invincible,
» et ne voulant être séparés de leurs évêques, ni dans les
» mines, ni dans la prison. On voit aussi avec vous de
» tendres vierges, qui s'empressent de joindre la couronne
» du martyre à celle de la virginité. Les enfans eux mêmes
» ont oublié leur faiblesse naturelle; en sorte que chaque
» âge et chaque sexe ont eu leurs martyrs. Qui pourrait,
» mes frères bien-aimés, exprimer le sentiment que votre
» victoire doit produire en vous? Quelle joie pour vous,
» de penser que vous allez recevoir des mains de Dieu la
» récompense qui vous est promise; que vous n'aurez rien
» à craindre des suites du jugement dernier! Quelle con-
» solation pour vous, de savoir que Jésus-Christ vous ho-
» nore de sa présence, qu'il aime à voir la patience et le
» courage de ses serviteurs qui arrivent à la gloire par le
» même chemin que lui! Vous vivez tous les jours dans
» l'espérance de recouvrer votre liberté, et de parvenir à
» votre céleste patrie, etc. »

Les confesseurs remercièrent saint Cyprien de la lettre qu'il leur avait écrite. Elle a, lui disent-ils dans leur réponse, adouci l'amertume de nos peines; elle nous a rendus insensibles à l'odeur infecte qui s'exhale du lieu où nous sommes renfermés. En confessant vous-même la foi devant le proconsul, et en nous précédant dans l'exil, vous nous avez appris ce que nous devions faire, vous avez animé tous les soldats de Jésus-Christ au combat. Ils finissent leur lettre par lui demander le secours de ses prières. « Prions, disent-ils, les uns pour les autres, afin que

» Dieu, Jésus-Christ et les anges viennent à notre secours » dans nos besoins (6). » Les principaux noms de ces Saints qu'on lit dans le martyrologe romain, sont Némésien, Félix, Luce, un autre Félix, Littée, Polien, Victor, Jader et Datif, évêques.

---

## S. SALVI, ÉVÊQUE D'ALBI, EN LANGUEDOC.

### Sixième siècle.

Saint Salvius ou Salvi, fut le septième évêque d'Albi, dont le siége avait été fondé par saint Clair, qu'on dit avoir été martyrisé dans le troisième siècle, et qui est honoré le 1er de Juillet. Salvi exerça d'abord dans le monde une des premières charges de magistrature de la province. Mais son amour pour la retraite, et le désir de s'affranchir pour toujours des distractions qui l'empêchaient d'être continuellement uni à Dieu, lui firent prendre la résolution d'embrasser l'état monastique. Salvi devint le modèle des frères qui l'élurent ensuite pour abbé. Il vivait ordinairement dans une cellule écartée. Ayant été pris d'une fièvre violente, il devint si mal, que ceux qui étaient autour de lui le crurent mort. Il fut toujours persuadé depuis qu'il avait été dans un état réel de mort, et que Dieu l'avait ressuscité. Quoi qu'il en soit, on le tira peu de temps après de sa solitude pour le placer sur le siége épiscopal d'Albi. Il continua de vivre dans la pauvreté, et refusa d'accepter les présens qu'on voulait lui faire. S'il était forcé de recevoir quelque chose, il le distribuait aux pauvres sur-le-champ. Le patrice Mommole ayant fait un grand nombre de prisonniers à Albi, le Saint le suivit et les racheta tous.

---

(6) *Ep. 77, inter. Cyprianicas, ed. Oxon.*

Salvi florissait sous les règnes de Gontran, de Childebert et de Chilpéric. Il retira le dernier de ces princes d'une erreur dans laquelle il était tombé par rapport à la Trinité. Dans la dix-huitième année de son épiscopat, une maladie épidémique fit de grands ravages parmi son troupeau. On voulut inutilement l'engager à ménager sa vie; animé d'un zéle infatigable, il volait partout où il croyait sa présence nécessaire. Il visitait les malades, les consolait et les exhortait à se préparer au passage de l'éternité par la pratique de toutes les bonnes œuvres dont leur état les rendait capables. Se sentant près de sa dernière heure, il fit faire son cercueil, changea de vêtemens, et se prépara avec une ferveur admirable à paraître devant Dieu. Il survécut peu au synode de Brennac auquel il assista en 580 (1).

Voyez le martyrologe romain; saint Grégoire de Tours, et le *Gallia Christ. nova*, t. I, p. 5.

---

(1) Voici ce qu'on lit dans un ouvrage Ms. de M. le comte de Boulainvilliers, que sa famille conserve avec soin au château de Saint-Saire : « Les titres de la métropolitaine de Rouen justifient qu'environ l'an 800, » et près d'un siècle après, il y avait un endroit dans la forêt de Bray, » consacré à l'honneur et mémoire de saint Salve, qui avait été solitaire dans le même lieu. Si ce Saint a été évêque d'Albi ou d'Amiens, » ou même s'il a jamais été autre qu'un hermite dont Dieu a glorifié » la vie pénitente par divers miracles, c'est ce que l'on ne peut décider » quant à présent, la mémoire de ces faits étant entièrement perdue. » Il nous reste néanmoins des preuves formelles de la vie solitaire de » saint Salve dans un ancien manuscrit de cinq à six cents ans, qui » contient l'office de sa fête. Il est aussi représenté dans une vitre de » son ancienne chapelle, sous terre, en la forme et vêtement d'un » hermite qui prie à genoux, les mains étendues.

» La dévotion des peuples à visiter l'église ou chapelle que l'on avait » bâtie au lieu de son hermitage, était entretenue par des miracles et » des guérisons extraordinaires que la puissance divine y opérait, de » sorte que la réputation de ce lieu se répandit fort loin. On bâtit dans » les environs quelques maisons ou hospices pour la commodité des pélerins; mais la qualité du pays qui le rendait inaccessible, parce que

## S. FINIEN ou WINNEN, ÉVÊQUE EN IRLANDE.

### Sixième siècle.

Ce Saint naquit en Irlande, vers le commencement du sixième siècle. Ayant fait divers voyages pour chercher les moyens de se perfectionner dans les voies du salut, il revint dans sa patrie, où il fonda le monastère de Magbile. On l'éleva depuis à l'épiscopat. On l'honore comme le principal patron de l'Ulster, en Irlande.

Voyez Congall, Ussérius, et la *Britannia sancta*.

## + S. THÉODARD, ÉVÊQUE DE MAESTRICHT, MARTYR.

### L'AN 668.

S. Théodard, fils d'un gentilhomme français, vint au monde du temps de Clotaire II. Il fut élevé dans la piété chrétienne par S. Remacle, abbé de Cougnon, à qui il fut confié de bonne heure. Guidé par son pieux maître, il fit des progrès rapides sur le chemin de la vertu, et se rendit si célèbre par son zèle et ses capacités, qu'on lui confia en 653 la direction des deux nouveaux monastères de

» l'horreur des marécages était augmentée par celle des bois dont ils » étaient couverts, empêcha le progrès des établissemens que les par- » ticuliers y auraient pu faire. Les chanoines de Rouen furent à leurs » dépens défricher quelques endroits de la forêt, plus aisés ou mieux » situés que les autres, et ils y bâtirent des maisons et cultivèrent des » terres pour la subsistance des prêtres qu'ils y avaient pour faire l'of- » fice divin. C'est la première origine de la paroisse de Saint-Saire, et » le fondement de la seigneurie qu'y possède le chapitre de Rouen. » Ce village est environ à une lieue et demie de la petite ville de Neuchâtel-en-Bray.

Stavelot et de Malmedy (1), fondés par le Roi S. Sigebert et S. Remacle, qui fut depuis évêque de Maestricht. Il soutint et honora son ministère par son zèle, sa vigilance et sa charité, et chercha néanmoins à s'accommoder à la diversité des esprits, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Des qualités si nécessaires à tous ceux qui sont chargés de conduire les autres dans les voies du salut, parurent en lui avec encore plus d'éclat, lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat. C'est ce qui arriva en 662, lorsque S. Remacle se démit de sa dignité, pour terminer ses jours dans la retraite, à Stavelot.

Théodard fut sacré par S. Cunibert, évêque de Cologne, et tâcha de régler toute sa conduite sur les préceptes de S. Paul. Il s'appliqua particulièrement à former d'excellens ministres des autels, et il eut la consolation de voir prospérer la semence de ses exhortations paternelles. Parmi ses disciples il faut remarquer S. Lambert, qui mérita de lui succéder.

Quoique notre Saint eût entièrement renoncé aux biens de la terre, il se crut obligé cependant de défendre les priviléges et les propriétés de son église contre les usurpations de la force : le zèle qu'il fit paraître pour ce sujet lui coûta la vie. La chose se passa de cette manière. Il y avait plus de trente ans que divers seigneurs de la cour s'étaient emparés de la plus grande partie des terres de l'évêché de Maestricht, espérant jouir impunément, à la mort de Dagobert I, et pendant la minorité de Sigebert III et de Clovis II, du fruit de leurs violences. Les prédécesseurs de notre Saint, n'avaient pas eu l'occasion de réclamer à ce sujet; mais Théodard crut que le moment était venu de mettre fin à ces vexations et demanda avec dignité la restitution de ce qui appartenait à son église. Voyant que ses

---

(1) Voir ci-dessus pag. 88, note.

efforts étaient inutiles, il porta ses plaintes au pied du trône de Childebert II, Roi d'Austrasie, qui habitait alors une de ses maisons sur le Rhin. Ses adversaires furent avertis de cette démarche, et pour prévenir une disposition du Roi, ils poursuivirent le Saint, le joignirent entre Spire et Strasbourg, dans la forêt de Bicvald (2), et assassinèrent leur prélat (3). Un de ses gens, qui s'était caché dans un buisson, ramassa les membres de son corps qui avait été pitoyablement hâché en morceaux, et ils furent distribués, à ce qu'il paraît, entre différentes églises des diocèses de Strasbourg, de Spire et de Worms; mais dans la suite ils furent restitués par les soins de S. Lambert, au diocèse de Maestricht. S. Théodard ne siégea que six ans, car son meurtre arriva déjà en 668. Le martyrologe romain et les autres marquent sa fête au 10 Septembre; mais nous ne sommes pas assurés que c'ait été le jour de sa mort plutôt que celui de la translation de ses reliques à Liége.

Voyez les actes du Saint, écrits par un inconnu; ils sont très-anciens et se trouvent dans un des continuateurs de Bollandus, Jean Limpens (tome III de Septembre, p. 558); son éloge abrégé par Anselme, chanoine de Saint-Lambert à Liége; dans Martène (t. IV, *collect. ampliss. col.* 845); dans Chapeauville, *Gesta pontificum*, etc. (t. II, p. 100), et dans les Bollandistes, *loc. cit.* (p. 592 et 593); une troisième histoire de sa vie, dans Sigebert de Gemblours, dans Surius et les Bollandistes, *loc. cit.* (p. 593 sq.) Voyez aussi Fisen, *Flores Leodiens.*, Baillet, mais surtout les discussions historiques des savans Jésuites d'Anvers, *loc. cit.* (p. 580 sq.), qui ont été reproduites dans les *Acta SS. Belgii, selecta*, tom. III, p. 379-417.

---

(2) Proprement *Bienenwald.*

(3) Frédéric Herlet se trompe dans sa *Légende des Saints*, (p. 1231, Nuremberg, Wurtzbourg et Prague 1758), en disant que cet événement se passa entre Worms et Alzei.

## ⊤ S. OTGER (1), DIACRE, COMPAGNON DES SS. WIRON ET PLECHELM.

### Vers l'an 713.

Ce que nous avons rapporté sous le 8 Mai et le 15 Juillet (2), dans les vies des saints évêques Wiron et Pléchelm, nous a déjà fait connaître les principaux détails historiques relatifs à notre Saint.

Quelques auteurs confèrent à tort à ce Saint le titre d'évêque ; il est suffisamment prouvé qu'il ne fut jamais que diacre, et c'est en cette qualité qu'il servit d'aide et d'assistant aux évêques précités. Il n'est pas sûr qu'il soit né en Ecosse ; il y a plus de raisons au contraire de regarder l'Angleterre comme sa patrie.

Voyez Ghesquière, *Acta Sanctorum Belgii selecta* (t. VI, p. 219-222), et Knippenberg, *Hist. ducatûs Geldriæ*, p. 36.

## 11 Septembre.

## S. PROTE ET S. HYACINTHE, MARTYRS.

Voyez les poèmes du Pape Damase, *car.* 27, 74, et Tillemont, *Persécution de Valérien*, art. 6.

### Vers l'an 257.

Ces deux saints martyrs occupent une place distinguée parmi les chrétiens qui scellèrent à Rome la foi de leur

(1) *Othgerus* ou *Odgerus*.

(2) Ci-dessus, tom. VI, pag. 338, et tom. X, pag. 199.

sang, pendant les persécutions des Empereurs. Suivant leur épitaphe, qui fait partie des œuvres de saint Damase, ils étaient frères. Hyacinthe combattit le premier, mais Prote fut couronné avant lui. On lit dans les actes de sainte Eugénie, honorée le 25 de Décembre, qu'ils étaient l'un et l'autre eunuques de cette vertueuse femme, et qu'ils souffrirent tous trois sous Valérien en 257. Mais cette date ne paraît pas certaine; nous apprenons en effet du calendrier de Libère, que sainte Bassille, qui vraisemblablement fut compagne de sainte Eugénie, reçut la couronne du martyre le 22 Septembre 304, durant la persécution de Dioclétien, et qu'elle fut enterrée sur la voie Salarienne. Saint Avit de Vienne, Fortunat, etc. mettent la seconde de ces Saintes au nombre des plus célèbres d'entre les vierges qui moururent pour la défense du christianisme (1). La fête de saint Prote et de saint Hyacinthe est marquée au 11 de Septembre dans le calendrier de Libère, et il y est dit qu'elle se célébrait à leur tombeau sur l'ancienne voie Salarienne, dans le cimetière de Bassille. Ce cimetière fit depuis partie de celui de sainte Priscille, qui avait été enterrée à peu de distance de la nouvelle voie Salarienne (2).

On trouve la fête de saint Prote et de saint Hyacinthe dans les plus anciens martyrologes. En 366, le Pape Damase fit ôter la terre qui dérobait la vue de leur tombeau. Vers le même temps, un prêtre, nommé Théodore, bâtit une église sur ce tombeau, comme on le voit par une ancienne épitaphe que Baronius a publiée. Anastase rapporte que le Pape Symmaque enrichit depuis cette église en ornemens et en vases précieux. En 1592, Clément VIII transféra les reliques des deux saints martyrs dans la ville de

(1) Voyez saint Avit, *de Virgin.* p. 1312.
(2) Bosius et Aringhi, *Roma subter.* l. 3, c. 30; l. 4, c. 34, 37.

Rome, et les déposa dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, appartenant aux Florentins. L'histoire de cette translation est dans les notes que Sarazanius, témoin oculaire, a faites sur les poèmes de saint Damase.

Inutilement chercherait-on des expressions assez énergiques pour louer dignement l'invincible courage des martyrs. Ils affrontaient la fureur des tyrans dont les armes avaient conquis tout le monde connu, et dont la puissance était redoutée des Rois et des peuples. Seuls et sans armes, ils paraissaient sans crainte devant ces superbes conquérans, qui pensaient que tout devait plier sous leur joug. Animés par le secours de la grâce, ils triomphaient de toutes les puissances de l'enfer et du monde; les bêtes féroces, les glaives et les flammes ne pouvaient ralentir leur ardeur. Gais et intrépides au milieu de l'appareil des plus affreux supplices, ils déconcertaient leurs ennemis, et remportaient la victoire sur les hommes et les démons. Quelle gloire dans un tel courage! Ayant de semblables exemples sous les yeux, aurions-nous encore la lâcheté de nous décourager dans les tentations, et de murmurer dans les épreuves les plus ordinaires de la vie?

---

## S. PAPHNUCE, ÉVÊQUE DANS LA THÉBAÏDE.

### Quatrième siècle.

SAINT PAPHNUCE était Egyptien de naissance. Ayant passé plusieurs années dans le désert sous la conduite de saint Antoine, il fut fait évêque dans la Thébaïde. Il fut un des confesseurs qui, sous le tyran Maximin-Daia, perdirent l'œil droit, et se virent ensuite condamnés aux mines. Sozomène et Théodoret ajoutent qu'on lui coupa le jarret gauche; mais que cette amputation se borna aux nerfs, ce

qui priva cependant le Saint de l'usage de la jambe gauche pour le reste de sa vie. Eusèbe nous apprend que dans le même temps on traita plusieurs chrétiens de la même manière. La paix ayant été rendue à l'église, Paphnuce alla rejoindre son troupeau.

Le saint évêque se montra très-zélé contre l'arianisme qui se répandait en Égypte. Son éminente sainteté, jointe au titre glorieux de confesseur, lui attira la vénération des Pères du concile de Nicée. Pendant la tenue de ce concile, Constantin-le-Grand s'entretenait quelquefois avec lui dans son palais, et il ne le quittait jamais qu'il ne baisât respectueusement la place où avait été l'œil qu'il avait perdu pour la foi.

Le troisième canon de Nicée défendait à tous les ecclésiastiques de garder aucune femme chez eux, à moins que ce ne fût leur mère, leur tante, leur sœur, ou du moins une femme qui ne laissât pas le moindre doute ou soupçon (1). Suivant Socrate (2) et Sozomène (3), les Pères du concile voulaient faire une loi générale qui obligeât les évêques, les prêtres, les diacres et les sous-diacres de ne point vivre avec les femmes qu'ils avaient épousées avant leur ordination : mais Paphnuce s'étant levé au milieu de l'assemblée, soutint qu'il fallait s'en tenir à l'ancienne tradition de l'Église, qui défendait seulement aux clercs de se marier après leur ordination. Les mêmes auteurs ajoutent que son avis prévalut, et que la loi projetée n'eut point lieu. Quelques modernes (4), s'appuyant sur le silence des autres écrivains du même temps, ainsi que sur l'autorité de

---

(1) D'après ce canon, saint Basile, *ep.* 55, t. III, soutenait qu'un certain prêtre ne pouvait point prendre chez lui, en qualité de domestique, une femme âgée de 70 ans.

(2) L. 1, c. 11. (3) *Ibid.* c. 23.

(4) Bellarmin et Orsi, l. 12, *n.* 48.

saint Jérôme, de saint Epiphane, etc. suspectent la vérité du récit de Socrate (5) et de Sozomène (6). On n'y voit cepen-

(5) Stolberg, dans son *Histoire de la Religion de Jésus-Christ* (t. X. p. 215.) n'adopte pas l'opinion de ces auteurs, et observe que le silence de certains auteurs ne suffit pas pour détruire le témoignage positif d'autres écrivains, et que, s'il en était ainsi, nous n'aurions pas d'histoire. Nous conseillons du reste de lire toute la section XLVI, qui se rapporte à cet objet. (*Note de l'édit. allem.*)

(6) L'usage des Grecs modernes qui se bornent à défendre aux ecclésiastiques de se marier après leur ordination, est certainement contraire à l'ancienne discipline de leur église, qui en ce point s'accordait avec l'église latine. On peut voir sur ce sujet saint Jérôme et saint Epiphane, qui vivaient avant Socrate. Le premier de ces Pères assure, *adv. Vigilant.* p. 281, que les églises d'Orient, d'Egypte et de Rome, n'admettaient au nombre des clercs que ceux qui gardaient la continence, ou qui, étant mariés, promettaient de regarder leurs femmes comme leurs sœurs. Ces églises comprenaient les trois grands patriarcats de Rome, d'Alexandrie et d'Antioche ou d'Orient. On lit dans saint Epiphane, *Hær.* 59, *Cathar. n.* 4, que ceux qui avaient été mariés, même une seule fois, ne pouvaient devenir évêques, prêtres, diacres ou sous-diacres, tant que leurs femmes vivaient, à moins qu'ils ne s'engageassent à ne plus user du mariage, sur-tout dans les pays où les canons étaient exactement observés. Il se fait une objection à lui-même, sur ce qu'en certains endroits quelques ecclésiastiques avaient des enfans. Mais il y répond de la manière suivante : « C'est un abus réprouvé par » les canons; on doit l'attribuer à lâcheté ou négligence. Ceci vient » peut-être encore de la multitude du peuple, ou de l'impossibilité de » trouver d'autres personnes pour exercer les fonctions du ministère » sacré. »

La même loi s'observait en Egypte. En effet, Synésius, ayant été élu évêque de Cyrène ou de Ptolémaïde, se flattait de pouvoir empêcher son ordination, en alléguant, *ep.* 20, p. 248., qu'il ne voulait point se séparer de sa femme. Il fut néanmoins ordonné, soit qu'on le dispensât de la loi générale, soit, ce qui est beaucoup plus probable, qu'il promit depuis de s'y conformer.

A la vérité, Socrate dit que l'usage variait à cet égard selon les pays; qu'un clerc était excommunié en Thessalie, s'il habitait avec sa femme, quoiqu'il l'eût épousée avant son ordination; que la même chose se pratiquait dans la Macédoine et dans la Grèce, et que cette coutume avait lieu aussi en Orient, quoiqu'il n'y eût cependant pas de loi ex-

dant rien qui répugne. Ne pouvait-on pas rejeter une loi trop sévère dans ce temps-là pour quelques hommes mariés, qui avaient été ordonnés dans quelques églises peu connues, et qui peut-être n'avaient consenti à leur ordination, qu'à condition qu'ils ne seraient point obligés de se séparer de leurs femmes ?

Saint Paphnuce fut toujours étroitement lié avec saint Athanase et les autres évêques catholiques. Il accompagna le saint patriarche, avec saint Potamon d'Héraclée et quarante-sept autres évêques égyptiens, au concile qui se tint à Tyr en 335. Le plus grand nombre de ceux qui com-

---

presse et obligatoire à cet égard. Mais saint Jérôme et saint Epiphane connaissaient certainement mieux la discipline des églises de Syrie et de Palestine, où ils avaient passé la plus grande partie de leur vie, que le jurisconsulte de Constantinople. Le récit de ce dernier est rejeté, comme peu exact, par quelques auteurs, qui pensent qu'on ne peut l'accorder avec les témoignages de saint Jérôme et de saint Epiphane. Au reste, ce point n'a pas toute l'importance qu'on voudrait lui donner. Le célibat des clercs est fondé sur une loi purement ecclésiastique, mais une loi parfaitement conforme à l'esprit de l'Évangile, et qui paraît venir des apôtres. Aujourd'hui dans l'église grecque, un homme marié n'est point obligé de quitter sa femme avant d'être admis aux ordres, ce qui est contraire à l'ancienne discipline de l'Orient, et à la discipline constante de l'Occident. Cette loi, quoique établie sur des canons formels des principales églises, ne fut pendant quelque temps, comme l'observe Socrate, qu'une loi de coutume en certains endroits. Selon saint Epiphane, les exemples contraires étaient des abus, à moins qu'il n'y eût une dispense expresse que la rareté des ministres pouvait rendre nécessaire. Quelquefois le peuple usait de violence à l'égard de certains particuliers qui étaient engagés dans l'état du mariage, pour leur faire recevoir l'ordination. Or, la loi de la continence absolue ne peut être imposée aux personnes mariées, qu'autant que les deux parties y consentent. Mais les dispenses dont nous venons de parler n'eurent jamais lieu dans les principales églises.

Nous renverrons ceux, qui désirent s'instruire davantage sur ce sujet, à l'ouvrage *Du Pape*, par le comte De Maistre, et à celui de Sulzer, sur le célibat. (*Note augm. d'après l'allem.*)

posaient cette assemblée professaient l'arianisme. Paphnuce aperçut au milieu d'eux Maxime, évêque de Jérusalem. Indigné de trouver dans la compagnie des méchans un prélat catholique qui avait confessé Jésus-Christ dans la dernière persécution, il le prit par la main, le fit sortir de l'assemblée, et lui dit qu'il ne pouvait souffrir qu'un homme qui portait comme lui des marques publiques de son zèle pour la défense de la foi, se laissât séduire par des hérétiques qui avaient résolu de perdre Athanase, le plus intrépide défenseur de l'article fondamental de cette même foi. Il l'informa ensuite des complots des ariens, qu'il avait ignorés jusque-là, le détacha de leur parti, et le fixa pour toujours dans la communion du saint patriarche d'Alexandrie. Nous ne savons plus rien de la vie de saint Paphnuce. On lit son nom dans le martyrologe romain, sous le 11 de Septembre.

Voyez le P. Stilting, *Act. SS.* t. III, *Sept.* p. 778.

---

## S. PATIENT, ÉVÊQUE DE LYON.

### Vers l'an 480.

Dieu suscita saint Patient pour être le soutien et la consolation de la Gaule, au milieu des calamités dont ce pays fut affligé pendant une grande partie du cinquième siècle. Ses vertus le firent placer sur le siége de Lyon quelque temps avant l'année 470 (1). Son zèle ne se renferma point dans la province dont il était métropolitain; il embrassa toutes les parties de la Gaule. Ses revenus se multipliaient en quelque sorte dans ses mains. Il les employait à bâtir

(1) Selon quelques auteurs, saint Patient fut fait évêque de Lyon peu après la mort de saint Eucher, qui arriva en 450.

de nouvelles églises, à réparer ou à embellir les anciennes, et à nourrir ceux qui étaient dans l'indigence. Saint Sidoine Apollinaire, qui était son ami, assure qu'il possédait toutes les vertus épiscopales, et qu'il ne sait ce qu'on doit le plus admirer en lui, ou le zèle pour la gloire de Dieu, ou la charité pour les pauvres. Il savait, comme saint Ambroise, tempérer la sévérité par la douceur, et l'activité par la prudence. Ses soins et ses discours convertirent un grand nombre d'hérétiques, et attiraient chaque jour à l'église de nouveaux enfans. Les Bourguignons, alors maîtres de la ville de Lyon, étaient presque entièrement barbares, et de plus infectés de l'arianisme et du photinianisme. Le saint évêque trouva d'abord le moyen de leur gagner le cœur; il éclaira ensuite leurs esprits, puis il les convainquit de la vérité, et les retira de leurs erreurs. On lui attribue communément un des sermons qui portent le nom d'Eusèbe d'Emèse (2). C'est une réfutation de l'arianisme et du photinianisme (3).

Saint Patient engagea le prêtre Constance, membre de son clergé, à écrire la vie de saint Germain d'Auxerre, laquelle lui est dédiée, ainsi qu'à Censurius. L'opinion la plus commune est qu'il mourut vers l'an 480. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

Voyez saint Sidoine Apollinaire, Tillemont, et D Rivet, *Hist. litt. de la Fr.* t. II, p. 504.

---

(2) C'est le quarante-huitième.

(3) Eusèbe, évêque de la ville d'Emèse, autrement appelée Apamée, Hama et Hems, laquelle est en Syrie, et située sur l'Oronte, à 30 milles d'Alep, florissait en 340. Il était attaché au parti des semi-ariens. On convient que la plupart des homélies publiées sous son nom, ont été composées par des évêques gaulois, dans les premiers temps de l'église gallicane. On en attribue plusieurs à saint Patient. Le Mire, *de Script. Eccles.* c. 118; Papire Masson et Théophile Raynaud, t. VIII, p. 1671, le font aussi auteur des actes de saint Genès.

## † LE B. BERNARD D'OFFIDA, FRÈRE LAI CAPUCIN.

Tiré de sa vie écrite en italien par le P. Boniface de Nice, postulateur de la cause, 1 vol. in-4°. Rome, 1795.

### L'AN 1694.

« La sainte simplicité, qui n'est jamais séparée de la » prudence chrétienne, a brillé admirablement dans toutes » les actions du B. Bernard d'Offida, dit le P. Caseli, » depuis cardinal, en approuvant le livre qui retrace la » vie de ce serviteur de Dieu. » Ce parfait religieux naquit en Italie, près du lieu dont il porte le nom, le 7 novembre 1604. Il eut pour parens Joseph Peroni et Dominique d'Appignano, honnêtes paysans remplis de piété, qui mirent tous leurs soins à inspirer à leurs fils de grands sentimens de religion. Le Seigneur bénit leurs efforts. Dominique (c'était le nom qu'il avait reçu au baptême et qu'il changea en celui de Bernard quand il prit l'habit de religion) était un enfant accompli. Sa docilité, sa douceur, son obéissance, étaient admirables. Il avait tant de charité pour ses frères que, lorsqu'il les voyait résister aux volontés de leurs parens, il disait à son père et à sa mère : « Je ferai ce que refuse de faire mon frère. S'il mérite » d'être châtié, châtiez-moi. » Chargé dès l'âge de sept à huit ans de garder un troupeau, il se livrait à l'oraison avec cette facilité et cet attrait que l'Esprit-Saint donne aux âmes pures. Ses bons exemples entraînaient les autres pâtres, et tous avec lui s'occupaient à méditer quelque vérité du salut, ou à réciter le Rosaire.

Telle fut la conduite de Dominique dans son enfance et sa première jeunesse. Guidé par un sage directeur, qui lui avait enseigné le catéchisme, il s'habitua de bonne heure

à maîtriser ses passions ; aussi les vanités du monde ne purent-elles le séduire ; il aimait la solitude et n'en sortait que par nécessité. Toute son occupation le Dimanche était de visiter les églises, d'y prier avec assiduité et de se disposer à recevoir les sacremens, dont il s'approchait avec une ferveur angélique. Il supplia ses parens de ne point s'inquiéter ces jours-là de sa nourriture, mais de le laisser en liberté satisfaire sa piété ; elle l'attachait tellement à de saintes pratiques, que souvent il arrivait le soir à la maison sans avoir rien mangé du jour.

Dominique, qui désirait vivement connaître et suivre la volonté de Dieu, étudiait sa vocation avec un soin particulier. L'état religieux avait pour lui beaucoup d'attraits, et la vie édifiante des Capucins du couvent d'Offida lui donnait la pensée de se fixer parmi eux ; mais l'opposition de ses parens à l'exécution d'un semblable dessein, et la crainte de leur déplaire lui paraissaient des obstacles bien difficiles à surmonter. Le Seigneur tira son serviteur d'inquiètude ; son père, quoiqu'il l'aimât tendrement, lui conseilla d'embrasser l'état religieux. Dominique, plein de joie, vit dans les paroles de l'auteur de ses jours l'expression de la volonté divine, et désormais libre de suivre son attrait, il entra chez les Capucins de Corinaldo, où il commença son noviciat et où il prit l'habit le 15 février 1626. Exercé depuis long-temps à la pratique des vertus chrétiennes, il ne lui fut pas difficile d'acquérir les vertus religieuses ; aussi passa-t-il dans la ferveur tout le temps de son noviciat, et cette ferveur était si grande, que ses frères, surpris de cette perfection, se disaient : « Si tels sont ses » commencemens, que sera sa fin ? »

Bernard, ayant prononcé ses vœux à Camerino le 15 février 1627, fut envoyé au couvent de Fermo, ville de la Marche d'Ancône. Il eut le bonheur de rencontrer dans le supérieur de la maison et dans le compagnon qui lui

fut donné deux hommes solidement vertueux et bien propres à soutenir un jeune profès dans la perfection de son état. Mais si Bernard trouva près d'eux à s'édifier, de son côté il excita leur admiration, par la manière dont il remplissait ses devoirs. Entre autres occupations, il avait celle de soigner les religieux âgés et infirmes, dont les uns étaient impotens, les autres atteints de maladies ou couverts de plaies bien propres à donner de la répugnance : loin de montrer pour eux le moindre éloignement, il leur rendait tous les services qu'une ingénieuse charité peut inventer, et il le faisait avec un calme, une douceur que n'altéraient jamais ni la mauvaise humeur des malades, ni la longueur de leurs maux, ni les fatigues qu'un pareil travail lui causait.

Placé successivement dans plusieurs maisons de son ordre, Bernard laissa partout après lui la bonne odeur de ses vertus. Enfin, lorsqu'il eut atteint l'âge de soixante ans, et que sa grande prudence bien connue de tous eut inspiré en lui une confiance entière, il fut chargé dans le couvent d'Offida de l'emploi de quêteur. Cet emploi est très-pénible chez les Capucins et en même temps très-dangereux pour la vertu, car la règle de ce saint ordre voulant que les religieux ne vivent que d'aumônes, il faut que chaque jour un frère lui aille faire la quête, qu'il ait par conséquent des relations habituelles avec les séculiers, qu'il entre dans les maisons, et qu'il s'expose ainsi à perdre l'esprit de son état, s'il n'y est pas bien affermi. Cette épreuve ne fut pour le bienheureux qu'une occasion dans laquelle Dieu se plut à manifester sa sainteté. Ses compatriotes, qui se rappelaient la sagesse qu'il avait montrée dans son jeune âge, l'observaient avec curiosité, lors de son retour à Offida; mais bientôt ils purent se convaincre qu'il n'avait fait que croître en perfection. Ils le voyaient pendant le temps de sa quête marcher les yeux baissés, la contenance modeste, en inspirant la vénération par sa

figure angélique. Il n'entrait dans les maisons que pour voir les bienfaiteurs malades. S'il rencontrait quelque pauvre qui fût souffrant, il l'assistait avec la plus touchante charité. Le respect pour lui était général, et ce ne fut qu'avec une vive douleur que les habitans apprirent que Bernard quittait son pays pour aller, par l'ordre de ses supérieurs, au couvent d'Ascoli. Ils ne se bornèrent pas à des regrets stériles en cette circonstance. Ils s'adressèrent aux supérieurs pour obtenir qu'on leur rendit le saint frère, et leur demande fut écoutée. Il revint donc à Offida, où son retour causa une joie universelle. Il y reprit son emploi de quêteur, qui était pour lui très-pénible, car pour recueillir les aumônes il allait dans les environs de la ville jusqu'à la distance de quatre lieues, souvent par des chemins très-mauvais, ou par une chaleur excessive. Toutes ces courses se faisaient à pied, et ce qui les lui rendait encore plus fatigantes, c'est qu'il avait une grave infirmité, et qu'il était constamment couvert d'un rude cilice. Lorsqu'il rentrait accablé de lassitude, on l'entendait s'écrier : « Paradis, Paradis. » Ou bien : « Ce mauvais corps ne veut-il pas souffrir ? s'il veut jouir, il faut bien qu'il souffre. »

En sollicitant les secours temporels, Bernard donnait à toute la contrée qu'il habitait des secours spirituels, mille fois plus précieux ; il consolait les pauvres et les affligés ; instruit par une lumière surnaturelle du secret des cœurs, il remettait par ses conseils l'ordre dans des consciences criminelles ; il empêchait qu'on offensât Dieu, et surtout il avait un talent admirable pour appaiser les différends et rétablir l'union dans les familles. Aussi, lorsque son trépas priva le peuple de sa présenee, l'on disait : « Il est mort celui qui mettait fin aux discordes, qui réunissait les cœurs, qui faisait régner la bonne harmonie entre les parens ! Ah ! si frère Bernard revenait ! »

Lorsque les infirmités toujours croissantes du saint religieux ne lui permirent plus d'exercer l'emploi de quêteur, ses supérieurs le chargèrent de remplir celui de portier. Ce ne fut pour lui qu'un nouveau moyen de pratiquer la charité envers le prochain. Les pauvres accouraient à lui en foule, il les assistait; les affligés venaient lui raconter leurs peines, il les consolait. Des enfans mal élevés mettaient souvent sa patience à l'épreuve par leurs espiégleries; il les supportait, sans jamais montrer la moindre vivacité. Les ignorans excitait surtout son zèle, il les instruisait des vérités de la religion et les disposait à la réception des sacremens. Enfin, l'idée que sa vie sainte donnait de sa vertu était si bien établie, qu'on venait lui demander des miracles et qu'on les obtenait de lui. Une mère lui apporta un jour son fils, en bas âge et dangereusement malade; elle le lui remit entre les mains pour qu'il obtînt sa guérison, mais l'enfant mourut aussitôt. Alors cette femme, égarée par sa douleur, se mit à crier que frère Bernard avait tué son fils, et voyant qu'il se retirait, elle le retint par son habit en lui disant : « Je ne vous laisserai point aller que » vous ne me l'ayez rendu vivant. » Le saint homme, attendri, versa des pleurs avec elle, puis entrant dans l'église, il alla devant l'autel de saint Félix de Cantalice, auquel il avait une grande dévotion, il déposa l'enfant sur cet autel, et se mettant à genoux, il dit avec une simplicité admirable : « Voici le moment de m'assister, mon bon » saint Félix. » Il pria ensuite quelques instans. O prodige! l'enfant revint à la vie, fut guéri, et sourit à sa mère. Celle-ci, consolée et pleine de joie, demanda à l'homme de Dieu pardon des injures qu'elle lui avait dites.

Il semblait qu'il eût manqué quelque chose à la perfection du Bienheureux, s'il n'avait pas eu à supporter des calomnies et des humiliations. Sa sollicitude pour les besoins des pauvres et les peines qu'il se donnait pour les sou-

lager déplurent à quelques religieux, qui en firent des plaintes aux supérieurs et représentèrent frère Bernard comme dépourvu de discrétion dans la distribution des aumônes et capable de nuire ainsi au couvent. Le père provincial étant venu à Offida, manda le prétendu coupable, et le traita très-rudement devant la communauté assemblée. Bernard se jeta humblement à genoux, et par l'air tranquille et joyeux avec lequel il reçut cette réprimande, il montra quelle estime il faisait des contradictions. Son innocence, qui fut bientôt reconnue, contribua encore à augmenter l'admiration qu'on avait pour sa vertu.

C'est en donnant ainsi l'exemple d'une sainteté parfaite que ce vénérable religieux parvint jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il avait parcouru cette longue carrière, lorsque, dans le mois d'août 1694, il se sentit saisi d'une fièvre violente; son premier soin, dès qu'il se vit malade, fut de se préparer à une confession générale. Quoiqu'il eût passé sa vie dans l'innocence, il la fit avec beaucoup de larmes, et une componction aussi vive que s'il avait été un grand pécheur. Le mal augmentant, il reçut avec une grande ferveur le saint Viatique, après lequel il tomba en extase. Revenu à lui, et se trouvant près de sa fin, il dit à son supérieur, avec cette aimable simplicité qui était son caractère distinctif : « Père gardien, donnez-moi votre bénédiction, afin que je m'en aille en paradis. » Le gardien ne voulut lui accorder cette grâce qu'après qu'il lui eut à lui-même donné la sienne et à tous les assistans. Bernard le fit par obéissance, en se servant du crucifix qu'il tenait entre ses mains. Ce fut sa dernière action. Il rendit tranquillement son âme à son Créateur, le matin du Dimanche 22 Août 1694. Le bruit de sa mort ne se fut pas plus tôt répandu, qu'on vit arriver au couvent une grande multitude, non-seulement d'Offida, mais des villes environnantes. On fut obligé de le garder trois jours exposé, avant

de pouvoir le mettre en terre. Il s'opéra dès-lors des miracles par son intercession ; ces miracles et ses vertus ont porté le Saint-Siége à travailler à sa béatification, qui fut prononcée par le Pape Pie VI, le 19 mai 1795. Ce Pontife s'exprime ainsi, dans le décret qu'il publia à cette occasion : « Bernard d'Offida passa son enfance et les jours » dangereux de sa jeunesse sous la chaume de son père, » dans l'innocence et la sainteté. Ensuite, inspiré d'enhaut, » il chercha à s'approcher plus près de Dieu, par une vie » plus austère, et dans cette vue il entra chez les Capucins. » Depuis ce moment jusqu'à sa mort, il ne cessa de combattre les convoitises de la chair, et il parvint à la réduire en servitude par des jeûnes et des mortifications » continuelles. Il témoignait la plus grande charité aux pauvres et à tous ceux qui éprouvaient des besoins. Bien » qu'il fût doué de grâces merveilleuses et particulièrement » de l'esprit de prophétie, il pensait humblement de lui-même, paraissait n'avoir pas l'idée des grandes choses » qu'il avait faites et n'aspira jamais à la célébrité. Il atteignit ainsi un si haut degré de vertu, que toute sa communauté, ainsi que les étrangers, le révéraient comme » un Saint déjà en possession de l'héritage céleste. Nous » avons donc jugé, en remplissant le saint ministère que » Jésus-Christ, le Prince des pasteurs, a, par son infinie » clémence, voulu nous imposer, que dans ces jours mauvais, où l'orgueilleuse philosophie semble égarer impunément le monde entier, rien n'était plus à propos que » de montrer aux fidèles cet exemple de patience et d'humilité chrétienne, en l'élevant assez pour qu'il pût briller au loin et diriger vers le sentier de la paix ceux qui » marchent encore dans les ténèbres et les ombres de la » mort. »

## ☩ S. BODON, ÉVÊQUE.

Septième siècle.

S. Bodon, autrement S. Leudin ou Lendin, naquit dans les Ardennes. Ses vertus et son savoir le placèrent sur le siége épiscopal de Toul en Lorraine. Il est porté au catalogue des évêques de cette ville comme le seizième, et comme le successeur de Teufride, qui vécut vers l'an 640. Molanus dit qu'il fut le vingt-deuxième évêque; mais il est possible qu'il ait confondu Bodon avec Godon, lequel figure comme le vingt-deuxième dans la série des évêques de Toul. Il fonda le couvent appelé *Bodon-Munster*, qui fut réuni dans la suite par S. Hidulphe, à celui de Moyen-Moutier. Sa fête est célébrée le 11 Septembre.

## ☩ S^te VINCIENNE, VIERGE.

Septième siècle.

Cette Sainte était la sœur de S. Ladoald (1), et elle quitta avec lui l'Italie, pour venir dans les Pays-Bas, vers l'an 651. Elle le seconda, autant que son état le lui permit, dans la propagation de la foi. Elle mourut à Wintershoven, où son corps fut enterré avec honneur, par son frère. Ses reliques furent transférées en 980, avec celles de S. Landoald et de ses compagnons, au couvent de S. Bavon à Gand, et elles furent solennellement levées de terre en 982.

Voyez Ghesquière *Acta SS. Belgii selecta*, tom. III, p. 345 *et* seqq., et le *Proprium SS. Cathedr. Eccl. S. Bavonis et Diœcesis Gandavensis*, *ad diem* 11 *Sept*.

(1) Voyez ci-dessus, t. IV, p. 186-189.

## 12 Septembre.

### Ste EANSWIDE, ABBESSE EN ANGLETERRE.

Tiré de sa vie, qui est dans le recueil de Capgrave; d'une autre vie manuscrite, par Ralph Buckland; de Harpsfield, *Sec.* 7, c. 10; d'Alfort, *Annal.* t. II, p. 640.

Septième siècle.

Saint Ethelbert, premier Roi chrétien d'Angleterre, eut pour successeur dans le royaume de Kent, son fils Eadbald. Celui-ci s'abandonna d'abord à tous les vices qui sont la suite du paganisme. Mais il se convertit depuis, et devint un chrétien très-zélé. C'est ce que prouvent les pieuses fondations qu'il fit, et les différentes lettres que les Papes lui écrivirent.

Sainte Eanswide était fille de ce prince. Son illustre naissance reçut un nouvel éclat de l'éminente sainteté de sa vie. Les grandes vérités de la religion firent sur son cœur une impression si profonde, qu'on la vit dès son enfance ne trouver de plaisir que dans la prière et les autres exercices de piété. Pleine de mépris pour le monde, elle en rejetait les vanités et les amusemens. Elle ne voulut point s'engager par les liens du mariage, parce que cet état, quoique saint en lui-même, lui paraissait peu compatible avec le dessein qu'elle avait de se consacrer à Dieu sans partage. A force de persévérance, elle obtint de ses parens la permission de quitter le siècle. Son premier soin, après sa retraite, fut de fonder un monastère de religieuses, à peu de distance de Folkstone, dans le royaume de Kent. Elle y passa le reste de ses jours, occupée nuit et jour de la prière et des pratiques de la pénitence. Elle mourut le dernier jour d'Août dans le septième siècle.

La mer ayant depuis englouti une partie du monastère, les religieuses se retirèrent à Folkstone. On y porta aussi les reliques de la Sainte, qui furent déposées dans l'église que le Roi Eadbald avait fait bâtir sous l'invocation de saint Pierre. Cette église ne fut plus connue dans la suite que sous le nom de la sainte abbesse, par l'intercession de laquelle il s'opéra plusieurs miracles (1).

La principale fête de sainte Eanswide se célébrait le 12 de Septembre, sans doute à cause de quelque translation de ses reliques, ou de la dédicace de quelque église en son honneur.

La retraite, la pureté du corps et de l'esprit, l'exercice soutenu de la prière et de la contemplation, ne sont de grandes vertus que quand une humilité sincère en est le fondement, et que la divine charité leur donne leur perfection. Autrement on peut quitter le monde pour embrasser un genre de vie austère, et être avec tout cela le martyr du démon, en se recherchant soi-même, jusque dans les choses auxquelles on avait renoncé. Les Saints, qui se consacraient à Dieu dans la solitude, ne faisaient aucune réserve dans leur sacrifice. Ils mesuraient leur zèle pour la perfection sur la connaissance qu'ils avaient de leurs misères spirituelles. On n'est parfait, suivant saint Bernard, qu'à proportion de la ferveur avec laquelle on travaille à le devenir, et du sentiment que l'on a de sa corruption, lequel fait que l'on se regarde comme des serviteurs inutiles.

---

(1) Voyez la *Narratio (vetus) de sanctis qui in Anglorum regione quiescunt, ap. Hickes Thesaur. linguar. septentr. Dissert. epistolaris*, p. 115, t. I.

## S. GUY.

Tiré de sa vie, donnée par Surius; de Le Mire, *Fosti et Annal. Belg.*; de Gramaye, *in Bruxellâ*, et particulièrement de Sanderus, *in Chron. Brabant. et Lacâ Parthenii*, §. 41, 42. Voyez les Bollandistes, t. III, *Sept.* p. 36.

### L'AN 1012.

Saint Guy (1) communément appelé *le pauvre d'Anderlecht*, naquit dans un village voisin de Bruxelles. Ses parens étaient pauvres, mais vertueux; ils l'instruisirent de bonne heure dans la connaissance de la religion chrétienne, et lui répétèrent souvent ce que disait Tobie à son fils : *Nous serons assez riches, si nous craignons le Seigneur.* Leur exemple donnait un nouveau degré de force à leurs discours. Guy, encore enfant, devint un modèle de toutes les vertus; et la grande idée qu'il avait des devoirs du christianisme, les lui faisait remplir avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Il aimait la bassesse de sa condition, parce que la foi lui en découvrait tous les avantages. Il se réjouissait d'être dans un état que Jésus-Christ avait choisi. Il respectait les grands, mais sans envier leur sort; et il ne pouvait retenir ses larmes, quand il pensait à cet attachement qu'ont les hommes pour les biens de la terre. S'il entendait des pauvres murmurer, il les exhortait à prendre patience et à ne pas se laisser dépouiller du trésor qui était entre leurs mains. Il estimait les travaux pénibles, les incommodités et les humiliations qui étaient la suite de son état, sachant que la pauvreté rend semblable à Jésus-Christ, lorsqu'elle est accompagnée de souffrances et de privations. Sa charité pour le prochain égalait son amour pour la mortification et la pénitence. Il partageait avec les

(1) En latin *Guido*.

pauvres le peu de nourriture qu'il recevait, et jeûnait même souvent pour les assister. Il employait tous les jours quelques heures à la visite des malades, auxquels il procurait tous les secours qui dépendaient de lui. Telle fut la vie que mena saint Guy pendant sa jeunesse.

Comme la vertu est le plus précieux avantage que les parens puissent laisser à leurs enfans, le père et la mère de Guy mirent tout en œuvre pour entretenir leur fils dans les heureuses inclinations où ils le voyaient. Tous les jours ils demandaient pour lui à Dieu la continuité et l'augmentation de son amour. Leurs prières furent exaucées. Guy croissait en vertu, à mesure qu'il avançait en âge, et parvint bientôt à un éminent degré de perfection.

Un jour qu'il priait dans l'église de Notre-Dame de Laken, qui est environ à une demi-lieue de Bruxelles, le curé du lieu fut surpris de sa piété et de son recueillement. S'étant entretenu avec lui, son étonnement augmenta encore quand il eut vu qu'il était si versé dans les voies intérieures de la piété. Il le retint auprès de lui, et l'attacha à son église en qualité de bedeau. Cette église est une des plus anciennes et des plus célèbres du pays, par la dévotion envers la Sainte-Vierge. Le Saint se porta avec plaisir à des fonctions qui s'accordaient si bien avec son humilité. Il s'acquittait, avec de vifs sentimens de religion, de toutes les parties de son emploi, qui n'avaient rien que de bas aux yeux du monde, mais qui se rapportaient toutes d'une manière plus ou moins éloignée à la décence du service divin. Jamais il ne perdait de vue la présence de Dieu. Les momens dont il pouvait disposer, il les passait au pied de l'autel. Souvent il consacrait les nuits entières à l'exercice de la prière, il châtiait son corps par de rigoureuses pénitences, afin de prévenir la colère du Seigneur au dernier jour. A juger de sa conduite par sa componction, on l'aurait pris pour un grand pécheur. Il ne lui échappait

cependant que de ces fautes d'inadvertance dans lesquelles tombent les âmes les plus justes, et qui ne sont aperçues que par ceux qui ont une grande pureté de cœur. Son humilité et sa douceur le rendaient extrêmement affable, et le faisaient aimer de tout le monde. Dieu, pour l'humilier de plus en plus, permit qu'il fût éprouvé par la tentation suivante.

Un marchand de Bruxelles lui conseilla de faire un petit commerce, sous prétexte de se procurer de quoi assister les pauvres plus abondamment. Il lui proposa même de s'associer avec lui. Guy accepta volontiers une proposition qui le flattait de l'espérance d'être plus utile au prochain. Mais Dieu ne permit pas que l'illusion durât long-temps. Le vaisseau et la cargaison duquel le Saint avait une part, périt lorsqu'il était sur le point d'entrer dans le port. Guy, ayant quitté sa place, se trouva tout-à-coup sans aucune ressource. Il reconnut son erreur, dont le principe avait pourtant été louable, et sentit le danger qu'aurait couru son innocence, si son projet eût été suivi de l'exécution. Il adora la Providence qui le punissait de ce qu'il s'était éloigné de la voie qu'elle lui avait tracée, et résolut d'être à l'avenir plus exact à veiller sur lui-même, et à se défier de ses propres lumières.

Il regarda aussi comme une épreuve les applaudissemens que lui attirait sa vertu. Mais il s'humiliait à proportion qu'on l'élevait. Pour éviter plus sûrement le danger de l'orgueil, ainsi que pour expier sa première faute, il résolut de chercher une retraite dans des lieux éloignés de sa patrie. Il fit le pélerinage de Rome et de Jérusalem, puis visita les lieux de dévotion qui avaient le plus de célébrité dans le monde chrétien. Etant revenu à Rome, il y trouva Wondulfe, doyen de l'église d'Anderlecht, petite ville qui est environ à une lieue de Bruxelles. Le voyant dans la disposition d'aller à la Terre-Sainte avec quelques autres

personnes de piété, il s'offrit à leur servir de guide, et à recommencer un pélerinage qu'il avait déjà fait. Le doyen et ses compagnons furent emportés par une maladie contagieuse, lorsqu'ils étaient sur le point de quitter la Palestine pour retourner en Europe. Guy s'embarqua après leur avoir rendu les derniers devoirs, et arriva enfin dans sa patrie. Il y avait sept ans qu'il était absent. Le sous-doyen du chapitre d'Anderlecht le logea dans sa maison et ne voulut point le laisser retourner à Laken. La fatigue des voyages et les autres maux qu'il avait eus à souffrir, lui causèrent une complication de maladies dont il mourut le 12 Septembre 1012 (2). Les chanoines d'Anderlecht l'enterrèrent honorablement dans un cimetière qui leur appartenait. Les miracles qui s'opérèrent par son intercession firent depuis bâtir une église près de son tombeau, et ses reliques y furent transférées avant la fin du onzième siècle par l'évêque de Cambrai (3). Les mêmes reliques acquirent une grande célébrité à la chapelle de Saint-Pierre où elles avaient été déposées, et à laquelle on a substitué une collégiale qui porte le nom du Saint.

---

(2) Baronius et Molanus se sont trompés en mettant la mort de saint Guy en 1112. Baillet a fait la même faute. L'ancienne vie du Saint, et les chartes de plusieurs donations faites à son église prouvent qu'il mourut en 1012. Voyez Lemire, *Fasti et Annales Belgici*, *ad an.* 1012, et Gramaye, qui, de professeur en droit de Louvain, devint historiographe du Brabant et de Flandre, puis prévôt d'Arnheim, *Antiq. Brabantiæ, an.* 1708, p. 10. Ce dernier auteur a travaillé d'après les mémoires qui lui avaient été fournis par M. Clément, célèbre théologien anglais et doyen d'Anderlecht. Ce point de critique, et plusieurs autres difficultés concernant la vie du Saint, ont été fort bien éclaircis par Sandérus, chanoine d'Ipres, *in Chorogr. Brabantiæ et in Lacâ Partheniâ*, §. 41, 42. Ce docte chanoine relève les fautes où Lemire était tombé par rapport à la première translation de saint Guy, et prouve que ce Saint n'était point né à Anderlecht.

(3) Anderlecht et Bruxelles, qui sont aujourd'hui dans le diocèse de Malines, étaient alors dans celui de Cambrai.

## S. ALBÉE, ÉVÊQUE EN IRLANDE.

### L'AN 525.

SAINT ALBÉE, que la province de Munster honore comme son principal patron, fut converti par des missionnaires bretons. Il avait fait un voyage à Rome, lorsque saint Patrice vint en Irlande. S'étant attaché à ce célèbre apôtre de son pays, il fut sacré archevêque de Munster, et fixa son siége à Emely (1). Il prêchait l'Evangile avec tant d'onction, ses miracles étaient si éclatans et sa vie si sainte, qu'il convertit une multitude incroyable d'infidèles, et qu'il en engagea un grand nombre à marcher dans les voies de la perfection. Le Roi Engus lui ayant donné l'île d'Arran, il y fonda un monastère nombreux. Cette maison devint depuis si célèbre par la sainteté de ceux qui l'habitaient, qu'on l'appela long-temps l'*Arran des Saints*. Ussérius assure que la règle que l'on y suivait existe encore en vieil irlandais.

Quoique saint Albée fut retenu dans le monde par son zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, il n'en désirait pas moins la solitude et la retraite. Il suppléait à l'impossibilité où il était de suivre son goût, par le recueillement, par de fréquens retours sur lui-même, et par la méditation des vérités célestes. Inutilement il voulut se décharger du fardeau de l'épiscopat, pour ne plus penser qu'à la mort. Le Roi fit garder les ports pour l'empêcher d'exécuter le projet qu'il avait formé de prendre la fuite; ce saint homme mourut en 525.

Voyez Ussérius, *Antiquit.* p. 409, et Ware, *Antiquit. Hibern.* p. 319.

(1) Ce siége fut depuis transféré à Cassel.

## S. SERDOT, ÉVÊQUE DE LYON.

### Sixième siècle.

Saint Sacerdos, vulgairement appelé *saint Serdot* (1), assista en 549 au cinquième concile d'Orléans, qui défendit le dépôt de la foi contre les erreurs de Nestorius et d'Eutychès, et qui fit divers réglemens de discipline. On croit même qu'il présida à ce concile. Quelque temps après, il vint à Paris, sans que l'on sache le véritable motif de ce voyage. Il fut pris dans cette ville de la maladie dont il mourut. Le Roi Childebert, qui avait une grande vénération pour lui, vint le visiter. Le saint évêque demanda pour successeur Nicet son neveu, ce qui lui fut accordé. Son choix était sans doute fondé sur la connaissance du mérite de celui par lequel il désirait être remplacé. Nicet marcha sur les traces de son oncle, et l'Eglise l'honore sous le nom de saint Nizier. Saint Serdot est nommé dans le martyrologe romain, sous le 12 de Septembre; et c'est aussi en ce jour que l'on fait sa fête à Lyon, où il paraît que son corps fut transporté de Paris.

Voyez saint Grégoire de Tours, *Vit. Patr.* c. 8; Théophile Raynaud, *Cat. SS. Lugd.*; le *Gallia Christ. nova*, t. IV, p. 32.

---

(1) On l'appelle encore *saint Sardot*, *saint Sacerde*, *saint Sadroc*.

13 Septembre.

## S. EULOGE, PATRIARCHE D'ALEXANDRIE.

Tiré de la chronique de Nicéphore, de la chronique d'Alexandrie, et de Photius, *Cod.* 181, 208, 226, 230, etc.

L'AN 608.

SAINT EULOGE était Syrien de naissance. Etant encore jeune, il embrassa la vie monastique dans sa patrie. Les eutychiens, comme il arrive toujours à ceux qui ont abandonné le centre de l'union, se trouvaient alors divisés en plusieurs sectes. La fureur et l'animosité de leurs contestations avaient jeté les églises de Syrie et d'Egypte dans la plus grande confusion, et la plupart des moines syriens étaient devenus fameux par la corruption de leurs mœurs et par leur attachement à l'hérésie. Euloge apprit de leur chute à veiller sur lui-même, et il ne se distingua pas moins par l'innocence de sa vie, que par la pureté de sa doctrine.

Après avoir acquis une grande connaissance des belles-lettres, il se mit à étudier la théologie dans les vraies sources de cette science, dans l'Ecriture, dans les conciles et dans les ouvrages des Pères. Comme il joignait à une application infatigable, un esprit pénétrant, une conception vive et un jugement solide, ses progrès furent très-rapides. Il fut bientôt en état de combattre pour la vérité; il mérita d'être compté parmi les Grégoire-le-Grand et les Eutychius. Il devint en un mot une des plus brillantes lumières de l'Eglise dans le siècle où il vécut. Sa science reçut un nouvel éclat de son humilité, ainsi que de son amour pour la pénitence et pour la prière.

Les besoins de l'Eglise le firent tirer de sa solitude, et

il fut fait prêtre par saint Anastase, patriarche d'Antioche, qui mourut en 598, et qui fut remplacé par Anastase-le-Jeune. Tant qu'Euloge demeura dans cette ville, il fut toujours étroitement lié avec saint Eutychius, patriarche de Constantinople, et il se réunit avec lui contre les ennemis de la vérité.

Tibère-Constantin, prince vertueux, n'eut pas plus tôt été élevé à l'empire, qu'il s'occupa des moyens de réparer les maux que Justinien et Justin-le-Jeune, ses prédécesseurs, avaient faits à l'Eglise et à l'Etat. Il ouvrit ses trésors pour assister tous ceux de ses sujets qui étaient dans le besoin. Son zèle pour l'orthoxie lui faisait chercher de bons pasteurs pour les églises particulières qui avaient le plus souffert des ravages de l'eutychianisme. Ce fut ce qui le détermina à demander que l'on donnât saint Euloge pour successeur à Jean, patriarche d'Alexandrie. On le sacra sur la fin de l'année 583.

Ayant été obligé de faire un voyage à Constantinople, environ deux ans après son installation, il y trouva saint Grégoire-le-Grand, et se lia avec lui d'une amitié fort étroite. Ils n'eurent plus tous deux dans la suite qu'un cœur et qu'une âme. Parmi les lettres de saint Grégoire, il y en a plusieurs qui sont adressées au saint patriarche. Celui-ci composa d'excellens ouvrages contre les acéphales et les autres sectes des eutychiens. On connaît aussi de lui onze discours, dont le neuvième est un éloge de la vie monastique, et six livres contre les novatiens d'Alexandrie, dans le premier desquels il est prouvé qu'on doit honorer les martyrs. Il ne nous reste plus de ces ouvrages, que des fragmens qui nous ont été conservés par Photius (1). Saint Euloge composa encore un autre traité, dont Photius ne

(1) Photius, *Cod.* 182, p. 411.

parle point. Il s'y proposait de réfuter les agnoëtes, secte d'eutychiens, qui soutenaient que Jésus-Christ, comme homme, ignorait plusieurs choses, et notamment le jour du jugement. Saint Grégoire-le-Grand, que l'auteur avait prié d'examiner cet ouvrage, le lui renvoya, en lui marquant qu'il n'y avait rien trouvé que d'admirable (2). Le saint patriarche d'Alexandrie mourut en 606 ou en 608.

Nous admirons les actions d'éclat qui brillèrent dans les Saints; ce n'est pourtant point dans ces sortes d'actions que consistait leur sainteté, mais dans la disposition habituelle de vertu où était leur âme. De bonnes actions, faites de temps à autre, ne font point l'homme vertueux; ce titre n'appartient qu'à celui qui s'est fait une heureuse habitude de la pratique des divins commandemens. Ce n'est point assez d'avoir reçu dans son cœur la semence des vertus, il faut l'y nourrir, la développer, et l'unir tellement à la substance de son âme, qu'elle devienne le principe de toutes nos actions et de toutes nos affections. Par-là tout l'ensemble de conduite, tant publique que particulière, formera une suite non interrompue d'œuvres méritoires; et ces œuvres tireront leur perfection de la ferveur qui les produira. Cette ferveur, par un caractère essentiel à la vertu, est toujours susceptible d'accroissement, et elle doit toujours croître dans une âme véritablement pénétrée de la divinité de notre sainte Religion.

---

(2) Saint Grégoire, l. 8, ep. 42.

## S. AMÉ, ÉVÊQUE DE SION, EN VALAIS, PATRON DE LA VILLE DE DOUAI, EN FLANDRE.

Tiré de sa vie, écrite avant la translation de ses reliques, et avant la destruction du monastère de Breuil ou de Mérenville; de Bulteau, l. 3, c. 36; de Gramaye, *Antiq. Duac.* p. 202; de Castillion, *Chronol. Eccl. Belgic. seu Episc. Belgic. in Duaco*, p. 38, 39, et des mémoires recueillis par D. Henri et par D. Tachereau, pour la suite du *Gallia Christiana nova.*

### Vers l'an 690.

Saint Amat, vulgairement appelé *saint Amé*, sortait d'une famille où les richesses se trouvaient réunies à la piété. Aussi puisa-t-il dès le berceau l'amour de la vertu dans les exemples et les instructions de ceux dont il avait reçu le jour. La vivacité de son esprit et la solidité de son jugement, lui firent faire de rapides progrès dans ses études. Il suivit, par rapport aux sciences profanes, la maxime de saint Jérôme, qu'il ne faut point apprendre ce que l'on ne peut savoir sans danger. Il ne négligea point, à l'exemple de ceux de son âge, la plus précieuse comme la plus utile de toutes les connaissances, celle de Dieu et de soi-même. Il s'exerçait aussi avec ardeur dans la pratique de l'humilité et de la divine charité. Ses parens de leur côté travaillèrent à le prémunir contre les vices si ordinaires à la jeunesse. Ils éloignaient de lui tout ce qui eût été capable de lui inspirer l'amour du monde, ou de souiller la pureté de son âme. Ils l'excitaient non-seulement à la persévérance, mais encore à la perfection, persuadés que la moindre infidélité à la grâce, peut avoir les suites les plus funestes.

Amé, formé d'après ces principes, fut de bonne heure un chrétien parfait. Lorsqu'il fut en âge de prendre un état

de vie, il pria Dieu avec ferveur de lui faire connaître sa volonté. Se croyant appelé d'une manière spéciale à la sainteté, il entra dans le clergé, du consentement et de l'avis de ceux que la prudence et le devoir l'obligeaient d'écouter. La prière, l'étude de la religion, et la pratique de la charité devinrent son unique occupation. Il s'estimait heureux de se voir affranchi de tous les assujettissemens du monde, qui, quoique compatibles avec la piété lorsqu'on les rapporte à Dieu, sont cependant toujours dangereux, et absorbent une partie considérable d'un temps que nous devrions employer tout entier pour l'éternité. On ne le trouvait donc jamais dans ces assemblées profanes où il est si facile de perdre l'esprit ecclésiastique et dans lesquelles le monde lui-même croit les ministres de Jésus-Christ déplacés. Il vivait dans la retraite la plus exacte, et s'y préparait à l'exercice des fonctions sublimes auxquelles il était destiné.

Animé du désir d'une plus haute perfection, il se retira dans le monastère d'Agaune, que l'amour des saintes lettres et de la régularité avait rendu célèbre. Il obtint de son abbé la permission de demeurer dans une petite cellule taillée dans le roc, auprès de laquelle il y avait un oratoire, et que l'on appelle aujourd'hui *Notre-Dame du Roc*. Quelque temps après, on le tira de sa solitude pour l'employer au service de l'église, et on le plaça vers l'an 669, sur le siége épiscopal de Sion, en Valais (1). Cette dignité,

---

(1) Saint Amé est qualifié évêque de Sens (*Senonensis*) dans la chronique d'Auxerre; mais c'est une faute qui a été copiée par Baillet, par les Bollandistes et par plusieurs autres écrivains. Hucbald, moine de Saint-Amand, qui florissait au dixième siècle, assure dans la vie de sainte Rictrude, que saint Amé fut évêque, non de Sens, mais de Sion, en Valais (*Sedunensis*). Il fut abbé de Saint-Maurice d'Agaune, avant d'être élevé à l'épiscopat, ce qui se prouve, suivant Mabillon, *Ann.* t. I, l. 16, c. 521, par le catalogue des abbés du monastère, et par celui des évêques de Sion. Voyez une lettre de l'abbé Lebeuf, insérée dans le journal de Trev. Juin, 1 vol. 1753.

en faisant briller sa vertu d'un nouvel éclat, lui donnait en même temps plus d'autorité. Il répandait dans le sein des pauvres des aumônes abondantes ; il instruisait avec une ardeur infatigable ; il proportionnait aux circonstances les secours spirituels et temporels ; en un mot, il remplissait avec la plus parfaite exactitude tous les devoirs d'un pasteur accompli. Il y avait cinq ans qu'il gouvernait son diocèse en paix, lorsqu'il plut à Dieu de l'éprouver par des tribulations.

Thierri III, fils de Clovis II, qui réunit en sa personne toute la monarchie française, fut pendant plusieurs années livré au vice, et maîtrisé par des ministres corrompus. Il est le premier de nos Rois qui aient gouverné par les maires du palais, et auxquels on donne le titre de *fainéans*. Ebroïn, qui exerçait cet emploi, était un des plus méchans hommes qui aient jamais été chargés de l'administration du royaume de France. Il suffit, pour se former une idée

---

Les frères de sainte Marthe donnent à saint Amé le titre d'archevêque de Sens, dans le *Gallia Christ. vetus*, publié en 1656. Mais les rédacteurs du *Gallia Christ. nova*, ont corrigé cette faute. On lit dans leur neuvième tome que saint Amé, évêque de Sion, fut exilé par le roi Thierri, à l'instigation d'Ebroïn, et qu'il se retira à Péronne, où il fut reçu dans le monastère de Saint-Fursy par l'abbé Ultan. Il est rapporté dans le tome dixième que saint Bain, évêque des Morins, c'est-à-dire, de Tarvanne ou Térouenne, fit la translation du corps de saint Amé, anciennement évêque de Sion, lequel mourut en 690, et qui fut enterré à Breuil, sur la Lys, que les Français appellent présentement Merville, et les Flamands Mergem. Ce lieu se nommait en latin *Broïlus*, *Morontivilla* ou *Merinvilla*. D. Henri et D. Tachereau, qui continuent le *Gallia Christiana*, prouvent que saint Amé fut le seizième évêque de Sion. On peut voir aussi Bucelin, *Germania Sacra ;* Semiler, *Vallesia Sacra ;* Brigvet, *Vallesia Christiana ;* Murer, *Helvetia Sacra*, etc. D'ailleurs on ne trouve point le nom du Saint dans les anciens catalogues des archevêques de Sens, notamment dans ceux de Fontenelle ou de Saint-Vandrille et du Vatican, qui furent dressés dans le dixième siècle.

de lui, de se rappeler qu'il fut le meurtrier de saint Léger; qu'il persécuta et fit condamner à l'exil un grand nombre de Saints et d'évêques recommandables par leur vertu. Les ennemis de saint Amé profitèrent des dispositions d'un tel Roi et d'un tel ministre pour le perdre; ils l'accusèrent de divers crimes dont il était innocent. Thierri, sans examiner si l'accusation était fondée, et sans permettre à l'évêque de Sion de se justifier, l'exila dans le monastère de Saint-Fursy à Péronne. Saint Ultan, qui en était abbé, traita le Saint avec beaucoup de vénération. Amé souffrit avec joie cette disgrâce; il la regarda comme un moyen que Dieu lui fournissait de goûter les douceurs de la retraite, et de suivre son attrait pour les austérités de la pénitence. Jamais il ne fit entendre de plaintes, quoiqu'on eût violé à son égard toutes les lois de la justice. Une seule chose l'affligeait, c'était de voir son troupeau livré à un intrus, qui cachait la méchanceté d'un loup sous l'habit d'un pasteur.

Après la mort de saint Ultan, saint Mauront fut chargé du soin de garder l'évêque de Sion. L'ayant pris quelque temps avec lui dans le monastère de Hamaye, il le conduisit ensuite à celui de Breuil ou de Merville, qu'il venait de fonder. Il se félicitait tous les jours de posséder le serviteur de Dieu, et il se démit en sa faveur du gouvernement de son abbaye. Saint Amé, encore plus par ses exemples que par ses discours, portait ses moines à la perfection. Lorsqu'il vit la régularité parfaitement établie, il s'enferma dans une petite cellule attenante à l'église, où il mourut vers l'an 690.

Ebroïn, ce cruel persécuteur de tant de Saints, subit dès cette vie la peine due à ses crimes; il fut massacré en 679. Le Roi Thierri mourut en 691; mais il était rentré en lui-même depuis quelques années. Il se reprocha jusqu'à sa mort l'injuste traitement qu'il avait fait souffrir à S. Amé; et ce fut dans l'intention d'expier ce crime, qu'il fit

plusieurs donations à l'abbaye de Breuil. Cette maison, suivant Gramaye, n'était qu'une communauté de prêtres séculiers. Mais il est certain que cet auteur se trompe, puisqu'en creusant la terre, on y a trouvé des corps anciennement enterrés avec des habits de moine (2).

Durant les incursions des Normands, les moines de Breuil emportèrent avec eux les reliques de saint Amé, et se retirèrent d'abord à Soissons, puis à Douai (3). Cette translation se fit le premier Mai 870, par le ministère d'Eruannic, abbé de Breuil, et de saint Bain, cinquième évêque de Térouenne (4). Les moines obtinrent la permission de se fixer à Douai. Le monastère qu'ils y établirent fut sécularisé et changé en collégiale en 940. Il y a eu long-temps

---

(2) Voyez Castillion, *Chron. Belg. in Duaco*, p. 38, 39.

(3) Quelques auteurs prétendent, mais sans preuves, que Douai était, du temps de César, la métropole des *Catuaci*. Hucbald et d'autres écrivains cités par Gramaye assurent que c'était le patrimoine de sainte Rictrude; que le duc Adalbald, son mari, y fonda l'église de Notre-Dame, dite aujourd'hui de *Saint-Amé*, et qu'il fit rebâtir sur la même montagne un château qui tombait en ruines. Depuis ce temps-là, Douai eut le titre de château, et il en est toujours parlé comme d'une place forte. Saint Mauront donna la montagne et l'église aux moines de Breuil; mais le château resta aux seigneurs ou comtes d'Ostrevant, avec le titre d'avocats de l'abbaye et de l'église. Voilà ce que l'on appelait le château de Douai. Le quartier où est l'église de Saint-Aubin se nommait *le vieux Douai*. La ville, qui est de l'autre côté de la Scarpe, fut bâtie depuis, et appelée le *nouveau Douai*. Dans le temps dont nous parlons, Lambras, qui n'est plus qu'un petit village, situé environ à une demi-lieue de Douai, était le lieu le plus considérable du territoire d'Ostrevant. Son port, le commerce qui s'y faisait, etc., le rendaient fameux. Douai, selon Meierus, fut détruit par les Normands et les Danois, en 879; mais on le rebâtit bientôt, et il a toujours été depuis une des principales villes de la Flandre. Les comtes de Flandre y ont fait quelque temps leur résidence. Ces comtes fondèrent l'église collégiale de Saint-Pierre, dans le douzième siècle. Voyez Gramaye, *Antiquit. Flandriæ in Duaco*, p. 201.

(4) Voyez le *Gallia Christ. nova*, t. X, *col.* 1531.

un prieuré et une chapelle à Breuil, dans l'endroit où saint Mauront avait reçu saint Amé, et où ils avaient mené ensemble la vie anachorétique. La terre de Breuil appartient encore aujourd'hui à l'église de saint Amé de Douai. En 1485, on transféra de Marchiennes, dans cette église les reliques de saint Mauront.

On trouve dans le martyrologe romain, sous le même jour, un autre saint Amé vulgairement appelé *saint Amet*. Il sortait d'une famille distinguée, établie dans le territoire de Grenoble. Il se retira, étant encore fort jeune, dans le monastère d'Agaune, dont il fut l'exemple par la pratique des plus sublimes vertus. Il alla depuis à Luxeul avec saint Romaric. On l'en tira en 620, pour le faire abbé de Remiremont, dignité qu'il n'accepta que par obéissance. Sa fidélité à la grâce, et son zèle pour la perfection avaient quelque chose d'admirable. L'uniformité de la vie religieuse ne devenait point pour lui un principe de relâchement; sa ferveur au contraire croissait de jour en jour, ce qui donnait un nouveau degré de mérite à tous ses exercices. Il alla jouir de l'éternité bienheureuse vers l'an 627. On garde ses reliques à Remiremont, dans le diocèse de Toul.

Voyez sa vie et celles de saint Romaric et de saint Adelphe, ses successeurs, écrites par un auteur contemporain, *ap. Mabil. Act. Ben.* t. II, p. 135, 415, 602; Bulteau, t. I, p. 419; Pinius, *Act. SS.* t. III, *Sept.* p. 95.

---

## S. LIDOIRE, ÉVÊQUE DE TOURS.

### L'AN 371.

On sait que l'église de Tours fut fondée par saint Gatien, qui vint prêcher la foi dans les Gaules en 250, et que l'on honore le 18 de Décembre. Après la mort de ce Saint,

qui la gouverna vingt-neuf ans, elle resta sans pasteur jusqu'en 337. Lidoire, né dans la ville de Tours, fut alors choisi pour remplir le siége vacant. Il fut, au rapport de saint Grégoire de Tours, un évêque d'une piété singulière, et vraiment animé de l'esprit des apôtres. Il bâtit la première église dans sa ville épiscopale. Il mourut en 371, après avoir gagné un peuple nombreux à Jésus-Christ. Son épiscopat fut de trente-trois ans. Baillet et les Bollandistes se sont trompés, en prétendant qu'on l'enterra dans l'église qu'il avait fait bâtir dans sa ville, laquelle porta long-temps son nom, et est présentement une chapelle de la cathédrale. Lebeuf prouve qu'il fut enterré dans une basilique, située hors de la ville, qui avait été la maison d'un sénateur. Mais il n'en est pas moins vrai que ses reliques furent depuis portées dans la cathédrale. Dans le sixème siècle, les Gaulois n'enterraient point dans les villes; et si on s'écartait quelquefois de cette loi générale, ce n'était qu'en faveur de ceux qui s'étaient distingués par leur sainteté. On ne cessa de l'observer que dans le dixième siècle. Saint Perpet, sixième évêque de Tours, institua une vigile pour la fête de saint Lidoire, qui est appelé *Lictor* dans les additions faites au martyrologe de Bède. Notre Saint est nommé sous le 13 de Septembre dans Molan et dans le martyrologe gallican.

Voyez saint Grégoire de Tours, *Hist.* l. 10, c. 31, n. 2, et l. 1, c. 43, et le *Gall. Chr. vetus.*

---

## S. MAURILLE, ÉVÊQUE D'ANGERS.

### Vers l'an 437.

Saint Maurille, né en Italie, passa dans les Gaules, dans le dessein d'y vivre inconnu aux hommes. Il s'arrêta

dans la Touraine, où la réputation de saint Martin l'avait sans doute attiré. Après la mort de ce saint évêque, dont il avait été quelque temps le disciple, il se retira dans l'Anjou. Ses vertus l'y firent bientôt connaître, et on le plaça sur le siége d'Angers qu'il occupa trente ans. Il mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 437. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain et dans celui d'Usuard.

Voyez sa vie dans Surius ; le Cointe, sous l'an 616 ; Baillet, etc.

Quelques martyrologes nomment en ce jour le bienheureux *Maurille*, archevêque de Rouen, auquel on ne rend cependant point un culte public. Il était né à Reims, et avait fait ses études à Liége. Sa vertu et ses talens lui méritèrent la place d'écolâtre dans l'église d'Halberstadt, en Allemagne, d'où il était originaire. L'amour de la solitude le porta à se retirer dans le monastère de Fécamp, en Normandie. Il en sortit depuis avec la permission de son abbé, pour aller en Italie. Le marquis Boniface l'obligea de prendre le gouvernement d'un monastère à Florence. Maurille, voyant que ses religieux ne voulaient point se corriger de leurs désordres, et qu'ils avaient même résolu de lui ôter la vie, il les abandonna, et revint à Fécamp.

Mauger, archevêque de Rouen, ayant été déposé pour ses crimes, Maurille fut choisi pour le remplacer. Le premier soin du nouveau pasteur fut de remédier aux abus qui s'étaient introduits sous ses prédécesseurs. Il tint un concile à Rouen, où l'on fit des réglemens pour obliger les ecclésiastiques à vivre dans la pureté qui convient à leur état. Il en assembla un autre à Caen en 1061, pour rétablir la discipline à laquelle on avait porté de rudes atteintes. Il tint encore deux autres conciles à l'occasion de la dédicace de la cathédrale de Rouen qu'il fit achever, et de l'église du

monastère de Jumiége. Ces deux églises furent dédiées sous l'invocation de la Mère de Dieu, l'une en 1063, et l'autre en 1067. Il mourut le 9 Août de la même année 1067, après avoir pratiqué toutes les vertus qui font les saints évêques. Il fut enterré dans sa cathédrale. Les calvinistes ont détruit son tombeau en 1572.

Voyez Mabillon, *Act. SS. Ben.* t. IX, p. 222; l'histoire des archevêques de Rouen, par le P. Pommeraye; le P. Longueval, *Histoire de l'Egl. Gallic.* t. VII, et le *Gallia Christ. nova*, t. XI, p. 30.

---

## ☩ LE VÉNÉRABLE FRANCON, ABBÉ D'AFFLIGHEM.

### L'AN 1135.

FRANCON prit l'habit de religieux au monastère d'Afflighem vers le commencement du douzième siècle, et après la mort de Fulgence, le premier abbé de cette maison, sous lequel il avait étudié avec succès les lettres divines et humaines, il fut élu pour le remplacer : c'était en 1122, et non pas en 1109 comme le dit Trithême suivi par Valère-André; ni en 1111 comme le prétend Aubert Lemire. Son savoir, joint à la pureté de ses mœurs, lui attira la vénération de ses religieux, des gens de bien, des évêques et des souverains, en particulier de Henri I[er], Roi d'Angleterre, qui avait épousé Adélaïde, fille de Godefroi duc de Lorraine. Francon s'étant rendu auprès de ce prince, qui trouvait un charme particulier dans sa société, en reçut des présens considérables. Après avoir fait beaucoup de bien à son monastère, dans lequel il fit fleurir l'observance de la règle, et après l'avoir gouverné l'espace de treize ans, il mourut en odeur de sainteté le 13 Septembre 1135. Son corps reposait proche le maître-autel de l'ancienne église d'Afflighem, qu'il avait bâtie magnifiquement.

Francon était un génie heureux et l'un des bons théolo-

giens de son temps, comme en font foi ses écrits (1). Il avait de plus de l'éloquence et du talent pour la poésie au-dessus du commun. Trithême et Sigebert en parlent comme d'un homme éloquent, plein de connaissances et estimé des personnages les plus illustres de son siècle. Son goût pour les lettres lui fit enrichir de beaucoup de livres la bibliothèque de son couvent.

Voyez *Raissii Auct. ad Nat SS. Belgii*, p. 192; *Sanderi Brab. illustr.* tom. I p. 46; et Paquot, *Mém. pour servir à l'hist. litt. des Pays-Bas*, tom. II, p. 399. Quelques auteurs confondent le Vén. Francon d'Affighem avec Francon écolâtre de Liége, qui florissait en 1066.

---

## ✝ S. FLÉDÉRIC, CONFESSEUR, CURÉ ET PATRON DE VLIEDERZELE.

Flédéric, qu'on nomme aussi Frédéric, naquit en France de parens chrétiens, qui le firent instruire dans la crainte

---

(1) On a de lui : 1° *De gratia seu beneficentia Dei*, *libr. XII*; Anvers 1565, et Fribourg 1620, in-12°, et dans la Biblioth. des Pères, de Lyon 1677, tom XXI, p. 293-327. Il commença ce traité étant encore simple religieux, par ordre de Fulgence, son prédécesseur, dont il fait l'éloge à la fin, ne l'ayant terminé qu'après lui avoir succédé. Il y parle de la création, de la chute des Anges et de l'homme, de la rédemption, des grâces accordées sous la loi, des mystères de la nouvelle alliance, de la prédication de l'Évangile, de ses effets, de la réunion de tous les peuples en une même Église; il finit par une élégie sur le bonheur des Saints dans le ciel. Cette petite pièce est apparemment le *status futuræ gloriæ*, que Henri de Gand compte parmi ses écrits. — 2° *Epistola Franconis monachi*, *quod monachus abjecto habitu non possit salvari*. Dans la Bibl. des Pères, tom. XXI, p. 327-328. — 3° *Epistola ad Moniales ac sorores in Bigardis et Forestam consolatoria*. Ibid. p. 328-329. — Francon avait encore écrit des lettres à différentes personnes et des sermons sur la Sainte-Vierge, qui n'existent plus. Il existait, chez les chanoines réguliers de Tongres, un traite de *Cursu vitæ spiritualis*, avec le nom de *Franconis monachi*, que Valère-André présume être de Francon d'Afflighem.

du Seigneur et dans les lettres. Animé du désir de convertir les âmes, il vint dans la Belgique, et fut curé de Vliederzele dans le pays d'Alost (1). Il remplit ses fonctions pastorales avec zèle et édification.

Il possédait entre autres dons celui d'arranger les différends, et il s'y appliquait avec tant de succès et de charité, que lorsqu'il existait quelque contestation dans sa paroisse, il ne se couchait jamais, qu'il ne l'eût applanie. Il pratiqua continuellement la vertu et brilla par ses miracles jusqu'à un âge fort avancé, où il rendit son âme à Dieu, après avoir épuisé ses forces pour le bonheur de sa commune et de son église. On ignore absolument l'année de sa mort. Son tombeau fut visité, après sa mort, et beaucoup de fidèles, sur-tout quelques sourds, y trouvèrent la guérison. Le clergé de Bruxelles ayant fait une enquête à ce sujet, voulut emporter avec lui les reliques du Saint; mais lorsqu'on pensa y mettre la main, ceux qui le firent, furent tellement saisis, qu'ils ne purent ouvrir la châsse, quoique le curé du lieu le fît ensuite sans la moindre difficulté. Cela leur fit renoncer au projet d'emporter les reliques.

Quoique le village de Vliederzele ait déjà appartenu depuis si long-temps au couvent de Gand, que déjà Othon II le nomme parmi les possessions de cette abbaye, il est plus probable cependant que Flédéric en fut curé, avant que le couvent de S. Bavon ne possédât cette paroisse. Car on trouve, que dans le principe les moines de Gand desservirent eux-mêmes les églises de Vliederzele, de Houthem et de Baveghem, et y établirent un prieuré, et que ce ne fut que long-temps après qu'ils y mirent des curés particuliers. Si Flédéric y avait été nommé par eux, nous posséderions

(1) Ce lieu est designé dans les anciens diplômes sous le nom de *Fliterzela*. Il était autrefois sous le diocèse de Malines, mais depuis le concordat de 1801 il appartient à celui de Gand.

sans doute plus de détails sur sa vie. En 1545, Martin Cuper, évêque suffragant de Cambrai, fut invité à dédier un autel à S. Flédéric, et à instituer une fête et une procession en son honneur. Après avoir bien tout considéré, il décréta, tant en son nom qu'en celui de son évêque Robert de Croy, que tous les ans, le premier dimanche après la fête des apôtres S. Pierre et S. Paul, on porterait la châsse, en procession; il consacra, la veille de la fête de l'Exaltation de la Ste. Croix, un autel en l'honneur du saint confesseur, et il ordonna que la fête de leur patron fût célébrée tous les ans à pareil jour.

Voyez Molanus, *Nat. SS. Belgii* (p. 196 et 197); *Acta Sanctorum*, tom. IV, *Sept.* p. 133; Vangestel *Hist. Archiep. Mechlin.* (t. II, p. 305), et Sanderi *Flandr. Illustr.* (t. III, p. 396).

---

## 14 Septembre.

## L'EXALTATION DE LA S[te] CROIX.

L'APPARITION miraculeuse de la croix à Constantin (1), et la découverte de ce bois sacré par sainte Hélène (2),

---

(1) Quelque faible que parût l'Église dans son enfance, tout le poids de la puissance impériale des Romains ne fut point capable de l'anéantir; elle ne put même en arrêter le progrès. Le petit troupeau de Jésus-Christ s'accroissait par ses propres pertes; les persécutions les plus violentes, loin de l'affaiblir, ne faisaient que le fortifier. Les Empereurs, si long-temps acharnés contre la croix, s'avouèrent à la fin vaincus; ils déposèrent les armes; ils devinrent les défenseurs et les adorateurs de cette même croix. Ce changement ne fut point l'ouvrage des hommes; il ne put se faire que par un miracle de la toute-puissance divine.

Jésus-Christ, qui avait conquis le monde, non par l'épée, mais par l'ignominie de sa croix, fit triompher Constantin par la vertu de ce signe sacré, afin de lui faire connaître la main à laquelle il était rede-

(2) Voyez le 3 de Mai.

donnèrent occasion à l'établissement de cette fête, qui, se célébrait le 14 de Septembre, sous le titre d'Exaltation

---

vable de son élévation. Ce prince, étant parti des bords du Rhin, traversa les Gaules et l'Italie, pour joindre Maxence, qui lui avait déclaré la guerre, et qui était à Rome avec une armée de beaucoup supérieure à la sienne. Quoiqu'il ne fût pas chrétien, il ne laissa pas d'adresser ses prières au vrai Dieu, pendant sa marche, et sur-tout la veille de la bataille. Le Sauveur lui fit connaître dans une double vision, de quelle puissance il avait reçu l'empire du monde. Quelques auteurs infèrent du récit d'Eusèbe et de Prudence, l. 1, *adv. Symmachum*, que ce fut dans les Gaules qu'il vit la croix dans le ciel; mais le premier de ces auteurs ne parle ni du temps, ni du lieu où se fit cette apparition; le second dit expressément que ce fut après le passage des Alpes, *transmissis Alpibus*. Lactance détermine le temps et le lieu de cette vision nocturne; il la met auprès de Rome, et dans la nuit qui précéda la bataille. Eusèbe lui-même distingue expressément la vision qu'eut l'Empereur dans le jour, d'avec celle qu'il eut la nuit suivante. Il rapporte ainsi la première.

Constantin, immédiatement après une prière fervente, faite au vrai Dieu, se mit en marche au milieu du jour avec une partie de son armée. Un peu après midi, le soleil commençant à baisser, l'Empereur et ceux qui étaient avec lui furent tout étonnés de voir une croix lumineuse autour de cet astre. (Voyez les notes sur la vie de sainte Hélène, et sur celle de saint Cyrille). La nuit suivante, Jésus-Christ lui apparut en songe avec le même signe, et lui commanda d'en faire faire une représentation, qui lui servirait d'étendard lorsqu'il irait à la guerre. Constantin, à son réveil, raconta cette vision à ses amis, et donna des ordres pour qu'on lui fît un étendard, selon la forme qui lui avait été prescrite; c'est le fameux *Labarum*. On peut consulter sur l'étymologie de ce mot, Gretser *de Cruce*, l. 1, c. 4; Fuller, l. 2, Miscell. sacr. c. 1; Suicer et Ducange, *verbo* Labarum, etc.

Le *Labarum* était comme le bois d'une longue pique couvert d'or, et traversé en haut par un autre bois qui formait une croix, des bras de laquelle pendait un voile tissu d'or et de pierreries. Au haut de la croix, brillait une riche couronne d'or et de pierres précieuses, au milieu de laquelle étaient les deux premières lettres grecques du nom de *Christ*, entrelacées l'une dans l'autre. Au-dessus du voile, étaient les images de l'Empereur et des princes, ses enfans. Constantin choisit cinquante de ses gardes, des plus braves et des plus pieux pour porter cet étendard devant lui dans toutes les batailles. Il fit faire des bannières à

de la croix, par les Grecs et par les Latins, dans le cinquième et le sixième siècle (3). Le recouvrement de cet in-

---

peu près semblables pour chaque légion, et il voulut que l'on gravât le monogramme du nom de *Christ*, en forme de croix, sur les casques et les boucliers de ses soldats. Julien-l'Apostat fit ôter ce monogramme : mais Jovien et ses successeurs le rétablirent.

Ce fut auprès du pont Milvius, appelé présentement Ponte-Mole, que Constantin attaqua l'armée de Maxence, composée de soldats vétérans et des meilleures troupes de l'empire. Maxence, ayant été défait, prit la fuite et se noya le 27 Octobre 312, en passant le Tibre sur un pont de bateaux, suivant Libanius, Aurélius-Victor, Eusèbe, etc. Le même jour, l'Empereur entra triomphant dans Rome. Le souvenir de cette victoire fut depuis consacré par un magnifique arc de triomphe, avec une inscription qui portait, que par l'inspiration de la Divinité, Constantin avait délivré la république de la tyrannie : *Quòd instinctu divinitatis, mentis magnitudine, de tyranno justis rempublicam ultus est armis*, ap. Gruter. p. 282. Les païens ne devaient point faire mention de la croix ; ils la regardaient comme un présage sinistre dont le nom même, suivant Cicéron, *pro Rabir.*, ne devait pas être prononcé par un homme libre. Le Pape Clément XII fit réparer cet arc de triomphe en 1733, et y ajouta cette inscription : *Arcum imp. Constantino M. erectum ob relatam salutari Crucis signo præclarum de Maxentio victoriam*, etc.

Constantin lui-même attribuait sa victoire à la croix, dans l'inscription qu'il fit mettre au bas de la statue que le sénat lui éleva dans la ville de Rome. C'est Eusèbe qui nous apprend cette particularité, *in vitâ Constantini*, l. 1, c. 33. Le même historien rapporte que l'Empereur dans son triomphe n'alla point sacrifier au capitole, à l'exemple de ses prédécesseurs, mais qu'*il promulgua le pouvoir du signe salutaire de Jésus-Christ par de magnifiques inscriptions.* Le même prince, suivant Codinus, *orig. Constantinop.* fit élever dans la principale place de Constantinople, l'image de la croix qu'il avait vue dans les airs. Il fit mettre aussi, au rapport d'Eusèbe, *loc. cit.* l. 3, c. 49, dans la principale salle de son palais, une grande figure de cette croix qui lui était apparue dans le ciel, et par le pouvoir de laquelle il avait remporté la victoire. On voit par la description que le même Eusèbe donne du *labarum*, ainsi que par les anciennes médailles, qu'on représenta sur cet étendard, non-seulement le monogramme, mais encore la figure de

(3) Voyez les Bollandistes, sous le 3 de Mai ; Thomassin, *Traité des Fêtes*, p. 479, et Baillet, *Histoire de cette Fête*.

strument de notre salut, qui se fit sous le règne d'Héraclius, présenta un nouvel objet à cette fête. Dans le huitième siè-

---

la croix. Cette figure était en grande vénération avant Constantin, et ce prince ne faisait que se conformer à une pratique que l'Église tenait des apôtres.

Les continuateurs de Magdebourg, *Centur.* 3, c. 10, prétendent que Tertullien emprunta des montanistes ce respect pour le signe sacré de notre salut. Mais ce Père, ainsi que les autres saints docteurs, donne pour ancienne la pratique de le respecter, et il l'établit sur la tradition et sur une coutume universelle dans l'Église. Les chrétiens, selon saint Ephrem, l. *de pœnit.*, mettaient l'image de la croix sur les portes mêmes de leurs maisons. On la gravait aussi sur les tombeaux des fidèles de la primitive Église. (Voyez Jean de Vita, *de antiquit. Beneventanis*, *Diss.* 11, p. 291, Romæ, 1721; Mamachi, *Orig. Christ.* l. 1, c. 3, n. 6; Aringhi, etc.) Le monogramme grec du nom de Jésus-Christ était aussi en usage long-temps avant Constantin, et on l'a trouvé gravé sur les tombeaux de plusieurs martyrs. Voyez Bosius et Aringhi, *Roma subter.* l. 3, c. 22, etc.; Mamachi, *loc. cit.* t. V; Boldetti, *Observ. ad cœmeter. sacra*, l. 1, c. 39; Georgi, *Diss. de monogr. Christi*, Bonaroti, *Prœf. l. de vitreor. fragm. vascul. cœmet. urb.*, Orsi, *Hist.* l. 6, n. 36, t. III; Mencken dans sa *Diatriba de monogrammate Christi*, Lipsiæ, 1734, et dans sa lettre à Ciampini.

Quelques savans, à la vérité, tels que Licetus, *de lucern. antiq.* l. 6, c. 48; de Molinet, *cabinet de sainte Geneviève*, et sur-tout Basnage, *Hist. des Juifs*, l. 3, c. 23, et *Hist. Eccl.* l. 18, c. 5, 6, prétendent que le monogramme dont il s'agit n'était point en usage avant le siècle de Constantin; mais ils ont été solidement réfutés par les auteurs nommés ci-dessus, ainsi que par saint Jérôme de Prato, *Prœf. in* t. II, *op. Sulpitii Severi*, p. XXXIX. Suivant Lactance, *de mort. persecutor.* c. 44, Constantin fit graver un simple monogramme sur les boucliers; et suivant Eusèbe, *loc. cit.* c. 30, celui qu'on voyait sur le *labarum* était double ou formait une double croix. On en a trouvé de deux espèces à Rome sur des tombeaux des chrétiens de la primitive Eglise. (Voyez Mencken, de Prato, etc.) Il y avait un autre monogramme, composé des cinq lettres initiales grecques de ces mots : *Jesus-Christus Dei Filius Salvator*. En assemblant ces lettres, on formait un mot grec qui signifie *poisson;* et voilà pourquoi Tertullien, *de monog.* c. 5, appelle symboliquement *pisces* les néophites ou personnes nouvellement baptisées, qui portaient ce monogramme. On les distinguait dans les catacombes,

cle, les Latins en instituèrent une particulière, pour honorer l'invention ou la découverte de la croix, et la mirent

---

par l'emblême d'un poisson gravé sur un tombeau. Voyez Aringhi, Jacusius, p. 94, etc.

Les deux apparitions faites à Constantin ont des marques si évidentes de certitude, que Baluze, *Not. in Lactant.*, s'écriait avec raison : « Quelle histoire croirons-nous, s'il nous est permis de révoquer en » doute ce fait, qui est attesté par des témoins qu'on ne peut récuser, » et qui est d'ailleurs confirmé par les médailles et par d'autres anciens » monumens ? » Eusèbe nous assure, *loc. cit.* l. 1, c. 28, qu'il apprit de la propre bouche de Constantin ce qu'il en rapporte, et que ce prince confirma par un serment solennel, ce qu'il en avait dit. L'Empereur attribua hautement ces victoires au signe miraculeux de la croix. (Eusèbe, *ib.* l. 2, c. 6, 7, 8, 10, etc.) Ceci se prouve encore par les différentes inscriptions qu'il fit mettre dans les places publiques, et par les médailles que lui et ses successeurs firent frapper. Lactance, précepteur du César Cripse, fils de Constantin, attribue aussi la victoire remportée sur Maxence, à la vision miraculeuse que l'Empereur avait eue pendant la nuit, avant la bataille. On peut voir son livre *de mortibus persecutorum*, c. 44, lequel fut écrit avant la vie de Constantin par Eusèbe.

On lit dans des fragmens de Philostorge, auteur contemporain, et partisan de l'arianisme, *ap. Phot.* l. 1, c. 6, que la croix que Constantin vit dans les airs, parut dans l'Orient comme une lumière éclatante, et avec cette inscription : *Vous vaincrez avec ce signe.* Plusieurs anciennes médailles latines portent : *In hoc victor eris.*

Cet événement mémorable est rapporté dans les actes de saint Artémius, qui souffrit sous Julien; dans Gélase de Cizyque, et dans la chronique d'Alexandrie, compilée en 630, laquelle a été publiée par Raderus, et dont Ducange a donné une nouvelle édition beaucoup plus exacte. On le trouve aussi dans Socrate, dans Sozomène, dans Glycas, dans Eutychius (*Chr. Orient.*), etc. qui n'ont point copié Eusèbe, mais qui ont écrit d'après différens mémoires que leur avaient fournis des témoins oculaires ou dignes de foi. S'ils ne s'accordent pas tous sur certaines circonstances, on n'en doit rien conclure contre l'autorité d'Eusèbe, qui est d'un bien plus grand poids.

Selon l'auteur de la chronique pascale, ou d'Alexandrie, l'inscription formée comme en lettres d'or, était placée perpendiculairement dans le corps de la croix, du haut en bas. Voyez Tillemont, *Hist. des Emp.*; l'abbé de Lestocq, doyen et vicaire-général d'Amiens, *Discours hist.*

au 3 Mai. Nous allons rapporter, d'après la chronique pascale, ou d'Alexandrie, ainsi que d'après Théophane, Cé-

---

*sur la conversion de Constantin*, 1751; Lenglet Dufresnoy, *Tr. hist. sur les apparitions*, t. I, p. 47; le P. Jacutius, bénédictin de Rome, *Syntagma de apparentis Constantino M. Crucis Historia*, Romæ 1755, Besozzi, abbate del monasterio di sancta croce, *Storia della Basilica di Santa Croce in Gerusalemme*, Roma, 1750, et M. Lebeau, dans son *Histoire du Bas-Empire*, t. I.

Quelques protestans ont révoqué en doute la vérité de l'apparition faite à Constantin : tels sont Hornbek, *Comm. in bullam Urb. VIII, de Imag. cultu*, p. 182; Oiselius, *in Thes. numism. antiq.* p. 463; Tollius, *Præf. in Longin. et ad not. in Lactant. de mort. persecut.* c. 44; Christ. Thomasius, *Observ. Halens.* t. I, p. 380. Mais ils ont été solidement réfutés par d'autres protestans. Comment, en effet, traiter d'hypocrite, d'imposteur et de parjure, un prince qui embrassa une religion contraire à toutes les passions, malgré l'opposition du sénat et de tous les ordres de l'Empire? N'était-il pas d'ailleurs impossible que Constantin en imposât à toute son armée? Aurions-nous tant d'historiens et de monumens du même temps, en faveur d'un fait manifestement faux?

Jean Albert Fabricius, *Diss. de Cruce à Constantino visa, in Bibl. græc. vol.* 6, c. 1, p. 6, et Jean-André Schmidius, *Diss. de lunâ in Cruce visâ*, Helmstadii, 1681, reconnaissent le fait; mais ils contestent le miracle, qu'ils tâchent d'expliquer par un halo solaire ou lunaire. Ce météore est un cercle de lumière souvent rouge, qui paraît autour du soleil ou de la lune, à une petite distance. Il diffère de l'arc-en-ciel, qui est toujours composé de sept couleurs, et à l'opposite du soleil; il diffère aussi du parélie ou faux soleil, qui se forme par une image du soleil, qu'un nuage lumineux réfléchit. (Voyez les *Transactions philosophiques, an* 1670; les *Mémoires de l'Académie des sciences, an* 1721; *l'Optique de Newton*, etc.) On pourrait demander aux auteurs que l'on combat ici, quel rapport ils trouvent entre un halo et la figure d'une croix. En supposant même que la réflexion oblique de quelques rayons de soleil pût former une croix au milieu d'un halo, sur le disque du soleil, quelle ressemblance ce phénomène aurait-il avec une croix qui paraît au-dessus du soleil? Ces raisons, jointes à celles qui se tirent des anciennes inscriptions, et de plusieurs autres circonstances, ont fait dire à Mosheim, qui a été pendant sa vie l'oracle des protestans d'Allemagne pour l'histoire ecclésiastique, qu'on réfute avec une égale facilité ceux qui traitent de fable l'événement dont il est question, ou qui l'attribuent à des causes purement naturelles. *Instit. Hist. Eccl.* Helmstadii, 1764,

drenus, et les autres historiens, comment cette relique précieuse fut reprise sur les Perses.

Chosroès II, Roi de Perse, profitant de la faiblesse de l'empire, rompit la paix avec les Romains, sous le prétexte spécieux de venger l'Empereur Maurice et ses enfans, que Phocas avait inhumainement massacrés. Mais sa conduite montra qu'il ne cherchait qu'à satisfaire son ambition, et la haine qu'il portait également aux chrétiens et aux Romains. Il commença par ravager la Mésopotamie et une partie de la Syrie. Héraclius, préfet d'Afrique, prit la pourpre sur ces entrefaites, de l'avis du sénat et des principaux membres de l'État. S'étant avancé jusqu'à Constantinople, il livra bataille à Phocas, qu'il fit prisonnier, après l'avoir vaincu, et qu'il mit à mort avec ses enfans, en 611. Le nouvel Empereur envoya demander la paix au Roi de Perse, avec la promesse de payer annuellement un tribut. Mais Chosroès la lui refusa, et ne voulut pas même donner audience à ses ambassadeurs. Il prit successivement les villes d'Edesse, d'Apamée, de Césarée, en Cappadoce, de Damas et de Jérusalem. On ne peut se figurer toutes les horreurs qu'il commit dans cette dernière ville. Une grande multitude de clercs, de moines, de religieuses et de vierges furent cruellement massacrés. La plupart des chrétiens furent vendus comme esclaves aux juifs, et plusieurs d'entre eux périrent au milieu des supplices. Les Perses brûlèrent les églises, même celle du Sépulcre, et en enlevèrent les richesses, qui consistaient sur-tout en

---

p. 131. Ce serait déraisonner que de dire que cette vision fût un rêve. Qui s'imaginera que Constantin et toute son armée rêvaient au milieu de leur marche? En un mot, le rapport de l'apparition qui se fit de jour avec celle qui se fit de nuit, et toutes les circonstances de cet événement prouvent que ce fut un miracle proprement dit. Voyez Benoît XIV, *de Canoniz, SS.* t. III, l. 3, c. 51, et la *Dissertation critique de M. l'abbé Duvoisin sur la vision de Constantin,* Paris, 1774, in-12.

vases précieux et en reliques. Parmi ces reliques était la partie de la vraie croix que sainte Hélène avait laissée à Jérusalem. Le patrice Nicétas sauva, par le moyen d'un des amis de Sarbazara, général des Perses, l'éponge avec laquelle on avait présenté du vinaigre au Sauveur, et la lance avec laquelle on avait percé son côté. Ces deux reliques furent envoyés à Constantinople. Le 14 Septembre de la même année 614, on exposa la sainte éponge dans la grande église de cette ville. La sainte lance y fut déposée le Samedi 26 d'Octobre; les hommes et les femmes vinrent la vénérer séparément pendant quatre jours, deux pour les uns, et deux pour les autres. Le patriarche Zacharie fut emmené captif en Perse, avec un grand nombre d'autres chrétiens. Durant son absence, l'abbé Modeste prit soin de ce qui restait de fidèles à Jérusalem; il rebâtit plusieurs des églises et des monastères qui avaient été détruits. Les Perses continuèrent leurs conquêtes; ils prirent Alexandrie, ravagèrent toute l'Egypte et se rendirent maîtres de Carthage.

Tant de pertes engagèrent Héraclius à faire de nouvelles démarches pour obtenir la paix. Elles ne réussirent pas mieux que les premières. Chosroès répondit : « que » les Romains n'avaient point de paix à attendre, tant » qu'ils regarderaient comme Dieu un homme crucifié par » d'autres hommes, et qu'ils refuseraient d'adorer le so» leil. » Héraclius mit toute son espérance en Jésus-Christ, dont la gloire était si indignement outragée; il emprunta l'or et l'argent que l'on put trouver dans les églises, et leva une armée pour défendre ses sujets. Saës, lieutenant-général du Roi de Perse, prit Ancyre, pilla la Galatie, puis s'étant avancé jusqu'à Calcédoine, il offrit la paix. Héraclius accepta la négociation qui lui était proposée; mais le perfide Saës se saisit de ceux qu'on lui avait envoyés, les chargea de fers, et les emmena en Perse. A

peine fut-il arrivé, que le Roi son maître le fit écorcher vif, sous prétexte qu'il ne lui avait point amené Héraclius lui-même, qu'il avait vu une fois, et par les présens duquel il s'était laissé gagner.

Héraclius, pour arracher les Perses du cœur de l'empire, résolut de porter la guerre dans leur pays. Il commença ses opérations par faire la paix avec le kan des Turcs-Avares, qui l'avait attaqué du côté de la Thrace. Il marcha vers la Perse en 622, immédiatement après Pâques. En se mettant à la tête de son armée, il prit une image de Jésus-Christ, et promit à ses soldats de ne les point abandonner jusqu'à la mort. Il leur rappela que les Perses avaient dévasté les campagnes, désolé les villes, brûlé les églises, renversé les autels, et profané les lieux saints par des débauches horribles. La même année, il attaqua les Perses dans l'Arménie, et remporta la victoire. L'été suivant, il se rendit maître de la ville de Gazac, où il réduisit en cendres un temple magnifique, et le palais de Chosroès. Dans ce palais était une statue du Roi, assis sous un dôme où étaient représentés le ciel, le soleil, la lune et les étoiles. Il y avait autour, des anges qui tenaient des sceptres à la main, et des machines dont le jeu imitait le bruit du tonnere. L'Empereur laissa son armée hiverner dans l'Albanie. La compassion lui fit rendre la liberté à cinquante mille prisonniers persans; il pourvut encore à leurs différens besoins. Cet acte d'humanité disposa les ennemis en sa faveur; ils faisaient des prières pour le succès de ses armes, afin qu'il pût délivrer la Perse d'un tyran que sa cruauté et ses actions rendaient le fléau du genre humain. La victoire continua de marcher sous les drapeaux d'Héraclius, dans les années 624 et 625.

Cependant Zarbazara, général des Perses, vint devant Calcédoine, à la tête d'une armée nombreuse. Il était secondé par le perfide kan des Avares, qui, au mépris du

traité de paix fait avec lui, attaqua Constantinople du côté de l'Europe. Les chrétiens les repoussèrent au mois de Juillet de l'année 626, et les tuèrent même l'un et l'autre pendant le désordre que la fuite avait mis dans leur armée. Cette délivrance, selon la chronique pascale, Théophane, et sur-tout Cédrenus, fut regardée comme un miracle obtenu par l'intercession de la Sainte-Vierge.

Le 12 Décembre de l'année suivante, Héraclius attaqua ses ennemis auprès des ruines de l'ancienne ville de Ninive, et remporta sur eux une victoire complète, presque sans aucune perte de son côté. Rézastes, commandant des Perses, fut trouvé parmi les morts, ainsi qu'un grand nombre d'autres officiers de marque. Quoique Chosroès fut obligé de fuir de ville en ville, il refusait toujours d'entendre à aucune proposition de paix. Héraclius, le poursuivant sans cesse, brûla tous ses châteaux. Souvent il renvoyait les prisonniers sans rançon, quoique le Roi vaincu eût violé le droit des gens, en se saisissant de la personne de ses ambassadeurs. Cette opiniâtreté de Chosroès à rejeter tous les moyens de paix, dans le temps même où Héraclius était maître de la plus grande partie de la Perse, aigrit extrêmement ses sujets, et Sarbazara ayant appris auprès de Calcédoine où il était, que sa mort avait été résolue, se révolta ouvertement, et se déclara pour les Romains.

Chosroès, qui ne trouvait plus nulle part de sûreté, alla se renfermer avec ses femmes et ses enfans, dans la ville de Séleucie sur le Tigre. Ayant été attaqué d'une dyssenterie, il nomma pour lui succéder, Mardésanès ou Medarsès, qu'il avait eu de Sirem, celle de ses concubines qu'il aimait le plus. Mais pendant qu'il faisait les préparatifs nécessaires pour la céromonie du couronnement, Siroès, son fils aîné, en appela de l'injustice qu'on lui faisait, au jugement de la noblesse. Il prit ensuite les armes, mit en liberté les prisonniers romains, et les renvoya à Héraclius.

S'étant saisi de la personne de son père, il le chargea de fers, et le renferma dans une place qui avait été fortifiée depuis peu, afin qu'on pût y déposer avec sûreté les trésors du Roi de Perse. Irrité de plus en plus de la fierté intraitable de son père, Siroès ne mit plus de bornes à la fureur dont il était animé; il ne lui faisait donner pour sa subsistance qu'une petite quantité de pain et d'eau, et lui disait qu'il n'avait qu'à manger l'or qu'il avait amassé par ses rapines. Il l'envoyait insulter par ses satrapes et par ses ennemis. Il fit massacrer à ses yeux Mardésanès, qu'il avait eu dessein de se donner pour successeur, ainsi que ses autres enfans. Ce vieux Roi termina sa misérable vie au bout de cinq jours, pendant lesquels il souffrit tout ce qu'on peut imaginer de plus affreux. Ce fut ainsi que, par un juste jugement de Dieu, Chosroès II périt par les mains d'un fils barbare et dénaturé. Il avait lui-même trempé ses mains dans le sang d'Hormisdas, son père, et avait rempli de carnage, non-seulement la Perse, mais encore tout l'Orient, durant un règne de trente-cinq ans (4).

Siroès conclut une paix solide avec Héraclius, et mit en liberté tous les prisonniers romains, parmi lesquels était Zacharie, patriarche de Jérusalem. Il restitua les provinces

---

(4) La Perse fut tellement affaiblie par les victoires d'Héraclius, qu'elle ne s'en releva jamais. En 632, les Sarrasins en firent la conquête, sous le calife Osman, après avoir vaincu et tué Hormisdas II, fils de Siroès, et le dernier Roi de Perse de la famille des Artaxercides. Héraclius se fit admirer par sa valeur et sa piété, pendant les six années qu'il fit la guerre aux Perses; mais il se laissa depuis amollir par la prospérité, et ternit l'éclat de sa gloire. Il n'eut point la force de s'opposer aux Sarrasins, qui conquirent toute l'Arabie, et firent des incursions dans la Syrie. En un mot, il devint un prince faible et digne de mépris. Il se déclara aussi en faveur de l'hérésie des monothélites. Dieu châtia souvent les peuples de l'Orient dans sa miséricorde; après quoi, il les rétablissait dans leur premier état. Mais sa patience était lassée, il ne laissa plus agir que sa justice.

enlevées aux chrétiens, et rendit entre autres dépouilles, la vraie croix, que Sarbazara avait portée en Perse, quatorze ans auparavant, quand il prit Jérusalem. L'Empereur emporta cette précieuse relique avec lui à Constantinople, où il fit son entrée avec la plus grande magnificence. Au commencement du printemps de l'année suivante, 629, il s'embarqua pour la Palestine, dans le dessein d'aller déposer la même relique à Jérusalem, et d'y rendre grâces à Dieu de ses victoires.

Il voulut porter la vraie croix sur ses épaules en entrant dans la ville, et accompagner cette cérémonie de la pompe la plus éclatante; mais il se sentit arrêté tout-à-coup, et dans l'impossibilité d'avancer. Le patriarche Zacharie, qui marchait à ses côtés, lui représenta que cette pompe ne s'accordait point avec l'état d'humiliation où était le Fils de Dieu, lorsqu'il porta sa croix dans les rues de Jérusalem. « Vous portez, lui dit-il, vos ornemens impériaux, et » Jésus-Christ était pauvrement vêtu; votre tête est ceinte » d'un riche diadême, et il était couronné d'épines; vous » êtes chaussé, et il marchait nu-pieds. » Aussitôt l'Empereur quitta ses vêtemens précieux, sa couronne, sa chaussure, et suivit la procession avec un extérieur qui annonçait la pauvreté. On remit la croix dans le lieu où elle avait été précédemment. Les Perses n'avaient point ouvert l'étui d'argent dans lequel elle était renfermée, comme on s'en assura par l'inspection des sceaux qui étaient entiers. On l'ouvrit alors, on vénéra la sainte relique, et on la fit voir au peuple assemblé. Nous apprenons des anciens auteurs que cette portion de la vraie croix était composée de différens morceaux; et c'est pour cela qu'ils n'en parlent qu'au nombre pluriel. La cérémonie dont nous parlons se fit avec la plus grande piété, et il s'y opéra plusieurs guérisons miraculeuses. L'usage d'exposer cette sainte relique à la vénération des fidèles, long-temps avant qu'on l'eût retirée des

mains des Perses, s'observait avec beaucoup de dévotion. On exposait de la même manière la portion de la vraie croix qui se gardait à Constantinople. On lit dans Constantin Porphyrogenète la description du pieux cérémonial que l'Empereur, la cour, le clergé et le peuple observaient à la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, et en d'autres jours (5).

Jésus-Christ est le Roi de nos âmes, et c'est par sa croix qu'il doit régner en nous. Il s'est servi de cette arme mystérieuse pour nous délivrer du péché, et pour vaincre la mort et l'enfer. Notre lâcheté et notre malice pourront-elles encore tenir contre lui? Est-ce que nos cœurs ne céderont point à l'excès de son amour et au pouvoir de sa grâce? Y avons-nous planté sa croix? Y croît-elle tous les jours? Opère-t-elle sur nos affections? Nous n'avons point l'esprit de Jésus crucifié, tant que l'orgueil, la sensualité, l'impénitence règnent en nous. C'est avec justice que nous nous glorifions dans l'instrument adorable de notre salut, par lequel nous avons acquis des titres si précieux. Mais pouvons-nous jeter les yeux sur l'image de Jésus-Christ, ou former sur notre front l'image de la croix, sans nous sentir pénétrés de douleur et de confusion à la vue des sentimens dont nous sommes animés? Prions donc le Sauveur de nous faire ressentir les effets de son infinie miséricorde, de soumettre notre opiniâtreté, de détruire en nous ce qui s'oppose au règne de son amour, et de se rendre maître de toutes les affections de notre cœur. Il a promis d'attirer tout à lui quand il serait élevé sur la croix. Comment arrive-t-il que nous soyons insensibles à l'excès de son amour? Prions-le d'accomplir à notre égard cette aimable promesse,

---

(5) Constant. Porphyrog. *de ceremoniis aulæ Constantinopol.*, *curâ Joan. Henrici Leichii*, *et Joan. Jac. Reiskii*, Lipsiæ, 1751, in-fol. l. 1, c. 22, p. 74, et l. 2, c. 28, p. 311, etc.

de nous donner cette humilité, cette douceur et cette charité qu'il nous prêche si puissamment de dessus l'autel de son sacrifice. Nous commencerons alors à goûter les délices de cette manne qui est cachée dans la croix, c'est-à-dire, dans le souvenir du mystère de notre salut, et dans l'imitation de Jésus souffrant; nous comprendrons les trésors de gloire et de bonheur qui y sont renfermés.

---

## S[te] CATHÉRINE DE GÊNES, VEUVE.

### L'AN 1510.

CATHERINE FIESCHI ADORNO naquit à Gênes en 1447. Elle eut pour père Jacques Fieschi, qui mourut vice-Roi de Naples, sous René d'Anjou, Roi de Sicile (1). Sa raison commençait à peine à se développer, qu'elle paraissait déjà un enfant de bénédiction. Elle fut, par une grâce spéciale, préservée de ces petits défauts auxquels l'enfance est sujette. On était étonné de la voir joindre la simplicité du cœur et l'obéissance, à l'amour de la prière, à la mortification et à la pratique des plus héroïques vertus Elle nous

---

(1) La famille des Fieschi a été très-illustre en Italie pendant plusieurs siècles. Ses chefs étaient comtes de Lavagna, dans le territoire de Gênes. Ils furent long-temps vicaires perpétuels de l'Empire en Italie, et eurent depuis de grands priviléges dans la république de Gênes, et entre autres celui de battre monnaie. Cette famille produisit de célèbres généraux durant les guerres que Gênes fit en Orient et contre les Vénitiens. Elle donna aussi à l'Eglise plusieurs cardinaux et deux Papes, savoir, Innocent IV et Adrien V. Elle souffrit beaucoup en 1547, de la conspiration formée par le comte Jean-Louis Fieschi contre les Doria, qui étaient alors maîtres de la république. Cette conspiration n'échoua que par la mort du comte Fieschi, qui se laissa tomber et se noya dans la mer lorsqu'il passait d'une galère dans une autre.

apprend elle-même qu'à l'âge de douze ans, Dieu la favorisa de plusieurs grâces extraordinaires. Elle voulut, dans sa treizième année, se consacrer au Seigneur dans l'état religieux, regardant la vie contemplative comme la plus convenable à ses inclinations; mais elle fut détournée de ce dessein par l'obéissance qu'elle devait à ses parens, et par les conseils de ceux auxquels elle s'en rapportait pour connaître la volonté divine. Trois ans après, on lui fit épouser un jeune seigneur de Gênes, nommé Julien Adorno. Son mari, qui était passionné pour le plaisir et entraîné par l'ambition, lui causa mille chagrins pendant les dix années qu'ils passèrent ensemble. Elle les supporta avec une patience admirable, et y trouva des moyens de se sanctifier de plus en plus. Adorno, par ses profusions, dissipa son bien et celui que sa vertueuse épouse lui avait apporté en mariage. Catherine en était bien moins touchée que de la vie déréglée de son mari. Elle demandait tous les jours sa conversion. Ses prières furent à la fin exaucées. Adorno, revenu de son égarement, en fit pénitence, entra dans le tiers-ordre de saint François, et mourut dans de vifs sentimens de piété. Catherine avait une proche parente, nommée Tommase Fieschi, qui devint veuve vers le même temps, et qui prit l'habit chez les Dominicaines, dont elle mourut prieure en 1534.

La Sainte étant affranchie des liens qui la retenaient dans le monde, résolut de ne plus vivre que pour elle et pour Dieu; mais elle délibéra quelque temps sur la manière dont elle exécuterait son dessein. Enfin elle se décida pour la réunion de la vie active à la vie contemplative. Elle s'attacha donc au grand hôpital de Gênes, où elle servit plusieurs années les malades avec une charité et une tendresse incroyables. Elle ne se laissa point abatre par le répugnances que la nature lui faisait éprouver dans les commencemens; elle les surmonta peu à peu par sa patience, et

par le désir de plaire à Jésus-Christ, en le servant dans ses membres souffrans (2). Sa charité n'était point renfermée dans l'enceinte de l'hôpital, elle embrassait tous les pauvres malades de la ville ; ils ne lui étaient pas plus tôt connus, qu'elle leur faisait procurer tous les secours dont ils avaient besoin. Son amour pour eux parut sur-tout pendant la peste qui fit à Gênes de terribles ravages dans les années 1497 et 1501.

Ses austérités avaient quelque chose d'effrayant. Elle s'était tellement accoutumée à jeûner, qu'elle passa vingt-trois carêmes et autant d'avents, sans prendre aucune nourriture. Elle recevait seulement la communion tous les jours, et buvait de temps en temps un verre d'eau, où elle mêlait un peu de vinaigre et de sel. Les hosties que l'on donnait alors aux laïques lorsqu'on leur administrait l'Eucharistie, étaient beaucoup plus grandes qu'elles ne sont aujourd'hui. On lit aussi dans la vie de la Sainte, qu'immédiatement après la communion, on lui présentait le calice, ce qu'on ne faisait que pour lui faciliter le moyen d'avaler les particules de l'hostie qui pouvaient être restées dans sa bouche. Ainsi Baillet se trompe, en disant que Catherine recevait l'Eucharistie sous les deux espèces. Cette réception de l'Eucharistie sous les deux espèces fut permise pendant plusieurs siècles ; mais les hussites ayant prétendu qu'elle était de précepte, l'Eglise catholique confirma d'abord par sa

---

(2) Cette charité, qui a pour objet le soulagement des pauvres et le service des malades, est quelque chose de bien héroïque. Un bel esprit de nos jours, que ses écrits en matière de religion n'ont rendu que trop fameux, n'a pu lui refuser de justes éloges. Il n'y a rien, selon lui, de plus noble pour les personnes du sexe, que de faire le sacrifice de leur beauté, de leur jeunesse, et souvent de la plus haute naissance, pour se consacrer dans les hôpitaux à des fonctions pénibles, et y vivre continuellement au milieu d'objets affreux, dont la vue seule est si humiliante pour notre orgueil et si rebutante pour notre délicatesse.

pratique, et quelque temps après par ses décrets, la coutume universelle de ne communier que sous une espèce (3).

Catherine avait un tel désir de s'unir au Sauveur par la participation à l'Eucharistie, qu'elle portait une sainte envie aux prêtres qui pouvaient avoir ce bonheur tous les jours. Il lui arriva quelquefois après la communion d'avoir des ravissemens. Dans les transports de son amour, elle invitait les créatures même inanimées à bénir et à louer le Dieu qui s'était donné à elle. « Eh quoi, s'écriait-elle ! » n'êtes-vous pas toutes les créatures de mon Dieu ? Ai- » mez-le donc, bénissez-le de tout votre pouvoir et de toute » votre force. O amour, s'écriait-elle d'autres fois ! qui

---

(3) Jean de Raguse, dans son discours *touchant la Communion sous les deux espèces,* au concile de Bâle, en 1433, dit que la coutume dont il s'agit avait été générale dans l'église latine pendant deux ou trois cents ans ; en sorte cependant, qu'on s'en rapporta sur ce point à la discrétion des particuliers et des pasteurs, jusqu'à la défense formelle qui fut faite de communier sous les deux espèces.

Il est incroyable, selon Baillet, que sainte Catherine de Gênes ait pu passer si souvent quarante jours sans prendre de nourriture ; ceci est cependant attesté par les auteurs de sa vie, qui étaient contemporains, exacts et judicieux, notamment par Augustin Justiniani, évêque de Nebio, en Corse, *Annal. Genuens*, l. 6. Benoit XIV montre, l. 4, *part.* 1, c. 27, par plusieurs exemples, que ces sortes de faits sont possibles, relativement à ceux en qui une certaine constitution a été aidée par l'habitude. On rapporte du saint abbé Gérasime, qu'il jeûna quarante jours, sans prendre autre chose que l'Eucharistie. Théodoret, *Hist. Relig.* c. 36, dit la même chose de saint Siméon Stylite. On lit dans Blosius que la B. Marie d'Oignies jeûna trente jours de cette manière. Ce qui a été possible à tant d'autres, peut donc aussi l'avoir été à sainte Catherine de Gênes, et à la B. Angèle de Foligny. On trouve également des exemples du même genre dans l'histoire profane. ( Voyez Gaspar de Rejes, *in jucundarum questionum Elysio campo, quœst.* 58, n. 7 et 28.) Ces sortes de jeûnes peuvent quelquefois être attribués à des causes naturelles ; ils peuvent aussi être miraculeux, comme dans Jésus-Christ, dans Moïse et dans Elie. On doit dans l'examen que l'on en fait, avoir égard aux circonstances.

» pourrait m'empêcher de vous aimer? Au milieu de tous
» les embarras du monde, rien ne pourra ralentir l'ardeur
» de mon âme. Je sais que l'amour triomphe de tout. »
Quelquefois, réfléchissant sur ces paroles de Jésus-Christ :
*Celui-là m'aime, qui garde mes commandemens*, elle s'écriait : « O amour, si les autres sont attachés à vous par
» une chaîne, je m'y attacherai, moi, par dix! Tout ce
» que vous commandez, conduit à la paix et à la douce
» union de l'amour. Mais cette vérité n'est véritablement
» comprise que par ceux auxquels l'expérience en a donné
» le sentiment. » Elle gémissait à la vue de l'insensibilité des hommes pour Dieu, et ne pouvait s'imaginer qu'il fût possible d'aimer autre chose que Dieu, sur-tout en considérant cette immense charité qui l'avait porté à se faire homme, et à souffrir une mort aussi cruelle qu'ignominieuse pour le salut du monde. « Dieu, disait-elle souvent,
» s'est fait homme pour m'unir à lui dans sa divinité; je
» m'efforcerai donc de devenir une même chose avec lui,
» en passant en lui par une intime communication. Que
» puis-je désirer autre chose, ô mon Dieu, sinon que mon
» cœur puisse brûler et être consumé pour vous sur la
» terre! Je ne veux que vous seul; et je ne goûterai point
» de repos, jusqu'à ce que je sois cachée et abîmée dans
» votre divin cœur, dans lequel toutes les formes créées
» disparaissent. » On lit ce qui suit dans son Dialogue :
« Oh! qu'il y a peu d'hommes dans lesquels Dieu habite!
» O mon Dieu, vous retenez votre amour en vous-même,
» parce que les hommes, distraits par les choses de la
» terre, refusent de le recevoir! O terre, que donneras-tu
» en échange à ces hommes que tu engloutis? Lorsque
» l'âme sera perdue et le corps réduit en pourriture, il ne
» restera plus que des tourmens incompréhensibles dans
» leur longueur et dans leur rigueur. Considère ces vérités,
» ô mon âme, et ne laisse pas perdre un temps précieux

» qui t'a été donné pour éviter ces malheurs, sur-tout ayant » un Dieu plein de bonté qui désire ton salut si ardemment, » qui te cherche et t'appelle avec un amour infini. » Le pieux cardinal de Bérulle disait souvent qu'il ne pouvait assez admirer le pur amour de Catherine pour Dieu; il recommandait fortement aux Carmélites d'avoir une tendre dévotion pour cette Sainte. C'était par une suite de ces sentimens qu'il avait toujours son portrait auprès de lui.

Sainte Catherine de Gênes ne cherchait jamais à s'excuser quand on lui faisait quelque reproche; elle était au contraire toujours disposée à se condamner elle-même. L'accomplissement de la volonté divine était l'unique objet de ses désirs : aussi avait-elle pris pour devise cette demande de l'Oraison dominicale, *que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel.* Dans son traité *du Purgatoire*, et dans son *Dialogue*, ouvrages qui ne sont point à la portée du commun des lecteurs, elle insiste particulièrement sur la nécessité de cette mortification universelle et de cette humilité parfaite, qui avaient porté en elle l'amour de Dieu à un degré si sublime. Elle mourut le 14 Septembre 1510, à la soixante-deuxième année de son âge, après avoir souffert beaucoup d'une maladie longue et douloureuse. On lit dans l'auteur de sa vie, que sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles (4). Dix-huit mois après sa mort, on leva de terre son corps, qui n'avait encore aucune marque de corruption. On commença dès-lors à honorer la servante de Dieu sous le titre de bienheureuse; mais le Pape Clément XII la canonisa solennellement en 1737 (5). Benoît XIV a fait insérer son nom dans le martyrologe romain, sous

---

(4) Voyez les preuves de plusieurs autres miracles, dans les Bollandistes, p. 190.

(5) Voyez Benoît XIV, *de Canoniz. Sanct.* l. 3, c. 3, *et Bullar. Romanum*, t. XV, p. 134.

le 22 de Mars, jour auquel elle a été long-temps honorée dans plusieurs églises.

Voyez les ouvrages de sainte Catherine de Gênes ; sa vie écrite par Marabotti, son confesseur, et publiée en 1551, le P. Sticker, l'un des continuateurs de Bollandus, *ad diem* 15 *Sept.* p. 123 ; et Benoit XIV, *de Canoniz.* l. 3, c. 3, *et Bullar. Rom.* t. XV, p. 134.

## † S. MATERNE, ÉVÊQUE DE TRÈVES ET DE COLOGNE, APÔTRE DE TONGRES.

Tiré des *Acta SS. Belgii selecta* (t. I, p. 1-76), où le savant Ghesquière montre, d'après le Bollandiste Perier et Hartzheim, par qui et à quelle époque l'Evangile fut prêché dans les Pays-Bas ; ce qui est principalement remarquable, c'est son *Exegesis historico-critica de sancto Materno, episcopo Coloniæ Agrippinæ*, qui se trouve *op. cit.* p. 77-94. — Voyez *Beatus Rhenanus*, *Rerum Germ.*, l. III ; Baillet ; Schœpflin, *Alsatia illustrata*, et sur-tout l'abbé Grandidier, qui a très-bien discuté tout ce qui regarde la vie de S. Materne, *Histoire de l'Eglise de Strasbourg* (t. I, p. 45, 64, 113, 125). Voyez aussi *die Trierische Geschichte*, par Pierre Conrad, p. 82 sqq.

### Vers l'an 328.

La vie de S. Materne (1) a été extrêmement défigurée par les fables des légendaires, qui en ont fait un disciple de S. Pierre (2). Ce qu'on en peut dire de certain, c'est qu'il

(1) Quelques auteurs admettent deux évêques de ce nom : l'un aurait été envoyé par le prince des apôtres, pour prêcher l'Evangile aux peuples idolâtres de Tongres, de Trèves et de Cologne, et aurait gouverné en même temps les églises de Tongres, Trèves et Cologne ; l'autre, également évêque de Cologne, aurait vécu au troisième siècle. Mais le premier n'est aucunement différent du second, dont nous rapportons actuellement la vie.

(2) Il est appelé disciple de S. Pierre, parce qu'il tenait sa mission du Saint-Siége, des successeurs de S. Pierre. C'est le titre qu'on donnait ordinairement, dans les premiers siècles, aux évêques, particu-

fut envoyé dans les Gaules par le Saint-Siége, avec saint Euchaire et S. Valère, sur la fin du troisième ou au commencement du quatrième siècle, pour y prêcher l'Evangile.

---

lièrement en France et en Espagne, et que l'on donna encore au huitième siècle à S. Boniface de Mayence : *Missus Sancti Petri* ou *discipulus S. Petri*. Le premier qui publia une vie de S. Materne fut Harigère, abbé de Lobbes, qui écrivit vers l'an 980, avec Notker, évêque de Liége, les actes des évêques de Tongres, de Maestricht et de Liége, et qui mourut en 1007. (Voyez Chapeauville, *Gesta pontificum etc.*; Oudin, *De scriptoribus ecclesiæ antiquis*, t. II, p. 484; Rivet, *Hist. litt. de la France*, t. VII, p. 208, et Cellier, t. XX, p. 59.) Les successeurs de Harigère revêtirent ces actes de nouveaux supplémens, et ce que le premier n'avait fait qu'esquisser, les autres l'exécutèrent avec détail. Nous en nommerons sommairement quelques-uns : Marianus Schotus, dans le onzième siècle (*Chron. ad ann.* 62, ap. Pistorium, *Rer. Germ. Script.*); Goldscher, moine de Trèves (ap. *Bollandum*, t. II, *Janv.*, p. 918 sq.; d'Achery, *Spicil.* t. II, p. 208, etc.); Pierre de Cluni (*Epist.*, l. I, ep. 2, c. Petrobrusian., in *Bibliotheca Patr.*); Godefroi de Viterbe (*Chron. part.* 14, *ap. Pistor.*, *loc. cit.*, t. II, p. 343); Othon de Freisingen (*Chron.*, l. 13, c. 15, ap. Urstisium, *Script. Rer. Germ.*, p. 62), qui cependant ne rapporte toute l'histoire que comme une tradition; la chronique d'Ebersmunster en Alsace, au douzième siècle; Albert de Stade (ap. Schilterum, *Rerum Germ. Script.*, p. 156); Gilles d'Orval, (dans Chapeauville, *loc. cit.*); Albéric de Trois-Fontaines, en Champagne (ap. Vossium, *Script. lat.*, l. II, c. 46, p. 381, Leibnitz et Menke, *Script. rer. Germ.*) au treizième; Kænigshoven (ap. Schilter.) au quatorzième siècle. Et dans ces derniers temps, le P. Maurus Hillar, Bénédictin de Saint-Matthias à Trèves, soutint, contre Hontheim, qu'Euchaire, Valère et Materne avaient été disciples de S. Pierre, dans une longue dissertation, intitulée : *Vindiciæ historiæ Trevirensis sive historia Trevirensis de tribus Trevirorum episcopis Euchario, Valerio, Materno, S. Petri apostoli discipulis, ab eodem Treviros ablegatis, vindicata contra impactam recensius crisin*, Metz 1762, in-4°. Nous regrettons beaucoup que l'abbé Grandidier, lorsqu'il écrivit sa dissertation : *Sur l'apostolat de S. Materne en Alsace.* (*Histoire de l'Eglise de Strasboug*, t. I, p. 45), n'ait pas eu sous les yeux l'ouvrage du savant Bénédictin de Trèves, et particulièrement, qu'il n'ait pas apprécié l'autorité qu'il invoque et qui est un certain Méthode, qui doit avoir vécu au troisième siècle. Car si ce Méthode, sur lequel Marianus Schotus et d'autres s'appuient, qui parle de l'apostolat de ces Saints et qui les représente comme

Il est très-vraisemblable que S. Valère gouverna le diocèse de Trèves, après S. Euchaire et du temps de Constance Chlore (3), et que vers le même temps S. Materne annonça l'Evangile à ceux de Tongres et de Cologne et aux peuples circonvoisins, et posa ainsi les fondemens de ces deux évêchés. Il n'est pas moins probable, que S. Materne fut un de ceux qui enseignèrent la religion chrétienne à Constantin-le-Grand, et qu'après la mort de S. Valère, il devint évêque de Trèves. On convient assez unanimement qu'il gouverna d'abord ce diocèse conjointement avec les cités de Cologne et de Tongres, et qu'après avoir établi pour l'église de Trèves un pasteur particulier, que l'on croit avoir été S. Agrèce (4), il se borna au gouvernement spirituel des deux autres cités, où son zèle devait avoir de

---

disciples de S. Pierre, était réellement l'évêque de Patarée, qui souffrit vers l'an 300, toute la question serait résolue. *Sane si verba a Mariano producta liquidò probari possent esse Methodii, Patarensis episcopi, cessaret apud me controversia, saltem quoad substantiam*, dit le Bollandiste Jean Perier. Mais les Jésuites d'Anvers ont prouvé (t. IV, *Augusti*, p. 38 et t. IV, *Septembris*, p. 360, § 4 sq.), qu'il était impossible de prouver cela en aucune manière, et qu'il résulte au contraire de plusieurs faits cités par Méthode, qui appartiennent à des époques bien plus récentes, que ce Méthode n'était pas un auteur aussi ancien. Pour les autres argumens qui prouvent que S. Materne et ses deux saints compagnons n'étaient pas des disciples de S. Pierre, voyez les Bollandistes (qui profitèrent des travaux de Hontheim), t. IV, *Septembris*, p. 354-400; Grandidier, *loc. cit.*, p. 45-64, et le P. De Marne, *Hist. du comté de Namur*, t. II, p. 485, *Dissertation sur l'époque de la prédication de S. Materne*; l'auteur y établit deux points : 1° Que le sentiment qui fait remonter l'épiscopat de S. Materne jusqu'au premier siècle de l'ère chrétienne, n'est appuyé que sur des autorités recusables et des témoignages évidemment nuls; 2° qu'au contraire tout ce que nous avons de témoins légitimes et dûment qualifiés à déposer sur le temps de cet épiscopat, concourent à en fixer l'époque au commencement du quatrième siècle.

(3) Voir ci-dessus, t. II, p. 189.

(4) Voir ci-dessus, t. I, p. 388.

quoi s'exercer, puisqu'elles renfermaient toute la seconde Germanie, l'une des plus considérables provinces des Gaules. Cependant on ne saurait conclure de là que S. Materne ait été le premier évêque de Tongres. Il fut en effet le premier apôtre de la cité de Tongres; mais c'était en qualité d'évêque de Cologne qu'il étendait ses soins jusqu'à là, comme c'avait été en qualité d'évêque de Trèves, qu'il avait d'abord prêché l'Evangile aux peuples de la cité de Cologne avant qu'il en devînt le pasteur propre et titulaire (5).

Des documens authentiques prouvent clairement la vénération universelle qu'on avait pour Materne. Le récit suivant nous en donnera une idée (6). A la mort de Mensurius, évêque de Carthage, en Afrique, Cécilien, archidiacre de cette église, fut légalement élu évêque et sacré. Il demanda les vases sacrés de l'église, qui étaient sous la garde des anciens. Ceux-ci refusèrent de lui remettre ce trésor, en accusant Cécilien de plusieurs méfaits. Ils prétendirent même que son sacre était illégal, comme ayant été accompli par un évêque qu'ils appelaient traître, c'est-à-dire qui durant les persécutions avait livré les Saintes-Ecritures aux païens. Cette inculpation était inexacte; ce-

---

(5) De Marne, *op. cit.*, p. 534. « C'est à quoi, dit le même auteur, n'ont pas fait assez d'attention la plupart des savans de Liége, qui mettent S. Materne à la tête de leurs évêques, comme si les Tongrois eussent eu alors un évêque particulier différent de celui de Cologne. Tongres devenue depuis (vers l'année 335) une ville épiscopale ne l'était point encore en ce temps-là. Elle n'obtint cet honneur qu'après la mort de S. Materne, que l'on trouve toujours appelé évêque de Cologne, et jamais évêque de Tongres, dans les actes les plus anciens, où il est fait mention de ce Saint. » (Voyez *Euseb. hist. eccl.* lib. X, cap. 5; *Optat. Milev.*, lib. I, *contra Parmen.*; *Acta Conc. Arelat.*) » — Voyez aussi ci-dessus, t. VII, p. 11, not. 2.

(6) Voyez *S. Optatus Milevitanus*, *De Schismate Donatistarum*, l. I, cit. in *Actis Sanct. Belgii selectis*, t. I, p. 36; et ci-dessus, tom. VIII, p. 98

pendant elle servit de prétexte à certains évêques qui, dans un prétendu conciliabule, condamnèrent Cécilien, et le remplacèrent par un certain Majorin, qui fut sacré par Donat, évêque de Cases-Noires, en Numidie, et devint ainsi le fondateur du schisme généralement connu sous le nom de schisme des donatistes.

Cependant plusieurs évêques d'Afrique restèrent dans la communion de Cécilien. Il en résulta une grande dispute, provoquée par les donatistes, qui adressèrent une requête à l'Empereur Constantin, où on lit ces paroles : « Excellent » Empereur Constantin, comme vous descendez d'une fa- » mille juste, que votre père, parmi les autres Empereurs, » est celui qui n'a pas exercé de persécution, et que la » Gaule est exempte de ce crime (celui d'avoir livré les Ecri- » tures), nous vous supplions de désigner quelques évê- » ques de la Gaule, pour applanir les différends qui se » sont élevés entre les évêques de l'Afrique (7). »

A la lecture de cette requête, l'Empereur indigné et surpris répondit : « Vous demandez un jugement à celui qui » attend lui-même son jugement de Jésus-Christ (8). » Cependant, voulant mettre fin à ces contestations, il écrivit au saint Pape Melchiade (qui gouverna l'Eglise depuis 311 jusqu'en 314), pour le prier de décider cette affaire avec Reticius, évêque d'Autun, Materne, évêque de Cologne et Marin, évêque d'Arles. L'Empereur dit dans la même lettre, qu'il a envoyé ces trois évêques à Rome, et qu'il

---

(7) Rogamus te, o Constantine, optime imperator, quoniam de genere justo es, cujus pater inter cæteros imperatores persecutionem non exercuit, et ab hoc facinore immunis est Gallia ; nam in Africa inter nos (*Episcopos partis Donati*) et cæteros episcopos contentiones sunt : petimus ut de Gallia nobis judices dari præcipiat tua pietas. *Vide op. cit.*

(8) Petistis a me in sæculo judicium, quum ego ipse Christi judicium exspectem. *Ibid.*.

y enverrait aussi l'évêque Cécilien, avec dix évêques pour l'accuser et dix pour le défendre (9).

Aussitôt que les trois évêques de la Gaule furent arrivés à Rome, le Pape Melchiade tint un concile, qui commença le 2 Octobre 313, et auquel quinze évêques italiens s'étaient également rendus (10). On y examina toute l'affaire de Donat et de Cécilien; on trouva que Donat était coupable au plus haut degré, et les témoins eux-mêmes que Donat avait envoyés avouèrent qu'ils ne pouvaient produire aucune charge contre Cécilien. Le Pape termina le concile en condamnant Donat et en ordonnant que Cécilien, qui était reconnu innocent, fut conservé dans la communion de l'Eglise.

Cette sentence ne satisfit aucunement les donatistes. Ces perfides adressèrent de nouvelles plaintes à l'Empereur Constantin, dont il ne fut pas moins affecté. « Jusqu'où va, » s'écria-t-il, l'audace de leur fureur! Ils interjettent ap- » pel, comme font les gentils (11). » Pour justifier cet appel, ils représentèrent que le nombre de leurs juges avait été trop petit, et qu'on avait mis trop peu de temps dans l'examen de leurs affaires. L'Empereur, qui désirait extrêmement rétablir la paix dans les églises d'Afrique, et qui, comme le remarque S. Augustin, voulait dompter par tous les moyens possibles l'impudente hardiesse des donatistes, consentit à ce qu'un plus grand concile fût tenu dans la ville d'Arles, qui y fut ouvert, sous la présidence des légats du Saint-Siége, le 1er d'Août 314. Les trois évêques précités de la Gaule, Réticius, Materne et Marin s'y trouvèrent

(9) Cette lettre se trouve dans l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, l. X, c. 5.

(10) Le premier après le Pape était Reticius, et le second Materne.

(11) « O rabida furoris audacia! sicut in causis gentilium fieri solet, appellationem interposuerunt. » *Ibid.*

de nouveau ; S. Agrèce, évêque de Trèves, Imbetause, évêque de Reims, et plusieurs autres prélats assistèrent aussi à ce concile, dont le jugement fut entièrement conforme à celui qui avait été porté à Rome. Après avoir terminé cette affaire, les Pères de l'Eglise réunis à Arles firent encore quelques décrets sur la discipline ecclésiastique, et suivant l'usage comme aussi par respect pour le Siége apostolique, ils les envoyèrent à Rome, pour être approuvés par le saint Pape Sylvestre, successeur de S. Melchiade, et être portés par lui à la connaissance du monde chrétien (12).

S. Materne signa ces deux conciles en qualité d'évêque de Cologne. Nous pouvons inférer de ce qui précède, qu'il jouissait d'une grande considération auprès de Constantin. Ce prince n'avait pas de plus ardent désir que l'abolition de l'idolâtrie et la propagation de la religion catholique : il avait ordonné que dans tout son empire les églises dégradées ou abattues fussent relevées aux frais de l'Etat. Il écrivit aux évêques métropolitains et même aux gouverneurs des provinces, de ne rien épargner de ce qui pouvait contribuer à l'embellissement des églises (13). Il est peu probable que Materne, dans des conjonctures aussi favorables, ait manqué à son devoir, même en faisant bâtir des églises neuves pour les peuples qui n'en avaient pas encore. Ce n'est donc pas sans raison que la tradition s'appuie de ce fait, en rapportant qu'il érigea beaucoup d'églises dans l'Alsace, les églises de Notre-Dame à Tongres et à Maestricht, une église à Huy, une à Dinant et quelques églises encore dans les diocèses actuels de Liége et

---

(12) Longueval, *Histoire de l'Eglise gallicane*, t. I, p. 162. — Voyez Labbei, *coll. concil.* (t. I, coll. 1421-1456); S. Henr. Vallesii *Dissertatio de schism. Donatistarum*, qui se trouve parmi ses notes sur Eusèbe, *edit. Mogunt.* 1672, p. 289-304.

(13) Longueval, *loc. cit.* (t. I, p. 169.)

de Namur. On croit aussi qu'il fonda plusieurs autres églises dans le diocèse de Cologne, entre autres à Cologne celle dédiée à la Sainte-Vierge et à S. Pierre, et celle de S. Jean-Baptiste à Bonn. Il est cependant moins probable que S. Materne ait bâti soixante-douze églises; ou bien il faut entendre par là, qu'il a institué autant d'oratoires ou de lieux de réunion pour les fidèles, dans les parties de la Belgique où il prêcha l'Evangile. Toujours est-il présumable que le nombre des fidèles s'accrut considérablement du temps de Materne, attendu que l'église de Tongres reçut, vers l'an 335, un pasteur particulier, dans la personne de S. Servais.

Eusèbe et Optat de Milève nous font connaître en général les grandes qualités de Materne, sa sainteté, sa doctrine, sa prudence et son éminente habileté à traiter les affaires de religion; cependant, quant aux détails de sa vie, nous ne savons presque rien de certain relativement à ses vertus et aux miracles opérés de son vivant par son intercession. L'année de sa mort n'est pas exactement connue. *Il est certain* qu'il est mort à Cologne, au quatrième siècle, longtemps avant l'année 347 (14), où fut tenu le concile de Sardi-

---

(14) De Marne dit (*op. cit.* p. 536), que les chroniques fabuleuses qui font mourir S. Materne au second siècle de l'ère chrétienne, marquent sa mort les uns à l'année 28 (*Gesta trevir. Archiep.*), les autres à l'année 30 (*Ægid. aureæ vallis.*) Il réforme cette date dans ce qu'elle a de vicieux, et fixe la mort du Saint à l'an 328, plutôt qu'à l'an 330, parce qu'en ce point l'autorité de l'ancienne chronique de Trèves paraît devoir l'emporter sur celle de Gilles d'Orval, qui ordinairement ne fait que la copier, et qui s'en éloigne ici sans raison. Ce qui porte à croire que l'année 328 est en effet la véritable date de la mort de S. Materne, c'est que S. Servais a été après lui le premier évêque titulaire de Tongres. Jusqu'à là cette cité n'avait eu d'autre pasteur que celui de Cologne. On peut croire que le nombre des chrétiens s'y étant considérablement augmenté, les Tongrois demandèrent un évêque particulier comme ils en voyaient dans la plupart des autres cités des Gau-

que, auquel S. Euphrate, son successeur, assista avec tant d'honneur (15).

La fête de S. Materne est marquée dans le martyrologe romain au 14 Septembre, qui est le jour où les trois églises qui le reconnaissent pour leur évêque honorent aussi sa mémoire. A Trèves, où son corps fut rapporté de Cologne, on célèbre sa translation le 23 Octobre. Son corps y fut d'abord enterré à côté de ceux de S. Euchaire et de S. Valère; après le huitième siècle, il fut placé dans une chapelle bâtie sous son invocation, et plus tard, en 1037, il fut transféré dans l'église métropolitaine de Trèves. En 1512, ces saintes reliques furent exposées avec beaucoup de solennité à la vénération des fidèles. On en conserve des particules dans plusieurs églises des Pays-Bas, et même en Espagne et en Bohême. Le Seigneur opéra, par son intercession, de nombreux miracles. A Tongres, à Maestricht et en plusieurs autres endroits de l'évêché de Liége, sa fête se célèbre en Septembre, quelquefois le 19, quelquefois le 25, mais nulle part le 14, à cause de la fête de l'Exaltation de la Ste Croix, excepté dans les lieux dont il est le patron.

On le peint tenant à la main une église à trois clochers, pour marquer les trois églises qu'il a gouvernées.

Les leçons de son office, imprimées à Liége en 1805, se terminent par ces paroles remarquables : « C'est par de » puissans motifs que les peuples de Trèves, de Cologne, » de Liége et d'autres contrées des Pays-Bas et d'Allema- » gne ont constamment honoré S. Materne, comme étant » celui qui les instruisit dans cette religion, qui, par la

---

les. Gouvernés encore durant quatre à cinq ans par le successeur de S. Materne à Cologne, ils auront vraisemblablement obtenu leur demande vers l'année 335, temps auquel Henschenius place le commencement de l'épiscopat de S. Servais.

(15) Voyez ci-dessus, tom. VII, p. 22.

» grâce du Seigneur, s'est conservée jusqu'à ce jour in» tacte parmi eux. » Et nous, qui par la bonté infinie de Dieu avons obtenu la faveur inappréciable d'être membres de cette église, que l'on a coutume d'appeler du nom honorable d'Eglise catholique, de cette Eglise, la plus ancienne, dont le fondement et le commencement est en Jésus-Christ lui-même et les apôtres, et qui durera jusqu'à la fin des siècles, ne cessons pas d'en rendre à Dieu les grâces les plus ferventes; aussi ne négligeons jamais de témoigner le respect qui est dû à ceux qui nous ont acquis à Jésus-Christ par l'Evangile (16). Remerciez le Seigneur d'avoir fait luire à vos yeux la céleste lumière de la vraie Foi; embrassez de tout votre cœur et de toute votre âme l'Eglise-Mère, l'Epouse immaculée du Rédempteur; attachez-vous à elle à jamais, afin de n'être pas entraînés par le torrent des erreurs adorées du jour. Que tous vos efforts tendent de conserver intact pour vous et les vôtres le don de la foi; évitez toutes les innovations en matière de religion, car c'est là qu'elles s'engendrent l'une l'autre et qu'on erre sans fin, lorsqu'une fois on a commencé à errer.

## + S[te] NOTHBURGE, VIERGE.

Sa vie fut écrite en allemand par Hypolyte Quarinonius et imprimée en 1646. Les notes critiques relatives à cette vie et aux miracles opérés par son intercession se trouvent dans les Bollandistes, t. VI, *Septembris*, p. 709 à 768.

### L'AN 1313.

S[te] NOTHBURGE vit le jour en 1265 à Rottenbourg, dans le Tyrol. Ses parens étaient de riches cultivateurs et estimés

(16) 1 ad Corinth. cap. IV, 15.

de tout le monde à cause de leur piété sincère. Ils élevèrent leur fille avec une sollicitude si scrupuleuse dans les principes du christianisme, qu'ils croyaient avoir tout fait pour son bonheur, en imprimant dans son cœur l'amour de Dieu et de ses saints commandemens et l'horreur du vice. Nothburge répondit parfaitement aux pieuses et bienfaisantes intentions de ses parens. Elle devint un modèle d'innocence, de la plus tendre bonté et de la piété la plus intime. Elle édifiait tout le monde par sa modestie et sa sainteté. Sa compassion envers tous ceux qui souffraient était si grande, qu'elle ne connaissait, après les épanchemens de sa fervente dévotion, pas de plus grand délice sur la terre, que lorsqu'elle pouvait offrir des secours et des consolations aux pauvres et aux malheureux et sécher leurs larmes, aussi, quand elle entra, dans sa dix-huitième année, comme cuisinière au service du comte Henri, au château de Rottenbourg, dont on voit encore les ruines sur une montagne près de Schwaz, elle trouva occasion de satisfaire selon son cœur sa commisération envers tous les malheureux et les nécessiteux. Le comte Henri était très-riche et en même temps grand-maître de la cour de Meinhard, prince du comté de Tyrol et duc de Carinthie; il était très-pieux, ainsi que son épouse Jutta ou Gutta, et tous deux étaient très-libéraux envers les pauvres et les nécessiteux. Les aumônes que leur fidèle servante distribuait journellement aux pauvres, et qui provenaient pour la plus grande partie de la nourriture qu'elle se refusait elle-même et de ses épargnes, attirèrent la bénédiction du ciel sur la maison de Henri et de Jutta. Nothburge était la mère de tous les indigens d'alentour, qui assiégeaient tous les jours, en grand nombre, les avenues du château. Le plaisir avec lequel elle cherchait à les soulager extérieurement ne le cédait pas à la solicitude pieuse avec laquelle elle les exhortait tous à mener une vie chrétienne.

Au milieu de ces bonnes œuvres la pieuse vierge n'oubliait pas de travailler à son propre salut, en suivant avec une fidélité toujours croissante les voies du Seigneur et par son humilité, par l'empire qu'elle exerçait sur elle-même et par la ferveur de sa dévotion. Et comme le plus haut degré de piété est privé de son plus bel éclat, quand il n'est pas accompagné d'épreuves et de souffrances, elle se vit appelée aussi à parcourir cette carrière de purification. Elle perdit ses bons maîtres, qui passèrent par la mort dans une vie meilleure. Henri précéda son épouse dans ce passage. Lorsque Jutta le suivit, il y avait six ans que Nothburge était à leur service. Jutta connaissant le caractère dur et hautain de sa belle-fille Ottilie, qui avait épousé son fils Henri, elle n'eut rien de plus empressé, sur son lit de mort, que de lui recommander, de la manière la plus propre à émouvoir, le soin qu'elle devait avoir des pauvres et des nécessiteux, et l'estime qu'elle devait porter à Nothburge, qui était la providence de sa maison. Ottilie promit à sa belle-mère mourante tout ce que celle-ci avait demandé d'elle dans de si bonnes intentions. Mais bientôt chacun put se convaincre que ce n'avait pas été sans un pressentiment particulier que Nothburge éprouva une douleur si profonde de la mort du comte et de sa pieuse épouse, et qu'elle versa tant de larmes à leur mémoire. Ottilie, devenue maîtresse du château, défendit sévèrement à Nothburge de s'entretenir encore avec les mendians, et il ne lui fut plus permis de donner aux nécessiteux ce qu'elle avait épargné sur sa bouche. On intima non moins sévèrement à ceux-ci de s'approcher du château. Mais comme il était impossible à Nothburge d'étouffer entièrement dans son cœur les sentimens qu'il nourrissait pour les malheureux, Ottilie conçut contre elle un si grand ressentiment, qu'elle finit par inspirer à son époux Henri, qui avait été absent pendant quelque temps, des préventions contre la bienfaisance

de Nothburge. Un jour il traversait les champs à cheval en se rendant au château, lorsqu'il rencontra au bas de l'escalier extérieur la charitable vierge, chargée d'un pesant fardeau de desserte qu'elle portait dans son tablier. Il s'approcha d'elle avec fureur et lui demanda ce qu'elle avait là. Elle lui avoua en tremblant que c'était une partie de sa nourriture qu'elle avait mise de côté. La tradition dit qu'elle fut obligée de lui ouvrir le tablier. Lorsqu'en y portant les yeux il ne crut voir que de menus copeaux, il prit sa déclaration pour une méchante raillerie et résolut aussitôt de la chasser du château. Sa femme, à qui il raconta le fait, confirma son soupçon, et Nothburge se vit forcée de quitter aussitôt le château. La pieuse et innocente vierge se tut, et ne prononça pas une parole de justification contre les injures avec lesquelles on la congédia. Elle partit en pleurant et se dirigea vers une vallée voisine appelée l'*Eben* ou *Ebene*, et située dans l'Innthal. Elle y prit du service comme servante, chez un paysan. Sa misérable habitation était voisine d'une petite église dédiée à S. Rupert, au-dessous de laquelle le mont Harterberg élève sa cime dans les nuages.

Nothburge s'attacha à cette solitaire habitation et aux travaux champêtres, dont elle était chargée. Elle s'attacha encore davantage à la chapelle, où elle épanchait son âme devant le Seigneur, aussi souvent qu'elle pouvait s'absenter, et elle n'oublia jamais de comprendre dans ses prières ses anciens maîtres du château de Rottenbourg, qu'elle pouvait apercevoir du lieu où elle se trouvait. Toutefois, il n'y avait pas long-temps qu'elle y était lorsqu'elle apprit que la comtesse Ottilie était atteinte d'une maladie très-grave. On lui permit de venir au château, et elle reçut de la comtesse, à qui son état de souffrance avait inspiré plus d'humilité, la permission d'approcher de son lit. Ottilie fut profondément émue de l'intérêt que Nothburge prenait à ses maux. Elle avoua à celle qu'elle avait injustement persécutée, qu'elle

était meilleure chrétienne que son ancienne maîtresse, qu'elle venait voir, avec tant de bonté, sur son lit de douleur. Nothburge chercha aussitôt à détourner la conversation et à la porter à la patience, à une confiance vive dans la miséricorde divine, ainsi qu'à un repentir sincère de ses péchés. Ottilie mourut en donnant des témoignages visibles de repentir et de sentimens chrétiens, après avoir vivement recommandé à son époux éploré le soutien des nécessiteux, et avoir ordonné plusieurs fondations pieuses.

La pieuse vierge étant retournée à son service champêtre, continua ses fervens exercices de dévotion, en s'abîmant de plus en plus dans la contemplation de Dieu et de son bon plaisir. Sa piété n'échappa pas aux autres habitans de la contrée; car toutes ses paroles et ses actions trahissaient visiblement tout ce qu'il y avait d'édifiant et de pur dans sa conduite. Un jour, dit son biographe, elle se trouvait le Samedi l'après-dînée dans les champs avec le paysan son maître, occupée à couper du blé. Lorsque la cloche annonça la solennité du lendemain, elle cessa de travailler. Cependant son maître désirait que la moisson de cette pièce de terre fût terminée encore ce jour-là. La pieuse servante le pria de pouvoir observer convenablement, comme il avait été stipulé dans leur accord, le repos aux veilles des Dimanches et des jours de fête (1). Mais le paysan insistant pour qu'elle continuât à travailler, elle s'écria en

(1) Ces heures de repos, qui précédaient les Dimanches et les jours de fête, et qui sont encore annoncées partout au son de la cloche, quoiqu'il n'y ait guères personne qui sache ce que cela signifie, étaient très-sévèrement observées encore au seizième siècle, et ceux qui, après le son de cette cloche, qui avait ordinairement lieu à deux heures de l'après-midi, étaient trouvés travaillant dans les champs, recevaient de fortes punitions correctionnelles. Cet usage prévalait non-seulement dans l'Eglise catholique, mais il fut strictement suivi plus tard par les protestans et étendu même à ce qu'on appelait *Hagelfoiertage* ou demi-fêtes.

levant les yeux au ciel et en tenant la faux à la main. « Si » la convention que j'ai faite au sujet de ce repos est juste » et louable, que cette faux en fasse foi. » Elle retira la main, et la faux demeura suspendue en l'air. Le paysan saisi d'étonnement et de terreur demanda pardon à la jeune fille et promit de ne plus forcer personne de travailler après le son de la cloche.

Tandis que la sainte servante habitait cette vallée silencieuse, Henri de Rottenbourg eut à supporter toutes sortes de calamités. Une guerre sanglante s'étant élevée entre Albert archiduc d'Autriche, d'une part, et de l'autre Othon, duc de Bavière et Conrad prince de Saltzbourg, Henri de Rottenbourg ainsi que plusieurs autres chevaliers, prit parti pour l'archiduc. Son frère Sigefroi se mit du côté du duc de Bavière; c'est pourquoi les biens de Henri ne furent pas épargnés, et ses châteaux de Rottenbourg, de Tratzberg, de Rettenberg et de Friedsberg furent entièrement détruits. Henri se vit presque réduit à la mendicité par son frère. Les habitans du pays attribuèrent tous ces malheurs aux mauvais traitemens que lui et son épouse Ottilie avaient fait éprouver à Nothburge, et aux pauvres dans sa personne. Henri persuadé, en réfléchissant sérieusement à sa position actuelle, que ces maux n'étaient qu'un châtiment de sa dureté et de son injustice, résolut de faire revenir sans délai cette Sainte dans son château, et avec elle la bénédiction du ciel et le bonheur. Il monta donc à cheval le lendemain et se rendit à la cabane du paysan. Il trouva la vierge travaillant dans les champs. Arrivé auprès d'elle il se jeta à ses pieds, la pria, avec une profonde émotion, de retourner avec lui au château et de lui pardonner ce qui s'était passé. Il s'engagea à faire désormais tous ses efforts pour se conformer au vœu que son père et sa mère avaient manifesté sur leur lit de mort, et la traiter comme sa sœur et sa meilleure amie. Il lui fit part en même temps, qu'il était

sur le point d'offrir sa main à la noble demoiselle Marguerite de Hoheneck. Nothburge touchée de ces discours s'empressa de faire lever Henri, et lui avoua, les larmes aux yeux, qu'elle avait toujours été attachée à lui et à sa maison; elle consentit donc aussitôt à l'accompagner au château. Tous ceux qui l'habitaient et tous les pauvres d'alentour, joyeux du retour de la sainte fille, étaient accourus au château. Et ils ne furent pas trompés dans leur attente; car Marguerite, la nouvelle épouse de Henri, était pour les pauvres une mère aussi tendre que Nothburge. La prospérité et la bénédiction du ciel revinrent visiblement dans cette maison. Marguerite donna plusieurs enfans à son époux. Lorsqu'en 1305 le prince Meinhard quitta les choses de ce monde, et que l'année suivante son fils Henri fut élu Roi de Bohème, il conféra au chevalier Henri de Rottenbourg la charge de burgrave du Tyrol, ainsi que la place de maître de la cour du Roi et de sénéchal de province sur l'Etsch.

Nothburge, toujours servante, et fidèle au service de Dieu, jouit alors de plusieurs années de bonheur. Elle se voua de plus en plus au Seigneur, qui lui donnait tant de témoignages de sa grâce et de sa miséricorde. Enfin elle tomba malade. Henri ne fut pas peu alarmé lorsqu'il apprit que la pieuse servante était atteinte d'une maladie grave. Il s'empressa de se rendre avec Marguerite, avec ses fils Henri, Guebhard et Nicolas, et ses filles Elisabeth et Jutta à son lit de douleur. Elle fit les exhortations les plus touchantes à ces enfans de son maître qui lui étaient si chers, et leur donna sa bénédiction. Munie des saints Sacremens des mourans, elle expira, en 1313, au milieu de saintes prières, le jour de l'Exaltation de la S^te Croix, à l'âge de quarante-huit ans. Henri fit conduire son corps à sa dernière demeure, dans une voiture traînée par des bœufs et accompagnée d'un prêtre du couvent du Mont-Saint-George, qui n'é-

tait pas éloigné. La tradition dit que la voiture traversa l'Inn, et que ce fleuve divisa ses eaux, pour donner à ces animaux un passage assuré. Ils passèrent par le village d'Innbach, montèrent, en cotoyant le Kasbach, jusqu'à l'église de Saint-Rupert, où ils firent entrer la voiture. Le corps de la Sainte fut inhumé à côté de l'autel. Henri fit aussi ériger une chapelle près du village d'Innbach, où la voiture s'était arrêtée. Elle existe encore, après avoir été plusieurs fois restaurée. Beaucoup de miracles s'opérèrent sur son tombeau, par son intercession. Au-dessus de sa sépulture, qui est marquée d'une table de marbre blanc, s'élève aujourd'hui une belle église. Le Saint-Siége a permis qu'elle fût honorée comme Sainte d'un culte public dans l'Eglise. Son corps, très-richement vêtu, est debout sur le maître-autel.

---

15 Septembre.

## S. NICÉTAS, MARTYR.

Tiré de ses actes, publiés par Surius, de Socrate, de Sozomène, etc. Voyez Stilting, t. V, *Sept.* p. 38.

L'AN 372.

SAINT SABAS et SAINT NICÉTAS sont les deux plus célèbres martyrs de la nation des Goths. L'Eglise honore le premier le 12 Avril. Les Grecs mettent le second dans la classe de ceux qu'ils appellent *Grands Martyrs*. Il naquit près des bords du Danube, et fut converti dans sa jeunesse par Théophile, qui était évêque des Scythes et des Goths, sous le règne de Constantin.

Lorsque Valens monta sur le trône impérial, en 364, la nation des Goths était gouvernée par deux Rois. Athanaric régnait sur ceux de l'Orient, et sa domination confinait à

l'empire romain du côté de la Thrace. C'était un prince barbare qui portait aux chrétiens une haine mortelle. En 370, il excita une persécution violente contre les fidèles de ses états (1). Il fit mettre une idole sur un chariot que l'on traînait dans tous les lieux où l'on soupçonnait qu'il y avait des chrétiens, et il ordonna de mettre à mort tous ceux qui refuseraient de l'adorer. Le supplice que l'on employait ordinairement contre les fidèles, était de les brûler dans leurs maisons ou dans les églises dans lesquelles ils s'assemblaient. Quelquefois on les massacrait au pied de l'autel. Nicétas tient un rang distingué parmi ceux qui sacrifièrent alors leur vie pour la défense de leur foi. Ce fut par le feu qu'il remporta la couronne du martyre (2). On transporta depuis son corps à Mopsueste, dans la Cilicie.

L'attente de la bienheureuse éternité, et la pensée des jugemens de Dieu, inspiraient aux Saints le courage dont ils avaient besoin pour triompher du démon et de la chair. Nous avons les mêmes ennemis à combattre, et nous n'avons point de trêve à espérer avec eux tant que nous serons sur la terre. Ils ne sont jamais plus redoutables, que lorsque paraissant cesser leurs assauts, ils nous invitent à une fausse confiance. La prière, la vigilance, la mortification, la fuite du danger : voilà les moyens que nous devons employer pour découvrir et éviter les piéges qu'ils nous tendent. En un mot, ne quittons jamais les armes, et soyons toujours prêts à repousser leurs assauts. Une fausse sécurité en a fait tomber plusieurs qui avaient résisté aux

---

(1) On voit par l'histoire que donne Ammien-Marcellin, l. 27, c. 5, de l'expédition de Valens contre Athanaric, que les états de celui-ci comprenaient la Moldavie, et probablement la Valachie et la Bessarabie.

(2) Stilting prouve, p. 39, que les Goths furent catholiques jusqu'en 376, qu'Ulphilas, leur évêque, embrassa l'arianisme, et pervertit une grande partie de la nation.

plus violentes persécutions. Nous ne passons point, il est vrai, par les mêmes épreuves que les martyrs ; mais le calme funeste dont nous parlons, n'en est pas moins à craindre pour nous, et nous y trouverons notre perte, si nous ne joignons le courage à la vigilance.

---

## S. NICOMÈDE, MARTYR A ROME.

### Vers l'an 90.

NICOMÈDE était un saint prêtre de Rome. Il fut arrêté durant la persécution de Domitien, à cause de son assiduité auprès des confesseurs, et de son zèle pour les martyrs, dont il enlevait les corps pour les enterrer. Sur le refus qu'il fit de sacrifier aux idoles, on l'assomma à coups de bâton, vers l'an 90. On voyait autrefois son tombeau sur la voie Nomentane. Ce Saint est nommé en ce jour, dans le sacramentaire de saint Grégoire-le-Grand, ainsi que dans les martyrologes de saint Jérôme, de Bède, etc.

Voyez les actes de saint Nérée et de saint Achillée.

---

## S. JEAN-LE-NAIN, ANACHORÈTE DE SCÉTÉ.

### Cinquième siècle.

JEAN, surnommé *Colobe* ou *le Nain*, parce qu'il était d'une très-petite taille, occupe un rang distingué parmi les anciens Pères des déserts d'Egypte. Il se retira avec un de ses frères dans celui de Scété, et s'étant mis sous la conduite d'un saint hermite, il travailla de toutes ses forces à se vaincre lui-même, pour ne suivre plus que les impressions de l'esprit de Jésus-Christ. Il employa tous les moyens

propres à lui faire remporter cette victoire, et sur-tout la mortification et l'humilité, qui sont le fondement de la vie spirituelle. Son directeur lui ordonna d'abord de planter dans un terrain sec le bâton qu'il tenait à sa main, et de l'arroser tous les jours jusqu'à ce qu'il produisît du fruit. Le disciple obéit avec simplicité, quoique la rivière qui pouvait lui fournir de l'eau fût à une grande distance. On rapporte qu'ayant fait pendant trois ans, sans dire un seul mot, ce qui lui avait été prescrit, le bâton prit racine, et produisit du fruit; et que le vieil hermite l'ayant cueilli, le porta à l'église, et dit aux frères : « Prenez et mangez le » fruit de l'obéissance (1). » On lit dans Sulpice-Sévère (2), que Posthumien, qui était en Egypte en 402, vit l'arbre dont il s'agit, couvert de feuilles.

Saint Jean avait coutume de dire que comme un homme qui voit venir à lui une bête féroce ou venimeuse, monte sur un arbre pour l'éviter, de même celui qui se voit assailli par de mauvaises pensées, doit s'élever à Dieu par une prière fervente, afin de se mettre à l'abri du danger. Etant encore novice dans l'état monastique, il trouvait tant de charmes dans la contemplation, qu'il dit à son frère : « Je voudrais vivre sans distractions, et ne pas penser plus » que les anges aux choses de la terre, afin d'être capable » de servir et de louer Dieu sans interruption. » Ayant parlé de la sorte, et laissé son manteau derrière lui, il s'enfonça dans le désert. Il revint au bout d'une semaine, et alla heurter à la porte de la cellule de son frère. Celui-ci lui demanda son nom; il lui répondit que c'était son frère Jean. « Cela ne peut être, répliqua l'autre; car mon frère » Jean est devenu un ange, et ne vit plus parmi les hom-

(1) Cotel. *Apoth. Patr. litt.* 1, *n.* 1, p. 468; Rosweide, *Vit. Patr.* l. 5, etc.

(2) Dial. 1, c. 19, p. 422.

» mes. » Le Saint demanda pardon de son erreur, reconnut que l'homme sur la terre ne peut acquérir la perfection dont il s'était formé l'idée ; que la contemplation et le travail des mains devaient se succéder mutuellement, et que cette vie est faite pour la pénitence et pour les épreuves. On l'entendait souvent répéter cette maxime : « Lorsqu'un » général veut prendre une ville, il commence le siége par » lui couper l'eau et les provisions ; de même si nous vou- » lons réduire nos passions et affaiblir notre ennemi do- » mestique, nous devons macérer la chair par la sobriété, » le jeûne et les autres pratiques de la mortification. »

Les traits que nous allons rapporter prouveront jusqu'à quel point il évitait toutes les occasions de danger. Un jour qu'il priait en faisant des nattes, il rencontra sur le chemin de Scété un voiturier qui le chargea d'injures. Il laissa là son ouvrage, et s'enfuit, de peur de perdre quelque chose de sa tranquillité. Une autre fois qu'il coupait le blé dans les champs, il se sauva en apprenant que deux des moissonneurs étaient en colère l'un contre l'autre. Allant un jour à l'église de Scété, il entendit deux personnes disputer ensemble, il retourna sur-le-champ à sa cellule, mais il fut quelque temps à se recueillir avant d'y entrer, afin de purifier, pour ainsi dire, ses oreilles, et de rétablir parfaitement dans son âme le calme dont elle avait besoin pour converser avec Dieu. Cette vigilance lui fit acquérir l'habitude de la douceur, de l'humilité et de la patience, au point que rien n'était plus capable de le troubler. Quelqu'un lui ayant dit qu'il avait le cœur plein de venin : « Cela est » vrai, répondit-il, et beaucoup plus vrai que vous ne » pensez. »

Il rapportait l'exemple suivant, pour faire sentir la nécessité de se vaincre soi-même. Un jeune homme priant un philosophe célèbre de l'admettre au nombre de ses disciples, celui-ci lui dit : « Allez d'abord aux carrières, et portez

» pendant trois ans les pierres à la rivière, avec les mal-» faiteurs condamnés aux mines. » Le jeune homme obéit, et revint quand le terme fut expiré. Le philosophe lui dit d'employer trois autres années à recevoir toutes sortes d'injures et d'affronts, sans faire aucune réponse, et de donner même de l'argent à ceux qui le traiteraient de la manière la plus outrageante. Le jeune homme obéit encore; et lorsqu'il se présenta, le philosophe lui dit qu'il pouvait aller à Athènes, et se faire initier dans les écoles où l'on enseignait la philosophie. Etant à la porte de cette ville, il y trouva un vieillard qui s'amusait à se moquer de ceux qui passaient par là. Loin de se mettre en colère contre lui, et de chercher à se justifier, il se félicitait en riant de se voir raillé de la manière la plus piquante. Et comme le vieillard lui en demandait la raison, il lui dit : « Il y a trois » ans que je donne de l'argent à ceux qui m'ont traité » comme vous faites, et comment ne rirais-je pas de ce » qu'il ne m'en coûte rien présentement pour être raillé de » vous? Allez, reprit le vieillard, allez aux écoles des phi-» losophes, vous méritez d'y être admis. » Le Saint, après avoir rapporté cette histoire, ajoutait : « Voilà la porte du ciel; » tous les fidèles serviteurs de Dieu y sont entrés par les » souffrances et les humiliations, supportées avec douceur » et avec patience. »

Il faisait la plus grande estime de ceux qui travaillaient avec zèle à la conversion des autres, et il se servait à ce sujet de la comparaison suivante : « Il est impossi-» ble de bâtir une maison, si l'on veut commencer par » le haut et finir par les fondemens. Tâchons donc de » gagner le cœur de nos frères, avant de chercher à leur » être utiles. »

Il répétait souvent cette maxime : « La sûreté d'un » moine consiste à garder toujours sa cellule, à veiller con-» stamment sur lui-même, à ne jamais perdre de vue la

» présence de Dieu. » On ne l'entendait point parler de nouvelles ni des choses du monde. Quelques personnes lui dirent un jour pour l'éprouver : « Nous devons remercier Dieu des » pluies abondantes qui sont tombées cette année. Les pal» miers ont bien poussé, et nos frères auront facilement » de quoi faire leurs nattes et leurs corbeilles. Il se con» tenta de leur répondre : De même quand le Saint-Es» prit fait tomber sa rosée sur les cœurs des serviteurs de » Dieu, ils reverdissent, pour ainsi dire ; ils se renouvel» lent, et poussent comme des feuilles dans la crainte du » Seigneur. » Cette réponse fit que l'on ne chercha plus à s'entretenir avec lui. Son esprit était tellement occupé de la contemplation, qu'ayant fait des nattes pour deux corbeilles, il les mettait quelquefois en une seule, sans s'en apercevoir ; souvent aussi il gâtait son ouvrage, oubliant ce qu'il faisait. On raconte de lui plusieurs histoires semblables sur ce sujet.

Saint Jean appelait l'humilité et la componction, les premières et les plus nécessaires de toutes les vertus. Il les possédait dans le plus haut degré. Sa ferveur enflammait ses discours, lorsqu'il parlait de Dieu. Un frère étant venu le voir pour l'entretenir quelques instans, le plaisir qu'ils goûtaient l'un et l'autre à s'occuper de Dieu, leur fit oublier le temps, et leur conversation dura jusqu'au lendemain matin. Lorsqu'ils aperçurent le jour, ils pensèrent à se séparer ; mais le Saint ayant fait quelques pas pour reconduire le frère, la conversation tomba sur le ciel et ils restèrent ensemble jusqu'à midi.

Le Saint ayant vu un moine rire dans une conférence, fondit en larmes et dit : « Quelle raison ce frère peut-il » avoir de rire, tandis que nous en avons tant de pleurer? »

Une jeune femme nommée Paésie, tomba dans la pauvreté, se relâcha peu à peu dans ses exercices, et finit par s'abandonner au désordre. Les moines de Scété prièrent

saint Jean de travailler à sa conversion. Il se rendit chez elle ; mais l'entrée de la maison lui fut refusée. Il insista long-temps, en disant à cette femme qu'elle ne se repentirait point de le laisser entrer. Ce qu'il demandait lui fut à la fin accordé. Lorsqu'il fut dans la maison, il dit à la coupable, avec sa douceur ordinaire : « Quelle raison » avez-vous de vous plaindre de Jésus, pour l'abandonner » ainsi et vous plonger dans un abîme si déplorable ? » Ces paroles touchèrent vivement la femme, qui voyant le Saint fondre en larmes, lui dit : « Pourquoi pleurez-vous » si amèrement ? Comment, répondit le Saint, pourrais- » je retenir mes larmes, tandis que je vois le démon maî- » tre de votre cœur ? La porte de la pénitence, reprit la » femme, m'est-elle encore ouverte ? » Jean lui ayant répondu que les trésors de la miséricorde divine sont inépuisables, elle lui dit de la conduire où il voudrait. Ils se lèvent l'un et l'autre, et partent en silence. La femme devenue pénitente, quitta sa maison sans donner aucun ordre, parce qu'elle renonçait au monde pour toujours, et qu'elle ne voulait plus penser qu'à son salut. Elle passa le reste de sa vie dans les austérités de la pénitence, et mourut quelque temps après dans le désert. Saint Jean apprit par révélation, que la ferveur de sa pénitence l'avait justifiée devant Dieu.

Notre Saint étant près de mourir, ses disciples le prièrent de leur laisser quelques maximes propres à les conduire à la perfection ; il leur dit en soupirant : « Je n'ai » jamais suivi ma propre volonté : je n'ai rien enseigné aux » autres, que je ne l'aie moi-même pratiqué le premier. » Il mourut vers le commencement du cinquième siècle. Il est nommé, sous le 17 Octobre, dans le calendrier des Cophtes.

Voyez Chastelain, sous ce jour ; Cotelier, *Apoth. Patr. litt.* I, *à* pag. 468, *ad* pag. 484 ; Rosweide, lib. 5 de ses *Vitæ Patrum*, traduites en latin par Pélage, diacre de Rome, qui fut élu Pape en 558 ; Tillemont, t. X, p. 427.

## S. ACHART ABBÉ DE JUMIÈGES.

### Vers l'an 687.

SAINT AÏCARD ou ACHART était fils d'Anschaire, un des premiers officiers de la cour du Roi Clotaire II. Sa mère se nommait Ermine, et sortait comme son père d'une des plus illustres familles du Poitou. Ils étaient l'un et l'autre encore plus recommandables par leur vertu que par leur naissance. Ermine sur-tout avait une dévotion tendre, et elle ne désirait rien tant que de voir marcher son fils sur les traces des Saints.

Il y avait alors à Poitiers deux écoles célèbres de sciences et de piété : le palais de l'évêque, et le monastère de Saint-Hilaire (1). On mit Achart dans la seconde, et il y resta jusqu'à l'âge de 16 ans, que son père l'en retira pour le présenter à la cour, et pour lui faciliter les moyens de s'avancer dans le monde. Ermine ne put penser sans frayeur aux dangers que l'innocence de son fils allait courir. Elle désirait au moins que les vues d'ambition n'influassent point sur le choix de l'état qu'il embrasserait, et que ce choix fût réglé par la volonté de Dieu. On fit venir le jeune Achart, pour lui faire déclarer ses dispositions à cet égard, Il s'expliqua d'une manière si précise sur le dessein qu'il avait de se consacrer à Dieu, que son père ne put lui refuser son consentement. Se voyant libre, il se retira dans l'abbaye de Jouïn. Cette maison, située à l'extrémité du Poitou, était fort célèbre par la sainteté des religieux qui l'habitaient. Achart y fit paraître une ferveur et un zèle

(1) C'est présentement une collégiale, dont les Rois de France étaient abbés.

pour la perfection qui ne se démentirent jamais. On assure même que Dieu employa des voies extraordinaires pour lui faire connaître plus spécialement sa volonté.

Ses parens, après sa retraite, fondèrent l'abbaye de Quinçay, environ à une lieue de Poitiers, et le mirent sous la conduite de saint Philbert, qui, pour se soustraire à la tyrannie d'Ebroïn, avait été obligé de quitter son abbaye de Jumièges, et de s'enfuir de la Neustrie, connue aujourd'hui sous le nom de Normandie. Le saint abbé peupla le nouveau monastère d'une colonie de fervens religieux qu'il avait fait venir de Jumièges. Il avait quelque temps auparavant peuplé de la même manière le monastère qu'il fonda dans l'île d'Her, et qu'on a depuis appelé Hermoutier ou Nermoutier. Il établit d'abord saint Achart abbé de Quinçay; mais se voyant dans l'impossibilité de retourner à Jumiéges, qu'il regardait comme la principale de ses fondations, il lui en donna le gouvernement, et garda celui de Quinçay pour lui.

Le monastère de Jumièges renfermait alors neuf cents religieux. Saint Achart sut entretenir parmi eux l'amour de la perfection et de l'étude (2). Il les exhortait sur-tout par ses exemples. Son assiduité à la prière, l'austérité de sa pénitence et son exactitude à observer tous les points de la règle, donnaient beaucoup de poids à ses discours et faisaient désirer de l'entendre. Il s'exprimait d'une manière si pathétique, que ses auditeurs étaient toujours persuadés. Dans ses derniers momens, il adressa ce discours à ses religieux : « Mes chers enfans, n'oubliez jamais les » avis que je vais vous donner, et qui sont comme le tes- » tament de votre père. Je vous conjure, au nom Jésus- » Christ, de vous aimer les uns les autres, et de ne laisser » dans vos cœurs aucune aigreur contre le prochain;

(2) D. Rivet, *Hist. litt. de la Fr.* t. III, p. 429, 439.

» cette aigreur ne peut s'accorder avec la parfaite charité, » qui est la marque distinctive des élus. Inutilement au- » riez-vous porté le joug de la pénitence et vieilli dans » les exercices de l'état monastique, si vous ne vous aimez » pas sincèrement les uns et les autres. Sans cet amour, le » martyre même ne peut vous rendre agréables à Dieu. » La charité fraternelle est l'âme d'une maison religieuse. » Lorsqu'il eut cessé de parler, il leva les mains et les yeux au ciel, et expira tranquillement le 15 Septembre, vers l'an 687. Il était dans la soixante-troisième année de son âge. Durant les incursions des Normands et des Danois, on transporta ses reliques à Hapres, prieuré situé entre Cambrai et Valenciennes, et qui dépendait de l'abbaye de Saint-Vaast.

Voyez la vie de saint Achart, écrite dans le dixième siècle, et donnée par Surius; une autre vie un peu plus ancienne, publiée par Mabillon, *Sæc.* 2, *Ben.* p. 953, et enfin une troisième vie que le P. Pinius, un des continuateurs de Bollandus, a donnée avec des notes, t. V, *Septembre.* p. 80.

---

## S. EVRE, SEPTIÈME ÉVÊQUE DE TOUL, EN LORRAINE.

### Cinquième siècle.

SAINT APER, vulgairement appelé *saint Evre,* florissait dans le cinquième siècle. Il était, selon Baronius et plusieurs autres auteurs, cet Aper qui fut un magistrat célèbre, qui renonça depuis au monde pour vivre dans la continence et dans les pratiques de la mortification, et auquel saint Paulin adressa trois lettres. Muratori met le saint évêque de Toul un peu plus tard. Quoi qu'il en soit, saint Evre était Français, et sortait d'une famille établie aux environs de Tours. Il succéda à Ursus sur le siége de Toul. Les vertus qui brillèrent principalement en lui furent l'es-

prit de prière et la charité pour les pauvres. Une église dont il jeta les fondemens dans un des faubourgs de Toul, portait son nom, avant la continuation de l'histoire de saint Grégoire de Tours, par Frédegaire, qui écrivait dans le huitième siècle. Elle appartient présentement à une célèbre abbaye de Bénédictins, et l'on y garde les reliques du saint évêque. Sainte Salaberge fit bâtir, en l'honneur de saint Evre, une église dans son monastère de Laon, en 626.

Voyez la vie anonyme du Saint, publiée par Martène, *Anecd.* t. II, p. 995; Calmet, *Hist de Lorraine*, t. I, p. 294, *et inter Instrum.* p. 83, *edit. de* 1728, et p. 121, *edit. de* 1745; Mammachi, *Orig. Chr.* t. II, p. 304.

---

## S^te^ EUTROPE OU S^te^ EUTROPIE, VEUVE EN AUVERGNE.

### Cinquième siècle.

Sainte Eutropie, issue d'une famille distinguée d'Auvergne, florissait du temps de saint Sidoine Apollinaire, dans le cinquième siècle. Après la mort de son mari, elle ne voulut plus vivre que pour Dieu, et se consacra sans réserve à la pratique de la pénitence et de toutes sortes de bonnes œuvres. Dieu l'éprouva par différentes tribulations, et sur-tout par la perte de son fils et de son petit-fils. Elle les supporta avec une grande patience, ainsi que la méchanceté des hommes, qui, par des procès injustes, tâchèrent de lui ravir son bien. Il ne faut point la confondre avec une autre Sainte du même nom, qui fut martyrisée à Reims sous les Huns, du temps d'Attila, et dont on célèbre la fête le 14 de Décembre avec celle de saint Nicaise.

Voyez saint Sidoine Apollinaire, *ep.* 2, l. 2, avec les notes de Savaron et du P. Sirmond.

## 16 Septembre.

### S. CORNEILLE, PAPE ET MARTYR.

Tiré d'Eusèbe, *Hist.* l. 6, c. 43; de saint Pacien, *ep.* 23; de saint Cyprien, *ep.* 52, *edit. Pamel.* 55, *edit. Oxon.; ad Antonianum, item ep.* 44, *etc. edit. Oxon.* Voyez Tillemont, Orsi, Berti, *Dissert. hist.* t. II, p. 167, et le *Liber Pontificalis quem emendavit et supplevit Joan. Pignolius, bibl. Vaticanæ perfectus alter,* Romæ, 1756, 3 v. in-4°.

L'AN 252.

Le saint Pape Fabien ayant reçu la couronne du martyre le 20 Janvier 250, le siége de Rome resta seize mois vacant, à cause de la violence de la persécution, qui ne permettait point aux fidèles de s'assembler pour donner un pasteur à l'Eglise. Telle était la fureur de Dèce, qu'il eût mieux aimé, selon saint Cyprien, souffrir un compétiteur dans l'empire, que de voir un évêque à Rome, On profita de l'absence de ce prince, qui était occupé à appaiser la révolte de Julius Valens, ou à repousser les Goths, pour procéder à l'élection du successeur de saint Fabien; et le choix du clergé et du peuple tomba sur Corneille, qui fut installé en 251. C'était, au rapport de saint Cyprien, un homme d'une conduite irréprochable, d'une pureté virginale, d'une humilité profonde; doux, modeste, amateur de la paix, et orné de toutes les vertus. Le même Père ajoute que Corneille n'était point parvenu tout à coup à la dignité épiscopale, mais qu'il avait passé par les différens ordres, et qu'il avait servi Dieu dans l'exercice des fonctions de chacun, comme les canons l'exigent. Il était prêtre de l'Eglise romaine, à la mort de son prédécesseur, et il fut principalement chargé de la conduite des affaires pendant la vacance du Saint-Siége. Il était bien éloigné de

désirer le souverain pontificat, puisqu'il fallut user en quelque sorte de violence pour le faire consentir à son élection. Voilà le caractère de ceux qui sont animés de l'esprit de Dieu : ils craignent les grandes places que la présomption ou l'amour-propre fait si souvent rechercher aux autres, qui par cela seul s'en montrent indignes. Corneille n'avait point dédaigné d'exercer successivement les fonctions de tous les ordres ; et en suivant ainsi l'esprit de l'Eglise, il avait mérité de recevoir les grâces nécessaires pour remplir dignement la place de premier pasteur. Il y avait à l'assemblée qui se tint pour son élection, seize évêques recommandables par leurs vertus, dont deux étaient Africains. Dès que la nouvelle du choix qui venait d'être fait, se fut répandue dans le monde chrétien, les évêques, selon la coutume, écrivirent à Corneille des lettres de congratulation et de communion. Telle était la situation des affaires de l'Eglise, lorsque le démon se servit de Novatien pour en troubler la paix.

Novatien, sectateur de la philosophie stoïcienne, s'était acquis beaucoup de réputation par son éloquence. Ayant été instruit de la religion chrétienne, il l'embrassa : mais il resta parmi les catéchumènes jusqu'à une maladie dangereuse, qui fit désespérer de sa vie. Ayant alors demandé le baptême, on le lui administra dans son lit par infusion, et non par immersion, comme cela se pratiquait ordinairement dans les premiers temps de l'Eglise. Quand il il fut rétabli, il ne reçut point *le sceau du Seigneur des mains de l'évêque*, c'est-à-dire, la confirmation. Ces défauts devaient, suivant l'ancienne discipline, l'exclure des saints ordres. Les *cliniques*, ou ceux qui avaient été baptisés dans le lit en temps de maladie, étaient regardés comme irréguliers, non pas que l'on doutât de la validité de leur baptême, mais parce qu'on supposait qu'il n'y avait qu'une négligence coupable, qui eût pu leur faire différer la ré-

ception du premier des sacremens, jusqu'au moment où ils s'étoient trouvés en danger de mort. Novatien avait reçu la prêtrise, malgré cette double irrégularité. Le feu de la persécution s'étant allumé, il se cacha dans sa maison; et comme on le pressait d'aller au secours des frères, il entrait en fureur, et disait qu'il cesserait de servir l'Eglise pour suivre une autre espèce de philosophie. Il donna depuis dans un rigorisme outré, pour s'attirer de la réputation, soutint que les pasteurs recevaient trop facilement ceux qui étaient tombés dans la persécution. A la faveur de ce zèle pharisaïque, il se fit un petit parti, et mit dans ses intérêts quelques confesseurs qui étaient dans les prisons de Rome. Un mauvais prêtre de Carthage, nommé Novat, lui aida beaucoup à grossir le nombre de ses partisans. Celui-ci avait fortement soutenu le diacre Félicissime dans son schisme contre saint Cyprien, lequel commença vers l'an 251. Craignant ensuite la sentence d'excommunication dont le saint évêque le menaçait, il s'enfuit à Rome, et s'y lia avec Novatien. S'il ne le détermina pas à rompre l'unité, il est au moins certain qu'il le fortifia beaucoup dans le schisme dont il fut l'auteur. L'esprit de cabale et d'ambition étaient les seuls mobiles de sa conduite. A Carthage, il avait taxé saint Cyprien d'une rigidité excessive à l'égard de ceux qui étaient tombés dans la persécution : à Rome, il changea de principes; et pour étayer son schisme, il condamna la discipline de l'Eglise, et la qualifia de relâchement contraire à la loi de l'Evangile.

Mais pour donner plus de jour à cette matière, nous observerons que les chrétiens qui, dans la persécution avaient offert de l'encens aux idoles, étaient appelés *sacrificati* ou *thurificati*. Ceux qui, par argent, obtenaient des officiers de l'Empereur des billets ou certificats, portant qu'ils avaient sacrifié, quoiqu'ils ne l'eussent pas fait, étaient appelés *thurificati libellatici*; leur crime consistait principalement en ce

qu'ils avaient donné le même scandale que les premiers. Lorsque ceux qui étaient tombés paraissaient véritablement repentans, on les recevait dans l'église, après les avoir fait passer par la pénitence publique, qui cependant était moins longue et moins rigoureuse pour les *libellatiques* que pour les apostats. Le terme de leur pénitence étant accompli, ou ayant été abrégé par l'indulgence que l'évêque accordait, on les admettait à la communion. S'il arrivait que quelqu'un d'entre eux tombât malade et fût en danger de mort avant qu'il eût accompli ce que la sévérité des canons prescrivait, on le réconciliait par l'absolution, et on lui administrait l'Eucharistie. Cette discipline était confirmée par plusieurs conciles tenus à Rome, en Afrique et en d'autres lieux. Novatien condamna cette pratique de l'Eglise. Il enseignait que ceux qui étaient tombés, ne devaient jamais être réconciliés par l'absolution, même à l'article de la mort. Il ne voulait cependant pas qu'on désespérât de leur salut; il fallait, disait-il, les abandonner à la miséricorde divine, les exhorter en particulier à implorer cette miséricorde, et les porter à espérer que le Seigneur aurait pitié d'eux au dernier jour. Peu de temps après, Novatien ajouta l'hérésie au schisme, en soutenant que l'Eglise n'avait point reçu le pouvoir d'absoudre les pécheurs du crime d'apostasie, quelque pénitence qu'ils en pussent faire. Ses sectateurs allèrent plus loin, ils mirent le meurtre et la fornication dans la même classe que l'apostasie, et condamnèrent les secondes noces (1). On leur donna le nom de novatiens et de cathares.

---

(1) Voyez sur les erreurs des novatiens, Bellarmin, l. 3, *de Eccles. milit.* c. 2; Juénin, *de Pœnit.* c. 1, p. 1; de Laubespine, *Observ. Eccl.*, l 2, c. 21; Orsi, *de criminum capitalium inter veteres Christianos absolutione*, p. 251; Mosheim, *Inst. Hist. Eccl.*, sect. 3, part. 2, § 14; le P. Alexandre, sect. 3, etc.

Novatien ayant séparé plusieurs personnes de la communion de Corneille, engagea trois évêques d'Italie, qu'il avait gagnés, à venir à Rome et à le sacrer évêque de cette ville. Un de ces évêques séduits, rentra peu de temps après dans le sein de l'Eglise, avoua sa faute, et fut admis par saint Corneille à la communion laïque; mais il resta déposé de sa dignité, ainsi que les deux autres prélats qui avaient participé à son crime, et leurs siéges furent donnés à de nouveaux pasteurs. Novatien, le premier antipape, fut reconnu pour évêque par les hérétiques. Ses erreurs l'ont fait appeler par saint Cyprien, « le déserteur » de l'Eglise, l'ennemi de toute tendresse, le vrai meur- » trier de la pénitence, le prédicateur de l'orgueil, le » corrupteur de la vérité, le détracteur de la charité (2). »

Saint Corneille fit assembler à Rome un concile qui fut composé de soixante évêques. On y confirma les anciens canons par lesquels il était ordonné d'admettre à la pénitence publique ceux qui étaient tombés, lorsqu'ils témoignaient de la douleur de leur crime, et de réduire au rang des laïques les évêques et les prêtres coupables d'apostasie. Novatien, ayant refusé de communiquer avec les pénitens dont il s'agit, fut excommunié. Les confesseurs Maximin, Urbain, Sidoine, Célérin et Moïse, que cet hérétique avait séduits, renoncèrent à l'erreur et au schisme. Ils furent redevables de leur conversion aux lettres de saint Cyprien, et à l'évidence de la vérité qu'on leur fit connaître. Saint Corneille les reçut à la communion, ce qui causa beaucoup de joie au peuple, comme nous l'apprenons d'une lettre du saint Pape à saint Cyprien (3), et d'un fragment de la dernière de ses quatre lettres à Fabius, évêque d'Antioche, lequel nous a été conservé par Eusèbe. Nous li-

(2) *Ep.* 57, *Pam.* 60; *Fello*, p. 172.
(3) *Inter Cyprian. ep.* 46, *Pam.* 49, *édit. Oxon.*

sons dans le même historien, qu'il y avait à Rome, du temps de saint Corneille, quarante-six prêtres, sept diacres, sept sous-diacres, quarante-deux acolytes, cinquante-deux exorcistes, lecteurs et portiers, et quinze cents veuves et autres pauvres que l'Eglise entretenait.

Saint Cyprien donne de grandes louanges au zèle et à la piété de saint Corneille, ainsi qu'au courage qu'il faisait paraître dans les temps les plus critiques pour les pasteurs. « Ne doit-on pas, dit-il, compter parmi les confesseurs et » les martyrs les plus illustres, celui qui se vit exposé si » long-temps à la fureur des ministres d'un tyran barba- » re ; qui courait continuellement les risques de perdre la » tête, d'être brûlé, d'être crucifié, d'être mis en pièces » par des tortures également cruelles et inouïes ; qui s'op- » posait à des édits redoutables, et qui, par le pouvoir » puissant de la foi, méprisait les supplices dont on le » menaçait ? Quoique la bonté de Dieu l'eût sauvé jusque- » là, il donna cependant des preuves suffisantes de son » amour et de sa fidélité, étant dans la disposition de » souffrir tous les tourmens imaginables, et de triompher » du tyran par son zèle (4). »

Corneille, qui par son courage méritait d'avoir une place parmi les martyrs, dans la persécution de Dèce, obtint la couronne peu de temps après. L'Empereur ayant été défait par les Goths dans la Thrace, et ayant péri dans une fondrière vers la fin de l'année 251, il fut remplacé par Gallus, son général, qui l'avait trahi. La paix que cette révolution procura à l'Eglise, ne fut pas de longue durée. La peste, qui fit sentir ses ravages dans l'empire, alarma le nouvel Empereur ; il crut ses dieux irrités, et s'imagina qu'il les appaiserait en répandant le sang des chrétiens. La plupart des écrivains ne regardent cette persécution que

---

(4) *Ep. 57, ad Antonian.*

comme une continuation de celle de Dèce; mais elle fut plus cruelle, Gallus faisant exécuter plus rigoureusement les édits portés par son prédécesseur. Corneille fut le premier chrétien qu'on arrêta dans la ville de Rome. Le courage avec lequel il confessa la foi, le fit exiler à *Centumcellæ*, qu'on appelle aujourd'hui Civita-Vecchia. Saint Cyprien n'eut pas plus tôt appris qu'il avait le bonheur de souffrir pour Jésus-Christ, qu'il lui écrivit pour l'en féliciter (5). Il prédit clairement dant cette lettre les combats qu'ils auraient l'un et l'autre à souffrir; il ajoute que Dieu, par une révélation spéciale, l'a averti du sort qui l'attendait, et qu'en conséquence il exhortait son peuple à se préparer à cette épreuve, par la vigilance, le jeûne et la prière. « Quel que soit, continue-t-il, celui de nous deux qui » sera le premier retiré de ce monde, que notre charité » nous porte à prier sans cesse le Seigneur pour nos frè» res et nos sœurs. »

Saint Corneille mourut le 14 Septembre 252, le même jour que saint Cyprien fut martyrisé six ans après. Ils sont nommés, tous deux ensemble sous le 16 du même mois, dans le martyrologe romain. On lit dans le calendrier de Libère, que le saint Pape, ayant été banni à *Centumcellæ*, s'endormit le 14 de Septembre. Saint Jérôme dit, dans sa vie de saint Cyprien, que Corneille fut ramené à Rome, où il souffrit la mort. On l'enterra d'abord dans le cimetière de Calixte. Le Pape Adrien Iᵉʳ mit depuis ses reliques dans l'église qu'il fit bâtir sous son invocation. Elles furent transportées à Compiègne, sous le règne de Charles, fils de Louis-le-Débonnaire, et elles s'y gardent avec beaucoup de vénération dans l'abbaye des Bénédictins, dite de *Saint-Corneille*. On en transféra une partie à Reims, puis à la collégiale de Rosnay en Flandre (6).

---

(5) *Ep.* 57, *Pam.* 60, *Fello.*

(6) Voyez Pamelius, *in sanct. Cyp.*; Le Mire, *in Fastis*, etc.

Saint Irénée, Origène et les autres Pères observent qu'il y avait peu d'hérétiques immolés pendant les persécutions, lesquelles tombaient seulement, ou du moins avec plus de cruauté, sur les catholiques. Cette différence venait, ou des persécuteurs, ou des hérétiques eux-mêmes qui avaient recours à des subterfuges pour sauver leurs vies. Saint Cyprien, dans sa dernière lettre au Pape Corneille (7), fait la même remarque par rapport aux novatiens, et attribue au démon la différence dont nous parlons : « Qui sont, » dit-il, les serviteurs de Dieu que le démon tourmente de » la sorte? Qui sont les chrétiens auxquels l'ante-christ » s'oppose de toutes ses forces? Le démon n'inquiète point » ceux dont il est déjà sûr ; il ne travaille point à vaincre » ceux qui sont en son pouvoir. L'ennemi de l'Église les » regarde comme ses esclaves, et ne les juge pas dignes » de son attention, parce qu'il les a déjà séduits et arra- » chés du centre de l'unité. Mais il emploie ses ruses et ses » stratagèmes contre ceux dans lesquels il voit que Jésus- » Christ habite. Quand bien même il arriverait que quel- » qu'un des hérétiques fut arrêté, il ne pourrait concevoir » aucune espérance de sa confession. C'est un principe » avoué, que quiconque souffre hors de l'Église, ne mé- » rite point la couronne de la foi, et qu'il est même tou- » jours sous l'anathème lancé contre ceux qui l'ont aban- » donnée. »

---

(7) *Ep.* 57 *aliàs* 60, *ad Corn.*

## S. CYPRIEN, ÉVÊQUE DE CARTHAGE, MARTYR.

Nous avons la vie de saint Cyprien, écrite par Pontius, qui était son diacre, et qui fut témoin oculaire de ses principales actions, ainsi que deux copies authentiques des extraits des actes proconsulaires de son martyre, et de deux interrogatoires dont il fut précédé. Nous avons sur-tout puisé dans les lettres du Saint. Voyez parmi les modernes, Tillemont, t. III; la vie du saint évêque, que D. Maran a mise à la tête de l'édition de ses ouvrages, qui avait été préparée par Baluze, et qui parut en 1726, par les soins du docte Bénédictin; les *Annales Cyprianici*, de Pearson, et les dissertations de Dodwell, qui sont dans l'édition des œuvres de ce Père, donnée à Oxford. Dom Maran a corrigé plusieurs fautes relatives au schisme de Novat, dans lesquelles étaient tombés Pearson, Tillemont et tous ceux qui avaient écrit avant lui. On peut voir encore la traduction française, et la vie de saint Cyprien, par Lombert, lesquelles furent imprimées en 1672, et réimprimées à Rouen en 1716. Cette traduction est estimée, et accompagnée de savantes remarques.

### L'AN 258.

Saint Cyprien, appelé par les Latins *Thascius Cyprianus*, eut pour père un des principaux sénateurs de Carthage. Après avoir fait de rapides progrès dans les belles-lettres et la philosophie, il étudia l'éloquence avec un égal succès, et fut fait professeur de rhétorique dans sa patrie. Cet emploi était anciennement très-honorable. Pendant tout ce temps-là, Cyprien vivait d'une manière convenable à son illustre naissance. Une suite nombreuse et l'éclat de tout son extérieur, annonçaient qui il était. Il dit dans son livre à Donat, qu'il avait vécu long-temps au milieu des faisceaux, qui étaient chez les Romains l'emblême de la souveraine magistrature : mais il déplore tout à la fois le malheur qu'il avait eu d'être l'esclave du vice et des habitudes criminelles. Il était déjà avancé en âge, lorsqu'il abandonna les superstitions du paganisme.

Il y avait à Carthage un saint prêtre nommé Cécilius. Cyprien se lia d'une étroite amitié avec lui. Frappé des discours qu'il lui entendait tenir sur l'excellence de la religion chrétienne, il commença à goûter les vérités divines et la sainteté de la morale évangélique. Mais son cœur était encore dominé par l'amour du monde et par la force des passions. Il décrit ainsi, dans son livre à Donat, les combats qu'il eut à soutenir avec lui-même. « J'étais dans les ténèbres : je flottais » sur la mer orageuse de ce monde, sans connaître la lu- » mière, et sans savoir où fixer mes pas. Je pensais à ce » que l'on me disait de la régénération, et je trouvais im- » praticable le moyen de salut proposé par la bonté divine. » Je ne pouvais concevoir comment un homme recevait » dans le baptême le principe d'une nouvelle vie, comment » il était possible qu'il cessât d'être ce qu'il était aupara- » vant, qu'il devînt un être nouveau, qu'en conservant le » même corps il se dépouillât du vieil homme pour être en- » tièrement renouvelé dans son intérieur. Comment, me » disais-je à moi-même, un tel changement peut-il s'opérer? » Comment quitter en un instant des habitudes invétérées » dans lesquelles j'ai vieilli? Comment un homme renon- » cera-t-il à ses premières inclinations, en restant toujours » au milieu des objets qui ont si long-temps et si puissam- » ment charmé ses sens? Ces inclinations et ces habitudes » dont je dois me dépouiller, me sont devenues naturelles, » et sont attachées à mon être de la manière la plus intime. » A-t-on des exemples d'un homme qui, après avoir vécu » dans l'abondance et les délices, se soit réformé au point » de devenir un modèle de tempérance et de frugalité? » Peut-on se réduire à ne porter que des vêtemens simples » et pauvres, quand on a toujours été couvert d'or et de » pierreries? Un homme qui a de vues de fortune, qui se » complaît en lui-même, qui se glorifie de paraître avec » les marques extérieures du pouvoir et de l'autorité,

» pourra-t-il jamais aimer l'obscurité d'une vie privée ?...
» C'est une espèce de nécessité de se laisser dominer par
» l'amour du vin, enfler par l'orgueil, enflammer par la
» colère, dévorer par la soif des richesses, séduire par
» l'ambition et tyranniser par la volupté, lorsqu'on a été
» long-temps esclave de ces différentes passions. Voilà ce
» que je me disais souvent à moi-même. Comme j'étais pro-
» fondément plongé dans de vieilles erreurs, auxquelles il
» me paraissait impossible de m'arracher, cette pensée de
» désespoir, jointe à la complaisance que j'avais pour mes
» inclinations vicieuses, ne faisait que leur donner une
» nouvelle force. Je m'embarrassais de plus en plus dans
» ma chaîne, qui m'était devenue si naturelle, que je la
» regardais comme une partie de moi-même. Mais aussitôt
» que les eaux du baptême eurent lavé les taches de mon
» âme, que mon cœur eut reçu la lumière de la céleste
» vérité, que l'esprit de Dieu fut descendu sur moi, et
» que par-là je fus devenu une nouvelle créature, mes
» difficultés s'évanouirent, mes doutes furent résolus, et
» mes anciennes ténèbres se dissipèrent. Ce que j'avais jugé
» difficile et impraticable, ne me parut plus tel; je fus con-
» vaincu que je pouvais faire et souffrir ce que j'avais cru
» auparavant au-dessus des forces de la nature. Je vis que
» le principe terrestre que je tenais de ma naissance, m'ex-
» posait au péché et à la mort, et que le nouveau principe
» que j'avais reçu de l'esprit de Dieu par la régénération,
» me donnait de nouvelles idées, de nouvelles inclinations,
» et me faisait diriger toutes mes pensées vers Dieu. » Il reconnaît que tous ces avantages sont en lui l'effet de la pure miséricorde de Dieu, et il en attribue toute la gloire à la grâce, qu'il faut, selon lui, demander avec ferveur et avec humilité, parce que sans elle nous ne pouvons ni vouloir, ni faire le bien.

Le saint prêtre Cécilius fut l'instrument dont Dieu se ser-

vît pour amener Cyprien à la connaissance de la vérité, et Cyprien le regarda toujours depuis comme son père et son ange tutélaire. Il joignit, par reconnaissance, son nom au sien, et se fit appeler *Thascius Cécilius Cyprianus.* Cécilius de son côté avait une grande confiance dans la vertu de son fils spirituel. Il lui recommanda en mourant, sa femme et ses enfans : car il avait été marié avant de recevoir la prêtrise. Cyprien, au rapport de Pontius, devint l'héritier de sa piété et de ses autres vertus. Le même auteur rapporte que le nouveau converti se mit à lire avec ardeur l'Écriture sainte, et qu'il se pénétra de toutes les maximes capables de contribuer au dessein qu'il avait de se rendre agréable à Dieu. Frappé des éloges que les divins oracles donnent à la continence et à la pureté il résolut de pratiquer ces vertus pour arriver plus facilement à la vraie perfection. Peu de temps après son baptême, il vendit ses biens, et distribua aux pauvres tout ce qu'il possédait. Par-là, dit Pontius, il gagna deux points d'une extrême importance : l'un de renoncer à toutes les vues mondaines, qui sont ordinairement si funestes aux intérêts de la piété ; l'autre, d'accomplir parfaitement la loi de la charité, que Dieu préfère à tous les sacrifices.

A la lecture des livres saints, Cyprien joignit celle des plus habiles commentateurs. Il aimait sur-tout les écrits de Tertullien, son compatriote ; il ne laissait passer presque aucun jour sans en lire quelque chose ; et lorsqu'il le demandait, il avait coutume de dire : « Apportez-moi mon » maître. » Mais quoiqu'il admirât la profondeur de son génie et l'étendue de ses connaissances, il se tenait pourtant sur ses gardes, pour ne pas tomber dans les mêmes fautes et les mêmes erreurs.

Cyprien menait une vie retirée et pénitente. Sa ferveur fut si grande après sa conversion, qu'il faisait chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu. On avait tant de véné-

ration pour lui, que, quoiqu'il ne fût encore que néophyte, le peuple demanda avec de vives instances qu'on l'élevât au sacerdoce. On crut que son mérite extraordinaire devait le dispenser de la règle qu'avait donnée saint Paul par rapport à l'ordination des néophytes, ou personnes nouvellement baptisées.

Il n'y avait point encore un an qu'il servait l'église de Carthage, en qualité de prêtre, que Donat, évêque de cette ville, mourut. Les grandes choses qu'il avait faites en si peu de temps, engagèrent le clergé et le peuple à le demander pour pasteur. Sur la nouvelle de ce qui se passait, l'humble serviteur de Jésus-Christ prit la fuite, ne se jugeant point assez fort pour porter un fardeau si pesant, et dans l'espérance qu'on choisirait un évêque parmi ceux qui avaient plus d'âge et d'expérience. Il s'expliqua sur cet article de la manière la plus forte. Mais plus il faisait d'efforts pour éviter l'épiscopat, plus on l'en jugeait digne. Une foule de peuple alla investir la maison où il était renfermé, pour l'empêcher de s'échapper. Voyant que sa fuite était impossible, il se montra à ceux qui l'attendaient avec impatience, flottant entre l'espérance et la crainte. On le vit paraître avec la plus grande joie ; et tous les évêques de la province ayant unanimement approuvé son élection, il fut sacré en 248 (1). Il y eut cependant cinq prêtres et quelques personnes du peuple qui se déclarèrent contre lui, alléguant qu'il était encore novice dans l'église. Cyprien leur donna tant de marques de bonté, que tout le monde en fut dans l'admiration. Il montra, dans l'exercice de ses fonctions, qu'il avait l'heureux talent d'allier la douceur et la charité avec le courage et la fermeté. On ne pouvait le regarder sans se sentir pénétré d'amour et de respect. On remarquait sur son visage je ne sais quoi de gai et de grave

(1) Pearson et Tillemont prouvent qu'il faut adopter cette date.

en même temps. Son habillement n'avait rien de trop éclatant ni de trop négligé. La tendresse qu'il avait pour les pauvres, n'étant encore que catéchumène, doit faire juger des soins qu'il prenait pour les assister dans leurs besoins.

La paix dont jouissait alors l'Eglise, ne fut pas de longue durée. L'Empereur Philippe ayant envoyé Dèce en Pannonie, pour y châtier les rebelles, celui-ci prit la pourpre. Le nouvel Empereur s'avança vers l'Italie, vainquit Philippe, qui fut tué à Vérone, et dont le fils éprouva le même sort à Rome, en 249. Il commença son règne par persécuter les chrétiens. Son édit arriva à Carthage au commencement de l'année 250. A peine eut-il été publié dans cette ville, que les idolâtres ameutés coururent danc la place, en criant confusément : « Cyprien aux lions! Cyprien aux » bêtes! » On le proscrivit sous le nom de Cécilius Cyprien, évêque des chrétiens, et il fut expressément défendu de rien cacher de ce qui lui appartenait. Sa conversion et son zèle l'avaient tellement rendu odieux aux infidèles, qu'au lieu de l'appeler *Cyprien*, ils l'appelaient *Coprien*, mot qui dans sa signification grecque renfermait une injure grossière. Le saint évêque, que l'on cherchait de toutes parts, consulta Dieu sur la conduite qu'il devait tenir. Il y avait bien des âmes faibles parmi les chrétiens de Carthage, comme on le vit par le grand nombre de ceux qui tombèrent peu après; et l'on ne peut douter que les ravages de l'ennemi n'eussent été encore plus funestes, si la Providence n'avait conservé Cyprien, afin que par l'activité de son zèle et par la force de son autorité, il pût maintenir la discipline, et réparer les pertes causées par la persécution. Ainsi, pour se mettre en état de servir son troupeau pendant l'orage qui allait tomber sur lui, il crut devoir suivre le conseil que donne le Seigneur, de fuir de ville en ville. Pontius rapporte dans sa vie, et le Saint as-

sure lui-même (2), qu'il ne prit ce parti qu'en conséquence d'une vision qu'il avait eue. Si le clergé de Rome parut le taxer d'avoir abandonné son troupeau, c'est qu'il ignorait et les motifs et les circonstances de sa fuite. Son séjour à Carthage n'aurait fait d'ailleurs qu'augmenter la fureur des païens.

Quoique absent de corps, il était toujours en esprit au milieu de ceux qui étaient confiés à ses soins. Il leur écrivait fréquemment pour les exhorter, les consoler, les reprendre, les animer. Il voulait qu'ils priassent continuellement. « Ce qui m'a engagé, dit-il (3), à vous recommander » principalement la prière, c'est un avertissement que j'ai » reçu dans une vision, pendant laquelle il m'a été dit : » demandez et vous recevrez. » Il les assurait que le relâchement dans lequel ils étaient tombés à l'occasion de la longue paix dont l'Eglise avait joui, leur avait attiré le fléau présent pour les forcer à rentrer en eux-mêmes et à se corriger ; qu'avant que l'orage éclatât Dieu l'avait découvert à une personne pieuse de Carthage, en lui montrant dans une vision l'ennemi sous la forme d'une espèce de gladiateur qui s'efforçait de détruire les fidèles, parce qu'ils n'étaient point sur leurs gardes (4). Il rapporte dans la même épître une autre révélation, où lui-même, *quoique le dernier des serviteurs de Dieu*, avait appris des choses concernant la fin de la persécution et le rétablissement de la paix dans l'Eglise (5). Durant son absence, il se fit remplacer par des vicaires, dont les uns étaient évêques, tels que Caldoine et Herculan, les autres prêtres, tels que Rogatien, Numidique et Tertulle. Il avait soin d'écrire aux

(2) *Ep.* 10, *ed. Pam.* p. 30.
(3) *Ep.* 11, *ed. Oxon.*
(4) S. Cypr. *ep.* 11, *edit. Oxon.* n. 3.
(5) *Ibid.* n. 7.

confesseurs dans les prisons, pour les animer à souffrir avec courage ; il les faisait visiter par les prêtres, qui successivement célébraient avec eux les divins mystères, et leur administraient chaque jour l'Eucharistie. Deux affaires qui eurent de grandes suites, donnèrent alors beaucoup d'exercice à son zèle : le schisme de Novat et de Félicissime, et la dispute qui s'éleva sur l'absolution de ceux qui étaient tombés durant la persécution.

Félicissime, homme turbulent, et membre du clergé de Carthage (6), s'était opposé, avec les cinq prêtres dont nous avons parlé, à l'élection et à l'ordination de saint Cyprien. Novat, prêtre de la même ville, devint ouvertement schismatique pendant la retraite de son évêque. C'était un homme d'un caractère inquiet, avare, présomptueux, amateur de la nouveauté, et dont la foi était suspecte. On l'accusait d'avoir pillé les veuves et les orphelins, d'avoir dissipé les revenus de l'Eglise, d'avoir laissé mourir de faim dans un village, son père qui était fort âgé, et de n'avoir pas même eu soin de lui rendre les derniers devoirs. Des accusations aussi graves, et dont la vérité était constatée, faisaient juger aux frères, qu'il méritait d'être déposé et d'être exclus de la communion des fidèles. Mais il fallait s'assembler pour cela, et la persécution ne permettait pas de le faire. Novat, pour prévenir la condamnation qui le menaçait, se sépara de son évêque, tâcha de gagner des partisans, et s'arrogea le droit d'ordonner diacre, Félicissime, homme qui lui ressemblait, et qui avait été convaincu de fraude et de vol. Ils attirèrent l'un et l'autre cinq prêtres dans leur schisme, et commencèrent à tenir leurs assemblées sur une montagne. Ils virent bientôt grossir leur parti par plusieurs de ceux qui étaient tombés, et même

---

(6) Selon Stolberg, *Geschichte der Religion Jesu*, t. IX, p. 96, il paraît qu'il était laïc. (*Note de l'édit. allem.*)

par quelques-uns des confesseurs, ceux-ci se détachant de leur évêque, sous prétexte qu'il traitait avec trop de sévérité ceux qui avaient eu la faiblesse de trahir leur religion devant les tribunaux. Novat, au contraire, recevait tous les apostats qui demandaient la communion de l'Eglise, sans leur imposer aucune pénitence canonique (7).

Saint Cyprien voyant que les remèdes employés jusqu'alors ne servaient qu'à rendre les schismatiques plus insolens, envoya une commission aux évêques et aux prêtres qui gouvernaient en sa place, pour qu'ils excommuniassent les principaux auteurs du schisme. Ses ordres furent fidèlement exécutés. Au commencement de l'année 251, il écrivit à son troupeau pour le prémunir contre le schisme, qu'il regarde comme plus dangereux que la persécution des païens. « Il » y a, dit-il, un Dieu, un Jésus-Christ, une chaire épis- » copale originairement fondée sur Pierre, par l'autorité » de Notre-Seigneur. On ne peut donc ériger un autre au- » tel, ni établir un autre sacerdoce. Tout ce qu'un homme, » quel qu'il soit, emporté par la fureur d'innover, établira » de contraire à la divine institution, est faux, profane, » sacrilége (8). » Novat et Novatien ayant excité à Rome un schisme contre le Pape Corneille, saint Cyprien écrivit son livre de *l'Unité de l'Eglise*, où il développe les mêmes principes qui seront à jamais la confusion et le désespoir de tous les schismatiques et de tous les hérétiques. Mais l'affaire de ceux qui étaient tombés dans la persécution, exerça le zèle du saint évêque beaucoup plus que n'avait fait le schisme.

La vertu qui a résisté aux plus cruelles persécutions, ne tient pas toujours contre le premier rayon de prospérité, dont les charmes sont aussi dangereux que séduisans. Aussi

---

(7) S. Cypr. *ep.* 34, *Pam.* 41, *Fello.*
(8) S. Cypr. *ep.* 43, *Fello;* 39, *Pam.*

voyons-nous que saint Cyprien se plaint en plusieurs endroits de ses ouvrages (9), que la paix dont avait joui l'Eglise (10), avait énervé plusieurs chrétiens, leur avait fait perdre l'esprit de leur vocation, et avait laissé recevoir parmi les fidèles plusieurs personnes qui n'étaient que faiblement pénétrées des maximes du christianisme. De là vint le relâchement dans la discipline et dans les mœurs. Dèce ayant allumé le feu de la persécution, ces chrétiens faibles manquèrent de courage. Les uns offrirent de l'encens aux idoles, et on les appela *lapsi* ou *tombés*. Les autres obtinrent par argent, des billets ou certificats qui portaient qu'ils avaient sacrifié, quoiqu'ils ne l'eussent pas fait, et on les nomma *libellatici*. Les uns et les autres n'étaient admis à la participation aux saints mystères, qu'après avoir passé plusieurs années par les épreuves d'une rigoureuse pénitence publique, que l'on prescrivait pour des crimes bien moins griefs que l'apostasie, comme on le voit par l'épître canonique de saint Grégoire Thaumaturge, qui fut écrite vers ce temps-là. Ceux qui, durant le cours de leur pénitence, se trouvaient en danger de mort, recevaient l'absolution; mais s'ils revenaient en santé, ils étaient obligés d'achever leur cours d'épreuves, quant aux austérités qui leur avaient été prescrites. On donnait le nom d'*indulgences* à la rélaxation de

---

(9) *L. de Unit. Eccl.* n. 20; *ep.* 8, *ed. Pam.*, p. 23; *ep.* 11, *ed. Oxon.*; *Tr. de lapsis*, n. 4.

(10) L'Église avait joui d'une espèce de calme depuis la mort de Sévère, arrivée en 211, jusqu'à celle de Philippe, qui arriva en 249, et sur-tout durant les cinq années que dura le règne du second de ses princes. Cette paix ne fut troublée pendant cet intervalle que par les émotions populaires qui armèrent les magistrats contre les chrétiens en certains endroits, et par la sixième persécution générale qui fut excitée en 335, après la mort d'Alexandre et de Mammée, et qui dura les trois années du règne de l'usurpateur Maximin, dont les historiens font le plus hideux portrait, et que Capitolin appelle la bête féroce *la plus cruelle qu'il y eût sur la terre*..

ces pénitences ; et cette rélaxation avait lieu en certaines occasions extraordinaires, comme quand les coupables faisaient paraître une ferveur peu commune. On en trouve plusieurs exemples dans l'antiquité ecclésiastique. On accordait aussi l'indulgence lorsqu'une persécution violente menaçait l'Eglise, et nous voyons que saint Cyprien ordonna en 252, à l'occasion des édits de Gallus, « que l'on ad-
» mettrait à la communion tous les pénitens qui paraîtraient
» disposés à entrer de nouveau dans la lice, à affronter les
» dangers, et à combattre généreusement pour le nom du
» Seigneur et pour leur salut. Il est, dit-il, nécessaire de
» réunir dans le camp de Jésus-Christ tous ceux des soldats
» qui désirent prendre les armes, et qui brûlent d'ardeur
» pour attaquer l'ennemi..... Tant que nous avons eu la
» paix, nous avons éprouvé les pénitens par la mortifica-
» tion, en sorte cependant que nous avons usé d'indul-
» gence à leur égard dans les cas de maladie et de danger.
» Aujourd'hui les vivans n'ont pas moins besoin de la com-
» munion, que n'en avaient les morts, et les en priver,
» ce serait laisser sans défense ceux que nous encourageons
» au combat. Mais nous aimons mieux les fortifier par le
» corps et le sang de Jésus-Christ. Le propre de l'Eucharistie
» est de servir de défense à ceux qui y participent. Refuse-
» rions-nous aux âmes dont le salut nous touche si vivement,
» l'armure du banquet du Seigneur ? Comment seront-ils
» capables de souffrir pour Jésus-Christ, si nous les privons
» de son sang ? Comment pourront-ils boire la coupe du
» martyre, si nous ne leur permettons point de participer
» à la coupe du Seigneur (11) ? »

Il était ordinaire aussi d'accorder des indulgences aux pénitens qui présentaient des billets ou des martyrs que l'on menait au supplice, ou des confesseurs emprisonnés pour

---

(11) S. Cypr. *ep.* 57, *ed. Oxon.* 54, *edit. Pam.*

la foi ; billets qui sollicitaient leur grâce, et auxquels le clergé avait souvent égard, après les avoir toutefois examinés. Cette pratique s'observait en différens endroits, notamment en Afrique (12), en Egypte (13), et en Asie (14). Du temps de saint Cyprien, le nombre des billets dont il s'agit était devenu si considérable en Afrique, qu'il en résultait un grand abus. Les termes absolus dans lesquels ils étaient conçus, et qui excluaient l'examen, les rendaient préjudiciables aux âmes, et causaient du relâchement dans la discipline de la pénitence canonique. Saint Cyprien ayant été informé de cet abus, le condamna par trois lettres qu'il écrivit, au mois de Juin de l'année 250, l'une aux martyrs et aux confesseurs, l'autre aux prêtres et aux diacres, et la troisième au peuple. Dans la première (15), il témoigne sa surprise aux confesseurs de ce que, faute de bien savoir les règles de l'Evangile, « ils ont par leur recommandation engagé quelques prêtres à faire des oblations pour ceux qui étaient tombés (16), à les recevoir à la participation de l'Eucharistie, et conséquemment à les mettre dans le cas de profaner le corps du Seigneur..... Et ce qu'il y a de plus funeste, continue-t-il, ils ont admis ces pécheurs avant qu'ils eussent subi l'épreuve de la pénitence canonique, avant qu'ils eussent confessé leur horrible péché, avant que l'évêque et le clergé leur eussent imposé les mains en signe de pénitence.... De tels prêtres, au lieu d'être utiles au troupeau, en deviennent les meurtriers. En effet, une condescendance cruelle devient un piége : on ne relève point par-là ceux qui sont tombés ; on ne

(12) Tertul. *de Pudicit.* c. 22.

(13) S. Denys d'Alexandrie, *ap. Euseb.* l. 4, c. 42.

(14) Voyez les actes de saint Pione.

(15) *Ep.* 16.

(16) Tous ceux qui communiaient à la messe étaient admis par le prêtre à faire leur oblation au commencement du sacrifice.

» fait que les enfoncer de plus en plus dans l'abîme. Je vous
» conjure, oui, ajoute-t-il, je vous conjure de la manière
» la plus pressante, de vous rappeler les exemples de vos
» prédécesseurs, et de considérer avec quel discernement
» ces sortes de grâces étaient accordées par les martyrs qui
» ont glorifié Jésus-Christ avant vous. Pesez la justice des
» demandes que vous me faites... Encore une fois, je vous
» en conjure, examinez les personnes pour lesquelles vous
» vous intéressez; informez-vous des circonstances où elles
» se trouvent, et assurez-vous si leurs dispositions peuvent
» suppléer en elles à ce qui manque à une pleine et entière
» satisfaction. »

Le Saint, dans sa lettre aux prêtres (17), les reprend avec d'autant plus de sévérité, que quelques-uns d'entre eux ( qu'il menace de suspendre de la célébration des divins mystères ) avaient oublié les règles de l'Evangile et le rang qu'ils occupaient dans l'Eglise, au point d'admettre précipitamment à la communion les pénitens publics, sur la simple présentation des billets des confesseurs. « Quoi qu'ils
» n'aient, dit-il, ni accompli leur pénitence, ni fait l'hum-
» ble aveu de leur péché, ni reçu l'imposition des mains
» de l'évêque et du clergé, l'Eucharistie leur a été admi-
» nistrée, au mépris de l'Ecriture, qui dit : *Quiconque man-*
» *gera et boira indignement, sera coupable du corps et du*
» *sang du Seigneur* (18). » En se servant du mot d'*exomologèse*, il ne le prend point pour toute la pénitence, comme Tertullien, mais pour une partie; c'est-à-dire, suivant la signification du mot grec, pour une confession secrète ou publique que l'on faisait après avoir achevé la pénitence, et avant d'être réconcilié par l'imposition des mains (19).

---

(17) *Ep.* 17.
(18) 1 Cor. XI, 37.
(19) Voyez Fleury, l. 6, n. 41; de Laubespine, *Observ. Eccl.*, *observ.* 20, l. 1, p. 94, et Baronius, *ad an.* 253, n. 60.

Dans sa lettre au peuple, le saint évêque lui recommande de donner de sages avis aux confesseurs, et de les engager à renfermer leur condescendance dans les bornes prescrites par l'Evangile (20). Il permet cependant que l'on accorde une dispense dans les cas de maladie ou de danger, et que l'on réconcilie alors, sur les billets des martyrs, « lorsque les pénitens ont fait une humble confession de » leurs péchés devant un prêtre, ou bien, s'il ne s'en » trouvait pas et que le danger augmentât, devant un » diacre (21), et que l'un ou l'autre leur a imposé les mains » pour la pénitence. »

Lucien et quelques autres confesseurs de Carthage, écrivirent à saint Cyprien une lettre fort impérieuse sur ce sujet (22) ; mais le saint évêque ne se relâcha point, et défendit fortement le point de discipline qui était attaqué (23). Il écrivit sur cette affaire au clergé de Rome, dont le siége était alors vacant, et il en reçut une réponse où la doctrine qu'il soutenait par rapport à la pénitence canonique, était approuvée de la manière la plus formelle (24). « A Dieu » ne plaise, y est-il dit, que l'Eglise romaine porte la fa- » cilité et le mépris des intérêts de la religion, au point » d'approuver le relâchement de la sainte rigueur de sa dis- » cipline... Le remède trop tôt appliqué à ceux qui sont

---

(20) *Ep.* 17, *édit Oxon.*

(21) Morin, Ceillier et plusieurs autres infèrent de ce passage, qu'en cas de besoin les diacres avaient le pouvoir d'excommunier et de reconcilier. Mais Fleury (*Hist. eccl.* t. II, l. 6, § 43, p. 299, *edit. lat.*) n'entend par là qu'une cérémonie à observer par le diacre. Charles Blascus, dans une dissertation particulière, traduite en latin par le savant Dr. Binterim (Mayence 1822), a prouvé nettement, que jamais les diacres n'ont donné l'absolution sacramentelle, et a expliqué en même temps avec profondeur le texte dont il s'agit. (*Note de l'édit. allem.*)

(22) *Inter. Cyprianicas, ep.* 23, *edit. Oxon.*

(23) *Ep.* 26.

(24) *Ep.* 30; *inter Cyprianic. ed. Oxon.*

» tombés, ne peut leur être utile. Une compassion mal en-
» tendue envenimerait la plaie qu'ils ont reçue par leur
» crime, et leur deviendrait très-funeste, en les privant des
» avantages que leur offre une vraie pénitence. Comment
» est-il possible que la grâce médicinale du pardon ait son
» effet, si celui qui en est le dispensateur se prête à augmen-
» ter le danger, en abrégeant le temps des épreuves pro-
» pres à l'écarter? S'il se contente de pallier le mal, au lieu
» d'attendre le temps favorable pour l'application de ses
» remèdes, et d'user d'une sage lenteur pour fermer plus
» sûrement la plaie : cela s'appelle, pour parler sans figu-
» re, *tuer* le malade, et non pas le *guérir*... A la bonne
» heure, que les pénitens frappent à la porte de l'église;
» mais ils ne doivent pas employer la violence pour se la
» faire ouvrir..... Que leurs larmes et leurs soupirs, pro-
» venant du fond de leurs cœurs, plaident leur cause, et
» expriment la douleur et la confusion qu'ils ressentent de
» leur péché. S'ils avaient cette douleur, et s'ils désiraient
» que les plaies profondes et dangereuses de leurs conscien-
» ces fussent pansées par un médecin habile, leur requête
» serait accompagnée d'une honte salutaire. Qu'ils deman-
» dent, mais conformément aux règles de l'Evangile, avec
» modestie et humilité... On doit considérer la miséricorde
» de Dieu; mais il faut se souvenir aussi de sa justice....
» S'il y a un paradis, il y a aussi un enfer. » Les confes-
seurs de Rome écrivirent encore à ceux d'Afrique; et leur
lettre, qui n'existe plus contribua beaucoup à maintenir la
discipline.

Saint Cyprien, parlant des prêtres qui recevaient à la
communion ceux qui étaient tombés, veut qu'on les prive
de ce qu'on leur donnait tous les mois (25). On divisait
alors en quatre parts les revenus du clergé, qui étaient prin-

(25) S. Cypr. *ep.* 34, *edit. Oxon.*

cipalement composés des oblations des fidèles. Ces quatre parts, qui se faisaient chaque mois, étaient destinées, l'une pour l'évêque, et l'autre pour le clergé; en sorte que l'évêque seul avait autant que tout son clergé ensemble. Les deux autres parts étaient employées au soulagement des pauvres et à l'entretien de l'église (26).

Le clergé de Rome écrivit une seconde lettre à saint Cyprien sur le même sujet. Il lui mandait qu'il espérait que ceux qui étaient tombés, renonceraient avec le temps à leur impatience, et qu'ils se féliciteraient enfin du sage délai dont on avait usé à leur égard, dans la vue de remédier plus efficacement à leurs maux (27). Novat et Félicissime soutenaient la cause de ceux qui étaient tombés et ils se déclarèrent en faveur des prêtres et des confesseurs qui s'étaient révoltés contre leur évêque. Mais Novat se retira à Rome au commencement de l'année 251. Au mois de Juin de la même année, saint Corneille fut élu Pape, et saint Cyprien lui écrivit pour le féliciter sur son élection. Ils se réunirent ensemble contre le schisme qui troublait l'Eglise tant à Rome qu'en Afrique.

Cette province ayant changé de proconsul à la fin de l'année 250, la persécution avait diminué considérablement à Carthage. Au mois de Novembre de l'année suivante, l'Empereur Déce périt avec son fils, par la trahison du général Gallus, en combattant contre les Carpes, nation scythe, près d'Abrutum dans la Mysie. Cet événement laissa respirer les fidèles. Saint Cyprien était retourné à Carthage, dès le mois d'Avril. Il dit en parlant de son exil, qu'il fut de deux ans, ce qui ne doit pas s'entendre à la rigueur, puisqu'il paraît n'avoir été absent qu'environ quatorze mois.

---

(26) S. Cypr. *ep.* 5 et 39. Voyez Fell. *Not. ibid.*, et Bingham, *Orig. Eccles.*

(27) *Inter Cyprian. ep.* 36, *edit Oxon.*

Peu de temps après son retour, il tint à Carthage un concile nombreux, dans lequel les schismatiques furent condamnés. On y ordonna aussi que ceux qui étaient tombés dans la persécution, acheveraient le cours de leur pénitence. Mais dans un second concile, qui se tint à Carthage l'année suivante, peu de temps après Pâques, ils obtinrent une indulgence plénière, à l'occasion de la persécution de Gallus, qui menaçait l'Eglise, comme nous l'avons déjà remarqué. On pense que ce fut durant la tenue du premier des conciles dont nous venons de parler, que le saint évêque écrivit son traité de *Lapsis* ( ou *de ceux qui étaient tombés* ), et qu'il le publia peu de temps après qu'il fut revenu à Carthage.

Les visions continuèrent d'être fort fréquentes dans l'Eglise (28). Saint Cyprien en rapporte plusieurs dont il dit que Dieu le favorisa, ainsi que d'autres personnes. Il assure que ce fut par un ordre du Ciel qu'il s'enfuit et se cacha lorsqu'il fut proscrit sous le règne de Dèce. On lit dans sa vie par Pontius, que la crainte seule d'offenser Dieu, l'engagea à suivre l'ordre qu'il avait reçu, plutôt qu'à chercher la couronne du martyre, contre la volonté de celui auquel il était parfaitement soumis en toutes choses. La Providence, suivant le même auteur, lui conserva la vie, pour empêcher la dispersion totale de son troupeau, et pour maintenir la sévérité de la pénitence, qui reçut de si dangereuses atteintes des persécutions des païens et du relâchement de ceux qui étaient tombés. Les circonstances

---

(28) C'est ce que prouve le savant Dodwel, *Diss. Cypr.* 4, en montrant que l'esprit prophétique anima presque tous les écrivains qui parurent depuis le temps des apôtres jusqu'à celui dont il s'agit ; il tire principalement ses preuves des ouvrages d'Hermas, de saint Clément de Rome, de saint Ignace, de saint Polycarpe, de saint Quadrat, de saint Justin, de Méliton, de Tertullien, d'Origène, de saint Denys d'Alexandrie, etc.

où se trouvait alors l'Eglise suffiraient seules pour empêcher qu'on ne rejetât les visions, quand bien même on ne saurait point que le pouvoir des miracles n'avait point cessé. Saint Cyprien rapporte plusieurs de ces visions dans sa lettre à ses prêtres et à ses diacres (29). Dans l'une, il entendit une voix qui lui disait : *Demandez, et vous recevrez*. « Dans la même vision, dit-il, mon peuple se mit » à demander pour certaines personnes; mais ils ne pou- » vaient tous s'accorder dans l'objet de leurs demandes; » ce qui déplaisait extrêmement à celui qui avait dit : » *Demandez, et vous recevrez*, parce qu'il est écrit : Dieu » a fait les hommes pour n'avoir qu'une seule âme dans » la même maison (30). » Dans une autre vision, il lui fut montré que la persécution approchait de sa fin. « Dieu, » dit-il, par son infinie miséricorde, a fait donner cet » avertissement au dernier de ses serviteurs, qui s'est rendu » coupable d'un grand nombre de péchés, et qui est très- » indigne d'une pareille grâce : *Dites-lui d'être tranquille;* » *le temps marqué pour la paix est sur le point d'arriver.* » *Le délai ne vient que de ce qu'il y a encore quelques* » *fidèles à éprouver*. Nous avons aussi un commandement » céleste touchant la sobriété dans le boire et le manger, » afin que la vigueur de nos âmes ne soit point énervée » par les charmes de la sensualité, et qu'étant affranchis » du poids de la satiété, nous soyons plus en état de va- » quer à la prière avec ferveur. »

Cette lettre fut écrite (31) en 250, et conséquemment dans un temps où il n'y avait aucune apparence pour le retour de la paix. Les deux Dèce étant partis de Rome peu de temps après, pour l'expédition dont nous avons

---

(29) *Ep.* 11, *édit. Oxon.* 8, *Pam.*
(30) Ps. LXVII, 6.
(31) Voy. l'éditeur anglais.

parlé, le feu de la persécution ne se ralentit point, et il ne s'éteignit qu'à leur mort, à laquelle on ne s'attendait point. L'événement prouva que saint Cyprien n'était ni un enthousiaste, ni un imposteur, lorsqu'il comptait avec assurance sur les visions qui lui étaient envoyées, et principalement sur celles qui avaient pour objet la paix de l'Eglise. « Animons-nous les uns les autres, disait-il en parlant » de ces dernières (32), et faisons tous nos efforts pour » nous perfectionner dans la vertu : afin que quand le » Seigneur aura effectué la promesse qu'il a faite de ren- » dre la paix à l'Eglise, nous puissions y retourner comme » des hommes nouveaux. »

Ceux qui étaient tombés ayant écrit à saint Cyprien, pour lui demander avec autant de modestie que d'humilité la pénitence et la réconciliation, le saint évêque loua leur conduite comme régulière et chrétienne, et dit qu'il avait appris par révélation qu'elle était trés-agréable à Dieu (33). Il parle ailleurs (34) de plusieurs autres révélations dont il fut favorisé. Elles lui servirent souvent de règle de conduite dans le choix des ministres de l'Eglise, et dans diverses autres circonstances. Il apprit aussi par la même voie que Gallus allait devenir persécuteur, et il en écrivit de la manière suivante au Pape Corneille : « Une » tempête nous menace, et un ennemi furieux va se dé- » clarer contre nous. Le choc sera bien plus terrible qu'il » ne l'a été dernièrement ( sous Dèce ). Cet événement nous » a été précédemment révélé, et la Providence divine, » pleine de miséricorde, nous le rappelle souvent. Nous » espérons, du secours et de la bonté de Dieu, qu'après » avoir prédit la guerre à ses soldats en temps de paix, il

(32) *Ep.* 13, *ed. Oxon.* n. 4.
(33) *Ep.* 33, *ed. Oxon.*
(34) *Ep.* 7, 39, 63, etc.

» les couronnera de la victoire lorsqu'ils seront engagés » dans le combat (35). » Ce fut sur-tout d'après ces révélations que saint Cyprien admit à la réconciliation et à la communion ceux qui pour leur apostasie étaient en pénitence.

Nous avons dit, dans la vie de saint Corneille, que ce saint Pape ayant confessé généreusement la foi à Rome, au commencement de la persécution de Gallus, il fut exilé à Centumcelles, aujourd'hui Civita-Vecchia. Saint Cyprien le félicita du bonheur qu'il avait de souffrir pour Jésus-Christ, et il lui prédit dans sa lettre qu'ils auraient bientôt l'un et l'autre la gloire de remporter la couronne du martyre. « Puisqu'il a plu à Dieu, dit-il (36), de m'avertir du » sort qui nous attend, je ne cesse d'exhorter mon peu- » ple à se préparer à cette épreuve, et à se joindre à moi » dans la pratique continuelle des veilles, du jeûne et de » la prière. Crions vers Dieu, pour détourner sa colère; » voilà notre armure céleste, qui nous rendra capables » de combattre avec courage. Rappelons-nous l'un à l'au- » tre ce temps de danger et de détresse.... Que celui de » nous que le Seigneur enlèvera le premier de ce monde, » continue d'aimer ses frères dans le ciel, et qu'il ne cesse » d'offrir des prières pour eux. »

Ces deux grands Saints vivaient dans l'union la plus étroite. Nous avons huit lettres de saint Cyprien à saint Corneille, outre une épître synodale; et il paraît en les lisant qu'il lui en écrivit plusieurs autres. Après le martyre du saint Pape, arrivé le 14 Septembre 252, saint Cyprien adressa une lettre de félicitation à saint Luce, son successeur. Celui-ci n'eut pas plus tôt été élu, qu'on le bannit. On le rappela de son exil; mais il mourut le 4 de Mars, environ cinq mois après son élection.

---

(35) *Ep.* 57, *ad Cornel. ed. Oxon.*

(36) *Ep.* 60, *ed. Oxon*, 58 *Pam.*

La peste, qui fit sentir ses ravages en Ethiopie, sous le règne de Dèce, gagna successivement les autres provinces de l'empire, et dépeupla sur-tout l'Afrique. Sa violence s'accrut encore sous Gallus; elle enleva depuis la plus grande partie de l'armée de Valérien en Perse, et parut encore plus destructive sous le règne de Gallien. On dit qu'elle n'avait point encore cessé en 270, sous l'Empereur Claude; mais il est certain qu'elle fut principalement redoutable depuis l'an 250 jusqu'à l'an 262 (37). Saint Cyprien donne la description de ce fléau, qui commença par causer une grande faiblesse, accompagnée d'évacuations excessives et d'inflammation au larynx et aux parties voisines. Ces symptômes étaient suivis d'une chaleur d'entrailles, de douleurs d'estomac, de convulsions, de vomissemens violens, d'une rougeur enflammée dans les yeux, d'une espèce de gangrène dans les membres, qui obligeaient à les couper, d'un affaissement général qui rendait presque tout le corps incapable de mouvement, d'un affaiblissement considérable dans les organes de l'ouïe et de la vue (38). Cette cruelle maladie faisait tous les jours périr beaucoup de monde, et précipitait dans le tombeau des familles entières (39). La consternation était générale; chacun ne pensait qu'à soi, et à se garantir de la contagion par la fuite. Les païens abandonnaient leurs meilleurs amis; ils mettaient les malades dehors de leurs maisons, comme s'ils eussent pu par-là chasser la mort. Les rues étaient remplies de moribonds qui imploraient le secours des passans. On en voyait plusieurs qui profitaient de cette affreuse circonstance pour piller leurs frères.

Cependant saint Cyprien assembla les chrétiens de Car-

---

(37) Voyez Tillemont, *Vie de S. Cyprien*, *art.* 33.
(38) S. Cypr l. *de Mortal.* n. 9.
(39) Pontius, *in Vitâ Cypriani*, n. 9.

thage pour les exhorter à pratiquer la charité dans ce temps de désolation. Il leur représenta fortement qu'ils devaient assister non-seulement ceux de leur religion, mais encore leurs ennemis et leurs persécuteurs. Ses exhortations eurent le succès qu'il en attendait. Les riches donnèrent des sommes considérables d'argent, et les pauvres offrirent leur travail.... Chacun s'empressait de contribuer à une bonne œuvre, qui devait être si agréable à Dieu le Père, à Jésus-Christ, le juge de tous les hommes, et à la tête de laquelle ils voyaient leur évêque. On peut juger de l'amour du Saint pour les malheureux, non-seulement dans cette calamité, mais encore dans toutes les circonstances, par le zèle qu'il témoignait à leur égard, et par les ordres fréquens qu'il donnait en leur faveur dans ses lettres, lorsqu'il était absent. Il avait coutume de dire, « qu'il ne » fallait point laisser renfermé dans son coffre ce qui peut » être utile aux pauvres ; qu'il était de la sagesse de dis» tribuer ce qu'on serait obligé de quitter tôt ou tard, de » sorte qu'on pût en recevoir de Dieu une récompense » éternelle. »

Sa sollicitude avait sur-tout pour objet la régularité du clergé. Il voulait que les clercs s'occupassent entièrement des fonctions de leur ministère. Il s'appliquait à reconnaître les abus qui s'étaient glissés dans l'Eglise durant le long calme qui avait précédé la persécution de Dèce, et il les attribuait principalement à ce que quelques évêques, au mépris de leur dignité, s'étaient mêlés des affaires du siècle (40). Dans la ville de Furnes, Géminius Victor avait nommé le prêtre Géminius Faustinus, son exécuteur testamentaire. Ceci était contraire au sixième des canons apostoliques, et à plusieurs autres décrets synodaux des premiers siècles, qui défendaient aux évêques, aux pré-

(40) Saint Cyprin, *tr. de Laps.*, n. 4.

tres et aux diacres, de s'engager dans les affaires civiles, sous peine d'être déposés. Les lois romaines à la vérité sévissaient contre ceux qui refusaient de faire l'office d'exécuteur testamentaire ou de gardien, lorsqu'ils en étaient requis (41) : mais les conciles d'un autre côté avaient décerné des peines contre celui qui demanderait un évêque, un prêtre ou un diacre pour cet office. Cette peine allait jusqu'à défendre « qu'on fît mémoire de lui dans la célé-
» bration des divins mystères, ou qu'on fît aucune obla-
» tion pour lui après sa mort.... La raison de cette con-
» duite de l'Eglise, selon saint Cyprien, était fondée sur
» la crainte où l'on était que les clercs ne fussent détour-
» nés des fonctions de leur ministère, ainsi que sur l'obli-
» gation dans laquelle ils étaient de servir à l'autel sans
» interruption, et de remplir avec la plus grande ferveur
» les devoirs saints attachés à leur état. Il fut donc ordonné
» que ce Victor dont nous venons de parler, ne serait
» point nommé à l'autel; qu'on ne ferait point d'oblation
» pour le repos de son âme, et qu'on lui refuserait les
» prières que l'on avait coutume d'offrir pour les fidèles
» qui mouraient dans le sein de l'Eglise. Saint Cyprien
» pensait que cet exemple de sévérité était nécessaire pour
» empêcher que l'on ne chargeât d'un emploi purement
» civil, les prêtres et les autres ministres du Seigneur,
» dont tout le temps et les soins devaient être employés au
» culte des autels (42). »

Durant la persécution de Gallus, quelques prêtres qui célébraient l'Eucharistie de très-grand matin, ne mettaient que de l'eau dans le calice. Ils se conduisaient de la sorte, dans la crainte que les païens ne les découvrissent à l'odeur du vin. Saint Cyprien s'éleva fortement contre cet abus,

---

(41) Voyez Fell.
(42) S. Cypr. *ep.* 1, *ed. Oxon.*

et prouva qu'il fallait s'en tenir à la pratique de l'Eglise (43).

Nous voyons encore par les écrits du même Père, que la plupart des cérémonies de notre religion, sont aussi anciennes que la religion même. Du temps de saint Cyprien, on employait le signe de la croix au baptême et en plusieurs autres occasions (44). « Un chrétien, dit ce » saint évêque, est fortifié par la défense de ce signe » sacré (45). »

Les barbares ayant pillé plusieurs villes de la Numidie, emmenèrent en captivité un grand nombre de chrétiens. Huit évêques mandèrent cet accident à saint Cyprien, et le prièrent de venir à leur secours, et de leur aider à procurer la liberté à tant de malheureux. Notre Saint ne put retenir ses larmes en apprenant une si triste nouvelle ; ce qui le touchait le plus, c'était le danger auquel les vierges étaient exposées. Il fit une enquête parmi les fidèles de Carthage, et il ramassa une somme considérable qu'il envoya aux évêques de Numidie, en leur mandant de s'adresser toujours à lui dans de semblables occasions (46).

Ce fut vers l'an 255 que s'éleva la dispute touchant la validité du baptême conféré par les hérétiques. Saint Cyprien, ayant été consulté sur ce point par dix-huit évêques de Numidie, répondit qu'un tel baptême était nul, et qu'on devait le réitérer. Peu de temps après, il fit confirmer sa décision dans un concile tenu à Carthage, et composé de soixante-douze évêques. Il rapporte, dans sa lettre à Jubaïen (47), les raisons sur lesquelles il appuyait les fausses

---

(43) *Ep.* 63, *ad. Cæcilium*, *ed. Oxon.*
(44) *Tr. de Laps.* n. 2, *de Unit. Eccl.* n. 13.
(45) *L.* 2. *Testimon.* n. 16.
(46) *Ep.* 62, *ed. Oxon.* S. Aug. *ep.* 199, n. 95.
(47) *Ep.* 73, *ed. Oxon.*

idées qu'il s'était faites sur cette matière. On a vu dans la vie de saint Etienne ce que fit ce saint Pape pour maintenir la tradition touchant la validité du baptême conféré par les hérétiques, quand ils ne s'écartaient point de la forme usitée dans l'Eglise catholique (48). Les principes que saint Cyprien établit dans ses ouvrages (49), ne laissent aucun doute sur la conduite qu'il eût tenu, si la dispute dont il s'agit avait été terminée de son temps par une décision de l'Eglise. Il ne contestait point l'autorité de saint Etienne; s'il ne s'accordait point avec lui, c'était un article qu'il croyait appartenir uniquement à la discipline; et il pensait qu'il lui était permis de maintenir une pratique qu'il avait trouvée établie à Carthage par Agrippin, son prédécesseur (50). Il n'ignorait pas la dignité du siége de Rome, qu'il appelle « la chaire de Pierre, la principale Eglise, » l'origine de l'unité sacerdotale, et auprès de laquelle la » perfidie ne peut avoir accès (51). » Si pendant quelque temps il mit beaucoup de chaleur dans cette dispute, il s'en repentit depuis, comme on le voit par son livre *de la Patience;* en un mot, s'il fit une faute, elle fut effacée, selon saint Augustin, par sa parfaite charité et par son glorieux martyre (52).

---

(48) Nous avons cité dans la vie de S. Etienne les motifs pour lesquels certains critiques regardent les écrits contre le baptême des hérétiques comme supposés. (*Note de l'édit. allem.*)

(49) *L. de Unit. Eccl.* p. 83, *ep.* 55, *etc.* S. Aug. l. 1, *de Bapt.*, c. 18, p. 94, t. 9, *etc.*

(50) Voyez le P. Alexandre, les historiens ecclésiastiques, et les théologiens.

Voyez particulièrement les détails dans lesquels Stolberg entre sur la controverse de la rebaptisation, *Gesch. der Rel. Jesu*, t. IX, p. 201 sqq. (*Note augm. d'après l'édit. allem.*)

(51) *Ep.* 59, *ad Cornel.* n. 10, p. 265; *ep.* 55, *ad Antonian.* n. 5, p. 243; l. *de Unit. Eccl.* p. 76, *etc.*

(52) « Les Saints aussi sont hommes, » dit Stolberg (p. 210), en parlant de S. Etienne et de S. Cyprien, « et quoiqu'ils ne veuillent pas égarer

L'Eglise était assez tranquille, lorsque la dispute, dont nous venons de parler, s'éleva. Gallus fut massacré par ses troupes, et ne régna point deux ans entiers. Emilien, qui s'était révolté contre lui, eut le même sort quatre mois après. Valérien, qui fut élevé à l'empire, favorisa les chrétiens jusqu'à l'an 250, que Marcien son général le porta à les persécuter. Cette persécution fut cruelle, et dura trois ans et demi, c'est-à-dire, jusqu'à la prise de l'Empereur par les Perses. Saint Cyprien ne cessait d'encourager son troupeau au martyre, et il eut la consolation d'en voir un grand nombre sceller leur foi de leur sang, sur-tout parmi ceux qui étaient tombés sous Dèce, et qu'il avait réconciliés à l'Eglise, aux approches de la persécution de Gallus. Cet exemple est apporté en preuve contre Novatien, dans un ouvrage fait pour réfuter cet hérésiarque ; cet ouvrage, d'un auteur contemporain, a été quelquefois attribué à saint Cyprien. Ce saint évêque montrait un zèle infatigable, quand il s'agissait d'exhorter les confesseurs, et de leur procurer tous les secours dont ils avaient besoin.

Il était aussi fort exact à honorer la mémoire des martyrs après leur triomphe. Durant sa retraite, occasionnée par la persécution de Dèce, il écrivait de la sorte à son clergé (53) : « Quant aux confesseurs qui sont morts en pri-
» son, observez les jours où ils ont quitté cette vie, afin
» que l'on puisse faire d'eux une mémoire honorable,
» comme l'on fait des martyrs.... Nous offrons les sacri-
» fices et les oblations accoutumées en mémoire d'eux. »
Dans une autre lettre à son clergé, il dit en parlant de

---

» les autres, ils peuvent cependant se laisser entrainer par des opinions
» arrêtées, par des faiblesses de la tête ou du cœur et par la passion.
» Nul Saint, ici-bas, ne l'est dans tous les momens, quand même
» la pureté de ses intentions ne le quitte pas. »

(53) *Ep.* 12, *ed. Oxon.* (*Note de l'édit. allem.*)

certains martyrs : « Nous avons coutume d'offrir des sa-
» crifices pour eux, l'anniversaire des jours où nous cé-
» lébrons la mémoire des souffrances des martyrs. »

Saint Cyprien décrit dans ses lettres la constance admirable que faisaient paraître les soldats de Jésus-Christ, au milieu des plus affreux supplices. On les frappait avec des verges ou des bâtons ; on les étendait sur le chevalet, et on les faisait rôtir ; on leur déchirait le corps avec des tenailles brûlantes ; on coupait la tête aux uns, on perçait les autres avec des lances. Souvent on employait pour tourmenter le même homme, plus d'instrumens de supplices, qu'il n'avait de membres dans son corps. On les chargeait de fers dans les prisons, et on les en tirait ensuite pour les exposer aux bêtes ou les livrer aux flammes ; quand les bourreaux avaient épuisé les tortures ordinaires, ils en imaginaient de nouvelles par un raffinement de barbarie. Ils se relevaient les uns les autres, lorsqu'ils étaient fatigués. Ils portaient la cruauté jusqu'à tourmenter, sans laisser l'espérance de mourir bientôt. Il y avait des chrétiens qu'on gardait étendus sur le chevalet, pour qu'ils mourussent comme par degrés, et que la prolongation de leurs douleurs en augmentât la vivacité. On ne leur donnait pas le temps de respirer, afin que le sentiment de leurs tortures fût continu. Une telle barbarie ne servait qu'à faire éclater davantage la foi et la patience des martyrs. Ils lassaient les bourreaux, se montraient supérieurs à leur cruauté, et riaient souvent tandis qu'on déchirait leur corps. Quoique leur chair fût en lambeaux, rien ne pouvait ébranler leur courage. Les spectateurs surpris étaient hors d'eux-mêmes ; ils ne pouvaient comprendre comment les chrétiens, privés de tout secours humain, et uniquement soutenus par la puissance invisible de leur Dieu, pouvaient être si courageux et si tranquilles.

Saint Cyprien ne cessait de préparer son peuple au com-

bat. « Il faut, disait-il souvent, que l'espérance des biens » à venir nous fasse supporter tous les maux présens. » Dieu lui sauva la vie pendant deux violentes persécutions, pour être l'appui de son troupeau, et le père d'un grand nombre de pénitens et de martyrs. Il ne devait remporter la couronne que dans la huitième persécution générale, qui fut excitée l'an 257 de Jésus-Christ, et le quatrième du règne de l'Empereur Valérien.

Il fut arrêté à Carthage en cette année, et le 20 Août, on le conduisit dans la chambre du conseil, pour le présenter au proconsul d'Afrique, nommé Aspasius Paternus. « Les très-sacrés Empereurs Gallien et Valérien, dit ce ma- » gistrat, m'ont écrit pour m'ordonner d'obliger tous ceux » qui ne suivent pas la religion des Romains, à s'y con- » former. Quel est votre nom, quelle est votre qualité? Je » suis chrétien et évêque, répondit Cyprien. Je ne connais » qu'un seul Dieu, qui a fait le ciel, la terre, la mer, et » tout ce qu'ils renferment. C'est ce Dieu que nous servons, » nous autres chrétiens. Nuit et jour nous implorons sa » miséricorde pour nous, pour tous les hommes, et pour » la prospérité des Empereurs. » Le proconsul lui ayant demandé s'il persistait toujours dans les mêmes sentimens, il lui dit : « Une résolution appuyée sur des fondemens si » solides, et une volonté qui s'est une fois dévouée au » Seigneur, ne peuvent jamais changer. LE PROCONSUL. » Allez en exil dans la ville de Curube. CYPRIEN. J'y vais » aller. LE PROCONSUL. Les Empereurs m'ont chargé de re- » chercher non-seulement les évêques, mais encore les » prêtres. Dites-moi donc combien il y a de prêtres dans » cette ville ? CYPRIEN. Je ne puis les découvrir selon les lois » romaines, qui ont sagement proscrit les délateurs ; mais » on peut les trouver chez eux. LE PROCONSUL. Je saurai les » trouver. J'ai de plus donné des ordres pour empêcher » que l'on ne tienne vos assemblées, et que l'on n'entre

» dans les cimetières. Quiconque osera les enfreindre sera » mis à mort. »

Curube, où le Saint fut exilé, et où il arriva le 13 ou le 14 de Septembre, était une petite ville éloignée de Carthage d'environ 50 milles, et située dans une péninsule sur la côte de la mer de Lybie, à peu de distance de la Pentapole. Cyprien y fut suivi par le diacre Pontius et par quelques autres chrétiens. La nuit d'après son arrivée, il eut une vision dans laquelle Dieu lui fit connaître qu'il mourrait bientôt pour Jésus-Christ. Il la raconte de la manière suivante : « Avant de m'endormir, je vis un jeune homme » d'une taille extraordinaire, qui me conduisit au palais. » Le proconsul, devant le tribunal duquel il me plaça, » jeta les yeux sur moi, et se mit à écrire une sentence » sur des tablettes. Le jeune homme qui était derrière lui » la lut et me fit connaître par signes ce qu'elle contenait. » Il figura par ces signes l'action d'un homme qui est sur » le point d'en décapiter un autre. Je compris qu'il s'a- » gissait de la mort qui m'était préparée. Je m'adressai au » proconsul, et lui demandai quelque temps pour mettre » ordre à mes affaires. Il écrivit de nouveau sur ses tablet- » tes, et je vis par la tranquillité de son visage, qu'il avait » égard à ma demande. Le jeune homme me fit entendre, » en tournant les doigts les uns derrière les autres, que l'on » m'avait accordé délai jusqu'au lendemain. » En effet, ce geste chez les Romains était le signe d'un délai dans les poursuites (54). Le délai d'un jour signifiait une année, et le saint évêque souffrit à pareil jour l'année suivante. Il regarda cet avertissement comme une promesse que Dieu lui faisait de lui accorder l'honneur du martyre. S'il désirait quelque délai, ce n'était que pour régler les affaires de

(54) L'action de plier le pouce était un signe de condamnation, et celle de le tenir droit, un signe d'absolution. Voyez Fell.

son église, et pour donner une dernière marque de son amour envers les pauvres en leur distribuant tout ce qu'il possédait.

Vers le même temps, il lui vint un envoyé de Rome, qui lui dit, de la part du saint Pape Xyste, qu'on allait publier contre les chrétiens de nouveaux édits. A peine paraissaient-ils, que le saint Pape fut mis à mort. Cyprien, en apprenant son martyre, fut en même temps informé que Valérien, alors occupé à faire la guerre aux Perses, avait envoyé au sénat un ordre portant qu'il fallait condamner les évêques, les prêtres et les diacres (55). Il ne s'attendait plus de jour en jour qu'à voir les bourreaux immoler ceux qui avaient été désignés pour victimes. Plusieurs personnes de distinction, même parmi les chrétiens, tâchèrent de lui persuader de se cacher, et s'offrirent de lui procurer une retraite assurée; mais il saisissait toutes les occasions d'encourager les serviteurs de Jésus-Christ; sans cesse il leur rappelait ce que leur religion exigeait d'eux, regardant comme le plus grand bonheur qui pût lui arriver, de mourir dans l'exercice des fonctions de son ministère. Il redoublait chaque jour de ferveur, afin de se préparer à paraître devant Dieu. Sans cesse il pensait à la maxime qu'il établit à la fin de son livre *de la mortalité*, où il dit : « Hâtons-nous, mes frères, de nous élever sur » les ailes du désir et de l'amour; hâtons-nous d'aller re- » joindre l'aimable société des bienheureux, et Jésus-Christ » qui en est le chef. Que Dieu et Jésus-Christ soient témoins » que c'est là où tendent tous nos désirs et toutes » nos espérances. Notre récompense sera proportionnée » à l'ardeur de nos désirs présens, si l'amour en est le » principe. »

---

(55) S. Cypr. *ep.* 80, *ad Success. ed. Oxon.* Voyez la vie de saint Xyste, sous le 6 d'Août.

Saint Cyprien était encore à Curube, lorsque Galère-Maxime succéda à Paterne dans le gouvernement de l'Afrique. Le nouveau proconsul le rappela à Carthage, afin de l'avoir auprès de lui quand il aurait reçu les nouveaux édits qu'il attendait de Rome. Le Saint, par l'ordre du magistrat, resta dans une maison de campagne qu'il avait auprès de la ville. Il l'avait achetée pour le profit des pauvres, quand il eut reçu le baptême, mais elle lui était revenue depuis. Il désirait la donner de nouveau aux pauvres, avec ce qui pouvait lui appartenir encore. Il ne le fit cependant point dans la circonstance où il se trouvait, de peur d'aigrir les païens. Enfin les édits arrivèrent à Carthage vers le milieu du mois d'Août. Le proconsul était alors à Utique, où il résidait une partie de l'année. Il envoya chercher le saint évêque, voulant qu'on le lui amenât à Utique; mais Cyprien se cacha, parce qu'il voulait mourir au milieu de son troupeau, bien résolu toutefois de se faire voir dans ses jardins, quand le magistrat serait de retour à Carthage. Galère, instruit de ce qui se passait, chargea deux officiers d'aller se saisir de lui. Le saint évêque, préparé à tout, se présenta avec un visage gai et tranquille, qui annonçait qu'il ne craignait rien. Les officiers, l'ayant fait monter dans un chariot, le conduisirent dans un tribunal de la campagne, où le proconsul s'était retiré pour sa santé. Galère remit l'interrogatoire au lendemain, et le martyr fut conduit à Carthage, pour être gardé dans la maison du premier des deux officiers qui l'avaient arrêté.

Aussitôt que le bruit se fut répandu que l'on s'était saisi de Cyprien, toute la ville fut alarmée. Les païens mêmes témoignaient de la compassion; ils connaissaient le saint évêque, et se rappelaient la charité extraordinaire dont il leur avait donné tant de preuves durant la peste. Il se fit un grand concours de peuple dans la ville de Carthage, qui ne le cédait qu'à celle de Rome pour le nombre des habitans.

L'officier qui garda Cyprien pendant la nuit, eut pour lui beaucoup d'égards; il permit à ses amis de le voir et de souper avec lui. Le lendemain matin, qui, au rapport de Pontius, fut un jour de joie pour le saint évêque, on le conduisit sous bonne escorte au prétoire, qui était éloigné d'environ un stade. Le proconsul ne paraissant encore, on lui permit de sortir de la foule, et de se retirer à l'écart. Il s'assit sur un siége couvert d'un linge qui se trouva là par hasard. On avait coutume de couvrir ainsi par honneur les siéges des évêques. Comme il était tout en sueur à cause du chemin qu'il avait fait, un soldat, qui avait été chrétien, lui proposa de changer d'habits; il voulait ceux du Saint qui étaient tout trempés de sueur. L'évêque s'en excusa, en lui disant : « Nous voulons remédier à des » maux qui finiront aujourd'hui. »

Cependant le proconsul arriva. Lorsqu'il fut assis sur son tribunal, on fit entrer le Saint dans la salle des criminels. « Thascius Cyprien, lui dit ce magistrat, es-tu chrétien? » Oui, je le suis, répondit le saint évêque. LE PROCONSUL. » Es-tu celui qui a été l'évêque et le père (56) de ces hom- » mes impies ? CYPRIEN. Je ne vous dissimulerai pas que » j'ai été évêque de ceux que vous traitez d'impies. LE PRO- » CONSUL. Les très-sacrés Empereurs t'ont ordonné de sui- » vre les cérémonies de la religion romaine. CYPRIEN. Je » ne puis obéir à de pareils ordres. LE PROCONSUL. Aie » plus de soin de ta vie. CYPRIEN. Faites ce qui vous est » prescrit. La justice de la cause que je soutiens ne me » permet pas de balancer sur le parti que je dois prendre. » Le proconsul, ayant pris l'avis de son conseil, continua

---

(56) Πάππας, porte le texte, notre *papa*, mot de tendresse dans la bouche des enfans. Les chrétiens appelaient ainsi les évêques, avant que ce nom ne désignât exclusivement l'évêque de Rome. De là le nom de *Pape*. (Stolberg, *Gesch. der Rel. Jesu*, t. IX, p. 248, note.)
(*Note de l'édit. allem.*)

ainsi : « Il y a long-temps que tu vis dans l'impiété, et » que tu engages un grand nombre de malheureux à con- » spirer avec toi contre les dieux de l'empire et contre leurs » cérémonies. Nos très-sacrés Empereurs Valérien et Gal- » lien et le noble César Valérien (57) n'ont pu te ramener à » leur culte. Puisque tu n'as pas rougi d'être le principal » auteur d'un pareil crime, tu serviras d'exemple à ceux » que tu as séduits, et l'obéissance aux lois sera rétablie par » ton sang. » Il lut ensuite la sentence qui était écrite sur des tablettes, et conçue en ces termes : « J'ordonne que Thas- » cius Cyprien soit décapité. » Cyprien dit : « Dieu soit loué. » Les chrétiens qui étaient présens s'écrièrent qu'ils voulaient être décapités avec lui.

Quand le Saint fut sorti de la porte du prétoire, une troupe de soldats l'accompagnèrent, et des centurions et des tribuns marchèrent à ses côtés. On le conduisit à la campagne, dans un lieu uni et couvert d'arbres, sur lesquels plusieurs montèrent pour le voir de loin, à cause de la foule. Arrivé à l'endroit marqué pour son supplice, il ôta son manteau, se mit à genoux, et se prosterna pour prier Dieu. Il se dépouilla ensuite de sa dalmatique (58), qu'il donna aux diacres, et demeura en chemise. Quand le bourreau fut auprès de lui, il lui fit donner vingt-cinq sous d'or. Il se banda lui-même les yeux, et dit à un diacre de lui lier les mains. Les chrétiens mirent autour de lui des linges et des mouchoirs pour recevoir son sang. On lui coupa la tête le 14 Septembre 258. Pour éviter les insultes des païens, les fidèles portèrent son corps dans un champ voisin, et l'enterrèrent pendant la nuit avec beaucoup de solennité, sur le chemin de Mappale. On bâtit

---

(57) Le second fils de l'Empereur Valérien, qui était César depuis trois ans, se nommait comme son père. ( *Note de l'édit. allem.* )

(58) C'était une espèce de tunique qu'on appelait *dalmatique*, parce qu'on en avait d'abord fait usage dans la Dalmatie.

depuis deux églises en son honneur, l'une sur son tombeau, et qui fut appelée *Mappalia*, l'autre à l'endroit où il avait souffert, et qui fut appelée *Mensa Cypriana*, c'est-à-dire, table de Cyprien, parce que le Saint s'y était offert à Dieu en sacrifice. Victor de Vite (59) fait mention de ces deux églises. La fête du Saint est marquée au 14 de Septembre, dans le calendrier de Libère et dans celui que Fronteau a publié. Mais depuis le cinquième siècle, on l'a jointe à celle du saint Pape Corneille, qui se célèbre le 16 du même mois.

Certains ambassadeurs de Charlemagne, revenant de Perse, obtinrent du Roi mahométan d'Afrique la permission d'ouvrir le tombeau de saint Cyprien, qui était fort négligé. Ils en retirèrent les reliques de ce Saint, qu'ils apportèrent en France. Elles furent déposées dans la ville d'Arles, en 802, selon Agobard, ou en 806, suivant Adon (60). Le Roi consentit depuis qu'on les transportât dans la ville de Lyon, et on les mit derrière l'autel de saint Jean-Baptiste. Nous avons un poème sur cette translation, lequel a été composé par Leidrarde, archevêque de Lyon. Charles-le-Chauve fit transférer les mêmes reliques à Compiègne, et on les renferma avec celles de saint Corneille, qui se gardent dans la célèbre abbaye, connue sous le nom du saint Pape. On voit une partie des unes et des autres dans la collégiale de Rosnay, près d'Oudenarde, en Flandre.

C'est une maxime de notre foi, fortement inculquée par saint Cyprien, que nous devons présentement suivre les Saints par la vivacité de nos désirs, si nous voulons un

(59) *De persec. Vandal.* l. 1, c. 5; S. Aug. *Conf.* l. 5, c. 8; *Serm.* 310, etc.

(60) *Martyr. ad* 14 *Sept.* Voyez Rosweide et Georgi, *ibid.* Ruinart, *act. Mart.* p. 203.

jour régner avec eux. « Nous avons, dit-il (61), solennel-
» lement renoncé au monde; il faut donc que nous y vi-
» vions comme des étrangers. Pensons donc avec joie à ce
» jour heureux qui assignera à chacun sa demeure, afin
» de nous délivrer des piéges du monde, de nous pré-
» munir contre ses caresses, et de nous rendre participans
» du royaume céleste. Qui d'entre nous, quand il est dans
» une terre étrangère, ne désire pas retourner dans sa pa-
» trie? Quel est le voyageur qui, après s'être embarqué,
» ne souhaite pas des vents favorables pour arriver bien-
» tôt dans le pays qui l'a vu naître, et dans lequel il aura
» la satisfaction d'embrasser sa famille et ses amis? Nous
» devons regarder le ciel comme notre patrie. Nous y
» avons une multitude innombrable d'amis, de parens,
» de frères et d'enfans qui soupirent après le moment où
» ils nous verront réunis à eux. Ils ne craignent point que
» le bonheur dont ils jouissent leur soit ravi; mais ils ne
» sont pas sans inquiétude par rapport au nôtre. Quelle
» sera la joie que nous goûterons tous ensemble, lorsque
» nous nous trouverons dans la céleste demeure! De quel
» torrent de délices ne sera-t-on pas inondé dans ce
» royaume, qui aura pour durée l'éternité, jointe à un
» bonheur incompréhensible! Là, nous nous trouverons
» réunis au chœur glorieux des apôtres, à la compagnie
» majestueuse des prophètes, à une multitude innombrable
» de martyrs; là, nous serons transporté d'une joie sainte,
» à la vue des vierges triomphantes qui ont réprimé les dé-
» sirs déréglés de la chair, et de tant de bienheureux,
» qui, en versant leurs biens dans le sein des pauvres,
» ont échangé leurs trésors terrestres contre ceux du ciel. »

(61) *L. de Mortal.* n. 20.

## *Notice des écrits de saint Cyprien.*

La lettre ou le traité *du mépris du monde* ou *de la grâce de Dieu*. Le Saint composa cet ouvrage peu après sa conversion, et l'adressa à Donat, qui avait été baptisé avec lui, et qui paraît avoir été son compagnon d'étude en rhétorique. Le style en est brillant et pompeux; on y reconnaît un professeur d'éloquence, accoutumé aux déclamations, et qui ne faisait que quitter son emploi. L'auteur y donne l'histoire de sa conversion, et déclare que les difficultés qu'il éprouva de la part de ses passions, s'évanouirent dès qu'il eut pris sérieusement la résolution de se donner à Dieu. Il exhorte son ami à ne point mettre de bornes à sa ferveur, en lui disant, §. 4 : « Votre pouvoir d'agir sera toujours en » proportion de vos désirs et de votre progrès dans la foi. Il y a beau- » coup de différence entre les bonnes actions que l'on fait pour le ciel, » et celles que l'on fait pour la terre. Vous n'êtes astreint à aucune » mesure dans la réception des dons de Dieu. La fontaine de la grâce » divine coule toujours; elle n'a aucunes bornes précises; elle n'a pas » non plus de canal déterminé pour retenir les eaux de la vie; il nous » suffit, pour y avoir part, d'en être altérés et d'ouvrir nos cœurs, el- » les couleront sur nous, à proportion que notre foi nous rendra ca- » pables de les recevoir. » Il parle ensuite du pouvoir qu'ont les chrétiens de forcer les esprits impurs qui possèdent les corps, à confesser ce qu'ils sont, de les chasser, et d'augmenter leurs peines par le moyen des armes spirituelles que Dieu leur met entre les mains. §. 4. Fell observe que Tertullien, Minutius Felix, Lactance, etc., parlent de ce pouvoir miraculeux, comme d'un fait public et notoire, et avec tant d'assurance, qu'il n'est pas possible de le révoquer en doute. Il avait, dit-il, été promis par Jésus-Christ, ( *Marc. XVI*, 17 ); et pourquoi penserions-nous qu'il n'aurait point accompli sa promesse?

« Supposez, dit saint Cyprien à Donat, que vous êtes placé dans un » lieu élevé, d'où vous découvrez tous les divers mouvemens qui agitent » la vie humaine dans ce monde. Vous serez touché de compassion pour » les hommes, et vous ne pourrez vous empêcher de bénir Dieu, et de » le remercier de ce qu'il vous a délivré de la corruption générale. Rap- » pelez-vous ce qui se passe sous vos yeux. Les grands chemins sont » remplis de voleurs, les mers sont couvertes de pirates, on voit en » plusieurs pays toutes sortes de guerres et d'horreurs. Un meurtre com- » mis par un particulier est un crime, mais il cesse de paraître tel, » lorsqu'il est commis par l'autorité publique; et plus le crime est énorme,

» plus le coupable est sûr de l'impunité. » Il parle ensuite à son ami des divertissemens barbares du cirque, des combats avec les bêtes, de la corruption du théâtre, où s'allume le feu d'une passion impure, où le cœur s'amollit, où le poison du vice entre dans l'âme par tous les sens, et où les spectateurs s'accoutument à aimer les abominations qui se représentent à leurs yeux. Il rappelle à son ami que les familles et les retraites les plus secrètes sont souvent souillées par la jalousie, l'orgueil et l'impureté; que le parjure, l'injustice et l'oppression règnent fréquemment dans les cours de judicature; que l'ambition ne parvient à ses fins que par des actions qui dégradent la nature humaine, et que les manœuvres qu'elle emploie font rougir la vertu; que la vanité des riches paraît, en ce que ces prétendus dieux de la terre n'ont souvent que des vues criminelles, et qu'ils répandent ordinairement des ténèbres épaisses sur l'esprit des hommes, etc.

L'ouvrage est terminé par une exhortation à la piété, qui est l'unique moyen de parvenir au bonheur, qui affranchit l'âme des liens qui l'attachent au monde, qui la purifie des souillures du péché, qui la rend digne de l'immortalité, qui est en un mot ce port salutaire où l'on trouve une paix inaltérable. Ce trésor, qui fait la dignité et la félicité de l'homme, ne s'achète point comme les biens du monde. C'est un don de Dieu, lequel est communiqué à ceux qui le désirent. Il en est de la grâce divine comme du soleil, qui de lui-même éclaire les parties obscures de la terre; comme d'une source intarissable, qui offre ses eaux à tous ceux qui veulent en faire usage; comme d'une rosée rafraîchissante, qui humecte les prairies desséchées. Quiconque veut se rendre capable de la recevoir, doit s'élever au-dessus du monde en le méprisant; être assidu à la prière et à la lecture de la loi sainte; parler quelquefois à Dieu, et d'autres fois l'écouter; il doit s'appliquer sans relâche à la pratique de toutes les vertus. Une âme dans laquelle le Saint-Esprit habite, doit être ornée d'une manière proportionnée à la dignité d'un tel hôte.

2° Le livre *de la vanité des idoles*, composé par saint Cyprien, quand il n'était encore que laïque. Le but du Saint est de montrer qu'on ne peut regarder comme des dieux, ceux qui ne furent que des hommes, et qui commirent les crimes les plus abominables. Il prouve que les païens adoraient souvent les démons, ceux mêmes qui quelquefois possédaient les corps. Il en appelle à ses adversaires qui avaient souvent entendu les démons avouer ce qu'ils étaient, lorsque les chrétiens employaient les exorcismes, §. 4. Fell fait l'observation suivante sur ce passage : « Un tel appel aux sens des hommes, suppose de la folie dans » saint Cyprien, si les faits dont il s'agit n'étaient point notoires. » Que nos sceptiques modernes voient ce qu'ils peuvent répondre. Le Saint ne fait quelquefois que copier Tertullien et Minutius Félix.

3° Il paraît qu'il était catéchumène lorsqu'il composa les deux livres *des témoignages*. C'est un recueil des passages de l'ancien testament relatifs à Jésus-Christ et à son Église. Il y a un troisième livre des *témoignages*, qui est également un recueil de passages, desquels résulte un système de morale.

4° Le livre *de la conduite des vierges* fut écrit immédiatement après l'élévation du Saint à la dignité épiscopale, suivant Pamélius, Pearson et Tillemont. Mais D. Maran le met un peu avant l'épiscopat du saint docteur, et il se fonde sur ce que l'auteur ne s'attribue aucun pouvoir, et qu'il ne suit que l'effusion de son cœur, p. 4. Tertullien avait donné un ouvrage sur la nécessité de voiler les vierges, dans lequel il prouvait la sainteté de leur état, « par l'Écriture sainte, par la nature de Dieu, » et par la discipline que Dieu a établie parmi les hommes, c. 15. Saint » Cyprien adresse son traité aux vierges dévouées à Dieu, consacrées » à Jésus-Christ ; aux personnes qui vivaient dans la virginité, et qui » faisaient profession de servir Dieu d'une manière plus spéciale » que le commun des fidèles. Il leur dit que la continence suppose une » profession particulière de suivre Jésus-Christ, et que la chasteté tend » plus directement à conduire au royaume du Ciel. Il les appelle la » fleur du trône de l'Église, l'ornement et le lustre de la grâce spiri» tuelle, la perfection même de l'honneur et de la gloire, l'image de » Dieu copiée d'après le modèle de sa sainteté, la plus illustre por» tion du troupeau de Jésus-Christ. Les vierges, continue-t-il, font fleu» rir la glorieuse fécondité de l'Église notre mère ; elle trouve princi» palement sa joie en elles, et cette joie augmente à proportion qu'elles » se multiplient, n. 3. Mais aussi plus leur gloire est sublime, plus leur » attention à veiller sur elles-mêmes doit être grande et continuelle, » *ibid.* » Elles auront dans le ciel la première place après les martyrs ; et tant qu'elles conservent la chasteté, elles sont parfaitement semblables aux anges. « De tels avantages, dit le Saint, ne peuvent s'obtenir » sans de grandes difficultés. Il faut de la peine et des efforts pour ga» gner le haut d'une montagne escarpée ; mais comment nous plain» drions-nous d'un travail dont le ciel sera le terme ? Vous combat» trez avec joie, si vous jetez les yeux sur la couronne qui vous est » promise. »

Saint Cyprien fait des reproches sévères aux femmes qui se peignent les cheveux ou le visage, prétendant par-là déguiser ou corriger l'ouvrage de Dieu. Il s'élève contre l'affectation des parures qui causent la ruine de tant d'âmes. Il observe que cette affectation ne convient qu'à des prostituées, et que l'Écriture en parle de la sorte : « On remar» que, dit-il, que les femmes les plus parées sont ordinairement celles » qui ont le moins de modestie et qui sont corrompues dans leurs

» mœurs..... Plus on est jaloux d'orner son corps, moins on est soi-
» gneux de ce qui fait l'ornement de l'âme. Qui n'aurait en horreur ce
» qu'il sait avoir été pernicieux à un autre? Qui pourrait désirer ce qui a
» causé la mort à son frère? Si vous voyez un homme périr immédia-
» tement après avoir mangé certains mets ou bu certaine liqueur, n'en
» concluez-vous pas qu'il a pris du poison, et voudriez-vous l'imiter? »
Ayant parlé des autres piéges tendus à l'innocence et des occasions dan-
gereuses, il ajoute : « Voilà les artifices qu'emploie le démon pour s'ap-
» procher de ceux qu'il veut perdre, et pour entrer dans leur âme.
» Ainsi, lorsque les vierges courent après les parures, et qu'elles pren-
» nent d'autres libertés, le poison gagne insensiblement, et elles périssent,
» même avant de s'être aperçues du danger. En supposant qu'elles n'en
» viennent pas jusqu'à la perte de leur honneur, elles donneront au
» moins la mort à l'âme de leurs frères. Si vous allumez dans les au-
» tres un feu impur; si vous les exposez à l'occasion d'offenser Dieu;
» si, sous prétexte que vous n'avez rien à craindre pour vous-mêmes,
» vous donnez aussi sûrement la mort aux autres, que le ferait le poi-
» son ou un glaive meurtrier, vous avez beau dire que vous ne pensez
» point au mal, votre cœur est corrompu, et vous ne pouvez être excu-
» sées de crime. Les personnes riches ne peuvent s'autoriser dans ces
» abus à cause de leurs richesses, puisque leur superflu appartient aux
» pauvres. Que les malheureux, dit le Saint, se ressentent de votre
» abondance. Donnez votre argent à Dieu, et il vous le rendra avec
» usure. Nourrissez votre Sauveur dans ses membres affamés. Faites-
» vous, par vos trésors, des solliciteurs auprès du trône de grâce, afin
» que vous obteniez les secours qui vous sont nécessaires pour persé-
» vérer dans la chasteté, et que vous puissiez recevoir la récompense;
» etc. » Il finit par faire aux vierges la prière suivante : « Souvenez-
» vous de moi, quand la persévérance dans votre virginité vous aura
» mises en possession de la couronne qui vous est promise. » Ce pas-
sage prouve clairement qu'on a toujours cru dans l'Église, que les
Saints dans le ciel intercèdent pour nous auprès de Dieu.

Saint Cyprien parle encore des vierges dans sa lettre quatrième à Pomponius. Il y dit qu'une vierge accusée d'avoir conversé criminellement avec un jeune homme, doit être regardée comme une adultère, parce qu'elle a violé la foi qu'elle avait jurée à Jésus-Christ. Il ne voulait point que les vierges demeurassent avec les hommes quand ils étaient jeunes.
« Qu'une maison prenne feu, les flammes dévoreront tout ce qu'elle ren-
» ferme, si on n'a soin de l'enlever promptement. Un homme au mi-
» lieu du danger ne sera point en sûreté s'il y reste tranquillement : de
» même un serviteur de Dieu ne peut échapper à la mort, s'il se laisse
» prendre dans ses piéges, *loc. cit* p. 102. »

5° Le livre *de l'Unité de l'Eglise*, écrit peu de temps avant que saint Cyprien quittât sa retraite pour retourner à Carthage. L'auteur observe d'abord que le démon sème les hérésies et les schismes pour perdre les âmes qui ont échappé aux piéges de l'idolâtrie ; après quoi, il démontre que l'Église de Jésus-Christ est essentiellement une. Il dit que pour rendre cette unité visible, le Sauveur a bâti son Eglise sur saint Pierre, et lui a donné le pouvoir des clefs ; et que, quoiqu'il ait donné le même pouvoir à tous ses apôtres, il a voulu que la source de l'unité dérivât d'un seul, et que tout l'édifice portât sur ce fondement. Il établit pour règle générale : « que dans les matières de foi, la voie qui conduit à la vé- » rité est courte et facile, et que les faits tiennent lieu de toute autre » preuve. » Venant ensuite directement à l'unité de l'Église, fondée sur saint Pierre, il dit : « On ne peut obtenir la récompense que Jésus- » Christ a promise à ses disciples, quand on abandonne l'Église. Qui- » conque est dans ce cas, devient impur, étranger, ennemi. On ne peut » avoir Dieu pour père, lorsqu'on n'a pas l'Église pour mère. Com- » ment s'échapper du naufrage général, si l'on n'est pas dans l'arche » avec Noé ?.... La tunique du Sauveur ne fut ni mise en pièces, ni di- » visée..... Voilà l'emblême de cette union inséparable qui doit sub- » sister entre les disciples de Jésus-Christ..... Qui serait assez aveugle » et assez ennemi de la vérité, pour s'imaginer que l'unité qui règne » dans le ciel peut être rompue sur la terre, et que l'Église de Jésus- » Christ, qui nous est toujours représentée comme étant une, puisse » être divisée en plusieurs ? C'est une absurdité grossière de croire cela » possible, et c'est un crime énorme que de le tenter. Notre-Seigneur » nous dit qu'il n'y a qu'un bercail, *Joan. X*, 16. Saint Paul enseigne » la même doctrine, 1 *Cor. I*, 10 ; *Ephes. IV*, 2. L'Église était figurée » par la maison de Rahab, *Jos. II*, 18, 19, et par l'agneau qui devait » être mangé dans une maison, *Exod. XII*, 46. L'Eucharistie ne peut » non plus être mise hors de la maison, ni mangée ailleurs que dans » la seule Église....... Quand bien même ils (les hérétiques et les schis- » matiques) souffriraient le martyre, ils n'expieraient point leur crime. » Il ne peut y avoir de véritable martyr hors de l'Eglise. Qu'ils (les » hérétiques ou les schismatiques) soient consumés par les flammes, » qu'ils soient dévorés par les bêtes, leur mort ne sera jamais regar- » dée comme la couronne de leur foi et de leur constance, mais plu- » tôt comme la punition de leur perfidie.... De tels hommes peuvent » être mis à mort, mais ils ne peuvent être couronnés..... Il n'y a qu'un » Dieu, qu'un Christ, qu'une Eglise, qu'une foi, qu'un seul corps du » peuple chrétien..... Quiconque sera séparé de la fontaine de vie ne » peut vivre, puisqu'il a perdu toute communication avec le principe » de la vie. »

Voyez aussi, sur l'unité de l'Eglise et la primauté de l'évêque de Rome, en ce qui concerne S. Cyprien, l'ouvrage provoqué par les objections du Dr. Paulus d'Heidelberg, dans le 3e cahier de son Sophronizon, et intitulé : *Zweifel und Fragen eines Stillen im Lande*, p. 122 sq., Sitten et Soleure 1821.

Les mots de ce passage, qui ne se trouvent point dans quelques manuscrits, sont cités par Pélage II. *ep.* 2, *ad episc. Istriæ.* Quelques critiques pensent que c'est une note marginale qui est entrée dans le texte ; mais D. Maran en soutient l'authenticité. Quoi qu'il en soit, le sens du saint docteur est assez clair sans cela. Voyez la note de D. Maran, p. 545, et la *Bibliothèque française*, t. XII, p. 10, an 1728.

6º Le livre *de ceux qui sont tombés.* Le Saint, après avoir relevé la couronne des martyrs, déplore amèrement la chute de ceux qui avaient apostasié. Il dit à ce sujet, que ses entrailles sont déchirées ; qu'il ne saurait exprimer sa douleur, qui n'admet d'autre soulagement que celui des larmes et des soupirs. Ayant fait sentir l'énormité du crime de l'apostasie, il passe aux remèdes propres à l'expier, et s'élève contre ceux qui demandent une réconciliation trop précipitée. « Un médecin, » dit-il, serait accusé d'ignorance, si, craignant de faire souffrir un malade en ouvrant sa plaie, il se contentait d'y porter légèrement la » main et de la recouvrir, au lieu d'en faire sortir la corruption qui y » est renfermée. Un tel ménagement ne ferait qu'entretenir le mal, qui, » par des progrès insensibles, gâterait toute la masse. Lorsque l'on connaît la plaie dans des cas semblables, on doit l'ouvrir, couper tout ce » qui est nuisible ou superflu, sans avoir égard aux cris du malade. On » l'entendra remercier dans la suite celui qui l'avait traité d'abord avec » une cruauté apparente...... Nous voyons au milieu de nous une nouvelle source de ruine pour les âmes ; et comme si le mal causé par » la persécution ne suffisait pas, il en naît un autre qui n'est pas moins » funeste.... On donne l'absolution au hasard, et cette absolution, dangereuse pour ceux qui en sont les ministres, est inutile à ceux qui » la reçoivent.... Comment se peut-il qu'au sortir de l'autel du démon, » et les mains encore dégouttantes du sang des victimes qu'ils y ont immolées, ils osent approcher de nos augustes mystères ?..... Au mépris » des avertissemens du Seigneur, on fait violence au corps et au sang » de Jésus-Christ. Ceux qui osent le recevoir indignement dans leurs » mains et dans leur bouche, l'outragent autant qu'ils l'outragèrent lorsqu'ils ne rougirent pas de le renier et de le renoncer....... L'indulgence dont on use à l'égard des pécheurs dont nous parlons, leur » est aussi nuisible que le sont un temps orageux aux fruits de la terre, » une maladie épidémique aux troupeaux, une violente tempête aux » pilotes. Traiter de la sorte ceux qui sont tombés, c'est leur ravir le

» fondement de l'espérance qu'ils pouvaient avoir en Dieu. Les minis-
» tres coupables du crime dont il s'agit, ressemblent à ces pilotes igno-
» rans qui font échouer le vaisseau contre les rochers, au lieu de le
» conduire au port. La paix qu'ils donnent produit un effet tout contraire
» à celui qu'ils en attendaient. Par-là l'ennemi rusé bannira du cœur des
» coupables le souvenir de leur crime, et les empêchera de le pleurer. Il
» n'est pas de son intérêt qu'ils appaisent la colère de Dieu par une péni-
» tence longue et laborieuse. »

Le saint évêque montre que les pénitens se trompent eux-mêmes, s'ils s'imaginent qu'on peut les réconcilier avant qu'ils aient expié leur crime, et qu'ils aient purifié leur conscience par l'imposition des mains de l'évêque. A la vérité, dit-il, les martyrs peuvent beaucoup auprès de Jésus-Christ, à cause de leurs mérites et de leurs œuvres. Mais ce qu'ils demandent ne leur sera accordé, qu'autant qu'il sera juste et qu'il n'aura rien de contraire à la loi de Dieu. Peut-on penser que ceux qui meurent pour l'Évangile, veuillent y porter atteinte? Pour effrayer les pécheurs, il rapporte plusieurs exemples de personnes sévèrement punies d'une manière toute miraculeuse, pour avoir reçu indignement le corps et le sang de Jésus-Christ. Ces sortes de punitions étaient fréquentes dans la primitive Eglise ( 1 *Cor.* *XI*, 50) et montraient sensiblement les châtimens invisibles que Dieu inflige aux profanateurs de ses mystères.
« Combien, dit le Saint, n. 13, n'avons-nous pas d'exemples de la ven-
» geance que Dieu a exercée sur ceux qui le renient! Combien lamen-
» table n'a pas été leur fin! Quoique cette vie ne soit point le *temps*
» de la justice, ils n'échappent cependant point à ses coups. *Il n'y a*
» qu'un petit nombre de coupables qui soient punis; mais leur exemple
» doit servir à tous... Une femme, après avoir renoncé à la foi, alla
» sur-le-champ aux bains publics. A peine y fut-elle arrivée, que le dé-
» mon s'empara d'elle. Devenue l'instrument de la vengeance divine sur
» elle-même, elle tomba dans un accès de frénésie, et se coupa la lan-
» gue par laquelle elle avait péché. Ayant ensuite été saisie de douleurs
» cruelles dans les entrailles, elle mourut au bout de quelques instans. »

Voici quelques autres exemples. Saint Cyprien fut témoin oculaire du premier. Les parens d'une petite fille qui était à la mamelle avaient pris la fuite pour ne pas tomber entre les mains des persécuteurs; l'enfant fut portée aux magistrats par sa nourrice. Comme elle ne pouvait manger de viande, on lui fit avaler un peu de pain qu'on avait trempé dans le reste du vin qui avait servi aux libations. La persécution ayant fini, la mère revint et reprit son enfant. Elle la porta à l'église où saint Cyprien offrait le sacrifice (*sacrificantibus nobis*). Pendant tout le temps du sacrifice, la petite fille ne cessa point de pousser des cris de douleur, comme pour faire entendre qu'elle ne devait point être dans le

temple du Seigneur. A la communion, lorsque le diacre lui présenta la coupe, elle détourna la tête, serra fortement les lèvres, et fit tous les efforts qui dépendaient d'elle pour ne pas boire. On vint cependant à bout de lui faire avaler quelques gouttes du sang de Jésus-Christ. Mais elle fut aussitôt saisie de convulsions violentes, accompagnées de vomissemens, le Sauveur ne voulant point rester dans un corps qui avait été souillé par la participation aux sacrifices des païens. — Une femme, assez avancée en âge, qui avait sacrifié aux idoles, se glissa dans l'église sans être aperçue, tandis que saint Cyprien célébrait le sacrifice; mais elle n'eut pas plus tôt reçu la communion, qu'elle fut aussi violemment agitée; elle se débattait, comme si elle eût pris du poison; elle perdit la respiration, et tomba en sanglottant et en tremblant de tout son corps. — Une autre femme, qui avait également sacrifié, se mit à ouvrir la boîte où était le corps du Seigneur; c'était alors la coutume de laisser emporter l'Eucharistie aux fidèles, afin qu'ils communiassent dans leurs maisons, lorsqu'ils ne pouvaient assister aux assemblées religieuses, sur-tout dans les temps de persécution. Cette femme, dis-je, ayant ouvert sa boîte, il en sortit du feu; ce qui l'effraya tellement, qu'elle n'osa toucher à l'Eucharistie. Plusieurs, dans de semblables circonstances, furent possédés du démon; d'autres perdirent l'usage de leurs sens, et devinrent frénétiques.

Saint Cyprien conclut de tout ce qu'il a dit, la nécessité de la pénitence. Il cite les fidèles qui, « s'étant rendus coupables du seul péché » de pensée, le confessent aux prêtres de Dieu avec beaucoup de dou» leur, afin de décharger par-là leur conscience, font une rigoureuse » pénitence, cherchent un remède salutaire à leurs plaies, sachant qu'on » ne se moque point de Dieu, et qu'on ne peut le tromper. *Quoniàm » de hoc vel cogitaverunt, hoc ipsum apud sacerdotes Dei dolenter et » simpliciter confitentes, exomologesim conscientiæ faciunt, animi sui » pondus exponunt, etc., n.* 14, p. 95. » L'éditeur anglais de saint Cyprien, lequel était protestant, fait la remarque suivante sur ces paroles : « Cette soumission des fidèles à l'exomologèse solennelle pour leurs » pensées, est une preuve de l'estime qu'ils faisaient de la confession » volontaire. On n'aurait pu savoir ce qui s'était passé dans leurs cœurs, » s'ils ne l'avaient déclaré d'eux-mêmes.

» Que chacun de vous, dit le saint évêque aux pécheurs, fasse une » humble et solennelle confession de son péché, tandis qu'il est encore » en ce monde, que sa confession peut être admise, et que Dieu est » disposé à accepter sa satisfaction et à ratifier le pardon qui lui est » accordé par les prêtres. Mais ce pardon, on ne peut l'obtenir sans » beaucoup de gémissemens et de larmes; sans renoncer aux vains plai» sirs du monde. Vous pleurez la mort d'un ami, à combien plus forte

» raison devez-vous pleurer celle de votre âme ? Oui, vous avez perdu » votre âme ; vous êtes mort à tous les biens spirituels ; vous survivrez » à cette perte, et vous ne pleurerez pas, et vous ne vous éloignerez » pas pour un temps des compagnies, des divertissemens ! Voilà ce qui » aggrave votre crime.... La pénitence est le seul remède qui vous » reste. Ceux qui la regarderaient comme inutile, ôteraient tout espoir » de guérison et de salut. Comment en effet se flatter du salut, quand » on l'espère contre la disposition expresse de l'Evangile ?.... Gémissons » et pleurons présentement à proportion de l'énormité de notre péché. » Plus la plaie est large et profonde, plus elle mérite d'attention de » notre part. Que la sévérité de notre pénitence réponde à la grandeur » de notre faute... Vous devez demander avec plus de ferveur, per- » sister dans la prière avec plus de persévérance, passer les jours à gé- » mir, les nuits à pleurer, et tous vos momens dans les exercices de » la componction. Vous devez vous prosterner à terre, coucher sur la » cendre et le cilice, négliger le soin de votre corps, pratiquer l'absti- » nence, le jeûne et les autres œuvres de justice et de charité. Vos ri- » chesses, dont la possession est si dangereuse, ne doivent plus être pour » vous un objet d'amour et d'attachement. Vous les détesterez au con- » traire comme un ennemi mortel ; vous vous en défierez, comme vous » feriez d'un voleur et d'un assassin ; vous les craindrez, comme vous » feriez le poison et un glaive meurtrier. Vous ne les emploierez plus » qu'à racheter vos iniquités... Vous destinerez le reste de votre for- » tune à vous procurer la guérison de la plaie dangereuse que vous avez » reçue.... Dieu, qui doit vous punir, sera touché de vos soupirs, et » deviendra votre débiteur.... Qu'un homme répande son âme devant » Dieu par de ferventes prières ; qu'il verse d'abondantes larmes de pé- » nitence ; qu'il travaille à appaiser la colère céleste par des actes réi- » térés de justice et de charité, il pourra alors espérer miséricorde de » la part de Celui qui dit : *Quand vous reviendrez à moi, et que vous » vous repentirez, vous serez sauvé.* Isaï. XXX, 15. Dieu peut donc » pardonner à ses serviteurs, lorsqu'ils produisent de dignes fruits de » pénitence. Il peut leur rendre utiles les supplications des martyrs, » et leur faire retirer de grands avantages de ce que l'évêque ou les » ministres de l'Église font en leur faveur. Ainsi, le soldat de Jésus- » Christ ranimera ses forces épuisées ; il combattra avec plus d'ardeur » et de courage, et sa constance augmentant à proportion de l'humble » souvenir et du sentiment de son péché, il se rendra digne du se- » cours divin, et contribuera autant à la joie et au triomphe de l'É- » glise, qu'il avait contribué à sa douleur et à son humiliation.... » Le saint pasteur craignant toujours de porter trop loin l'indulgence, s'écriait : « que ne dépend-il de moi de pardonner tous les péchés

» passés ! Je ne recherche point rigoureusement les fautes même com-
» mises contre Dieu, et je deviens par-là coupable moi-même. Oui,
» ma trop grande indulgence pour les péchés des autres, me saisit de
» crainte. Quant à ceux qui veulent faire l'humble aveu de leurs cri-
» mes, et les expier par une satisfaction proportionnée, je suis prêt à
» les recevoir avec la plus sincère affection. »

7° Le livre *de l'Oraison Dominicale*, écrit peu de temps après l'ouvrage précédent. Saint Hilaire et saint Augustin en recommandent fortement la lecture. Le second exhortait les moines d'Adrumète à l'apprendre par cœur. Saint Cyprien y montre l'excellence de l'Oraison dominicale, et donne l'explication de toutes les demandes qui en font le sujet. En parlant des différens temps où l'on priait pendant le jour, il distingue *la première, la troisième, la sixième* heure, etc. Les principales conditions qu'il exige dans la prière, sont : l'humilité, le respect, l'attention, la ferveur et la persévérance. « Nous devons, dit-il, fermer
» à l'ennemi toutes les avenues de notre âme, et n'y laisser entrer que
» Dieu..... Quelle étrange indolence de ne pas penser dans la prière
» à ce qui mérite essentiellement de nous occuper ! Notre négligence
» outrage le Dieu dont nous faisons profession d'implorer la miséricorde. »
Il nous apprend que de son temps le prêtre disait, comme aujourd'hui, dans la préface de la messe : *élevez vos cœurs*, et que le peuple répondait : *nous les élevons au Seigneur*. Nos prières, selon lui, ne peuvent monter au trône de grâce, que quand elles sont accompagnées de l'aumône et des autres bonnes œuvres. On trouve encore d'excellentes maximes sur le même sujet dans les lettres du Saint, et sur-tout dans son exhortation à la prière continuelle qu'il envoya à son clergé, en lui recommandant de la communiquer aux laïques, *ep.* 11, *edit. Oxon ;* 8, *Pamel.*

8° Le livre *de la Mortalité*, écrit à l'occasion de la peste, dont nous avons parlé dans la vie du Saint. Il y est montré que les serviteurs de Dieu doivent se réjouir dans les calamités, parce qu'elles leur fournissent les moyens de pratiquer des vertus héroïques et de mériter le ciel. « Quant à la mort, dit-il, elle n'est redoutable que pour celui qui
» ne se soucie point d'aller à Jésus-Christ; et l'on n'est dans cette dis-
» position que quand on a sujet de croire qu'on n'aura point de part
» au royaume céleste. » Il décrit la félicité de ceux qui, après avoir échappé aux tempêtes et aux écueils de ce monde, sont arrivés au port de l'éternité, se sont revêtus de l'immortalité bienheureuse, et n'ont plus rien à craindre des efforts de leurs ennemis. Il attribue la crainte excessive de la mort dans un chrétien, au défaut de cette foi vive et de cette espérance ferme qui fortifient l'âme, et la rendent capable de mépriser *la reine des terreurs*. « Sur toutes choses, dit-il, rappelons-nous

» l'obligation où nous sommes de faire, non notre volonté, mais celle » de notre Père céleste, dont Jésus-Christ nous enseigne de demander » tous les jours l'accomplissement. Combien n'est-il pas absurde de lui » demander que sa volonté se fasse, tandis que nous ne répondons » qu'avec la plus grande répugnance à l'ordre qu'il nous donne de quitter » le monde? N'est-ce pas se moquer, que de lui demander que son » royaume arrive, lorsque nous ne balançons pas de lui préférer un » état d'esclavage sur la terre? Pourquoi lui répéter si souvent que » nous désirons voir arriver son royaume, puisqu'il est évident que nous » aimerions mieux continuer d'être ici-bas soumis au démon, que de » régner avec Jésus-Christ dans la gloire? »

Le saint docteur parle d'un certain évêque qui, étant près de rendre le dernier soupir, était extrêmement effrayé de la pensée de la mort. Comme il demandait à vivre encore quelque temps, il vit devant lui un jeune homme d'un aspect majestueux et tout éclatant de lumière, lequel lui dit : « Vous craignez tout à la fois de souffrir et de mourir; » cependant vous ne voulez point quitter le lieu où vous souffrez. Que » voulez-vous donc que je fasse, puisque vous ne savez ce que vous » demandez? » Saint Cyprien ajoute : « J'ai appris de Dieu par de » fréquentes révélations, et il m'a ordonné de déclarer publiquement, » que nous ne devons point pleurer la mort de ceux qu'il a appelés à » lui et qu'il a délivrés des misères de ce monde; que nous devons au » contraire être persuadés qu'à proprement parler, ils ne nous sont » point enlevés; qu'ils n'ont fait que nous précéder; que leur séparation de nous n'est que comme un voyage, après lequel nous les re» verrons; que nous pouvons à la vérité les regretter, mais qu'il ne » nous est pas permis de les pleurer, comme s'ils étaient perdus. » Il ajoute que notre conduite doit s'accorder avec nos paroles et avec notre foi, qui nous enseigne que nos amis que la mort a enlevés du milieu de nous, sont dans un état de bonheur. Il observe que de désirer une plus longue vie, sous prétexte de souffrir le martyre, est une illusion de l'amour-propre, la résignation à la volonté de Dieu étant le plus agréable sacrifice qu'on puisse lui faire. « Nous devons, continue-t-il, » montrer le pouvoir de notre foi, en souffrant sans émotion la mort » de nos plus chers amis; et lorsqu'il plaira à Dieu de nous appeler » à lui, il faudra que, dociles à sa voix, nous le suivions avec joie et » sans délai. » Enfin, il exhorte fortement tous les chrétiens à désirer de tout leur cœur le moment de leur mort, qui leur ouvrira les portes de l'éternité, les fera entrer dans le royaume du divin amour, et les réunira à la société glorieuse des Anges et des Saints.

Le livre *de la Mortalité et celui de l'Oraison Dominicale*, ont été traduits en français par le duc de Luynes, qui s'est déguisé sous le nom de Laval, et imprimés en 1664.

9° *L'Exhortation au martyre*, écrite en 252, lors du renouvellement de la persécution, sous Gallus et Volusien. Cet ouvrage, fait pour fortifier les fidèles, est un tissu de passages de l'Écriture. Ce sont effectivement les meilleures armes qu'un évêque puisse mettre entre les mains des soldats de Jésus-Christ, qu'il doit exercer au combat dans les temps d'épreuves.

10° Le livre *à Démétrien*. Ce Démétrien était un magistrat de Carthage, qui, quoique païen zélé, était lié avec le saint évêque. L'ouvrage dont il s'agit, est une réponse aux invectives de ce magistrat contre notre foi; et il y est prouvé que la religion chrétienne n'est point la cause des calamités publiques de l'empire. On y trouve aussi une belle exhortation à la pénitence.

11° Le livre *de l'aumône et des bonnes œuvres*, écrit vers l'an 254. C'est une exhortation pathétique à l'une et aux autres que l'Écriture nous recommande, et nous représente comme des moyens d'obtenir miséricorde. Le Saint y dit qu'on est ordinairement inexcusable de prétendre célébrer le jour du Seigneur, sans faire une offrande pour les pauvres. Il réfute les objections que suggère l'avarice, et montre qu'un grand nombre d'enfans ne dispense point de ce devoir; qu'il ne fait au contraire que resserrer l'obligation de l'accomplir : que les parens qui y manquent, trahissent les véritables intérêts de leurs enfans; qu'ils leur apprennent par-là à mal placer leur affection, et à préférer l'argent à Jésus-Christ; qu'ils les privent de la protection divine, qui est toujours la récompense de l'aumône, etc. Il insiste beaucoup sur ce qu'au dernier jour le souverain Juge prononcera sa sentence d'après la charité ou la dureté qu'on aura témoignées aux pauvres.

12° Le livre *du bien de la patience*, composé vers l'an 256, à l'occasion des disputes qui s'étaient élevées touchant le baptême des hérétiques. Selon le saint évêque, la patience ne consiste pas seulement à étouffer le ressentiment ou la vengeance, mais elle se prend encore pour l'assemblage des vertus qui contribuent à rendre un homme charitable, doux, honnête, qui le mettent dans la disposition de se réprimer et de pardonner, qui lui inspirent enfin un courage supérieur à toutes sortes d'épreuves. Les philosophes païens ne connaissaient point la vraie patience, qui suppose dans celui qui la possède, la douceur et l'humilité; ils ne pouvaient plaire à Dieu, parce qu'ils étaient remplis de présomption et d'amour pour eux-mêmes. Un chrétien doit être dans la réalité ce qu'ils n'étaient qu'en apparence, et acquérir ce degré de vertu qui leur était inconnu dans la pratique. Pour exciter à la patience, il cite l'exemple de Dieu, qui en est le principe et qui lui communique toute sa dignité; il rapporte les préceptes de l'Évangile; il montre cette vertu dans Jésus-Christ, dans les apôtres et les patriarches; il en appelle enfin au jugement dernier.

13° Le livre *de la jalousie et de l'envie*, composé peu après l'ouvrage précédent, et dans le même dessein. Saint Cyprien y montre que l'envie est la source d'un grand nombre de maux, et qu'elle est en même temps un péché grief et son propre tourment. « Renoncez, dit-il, à » cette perversité de caractère; arrachez de votre cœur ces épines qui » l'étoufferaient, et y recevez les semences de droiture qui produiront » une grande abondance de fruits; rejetez ce poison d'une humeur ma- » ligne et contentieuse; purifiez votre âme de toute corruption; adou- » cissez l'amertume qui vous tourmente, par le remède salutaire que » la religion vous offre. La croix de Jésus-Christ fera pour vous ce que » fit pour les Israélites le bois jeté dans les eaux de Mara. Oui, la croix » du Sauveur fera disparaître toute l'amertume de votre âme. »

14° La persécution ayant cessé à la mort de Gallus, arrivée au commencement de l'année 253, saint Cyprien tint à Carthage un concile, composé de soixante-six évêques, pour rétablir les affaires de l'Église. Pendant la tenue de ce concile, Fidus, évêque africain, le consulta touchant le baptême des enfans. Il lui demandait s'il fallait l'administrer le huitième jour après la naissance, selon ce qui se pratiquait dans l'ancienne loi, par rapport à la circoncision. Le Saint répondit avec les autres Pères de l'assemblée, qu'on ne pouvait refuser à personne la participation à la grâce de Dieu..... Qu'on devait sur-tout l'accorder aux enfans, qui, par les larmes qu'ils répandent aussitôt qu'ils voient la lumière, semblent demander miséricorde d'une manière fort touchante. On ne refuse point, dit-il, le pardon aux plus grands pécheurs, comment le refuserait-on à des enfans qui ne font que de naître, et qui n'ont d'autre faute que la tache originelle? *Ep.* 64, *ed. Oxon.* La difficulté proposée à saint Cyprien n'avait point pour objet de savoir s'il fallait baptiser les enfans, mais quel jour on les baptiserait; et même, quant à ce point, l'unanimité du concile montre quelle était la tradition générale de l'Église. Tertullien lui-même, qui plaidait pour le délai du baptême, traite de meurtrier celui qui refuserait d'administrer ce sacrement dans le cas de nécessité. Voyez le comte Acami, *de Pædobaptismo solemni in Ecclesiâ Latinâ et Græcâ*, Romæ, 1755. C'est une excellente réfutation d'une lettre d'un anabaptiste anglais sur le point dont il s'agit.

15° *Lettres*, au nombre de 81 dans l'édition d'Oxford, et de 83 dans celle de Baluze. Elles ont pour objet des points de dogme, de discipline et de piété. Nous en avons cité plusieurs morceaux dans la vie du Saint.

16° Parmi les Ouvrages de saint Cyprien, on en a fait imprimer plusieurs qui lui ont été attribués, quoiqu'ils ne soient pas de lui. Les principaux sont : 1° le traité *contre les Spectacles publics*, qui fut écrit

par un évêque contemporain de notre Saint, lequel avait été séparé de son troupeau par la persécution. 2° Les discours *contre Novatien*, lequel paraît être du même style que l'ouvrage précédent, quoiqu'il ne soit pas du même temps. 3° Le livre *du célibat des clercs*, qui est du septième siècle, et qui renferme des choses extrêmement utiles.

Saint Jérôme et Lactance donnent de justes éloges à l'éloquence de saint Cyprien. « Il a, suivant le second, une invention facile, variée, » agréable, et ce qu'il y a de plus essentiel, beaucoup de clarté et de » netteté dans les idées, c'est-à-dire, la principale des qualités que l'on » exige de tout écrivain. Sa narration est ornée, et devient encore plus » intéressante par la facilité de l'expression. Ses raisonnemens sont forts » et serrés; en sorte qu'il réunit tout ce qui fait l'orateur; il sait plaire, » instruire et persuader; on ne pourrait même décider lequel de ces » trois talens il posséda dans un degré plus éminent. » Il y a trop de travail dans sa lettre à Donat; mais quoiqu'elle ne puisse pas servir de modèle, il n'en est pas moins vrai qu'elle annonce un auteur vraiment éloquent.

Dieu, selon saint Augustin, a permis qu'il soit échappé à saint Cyprien quelques vains ornemens de rhétorique, dans le premier ouvrage qu'il fit après sa conversion, pour montrer combien l'esprit de la simplicité chrétienne influa sur son style, et eut de pouvoir pour le contenir dans les bornes de la véritable éloquence; et c'est là le caractère des lettres du saint évêque de Carthage, qui furent écrites depuis : aussi Fénélon observe-t-il que nous pouvons en sûreté en admirer et en imiter le style. Ce grand maître remarque cependant que le langage de saint Cyprien se ressent du génie âpre des Africains, et qu'il n'est pas toujours exempt de cette sublimité recherchée qu'on reproche aux auteurs du même temps. Ces observations ne nous empêchent point de reconnaître dans les ouvrages de ce Père une éloquence douce, naturelle, et qui n'a rien de semblable à celle des déclamateurs. On n'y aperçoit rien de trivial, rien qui n'annonce une littérature peu commune. On y voit par-tout une âme grande, remplie des plus beaux sentimens, qui sont exprimés d'une manière noble et touchante. L'auteur parle toujours d'abondance de cœur. Quoiqu'il emploie quelquefois des mots qui paraissent s'éloigner de la pureté de la langue latine, il n'en est pas moins vrai qu'après Lactance, il occupe la première place parmi les Pères latins qui ont écrit en cette langue.

La première édition des œuvres de saint Cyprien qui parut peu de temps après l'invention de l'imprimerie, et qui ne porte ni nom d'imprimeur, ni nom de lieu, est plus correcte que la plupart de celles qui l'ont suivie. Les œuvres du même Père ont été réimprimées par les soins d'Erasme, de Manuce, de Morel, de Pamélius et de Rigault. Ce

dernier éditeur est un calviniste déguisé, selon Fell. On trouve effectivement dans ses notes sur Tertullien et sur saint Cyprien, bien des choses qui favorisent certains principes du calvinisme. Voyez de l'Aubespine, Grotius, *Ep. ad Salmas.* p. 323, et Petitdidier, *Rem. sur le Bibl. de Dupin*, t. I, p. 280.

Dans l'édition de Pamélius, les lettres de saint Cyprien sont placées les premières, et rangées selon l'ordre chronologique; elles n'occupent point la même place dans la plupart des éditions antérieures et postérieures.

L'édition d'Oxford parut en 1681. On la doit au savant Fell, évêque de la même ville, qui y ajouta de nouvelles notes, avec les *Annales Cyprianici* de Pearson, et les 13 *Dissertationes Cyprianicæ* de Dodwell, qui ont pour objet d'éclaircir certains points de fait et de discipline.

Baluze préparait une nouvelle édition de saint Cyprien, lorsque la mort l'enleva. D. Maran, Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, a mis la dernière main à son ouvrage. Il a aussi corrigé quelques notes de Baluze, et y en a ajouté de nouvelles. Il a encore enrichi son édition d'une nouvelle vie de saint Cyprien. Elle parut à Paris en 1726, in-fol. sous le titre suivant : *Sancti Cypriani opera recognita per Baluzium, iterùm illustrata (per D. Maran) unum è monachis sancti Mauri, qui præfationem et vitam sancti Cypriani adornavit.* Elle a été réimprimée à Venise en 1758.

---

## Ste EUPHÉMIE, VIERGE ET MARTYRE.

### Vers l'an 307.

La ville de Calcédoine fut le théâtre des glorieux combats de sainte Euphémie, qui souffrit vers l'an 307, dans la persécution que continuèrent les successeurs de Dioclétien. Ayant embrassé l'état de virginité, elle annonça par la couleur modeste de ses habillemens, qu'elle renonçait aux plaisirs et aux amusemens du monde. Les exercices de la piété, et les pratiques de la pénitence, faisaient son unique occupation. Comme l'amour de Dieu régnait dans son cœur, elle ne vivait que pour lui, et tendait tous les

jours à la perfection avec une nouvelle ardeur. Tout ce qui ne la portait pas à Dieu, lui paraissait méprisable.

Ayant été arrêtée, elle fut cruellement tourmentée par l'ordre du magistrat, nommé Priscus. L'histoire de ses souffrances fut représentée sur un tableau dont saint Astère, évêque d'Amasée dans le Pont, nous a laissé une description exacte, et qui se gardait autrefois dans la grande église de Calcédoine. Un soldat lui tirant la tête en arrière, un autre lui cassait les dents, en sorte que le sang qui lui sortait de la bouche couvrait son visage, ses cheveux et ses vêtemens. Après lui avoir fait souffrir diverses autres tortures, on la conduisit en prison, où la prière fit ses délices et sa consolation. À la fin on la condamna à être brûlée vive. Elle monta d'elle-même sur le bûcher avec un courage et une sérénité qui montraient la joie qu'elle ressentait de se voir sur le point d'entrer dans la gloire de Jésus.

L'église grecque l'honore avec la même dévotion que les plus célèbres martyrs, et sa fête est d'obligation dans presque tout l'Orient. Il y avait anciennement à Constantinople quatre églises dédiées sous son invocation. Celle qui portait son nom à Calcédoine, était fort célèbre; et ce fut là que se tint le quatrième concile général qui proscrivit les erreurs d'Eutychès en 451. Les Pères de ce concile attribuèrent principalement à l'intercession de la Sainte, l'heureuse issue de l'affaire pour laquelle ils s'étaient assemblées (1). L'historien Evagre rapporte (2), que les Empereurs, les patriarches, et les fidèles de tout état couraient en foule à Calcédoine, pour participer aux grâces extraordinaires que sainte Euphémie obtenait de Dieu (3).

---

(1) *Conc.* t. IV, p. 325.

(2) L. 2, c. 3.

(3) Voyez Baronius, *ad an.* 451, n. 54; *an.* 594, n. 101, *et not. in Martyr. rom.* 16 *Sept.*

On transporta depuis ses reliques dans l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, et elles y restèrent jusqu'au temps de l'impie Constantin Copronyme, qui voulut les jeter dans la mer. Mais on trouva le moyen de les conserver, comme nous l'apprenons de Constantin, évêque de Tio, dans la Paphlagonie, qui a fait un discours sur ce sujet (4). Elles sont présentement à Syllebrie ou Syllivri, ville qui est le siége d'un métropolitain, et qui est située sur le rivage de la Propontide, entre Constantinople et Andrinople (5). Mais il y en a une portion dans l'église de la maison de Sorbonne de Paris, et ce précieux trésor est un présent d'un grand-maître de Rhodes ou de Malte.

On voyait à Rome, du temps de saint Grégoire-le-Grand, une église qui portait le nom de sainte Euphémie. Il paraît que c'est la même que celle qui fut réparée par le Pape Urbain VIII, et qui subsiste encore aujourd'hui. (Voyez saint Paulin, saint Pierre Chrysologue, et sur-tout le discours de saint Astère, qui est cité par le septième concile général. Nous n'avons fait aucun usage des actes de la Sainte, parce qu'ils ne méritent aucune croyance.)

Les plus célèbres martyrologes de l'Occident joignent à sainte Euphémie, SAINTE LUCE et SAINT GÉMINIEN, qui souffrirent sous Déoclétien. On ne sait rien ni de leur vie, ni des circonstances de leur martyre.

## S. NINIEN OU NINYAS APÔTRE DES PICTES MÉRIDIONAUX.

## L'AN 432.

SAINT NINIEN eut pour père un prince des Bretons Cumbriens qui habitaient les comtés de Cumberland et de Gallo-

(4) *Ap. Surium*, t. IV.

(5) Voyez le prince Cantemir, *Hist. de l'empire Ottoman*, l. 3, c. 1, t. II, *de la trad. franç. édit.* in-12, p. 58.

way. Il parut dès son enfance uniquement né pour la vertu. Rien ne lui semblait difficile, lorsqu'il sagissait de se perfectionner dans l'amour de Dieu. Afin de s'affranchir de tous les embarras du monde qui auraient pu le distraire, il quitta sa patrie pour faire un voyage à Rome. Il passa plusieurs années dans cette ville, et s'y appliqua tout à la fois à l'étude et à la pratique de la religion. Ses progrè furent très-rapides dans l'une et dans l'autre. Se sentant de plus en plus animé de zèle pour la gloire de Dieu, il résolut de retourner dans son pays, où l'on n'avait encore qu'une connaissance bien imparfaite du christianisme. Il paraît qu'il fut sacré évêque à Rome, avant son départ de cette ville (1).

Arrivé dans sa patrie, il acheva d'instruire ceux qui avaient déjà quelque teinture des vérités de l'Evangile. Il retira de l'idolâtrie ceux qui y étaient plongés, adoucit la férocité de Tudoval, Roi des Pictes, et bâtit une église de pierre dans le pays connu aujourd'hui sous le nom de Galloway. Jusque-là les Bretons septentrionaux n'avaient point vu d'édifices de pierre ; et ils appelèrent la ville où était celui dont nous parlons, *candida casa;* c'est-à-dire, *maison blanche* (2). On la nomme présentement *Whitehern*. Le Saint y fixa son siége épiscopal, et dédia l'église sous l'invocation de saint Martin. On croit qu'il avait visité le tombeau de ce Saint dans le cours de ses voyages. Il porta la lumière de la foi dans le pays des Cumbriens, dans toutes les provinces habitées par les Pictes méridionaux, jusqu'au mont Grampus. L'église de Whitehern devint une école de Saints et d'hommes apostoliques. Saint Ninien mourut le 16 Septembre 432. Il s'opéra un grand nombre de miracles par son intercession. Ses reliques se

---

(1) Voyez Alford et Sticker, *Act. SS.* t. V, *Sept.* p. 324.
(2) Voyez Bède et Guillaume de Malmesbury.

sont gardées à Whitehern, jusqu'à la prétendue réforme. Il y a un bras de saint Ninien dans l'église qui appartenait aux Jésuites à Douai.

Voyez ses actes, et sur-tout Bède, *Hist.* l. 3, c. 4; Alcuin, *ep. ad. Fratres Candidæ Casæ, ap. Usser. de Britan. Eccl. Primord.* p. 669, la chronique saxonne, *ad an.* 560; Guillaume de Malmesbury, *de Reg. Angl.* l. 3; Jean Fordun, *Scotochron.* l. 3; Léland, *de Script.* c. 33; Ussérius, *Antiq. Eccl. Brit.* c. 15, p. 347; les annales d'Alford, *ad an.* 432, et Sticker, t. V, *Sept.* p. 318.

---

## S^te EUGÉNIE, VIERGE.

### L'AN 735.

SAINTE EUGÉNIE, fille d'Adelbert, duc d'Alsace, succéda vers l'an 720, à sainte Odile, sa tante, dans l'abbaye du Haut-Hohenbourg, en Alsace. Sainte Odile était fondatrice de cette abbaye. Eugénie, qui avait pris sa tante pour modèle, entretint la paix et la régularité dans sa maison, qu'elle gouverna quinze ans. Elle mourut le 16 de Septembre vers l'an 735. On l'honora long-temps à Hohenbourg, et ses reliques s'y gardèrent jusqu'en 1622, que son tombeau fut brisé par les Suédois. Elles furent alors dispersées. On en conserve encore quelques portions dans les églises paroissiales d'Oberehnheim et de Wilgotheim.

Sainte Eugénie était sœur de Gundelinde, qui mourut abbesse de Nidermunster, ou Bas-Hohenbourg. Enhilde succéda à Gundelinde. On les honore toutes deux d'un culte public. On garde une partie des reliques de sainte Gundelinde dans l'église du collége de Molsheim, et dans l'abbaye de Notre-Dame des Ermites, en Suisse.

Voyez M. l'abbé Grandidier, *Histoire de l'Église de Strasbourg*, t. I; p. 359, 361, 362.

## S^te ÉDITHE, VIERGE EN ANGLETERRE.

### L'AN 984.

Edithe vint au monde en 961. Elle était fille naturelle du Roi Edgard. Ce prince l'avait eue d'une dame illustre par sa naissance, qu'il avait enlevée, et qui se nommait Wulfride ou Wilfrith. Sa femme étant morte, il voulut épouser celle qu'il avait déshonorée; mais Wulfride ne voulut point y consentir; elle alla même prendre le voile dans le monastère de Wilton, dont elle devint abbesse peu de temps après. Elle voulut se charger elle-même du soin d'élever Edithe, sa fille, qui par-là fut arrachée à la corruption du monde, avant d'en avoir ressenti les effets. C'est ce qui a fait dire au rédacteur du martyrologe romain, en parlant de notre Sainte, que « s'étant consacrée à Dieu dès » son enfance, elle avait moins quitté le monde, qu'elle » ne l'avait ignoré : » ignorance infiniment précieuse, et qui est le plus sûr moyen de vivre dans une parfaite innocence.

Wulfride formait tous les jours sa fille par les plus sublimes leçons du christianisme, et sur-tout en lui mettant souvent devant les yeux les exemples des Saints. Elle eut la consolation de la voir répondre fidèlement à ses soins. Charmée de ses progrès dans la vertu, elle résolut de l'admettre à la profession religieuse, comme elle le désirait : mais il fallut auparavant obtenir le consentement du Roi, lequel ne fut accordé qu'après bien des difficultés.

Edithe sut allier les exercices de la vie contemplative avec ceux de la vie active. Malgré son amour pour la retraite, elle se privait, souvent des délices qu'elle y trouvait, pour servir les pauvres. Elle prenait soin des malades, et s'attachait par préférence à ceux qui avaient des ulcères,

dont le pansement révoltait le plus la nature. Son abstinence et ses austérités avaient quelque chose d'extraordinaire. Elle montrait une dévotion singulière pour Jésus crucifié, et elle l'exprimait souvent en formant sur elle le signe de la croix. Elle n'avait encore que quinze ans, que le Roi son père voulut lui confier le gouvernement de plusieurs monastères, tant était grande l'idée que l'on avait de sa vertu et de sa prudence. Mais elle aima mieux rester dans sa communauté, pour y vivre dans l'obéissance en simple religieuse.

Edgard étant mort, il eut pour successeur Edouard, son fils, que l'Eglise honore comme martyr. La mort ayant aussi enlevé ce jeune prince, on assure que la noblesse, qui lui était attachée, voulut placer Edithe sur le trône. Mais l'éclat d'une couronne ne fut point capable de l'éblouir; elle donna la préférence à l'humiliation du cloître. Elle fit bâtir à Wilton une église sous l'invocation de saint Denis, et la dédicace en fut faite par le saint archevêque Dunstan. Ce prélat, en célébrant la messe, apprit par révélation que la Sainte mourrait bientôt. Effectivement, quarante jours après la cérémonie dont nous venons de parler, elle s'endormit dans le Seigneur, le 16 Septembre 984, à l'âge de vingt-trois ans. Saint Dunstan, qui l'avait assistée dans sa dernière maladie, l'enterra dans l'église de Saint-Denis. Nous apprenons de Guillaume de Malmesbury, qui vivait au commencement du douzième siècle, qu'on célébrait la fête de cette Sainte avec beaucoup de dévotion. (Voyez sa vie dans Capgrave, et Guillaume de Malmesbury, *de Pontif. Angl. l.* 2, *c.* 4, et *de Reg. Ang. l.* 2, *c.* 13.)

Les calendriers d'Angleterre font mention d'une autre SAINTE EDITHE, appelée aussi SAINTE EADGIETHE, qui était fille du comte Frewald, et qui mourut religieuse d'Ailesbury.

## ✝ S^te^ LUDMILLE, DUCHESSE ET PATRONNE DE BAVIÈRE.

L'AN 927.

Cette servante de Dieu naquit vers l'an 873 de parens païens, en Bavière : son père s'appelait Slaviborig et était comte et seigneur héréditaire de Melnik et des environs; sa mère Lidoslave appartenait également à une famille ancienne, noble et très-riche. Ses éminentes vertus attirèrent l'attention de Borzivojus (1), duc régnant de Bohême, qui la demanda en mariage. Peu de temps après leur union, il fit une visite, avec les grands de ses états, au Roi des Markomans, où Cyrille et Méthode, les apôtres de la Moravie, se rendirent aussi, pour y prêcher l'Evangile. Le Seigneur répandit sa bénédiction sur leurs paroles, et le duc avec ses compagnons, touchés par la grâce, reçurent le saint baptême. Il emmena avec lui les saints apôtres de la foi, en retournant en Bohême; Ludmille, qui était pure et sincère de cœur, écouta la voix de Dieu, acquit la conviction de la vérité de la religion chrétienne, et ses enfans, son père et ses frères furent avec elle purifiés, à Melnik, du péché, dans l'eau de la régénération, par la main de S. Méthode.

Dès ce jour, Ludmille vécut d'une vie nouvelle, elle déplora sans cesse le malheur d'avoir ouvert si tard les yeux aux lumières de la rédemption, et elle reçut souvent, avec une ferveur ardente, la nourriture vivifiante de la religion chrétienne. Ce qu'elle désirait le plus, c'était de voir tous ses sujets participer à la joie et à la félicité dont elle jouissait : c'est pourquoi elle fit briser les idoles et

(1) Borivorius et Boriway.

prêcher partout au peuple la religion d'amour. Un nombre considérable de païens quitta la superstition et se fit recevoir avec joie dans le sein de l'Eglise de Jésus-Christ.

Notre Sainte se montra très-libérale envers la maison de Dieu, sur-tout envers les églises de Melnik et de Bunzlau, qu'elle dota presque royalement : cela ne lui fit nullement oublier les membres vivans de Jésus-Christ, qu'elle secourut de mille manières, avec toute la sollicitude d'une véritable et tendre mère.

Quoique tous ses momens fussent consacrés à la gloire du Seigneur, elle sentit néanmoins dans son cœur un désir toujours croissant de s'unir encore plus étroitement avec Dieu, et de renoncer à tout commerce avec le monde. Lorsqu'il ne lui fut plus possible de cacher ses sentimens, elle en parla à son époux, qui lui témoigna à son tour le même vœu. Borzivojus abdiqua en faveur de son fils Wratislau, et se retira avec Ludmille et un vieux prêtre nommé Paul dans la solitude de Tetin (2), afin de consacrer leurs jours au Seigneur, dans la retraite et loin du dangereux théâtre des cours.

Le nouveau duc Wratislau épousa Dragomire ou Drahomire, qui était encore attachée au paganisme. Il chercha, il est vrai, à la conduire à la connaissance de la vérité chrétienne; mais il eut l'affliction de voir échouer tous ses efforts. Cependant Drahomire lui donna un fils qui reçut

---

(2) Bohuslaw Balbinus dit, en parlant de cette solitude, *Hist. Montis sacri, Auctario I*, c. 8 : « Hoc antiquitatis et religionis christianæ monumentum, Tetinam arcem oppidumque quia Catholicorum partes sequebatur, Hussitæ, gens ad excidium sacrorum nata, a Carlsteino, anno MCDXXII turpiter cum Polonis repulsi, ut dolorem ulciscerentur suum, flammis et ferro deduxere ad terram. Hodie Tetina ægrè suis se ruderibus ab oblivione vindicat. » Et *Miscellaneis Hist. regni Bohemicæ* (l. III, c. 8, § 2) : « Tetin castrum sanctitate magis quam alia dote illustre. »

dans le baptême le nom de Wenceslas, et qui par ses vertus mérita d'être placé au nombre des Saints (3). Ludmille prit le jeune prince auprès d'elle, avec sa nourrice, et l'éleva dans une profonde piété. Le vertueux duc Wratislau fut atteint inopinément d'une maladie mortelle et recommandant la Bohême à la protection de sa sainte mère (son père Borzivojus était déjà mort), il mourut de la mort des justes.

Drahomire, irritée de cette disposition, conçut dès ce jour le projet d'une vengeance implacable contre sa belle-mère, et prépara tout pour se défaire d'elle. Ludmille en fut informée, et ayant mis ordre à toutes ses affaires temporelles, elle fortifia son âme par les saints sacremens et attendit avec calme ses assassins. Deux princes païens, Tuman et Kuwan, qu'elle avait reçus et traités chez elle, sans concevoir le moindre soupçon, entrèrent la nuit dans son appartement et l'étranglèrent en 927, avec le voile qu'elle portait sur la tête. On l'enterra d'abord à Tetin, mais quelques années après, ses restes furent inhumés, par S. Wenceslas son petit-fils, dans l'église de Saint-George à Prague.

La biographie de notre Sainte fut composée par le moine Chrétien de Scala; elle est imprimée dans l'*Epitome rerum Bohemicarum* (l. I, c. 10) et dans les Bollandistes (t. V de *Septembre*, p. 739), avec les notes de Const. Suysken. Voyez la vie de S[te] Ludmille, très-bien écrite, dans Schmidt'*s Leben Jesu und der Heiligen* (t. II, p. 472), Vienne 1822.

---

(3) Voyez sa vie sous le 28 de ce mois.

## 17 Septembre.

### S. LAMBERT, ÉVÊQUE DE MAESTRICHT, MARTYR, PATRON DE LIÉGE.

Tiré de sa vie, écrite par Godescalc, diacre de Liége, *ap Mabil.* sect. 3, *Ben. et ap. Canis. Lect. antiq.* t. II, part. 1, p. 135, *ed. Basnag.* D. Rivet prouve, *Hist. litt. de la Fr.* t. IV, p. 58, que cet ouvrage, où l'on remarque beaucoup de candeur et de sincérité, et composé d'après les relations de témoins oculaires, fut écrit vers l'an 729, et non en 773, comme Le Cointe et quelques autres modernes l'ont prétendu. Nous avons encore des vies du même Saint par Etienne de Liége, Anselme et Nicolas, chanoines de la même église; Rainer, moine de Saint-Laurent, près de Liége; Gilles d'Orval et Sigebert. Il y a plus d'ordre et d'élégance dans celle qu'Etienne de Liége a donnée; mais celle de Godescalc a servi de fondement à toutes les autres. Voyez Le Mire, *ad annos* 656, 676, 692, 696; Martène, *ampliss. Collect.* t. IV, p. 845; le P. Foulon, Jésuite, *Hist. Leod. an.* 1735, p. 100 *et seq.*; le P. Suysken, *Act. SS.* t. V, *Sept.* p. 518, et le *Gallia Chr. nova.*, t. III, p. 827.

L'AN 708.

Saint Landebert, qu'on a depuis appelé *saint Lambert*, naquit à Maestricht, de parens nobles et riches qui pratiquaient la religion chrétienne avec beaucoup de zèle. Ses premières études achevées, son père le mit sous la conduite de saint Théodard, qui avait succédé à saint Remacle, d'abord dans le gouvernement des abbayes de Malmedi et de Stavelot, puis sur le siége épiscopal de la ville de Maestricht. Ce saint homme, rempli d'affection pour son disciple, ne négligea rien pour le former aux sciences et à la vertu. Ayant entrepris, en 669, un voyage à la cour du Roi Childéric II, qui résidait en Austrasie, dans le dessein d'obtenir de ce prince la restitution des biens de son église, qui avaient été usurpés par des personnes puissan-

tes, les usurpateurs l'assassinèrent sur la route, dans la forêt de Benalt, près de Nemèse ou de Spire. On l'honore comme martyr, le 10 de Septembre.

On lui donna pour successeur Lambert, auquel sa sainteté avait attiré l'estime de Childéric et de toute la cour. L'humble Lambert n'accepta l'épiscopat qu'en tremblant, à l'exemple de tous les Saints ; mais comme il ne pouvait aller contre la volonté de Dieu qui l'y avait appelé, il demanda au ciel les lumières et la force dont il avait besoin, et résolut de remplir ses devoirs avec la plus parfaite fidélité.

Childéric II régnait en Austrasie, comme nous l'avons observé, et il avait Vulfoade pour maire du palais. En même temps Thierri III succéda à son frère Clotaire III, dans les royaumes de Neustrie et de Bourgogne. Ebroïn usurpa sous ce prince la dignité de maire du palais. La tyrannie cruelle du ministre rendit odieuse la domination du maître. Les sujets se révoltèrent, et en vinrent jusqu'à déposer leur Roi. Thierri et Ebroïn furent renfermés, l'un à Saint-Denis, et l'autre à Luxeul ; ce ne fut même qu'à cette condition qu'on leur laissa la vie. Cependant Childéric II se faisait de plus en plus détester par ses débauches et ses cruautés. La noblesse conspira contre lui, et il fut assassiné en 673, dans la onzième année de son règne. Thierri, profitant de cette occasion, quitta le monastère de Saint-Denis, et se fit reconnaître Roi dans la Neustrie. Dagobert II, fils de Sigebert, fit la même chose dans l'Austrasie.

Lambert ressentit les tristes effets de cette révolution, uniquement parce qu'il avait été attaché à Childéric. On le chassa de son siége, et l'on mit en sa place un intrus nommé Faramond. Il se retira dans le monastère de Stavelot avec deux de ses domestiques. Pendant les sept années qu'il y demeura, il suivit la règle des religieux avec autant de fidélité que l'aurait pu faire le novice le plus fervent. Nous en citerons un exemple. S'étant levé une nuit en hiver pour

vaquer à la prière, il laissa tomber une de ses sandales, ce qui fit du bruit. L'abbé l'entendit, et en punition de cette violation du silence, il ordonna au coupable, qu'il ne connaissait point, d'aller prier au pied de la croix, plantée devant l'église. Lambert obéit sans répliquer, et va au lieu destiné nu-pieds, et couvert d'une simple tunique. Il y pria trois ou quatre heures à genoux. Les moines étant entrés au chauffoir après matines, l'abbé demanda s'ils étaient tous là. On lui répondit qu'il ne manquait que celui qu'il avait envoyé prier devant la croix. On le fit appeler aussitôt : mais quelle fut la surprise de toute la communauté, lorsqu'on vit entrer Lambert tout couvert de neige et presque roide de froid ! L'abbé et les religieux se jettent à ses pieds pour lui demander pardon. « Que Dieu, dit-il, » vous pardonne la pensée qui vous est venue de vous ju- » ger coupables pour cette action. Saint Paul ne m'ensei- » gne-t-il pas que je dois servir Dieu dans le froid et la » nudité ! » La joie qu'il goûtait dans la retraite, n'était troublée que par la douleur qu'il avait du triste état où se trouvaient la plupart des églises de France.

Thierri, en remontant sur le trône, nomma maire du palais, Leudisius, fils d'Erchinoald. Mais les choses changèrent bientôt de face. Ebroïn sortit du monastère, au mépris des vœux qu'il y avait prononcés. Ayant recouvré, en 677, la dignité de maire, il agit en maître absolu dans la Neustrie et la Bourgogne. Il exerça aussi son pouvoir tyrannique dans l'Austrasie, lorsqu'après l'assassinat de Dagobert II, auquel Ebroïn avait eu beaucoup de part, toute la monarchie française eut été réunie dans la personne de Thierri. Dagobert avait aimé la religion et avait rempli ses états de pieuses fondations. Peu de temps après sa mort, on l'honora comme martyr à Stenay, ou il avait été enterré.

Ebroïn qui, du vivant de ce prince, avait opprimé plusieurs églises de sa dépendance, et sur-tout celle de Maestricht,

redoubla ses violences lorsqu'il le vit mort. Rien ne l'empêcha plus de suivre les mouvemens de sa haine contre saint Lambert, et de lui en faire ressentir les plus cruels effets. Enfin, la justice divine éclata contre lui, trois ans après le martyre de saint Léger. Il fut assassiné en 681, par un seigneur nommé Hermenfrède, qu'il avait injustement dépouillé de ses biens, et qu'il avait même menacé de la mort. Hermenfrède prit le moment où il sortait de sa maison la nuit du Dimanche, pour aller à matines. On voit par cet exemple et par plusieurs autres, que dans ce temps-là les princes et les seigneurs de leur cour, quoiqu'ils fussent très-occupés et qu'ils n'eussent souvent aucun sentiment de piété, ne se dispensaient point d'assister à l'office divin, même pendant la nuit.

Pepin d'Héristal, petit-fils de saint Pepin de Landen, étant devenu maire du palais, s'appliqua à réparer les maux dont Ebroïn avait été l'auteur. Il chassa les évêques intrus, et rétablit les pasteurs légitimes sur leurs siéges. Saint Lambert revint à Maestricht en 681 ou 682, après avoir passé sept ans en exil à l'abbaye de Stavelot. Il reprit ses fonctions avec un nouveau zèle, et les exerça par-tout avec des fruits merveilleux. Comme il y avait encore grand nombre de païens dans la Taxandrie, province située du côté de Diest, dans le Brabant, il alla leur prêcher l'Évangile. Il détruisit leurs temples et leurs idoles, et leur administra le baptême. La connaissance du christianisme influa sur leurs mœurs, et ne contribua pas peu à les civiliser, en adoucissant la férocité de leur caractère. Lambert visitait souvent saint Willibrord, apôtre de la Frise, afin de conférer avec lui sur les moyens les plus efficaces de procurer la gloire de Dieu.

La France, sous les Rois fainéans, était plongée dans les plus grands désordres. Les personnes puissantes se mettaient au-dessus des lois, et se révoltaient même ouverte-

ment. Nous en avons un exemple mémorable dans la mort de saint Lambert. Pepin, qui résidait au château d'Héristal, près de Liége, vivait depuis plusieurs années d'une manière scandaleuse, avec une concubine, nommée Alpaïs; et Charles-Martel naquit de ce commerce. Le saint évêque les avertit de leur crime, et les exhorta fortement à mener une conduite régulière. Quelques amis d'Alpaïs prirent de là occasion de conspirer contre la vie de Lambert (1). D'autres attribuent sa mort à une cause différente, et la racon-

---

(1) Dans les *Nouveaux Mémoires de l'académie royale de Bruxelles*, tom. III, p. 518, se trouve un *Mémoire pour servir à l'histoire d'Alpaïde, mère de Charles-Martel*, par M. Dewez. L'auteur y cherche la solution de quatre problêmes historiques, relatifs à Alpaïde. — I. Etait-elle la femme légitime ou la concubine de Pépin d'Héristal? Le témoignage des auteurs contemporains ne permet guère de lui assigner que cette dernière qualité, bien que le continuateur de Frédégaire lui donne le titre d'épouse. M. Dewez pense qu'Alpaïde a pu être d'abord la maîtresse de Pépin, mais qu'elle devint ensuite sa femme légitime, et prit la place de Plectrude, répudiée par son mari. — II. Est-elle coupable du meurtre de S. Lambert? Après une discussion lumineuse de la valeur des divers témoignages relatifs à cet événement, l'auteur se fondant sur le récit simple et naturel de Godescal, regarde comme raisonnablement et presque juridiquement démontré qu'Alpaïde fut entièrement étrangère à cet assassinat. — III. Comment est-elle morte? M. Dewez, pour ne rien laisser ignorer de ce qu'on a écrit de cette princesse, rapporte tout ce qui a été dit sur sa fin. Augustin Wichmans rapporte qu'après la mort de Pépin, un frère de S. Lambert alla arracher Alpaïde de sa retraite et la fit périr dans les flammes. L'auteur du Mémoire relègue ce récit parmi les contes faits à plaisir et imaginés pour ternir la mémoire de cette princesse. La vérité est, suivant lui, qu'Alpaïde se retira à Orp-le-Grand, et y fonda une abbaye de religieuses où elle mourut. — IV. Est-elle la même qu'une comtesse de Hougarde, nommée Alpaïde, qui donna beaucoup de terres à l'église de S. Lambert? M. Dewez ne le pense pas, quoique Miræus et Divæus l'aient affirmé. La preuve de cette différence se trouve dans une inscription latine qui se lit sur un tombeau de l'église de Saint-Paul à Liége. L'auteur a cru devoir encore relever cette bévue pour éclaircir un point aussi embrouillé de l'histoire de la Belgique.

(*Note de la prés. édit.*)

tent ainsi : Deux frères, au mépris de toutes les lois, avaient pillé l'église de Maestricht, et continuaient encore de la tenir dans l'oppression. Rien n'était capable d'arrêter le cours de leurs violences. Quelques parens du Saint entreprirent de s'y opposer, et en vinrent même jusqu'à massacrer les deux frères. Cet événement fit beaucoup d'éclat. Dodon, qui était de la famille de ceux qui avaient perdu la vie, et parent d'Alpaïs, résolut de se venger sur Lambert, quoiqu'il n'eût point de part à ce qui s'était passé. Il l'attaqua avec une troupe de gens armés, au village de Léodium, où est présentement la ville de Liége. Le saint évêque revenait de matines, quand Dodon avec ses complices se présenta devant sa maison. Il défendit à ceux qui étaient avec lui de se mettre en défense. « Si vous m'aimez véritablement, leur » dit-il, aimez Jésus-Christ, et confessez vos péchés devant » lui. Quant à moi, il est temps que j'aille vivre avec lui. » S'étant ensuite mis à génoux, il pria avec beaucoup de larmes pour ses ennemis, les bras étendus en forme de croix. Aussitôt l'un d'entre eux le perça d'un javelot. Sa patience, sa douceur et l'éminente sainteté de sa vie, firent regarder comme un véritable martyre son injuste mort (2), qui arriva le 17 Septembre 708 ou 709 (3). Il y avait quarante ans qu'il avait succédé à saint Théodard. Son corps fut porté

(2) Adon, dans son martyrologe, et Réginon de Pruym ou Prum, dans sa chronique, disent que saint Lambert fut martyrisé, à cause de la liberté avec laquelle il reprit la maison du Roi, *ob reprehensionem domûs regiæ*. Ceci doit probablement s'entendre, non du commerce criminel de Pepin avec Alpaïs, qui, selon toutes les apparences, était alors renvoyée, mais des désordres des grands officiers, qui pillaient les églises et opprimaient le peuple. Voyez le *Gallia Chr. nova*, p. 827.

(3) La tradition de l'église de Liége place la mort de S. Lambert en 696. Dom Bouquet dans la table chronologique des *Rerum franc. Scriptores*, tom. III, p. 82, indique l'année 707. Cependant on la fixe ordinairement avec les Bollandistes en 708 ou 709.

(*Note de la prés. édit.*)

à Maestricht, et enterré dans l'église de Saint-Pierre. Il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau, et l'on bâtit depuis une église à l'endroit où il avait été assassiné (4). Saint Hubert, son successeur, y porta ses reliques en 721. Il transféra aussi au même endroit le siége épiscopal, que saint Servat avait précédemment transféré de Tongres à Maestricht.

La force qui éclate dans le martyre d'une manière si héroïque, est une vertu cardinale d'où dérivent le courage, la grandeur d'âme, l'intrépidité dans les dangers, la patience, la longanimité, la constance et la persévérance. Comme la racine de l'arbre porte le tronc, les branches, les fleurs et le fruit; de même la force soutient le système de la morale chrétienne, qui sans elle s'écroule au premier choc. Toute vertu parfaite suppose donc celle-ci, qui met l'homme dans la disposition de tout souffrir plutôt que de s'écarter des voies de la justice. Plusieurs, en confondant le courage avec une impétuosité aveugle et féroce, se forment une fausse idée de la force, qu'on définit, *une disposition réfléchie qui fait supporter avec joie les contradictions et les épreuves*. Elle modère en nous la crainte et la pré-

---

(4) Cette église, bâtie par S. Hubert, tombant en ruines, le célèbre évêque Notger la rebâtit vers l'an 975. Elle fut brûlée vers la fin du douzième siècle, puis reconstruite vers l'an 1250. Ce superbe monument a été rasé par les révolutionnaires français. On voyait à l'extrémité de la nef, qui était d'une hauteur et d'une largeur extraordinaires, la vaste chapelle des saints Cosme et Damien. La châsse qui renfermait le corps de S. Lambert, était un don de S. Hubert. Le reliquaire en or, d'un travail achevé, qui contenait le chef de S. Lambert, était un présent de l'évêque Erard de la Marck, qui, en 1508, fit bâtir le palais épiscopal. Le fameux mausolée en bronze doré que ce prélat s'était fait construire pendant sa vie, était placé au milieu du chœur. Les auteurs du *Voyage littéraire* disent qu'en fait de sépulture rien n'approchait de ce monument. Les révolutionnaires français le transportèrent dans un château voisin de Givet, où ils le morcélèrent entièrement l'an 1794.

(*Note de la prés. édit.*)

somption ; elle nous apprend à craindre raisonnablement les dangers de la mort, et nous les fait éviter lorsque rien ne nous oblige à les affronter. Il y aurait en effet de l'extravagance à se précipiter dans le danger sans des motifs légitimes ; ce serait une fureur qui annoncerait un cœur corrompu et abandonné. La force, considérée comme vertu chrétienne, ne nous fait donc affronter les dangers que quand le devoir l'exige. Qu'elle est héroïque cette vertu ! Qu'elle est nécessaire aux disciples de Jésus-Christ, et surtout aux pasteurs des âmes, afin que, supérieurs à toutes considérations humaines, ils se montrent parfaitement dignes de leur vocation !

---

## S. ROUIN, PREMIER ABBÉ DE BEAULIEU, EN ARGONNE.

### Vers l'an 680.

Saint Rouin (1), Irlandais de naissance, embrassa l'état monastique dans sa patrie, et y reçut la prêtrise. L'opinion de ceux qui soutiennent qu'il y fut sacré évêque, ne paraît pas certaine. S'étant depuis retiré dans le monastère de Tholey, au diocèse de Trèves, il devint le modèle des frères, qui, selon quelques auteurs, l'élurent pour supérieur. Mais il quitta ce monastère, parce qu'il se trouvait trop interrompu par les visites de ceux qui venaient le consulter de toutes parts. Il partit avec quelques religieux que l'amour de la retraite lui avait attachés, et vint à Verdun, où il passa deux ans auprès de saint Paul, qui était évêque de cette ville. Il forma ensuite le projet de s'établir dans la forêt d'Argonne ; mais il ne put obtenir le consentement de celui auquel elle appartenait. Ayant été obligé de se

(1) En latin, *Rodingus*, *Chraudingus*, *Chrodincus*.

retirer, il fit un voyage à Rome avec ses disciples. De retour en France, il rentra dans la même forêt, sur la permission qui lui fut accordée d'y fixer sa demeure. Il y jeta les fondemens de l'abbaye de Beaulieu, qui subsiste encore, et qui dépend de la congrégation de Saint-Vannes. L'église fut dédiée sous l'invocation de saint Maurice et de ses compagnons. La nouvelle communauté devint bientôt très-nombreuse. Le saint fondateur fut honoré de la protection du Roi Clovis II, et de la Reine sainte Bathilde. Childéric, Roi d'Austrasie, eut pour lui les mêmes sentimens d'estime. Il confirma le nouvel établissement par un diplôme, et donna une terre aux religieux.

Le Saint, après avoir gouverné trente ans son monastère, voulut qu'on lui donnât un successeur. Il se retira dans une petite solitude qui était à quelque distance, dont il ne sortait que le Dimanche, et que quand sa présence était absolument nécessaire dans la communauté. Il y mourut le 17 Septembre, vers l'an 680, âgé d'environ 86 ans. On l'enterra dans l'église de l'abbaye de Beaulieu. Il est nommé dans le martyrologe gallican, et dans celui des Bénédictins.

Voyez D. Ménard, l. 2. *Observ. in Martyr. Ben. et addit.*, et Mabillon, *addit.* sec 4, *Ben.*

---

## S^te COLOMBE, VIERGE, MATYRE A CORDOUE, EN ESPAGNE.

### L'AN 853.

Sainte Colombe, née à Cordoue, en Espagne, se montra fort zélée pour les exercices de la religion, dès les premières années de sa vie. Elle était encore fort jeune, lorsqu'elle perdit son père. Elle avait une sœur aînée, nommée Elisabeth, et mariée à saint Jérémie, que l'Eglise honore le

7 Juin, comme martyr. Souvent elle se retirait chez eux, parce qu'elle y voyait pratiquer toutes les vertus du christianisme. Sa mère attribuait à ses fréquentes visites, l'aversion qu'elle témoignait pour le monde et pour l'état du mariage; aussi faisait-elle tous ses efforts pour les empêcher.

Elisabeth et Jérémie ayant fait bâtir un double monastère à Tabane, sur des montagnes situées à deux lieues de Cordoue, ils s'y retirèrent avec leurs enfans et quelques autres personnes de leur famille. Lorsque Colombe fut en âge de disposer de sa liberté, elle vint se mettre sous la conduite de sa sœur qui gouvernait la communauté des filles. Elle joignit la lecture de l'Ecriture-Sainte à la pratique de toutes les vertus religieuses. Sa vigilance et son amour pour la prière la firent triompher de toutes les tentations par lesquelles Dieu permit qu'elle fût éprouvée.

Mais les Maures ayant chassé les moines et les religieuses de Tabane, celles-ci se refugièrent à Cordoue, et logèrent dans une maison voisine de l'église de Saint-Cyprien. Cependant les infidèles continuèrent de persécuter les chrétiens. Colombe, par une inspiration particulière de l'esprit de Dieu, sortit secrètement de son monastère, et se transporta au lieu où l'on rendait la justice. S'étant déclarée chrétienne, on l'arrêta, et on la condamna à être décapitée. Elle fut enterrée dans l'église de Sainte-Eulalie. On met sa mort au 17 de Septembre 853.

Voyez saint Euloge, *Memor.* l. 3, c. 10, et Suysken, *Act. SS.*, t. V, *Sept.*, p. 622.

## S^te HILDEGARDE, ABBESSE EN ALLEMAGNE.

### L'AN 1179.

Hildegarde, née en 1098, sortait d'une illustre famille du comté de Spanheim, dans le Bas-Palatinat du Rhin. On la mit à l'âge de huit ans dans le monastère des religieuses du Mont-Saint-Disibode, et elle y fut élevée sous la conduite de Jutte, qui était sa parente, et sœur du comte de Spanheim. Elle s'excita au mépris des choses créées, en pensant à cette fureur avec laquelle les gens du monde recherchent de vains honneurs et des richesses dont l'acquisition est si pénible, la possession si incertaine, et la perte si douloureuse. Pleine de reconnaissance pour son Dieu, qui l'avait tirée de cette région de ténèbres, elle se consacra à son service sans aucune réserve. Le Ciel la favorisa de plusieurs visions; et saint Bernard, qui prêchait la croisade dans le pays, ayant examiné ce qui se passait en elle, reconnut qu'elle était animée de l'esprit prophétique (1). Ces sortes

(1) Trithème, *Chron. Hirsaug. ad an.* 1147; et Baillet après lui, rapportent que saint Bernard visita sainte Hildegarde au mont Saint-Rupert. Mais ils ont été solidement réfutés par Stilting, p. 636, et par Mabillon, ou plutôt Martène, t. VI, *Annal. Ben.* p. 410. Ce fut à Trèves que le saint docteur reconnut, en 1147, que sainte Hildegarde avait l'esprit prophétique, et approuva quelques-uns de ses écrits qu'il avait lus dans cette ville. Le Pape Eugène III fit la même chose dans le concile de Trèves, auquel il présida. (Trithème, *loc. cit. ad an.* 1150, et *Bibl. Patr. ed. Lugd.* t. XXIII, p. 537.) Ce concile se tint en 1147, ou au commencement de 1148. La Sainte n'avait encore publié qu'une partie de ses révélations. Elle commença à les écrire en 1141, et acheva en 1151. (Voyez Stilting, p. 634.) Il y a dans le troisième livre de ses révélations, des choses incertaines et imaginées après coup, lesquelles y ont été ajoutées par une main étrangère; telle est la prophétie citée par Bzovius, sous l'an 1415. Voyez Henschénius, t. I, *Martii, ad diem* 7, p. 667; Amort, *de Revelat.* et Benoit XIV, *de Canoniz*

de faveurs ne sont accordées qu'à certaines âmes, et il y aurait de l'orgueil et de l'illusion à les désirer ou à les demander. Ce que l'on doit imiter dans sainte Hildegarde, c'est son humilité, sa patience, son amour pour la prière, et la mortification.

Après la mort de Jutte, notre Sainte fut élue abbesse. Elle continua de vivre dans une parfaite union avec Dieu. Malgré son attrait pour la contemplation, elle se prêtait aux besoins de ses filles spirituelles, comme si cet objet eût occupé toutes ses pensées. Sa communauté étant devenue extrêmement nombreuse, elle se retira en 1148, au Mont-Saint-Rupert, près de Binghen. Ce lieu s'appelait ainsi, à cause de saint Rupert ou de saint Robert, comte de Binghen, qui y avait fini ses jours. Sainte Hildegarde fonda le monastère d'Eibingen au diocèse de Mayence, et mourut le 17 Septembre 1179, à la quatre-vingt-deuxième année de son âge (2). Le monastère de Saint-Rupert ayant été

---

(2) Il a été démontré par le P. Papebroch, *ad* 18 *Junii*, p. 606, *in S. Elizabethâ Schonaugiensi*, et par Stilting, t. V, *Sept.* p. 636, que sainte Hildegarde et sainte Elisabeth de Schönau moururent dans l'ordre de saint Benoît, et qu'elles ne prirent jamais l'habit de celui de Cîteaux, comme Henriquez et Baillet l'ont avancé.

Les ouvrages que nous avons de sainte Hildegarde sont :

1° Des *Lettres* écrites pour la plupart aux personnes les plus qualifiées de l'Eglise et de l'Etat ; elles sont fort utiles pour la connaissance de la discipline et de l'histoire de ce temps-là. Elle a reçu des lettres de presque tous les grands personnages de son époque : des Papes Eugène III, Anastase IV, Adrien IV, Alexandre III ; des Empereurs Conrad III et Frédéric I ; des archevêques de Mayence Henri, Arnold et Chrétien ; des archevêques de Trèves, de Cologne, de Magdebourg, de Saltzbourg, de Brême, etc ; des évêques de Prague, de Bamberg, de Constance, de Worms, de Spire, de Liége, d'Utrecht et de plusieurs évêques français et italiens ; de S. Bernard, de plusieurs abbés et prévôts, etc., etc. ; toutes lettres auxquelles elle répondit toujours avec beaucoup d'habileté et de piété. Toutes ces lettres, au nombre de 1566, ainsi que les réponses, furent imprimées en 1566, à Cologne en un

brûlé par les Suédois en 1632, les religieuses se retirèrent avec les reliques de leur sainte abbesse, au prieuré de Binghen, ou d'Eibinghen, dont elle était aussi la fondatrice; et qui était situé sur le Rhin, à quatre milles au-

---

volume in-4°. Hildegarde a écrit aussi au peuple de Mayence, de Trèves et de Cologne, ainsi qu'à l'abbé et au couvent de Hirschau, en leur prédisant ses futures tribulations.

2° La *vie de saint Disibode*, publiée par Surius, sous le 8 de Juillet.

3° La *vie de saint Robert* ou *de saint Rupert*, comte de Binghen, qui fonda l'église de cette ville dans le neuvième siècle. Elle a été publiée par Surius et par Henschénius, sous le 15 de Mai, jour auquel saint Rupert est honoré dans le martyrologe d'Usuard, quoiqu'on ne lise pas son nom dans le martyrologe romain.

4° Le *Livre des œuvres de Dieu.* (*lib. divinorum operum*), et trois livres de *Révélations*, intitulés : *Scivias* (quia docet scientiæ vias). Nous connaissons deux éditions des *Scivias*, celle de Paris, 1513, à laquelle on a ajouté les révélations d'Hermas, d'Unguetin, de Robert, de sainte Elisabeth de Schönau et de sainte Mechtilde, et celle de Cologne 1628, avec les révélations de sainte Elisabeth. Voyez sur ces ouvrages Amort, *De revelationibus*, et Benoit XIV, *de Canoniz.*

5° Une *explication de la règle de saint Benoît.*

6° Trois livres *des mérites de la vie.*

7° *Des causes et des remèdes de toutes les maladies.*

8° *Réponses à trente questions* faites par le moine Wigbert.

9° *Cinquante huit homélies* sur autant d'évangiles.

Il y avait plusieurs manuscrits de la Sainte dans les couvens supprimés d'Eibingen, d'Eberbach et d'Himmerode, mais on ne sait ce qu'ils sont devenus. Deux seulement (les livres *Scivias et Divinorum operum*), qui ont appartenu au couvent d'Eibingen, se trouvent dans la bibliothèque grand'ducale de Wiesbaden. Nous les avons examinés en 1824 et les avons trouvés encore en très-bon état. Sainte Hildegarde a tout écrit en latin.

Matthieu de Westminster, ad ann. 1292, attribue à cette Sainte le *Speculum futurorum temporum.* Mais cet ouvrage n'est qu'une compilation faite d'après ses prophéties, par Gebenus, prieur d'Eberbach, de l'ordre de Cîteaux, dans le Rheingau (duché de Nassau), lequel florissait au treizième siècle. Elle est dédiée à maitre Reinher, chanoine de Saint-Etienne à Mayence. Ce Gebenus passe encore pour l'auteur d'une vie de S. Ulric d'Augsbourg.

Voyez Bernard Pez, *Thesaus. Anecdot.*, t. III, part. 3, p. 629,

dessous de Mayence. Sainte Hildegarde n'a jamais été solennellement canonisée; mais elle est honorée dans plusieurs églises particulières, et son nom a été inséré dans le martyrologe romain.

Voyez sa vie, écrite trente ans après sa mort, par Thierri, abbé de Saint-Trond; Cave, *Hist. litt.* t. II, p. 242; les lettres de la Sainte, tant celles qui sont imprimées dans la Bibliothèque des Pères, t. XXII, que celles qui ont été publiées par Martène, *Ampliss. Collect.* t. II, à pag. 1012, ad p. 1133; Stilting, t. V, *Sept.* p. 629; Legigont, *Hist. litt. Ord. S. Ben.* t. III, p. 506; Serrarius, *Rer. Moguntiæ cum annot. et supplemento à Georgio Christiano Joanis*, Francofurti, *ad Mœnum*, 1722, p. 195.

---

## † LE VÉNÉRABLE ROBERT BELLARMIN, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, CARDINAL ET ARCHEVÊQUE DE CAPOUE (1).

Tiré de sa vie, écrite par le P. Fuligati, de la compagnie de Jésus, 1 vol. in-8°, Anvers, 1632; et de la *Vie du cardinal Bellarmin*, de la compagnie de Jésus, par le P. Nicolas Frison, de la même compagnie, 1 vol. in-4°, en français, Bruxelles, 1718. Ces deux ouvrages sont des modèles de biographie.

### L'AN 1613.

Cet illustre ornement de la compagnie de Jésus, un des théologiens les plus distingués dans la controverse, descendait du côté paternel et du côté maternel de familles nobles et illustres. Celle de Vincent Bellarmin, son père, residait depuis long-temps à Monte-Pulciano, en Toscane. Celui-ci étoit gouverneur de la ville, et il remplissait les

---

n° 14; Georges Eccard, t. II, *Corporis historici medii aevi*, in *Chronico Herm. Cornei, ad an.* 1140; Stilting, § 13, n° 195, 196, p. 675; Schunk, *Beiträge zur Mainzer Geschichte*, t. I, p. 453, et t. II, p. 129. (*Note augm. d'après l'allem.*).

(1) La présente notice est celle qui se trouve dans *le supplément* de Charles Butler, mais nous nous sommes permis d'y faire quelques changemens, dans le texte et dans les notes.

fonctions de cette charge à la satisfaction du souverain et des citoyens de Cynthie. Cervin, épouse de Vincent et mère de Robert, était sœur du Pape Marcel II. Robert naquit le 4 Octobre 1542. Son père étant très-occupé des devoirs de sa charge, laissa son éducation dans ses premières années aux soins de sa mère, femme qui unissait à un grand caractère, des qualités acquises et une piété exemplaire. Le P. Broëtz, Jésuite, était le directeur de la conscience de cette vertueuse dame, il la conduisit à la perfection d'une vie chrétienne, non par les voies extraordinaires qui peuvent mener à l'illusion, mais par le chemin toujours sûr d'une fidélité parfaite à ses devoirs. Elle partageait son temps entre les pratiques d'une dévotion solide, l'éducation de ses enfans, la surveillance de sa maison et les œuvres de miséricorde corporelles et spirituelles envers les pauvres. L'élévation de Marcel, son frère, au souverain pontificat semblait devoir ouvrir à sa famille la voie à toutes les dignités de la cour de Rome. Mais toutes ces perspectives s'évanouirent par la mort de ce Pape, qui n'occupa que vingt-sept mois la chaire de saint Pierre. Sa vertueuse sœur reçut la nouvelle de son élévation, et celle de sa mort, avec une même simplicité et tranquillité d'âme. Après l'avoir ainsi fait connaître, il est inutile d'observer que son soin le plus constant fut d'inspirer à ses enfans le respect pour la religion et l'amour de la piété. Elle saisissait tous les instans et toutes les occasions favorables pour leur faire comprendre que le but de leur vie entière devait être de connaître Dieu, de le servir et de mériter une heureuse éternité. Ces instructions firent une impression profonde sur l'esprit du jeune Robert : dès sa tendre enfance il comprit cette idée sublime, que Dieu est l'éternelle vérité, et il eut une horreur inexprimable pour le mensonge. Dans un âge avancé, il déclara qu'il ne se rappelait point avoir, en quelque occasion que ce pût être, dit une fausseté volontaire-

ment ou altéré la vérité; sa piété, son exactitude à ses devoirs, son obéissance à ses parens, sa déférence pour ses maîtres étaient telles que ses camarades, pleins d'admiration pour lui, le regardaient comme un Saint : ils n'osaient jamais se permettre en sa présence aucune chose blâmable. Ses manières avec eux étaient sérieuses, mais si douces et si conciliantes qu'il gagnait tous les cœurs. A mesure qu'il croissait en âge, ses sentimens de piété se manifestaient de plus en plus; son abstinence et ses jeûnes étaient rigoureux, ses prières longues, il approchait très-souvent des sacremens, fréquentait peu la société et s'éloignait du monde. La musique était son seul amusement : mais elle était toujours grave, et jamais on ne l'a entendu chanter rien qui fût équivoque. Il poursuivait le cours de ses études avec ardeur et assiduité, et les sanctifiait par de continuelles élévations de son âme vers Dieu. Il avait, comme la plupart des jeunes gens qui se livrent à l'étude des lettres, un grand goût pour la poésie. L'hymne *Pater superni luminis*, aussi belle que pieuse, qui se chante dans l'office romain, aux vêpres de la fête de sainte Marie-Madeleine, fut un fruit de sa verve poétique. Ses rapides progrès donnaient l'espoir de le voir se distinguer dans la littérature; mais son attrait pour la piété faisait en même temps prévoir qu'il n'emploierait ses talens qu'à procurer la gloire de Dieu, la sanctification de son âme et le service du prochain.

Quand Bellarmin eut atteint sa seizième année, il s'occupa sérieusement de l'exécution d'un dessein qui depuis long-temps occupait toutes ses pensées, celui d'embrasser l'état ecclésiastique. Cette détermination prise, il délibéra s'il devait entrer dans le clergé séculier, ou dans un ordre religieux; il donna la préférence à ce dernier parti : mais il fut long-temps incertain sur le choix de l'institut. Cette perplexité le retenait dans le monde, et soupirant pour

la fin de sa captivité, souvent il s'écriait avec le Psalmiste : « Qui me donnera les ailes de la colombe, et alors je vo- » lerai, et j'irai au lieu de mon repos (1). » Richard Cervin, fils d'Alexandre Cervin, oncle maternel de Bellarmin, postulait à cette époque son admission dans la compagnie de Jésus; Bellarmin lui confia ses irrésolutions, et le compte que Richard lui rendit de l'institut dans lequel il allait entrer les termina toutes. D'après cet avis, il s'adressa au père Laynez, second général de la société, et sollicita d'y être admis. Il en fut écouté favorablement ; mais on exigea qu'il obtînt auparavant le consentement de ses parens. On sait que le renoncement à toutes les dignés ecclésiastiques est un vœu formel et une obligation particulière de cet institut, et ce motif y attirait particulièrement Bellarmin : mais ses parens ne partageaient pas en cela ses idées. Ils pensaient que les grands talens, la haute piété de leur fils, l'influence de leur famille devaient le conduire aux plus hautes dignités de l'Église, dans lesquelles il aurait été capable de procurer avec plus d'éclat la gloire de Dieu et le bien du prochain, et de jeter en même-temps un grand lustre sur chacun des membres de la famille. Dans ces dispositions, ils consultèrent Alexandre Cervin, homme d'une expérience consommée et d'une piété reconnue. A ce moment, la vocation de son fils occupait ses pensées : les parens se voyaient fréquemment; ce sujet était souvent discuté entre eux. Le résultat de leurs délibérations fut que les désirs de leurs enfans seraient encore examinés pendant une année, et qu'ils passeraient ce temps, non dans le tumultueux commerce du monde, mais dans une retraite chrétienne et studieuse, dans un château solitaire appartenant à la famille Cervin. Alexandre Cervin lui-même alla y demeurer avec eux et leur servait de guide dans

(1) Ps. 54, v. 6.

leurs études. L'année s'étant écoulée suivant ce plan, les deux jeunes gens annoncèrent à leurs familles qu'ils persistaient dans leur dessein, et demandaient leur consentement à son exécution. Ils sollicitaient en même-temps de paraître en leur présence, pour recevoir la permision désirée et leur bénédiction. Leur demande fut accordée; dans une assemblée où se trouvaient réunies ces deux illustres maisons, Bellarmin à genoux. conjura son père de consentir à son entrée dans la compagnie de Jésus, et de le bénir. Tous les assistans versaient des larmes; le père, en pleurs, donna à son fils cette bénédiction paternelle : « Allez, mon fils, lui dit-il tendrement, allez où Dieu vous » appelle. Je sacrifie de bon cœur, en votre personne, » toutes les espérances de ma famille. » Ainsi, comme Abraham, ce vertueux père offrit son fils à Dieu. Nous verrons, dans la suite, que comme Abraham, il trouva dans ce sacrifice une source de bénédictions pour sa maison.

Le 20 Septembre 1560, les deux cousins entrèrent au noviciat de la société de Jésus au collége de Monte-Pulciano. La réputation de Bellarmin l'y avait précédé : aussi y fut-il reçu avec la plus grande joie par les maîtres, les novices et les écoliers; il fut immédiatement envoyé au noviciat. Il se crut alors, comme il l'a dit lui-même, transporté dans le ciel, se voyant entouré de compagnons de son âge, parfaitement modestes et soumis, quoique dans le feu de la première jeunesse; aussi détachés de toutes les choses du monde, que si le monde n'existait pas; aussi chastes que les esprits célestes, et entièrement occupés comme ceux-ci à aimer Dieu, à accomplir sa volonté, à célébrer ses louanges. Suivant l'usage de l'institut, Bellarmin, à son admission, fit une retraite spirituelle de dix jours; il fut ensuite placé à la cuisine pour servir sous le cuisinier. Il remplit cet emploi pendant deux mois, à la fin desquels les supérieurs, prenant en considération l'année

qu'il avait précédemment passée dans la solitude, terminèrent son noviciat et l'admirent à prononcer les vœux simples. Il fut alors envoyé au collége de la société à Rome, pour y terminer ses études. Les grandes souffrances qu'il éprouvait ne l'empêchèrent point de les continuer et ne diminuèrent en rien son application : il allait entreprendre un cours de philosophie, mais le mauvais état de sa santé détermina ses supérieurs à l'envoyer dans leur collége, à Florence, pour y enseigner les belles-lettres. Ses maux l'y suivirent; les médecins déclarèrent qu'il leur était impossible de le guérir, et ses supérieurs le jugèrent incapable par là de remplir aucun des offices de l'institut. Dans cette affliction, il plaça toute sa confiance en Dieu. Prosterné devant l'autel : « Ma vie, dit-il à Celui qui écoute » toujours une humble prière, est à vous; vous me l'avez » donnée, vous pouvez la reprendre à votre volonté; vous » pouvez aussi me la conserver, et si vous voulez en prolonger le cours rendez-moi capable de remplir les de» voirs de ma vocation. Vous savez que c'est pour cela » seul que je désire ma guérison : après m'avoir fait la » grâce d'être admis dans la société de Jésus, votre volonté » sera-t-elle que je le sois seulement de nom, que je ne » puisse en suivre aucune des règles ? Vous ne laissez ja» mais vos œuvres imparfaites, aucune maladie ne peut » résister à votre puissance, et votre bonté vous rend tou» jours attentif aux prières de vos serviteurs. » Alors, avec l'humble, mais ferme assurance de Jacob, qui déclara à l'ange qu'il ne le laisserait point aller qu'il ne lui eût donné sa bénédiction, il exprima au Tout-Puissant son humble confiance qu'avant qu'il eût laissé le pied de son autel sa maladie l'aurait quitté. Une voix intérieure lui donnait l'assurance que sa prière serait exaucée : à peine fut-elle terminée qu'il se trouva mieux, et en peu de jours il fut rétabli dans une parfaite santé. Il commença alors le cours

d'instruction qui avait été confié à ses soins : ses succès furent complets; il acquit à la fois l'estime et l'affection de tous ses jeunes disciples ; leurs grands progrès en science et en vertu furent une source de joie pour leurs parens et d'édification pour toute la ville. Il fut envoyé de Florence à Mondovi, et y continua les mêmes travaux avec le même avantage; il ne les borna pas à l'intérieur du collége, il prêchait et catéchisait dans plusieurs églises et congrégations de la ville. Ses sermons étaient plutôt instructifs qu'éloquens; mais la grâce de Dieu était avec lui, et il produisait des fruits admirables. Tous ceux qui l'entendaient, convaincus par ses argumens ou touchés par ses exhortations, formaient les résolutions les plus salutaires. L'on doit se rappeler que dans ces temps-là Bellarmin n'avait pas encore reçu les saints ordres, ni fait un cours régulier de théologie : ses supérieurs, pensant qu'il devait le commencer, l'envoyèrent pour cet objet à Padoue. Il consacrait tout son temps à cette étude et à celle des saintes Ecritures, lorsqu'un ordre de saint François de Borgia, troisième général de la compagnie de Jésus, lui enjoignit, en 1569, de partir immédiatement pour Louvain, où l'on jugeait que son talent et son zèle seraient très-utiles, pour prémunir les habitans des Pays-Bas contre les nouvelles opinions que les disciples de Calvin voulaient introduire parmi eux. L'université de cette ville étant alors en grande réputation, il pouvait y achever ses études théologiques. Il obéit sur-le-camp à l'injonction de son général. Arrivé à Louvain, il se logea au collége des Jésuites, mais il suivait exactement les cours de l'université. Il se rendait utile dans l'intérieur de la maison, en aidant ses frères à instruire les écoliers, et il prêchait aussi dans l'église de la compagnie. Comme il ignorait le flamand, il s'adressait au peuple en latin : cependant les églises étaient toujours remplies d'un nombreux auditoire, ce qui ne doit pas sur-

prendre, parce qu'une certaine connaissance de la langue latine était alors commune en Belgique, même parmi les personnes du peuple. Tout le temps que Bellarmin n'employait pas ainsi que nous venons de le dire, il le consacrait à l'étude du grec et de l'hébreu; et il acquit une profonde connaissance de l'un et de l'autre. A cette époque, c'est-à-dire à Pâques de 1570, il fut ordonné prêtre et prononça ses vœux solennels dans la société de Jésus.

Les sermons de Bellarmin eurent en Flandre d'aussi heureux effets qu'en Italie : rien n'est plus humble que l'opinion qu'il en avait, et rien n'est plus judicieux que les avis que sa propre expérience lui a fait donner à ceux qui remplissent les mêmes fonctions. « Nous ne pouvons » par nous-mêmes, dit-il, que faire du bruit, et faire entendre la parole de Dieu à ceux qui nous écoutent; » Dieu seul peut l'imprimer dans leurs cœurs. Nous perdons beaucoup de temps à former des périodes et à arranger des mots. Une fervente prière à Dieu, pour lui » demander de donner un bon effet à notre parole, nous » ferait souvent produire un bien plus grand fruit : mon » expérience me l'a appris. J'ai souvent préparé avec soin » des sermons qui avaient plus d'applaudissemens que de » résultats, tandis qu'un sermon qui ne m'avait pas coûté » la moindre peine faisait un grand bien. Jamais tous les » préceptes de l'éloquence ne convertiront une seule âme; » cette victoire est réservée à la grâce de Jésus-Christ, et » à l'efficacité de sa parole. Celui qui est chargé de l'annoncer aux autres doit avoir à la vérité du respect pour » elle; il ne faut ni qu'il en affaiblisse la force par de » mauvais raisonnemens, ni qu'il la rende désagréable par » un langage grossier; mais il ne faut pas aussi qu'il en » dessèche l'onction par des manières trop recherchées, qu'il » la charge d'ornemens étrangers, qu'il l'assujettisse à tant » de règles. Elle doit conserver dans la bouche du pré-

» dicateur les caractères de sa divine origine. Dieu seul
» peut donner à sa parole cette simple et auguste majesté
» qu'elle avait autrefois dans la bouche des prophètes,
» et la revêtir de cette vertu douce et puissante qui per-
» suade les plus incrédules et triomphe des plus rebelles.
» Le meilleur prédicateur n'est pas celui dont les discours
» sont le plus travaillés, mais celui qui attire sur les dis-
» cours qu'il prononce le plus de bénédictions par son
» humilité et sa confiance en Dieu. »

Dès que Bellarmin eut reçu la prêtrise il fut établi professeur de théologie dans la maison de son institut, à Louvain. Ses leçons étaient claires, méthodiques, et préparées tout à la fois pour porter le cœur à la piété et développer l'intelligence : elles étaient généralement admirées; et elles augmentèrent beaucoup la réputation qu'il avait dès cette époque.

Tandis qu'il remplissait ces fonctions importantes, il survint un événement qui fut pour l'Eglise une source de troubles, et l'origine de ceux qui l'ont affligée depuis. Michel Baïus, chancelier de l'université de Louvain et professeur de théologie, était alors justement estimé pour sa piété et sa science. Il fut un des trois théologiens députés au concile de Trente par Philippe II, et il parut dans cette célèbre assemblée avec un grand avantage. A son retour, il publia quelques ouvrages d'où l'on tira soixante-neuf propositions erronées; elles furent condamnées par saint Pie V aussitôt après son avénement au pontificat. Baïus affirma que cette bulle avait été surprise au Pape, et maintint les propositions qu'elle censurait. La situation de Bellarmin plaçait la défense de la vérité entre ses mains. Avant d'entrer dans la carrière, il délibéra beaucoup et pria le Ciel de guider ses pas. Sa conduite dans cette circonstance fut dictée par cet esprit de conciliation et de douceur, toujours suivi par ceux qui veulent prendre pour

règle ce divin Maître, qui a dit de lui-même, qu'il était doux et humble de cœur. En combattant les propositions de Baïus, il usa du langage le plus charitable, évitant les personnalités, et s'abstenant même de prononcer son nom : il n'exagerait pas les erreurs qu'il était obligé d'attaquer, et jamais il n'employa d'expressions dures et pénibles pour exposer leur nature hétérodoxe et leurs résultats dangereux. Les nombreux amis de Baïus furent charmés des procédés de Bellarmin : ils reconnurent la solidité de ses argumens ; eux et l'auteur lui-même montrèrent une soumission tacite pour la bulle. La dispute parut assoupie ; mais elle se renouvela après le départ de Bellarmin. Le Pape Grégoire XIII, successeur immédiat de Pie V, crut devoir prononcer une condamnation solennelle ; ce qu'il fit par une nouvelle bulle. Baïus s'y soumit entièrement : il rétracta toutes ses erreurs sans aucune restriction, et de la manière la plus authentique. (3) Le succès de Bellarmin dans cette controverse le rendit l'oracle de l'université : soit qu'il enseignât dans les écoles, ou qu'il montât en chaire, il était toujours entouré d'un auditoire nombreux ; on prenait des notes de tout ce qu'il disait, et elles étaient recueillies avec la plus grande avidité.

Bellarmin continua pendant sept ans à enseigner la théologie à Louvain. Tout le temps qu'il pouvait dérober à cette fonction et à ses autres occupations, il l'employait à une étude approfondie des saintes Ecritures, de l'histoire ecclésiastique et des écrits des saints Pères. Par une application aussi assidue, il acquit dans les sciences sacrées et profanes, un trésor immense de connaissances qui le rendit capable d'enrichir le monde des estimables ouvrages qu'il publia dans la suite. Sa réputation dans l'université allait toujours croissant, et Louvain espérait

---

(3) Voyez le *Synodicon Belgicum*, tom. I, p. 161-167.

de le posséder toute sa vie; mais un ordre d'Evrard Mercurianno, qui succéda à saint François de Borgia dans le généralat de la société de Jésus, rappela Bellarmin en Italie; il obéit aussitôt. Il s'arrêta quelque temps à Monte-Pulciano. On concevra facilement la joie avec laquelle ses nobles et pieux parens revirent un fils si aimable, si accompli, si favorisé de Dieu, si estimé par les personnes les plus respectables de la chrétienté.

Arrivé à Rome, son premier soin fut d'aller se jeter aux pieds du successeur de saint Pierre : il fut reçu par Sa Sainteté et par tout le sacré collége avec les plus sincères démonstrations d'estime. Pendant son absence on avait établi à Rome une chaire de théologie pour la controverse. Le but de cette fondation était de bien instruire les jeunes ecclésiastiques qui étaient dans le cas de vivre dans les pays des hérétiques, des questions alors agitées entre l'Eglise catholique et ceux qui se séparaient d'elle. Cet emploi fut confié à Bellarmin : il le remplit avec une sagesse, une habileté, une exactitude qui furent universellement admirées. Le bruit de ses leçons retentit en Europe, et l'on adressa un grand nombre de lettres au général de la société de Jésus, afin de le prier d'enjoindre à Bellarmin de les faire imprimer et publier pour l'utilité du monde chrétien. L'ordre en fut donné au vertueux théologien, qui le reçut avec surprise et chagrin; mais son respect pour l'obéissance l'emporta sur son humilité, et, en 1581 et les années suivantes, il fit paraître ses quatre volumes de controverses, souvent réimprimées en trois volumes. Il était dans sa trente-quatrième année, lorsqu'il entreprit ce travail. Nous avons peine à comprendre, au milieu de l'indifférence actuelle du monde sur les discussions religieuses, l'avidité et l'intérêt avec lesquels tout ce qui s'écrivait sur ces matières était lu dans le siècle qui suivit la réforme. Les *Controverses* de Bellarmin y produisirent une

sensation particulière; elles furent lues universellement, et devinrent le texte de tous les écrivains polémiques de chaque côté. Les catholiques les regardaient comme l'arsenal de David, qui contenait un amas inépuisable d'armes pour la défense de leur cause : les protestans considéraient Bellarmin comme le champion de la foi catholique contre lequel il était particulièrement honorable de lutter. Dès ce moment, il fut chaque année assailli par les plus habiles plumes des écoles protestantes. Ils reconnaissaient la force et la beauté de l'ouvrage, et avouaient que Bellarmin saisissait pleinement et avec précision les objections de ses adversaires et les argumens qu'ils employaient pour leur défense. Des gens jaloux de sa réputation prétendirent que la force qu'il donnait aux argumens des protestans et la faiblesse de quelques-unes de ses réponses faisaient tort à la bonne cause; on affirma même que les catholiques s'affligeaient de la publication de cet ouvrage. Quelques expressions de cette nature ayant été attribuées au célèbre cardinal du Perron, il écrivit à Bellarmin pour les démentir. Cette lettre, qui fut publiée par la permission du cardinal, donne de grands témoignages d'estime aux livres du savant Jésuite, et rejette avec mépris l'opinion qu'il ait pu nuire à la cause catholique par la force qu'il avait donnée aux objections de ses adversaires, et par la faiblesse de ses réponses. Cette accusation a été complètement détruite, et depuis ce temps jusqu'à nos jours, aucun ouvrage de controverse n'a été plus loué, plus répandu parmi les catholiques de toutes les nations. Il a rendu Bellarmin un des personnages les plus célèbres de son siècle.

Le Pape Sixte V le plaça près du cardinal Cajetan, son légat en France, comme théologien de la légation. Il ne sortit en aucune circonstance des limites que ce caractère lui prescrivait; il ne prit aucune part aux questions politiques qui s'élevaient dans les affaires de la légation, et qui

étaient souvent discutées devant lui ; il était même lent à parler sur celles qui regardaient son emploi ; mais tout ce qu'il disait était écouté avec respect ; et l'on s'en tenait constamment aux décisions qu'il avait données.

Vers ce temps il publia trois ouvrages : le premier sur la translation de l'empire des Grecs aux Français, dans la personne de Charlemagne ; le second, sur l'élévation de Hugues Capet au trône de France et l'extinction de la dynastie des Carlovingiens ; le troisième enfin, sur les sept électeurs d'Allemagne. Son but, dans ces trois livres, était de combattre les assertions d'un protestant, nommé Flaccus Illyricus, qui, en traitant de semblables matières, avait avancé plusieurs choses peu favorables à l'autorité du Saint-Siége.

La mort de Sixte V rappela à Rome le légat et Bellarmin ; bientôt après son retour il fut choisi pour être recteur du Collége romain (4), tenu par les PP. de la société de Jésus. Il remplit cette charge pendant trois ans, et lorsqu'ils furent écoulés, il fut nommé provincial de sa compagnie, dans le royaume de Naples.

Le récit que les historiens de Bellarmin font de cette partie de sa vie est plein d'édification et d'intérêt ; ils montrent la simplicité de ses manières, sa fervente et douce piété, sa gravité sans rudesse, sa sérénité sans dissipation, ses manières aimables envers les jeunes gens, la facilité de son abord, le bonheur qu'il trouvait à former les novices à la vertu, ses soins pour les malades, son angélique dévotion à l'autel. Il était également aimé et respecté, non-seulement dans le collége, mais dans la ville entière ; et l'on reconnaissait généralement que parmi les vertueux ecclésiastiques dont l'Eglise de Rome abondait, aucun n'était

(4) Ce bel établissement qui avait passé en d'autres mains depuis la destruction des Jésuites, leur a été rendu en 1823, par le Souverain-Pontife Léon XII.

plus savant, plus pieux, plus aimable et plus humble que Robert Bellarmin.

Clément VIII, quatrième successeur de Sixte V, attacha Bellarmin à une congrégation de savans qu'il avait assemblés, et qui à cette époque étaient occupés à préparer une nouvelle édition de la Vulgate, sous la protection et aux frais du Saint-Siége. Le concile de Trente avait ordonné qu'on en ferait une nouvelle édition, et qu'elle serait laissée aux soins du Souverain-Pontife. On en publia une, en effet, sous le pontificat de Sixte V, en 1590; mais les exemplaires n'ayant pas été trouvés corrects, on résolut de l'imprimer de nouveau. Cette nouvelle édition de la Vulgate parut sous les auspices de Clément VIII, en 1591, et ensuite avec quelques variantes, en 1592. Cette édition est la Vulgate actuellement en usage dans l'Eglise catholique : elle est appelée par les bibliothécaires l'édition Clémentine, pour la distinguer de l'édition Sixtine, et de celles qui l'avaient précédées (5). Bellarmin prit une part active dans la publication de cette édition; le cardinal Allen, Anglais, y fut un de ses collaborateurs.

Les travaux de Bellarmin, dans cette circonstance, le recommandèrent à Clément VIII, qui l'attacha à sa personne par la charge de pénitencier; peu de temps après il accompagna le Pape dans un voyage qu'il fit à Ferrare pour des affaires importantes. Ce Pontife lui montrait une confiance sans bornes, et ce ne fut qu'avec quelque peine qu'il lui permit de s'éloigner de sa personne pour aller avec le savant Baronius, dont il était l'intime ami, visiter à Padoue les reliques de saint Antoine qui y sont conservées avec un grand soin. Ce fut un véritable pélerinage par l'é-

---

(5) *Voyez* dans la vie de saint Jérôme, au 30 Septembre, la note sur les diverses éditions de la Vulgate.

dification que donnèrent ces deux personnages vertueux, et les pieux entretiens qu'ils avaient ensemble.

La voix publique appelait de toutes parts Bellarmin aux premières dignités de l'Eglise; son savoir, sa prudence, sa vertu, le faisaient juger digne de remplir une place dans le sacré collége. Le 13 Mars 1599, le Pape nomma treize cardinaux, Bellarmin fut du nombre, et le Pape, en annonçant son nom, dit qu'il l'avait choisi parce que l'Eglise de Dieu n'avait pas son égal en science, et parce qu'il était le neveu d'un grand Pape, auquel il devait cette marque de gratitude. Clément VIII, connaissant la grande humilité de Bellarmin et sa volonté de ne recevoir aucune marque de distinction, lui ordonna d'accepter sans résistance la dignité qu'il lui conférait. Il obéit : mais ce fut pour lui un pénible sacrifice.

Aquaviva, général des Jésuites, y ajouta ses injonctions, d'après l'ordre du Pape; mais ce supérieur ne vit pas la promotion avec moins de regret, craignant qu'elle ne portât atteinte au principe fondamental de leur société; car il est défendu aux Jésuites, non-seulement d'accepter les dignités ecclésiastiques, mais même d'en avoir le moindre désir dans le cœur. Aquaviva, dans la lettre qu'il écrivit à chacune des maisons de l'institut, pour leur apprendre l'élévation de Bellarmin, exprimait l'espérance que tous partageraient la tristesse qu'il éprouvait de voir la porte des honneurs de l'Eglise ainsi ouverte à la société : il affirmait qu'il avait usé de tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour porter le Pape à renoncer à ses vues sur Bellarmin, et pour conserver inviolable cette règle importante et distinctive de la compagnie. « Nous avons perdu Bellarmin, » disait-il, mais nous l'avons perdu pour Dieu, de qui nous » le tenions et entre les mains duquel nous l'avons remis. » Nous sommes persuadés qu'il travaillera pour la gloire » de Dieu, dans la nouvelle situation où la Providence l'a

» placé, qu'il n'oubliera pas la tendresse que notre com-
» pagnie lui a toujours montrée, qu'il la protégera par
» son crédit, elle qui l'a élevé avec tant de soin, et à qui
» il a fait tant d'honneur pas ses écrits et son édifiante
» piété. »

Bellarmin, en conséquence de sa nouvelle dignité, eut un équipage modeste et quelques domestiques; mais il ne changea rien à l'humilité et à la simplicité de ses manières. Il ne s'écarta point des règles qu'il observait comme Jésuite. Il conserva les mêmes heures pour son lever et son coucher, garda l'habitude d'une vie frugale, et ne changea rien aux pratiques en usage dans la société. Il prit un hôtel à côté du collége des Jésuites, aimant à entendre le son de la cloche de cette maison et à s'unir d'esprit aux prières et aux exercices auxquels elle appelait. Bellarmin se montra également simple et modeste dans tous les détails de son établissement. Il ne sollicita point les riches bénéfices qui accompagnent ordinairement la dignité de cardinal, mais il se contenta d'une pension modique qui lui fut donnée : un quart de cette pension servait à sa dépense; un autre était distribué aux pauvres; il partageait le troisième entre des membres de sa famille privés de fortune, et il employait le reste à faire des dons à des couvens ou à d'autres établissemens religieux. Il assistait assidûment aux réunions du sacré collége et à celles de plusieurs congrégations, et il s'était prescrit les règles suivantes pour l'ordre général de sa vie : 1° d'observer, autant que sa situation le lui permettait, la règle de son institut; 2° de n'amasser aucun argent; 3° de ne solliciter aucune faveur pour lui ou pour sa famille; 4° de ne recevoir aucune pension d'un prince étranger. Tous ses historiens affirment qu'il fut constamment fidèle à ses sages résolutions.

Bellarmin, après son élévation au cardinalat, resta trois années sans avoir d'autre dignité ecclésiastique; à la fin

plusieurs personnes de distinction, et entre autres le cardinal Baronius, firent connaître au Pape combien l'on s'étonnait qu'un homme aussi révéré dans toute la chrétienté ne fût point appelé à remplir quelque charge convenable à son rang et à son caractère. Sur ces entrefaites, l'archevêché de Capoue étant devenu vacant, le Pape y nomma Bellarmin, malgré toutes ses instances pour qu'il lui fût permis de ne pas accepter. Il fut consacré le second Dimanche après Pâques de l'an 1602. Le siége de Capoue avait neuf évêques suffragans et la juridiction sur quatre-vingt-dix paroisses; les communautés et les autres établissemens religieux y étaient très-nombreux, et les revenus fort considérables.

La joie fut très-grande dans ce diocèse quand on y apprit la nomination de Bellarmin : sa sainteté et son amour pour la vertu étaient si bien connus, que chacun travailla sérieusement à la réforme de ses mœurs : ce qui produisit un changement visible dans la ville de Capoue, avant même que le nouvel archevêque y fût arrivé. Dès son entrée dans son diocèse il commença à instruire son troupeau, et il continua de prêcher chaque Dimanche et les jours de fête. Étant, par le droit de son siége, un des chanoines de son église cathédrale, il ne manqua jamais d'assister aux matines et laudes, qui y étaient chantées toutes les nuits; il y entendait tout l'office les jours de fête et les Dimanches. Il prenait un soin particulier que le service de l'église fût fait avec solennité, que les cérémonies fussent exercées avec exactitude, que la musique fût grave et bien exécutée, et que le silence et la régularité ne fussent point interrompus. Il tint un concile provincial; mais, d'après son désir, les prélats assemblés n'y firent aucune règle nouvelle et se bornèrent à remettre en vigueur plusieurs anciens canons. Le saint archevêque traitait son clergé avec la plus grande considération; il recevait et logeait dans sa maison les pré-

tres qui venaient des campagnes, et donnait des secours à ceux qui manquaient d'argent. Tous les ordres religieux étaient l'objet de son attention. Il visitait fréquemment les diverses parties de son diocèse, se faisait alors précéder par quelques missionnaires, puis, accompagné d'ecclésiastiques, il se rendait à l'église paroissiale et y annonçait la parole de Dieu. Lorsque le local était trop petit pour contenir la foule qui se pressait pour l'entendre, il parlait en plein air. Il payait lui-même toute la dépense que ces visites pouvaient occasionner; et pour éviter toute perte de temps, il refusait les invitations à dîner et prenait son frugal repas dans quelque maison retirée. Son troupeau était charmé de son zèle apostolique et de la douceur de ses manières; quand ses diocésains considéraient son rang éminent dans l'Eglise, ses talens, sa célébrité, et qu'ils faisaient une expérience si touchante de sa charité et de son humilité, il leur paraissait un ange descendu du ciel; ils l'appelaient leur saint, leur apôtre, leur père, et souvent on les a vus fondre en larmes quand il les quittait. Il remplissait avec une égale assiduité tous les autres devoirs de l'épiscopat; instruisant les ignorans, consolant les affligés, secourant ceux qui étaient dans le besoin; il suffisait qu'on se présentât pour solliciter son appui; l'on était sans difficulté admis à son audience, et il rendait tous les services qui étaient en son pouvoir.

L'archevêque tenait de fréquens synodes, témoignait surtout dans ces saintes assemblées une affection très-vive aux pasteurs qui s'y trouvaient réunis; mais en même temps les exhortations qu'il leur adressait étaient pressantes, et il exigeait d'eux l'exact accomplissement de leurs devoirs : lors même qu'il montrait de la fermeté, il y avait dans toutes ses actions tant d'amour de Dieu et de douceur pour le prochain, que ses reproches lui gagnaient les cœurs. Il prescrivait particulièrement aux curés l'enseignement de la

doctrine chrétienne ; souvent il l'expliquait lui-même aux enfans dans sa cathédrale et dans les paroisses qu'il visitait : il composa pour l'usage de son diocèse un catéchisme abrégé, qu'il augmenta par la suite. Ce fut celui qui, sous le titre de *catéchisme de la doctrine chrétienne*, fut ensuite approuvé par Clément VIII, et publié sous ses auspices (6).

Bellarmin, par une pieuse pratique, à l'imitation de notre Sauveur, lavait le Jeudi-Saint les pieds à douze pauvres, et leur donnait un habillement complet. Un homme qui atteignait sa centième année se trouva un jour de ce nombre, le saint archevêque lui adressa quelques paroles pleines d'onction ; et lui dit de réciter le Symbole des apôtres : le vieilllard déclara ingénûment qu'il ne le savait pas, et il ajouta qu'on ne le lui avait jamais enseigné. Bellarmin, frappé d'étonnement, resta quelques instans en silence ; puis, levant les yeux au ciel, il s'écria dans l'amertume de son cœur. « O mon Dieu ! ô divin fondateur de » l'Eglise ! est-il possible que dans la ville de Capoue il » ne se soit trouvé personne qui enseignât à un chrétien » les articles de sa foi ? Où sont les consciences de ses pas- » teurs négligens ? Quel compte rendront-ils des âmes qui » leur étaient confiées, et qu'ils ont laissé perdre, faute » d'instruction ? » Cette circonstance augmenta encore son zèle pour l'instruction chrétienne dans son diocèse ; elle lui fit aussi apporter une attention plus grande encore à n'admettre aux ordres sacrés que ceux qui joignaient la piété et le zèle à la régularité et à la science nécessaire.

Un des plus riches monastères, et dans les temps précédens un des plus édifians de Capoue, était tombé dans un

(6) Aucun livre n'a peut-être été traduit en autant de langues différentes, si l'on en excepte la *Bible* et l'*Imitation de Jésus-Christ*. Le père Nicéron donne le détail de quinze éditions de ce catéchisme en douze langues différentes.

tel relâchement, que le rapport en ayant été fait à Rome, il lui fut interdit de recevoir des novices. Cette maison devint un juste objet de mépris : les religieuses moururent successivement ; il n'en restait plus que six, tristes victimes de leur infidélité, et plongées dans la désolation, elles prirent une résolution généreuse : ayant fait assurer l'archevêque de leur repentir, elles le supplièrent de venir avec son clergé célébrer la messe dans l'église de leur monastère. Le bon pasteur courut après la brebis égarée. Là, en présence d'une immense assemblée, les six religieuses se prosternèrent devant le prélat, et l'une d'elle lut au nom de toutes une déclaration dans laquelle elles reconnaissaient les scandales qu'elles avaient donnés, les déplorant amèrement, et annonçant leur ferme volonté de réformer leur conduite, de se soumettre à toutes les pénitences que l'archevêque voudrait leur prescrire, de ne recevoir aucune supérieure que de sa main, s'offrant même d'embrasser la réforme que des religieuses d'autres maisons viendraient établir. Le saint archevêque, ému jusqu'aux larmes, leur adressa des paroles de paix : « Dieu, leur dit-il, acceptera » la contrition de vos cœurs, il écoutera vos humbles gé- » missemens. » Il promit d'obtenir la révocation de l'ordre qui leur défendait de recevoir des novices, et de les rétablir dans les bonnes grâces du Saint-Siége : le seul changement qu'il fit à ce monastère, fut d'y introduire deux religieuses d'une autre maison, et d'une vertu expérimentée, pour les assister, dit-il, dans l'instruction des novices, et dans l'intention qu'elles pussent veiller aux affaires de la communauté. Cette œuvre prospéra ; le jardin du céleste Epoux refleurit de nouveau ; vingt-et-une novices vinrent, comme de jeunes plantes, y porter des fleurs, présages des fruits. Ce monastère si décrié devint en peu de temps la gloire de la province, un sujet d'une édification générale, et l'exemple des autres maisons religieuses de Capoue,

qui toutes éprouvèrent aussi les soins paternels du saint archevêque.

Il les étendait également à la noblesse pauvre de son diocèse, et à l'éducation de leurs enfans. Ayant un jour appris qu'un gentilhomme à l'article de la mort éprouvait une affliction si profonde de la détresse dans laquelle il laissait ses trois jeunes filles, qu'il ne pouvait se préparer à recevoir les secours que la religion nous offre à nos derniers instans, il se rendit aussitôt chez lui, l'assura qu'il prendrait soin des malheureuses orphelines, et qu'il se chargerait de pourvoir à leur sort d'une manière convenable à leur rang. Le ciel et toutes ses miséricordes semblèrent apparaître au mourant; il fit sa confession à son premier pasteur, reçut les sacremens de l'Eglise avec une touchante dévotion, embrassa ses enfans, les remit entre les mains de leur bienfaiteur, et mourut en paix. La promesse de l'archevêque fut ponctuellement exécutée.

Les pauvres étaient ses plus chers favoris : « Ce sont » mes enfans, disait-il un jour à son frère, j'aime à les » voir autour de moi. » Toutes les fois qu'il sortait ils se pressaient sur ses pas; il défendait qu'on les empêchât d'approcher, et ses gestes leur témoignaient toujours sa bienveillance. Il se plaisait à les voir l'entourer. Quand le Psalmiste, annonçant le Messie, a dit « qu'il sera le protecteur » des pauvres, le sauveur de leur vie, qu'il les délivrera des » mains des méchans et des hommes d'iniquité, et que leur » nom sera précieux à ses yeux, » il a ainsi décrit par ces paroles les devoirs des pasteurs de l'Eglise. Nous avons vu comment Bellarmin sut les remplir; mais soigneux de ne pas encourager l'oisiveté, il faisait faire des recherches exactes, et répandait de préférence ses dons sur ceux auxquels ils étaient réellement nécessaires. Il encouragea les travaux publics, et en fit même faire de considérables et de magnifiques à ses frais; ses dépenses étaient exactement

réglées, et tout son désir était de se trouver au bout de l'année sans argent et sans dettes.

Au milieu de l'exercice de ses devoirs publics, il tendait plus soigneusement encore à la sanctification de son âme. Il offrait chaque jour le saint Sacrifice de la messe. Quelques pères de la société de Jésus habitaient avec lui son palais archiépiscopal; il se levait avec eux à l'heure fixée par la règle, et, en mémoire d'un office qu'il avait exercé parmi eux dans sa jeunesse, il allait lui-même les réveiller, et leur portait de la lumière quand il ne faisait pas jour. Il dînait avec eux, et à moins qu'il n'y eût des obstacles, on suivait les pratiques de la société pour l'heure des repas et pour la lecture qui l'accompagnait.

Les grands biens et les priviléges de l'archevêché de Capoue entraînèrent quelquefois le Saint dans des discussions difficiles; il s'y montra tout à la fois ferme et conciliant, et il y gagna des amis, sans s'attirer aucune inimitié; toutes les fois que cela était possible, il procurait un accommodement amical ou un jugement par arbitres, et il n'eut recours aux censures de l'Eglise que dans une extrême nécessité. Une telle conduite attira à Bellarmin la vénération profonde qu'obtinrent les Grégoire, les Basile, les Ambroise, les Augustin, les Borromée, et l'on disait communément qu'il ne lui manquait que l'antiquité pour être placé parmi les Pères de l'Eglise.

La mort de Clément VIII l'appela à Rome. Avant de quitter Capoue, il monta en chaire pour annoncer à son troupeau la cause de son voyage, et il lui fit entendre qu'il lui parlait pour la dernière fois. Une multitude immense s'assembla dans la cour de son palais au moment de son départ. Les marques d'affliction étaient semblables à celles que les premiers fidèles donnèrent à saint Paul quand il quitta l'Eglise qu'il avait fondée à Milet; tous voulaient s'approcher de lui pour recevoir son dernier regard et sa

dernière bénédiction. Il la prononça solennellement sur eux, en leur assurant qu'il laissait son cœur à son cher troupeau, dont il recevait de si touchans témoignages d'affection. Tous les yeux demeurèrent fixés sur sa voiture aussi long-temps qu'on put l'apercevoir, et tous les vœux l'accompagnèrent.

Léon XI, qui succéda à Clément VIII, mourut après quelques jours de pontificat; il fut remplacé par Paul V, et celui-ci par Grégoire XIV. Tous ces pontifes donnèrent à Bellarmin des témoignages particuliers d'estime et de déférence pour ses conseils. Dans le conclave qui suivit la mort de Clément VIII, il obtint au premier scrutin la majorité des votes, et sa nomination parut probable pendant quelque temps. Léon XI fut élu, et son premier soin fut d'ordonner à Bellarmin de demeurer à Rome, pour qu'il pût profiter des avis du saint archevêque. Les Papes qui occupèrent ensuite la chaire de saint Pierre exigèrent de lui les mêmes services. Le pieux cardinal, pénétré de l'obligation imposée par les canons, qui exigent la résidence des évêques dans leurs diocèses, se démit de son siége entre les mains de Léon XI, et en instruisit son troupeau par une lettre édifiante : les regrets furent universellement sentis et exprimés.

Le cardinal Bellarmin, fixé à Rome, pour le reste de ses jours, fit sa première occupation d'assister aux assemblées des congrégations et aux conseils du Saint-Siége; mais une nouvelle charge lui fut bientôt confiée. Le cardinal Ubaldini, évêque de Monte-Pulciano, ayant été nommé légat *à latere* en France, unit ses instances à celles du Pape, pour engager Bellarmin à prendre le gouvernement de son diocèse. Bellarmin n'accepta que sous la condition expresse que cela ne lui imposerait ni la charge ni la responsabilité épiscopale, mais qu'il n'aurait que l'administration, telle qu'elle pourrait être remise à un grand-vicaire,

qui aurait la confiance entière de son évêque. Le diocèse de Monte-Pulciano recueillit bientôt les fruits de son zèle,

Ce savant homme défendit les intérêts du Saint-Siége dans la querelle de Paul V avec les Vénitiens. Sur le refus qu'avait fait le sénat de Venise de relâcher deux prêtres condamnés à la prison, Paul V avait lancé un interdit sur tout le territoire; mais le sénat, loin de s'y soumettre, fit une protestation, ordonna à tous les ecclésiastiques de continuer leurs fonctions, et ceux qui s'y refusèrent furent bannis. La médiation d'Henri IV, Roi de France, termina le différend. Le Pape envoya à Venise le cardinal de Joyeuse, comme son légat *à latere*, pour annoncer la levée de l'interdit. Le sénat le reçut avec de grands témoignages de respect, mais ne consentit à aucune marque de soumission, et refusa, comme inutile, l'absolution qu'il apportait. Pendant cette contestation l'Italie fut inondée d'écrits de chacun des partis; le fameux *Fra-Paolo* dirigeait les Vénitiens, et Bellarmin soutenait la cause pontificale. La science, le discernement et la modération de langage qu'il fit voir en cette occasion furent généralement admirés.

Mais l'un des écrits de Bellarmin, et celui qui a le plus contribué à sa réputation et qui fit un grand bruit à l'époque de sa publication, c'est son célèbre *Traité sur la puissance du Pape*, ouvrage dont le but est de soutenir que dans quelques circonstances le Pape a droit sur le temporel des Rois, et dans lequel on retrouve tout le savoir et le talent qu'il avait fait admirer dans ses *Controverses* (7).

---

(7) Pour ce qui regarde le droit divin du Pape dans l'exercice du pouvoir temporel, nous nous bornons à renvoyer nos lecteurs aux écrits de MM. de Maistre et de La Mennais. — Les adversaires de Bellarmin disent, ce qui mérite d'être remarqué, que son opinion servit la cause de la vérité : jusqu'alors plusieurs théologiens avaient soutenu sans aucune distinction le droit divin du Pape dans l'exercice de la puissance temporelle, et, à quelques modifications près, cette opinion avait générale-

La sévérité avec laquelle les parlemens, sous la Reine Elisabeth et sous le Roi Jacques, poursuivirent les catholi-

---

ment prévalu : l'ouvrage en question, qui l'établissait d'une manière plus positive, excita des clameurs. A Rome, sa doctrine fut dénoncée à l'index; à Paris, le parlement la condamna formellement; mais le respect qu'inspirait le caractère de Bellarmin le sauva de l'insulte; la dénonciation de son livre à l'index fut rejetée, et le Roi de France revoqua par un édit l'arrêt du parlement. En 1606, Jacques Ier, Roi d'Angleterre, fit sanctionner par un acte du parlement un serment qui devait être prêté par tous les catholiques romains de ses états, et qui contenait en substance, qu'on le reconnaissait pour Roi légitime, et que le Pontife romain n'avait aucun pouvoir de le déposer ni de décharger ses sujets du serment de fidélité. Ce serment fut condamné par deux brefs de Paul V, qui craignait que ce ne fût un piége tendu aux catholiques, et bientôt il devint l'objet d'une controverse très-chaude. Blackwall, qui avait alors en Angleterre le titre d'archiprêtre, adressa aux catholiques anglais, une lettre dans laquelle il exprimait son approbation pour le serment et les engageait à le prêter. Ce fut l'occasion de l'écrit que Bellarmin publia alors sous le titre de *Lettre à l'archiprêtre*. Le Roi Jacques entra lui-même dans la lice, et répondit par un ouvrage intitulé : *Triplici nodo triplex cuneus* ou *Apologie pour le serment d'allegéance contre deux brefs du Pape Paul V, et la Lettre du cardinal Bellarmin à l'archiprêtre*. Bellarmin fit paraitre la *Réponse à Jacques, Roi de la Grande-Bretagne, sur le livre du serment de fidélité. Responsio ad librum Jacobi, magnæ regis Britanniæ, de sacramento fidelitatis.* Jacques ne permit pas à la controverse de se répandre; mais il publia une nouvelle édition de son apologie avec ce titre : *Avertissement aux Rois, princes et États de la chrétienté.*

Bellarmin rencontra dans cette affaire un adversaire habile dans Roger Widdrigton, Bénédictin très-savant, et leur discussion se fit remarquer par la politesse et la science qu'ils y mirent l'un et l'autre.

A cause de cette controverse, la mémoire de Bellarmin a été calomniée plus d'une fois : quelques esprits malveillans ont aussi cherché à la couvrir de ridicule en lui attribuant des opinions, que leur impiété seule rend déjà incroyables. Le docteur Brendel entre autres, dans son *Handbuch des Kirchenrechts*, 1823, p. 502, a écrit ces mots : « Bellarmin a enseigné, » que si le Pape défendait la pratique de la vertu, l'Église romaine serait » tenue, sous peine de péché (nisi vellet contra conscientiam peccare), » de quitter la vertu et de suivre le vice. Il reçut le chapeau de car- » dinal. » — Lorenz Wolf, curé de Kleinrinderfeld et de Kist, près de

ques anglais, et sur-tout les prêtres, obligea un grand nombre d'entre eux de quitter leur patrie ; presque tous vin-

---

Wurtzbourg, somma, dans le *Katholik*, 1824, p. 82, le docteur Brendel, de dire publiquement dans quel ouvrage de Bellarmin se trouvait cette assertion. Cette sommation fut réitérée dans le troisième cahier de la même année, p. 373. Le doct. Brendel ne prouvant pas ce qu'il avait avancé, le même curé Wolf fit insérer une nouvelle sommation dans le sixième cahier du même ouvrage, p. 383, laquelle étant encore demeurée sans réponse, il écrivit dans le neuvième cahier, p. 384, ces mots : « Je déclare publiquement et nommément par la présente le » docteur Brendel calomniateur des hommes distingués de l'Eglise ca- » tholique, jusqu'à ce qu'il ait prouvé par des pièces authentiques que » Bellarmin a enseigné que *si le Pape défendait la pratique de la vertu » et ordonnait de suivre le vice, l'Église romaine serait tenue, sous » peine de péché* (*nisi vellet contra conscientiam peccare*), *d'abandonner » la vertu et de suivre le vice*, et où il a enseigné cette doctrine, ou » bien, jusqu'à ce qu'il ait révoqué publiquement son allégation, et ré- » paré autant que possible le scandale donné aux catholiques et aux » protestans. (Kleinrinderfeld, 27 Août 1824.) » Il est évident que le professeur Brendel a été induit à avancer un tel fait par des citations contenues dans des écrits diffamatoires. Mais nous regrettons que cet homme, respectable d'ailleurs, se soit refusé à une retractation réclamée par l'honneur et la vérité. Cependant nous espérons de sa bonne foi que dans une seconde édition de son ouvrage il réparera cette négligence.

Pour approfondir avec impartialité la question dont il s'agit, examinons ce qui peut avoir fourni aux calomniateurs de Bellarmin la matière ou l'occasion de leur accusation. Nous parvînmes facilement à découvrir, dans les ouvrages de Bellarmin la source du mésentendu en question. Nous transcrirons ici tout le passage qui y a donné lieu, et le lecteur décidéra si ce cardinal si plein de pénétration a dit en effet ce qu'on lui fait dire.

« Tertia propositio, est-il dit (*in Bellarmini disputationibus*, l. IV, *de romano pontifice*, c. 5, *de decretis morum*, vel t. I, p. 964, edit. Ingolstadt. 1590), hæc esse potest : *Non solum in decretis fidei errare non potest summus pontifex, sed neque in præceptis morum, quæ toti ecclesiæ præscribuntur, et quæ in rebus necessariis ad salutem, vel in iis quæ per se bona vel mala sunt, versantur.*

» Dicimus *primum* non posse errare pontificem in iis præceptis, quæ toti ecclesiæ præscribuntur, quia, ut supra diximus, in præceptis et judiciis particularibus non est absurdum pontificem errare.

rent à Rome chercher un asile près du Père commun des fidèles, et ils trouvèrent dans Bellarmin un protecteur généreux.

---

» Addimus *secundo*, quæ in rebus necessariis ad salutem vel per se bonis vel malis versantur, quià non est erroneum dicere, pontificem in aliis legibus posse errare, nimirum superfluam legem condendi vel minus discretam etc.

» Ac, ut rem totam exemplis declaremus : non potest fieri ut pontifex erret præcipiendo aliquod vitium ut usuram, vel prohibendo virtutem, ut restitutionem, quia hæc sunt per se bona vel mala ; nec potest fieri ut erret præcipiendo aliquid contra salutem, ut circumcisionem vel sabbatum, vel prohibendo aliquid necessarium ad salutem, ut baptismum et Eucharistiam ; ut autem jubeat aliquid, quod non est bonum neque malum in se, neque contra salutem, sed tamen est inutile, vel sub pœna nimis gravi illud præcipiat, non est absurdum posse fieri, quanquam *non est subditorum de hac re dubitare, sed simpliciter obedire.*

» Probatur jam propositio, et *primo*, quod non possit papa errare in præceptis morum ad salutem necessariorum : quia tunc tota ecclesia graviter læderetur et erraret in rebus necessariis, quod est contra promissionem Domini Joan. XIV. *Cum venerit ille spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem*, quod intelligitur (ut minimum) de veritate necessaria ad salutem.

» *Secundo* quia Deus tunc deesset ecclesiæ suæ in necessariis, quandoquidem præcepit illi, ut sequatur pontificem et pontificem permittit errare in necessariis. Ut certe si Deus nulli rei deest in necessariis, quanto minus ecclesiæ suæ ?

» Quod autem non possit pontifex errare in moribus per se bonis vel malis probatur. Nam tunc ecclesia non possit vere dici sancta, ut in symbolo apostolorum vocaretur. Nam sancta dicitur potissimum ob sanctam professionem, ut alibi ostendimus, quia nimirum legem et professionem sanctam profitetur, quæ nihil docet falsum, nihil præcipit malum.

» *Secundo*, quia tunc necessario erraret etiam circa fidem. Nam fides catholica docet, omnem virtutem esse bonam, omne vitium esse malum, si autem Papa erraret, præcipiendo vitia vel prohibendo virtutes, *teneretur ecclesia credere vitia esse bona et virtutes malas, nisi vellet contra conscientiam peccare.* »

Il résulte évidemment de ce passage, que Bellarmin, pour prouver l'infaillibilité du Pape, fait usage de ce qu'on appelle un *Syllogismus conditionatus*, c'est-à-dire qu'il cherche à démontrer son opinion par les conséquences absurdes de l'opinion contraire, que par conséquent il dit

Le saint cardinal, sentant approcher la fin de sa course mortelle, s'y prépara par la retraite, la pénitence et la prière ; il avait successivement fait accepter au Pape sa démission de tous les emplois qui lui avaient été confiés ; il obtint enfin d'abandonner le soin des affaires publiques, pour terminer ses jours dans la solitude. Le 16 Août 1621 il dit un éternel adieu aux grandeurs du monde, et se retira dans la maison du noviciat de la société de Jésus, à Rome. C'était en ce même lieu où, dans ses jeunes années, il avait pris l'habitude d'une vie vertueuse, qu'il venait se disposer à une sainte mort. Toute sa vie avait été une sorte de préparation à ce redoutable moment ; il avait dans cette vue composé des ouvrages dont le principal objet était d'exciter ces sentimens de renoncement au monde et d'abandon à Dieu, qui sont les meilleures dispositions que nous puissions avoir, pour rendre heureux notre passage du temps à l'éternité (8).

---

absolument l'opposé de ce que la malveillance lui fait dire. *Celui qui a appris à penser selon les règles de la logique et qui a déposé tout* préjugé et toute passion, ne se méprendra pas sur le raisonnement du cardinal, quand même il ne partagerait pas son opinion relativement à l'*infaillibilite du Pape*.

(8) Les principaux ouvrages ascétiques de Bellarmin sont : *Commentaires sur les Psaumes*, où le savoir et l'onction se montrent à chaque page, et où l'on admire également l'esprit de l'écrivain, ses idées nobles, ses magnifiques descriptions du pouvoir et de la miséricorde divine, et sa tendre et fervente piété. Cet ouvrage, qui forme un vol. in-4°, est justement estimé. La piété de Bellarmin se retrouve également dans cinq traités spirituels qu'il composa, et qui sont plus généralement connus ; ce sont :

1° *Elévation de l'âme à Dieu* (*), qui donne la manière de sanctifier nos occupations par des aspirations ferventes, formant pour ainsi dire une échelle mystérieuse qui conduit de la terre vers le ciel.

(*) Les écrivains les plus illustres du 18me siècle, entre autres le célèbre Buffon, ont cité des passages intéressans de cet ouvrage.

Il est touchant de voir dans ces ouvrages le savant le plus illustre de son temps, qui depuis long-temps s'était séparé de toutes les frivolités de la vie, se dépouiller même de sa science, et, par le sentiment d'une dévotion humble et parfaite, purifier son cœur de tout ce qui pouvait rester en lui des affections terrestres, et s'élever par la contemplation vers celui qu'il devait bientôt contempler face à face.

A chaque époque de sa vie, Bellarmin avait obtenu l'amitié des hommes les plus éminens par leurs vertus. Nous citerons parmi eux saint François de Sales et saint Philippe de Néri. La canonisation de ce dernier fut la seule affaire publique dont il s'occupa depuis sa retraite. Il fut saisi d'une fièvre violente en revenant de la congrégation des Rites; et le médecin lui annonça que le mal était très-dangereux. Le pieux cardinal reçut cette nouvelle avec joie, et s'écria avec le Psalmiste : « Je me réjouis de » ce qui m'a été dit : nous irons bientôt dans la maison » du Seigneur. » Depuis ce temps son âme parut entièrement absorbée en Dieu; il ne permit plus qu'on l'entre-

---

2° *De l'éternelle félicité des Saints.* Ce traité est adressé au cardinal Farnèse, qui faisait alors construire un magnifique collége pour les Jésuites; il renferme la touchante expression de la reconnaissance de l'auteur, qui, décrivant ensuite les tabernacles éternels, fait connaître à l'âme leur gloire admirable, et le bonheur de leurs habitans.

3° Le troisième traité a pour titre : *le Gémissement de la Colombe.* C'est une effusion du religieux attachement de Bellarmin pour la société à laquelle il appartenait, et une exhortation à la componction et à ces pieuses larmes que les Ignace, les François-Xavier, les Louis de Gonzague répandirent avec une sainte abondance.

4° Le quatrième, *Sur les sept paroles prononcées par Jésus-Christ sur la croix*, est un touchant commentaire de ces dernières expressions du divin amour que le Sauveur nous portait.

5° Le cinquième traité, qui s'appelle *l'Art de bien mourir*, fut composé par Bellarmin à la fin de l'une de ses retraites annuelles.

tînt d'aucune affaire temporelle; de pieuses méditations, sur-tout sur la passion et la mort du Sauveur, faisaient toute son occupation. La fièvre était si forte, qu'elle occasionnait quelquefois le délire : mais même alors ses discours, quoique incohérens, étaient toujours pieux. La fièvre le quitta, en le laissant dans un état de faiblesse qui annonçait sa fin prochaine. Jamais il ne se plaignait; son exclamation la plus fréquente était celle de saint Paul. « Je dé» sire ardemment d'être dissous, afin d'être réuni à Jésus» Christ. » Quelquefois cependant il était saisi de crainte à la pensée de la terrible majesté de Dieu, en la présence duquel il allait paraître; mais une douce espérance venait bientôt calmer cette agitation. Les personnes les plus considérables dans Rome vinrent recevoir sa bénédiction; le Pape Grégoire XV se rendit lui-même près de lui pour lui donner un témoignage de son affection et sa dernière bénédiction : il reçut aussi celle du Saint mourant, et ils s'embrassèrent, en exprimant l'espoir de se revoir dans l'heureuse éternité.

Le neuvième jour de la maladie, qui était celui de la Nativité de la Sainte-Vierge, le P. Mutio Vitelleschi, général de la société de Jésus, annonça au cardinal Bellarmin que l'heure de sa mort était proche : il l'entendit avec un transport de joie et demanda aussitôt les derniers sacremens, qu'il lui furent administrés par le père-général. Rassemblant les forces qui lui restaient, il se leva de son lit, et soutenu par quelques-uns des assistans, il s'agenouilla sur le plancher, et reçut son divin Hôte avec une dévotion qui édifia tous les spectateurs. Il désira ensuite d'être laissé seul, et demeura ainsi quelques heures en méditation, après lesquelles il demanda l'Extrême-Onction : il répondit à toutes les prières de cette cérémonie, et à chaque onction il produisait les actes d'une fervente contrition. Le Pape lui envoya par un des cardinaux la béné-

diction *in extremis* et l'indulgence plénière : il parut très-touché de ce soin et pria long-temps pour Sa Sainteté et pour le sacré collége. Les ambassadeurs étrangers qui se trouvaient à Rome vinrent demander sa bénédiction pour leurs souverains; Bellarmin, élevant les mains vers le ciel, supplia le Père des miséricordes de répandre la plénitude de ses grâces sur ces têtes couronnées, de protéger leurs royales personnes, de défendre leurs états et de préserver leurs sujets de l'hérésie. L'intérêt qu'inspirait Bellarmin était général; Angelo Bagnarea, le médecin le plus célèbre de Rome, qui avait soigné dans leurs derniers instans saint Louis de Gonzague et le pieux Jean Berckmans, et qui conservait le souvenir le plus profond de leurs morts édifiantes, donna aussi ses soins à Bellarmin; depuis il parlait avec admiration des tendres sentimens de piété qu'il lui avait entendu exprimer avec une ferveur que son âge avancé aurait pu ralentir. Pendant que la population entière de Rome s'occupait du saint cardinal, et lui donnait les plus justes louanges, tranquillement étendu sur son humble lit, les yeux fixés sur le crucifix, il s'unissait à son Dieu souffrant par des sentimens de contrition et d'amour. Il avait toujours souhaité de mourir le jour des stigmates de Saint-François, le 17 Septembre, et avait même prédit que ce serait en effet le jour de son trépas. Son agonie commença à minuit : elle fut paisible, et il conserva jusqu'à la fin toute sa présence d'esprit. Il récita à voix basse le *Pater*, la Salutation Angélique, le Symbole des Apôtres et le *Miserere*. Le général des Jésuites, les novices et beaucoup d'autres membres de la société étaient dans sa chambre, il leur donna sa bénédiction, et répéta la dernière partie de la Salutation Angélique. Les larmes coulaient des yeux de tous les assistans; il essaya d'adoucir leur affliction, puis, découvrant sa tête, il prit le crucifix dans ses mains, s'inclina devant lui, le baisa plusieurs

fois, le plaça sur sa poitrine, prononça distinctement par trois fois, et avec une dévotion inexprimable, le doux nom de Jésus, et il expira avec cette sainte parole sur les lèvres. Il était dans la soixante-dixième année de son âge.

Bientôt après sa mort on commença les démarches pour sa canonisation. Plusieurs prédictions d'événemens faites par lui et plusieurs miracles opérés pas son intercession, furent présentés à la congrégation des Rites, qui, après les avoir pleinement vérifiés et approuvés, se prononça le 27 Juillet 1727 en faveur de sa béatification. Cette cause, plusieurs fois suspendue, a été reprise sous les Papes Innocent XI, Clément XI et Benoît XIV. Ce dernier Pontife en parle dans son savant ouvrage *de Canonizatione sanctorum* (9).

On croit que quelques opinions de Bellarmin, répandues dans ses ouvrages, ont empêché qu'elle ne fût terminée (10).

La meilleure édition des ouvrages du cardinal Bellarmin a été publiée de son vivant, et sous son inspection, l'an 1600, en sept volumes in-fol. La notice de ses écrits se trouve dans les *Mémoires* du P. Nicéron.

---

(9) Liv. 3, ch. 33, nomb. 9.

(10) Collet, dans la vie de saint Jean-de-la-Croix, pag. 410, dit avoir lu à Rome le sentiment du cardinal Passionnei, contre quelques petites fautes relevées dans les écrits du vénérable Bellarmin.

## 18 Septembre.

## S. THOMAS-DE-VILLENEUVE, ARCHEVÊQUE DE VALENCE, EN ESPAGNE.

Tiré de sa vie, par Jean de Muguafonès, évêque de Ségovie; par Michel Salon, natif de Valence; par Jérôme Canton et Nicaise Baxius, religieux Augustin. Voyez encore sa vie française, par le P. Claude Maimbourg, du même ordre, Paris, 1666, in-12, et sur-tout les pièces qui servirent à sa canonisation, et qui sont imprimées à la tête de ses ouvrages. Voyez aussi Pinius, *Act. SS.* t. V, *Sept.* p. 799.

### L'AN 1555.

SAINT THOMAS, qui fut l'ornement de l'église d'Espagne dans ces derniers temps, naquit en 1488 à Fuenlana, en Castille. Il reçut le surnom de *Villeneuve*, de Villanova de los Infantes, petite ville où il fut élevé, et qui n'est qu'environ à deux milles du lieu de sa naissance. Alphonse Thomas Garcias, son père, et Lucie Martinez, sa mère, étaient aussi originaires de Villanova. Quoique leur fortune fût médiocre, elle suffisait pour contenter leurs désirs, et leur économie les mettait encore en état de faire des aumônes considérables. Ils distribuaient aux pauvres tout ce qu'ils pouvaient épargner, et ne voulaient jamais rien garder de ce qui leur restait après avoir pris strictement ce qui leur était nécessaire pour vivre. Cet esprit de charité fut le plus précieux héritage qu'ils laissèrent à leur fils, et l'amour des pauvres devint son caractère distinctif pour tout le reste de sa vie. On le vit dès l'âge de sept ans employer mille moyens pour venir au secours des indigens; souvent il se privait en leur faveur de la nourriture qu'on lui donnait; il prévenait même quelquefois la volonté de ses parens, qui étaient charmés de le voir si charitable, et qui ne désap-

prouvaient jamais sa conduite. Il joignait à cet amour pour les pauvres, la pratique continuelle de la mortification, une modestie et une douceur qui le faisaient aimer universellement, une inviolable pureté de cœur, une grande horreur pour le moindre mensonge, une piété tendre qui lui faisait donner un temps considérable à la prière. Il eut toute sa vie une dévotion singulière envers la Sainte-Vierge.

Il montra dans les écoles de Villanova qu'il était doué d'un esprit excellent. Lorsqu'il eut atteint l'âge de quinze ans, ses parens l'envoyèrent à l'université d'Alcala, fondée depuis peu par le cardinal Ximenès, qui fut premier ministre sous Ferdinand et Charles-Quint. Il y fit ses études avec le plus grand succès, et ses talens lui méritèrent une place dans le collége de Saint-Ildefonse. Ses bons exemples engagèrent plusieurs de ses compagnons d'étude à marcher dans les voies de la perfection. Il mortifiait ses sens par toutes les austérités que lui inspirait son zèle pour la pénitence. Il partageait tout son temps entre la prière, l'étude et les œuvres de charité; en sorte qu'il ne lui en restait point pour le plaisir et les amusemens. Après avoir passé onze ans à Alcala, il fut reçu maître-ès-arts, et choisi pour professeur de philosophie. Il était alors dans la vingt-sixième année de son âge. Son père avait fait bâtir une maison qu'il lui destinait, quand il aurait achevé le cours de ses études; mais il en fit un hôpital, du consentement de sa famille.

Ayant enseigné deux ans à Alcala, on l'attira à Salamanque pour y exercer le même emploi avec de plus grands avantages. L'université de cette ville avait été fondée en 1200, par Alphonse IX, Roi de Léon, et elle était célèbre par une multitude d'hommes de mérite qu'elle renfermait dans son sein. Thomas n'accepta l'invitation qu'on lui avait faite, que pour éviter les applaudissemens qu'il recevait à Alcala, et dans l'espérance d'exécuter avec plus de

facilité le projet qu'il avait formé depuis long-temps, de renoncer au monde. Durant les seize années qu'il passa tant à Alcala qu'à Salamanque, il ne lui échappa jamais une parole qui pût tourner à sa louange, ou nuire au prochain. Il sut aussi se préserver de tout mouvement d'aigreur et de vanité. Il aimait le silence et la retraite, marchait toujours en la présence de Dieu, et faisait de toutes ses actions une prière continuelle. Pendant les deux ans qu'il enseigna la philosophie morale à Salamanque, il réfléchit sur la nature des différens ordres religieux, afin de connaître celui qui lui conviendrait le mieux. Il se détermina enfin pour celui des Hermites de saint Augustin. Il prit l'habit à Salamanque, à peu près dans le même temps que Luther quitta le même ordre en Allemagne, par une apostasie.

Il fut facile de remarquer, à la manière dont il fit son noviciat, qu'il s'était accoutumé depuis long-temps à la pratique des austérités, au renoncement à sa propre volonté, et aux exercices de la contemplation. La simplicité qui régnait dans toute sa conduite le faisait aimer de chacun des frères. On ne pouvait comprendre comment il avait oublié si promptement le rang qu'il avait occupé dans une célèbre université. Peu de temps après son noviciat, on l'éleva aux saints ordres. Il reçut la prêtrise en 1520, et dit sa première messe le jour de Noël. La pensée d'un Dieu enfant l'occupa si vivement pendant la célébration du saint sacrifice, que l'abondance des larmes qu'il versait, l'obligea de faire une pause considérable. Il éprouva souvent de semblables impressions à l'autel, sur-tout les jours consacrés au mystère de l'incarnation. Ses supérieurs l'employèrent bientôt à prêcher la parole de Dieu, et à administrer le sacrement de pénitence. Il s'acquitta de ces importantes fonctions avec un tel succès, qu'on le surnomma l'Apôtre de l'Espagne. Elles ne l'empêchaient point d'accomplir sa règle dans tous ses points, et il tint la même conduite pen-

dant un cours public de théologie qu'il enseigna chez les Augustins. On l'élut successivement prieur des couvens de Salamanque, de Burgos et de Valladolid. Il fut deux fois provincial d'Andalousie, et une fois de Castille. Il remplit ces différentes places avec un zèle et une douceur qui lui gagnaient tous les cœurs, et il gouverna moins par l'autorité de sa place que par l'exemple d'une sainte vie. Sa charité le rendait en tout temps accessible à ceux qui avaient besoin de ses conseils ou de son secours. La sagesse avec laquelle il appliquait les remèdes convenables aux différentes maladies des âmes, montrait combien un peuple est heureux d'avoir des guides animés de l'esprit de Dieu.

Le Saint puisait les lumières dont il avait besoin, dans l'union intime et constante de son âme avec le ciel. Il avait souvent des ravissemens dans la prière, et sur-tout durant la célébration du saint Sacrifice. Il faisait d'inutiles efforts pour cacher ces grâces extraordinaires; on remarquait à son visage ce qui s'était passé en lui. Il eut aussi de fréquentes extases, même en annonçant publiquement la parole de Dieu; on en cite trois entre autres, qui lui firent interrompre quelque temps le fil de son discours, à Burgos, à Valladolid et à Tolède. L'Empereur Charles-Quint le choisit pour un de ses prédicateurs : il le mit aussi au nombre de ceux qu'il consultait; et lorsqu'il ne l'avait point auprès de lui, il lui écrivait pour lui demander son avis. On cite le trait suivant, en preuve de l'autorité qu'il avait sur ce prince. L'Empereur avait signé la condamnation de quelques personnes de qualité, convaincues du crime de trahison. Philippe son fils, l'archevêque de Tolède, et les premiers seigneurs de la cour, eurent beau solliciter la grâce des coupables, il leur fut impossible de l'obtenir. Philippe engagea le Saint à faire de nouvelles tentatives. Celui-ci alla trouver l'Empereur, et lui parla d'une manière si persuasive, qu'il accorda ce qu'il avait refusé jusqu'alors. Les princes et les seigneurs témoi-

gnant de la surprise, Charles leur dit que quand le prieur des Augustins lui faisait quelque sollicitation, il commandait plutôt qu'il ne priait, en sorte qu'il l'amenait où il voulait, en lui persuadant que telle était la volonté du Très-Haut. « C'est, » dit-il, un vrai serviteur de Dieu; et quoiqu'il habite au mi- » lieu des hommes, il est digne de l'honneur dû à ceux qui » jouissent de la couronne de l'immortalité. » Cette réputation de sainteté lui attirait un grand respect, et les personnes de tout état recevaient ses décisions comme des oracles du ciel.

On ne pourrait se former une juste idée du zèle avec lequel il travaillait à procurer la gloire de Dieu, sur-tout parmi ceux dont la conduite lui était confiée. Il ne négligeait rien pour maintenir la discipline régulière dans son ordre. Il ne permettait point que les frères s'entretinssent de nouvelles, ni qu'ils parlassent de choses capables de les dissiper, ou d'introduire l'amour du monde dans leur retraite. Si quelqu'un des frères tombait dans une faute griève, il priait avec larmes, et s'imposait une rigoureuse pénitence, afin d'obtenir du ciel le pardon du coupable. Il supportait avec patience les infirmités et les imperfections des autres, s'accommodant aux différens caractères, et se prêtant même aux faiblesses du prochain, autant que le devoir le lui permettait.

Lorsqu'il fit la visite des maisons de son ordre, en qualité de provincial, quatre choses principales attirèrent son attention : 1° le culte divin, et en conséquence, il recommandait qu'on récitât l'office avec respect et ferveur; qu'en chantant les psaumes au chœur, on fît une pause raisonnable entre chaque verset; que l'on tînt dans une grande propreté toutes les choses qui servaient à l'autel. 2° Il insistait sur la lecture des Livres saints et de ceux qui traitaient des matières de piété, ainsi que sur l'exercice de la méditation, moyens qu'il croyait absolument nécessaires pour entretenir la piété. 3° Il s'appliquait à étouffer tou-

les semences de division, et exhortait tous les frères à avoir les uns pour les autres une charité sincère. 4° Il avait soin que chacun fût employé selon ses talens, et qu'il remplît les places pour lesquelles il était propre. Il vint à bout par-là de former ses disciples à une vertu héroïque. Plusieurs d'entre eux devinrent de célèbres missionnaires, et portèrent le flambeau de la foi en Amérique où ils convertirent un grand nombre d'infidèles. Il voulait qu'on se préparât au ministère de la parole par l'humilité, la prière et une vie sainte. C'est une folie, disait-il, que de prétendre être utile aux autres, tandis qu'on s'oublie soi-même, qu'on néglige la méditation de la loi du Seigneur, et qu'on n'examine point son propre cœur : pratiques sans lesquelles on ne peut parvenir à une parfaite régularité.

Pendant que le Saint faisait la visite des maisons de son ordre, l'Empereur Charles-Quint le nomma à l'archevêché de Grenade, et lui ordonna de se rendre à Tolède. Il obéit, mais dans la vue de mettre tout en usage pour éviter l'épiscopat. Ses représentations furent si pressantes, qu'il obtint ce qu'il désirait. Quelque temps après, George d'*Autriche*, oncle de l'Empereur, se démit de l'archevêché de *Valence*, pour passer à l'évêché de Liége. Charles-Quint était alors en Flandre. Il dit d'expédier le brevet de nomination à l'archevêché vacant, en faveur d'un religieux de l'ordre de saint Jérôme. Il ne lui vint pas dans la pensée de l'offrir à Thomas de-Ville-neuve, parce qu'il connaissait sa répugnance pour les dignités ecclésiastiques. Le brevet fut cependant expédié sous le nom du Saint. L'Empereur surpris, en demanda la raison ; le secrétaire répondit qu'il croyait avoir entendu le nom de Thomas-de-Villeneuve, mais qu'il lui serait facile de rectifier la méprise qu'il avait faite. « Non, » non, dit le prince ; je reconnais là une providence par» ticulière, et il faut nous conformer à sa volonté. » Il signa donc le brevet de nomination, et l'envoya au Saint, qui était alors prieur du couvent de Valladolid.

Thomas-de-Villeneuve fut consterné de cet événement. Il employa, pour ne point accepter, les moyens qui lui avaient déjà réussi. Mais le prince Philippe d'Espagne, qui gouvernait en l'absence de son père, n'eut aucun égard à ses représentations. En même temps, l'archevêque de Tolède, et plusieurs autres personnes de la première distinction, lui firent ordonner par son provincial, en vertu de l'obéissance religieuse, et sous peine d'excommunication, de se soumettre à la volonté de l'Empereur. Les bulles du Pape Paul III étant arrivées, il fut sacré à Valladolid, par le cardinal Jean de Talavera, archevêque de Tolède. Dès le lendemain matin, il se mit en route pour Valence. Sa mère qui vivait encore, le pria de passer par Villeneuve, afin de se procurer la consolation de le voir encore une fois avant que de mourir. Mais le saint évêque ayant consulté Dieu sur la demande de sa mère, crut devoir se rendre dans son diocèse sans aucun délai, et préférer son devoir à toute autre considération. Il fit la route à pied, et avec son habit monastique qui était fort usé, puisqu'il le portait depuis sa profession. Il n'était accompagné que d'un religieux de son ordre et de deux domestiques.

Etant arrivé à Valence, il alla loger chez les Augustins de cette ville. Il y passa plusieurs jours dans la retraite, afin d'attirer sur lui les grâces dont il avait besoin pour s'acquitter dignement des devoirs de l'épiscopat. Il prit possession de son siége le premier jour de l'année 1545. Les réjouissances et les acclamations occasionnées par cette cérémonie, coûtèrent beaucoup à son humilité. Il fit ôter les carreaux et les tapis dont on avait couvert son trône; il se mit à genoux sur la terre nue, et frappa tout le monde par son recueillement et sa ferveur. Le chapitre, qui connaissait sa pauvreté, lui fit présent de quatre mille ducats pour son ameublement. Il les reçut avec de grandes marques de reconnaissance, mais ce fut pour les don-

ner à l'hôpital, qui était surchargé de pauvres, et qui avait des réparations considérables à faire.

La premiere chose qu'il fit après sa prise de possession, fut de visiter les prisons de l'archevêché, il les rendit moins obscures et plus commodes. L'idée de ce changement lui fut inspirée par son amour envers tous les malheureux. Il continua de montrer cette humilité qu'il avait fait paraître dans la retraite; toutes les marques extérieures de la grandeur lui étaient insupportables. Il conservait, autant qu'il lui était possible, son ancienne simplicité. Il garda même son habit monastique qu'il raccommodait lui-même, comme il avait fait par le passé. Un de ses chanoines l'ayant un jour surpris occupé à ce travail, lui dit qu'il pourrait employer son temps plus utilement, et laisser cette occupation minutieuse à ceux qu'elle regardait. Il répondit que pour être évêque, il n'avait pas cessé d'être religieux, et que la minutie qu'on lui reprochait, donnerait du pain à quelque pauvre. Il finit par prier le chanoine de ne dire à personne ce qu'il avait vu. Ses autres vêtemens étaient d'ordinaire si grossiers, que ses propres domestiques en étaient confus pour lui, parce qu'ils ignoraient le motif qui le faisait agir. Quand on le pressait de s'habiller d'une manière conforme à sa dignité, il répondait qu'il avait fait vœu de pauvreté; que son autorité ne dépendait point de son extérieur, et qu'on ne devait exiger de lui que du zèle et de la vigilance. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on obtint de lui qu'il portât un chapeau de soie. Il disait depuis agréablement, en montrant ce chapeau : « Voilà ma di-
» gnité épiscopale; les chanoines mes maîtres ont jugé que
» je ne pouvais être archevêque sans cela. » La frugalité de sa table n'était pas moins extraordinaire. Il observait toujours l'abstinence et les jeûnes prescrits par la règle qu'il avait embrassée. Jamais il ne permettait qu'on lui servît de mets recherchés. « Ce que ces sortes de mets coûteraient,

» disait-il, appartient aux pauvres ; je ne suis point le maî-
» tre de mes revenus ; je n'en suis que le dispensateur. »
En avent et en carême, les Mercredis et les Vendredis, ainsi que les veilles des fêtes, il jeûnait jusqu'au soir, et se contentait de prendre un peu de pain et d'eau. Enfin, son palais était une vraie maison de pauvreté, on n'y voyait aucune tapisserie. Le saint archevêque ne portait du linge que quand il était malade ; souvent il couchait sur un parquet de branches d'arbres et n'avait qu'une pierre pour oreiller.

Fidèle à remplir tous les devoirs d'un bon pasteur, il visitait les églises de son diocèse, prêchant dans les villes et les villages avec tant de zèle et d'onction, que chaque parole qui sortait de sa bouche, était comme un trait de flamme qui pénétrait les cœurs. Ses discours opéraient des effets si merveilleux, qu'on le regardait comme un apôtre et un prophète suscité de Dieu pour la réformation des mœurs du peuple chrétien. Sa visite finie, il assembla un concile provincial, qui fit de sages réglemens pour abolir les abus qui s'étaient introduits, sur-tout dans le clergé. Il éprouva de grandes difficultés de la part de son chapitre. Mais il réussit à les surmonter par sa patience. Dans toutes ses affaires, il en demandait à Dieu le succès, et souvent il passait les nuits en prières pour solliciter le secours dont il avait besoin. S'étant aperçu que ses domestiques, de peur de l'interrompre dans ses exercices de piété, faisaient attendre les personnes qui venaient le consulter, il leur recommanda de l'avertir désormais sans délai, lorsque quelqu'un se présenterait pour lui parler. La raison qu'il en donnait, était que son amour pour la retraite et la solitude, devait céder à son devoir, et que depuis qu'il avait accepté l'épiscopat, il avait cessé d'être son maître, pour devenir le serviteur de son troupeau. On avait une si haute idée de ses lumières et de sa prudence, qu'on recevait ses décisions avec respect, dans les matières même

les plus épineuses. Quand les obstacles étaient difficiles à vaincre, ou qu'il s'agissait de retirer du désordre un pécheur endurci, il avait recours à Dieu ; et pour rendre sa prière plus efficace, il y joignait les larmes, l'aumône, et quelquefois des austérités extraordinaires. Ce fut ainsi qu'il obtint la conversion de plusieurs personnes qui avaient été jusque-là sourdes à ses exhortations, et sur-tout celle de deux mauvais prêtres. Il y avait long-temps qu'il pressait l'un de ceux-ci à rentrer en lui-même. Voyant que les efforts de son zèle ne faisaient sur lui aucune impression, il le conduisit devant un crucifix, et là, fondant en larmes, il se découvrit les épaules, et se donna une si cruelle discipline, que ses habits en furent tout ensanglantés. Cet acte de charité attendrit enfin le coupable ; ses yeux se remplissent de larmes, il se jette aux pieds du Saint, le prie de ne pas se traiter de la sorte, et avoue que ses péchés le rendent digne du plus sévère châtiment (2).

L'archevêché de Valence rapportait annuellement dix-huit-mille ducats de revenu. Le Saint en donnait deux *mille* au prince George d'Autriche, qui s'était démis *sous pension* ; il en employait treize mille au soulagement des pauvres ; et il se servait du reste pour l'entretien de sa maison et pour les réparations de son palais. On voyait tous les jours à sa porte cinq cents pauvres, et chacun d'eux recevait une portion avec du pain, du vin, et une pièce d'argent. Il se déclara le père des orphelins. Il contribuait à la dot des filles qui n'étaient point en état de sa marier. Il avait une tendresse singulière pour les enfans trouvés, il récompensait ceux qui les apportaient, et les nourrices qui en prenaient le plus de soin. Une ville de son diocèse, située sur le bord de la mer, ayant été pillée par les pirates, il y

---

(2) Rodericus à Cygnâ Archiep. Bracar. *l. de Confessar. sollicitant. qu.* 13, *n.* 38.

fit porter des provisions et de l'argent pour racheter ceux des habitans qui étaient captifs. Il tâchait encore d'inspirer aux personnes riches les sentimens de charité dont il était lui-même pénétré. Il les exhortait à devenir plus riches en miséricorde, qu'ils ne l'étaient en possessions terrestres. « Répondez-moi, pécheur, disait-il, quel meilleur » usage pouvez-vous faire de vos biens, que de vous en » servir pour racheter vos péchés? Si vous désirez que » Dieu écoute vos prières, écoutez les cris des pauvres. » Si vous voulez que Dieu prévienne vos besoins, prévenez ceux de l'indigent, sans lui faire attendre le secours » qui lui est nécessaire. Allez sur-tout au-devant des besoins de ceux qui n'osent demander; leur faire attendre » l'aumône, c'est la leur faire acheter. »

La charité du Saint pour le prochain, et ses autres vertus recevaient leur perfection d'un amour ardent pour Dieu qui embrasait son cœur, et qu'il exprimait encore plus par ses œuvres que par ses paroles. « Seigneur, disait-il » quelquefois avec saint Augustin, vous me commandez » de vous aimer en toutes choses, et par-dessus toutes choses : vous me le commandez de la manière la plus stricte, » sous peine d'être privé à jamais de la vision de votre face » également aimable et adorable, que les anges désirent » sans cesse de contempler. Eh quoi! est-il possible, ô » mon Dieu, que je porte l'ingratitude et la bassesse au » point d'avoir besoin d'un semblable précepte? Ayant été » créé à votre image, racheté par le sang précieux de votre Fils, et comblé de tant de grâces, comment est-il nécessaire que vous me commandiez de vous aimer? Ah! » mon Dieu, vous me confondez par ce précepte. Mais, » ô commandement infiniment doux, infiniment aimable! » ô fardeau facile à porter! je vous rends, ô mon Dieu, » d'immortelles actions de grâces de m'avoir obligé de » vous aimer par une loi aussi sainte et aussi désirable.

» Qu'y a-t-il de plus agréable, de plus juste et de plus » glorieux, que de vous aimer! Se peut-il trouver une » créature capable de vous connaître sans vous aimer? » Si vous me défendiez de vous aimer, une telle défense » me paraîtrait impossible et insupportable. Cette idée » seule m'effraie plus que tous les maux et tous les tour» mens de l'enfer. O malheureuses créatures, qui êtes con» damnées à ce lieu de supplices, parce que vous n'ai» mez pas, parce que vous haïssez et blasphémez votre » Créateur! Voilà donc le retour dont vous payez ses mi» séricordes! Puissé-je périr, ô mon Dieu, plutôt que de » cesser jamais de vous aimer! Si je vous oublie, que » ma main droite soit en oubli; que ma langue s'attache » à mon palais, si je ne me souviens pas de vous, et si » vous n'êtes pas toujours l'objet de ma joie et de mon » amour (3).... Qui pourrait chercher des excuses pour se » dispenser de l'accomplissement d'un précepte aussi léger » et aussi agréable? Avec quelle justice, ô mon Dieu, ne » damnez-vous pas éternellement ceux qui aiment mieux » brûler en enfer, que de vous aimer (4)! »

Saint Thomas fut fortement sollicité d'aller au concile de Trente : mais il en fut empêché par sa mauvaise santé. Il y envoya à sa place l'évêque d'Huesca. La plupart des évêques d'Espagne qui assistèrent à cette sainte assemblée, vinrent le voir avant leur départ pour l'Italie, afin de le consulter sur la conduite qu'ils devaient tenir.

Cependant le saint archevêque de Valence, considérait toujours avec frayeur l'étendue et l'importance de ses obligations. On l'entendait souvent répéter qu'il n'avait jamais tant craint d'être effacé du nombre des prédestinés, que depuis qu'il avait été élevé à l'épiscopat. Plus d'une fois, il

(3) Saint Thomas-de-Villeneuve, *Serm.* 1, *super* Diliges Dominum Deum tuum.

(4) *Ibid. item. Serm. de Mariâ-Magdalena*, etc.

avait fait des démarches à Rome et à la cour d'Espagne, pour obtenir la permission de se démettre. Enfin, Dieu lui rendit la liberté après laquelle il soupirait, en l'appelant à lui, et en lui faisant connaître d'une manière surnaturelle, que ce serait le jour de la fête de la Nativité de la Sainte-Vierge. Le 29 d'Août, il fut attaqué d'une esquinancie, accompagnée d'une fièvre violente. Il fit aussitôt une confession générale de toute sa vie, pendant laquelle il versait un torrent de larmes, comme s'il eût été le plus grand des pécheurs. Il reçut ensuite le saint Viatique avec les plus vifs sentimens de respect, d'amour et de confiance. Il fit distribuer aux pauvres des paroisses de la ville tout ce qu'il avait d'argent, et donna tous ses autres biens au recteur de son collége, à l'exception du lit sur lequel il était couché. Mais comme il voulait sortir nu de ce monde, il disposa aussi de son lit en faveur des prisonniers et il pria seulement le geolier de lui en permettre l'usage jusqu'à sa mort. S'étant aperçu qu'on lui avait apporté quelque argent, il le fit aussitôt donner aux pauvres. Le matin du 8 de Septembre, il sentit que ses forces diminuaient considérablement. Il demanda qu'on lui lût la passion selon saint Jean; et durant cette lecture, il fondait en larmes, et avait les yeux attachés sur un crucifix. On lui dit ensuite la messe dans sa chambre. La consécration achevée, il récita le psaume *in te, domine, speravi, etc.* Il expira après la communion du prêtre, lorsqu'il eut prononcé ces paroles, *Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains.* Sa bienheureuse mort arriva en 1555. Il était dans la soixante-septième année de son âge, et la onzième de son épiscopat. On l'enterra, comme il l'avait désiré, dans l'église des Augustins de Valence. Paul V le béatifia en 1618, et Alexandre VII le canonisa en 1658. Sa fête a été fixée au 18 de Septembre (5).

(5) Nous avons des *sermons* en *une explication du livre des Cantiques*,

On ne peut rien lire de plus pathétique et de plus tendre, que cette exhortation de saint Thomas-de-Villeneuve à l'amour de Dieu. « O bonté incompréhensible, s'écrie-t-il ! » Dieu nous promet le ciel pour nous récompenser de l'avoir » aimé ! Son amour n'est-il donc pas lui-même une grande » récompense ? N'est-il pas ce qu'il y a de plus doux, de » plus désirable ? Il aura cependant une récompense, et » quelle récompense ? O excès admirable de bonté ! Vous » nous donnez votre amour, et pour cet amour que nous » recevons de vous, vous nous accordez le paradis ! Votre » amour est un bien si grand, si précieux, que nous de- » vrions pour l'obtenir souffrir avec joie toutes les peines » et tous les tourmens. Vous nous le donnez gratuitement, » et vous le récompensez encore par le ciel ! O Jésus tout- » puissant ! donnez-moi ce que vous me commandez : car » quoiqu'il n'y ait rien de si doux que de vous aimer, la » nature n'en est pourtant point capable. Je n'en suis pas » moins inexcusable de ne vous point aimer, puisque vous » donnez votre amour à tous ceux qui le désirent ou qui » le demandent. Je ne puis voir sans lumière : mais si je » ferme les yeux en plein jour, je ne dois m'en prendre » qu'à moi-même, et ce n'est point la faute du soleil (6). »

---

par saint Thomas-de-Villeneuve. On y remarque que l'auteur était d'une humilité profonde, et brûlant d'amour pour Dieu et pour Jésus-Christ. Ils furent recueillis par les soins de l'évêque de Ségovie, qui avait été disciple du Saint, et imprimés en 1581, 2 vol. in-4°. On en donna une nouvelle édition, avec des additions, en 1685, 5 vol. in-4°. On les a réimprimés à Augsbourg, en 1757, 1 vol. in-fol. On y trouve le procès de la canonisation du Saint, lequel contient l'histoire de plusieurs miracles authentiques, opérés par son intercession.

(6) *Serm. super* Diliges Dominum, etc.

## S. MÉTHODE, ÉVÊQUE DE TYR, DOCTEUR DE L'EGLISE, ET MARTYR.

### Vers l'an 311.

Saint Méthode fut d'abord évêque d'Olympe qui était, au rapport de saint Jérôme et de plusieurs autres auteurs, une ville maritime de la Lycie. Léonze de Byzance le fait évêque de Patare, siége qui, selon toutes les apparences, était uni pour lors à celui d'Olympe. Quoiqu'il en soit il fut transféré à l'évêché de Tyr; et l'on pense communément qu'il succéda à saint Tyrannion qui souffrit le martyre sous Dioclétien. Ces translations d'évêques étaient fort rares dans les premiers temps du christianisme, et n'avaient lieu que dans les cas d'une extrême nécessité. Saint Méthode versa son sang pour la foi à Chalcide, dans la Grèce. Saint Jérôme met sa mort vers la fin de la dernière persécution générale, et conséquemment vers les années 311 ou 312. Le même Père lui donne l'épithète de *très-éloquent*.

Les ouvrages de saint Méthode étaient singulièrement estimés des anciens. Nous en avons des fragmens considérables dans Photius, saint Epiphane, saint Jérôme et Théodoret. Ceux dont il nous en reste le plus, sont le livre *du libre arbitre*, contre les Valentiniens, et *de la résurrection des corps*, contre Origène. Nous avons encore en entier son *banquet des Vierges*, composé à l'imitation du *banquet de Socrate*, par Platon (1). C'est un éloge de la virginité

(1) Il est souvent cité par les anciens. Il a été publié par Léo Allatius, à Rome, en 1656; par le P. Poussines, Jésuite, à Paris, en 1657, et par le P. Combefis, Dominicain, avec des notes, en 1672. Fabricius l'a fait réimprimer avec des notes, à la fin du second tome des œuvres de saint Hippolyte, qui parurent à Hambourg, en 1718.

L'auteur y introduit une dame nommée Grégorium, qui rend compte à son ami Eubulus (c'est Méthode lui-même) de ce qui avait été dit dans une assemblée de dix vierges, à laquelle elle avait assisté. Chacune de ces vierges loue la virginité. Marcelle parle la première, et dit que Jésus-Christ, le prince des vierges, étant venu sur la terre pour enseigner la perfection aux hommes, avait établi parmi eux l'état de virginité qui mérite dans le ciel un degré particulier de gloire (2). Théophile prenant ensuite la parole, prouve que le mariage est bon, qu'il a été institué de Dieu, qu'il est nécessaire pour la propagation de l'espèce humaine, mais qu'il n'est pas toutefois de la même nécessité, depuis que le monde est peuplé. Un certain nombre de personnes doivent se marier, mais ce n'est point une obligation universelle, et la virginité est préférable au mariage, lorsque l'on embrasse celle-ci par le motif d'une plus grande perfection (3). Théophile observe que le précepte du jeûne n'oblige point les malades, ni ceux qui sont dans l'impossibilité de l'accomplir (4). Les discours suivans expliquent l'excellence de la virginité. « Elle est, selon le saint docteur, » le plus grand don que Dieu puisse faire à l'homme, » la plus noble et la plus belle offrande que l'homme puisse » faire au Seigneur (5), le plus excellent de tous les vœux (6), » la vertu dont la pratique est la plus difficile, et qui est » environnée de dangers d'autant plus grands, qu'elle est » plus excellente (7). » Il répète souvent que pour être véritablement vierge, il ne suffit pas de vivre dans la con-

(2) Apocalyp. XIV, 4.
(3) P. 71, 72.
(4) P. 73.
(5) P. 94.
(6) P. 9 .
(7) P. 66.

tinence, mais qu'il faut encore purifier son âme de tous désirs sensuels, éviter l'orgueil et la vanité, veiller et travailler sans cesse, de peur que l'oisiveté et la négligence ne donnent entrée aux autres péchés (8).

Saint Méthode fut surnommé Eubulus ou Eubulius, et il prend ces noms, tant dans son *Banquet des vierges*, que dans ses autres ouvrages. Son style est trop diffus, enflé, chargé d'épithètes, et trop rempli de comparaisons et d'allégories.

Voyez saint Jérôme, *Catal.* c. 83; Photius, *Cod.* 237, p. 693; Ceillier, t. IV, p. 26, et Stilting, *Acta Sanctorum*, t. V, *Sept.* p. 768.

## S. FERRÉOL, MARTYR A VIENNE, DANS LES GAULES.

### Vers l'an 304.

SAINT FERRÉOL (1), qui servait en qualité de tribun dans les armées de l'empire, vivait à Vienne dans les Gaules, et professait secrètement la religion chrétienne. Il logea chez lui saint Julien de Brioude (2), qui était né dans la même ville, et qui se déclarait hautement pour disciple de Jésus-Christ. Après le martyre de celui-ci, Crispin, gouverneur de cette partie des Gaules où Vienne était située, fit arrêter Ferréol, sur le soupçon de son éloignement pour les cérémonies religieuses de ses pères. Il vit bientôt qu'il ne s'était pas trompé : le tribun refusa constamment de sacrifier; et comme Crispin, pour l'y déterminer, alléguait la place honorable qu'il occupait, et la

(8) P. 135, 139.

(1) Vulgairement *saint Forget*, *saint Forgey*, *saint Fargeu*, *saint Forgeux*, etc.

(2) Voyez sa vie, sous le 28 d'Août.

prétendue nécessité où il était de donner aux autres l'exemple de l'obéissance, il lui répondit : « Je n'estime pas autant » que vous vous l'imaginez, les honneurs et les richesses » dont je jouis. Je ne demande que la vie et la liberté de » servir Dieu. Si l'on ne veut pas m'accorder le double ob- » jet de ma demande, je renoncerai à la vie plutôt que » d'abandonner ma religion. » Le gouverneur, après l'avoir fait frapper de verges en sa présence, l'envoya en prison chargé de fers.

Le troisième jour de son emprisonnement, Ferréol se trouva miraculeusement débarrassé de ses fers; et comme il vit les gardes endormis et la prison ouverte, il s'enfuit, et sortit de la ville par la porte qui mène à Lyon. Il passa le Rhône à la nage, et gagna la rivière de Gérès, qui tombe dans ce fleuve, à deux lieues de Vienne. Mais ceux qu'on avait chargés de le poursuivre, l'ayant repris, ils lui lièrent les mains derrière le dos, et l'emmenèrent avec eux. Ils ne le conduisirent cependant point jusqu'à Vienne; un accès de fureur les saisissant tout-à-coup, ils lui coupèrent la tête sur le bord du Rhône, vers l'an 304. Les chrétiens de la ville enterrèrent le corps du saint martyr avec beaucoup de respect, et ils éprouvèrent plusieurs fois sensiblement les effets de sa protection auprès de Dieu. L'église bâtie sur le tombeau du Saint, hors de la ville, ayant été rasée, saint Mamert en fit construire une nouvelle dans l'enceinte de Vienne, et y transféra ses reliques, vers l'an 474. ( Voyez les actes de saint Ferréol, qui, quoiqu'ils ne soient point originaux, ne laissent pas d'être authentiques et d'être conformes à la relation de son martyre, donnée par saint Grégoire de Tours, *l.* 2, *de Glor. Mart. c.* 1, etc.; les actes du même Saint, publiés par Ruinart, p. 462; Ceillier, t. III, p. 526; Tillemont, t. V, p. 282. Nous avons aussi des actes plus longs de saint Ferréol, que du Saussay a donnés; mais ils ne méritent aucune croyance. Voyez D. Rivet, *Hist. litt.* t. II, p. 420, 422. )

Il y a deux autres Saints nommés Ferréol, l'un évêque de Limoges, et l'autre évêque d'Uzès. Le premier succéda à Exoque, dans le sixième siècle. Ses diocésains s'étant révoltés à l'occasion de quelques nouveaux impôts, il mit tout en œuvre pour les faire rentrer dans leur devoir. Il leur rendit aussi de grands services dans la guerre qu'entreprit Gondebaud, après la mort de Chilpéric. Il assista au second concile de Mâcon, qui fut national. Il est nommé dans le martyrologe de France, sous le 18 de Septembre. (Voyez saint Grégoire de Tours, *Hist.* l. 5, c. 29, l. 7, c. 10.)

Saint Ferréol, évêque d'Uzès, naquit dans la Gaule narbonnaise, en 521. Il succéda à saint Firmin, son oncle paternel. La calomnie le fit exiler à Paris; mais son innocence ayant été reconnue, on lui permit de retourner dans son diocèse, vers l'an 558. Il mourut dans la vingthuitième année de son épiscopat. Nous avons de lui une règle monastique, imprimée parmi celles dont Holsténius a donné le recueil. Sa fête est marquée au 3 de Janvier; mais son nom ne se trouve dans aucun martyrologe. Voyez Dominici et Chantrau-le-Fèvre, sur la famille et le mariage d'Ansbert; le P. Le Cointe, Baillet, etc.

## S. JOSEPH-DE-CUPERTINO, RELIGIEUX CONVENTUEL DE L'ORDRE DE S. FRANÇOIS.

### L'AN 1663.

Joseph Désa naquit, le 17 Juin 1603, à Cupertino, petite ville du diocèse de Nardo, située entre Brindes et Otrante, et à six milles de la côte du golfe de Tarente. Ses parens étaient pauvres, mais vertueux. On le surnomma depuis *de Cupertino*, du lieu de sa naissance. Sa mère l'éleva dans de grands sentimens de piété; mais elle usait de beaucoup de sévérité, et le punissait rigoureusement pour les moindres fautes, afin de l'accoutumer par-là à une vie dure et pénitente. Il montra dès son enfance une ferveur extraordinaire, et tout annonçait en lui qu'il goûtait déjà la douceur des consolations célestes. Il était fort assidu au service divin; et dans un âge où l'on ne respire que le plaisir, il portait un rude cilice, et macérait son corps par diverses austérités. On lui fit apprendre le métier de cordonnier, qu'il exerça quelque temps.

Mais lorsqu'il eut atteint l'âge de dix-sept ans, il se présenta pour être reçu chez les Franciscains conventuels, où il avait deux oncles distingués dans l'ordre. On le refusa néanmoins, parce qu'il n'avait point fait d'études. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut d'entrer chez les Capucins, en qualité de frère convers. Mais on le renvoya après huit mois de noviciat, comme incapable de répondre à sa vocation. Loin de se rebuter, il persista toujours dans la résolution où il était d'embrasser l'état religieux. Enfin, les Franciscains conventuels, touchés de compassion, le reçurent dans leur couvent *della Grotella*, ainsi appelé d'une chapelle souterraine, dédiée sous l'invocation de la Sainte-Vierge.

Ce couvent était tout auprès de Cupertino. Le Saint ayant fait son noviciat avec beaucoup de ferveur, prononça ses vœux, et fut reçu comme frère convers parmi les oblats du tiers-ordre. On l'employa d'abord aux plus vils emplois de la maison, et il s'en acquitta avec une parfaite fidélité. Il redoubla ses jeûnes et ses austérités ; il priait continuellement, et ne dormait que trois heures dans la nuit. Son humilité, sa douceur, son amour pour la mortification et pour la pénitence, lui attirèrent une telle vénération, que dans le chapitre provincial tenu à Altamura, en 1625, il fut décidé qu'on le recevrait parmi les religieux de chœur, afin qu'il pût se préparer aux saints ordres.

Joseph demanda à faire un second noviciat, après lequel il s'éloigna plus que jamais de la compagnie des hommes, pour s'unir à Dieu d'une manière encore plus intime par la contemplation. Il se regardait comme un grand pécheur, et s'imaginait qu'on ne lui avait donné l'habit de religieux que par charité. Sa patience lui fit supporter en silence et avec joie de sévères réprimandes pour des fautes qu'il n'avait pas commises. Il portait l'obéissance jusqu'au point d'exécuter sans délai ce qu'on lui commandait de plus difficile. Tant de vertus le rendirent l'objet d'une admiration universelle. Ayant été ordonné prêtre en 1628, il célébra sa première messe avec des sentimens de foi, d'amour et de respect qu'on ne pourrait exprimer. Il choisit une cellule écartée, qui était sombre et peu commode. Souvent il allait prier dans des oratoires peu fréquentés, afin de se livrer plus librement à son attrait pour la contemplation. Il se dépouilla de tout ce qui lui était accordé par la règle ; et quand il se vit dans un dénuement général, il dit, prosterné devant son crucifix : « Me voilà, Seigneur, dépouillé de toutes les » choses créées : soyez, je vous en conjure, mon unique » bien : je regarde tout autre bien comme un vrai danger, » comme la perte de mon âme. »

Après avoir reçu la prêtrise, il passa cinq années sans manger de pain et sans boire de vin; il ne se nourrit pendant ce temps que d'herbes et de fruits secs; encore les herbes qu'il mangeait les Vendredis étaient-elles si dégoûtantes, que lui seul pouvait y toucher. Son jeûne était si rigoureux en carême, que pendant sept années il ne prit aucune nourriture que les Jeudis et les Dimanches, à l'exception de la sainte Eucharistie qu'il recevait tous les jours. Les matins, son visage paraissait extrêmement pâle, mais il devenait frais et vermeil après la communion. Il avait tellement contracté l'habitude de ne point manger de viande, que son estomac ne pouvait plus la supporter. Son zèle pour la mortification lui faisait inventer divers instrumens de pénitence. Il fut éprouvé pendant deux ans par des peines intérieures qui le tourmentèrent extraordinairement. Le calme succéda enfin à l'orage.

Le bruit s'étant répandu qu'il avait des ravissemens et qu'il opérait des miracles, le peuple le suivit en foule pendant qu'il voyageait dans la province de Bari. Un vicaire-général en fut offensé, et en porta ses plaintes aux inquisiteurs de Naples. Joseph eut ordre de paraître. Mais les chefs d'accusation ayant été examinés, il fut déclaré innocent, et renvoyé. Il célébra la messe à Naples, dans l'église de Saint-Grégoire-l'Arménien, qui appartenait à un monastère de religieuses. Le sacrifice achevé, il fut ravi dans une extase, comme plusieurs témoins oculaires l'attestèrent dans le procès de sa canonisation (1). Les inquisiteurs l'envoyèrent à Rome à son général. Il en fut reçu avec dureté; il eut ordre ensuite de se retirer au couvent d'Assise. Joseph en ressentit une grande joie, à cause de la dévotion qu'il avait pour le saint patriarche de son ordre.

---

(1) *Ex Process. Ordin. Nerit. fol.* 734, *et Summ.* p. 51, § 194, p. 103, § 227.

Le gardien d'Assise le traita aussi avec dureté. Cependant sa sainteté éclatait de plus en plus, et les personnes les plus qualifiées témoignaient un désir ardent de le voir. Il arriva à Assise en 1639, et y resta treize ans. Il eut au commencement beaucoup de peines intérieures et extérieures à souffrir. Son supérieur l'appelait souvent hypocrite, et montrait une grande rigueur à son égard. D'un autre côté, Dieu parut l'avoir abandonné; ses exercices étaient accompagnés de sécheresses et d'aridités qui le désolaient. Les fantômes impurs que lui représentait son imagination, joints aux tentations les plus terribles, le jetèrent dans une mélancolie si profonde, qu'il n'osait presque plus lever les yeux. Son général, informé de la triste situation où il était, le fit venir à Rome; et après l'y avoir retenu trois semaines, il le renvoya au couvent d'Assise.

Le Saint, en allant à Rome, sentit revenir les consolations célestes qui lui furent départies dans la suite avec plus d'abondance que jamais. Au nom seul de DIEU, de JÉSUS ou de MARIE, il était comme hors de lui-même. Il s'écriait souvent : « Daignez, ô mon Dieu, remplir et posséder tout » mon cœur. Puisse mon âme être affranchie des liens du » corps, et être unie à Jésus-Christ ! Jésus, Jésus, attirez- » moi à vous, je ne puis plus rester sur la terre ! » On l'entendait souvent exciter les autres à la divine charité, en leur disant : « Aimez Dieu; celui dans lequel règne cet » amour, est riche, quoiqu'il ne s'en aperçoive pas. » Ses ravissemens étaient aussi fréquens qu'extraordinaires. Il en eut même plusieurs en public, dont un grand nombre de personnes de la plus haute qualité furent témoins oculaires, et dont ils attestèrent depuis la vérité avec serment. On compte parmi ces témoins, Jean Frédéric, duc de Brunswick et de Hanover. Ce prince, qui était luthérien, fut si frappé de ce qu'il avait vu, qu'il abjura l'hérésie, et rentra dans le sein de l'Eglise catholique. Joseph avait aussi un

talent singulier pour convertir les pécheurs les plus endurcis, et pour tranquilliser les âmes qui avaient des peines intérieures. Il avait coutume de dire aux personnes scrupuleuses qui s'adressaient à lui : « Je ne veux ni scrupules, » ni mélancolie ; que votre intention soit droite, et ne » craignez rien. » Il expliquait les plus profonds mystères de la foi avec une grande clarté, et les rendait en quelque sorte sensibles. Il devait les connaissances sublimes qu'on remarquait en lui, aux communications intimes qu'il avait avec Dieu dans la prière.

La prudence qu'il faisait paraître dans la conduite des âmes, attirait auprès de lui un grand concours de monde, et même des cardinaux et des princes. Il prédit à Jean Casimir, fils de Sigismond III, Roi de Pologne, qu'il régnerait un jour pour le bien des peuples et pour la sanctification des âmes. Il lui conseilla de ne s'engager dans aucun ordre religieux. Ce prince étant depuis entré chez les Jésuites, y fit les vœux des écoliers de la société ; mais il fut déclaré cardinal par le Pape Innocent X, en 1646. Joseph le dissuada de la résolution où il était de recevoir les ordres sacrés. La prédiction du Saint s'accomplit. Uladislas, fils aîné de Sigismond, étant mort en 1648, Jean Casimir fut élu Roi de Pologne. Il abdiqua depuis la couronne et se retira en France, où il mourut en 1672. C'est ce prince qui a fait connaître lui-même toutes les circonstances du fait qui vient d'être rapporté.

Ses miracles n'étaient pas moins éclatans que les autres faveurs extraordinaires qu'il recevait de Dieu. Plusieurs malades durent leur guérison à ses prières.

Ayant été pris de la fièvre à Osimo, le 10 Août 1663, il prédit que sa dernière heure approchait. La veille de sa mort, il se fit administrer le saint Viatique. Il reçut ensuite l'Extrême-Onction. On l'entendait souvent répéter ces aspirations que lui inspirait son cœur brûlant d'amour : « Je

» désire que mon âme soit délivrée des liens de mon corps, » pour être réunie à Jésus-Christ. Grâces, louanges soient » à Dieu. Que la volonté de Dieu s'accomplisse. Jésus cru- » cifié, recevez mon cœur, allumez-y le feu de votre » amour. » Il expira le 18 Septembre 1663, à l'âge de soixante ans et trois mois. On exposa son corps dans l'église, et toute la ville vint le visiter avec respect; il fut ensuite enterré dans la chapelle de la Conception. L'héroïsme de ses vertus ayant été prouvé, et la vérité de ses miracles constatée, il fut béatifié par Benoît XIV en 1753, et canonisé par Clément XIII en 1767. Clément XIV a fait insérer l'office de ce Saint dans le bréviaire romain.

Voyez la vie de saint Joseph-de-Cupertino, qui fut écrite en italien par le comte Dominique Bernini, en 1722, et dédiée au Pape Innocent XIII. Agelli, conventuel de l'Ordre mineur de saint François, en donna un abrégé en 1753, avec la relation de vingt-deux nouveaux miracles. Nous avons un autre abrégé de la vie du même Saint, que Pastrovicchi, religieux du même ordre, donna aussi en 1753, pour servir à sa béatification. Cet ouvrage fut fait d'après les informations que le Saint-Siége avait fait prendre. Voyez aussi le P. Suysken, *Comment. et not.* p. 992.

FIN DU TREIZIÈME VOLUME.

# TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

## SAINTS ET DES FÊTES

CONTENUS DANS LE TREIZIÈME VOLUME.

*Nota.* On trouvera dans la Table des matières les Saints dont il est parlé par occasion, ou dans les notes.

A.



B.

C.



D.



E.

## F.



## G.

H.



I.



J.



K.



L.

M.



N.

## S.



## T.



## V.



FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

# AVERTISSEMENT

## SUR LA TABLE DES MATIÈRES.

*On ne trouvera point dans cette table les Saints et les Fêtes qui ont un jour fixe ; on les a mis dans la table précédente, qui renvoie au jour où chaque Saint est honoré, et où chaque fête est célébrée ; mais on indique dans la table des matières la page où l'on trouve les Saints dont il n'est parlé que par occasion ou dans les notes.*

*Si ce que l'on indique ne se trouve que dans les notes, on en avertit par ces trois lettres* not. *Lorsqu'on ne voit pas cette marque, il faut chercher dans le texte, ou dans le texte et les notes en même temps.*

# TABLE DES MATIÈRES.

## A.



## B.

## C.



## D.



## E.



## F.



## H.

## I.



## J.



## L.



## M.



## N.



## P.



## R.

## S.



## V.



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





